This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES · SCIENTIA · VERITAS
1817
LIBRARIES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RECUEIL

DES

NOTICES ET MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DU

DÉPARTEMENT DE CONSTANTINE

2e VOLUME DE LA QUATRIÈME SÉRIE

TRENTE-TROISIÈME VOLUME DE LA COLLECTION

ANNÉE 1899

NOTE TO THE READER

The paper in this volume is brittle or the inner margins are extremely narrow.

We have bound or rebound the volume utilizing the best means possible.

PLEASE HANDLE WITH CARE

GENERAL BOOKBINDING CO., CHESTERLAND, OHIO

ALGER

JOURDAN, LIBRAIRE-EDITEUR
Place du Gouvernement

J. ANDRÉ et Cie
Librairie africaine et co.
27 et 31, rue Bonapar.

1900

Digitized by Google

Digitized by Google

RECUEIL

DES

NOTICES ET MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DU

DÉPARTEMENT DE CONSTANTINE

2e VOLUME DE LA QUATRIÈME SÉRIE

TRENTE-TROISIÈME VOLUME DE LA COLLECTION

ANNÉE 1899

CONSTANTINE

IMPRIMERIE D. BRAHAM, 2, RUE DU PALAIS, 2

ALGER
JOURDAN, Libraire-Editeur
Place du Gouvernement

PARIS
J. ANDRÉ et Cie
Librairie africaine et coloniale
27 et 31, rue Bonaparte

1900

Digitized by Google

DT
2[illegible]
.C7
[illegible]

Digitized by Google

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

MM. TARTRAT, C ✻, Général de Division, commandant la Division de Constantine.

RAULT, A ⚜, Préfet du Département.

E. MERCIER, ✻, I ⚜, Maire de Constantine.

POULLE, ✻, A ⚜, directeur des Domaines en retraite.

Composition du Bureau pour 1899

Président :	M. Ernest MERCIER.
1er Vice-Président :	M. MAGUELONNE.
2e Vice-Président :	M. VARS.
Secrétaire :	M. Gustave MERCIER.
Trésorier :	M. ESCURRÉ.
Bibliothécaire :	M. HINGLAIS.

Commission des Manuscrits

MM. MERCIER (Ernest).
MAGUELONNE.
VARS.

Digitized by Google

MEMBRES HONORAIRES

1893 MM. Berger (Philippe), ✻, I ⚜, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris.

1893 Boissier (Gaston), C ✻, I ⚜, membre de l'Institut, administrateur et professeur au Collège de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris.

1894 Bréal (Michel), C ✻, I ⚜, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, Paris, 70, rue d'Assas.

1893 Cagnat (René), ✻, I ⚜, professeur d'épigraphie au Collège de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue Stanislas, Paris.

1885 Héron de Villefosse, ✻, A ⚜, membre de l'Institut, conservateur des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, membre titulaire du Comité des travaux historiques, Section d'archéologie, 15, rue Washington, Paris.

Digitized by Google

GENERAL BOOKBINDING CO.
QUALITY CONTROL MARK
ADH

MEMBRES TITULAIRES

1892 MM. Arripe, I ✿, conseiller de Préfecture.

1892 Aubry, ❋, docteur, maire de Sétif.

1890 Aude, pharmacien à Khenchela.

1897 Blanchet, A ✿, professeur agrégé de l'Université.

1897 Bonnafé, docteur à El-Milia.

1896 Busquet, I ✿, proviseur du Lycée de Constantine.

1898 Calassanti Motylinski (de), ❋, I. ✿, interprète militaire, directeur de la Médersa, professeur à la Chaire publique d'arabe, Constantine.

1895 Cambuzat-Roy, propriétaire, Auxerre (Yonne).

1883 Charrier (L.), A ✿, sous-chef de bureau à la Préfecture d'Alger.

1898 Descorps, A ✿, inspecteur des Etablissements de bienfaisance.

1892 Escurré, A ✿, directeur de l'école primaire supérieure, à Constantine.

1878 Farges, ❋, I ✿, commandant, directeur des Affaires indigènes de la Division, correspondant du Ministère de l'Instruction publique à Constantine.

1877 Forcioli, avocat, ancien député.

1891 Glorieux, professeur au Lycée d'Alger.

1874 Goyt, géomètre principal du Service topographique (Oran).

1891 Gsell, I ✿, professeur à l'Ecole supérieure des Lettres d'Alger.

Digitized by Google

1874 MM. Hinglais, I ✿, conservateur du Musée de la Ville de Constantine, proviseur en retraite.

1899 Jaubert (l'abbé), secrétaire de l'évêché, historiographe du diocèse.

1892 Jean, ancien directeur de l'école de la rue Damrémont, à Constantine.

1877 Laurichesse, conservateur des Hypothèques en retraite, à Montignac.

1891 Le Clerc, chef du Service des Douanes, Alger.

1881 Lesueur, ❋, ingénieur, à Paris.

1878 Luciani, A ✿, chef de bureau au Gouvernement Général, à Alger.

1892 Maguelonne, A ✿, inspecteur des Domaines à Constantine.

1891 Mejdoub Kalafat, A ✿, professeur d'arabe au Lycée de Constantine.

1895 Ménétret, A ✿, administrateur de la commune mixte d'El-Milia.

1867 Mercier (E.), ❋, I ✿, interprète-traducteur assermenté, membre associé de l'Ecole supérieure des Lettres d'Alger, lauréat de l'Institut, correspondant honoraire du Ministère de l'Instruction publique, maire et conseiller général de Constantine.

1896 Mercier (Gustave), avocat, interprète militaire de réserve, Constantine.

1890 Morinaud, député et conseiller général du département de Constantine.

1878 Papier, ❋, I ✿, chef du Service des tabacs en retraite, président de l'Académie d'Hippone, à Bône.

1880 Poinssot, A ✿, avocat, rue Nicole, à Paris.

1862 Poulle, ❋, A ✿, directeur des Domaines en retraite, correspondant de l'Institut, membre non résident du Comité des travaux historiques, à Montauroux (Var).

Digitized by Google

1891 MM. Prévost, A ❦, professeur de réthorique au Lycée de Constantine.

1881 Prud'homme, ❋, A ❦, capitaine en retraite, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, à Constantine.

1894 Rebuffel, conducteur des Ponts et Chaussées à Biskra.

1884 Reclus (Onésime), géographe à Paris.

1894 Sarrazin, A ❦, architecte à Constantine.

1863 Suquet, I ❦, inspecteur primaire à Constantine.

1890 Vars, A ❦, professeur de philosophie, à Constantine.

1891 Villa, avocat à Constantine.

Digitized by Google

MEMBRES CORRESPONDANTS

1885 MM. Allote de La Füye, ✻, général de brigade.

1891 Arripe, administrateur de la commune mixte de l'Aurès.

1900 Barry, administrateur de commune mixte, Tébessa.

1875 Baudot, ✻, chef d'escadron d'Etat-Major.

1889 Bernard, architecte, 23, rue des Cordeliers, à Compiègne.

1891 Bertrand (Louis), I ❦, receveur municipal, conservateur du Musée à Philippeville.

1898 Besnier (Maurice), ancien membre de l'Ecole française de Rome, chargé de cours à l'Université de Caen.

1890 Bigonnet, propriétaire à Bordj-bou-Arréridj.

1895 Blondel, juge de paix.

1874 Bourgogne (Geslin de), colonel.

1864 Cahen, ✻, grand rabbin à Paris.

1883 Chédé, O ✻, chef de bataillon de Zouaves, en retraite, à Aix.

1877 Daemers de Cachard, professeur à Bruxelles.

1892 Damichel, huissier à Sousse (Tunisie).

1888 Delattre (le R. P.), I ❦ prêtre missionnaire d'Alger, membre correspondant de l'Institut, conservateur du Musée archéologique de Saint-Louis de Carthage.

1882 Denizi, ancien magistrat, à Marvejols.

1890 Domergue, A ❦, géomètre principal, en retraite, correspondant du Ministère de l'Instruction publique à Saint-Geniès (Lot).

Digitized by Google

1888 MM. DUPRAT, A ✿, receveur des Douanes à la Guadeloupe.

1882 DROUIN, avocat, rue Moncey, 15, à Paris.

1895 ELDIN, architecte à Sétif, correspondant du Ministère de l'Instruction publique.

1890 ESPÉRANDIEU, ✱, I ✿, capitaine-professeur à l'Ecole militaire d'Infanterie, à Saint-Maixent (Deux-Sèvres).

1894 FAGNAN, I ✿, professeur à l'Ecole supérieure des Lettres d'Alger.

1891 GARROT, publiscite à Alger.

1894 GAUCKLER, A ✿, directeur du Service des Antiquités tunisiennes, à Tunis.

1894 GESSARD (Carl), pharmacien en chef de l'Hôpital de Sétif.

1892 GŒTSCHY, O ✱, colonel du 4e Tirailleurs, à Sousse.

1892 GONSON, A ✿, propriétaire à Lambèse.

1893 GUÉRIN, A ✿, sous-directeur des Contributions diverses, à Tizi-Ouzou.

1892 HANNEZO, ✱, I ✿, capitaine d'infanterie à Sousse.

1886 HOFFMANN, secrétaire de la Société d'anthropologie à Washington.

1890 JACQUOT, juge au tribunal, à Thonon (Haute-Savoie).

1898 LASKINE (comte Gabriel de), à Soletz, gouvernement de Radam (Russie).

1897 LEROY, A ✿, explorateur, Biskra.

1881 LUBAWSKI (comte de), à Viazna (Russie).

1888 MARTY, médecin-major de 1re classe à l'Hôpital militaire (Belfort).

1882 MAURY, maître de conférences à la Faculté des Lettres, à Aix.

Digitized by Google

1879 MM. MÉRITENS (de), inspecteur de l'Assistance publique, à Alger.

1888 MILVOY, architecte rue des Trois-Cailloux, 3, à Amiens.

1892 MOLINER-VIOLLE, A ❦, sous-chef de Bureau au Gouvernement Général.

1888 PALLU DE LESSERT, avocat, rue de Tournon, 17, à Paris.

1880 PEYROT (le docteur), rue Laffite, 18, Paris.

1892 PONTÉ, maire à Mila.

1885 REINACH, I ❦, ancien élève de l'Ecole d'Athènes, rue de Berlin, 31, à Paris.

1893 RESTOUIN, inspecteur primaire à Saint-Affrique.

1891 ROBERT, A ❦, administrateur de la commune mixte d'Aïn-M'lila.

1875 ROY, ❋, I ❦, secrétaire général de l'Ouzara, à Tunis.

1885 SALADIN, ❋, I ❦, architecte, rue de Bellechasse, à Paris.

1892 TOUTAIN, I ❦, professeur de Faculté.

1862 VAYSETTES, ancien interprète-traducteur assermenté, à Espalion.

1893 VIRÉ (C.), avocat à Bordj-Menaïel.

1878 WEILL, grand rabbin, à Tlemcen.

1868 ZOTENBERG, ❋, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, à Paris.

Digitized by Google

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

AGEN. — Société d'agriculture, sciences et arts.
AIX. — Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres.
ALAIS. — Société scientifique et littéraire.
ALGER. — École supérieure des Lettres.
— Société historique algérienne.
— Société de géographie.
AMIENS. — Société des antiquaires de Picardie.
ANGERS. — Société académique de Maine-et-Loire.
ANGOULÊME. — Société archéologique et historique de la Charente.
AUTUN. — Société éduenne.
AVESNES. — Société archéologique de l'arrondissement.
AVIGNON. — Académie de Vaucluse.
AUXERRE. — Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.
BAR-LE-DUC. — Société des lettres, sciences et arts.
BEAUNE. — Société d'archéologie, d'histoire et de littérature.
BEAUVAIS. — Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise.
BÉZIERS. — Société archéologique, scientifique et littéraire.
BÔNE. — Académie d'Hippone.
BORDEAUX. — Société archéologique.
— Société de géographie commerciale.
BOURGES. — Société historique, littéraire et artistique du Cher.
BREST. — Société académique.
CHAMBÉRY. — Société savoisienne d'histoire et d'archéologie.
— Académie des sciences, lettres et arts de Savoie.
DAX. — Société de Borda.
DOUAI. — Union géographique du nord de la France.
DRAGUIGNAN. — Société d'études scientifiques et archéologiques.

Digitized by Google

ÉPINAL. — Société d'émulation des Vosges.
GAP. — Société d'études des Hautes-Alpes.
GRENOBLE. — Académie delphinale.
GUÉRET. — Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.
LANGRES. — Société historique et archéologique.
LAON. — Société académique.
LIMOGES. — Société archéologique et historique du Limousin.
LYON. — Société littéraire, historique et archéologique.
— Académie des sciences, belles-lettres et arts.
LE MANS. — Société historique et archéologique du Maine.
MARSEILLE. — Société de statistique.
MONTAUBAN. — Société archéologique du Tarn-et-Garonne.
MONTBÉLIARD. — Société d'émulation.
NANCY. — Académie de Stanislas.
— Société d'archéologie lorraine et du musée historique lorrain.
— Société de géographie de l'Est.
NANTES. — Société d'archéologie.
NARBONNE. — Commission archéologique.
NICE. — Société de littérature, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
NÎMES. — Académie du Gard.
ORAN. — Société de géographie et d'archéologie.
ORLÉANS. — Société archéologique de l'Orléanais.
PARIS. — Institut de France.
— *Journal des Savants.*
— Comité des travaux historiques et scientifiques.
— Bulletin de l'Ecole des Chartes.
— Société des antiquaires de France.
— Société d'ethnographie.
— Société de géographie.
— Société d'anthropologie.
— Association pour l'encouragement des études grecques.
— Société des études historiques.
— *Revue géographique internationale.*
— Musée Guimet.
— Société académique indo-chinoise de France.

Digitized by Google

PARIS. — *Revue des Colonies et des Protectorats.*
— *Revue de statistique.*
PERPIGNAN. — Société agricole, scientifique et littéraire.
POITIERS. — Société des antiquaires de l'Ouest.
RAMBOUILLET. — Société archéologique.
REIMS. — Académie nationale.
RENNES. — Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine.
ROCHECHOUART. — Société des Amis des sciences et des arts.
RODEZ. — Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron.
ROUEN. — Commission des antiquités de la Seine-Inférieure.
SAINT-BRIEUC. — Société d'émulation des Côtes-du-Nord.
SAINT-DIÉ. — Société philomathique.
SAINTES. — Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.
SAINT-OMER. — Société des antiquaires de la Morinie.
SAINT-QUENTIN. — Société académique des sciences, arts et belles-lettres.
SEMUR. — Société des sciences historiques et naturelles.
SENS. — Société archéologique.
SOISSONS. — Société archéologique, historique et scientifique.
TOULON. — Académie du Var.
TOULOUSE. — Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.
— Société d'archéologie du Midi de la France.
TOURS. — Société d'archéologie de la Touraine.
— Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département d'Indre-et-Loire.
— Société de géographie.
TUNIS. — Institut de Carthage. — Association tunisienne des lettres, sciences et arts, à Tunis.
VALENCE. — *Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence.*
VALENCIENNES. — Société d'agriculture, sciences et arts.
VANNES. — Société polymathique du Morbihan.
VERVINS. — Société archéologique.

Digitized by Google

SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES

Alsace-Lorraine. — Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle, à Metz.

— Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace, à Strasbourg.

Angleterre. — Société des antiquaires de Londres.

— Écosse. — Société des Antiquaires, Edimbourg.

— Société des antiquaires de Cambridge.

— Institut canadien de Toronto (Canada).

— Société de numismatique et d'archéologie de Montréal.

Autriche. — Société impériale de géographie de Vienne.

Autriche-Hongrie. — Société archéologique croate (Zagreb Agram), musée national.

Belgique. — Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège.

— Société des Bollandistes, Bruxelles.

— Société d'archéologie de Bruxelles.

Brésil. — Musée national de Rio-Janeiro.

Égypte. — Institut égyptien, au Caire.

— Comité de conservation des monuments de l'art arabe.

— Société khédivale de géographie, au Ca[illegible]

États-Unis d'Amérique. — Musée Paebody d'a[illegible]gie et d'ethnographi[illegible]ai ne de Cambrid[illegible]

— Institut Smith[illegible] Washington.

— Commissi[illegible] logiqu[illegible] parte[illegible] W[illegible]

Digitized by Google

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE. — Société d'anthropologie, à Washington.
— Académie des sciences naturelles de Davenport, Iowa.
— Musée américain d'histoire naturelle.
— Association américaine pour l'avancement des sciences, à Washington.
— Société historique du Kansas, à Topeka.

ITALIE. — Institut archéologique d'Allemagne, à Rome.
— *Nouveau bulletin d'archéologie chrétienne*, à Rome.
— École française de Rome.
— Société africaine d'Italie, à Naples.
— Société africaine d'Italie, à Florence.

NORWÈGE. — Université royale, à Christiana.

RUSSIE. — Commission impériale archéologique, à Saint-Pétersbourg.

SUÈDE. — Académie royale archéologique de Stockholm.
— Institut géologique de l'Université d'Upsala.

SUISSE. — Société d'histoire et d'archéologie de Genève.
— Société de géographie de Berne.
— Université de Fribourg.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'AFRIQUE

SEPTENTRIONALE

AU XIIe SIÈCLE DE NOTRE ÈRE

DESCRIPTION EXTRAITE DU *KITAB EL-ISTIBÇAR*

ET TRADUITE

PAR

E. FAGNAN

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION

En 1852, M. A. von Kremer publia à Vienne, sous le titre *Description de l'Afrique par un géographe arabe anonyme du sixième siècle de l'hégire* un extrait d'un ouvrage arabe intitulé الاستبصار فى عجائب الامصار, dans le but avoué de mettre entre les mains des débutants un texte facile et instructif[1]. Mais l'éditeur n'ayant eu à sa disposition qu'un seul manuscrit, d'ailleurs médiocre et incomplet, et n'ayant pas cru devoir corriger bien des passages suspects, a mis au jour un fragment peu facilement utilisable, ainsi d'ailleurs que la chose lui fut reprochée par Blau (*Zeits. d. D. M. Ges.*, t. VII, p. 121). M. von Kremer avait du reste reconnu la grande ressemblance existant entre ce texte et celui qu'E. Quatremère, en en donnant une longue notice avec extraits dans le t. XII des *Notices et extraits des manuscrits*, avait avec raison attribué au célèbre Aboû 'Obeyd Bekri; mais il n'avait pas rapproché ces deux textes, ce qui eût été utile et fructueux, non plus qu'il ne songea, semble-t-il, à tirer parti d'un autre existant à Paris. Quatremère avait cependant mentionné dans les *Notices* (t. XII, p. 659) le ms 581 de la Bibliothèque nationale, alors royale, comme pouvant fournir des rapprochements utiles pour fixer la lecture de plusieurs noms géographiques, et lui-même y a recouru une quinzaine de fois. Ce volume étant acéphale, l'illustre érudit n'avait pu y reconnaître la *Nokhbat ed-dahr* ou Cosmographie de Chems ed-Dîn Mohammed Dimechki, publiée depuis par M. Mehren (St-Pétersbourg, 1866; trad. fr. du même, Copenhague, 1874; cf. H. Dehérain, *Quid Schems Eddin Dimashqui geographus de Africa cognitum habuerit*, Paris, 1897) et qui figure actuellement

(1) Il en a en outre publié une analyse assez étendue portant principalement sur les renseignements géographiques qui complètent ou rectifient la traduction partielle qu'avait faite Quatremère de Bekri (*Sitzungsb. d. Ak. der Wissensch., phil.-hist. Classe*, t. VIII, Vienne, 1852, p. 389-428).

Digitized by Google

sous le n° 2187 du catalogue. Le secours à tirer de cet ouvrage eût d'ailleurs été médiocre, car on n'y trouve guère dans la partie consacrée à l'Afrique que d'assez sèches énumérations.

Mais il est un autre volume auquel Quatremère, toujours à l'affût des textes nouveaux, recourut, plus tard probablement et dont il dut sans doute, bien qu'il n'en dise rien, reconnaître la grande ressemblance avec l'ouvrage de Bekri : c'est celui dont il cite un passage dans son *Histoire des sultans mamlouks de l'Egypte,* t. II, 2e p., 310 n., et qu'il désigne comme étant un « traité de géographie arabe, dont le manuscrit appartient à M. Delaporte »; et en effet, nous retrouvons la citation qu'il en fait au f. 65 r° (indiqué par lui) du n° 2225 actuel de Paris. Au surplus, ce dernier ms, qui a été acheté par la Bibliothèque à Delaporte le 4 décembre 1850, porte bien les marques « R. C. n° 4796 » sous lesquelles le désigne M. de Slane dans sa traduction de Bekri (p. 191, n. 4) et, ainsi que le dit ce savant, « on y reconnaît plusieurs passages tirés de l'ouvrage d'El-Bekri ». La chose n'est cependant pas rappelée dans le Catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale, bien qu'une note de la main de Reinaud, écrite sur le feuillet de garde, affirme que « c'est le même ouvrage dont M. de Kremer a publié une édition tronquée à Vienne, en 1842 [*lisez* 1852], sous le titre de *Description de l'Afrique* ».

Ce ms est acéphale et dépourvu de titre; la portion manquante du commencement est cependant peu considérable, car elle correspond à quatre-vingt-trois lignes de la copie d'Alger, dont il sera question tout à l'heure et dont l'écriture est assez grosse et peu compacte, ou à cinquante-quatre du ms D (voir plus bas). C'est le ms de Paris que j'ai consulté tout d'abord pour le comparer avec le texte imprimé; mais il ne faut pas un long examen pour reconnaître qu'il est presque aussi tronqué que le ms de Vienne, ainsi qu'on peut le voir par le tableau publié plus bas. Ainsi au f. 66 v°, à la première ligne, il complète bravement cette ligne, qui appartient à l'article consacré à Mona, par une portion de l'article où il est parlé de Fez.

De même d'ailleurs dans le ms d'Alger (voir plus bas), la description de la Kal'at des Benoû Hammâd, interrompue à la ligne 6 du f. 88 r°, est immédiatement suivie à la ligne 7 par une liste sommaire des souverains Omeyyades, Abbasides et Osmanlis jusqu'en 1255 hég.

Au surplus le même reproche peut être adressé au scribe du ms de Vienne. Par exemple à la p. 23, l. 7, les deux lignes que l'éditeur a rejetées dans l'appendice n'appartiennent pas au paragraphe relatif à la ville d'Alger, ainsi

Digitized by Google

que l'a cru Kremer, mais constituent la fin de celui qui est consacré à Ceuta.

On peut, il est vrai, tâcher d'excuser ces scribes, et notamment celui du ms de Paris, en supposant que l'original d'après lequel il exécutait sa copie avait ici des feuillets manquants, comme il devait y en avoir ailleurs de transposés. Cette hypothèse est d'autant plus plausible que, plus loin (au f. 99 v°), après avoir transcrit une suscription dont les termes annoncent clairement que l'auteur achève son travail, il a la naïve loyauté de continuer de copier les chapitres relatifs à Barka, etc., qui auraient dû figurer au f. 66 v°, l. 1, et servir même à achever cette première ligne.

Il n'y a d'ailleurs pas à défendre les connaissances grammaticales de ce copiste, non plus qu'à excuser son inattention; les fautes abondent, les omissions sont fréquentes, les mots de l'usage le plus commun sont étrangement défigurés.

Il faut ajouter encore que le f. 82 a été déplacé par le relieur et mis avant celui qui est coté 83, tandis que c'est l'ordre inverse qui doit être suivi.

J'ai eu aussi recours à une troisième copie, partielle également, et non moins incorrecte que les deux précédentes, portée sous le n° 1560 de mon Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque-Musée d'Alger. La précédente est acéphale et sans titre; celle-ci au contraire n'est pas tronquée au début et porte, tant comme en-tête que dans la suscription, le même titre que celle qui a été employée par Kremer. J'avoue que je n'avais pas songé, lors de la rédaction de mon catalogue, à la comparer avec l'édition imprimée, par cette raison que la liste des empereurs ottomans, qui forme l'un des chapitres, s'étend jusqu'à l'année 1255 de l'hégire et paraît faire corps avec le reste de l'ouvrage, m'avait fait tout d'abord penser à une compilation toute moderne, ce que j'ai imprimé. D'autre part je n'avais pas à ma disposition le catalogue de Krafft *(Die arabischen, persischen und türkischen Handschriften der kais. orient. Akademie,* Vienne, 1842), qui m'aurait permis une comparaison fructueuse. Ce n'est que postérieurement et en examinant ce volume de plus près que j'ai reconnu qu'il renfermait au moins une certaine portion plus ou moins défigurée de l'*Istibçar*. Ceux-là seuls à qui leurs connaissances permettent l'ardue et ingrate besogne de rédiger un catalogue de manuscrits, ont le droit de me reprocher mon erreur, et de ceux-là je doute que j'aie à redouter la sévérité de pédagogues insuffisants.

Ces trois copies, qui se réduisent pour de nombreux passages à une seule, ont été rapprochées et complétées à l'aide du texte et de la traduction de Bekri publiés par M. de

Digitized by Google

Slane, l'éminent arabisant dont il m'est toujours doux de rappeler le souvenir et les mérites *(Description de l'Afrique septentrionale,* par Abou Obeïd el-Bekri, texte arabe, Alger 1857; trad. fr., Paris, 1859, extrait du *Journal asiatique).* En effet l'*Istibçâr* a été compilé en 587 de l'hégire (1191 de J.-C.), date qui est répétée à plusieurs reprises, par un homme sur le nom de qui l'on n'est pas fixé, qui était probablement du Maghreb ou du moins qui y a vécu, et qui paraît avoir appartenu à l'entourage du prince Almohade alors régnant, Aboû Yoûsof Ya'koûb el-Mançoûr. Il cite quelquefois Bekri, mais il aurait dû le faire bien plus souvent, car la plus grande partie de ses renseignements sont puisés chez ce géographe, bien qu'il les ait disposés dans un autre ordre que son prédécesseur. De cela il ne faut pas trop s'étonner, car la notion actuelle de la propriété littéraire n'existait guère alors, et si la défaveur avec laquelle nous voyons le plagiat n'empêche pas notre époque d'en connaître de retentissants, d'en murmurer de moins connus, la littérature arabe par contre abonde en exemples de ce genre : « ces sortes d'emprunts ou, pour parler plus exactement, ces plagiats étaient fort communs avant la découverte de l'imprimerie. » Au surplus il faut dire que ces procédés, indignes de pitié quand ils se pratiquent de nos jours, méritent quelque indulgence quand ils remontent à une date un peu reculée et que nous leur devons le sauvetage de portions d'ouvrages originaux dont les manuscrits ont disparu. Toujours est-il que l'on peut se croire autorisé, dans une certaine mesure, à conclure de la répétition en 1191 de J.-C. de renseignements donnés par Bekri en 1068 que ceux-ci continuaient d'avoir leur valeur, puisque l'auteur écrivait dans une région où il habitait et où il pouvait être contrôlé.

A l'aide de ces matériaux d'assez médiocre qualité j'avais tâché de reconstituer un texte à peu près intelligible et traduisible, les 112 premières pages d'une version française écrite depuis longtemps étaient même imprimées, quand, grâce aux recherches de l'un de mes amis indigènes, j'ai pu disposer d'un exemplaire à peu près intact de l'*Istibçar.* C'est un volume d'une bonne main maghrébine et très compacte de 1209 hégire, comprenant 45 feuillets de 34 lignes à la page; la correction en est très satisfaisante et le copiste soigneux a même ajouté la plupart des voyelles et des signes de lecture, en se trompant d'ailleurs maintes fois pour ce qui concerne les voyelles indicatrices des inflexions terminales. Quant aux lacunes qui le déparent, elles consistent en ce que le bas des feuillets 1 et 2, correspondant à la plus grande partie tant de la marge que des

Digitized by Google

cinq lignes inférieures, est rongé; il en est de même pour les feuillets 3 à 12, où la dernière ligne a partiellement disparu aux feuillets 3 et 7, les autres n'étant rongés qu'à la marge. Cette copie, que je désigne par D, est de beaucoup la meilleure et elle aurait, si l'usage m'en eût été possible plus tôt, sensiblement facilité ma tâche. Je n'ai malheureusement pu y recourir que pour la plus faible moitié de cette traduction, et c'est sous forme de corrections que j'ai dû en tenir compte pour la portion déjà imprimée.

La date de cette compilation est nettement établie, ainsi qu'on vient de le voir, et ne peut guère être révoquée en doute. Au surplus, l'auteur du *Kartâs* (vers 730 hégire, 1325 de J.-C.) connaissait l'*Istibçâr*, dont, à propos de l'étymologie du nom de la ville de Fez, il invoque l'autorité (*Kartâs*, texte ar., p. 24, l. 3; la traduction Beaumier est, comme d'habitude, inexacte). Cette citation, il est vrai, ne figure pas dans notre texte, et l'on en est réduit à présumer l'existence d'une lacune dans le chapitre où il est parlé de cette ville.

Quant au compilateur lui-même, son nom nous reste inconnu, et l'espoir que j'avais de le retrouver dans la préface d'un exemplaire plus correct que le ms d'Alger ne s'est pas réalisé. Dans son introduction, il appelle les bénédictions célestes sur le Prophète, sur ses descendants et sur leur continuateur « notre Seigneur l'émir el-mouminîn Aboû Ya'koûb ». Après quelques généralités sur l'utilité des chroniques et les connaissances qu'on en retire, le compilateur dédie au cheykh glorieux...etc., Aboû 'Imrân fils du feu cheykh Aboû Yahya ben Wayfetîn, qui est traité plus loin de *Mawla* et ne paraît être autre chose qu'un amateur distingué, un livre destiné à lui concilier les faveurs de ce Mécène et où, dans des proportions ni trop resserrées ni trop larges, il sera question des curiosités du monde, c'est-à-dire de la Mekke et des lieux saints, de l'Egypte et des pyramides, puis de l'Afrique (cette dernière partie commence au f° 20). Il ne rapportera d'ailleurs, continue-t-il, que des choses sur la plupart desquelles il y a unanimité et dont il y a certitude qu'elles ont été vues et entendues. Mais il ne souffle mot des sources qu'il a consultées, et ne mentionne même pas Bekri, mort exactement nn siècle auparavant, en 487 (1094 de J.-C.), et assez peu connu au Maghreb, semble-t-il, pour que l'on pût effrontément se tailler dans ses dépouilles un ample vêtement. Il ne fait pas davantage allusion au rapport dans lequel se trouvent ceux que, dans le cours de son œuvre, il appelle l'*auteur* et le *réviseur (moallif* et *nâz'ir)*.

Cependant le nom de notre compilateur ou rédacteur, qui

Digitized by Google

aurait échappé aussi bien à Quatremère qu'à l'auteur du Catalogue des mss de Paris, est donné comme étant El-'Omari par Amari, qui a publié, d'après le ms 2225 de Paris, un court extrait de l'*Istibçâr* (voir *Biblioteca arabo-sicula,* introd., p. LXXIX, et t. II, p. 679-680). Mais il n'y a là de la part du savant italien qu'une erreur de lecture, — et, par suite, d'interprétation — d'un texte incorrect et dont la graphie est mauvaise; on pourra s'en convaincre en examinant ce texte que j'ai reproduit p. 211, n. 2 ci-dessous.

On peut, en outre, signaler que, dans une courte et insignifiante notice ajoutée en tête du ms d'Alger et qui est, si je ne me trompe, de la main de Cherbonneau, il est dit : « On suppose que l'auteur s'appelait Omar ». Mais ce renseignement qui, autant que je sache, ne figure pas dans le volume lui-même, ne doit être accepté que sous réserves : je serais porté à croire qu'il a été recueilli de la bouche du copiste, Ismâ'îl ben Mohammed Khodja, autrefois chaouch de la Bibliothèque-Musée, dont les connaissances et l'autorité sont des plus médiocres.

L'ouvrage primitif a cependant été remanié et complété, ainsi que l'atteste l'emploi assez fréquent de l'expression قال الناظر « voici ce que dit le réviseur ». J'ignore d'ailleurs le sens précis qu'il y faut attacher : rien ni dans le corps de l'ouvrage ni dans l'introduction analysée plus haut, ne peut nous l'apprendre d'une façon suffisamment nette, encore que l'on voie par plusieurs passages que le *réviseur* est bien le contemporain de l'Almohade El-Mançoûr.

Le fragment dont je publie la traduction constitue la partie la plus considérable de l'*Istibçâr,* et aussi la plus intéressante, en dépit et même, jusqu'à un certain point, à cause de ses emprunts à un ouvrage connu. Toujours est-il qu'il m'a paru avoir une valeur suffisante, au point de vue de la connaissance de l'Afrique septentrionale au moyen-âge, pour mériter d'être mis au jour et de s'ajouter aux documents de ce genre que je tente de mettre à la portée de tous. On a d'ailleurs vu que j'ai pu ou à peu près reconstituer un texte dont une partie seulement a pu être utilisée par Kremer.

J'ai signalé en partie les incorrections et les lacunes nombreuses qui déparent les trois fragments qui étaient d'abord les seuls connus. Je rappellerai aussi que l'ordre dans lequel se succèdent les divers chapitres n'est pas identique dans chacun d'eux, et j'ai en conséquence dressé un tableau permettant de se rendre compte à première vue et de cet ordre et des portions existantes (A = Paris, B = Kremer, C = Alger) et servant également de table des ma-

Digitized by Google

tières. En outre et afin qu'on puisse au premier coup d'œil se rendre compte des différences, omissions ou additions, entre notre compilation et l'ouvrage de Bekri, j'ai mis entre deux croix + tous les passages que je n'ai pu retrouver chez ce dernier auteur, en y comprenant même les allusions à des faits historiques qui lui sont postérieurs. Il faut au surplus se rappeler que les deux ouvrages diffèrent entièrement quant au plan, et que celui qui a si largement mis à contribution son prédécesseur ne fait que de la géographie descriptive.

Je n'ai relevé que les variantes les plus importantes, sans signaler tous les cas où j'ai rectifié des lectures de noms propres ou fait au texte des corrections de détail qui s'imposent et dont la justesse sera, je l'espère, facilement reconnue par ceux qui, le pouvant, auront la curiosité de les vérifier. C'est de la même manière que, dans les notes, j'ai toujours visé à la concision et à la sobriété.

M. W. Hein, à Vienne, m'a très obligeamment collationné plusieurs passages du manuscrit de cette ville, et je lui en adresse tous mes remerciements.

Aux gens réellement compétents à apprécier les imperfections, qui auraient pu être moindres, de cette publication. Ce n'est pas dans le cercle restreint et international des érudits, d'hommes qui sont capables de porter un jugement personnel, qu'il peut être question d'autorité, cette autorité dont un publiciste de talent, M. E. Lautier, disait naguère si joliment : « Avec de l'autorité, toutes les sottises qu'on profère, en ce monde, sont tenues pour des merveilles par le badaud ou l'ignorant, qui sont juges souverains. Sans autorité, on a beau faire des prodiges, si l'on peut : nul ne comprend et la plupart ricanent. »

Digitized by Google

Digitized by Google

Table de concordance des trois fragments

	A Paris	B texte Kremer	C Alger
Sort	50	»	57
Tripoli	50	2	57 v°
Gabès	51 v°	3	58 v°
Kayrawân	52	3	59
Çabra	53	6	60 v°
Rakkâda	d°	6	60 v°
Sfax	53 v°	7	61
Mehdiyya	d°	7	61
Temmâdjirt	54	8	manque
Djeloûla	54 v°	9	62
Sousse	d°	9	62
Tunis	55	10	62 v°
Carthage	55 v°	11	63
Bizerte	57 v°	15	65 v°
Tabarka	58	16	66
La Calle	58	16	66
Bâdja	58	17	66 v°
Bône	58 v°	17	66 v°
Collo	d°	18	67
Djidjelli	d°	18	67
Mançoûriyya	59	19	67 v°
Bougie	59	19	67 v°
Mersa'd-Deddjâdj	60 v°	22	69
Alger	d°	22	69 v°
Laghâniya	61	manque	69 v°
Cherchel	d°	»	69 v°
Ténès	d°	»	70
Kaçr el-foloûs	61 v°	»	70
Oran	d°	»	70
Archgoul	62	»	70 v°
Asli	d°	»	71
Fekkân	d°	»	71
Hiçn Ibn Zina	62	»	71
Nedroma	62	»	71

Digitized by Google

	A Paris	B texte Kremer	C Alger
Ternâna	62	manque	71
Melila	62 v°	»	71 v°
'Adjroûd	d°	»	71 v°
Nokoûr	d°	»	71 v°
Tétouun	63	»	71 v°
Ceuta	d°	23	72
Tanger	63 v°	24	72 v°
Açîla	64 v°	25	73
Techoûmech	d°	26	73 v°
Salé	65	26	73 v°
El-Mona	66	28	74 v°
Barka	89 v°	29	75
Adjdâbiya	90	30	75 v°
Cheroûs	90 v°	31	76
Ghadamès	91	32	76 v°
Zawîla	d°	32	76 v°
Djâwân	d°	32	»
Oasis	91 v°	33	77
Djerîd	93	36	78 v°
Hammat des Matmata	93	36	79
Gafça	d°	37	79
Kastiliya	95	41	81 v°
Tawzer	»	»	81 v°
Nefta	96	43	82 v°
Tokyoûs	d°	43	82 v°
Hânima des B. Behloûl	d°	43	82 v°
Torra	manque	44	83
Bichchara	»	44	83
Aïtemlin	»	44	83
Derdjîn	»	46	manque
Bâdja	»	47	»
Sebîba	»	48	84
Meddjâna	»	48	84
Mermâdjenna	»	49	84
Tébessa	»	49	84
Bâghâya	»	50	85
Djebel Asraw	»	51	85 v°
Almoûs	»	d°	85 v°
Sicca Veneria	»	d°	d°
Constantine	»	52	86
Mila	»	53	87

Digitized by Google

	A Paris	B texte Kremer	C Alger
Sétif	manque	54	87
El-Ghadîr	»	54	d°
'Adjîsa	»	54	d°
Kal'at Hammâd	»	55	87 v°
Achir	»	58	manque
Milyâna	»	59	»
El-Khadrâ	»	59	»
Zâb	»	d°	»
Mesîla	»	60	»
Negâoûs	»	d°	»
Tobna	»	d°	»
Biskra	»	61	»
Tehoûda	»	62	»
Bâdis	»	64	»
Kaytoûn Biyâd'a	»	d°	»
Tlemcen	»	65	»
Oudjda	»	66	»
Adjersîf	»	d°	»
Tâhert	»	d°	»
Kal'at Hawwâra	»	67	»
Figuig	»	68	»
Fez	66 v°	68	»
Wâdi Seboû	67 v°	73	»
Tâzâ	68 v°	74	»
Fâzâz	d°	75	»
Kal'at Mehdi	69	75	»
Miknâsa	69	76	»
Djenyâra	69 v°	77	»
Kort	69 v°	d°	»
El-Baçra	70	d°	»
Kaçr Denhâdja	70	78	»
Kal'at Ibn Kharroûb	70	d°	»
Wâdi Wargha	70	79	»
Ghomâra	70 v°	d°	»
Hâmîm ben Menn Allâh	71 v°	manque	»
Medjkesa	d°	»	»
Rakkâda	d°	»	»
Mowârabe	72	»	»
Çafrawi	72	»	»
Idrîsides	72 v°	»	»
Berghawâta	74 v°	»	»

Digitized by Google

	A Paris	B texte Kremer	C Alger
Sidjilmâssa	75 v°	manque	manque
Dâ'i et Obeydites	76	»	»
Makhled (Aboû Yezîd)	78	»	»
Der'a	78 v°	»	»
Aghmât	79	»	»
Djoûz Hertenâna (?)	»	»	»
Nefîs	»	»	»
Tînmelel	»	»	»
Merrâkech	79 v°	»	»
Feroûdja	81	»	»
Soûs Akça	81 v°	»	»
Târoûdant	83	»	»
Igli	»	»	»
Tâmedelt	83 v°	»	»
Noûl Lamta	»	»	»
Wâdi Targa	»	»	»
Oulîl	82	»	»
Awdaghast	82 v°	»	»
Soudan	84 v°	»	»
Çanghâna	»	»	»
Tekroûr	»	»	»
Silla	84 v°	»	»
Kalemboû	58	»	»
Terenka	»	»	»
Afnoû (Zafkoû?)	85 v°	»	»
Fedawîn	»	»	»
Ghâna	86	»	»
Ghabarou (Ghiyaroû?)	87	»	»
Beresti	»	»	»
Sâma	»	»	»
Enbâra	87 v°	»	»
Koûgha	»	»	»
Elwakân	»	»	»
Tirga	»	»	»
Tâdemekka	88	»	»
Wardjlân (Ouargla)	88 v°	»	»
Kawkaw	89	»	»
Demdem	89 v°	»	»
El-Lâmès	»	»	»

Digitized by Google

L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

AU XIIe SIÈCLE DE NOTRE ÈRE

D'APRÈS LE KITAB-EL-ISTIBÇAR

Villes et centres célèbres, autant qu'ils sont connus, depuis l'Egypte jusqu'à l'extrémité du Maghreb (1)

Nous en ferons deux divisions : d'une part, les villes du littoral même ou qui en sont distantes d'une étape environ, et d'autre part, les villes qui sont distantes du Sahara de plus d'une étape environ; en outre, nous joindrons à ces dernières celles qui sont situées dans le désert.

A partir d'Alexandrie, en suivant la côte, on trouve de vastes cultures appartenant aux Arabes et aux tribus berbères qui habitent sur ces rivages jusqu'à Sort(2).

SORT est une grande et ancienne ville située sur le bord même de la mer, et dont les habitants, êtres au caractère le plus vil(3), montrent le plus de mauvaise

---

(1) Les trois alinéas qui suivent ne figurent pas dans l'édition Kremer; ils sont tirés des manuscrits de Paris (f° 49 et 50) et d'Alger (f° 57); le troisième a été rapproché du texte de Bekri.

(2) Ce nom est écrit, ici comme plus bas, dans A et C, « Sorât ».

(3) A et C احسن; Bekri اخسس

Digitized by Google

foi en affaires. Ils n'achètent ni ne vendent qu'aux cours pour lesquels ils se sont entendus. Maintes fois il arrive qu'un bateau chargé d'huile y aborde, alors qu'ils ont le plus grand besoin de cette denrée : ils prennent alors des outres vides, les gonflent et les rangent dans leurs boutiques, afin de faire accroire aux navigateurs que l'huile abonde chez eux et ne trouve pas d'acheteurs. L'équipage a beau attendre, ils ne lui achètent qu'aux conditions qui leur plaisent. Aussi les appelle-t-on « 'Abid Kirilla »[1], ce qui excite leur colère.

Villes et curiosités d'Ifrikiyya, tant du littoral que de l'intérieur; souvenirs qu'on y retrouve[2]

[P. 2] La première ville du littoral d'Ifrikiyya est Tripoli, ville grande et ancienne située sur le bord de la mer, dont les flots viennent battre ses remparts. Ceux-ci sont formés de gros blocs de pierre et l'œuvre des anciens. Tripoli, à ce qu'on dit, signifie « trois villes » ou, selon d'autres, « ville du désespoir »[3]. Elle renferme de beaux marchés et des bains[4] nombreux; à l'est de la ville se trouvent des jardins qui produisent des fruits en abondance et beaucoup d'autres récoltes. La majorité des habitants se livre au commerce tant par terre que par mer; ils sont accom-

---

(1) C'est-à-dire méfiants et avares. Sur l'origine de cette expression, voir la note de M. de Slane, trad. de Bekri, p. 17. Nos deux textes écrivent نزلة

(2) Cet en-tête est encore tiré des mss A et C.

(3) Il faut, d'après Bekri que notre auteur a mal compris, entendre que Tripoli s'appelait « Ayâs » (Εὔας); voir la note de M. de Slane (Bekri, p. 18). Le ms 2225 lit مدينة الناس

(4) Ce mot figure dans A et dans Bekri.

Digitized by Google

modants dans leurs opérations et agissent en traitant de la manière la plus louable du monde, au contraire de ce que font les gens de Sort[1]. En dedans des murs se trouve le puits dit Bir Aboû'l-Kenoûd, dont l'eau, à ce qu'on prétend, affaiblit l'intelligence de celui qui en boit; aussi se sert-on couramment de ce nom comme terme de comparaison en disant à quelqu'un qui commet un acte répréhensible[2] : « Il n'y a pas à te blâmer, car tu as bu au puits d'Aboû'l-Kenoûd ».

De Tripoli à Nefoûsa il y a trois journées[3]. L'extrémité de la montagne ainsi appelée, en saillie sur la mer, forme le cap Tarf Awthân[4] entre Tripoli et Alexandrie. Les bateaux, après l'avoir doublé, se considèrent comme sauvés. Cette ville est regardée comme faisant partie de l'Ifrikiyya. Nous allons dire ce qui y arriva.

---

(1) Qui est écrit *Sorât* dans A et B; sur les procédés des habitants de Sort, voir Bekri, p. 16, et ci-dessus.

(2) Je lis به .. بما يلام عليه (A et B) يعبّرون; Bekri, p. ٨, lig. 15 et 16 يعيرون به .. بما لا يلام; on retrouve la même lecture du premier de ces mots dans Yakout, III, p. 522. Kazwini et Ibn el-Wardi parlent aussi de l'effet de ces eaux.

(3) Bekri (p. 25) dit également trois journées; il y en a six d'après Edrisi (p. 144).

(4) Le Tarf Awthân ou Râs Awthân (sur nos cartes modernes cap Razat ou cap Sem, le Phycos des anciens) forme la pointe du plateau de Barka, le Djebâl Awthân d'Edrisi. Ce géographe vante la fertilité de cette région, ainsi que le fait aussi M. Raynaud (*La Pentapole cyrénéenne et la colonisation*, Paris, 1895). La carte d'Edrisi (Schrader, *Atlas de géographie historique*, n° 18) représente le Deren comme se prolongeant en effet jusque là. Vingt-et-une étapes séparent Barka d'Alexandrie. Ce nom de *Awthân* est toujours écrit sans l'article, qui serait grammaticalement nécessaire pour accepter la traduction *cap des idoles* de Reinaud. Le *Tarf et-ta'diya* d'Edrisi semble bien être, comme le croit M. de Goeje, le même cap (voir Edrisi, 73, 74, 163 et 165; Bekri, p. 199; Abulféda, 34, 83 et 178; Kodâma, ap. Jakubi *Descriptio*, p. ٢٥). Il ne faut donc pas confondre ce lieu avec celui désigné sous le nom d'El-Açnâm, qui veut dire aussi « les idoles *ou* les colonnes », et qui se trouve également sur

Digitized by Google

[1] Le réviseur s'exprime ainsi : + Il y avait dans cette ville de Tripoli un Ghozz du nom de Karâkoûch[2] qui, après s'être montré d'abord réfractaire et sauvage, avoir vu prendre(?) ses amis et ses fils, avoir prêté assistance à ce séducteur et misérable produit de la mer qui était venu de l'île de Mayorque (puisse Dieu nous la faire conquérir!), chercha appui auprès de notre auguste Prince (dont Dieu prolonge le pouvoir!), de qui la félicité ne fut délivrée de ces criminelles entreprises qu'à la mort de ce misérable Mayorquin. Karâkoûch alors apporta son repentir à la cohorte de l'Unitarisme et conquit ensuite Tripoli, d'où il

---

cette côte à quelque distance à l'ouest. M. de Goeje a identifié El-Açnâm et Mighdâch ou Maghmedas, localité que le *Bayân* place à l'Est de Tripoli sur le bord de la mer, Kodâma à environ 200 milles de Tripoli, Bekri à une journée Ouest de Sort, Edrisi à une journée et demie de navigation à l'*Est* ou à 46 milles *Ouest* de Sort Pour confirmer cette identification, on peut remarquer que Bekri parle des *açnâm* qu'on rencontre à Maghmedas (Jakubi *Descriptio*, p. 27; *H. des Berb.*, I, 309; Edrisi, 143 et 159; Bekri, 20 et 21; *Bayân*, I, 60. Cf Fournel, *Les Berbers*, I, 147 et 357; ce dernier savant propose la correction spécieuse de Ghadams en Mighdâch dans Bekri, p. 34; mais il ne faut pas oublier, d'ailleurs, qu'on dit aussi qu'Okba pénétra jusqu'à Ghadamès).

(1) Tout ce passage est assez corrompu pour que Kremer l'ait rejeté en appendice à la fin de son édition; je crois cependant avoir pu en reconstituer le sens ou à peu près, en m'aidant des données historiques qu'on retrouve ailleurs. Je rétablis ainsi la suite des événements : en 583, Ya'koûb enlève à Gabès les femmes et les enfants de Karâkoûch (Ibn el-Athîr, XI, 343) à la suite de la bataille d'El-Hâmma, d'où Karâkoûch lui-même ne se tire que difficilement (*H. des Berbères*, II, 211); ce n'est pas à cette date qu'il se soumet (ibid, II, 95), c'est en 586, à la suite de sa brouille avec Yahya ben Ghaniya, dont le frère était mort en 584 (*ibid.*). Or notre auteur, ainsi qu'il le dit lui-même, écrit en redjeb 587 et, jusqu'à cette dernière date au moins. Karâkouch vit en bonne intelligence avec le prince Almohade, ainsi qu'on le voit encore par ce qui est dit quelques lignes plus bas.

(2) Deux personnages du nom de Karâkoûch ont vécu à cette époque; le plus célèbre des deux est l'eunuque Behâ ed-Din Karâkoûch ben Abd Allâh Asadi Nâçiri Çaklabi, qui mourut en 597 et dont M. Casanova a écrit la biographie (*Mém. de la mission archéologique du Caire*, t. VI, p. 450). Celui dont il est question ici est Cheref ed-Din Karâkoûch Armeni Moz'afferi Nâçiri, qui fut crucifié à Weddân en 609. Il faut donc éviter de les confondre, ainsi qu'il a été fait par exemple dans les *Hist. arabes des croisades* (t. III, p. 90, et dans l'index), bien que M. Defrémery eût déjà mis en garde contre cette confusion (*J. As.*, 1869, t. I, p. 524).

Digitized by Google

expulsa celui qui s'en était emparé, Aboû Zebâ Fârisi *(alias,* Felousi)[1] l'insurgé du Zâb mentionné dans les poèmes *(ardjoûza)*. Ez-Z'abbi[2] a dit :

[Basît]. Que les troupes de l'insurgé du Zâb campent dans le pays de Sousse, et les gens seront serrés de bien près !

Les savants versés dans la science des pronostics avaient trouvé un mot composé d'un *b* et d'un *z*, et ils avaient parlé de « l'insurgé du Zâb » vu qu'ils ne connaissaient que l'endroit où aurait lieu la révolte, mais non celui qui la susciterait, jusqu'au jour où l'auguste Prince envoya Aboû Zebâ dans le Zâb. Quand, en 583 (12 mars 1187), le khalife Aboû Yoûsof s'avança pour soumettre l'Ifrikiyya, Aboû Zebâ demanda humblement la paix et son pardon; mais ensuite il viola ses promesses et s'empara du gouvernement de Tripoli. Karakoûch, quand il vint à résipiscence et se fit sincèrement Unitaire (almohade), l'en expulsa et l'envoya enchaîné à Merrâkech en l'année 586 (7 février 1190). A l'époque actuelle, en redjeb 587 (juillet-août 1191), l'Unitarisme et la vraie direction règnent sans discontinuité depuis Tripoli jusqu'aux villes de Ghâna et de Kawkaw. +

Le pays, dit-on, fut appelé Ifrikiyya parce qu'il était habité par des Afârik, descendants de Faroûk ben Miçr, des Arabes 'Ariba. On dit encore qu'Ifri-

---

(1) Je ne retrouve pas ailleurs de traces de cet Aboû Zebâ, qui ne paraît d'ailleurs devoir être confondu avec le mamloûk Boûzâba, compagnon de Karâkoûch dont il est fait mention dans Ibn el-Athîr (texte, XI, pp. 342 et 345; H. Derenbourg, *Vie d'Ousâma*, p. 450).

(2) Variantes, Et-T'ani, Et-T'abbi. Peut-être s'agit-il du cadi Abou Bekr Mohammed ben Khalaf ben H'ayyân ed-D'abbi, versé dans l'histoire et auteur de nombreux ouvrages, qui mourut en 306 et est connu sous le nom de Wakî, (Ibn el-Athîr, VIII, p. 85; Bibars Mançouri, ms 1572 de Paris ,f. 186, v°).

Digitized by Google

kiyya ou Ibrikiyya a été le nom d'une reine qui gouverna ce pays, lequel par suite fut ainsi nommé. L'Ifrikiyya s'étend en longueur depuis Barka à l'est jusqu'à Tanger à l'ouest, et en largeur depuis la mer jusqu'à la région sablonneuse qui la sépare du Pays des nègres et qui est, de l'est à l'ouest, constitué par des dunes de sable. C'est là qu'on chasse le *fenek,* animal dont la fourrure est sans pareille.

Une tradition du Prophète est ainsi conçue : « La guerre sainte cessera partout, mais continuera en Ifrikiyya; pendant que les nôtres seront en face de l'ennemi, ils verront les montagnes changer de place; alors, ils se prosterneront devant Dieu, et ils ne seront débarrassés de leurs haillons que par les mains des houris leurs épouses ». On rapporte que le Prophète envoya (en Ifrikiyya) un petit corps expéditionnaire, qui, lorsqu'il revint, se plaignit du froid dont il avait eu à souffrir; le Prophète répondit : Si le froid est plus vif en Ifrikiyya, la récompense aussi sera plus grande »[1].

+ Il y a actuellement en Ifrikiyya, tant en fils qu'en petits-fils de l'Imâm et Khalife, de nobles princes, à qui Dieu continue son aide! par qui règne le calme et fleurit la justice, réserves faites du misérable Yah'ya ben Ishâk, frère de cet autre misérable d'Ali, qui s'enfonce dans les régions désertiques tandis que Karâkoûch lui donne la chasse et se précipite après lui[2]. +

---

(1) Comparez Bekri, p. 55.

(2) Allusion à la mésintelligence survenue vers cette époque entre les deux alliés, à l'époque où Karâkoûch conclut un arrangement avec les Almohades.

Digitized by Google

[P. 3] Gabès figure aussi parmi les localités du Djerîd, et est à huit journées de Tripoli. C'est une grande et ancienne ville entourée de murailles qui sont en grosses pierres et de construction antique; elle a une solide forteresse et de grands faubourgs; on y trouve des caravansérails et des bains. Toute la ville est entourée d'un large fossé que l'on remplit d'eau en cas de siège et qu'on rend ainsi infranchissable. Elle a une rivière qui sert à arroser les jardins, le sol et les cultures, et dont la source jaillit[1] dans une montagne située au sud-ouest; elle se jette dans la mer.

Gabès est à environ trois milles de la mer, et c'est dans cet espace que l'on trouve la plupart des jardins, qui donnent beaucoup de fruits : la banane notamment y est abondante et ne se trouve en Ifrikiyya que dans cette seule localité. Les mûriers y sont nombreux et servent à élever les vers à soie; la soie de Gabès est la meilleure et la plus fine, et cette ville est la seule en Ifrikiyya où l'on travaille ce produit. C'est une ville tout à fait glorieuse, à la fois maritime et saharienne, car le Sahara en est proche, de sorte que l'on ne peut, dit-on, trouver que sur la table des Gabésiens trois choses dont les provenances respectives s'excluent : le poisson frais, la chair fraîche de gazelle et les dattes fraîchement cueillies. Cette ville est la capitale de la région, le pôle, la vie, le cœur, le centre autour duquel tourne le cercle qui en dépend, sur l'appui duquel repose la région qui lui est subordonnée.

---

(1) Ces mots du texte sont devenus un nom propre, l'Ayn Kherâra, dans les *Voyages dans le sud de l'Algérie*, p. 268. Comp. Bekri, p. 44.

Digitized by Google

Kayrawân; sa fondation en 47 de l'hégire (1)

+ 'Okba ben Nâfi' Korachi, nommé, par Mo'âwiya ben Aboû Sofyân, gouverneur de l'Ifrikiyya, conquit ce pays avec l'aide de dix mille musulmans, le parcourut l'épée à la main et y anéantit les chrétiens qui s'y trouvaient. [P. 4] Après quoi il parla ainsi : « Je remarque qu'en Ifrikiyya, quand un imâm y pénètre, les populations embrassent l'islamisme, et que, quand il en sort, tous ces nouveaux adhérents se détournent de la foi divine. Ne pensez-vous pas, ô musulmans, à fonder une ville qui soit pour vous une cause de puissance sans fin? » On adhéra à cette proposition et l'on tomba d'accord que ceux qui y habiteraient serviraient de gardiens de frontières *(morâbit'oûn)*, de sorte, dit-on, qu'on devrait l'établir proche de la mer, afin que cette place servît à la fois à faire la guerre sainte et comme *ribât'* (couvent-frontière). Sur l'observation d'Okba qu'il y avait à redouter les attaques de l'empereur de Constantinople, l'emplacement fut désigné de commun accord : « Il y a lieu, dit 'Okba, de le choisir à proximité de la *sebkha*, puisque la plus grande partie de vos bêtes de somme consiste en chameaux, lesquels trouveront ainsi des pâturages près de la porte de la ville et à l'abri des attaques des Berbères. » Alors il appela les bêtes féroces et les reptiles installés dans le fourré (où devait s'élever la ville) et, sur l'ordre qu'il leur adressa au nom de Dieu, tous ces animaux en sortirent, sans qu'il en

(1) Les détails relatifs à la fondation de cette ville manquent dans la portion du travail de Bekri qui nous est parvenue (p. 57, n. 1). Voir *Hist. des Berb.*, I, 327; *Voyages dans le sud*, etc., p. 219; *Bayân*, t. I, p. 12-13; ma traduction des *Annales du Maghreb* d'Ibn el-Athir, p. 18, etc. La date donnée par les chroniqueurs varie entre 45, 47, 49 et 50.

Digitized by Google

restât un seul, sous les yeux des musulmans qui assistaient à leur départ. Ibn Rak'îk' dit dans sa chronique qu'après cela on resta à Kayrawân pendant quarante ans sans voir ni serpents ni reptiles[1].

Comme on discutait sur l'emplacement de la *kibla* de la mosquée principale, 'Okba restait tout soucieux quand, une certaine nuit, il vit en songe quelqu'un qui lui disait : « Prends l'étendard dans ta main, et quand tu entendras prononcer la formule *Dieu est grand* mets-toi en marche et ne t'arrête que quand la voix se taira; plante l'étendard au lieu où tu te trouveras, c'est là qu'est la *kibla* ». 'Okba fit ce qui lui était demandé, et ce lieu est encore celui où se dresse maintenant le *mihrâb* de la grande mosquée de Kayrawân. +

Hassân ben en-No'mân démolit ce temple et le reconstruisit, à l'exception toutefois du *mihrâb*, qu'il laissa subsister. On dit que cet édifice fut ainsi démoli et reconstruit à trois reprises, chaque gouverneur de Kayrawân voulant que ce fût son œuvre personnelle, mais en laissant toujours subsister le *mihrâb* afin de conserver le mérite de l'œuvre d'Okba.

On raconte qu'en 345 (14 avril 956) Ma'add ben Ismâ'il ben 'Obeyd Allah Chi'i, qui voulait changer la direction de la *kibla* de la mosquée, apprit que les

---

(1) Le sourire que ne manque pas de provoquer la lecture de cette légende ne doit pas nous faire oublier ce qui se passait chez nous à une époque beaucoup plus récente. En 1690, les environs de Pont du Château, en Auvergne, étant ravagés par les chenilles, les cultivateurs s'adressèrent au vicaire général de l'évêque de Clermont à l'effet de faire constituer un curateur aux bestioles indiscrètes et de lui faire tenir injonction par où les dites chenilles auraient à vider les lieux incontinent. Le grand vicaire préféra prescrire des prières publiques, mais la population mécontente s'adressa au bailli ; celui-ci nomma un curateur aux chenilles, lesquelles perdirent leur procès. Soixante ans plus tard, en 1731, la ville de Thonon délibérait que « la ville se joindra aux paroisses de cette province qui voudront obtenir de Rome une excommunication contre les insectes ».

Digitized by Google

Kayrawâniens se disaient : « Dieu Tout-Puissant l'en empêchera bien grâce à la prière adressée par le vertueux 'Okba ben Nâfi' lors de la fondation du temple ». Cela le mit en colère, et il donna l'ordre d'ouvrir le tombeau d'Okba, situé en dehors de Tehoûda à l'endroit même où ce chef avait trouvé le martyre, et de livrer aux flammes les ossements qu'on en retirerait. [P. 5] Cinq cents hommes, tant cavaliers que fantassins, furent envoyés à cet effet; mais quand, à ce qu'on rapporte, ils arrivèrent près du tombeau et se mirent en devoir de remplir leur mission, un vent violent s'éleva, des éclairs aveuglants enflammèrent le ciel et le tonnerre roula avec fracas, si bien qu'il pensèrent périr. Alors ils s'arrêtèrent et ne poursuivirent pas leur besogne. Mais comme ils avaient à redouter les suites de la colère de Ma'add, ils gagnèrent les déserts d'Ifrikiyya, d'où ils ne sortirent, après avoir reçu cet avertissement salutaire, que quand la mort de ce prince leur permit de rentrer chez eux.

Vis-à-vis le *mihrâb*[1] se trouvent les deux colonnes rouges tachetées de jaune qui n'ont nulle part de supérieures ni même d'égales en beauté; elles proviennent d'une église des Roûm, d'où elles furent tirées par Hassân ben en-No'mân et transportées dans cette mosquée. Elles y font face au *mihrâb* et supportent la coupole rattachée à ce dernier.

En dehors de la ville se trouvent quinze réservoirs destinés à approvisionner d'eau les habitants; certains furent construits sous le règne de Hichâm ben 'Abd el-Melik ben Merwân, d'autres à des époques diffé-

(1) Ce mot est une addition de A.

Digitized by Google

rentes. Le plus grand et le plus monumental[1], qui est l'œuvre d'Ahmed ben el-Aghlab, est situé près de la Porte de Tunis : il est de forme circulaire et excessivement grand. Au centre se trouve un minaret octogonal couronné par une coupole à quatre portes[2]. L'archer qui se place à la circonférence ne peut, en employant l'arc le plus fort, lancer de trait qui parvienne au minaret placé au centre. Auprès[3] de ce réservoir se trouvait un vaste palais d'une architecture remarquable et dont les chambres hautes, curieusement ornées, le dominaient. Immédiatement au nord[4] du même réservoir il s'en trouve un autre plus petit[5] dans lequel se déverse l'eau de la rivière et qui en amortit le courant[6]; le liquide se déverse ensuite dans le grand réservoir. Cette rivière est hivernale, c'est-à-dire qu'elle ne coule que pendant la saison pluvieuse. Les divers réservoirs servent, quand ils sont pleins, à alimenter d'eau les habitants de Kayrawân et leurs bêtes de somme. Le contenu du grand réservoir ne cesse ainsi d'augmenter jusqu'à ce que vienne la saison d'été. L'eau en est fraîche, douce et agréable, à cause de sa grande quantité.

[P. 6] 'Obeyd Allâh le Chî'i disait : « J'ai vu en Ifrikiyya deux choses auxquelles il n'y a rien à comparer en Orient : l'excavation (il parlait du grand réservoir)

---

(1) A واتخها منصبا

(2) A et Bekri على اربعة ابواب

(3) A l'occident (Bekri).

(4) و بجوفى, A et Bekri.

(5) « Nommé el-Feskia », Bekri.

(6) A فشكر فيه خد جريانه; Bekri بسكر فيه شدة جريان الماء

Digitized by Google

qui est auprès de la Porte de Tunis à Kayrawân, et le château de Rakkada connu sous le nom de Château du lac ». Dieu est le plus savant.

La ville de Çabra, qui touche à celle de Kayrawân, est considérable. Elle fut bâtie par Ismâ'il [le troisième Fatimide], qui l'appela El-Mançouriyya. On y prélevait des impôts considérables; ainsi l'on dit que les droits d'entrée perçus quotidiennement à l'une des portes s'élevaient à vingt-six mille dirhems. Dieu est le plus savant[1].

Rak'k'ada, située à quatre milles de Kayrawân, est une ville considérable dont le circuit est de vingt-quatre mille quarante coudées; c'était celle qui, en Ifrikiyya, avait le plus de jardins et produisait le plus de fruits[2]. Il n'y en a pas dans ce pays où l'air soit plus tempéré, le zéphyr plus doux, le sol plus fertile. Celui, dit-on, qui entrait dans cette ville, ne cessait de rire et de se réjouir sans aucun motif. On raconte qu'un des princes Aghlabides souffrait d'une violente insomnie qui l'empêchait de dormir depuis plusieurs jours. Le médecin Ishâk [ben Soleymân], qui le soignait et à qui l'on doit la thériaque qui porte son nom, lui ordonna de sortir pour s'amuser et se livrer à la marche. Quand, à ce qu'on prétend, il arriva à l'emplacement de Rak'k'âda, il s'endormit, et cette localité, qui prit depuis lors le nom de Rakkâda, devint un lieu de plaisir et d'amusement pour les princes (de cette dynastie). Le fondateur en fut, dit-on, Ibrâhîm ben Ahmed ben Aghlab, qui en fit sa

(1) Bekri, p. 64.

(2) Bekri, p. 68.

Digitized by Google

capitale et y établit son séjour. On raconte qu'il défendit la vente du vin *(nebîdh)* à Kayrawân et l'autorisa à Rakkâda, à raison du *djond* et de la garde nègre (qui y étaient fixés), ce qui inspira à un poète les vers que voici : [P. 7]

[Monsarih]. O seigneur des hommes, ô fils d'un autre qui fut leur seigneur, toi vers qui s'inclinent tous les cœurs! pourquoi déclarer interdite dans notre ville la boisson qui est licite dans le territoire de Rakkâda?

C'est dans cette ville, à ce que raconte Ibn-el-Djezzâr dans sa chronique, que fut intronisé 'Obeyd Allâh le Chi'ite. Dieu est le plus savant.

Sfax est une ville qui remonte à une haute antiquité et auprès de laquelle se trouve une grande forêt d'oliviers(1). L'huile qu'on y fabrique est meilleure que toute autre, sauf celle d'Orient; encore y a-t-il des gens qui la préfèrent à cette dernière. Les habitants de l'Ifrikiyya en font l'exportation(2), et des bâtiments la transportent en pays chrétien. C'est cette huile, à raison de son abondance et de sa qualité, que consomment les habitants de Sicile, d'Italie, de Lombardie, de Calabre et de tout le littoral de la Grande Terre. Ces derniers avaient conquis les régions du littoral (africain) dont nous parlons et en restèrent maîtres jusqu'en 555 (11 janvier 1160), où ils en furent chassés par le khalife Prince des croyants 'Abd el-Moumin. Dieu est le plus savant.

Mehdiyya est une ville considérable dont la fon-

---

(1) Bekri, p. 49 et 50; la traduction porte « une belle forêt de dattiers », mais c'est un lapsus, le texte arabe emploie le mot زيتون

(2) A يتهان; Bekri يمتار

Digitized by Google

dation par 'Obeyd Allâh Chî'i eut lieu quand[1] Aboû 'Abd Allâh le dâ'i (conçut le projet de) se soulever contre lui. C'était le *dâ'i* qui avait élevé et secouru 'Obeyd Allah, qui était allé le trouver à Sidjilmâsa et l'avait tiré de la prison où le détenait Ibn Midrâr. Mais ensuite il changea de sentiments et voulut, avec l'aide des cheykhs des Ketâma, détrôner 'Obeyd Allâh : « Cet homme, disait-il au peuple, n'est qu'un juif que j'ai mis à la place de l'Alide descendant de Fatime en attendant la venue de ce dernier, pendant que je le cherchais et jusqu'à ce que je l'eusse trouvé. Or c'est celui-ci qui est le vrai maître, et son temps est venu[2] ». Ce qui concerne ces deux hommes est bien connu.

Mehdiyya, qui se trouve à soixante milles de Kayrawân, est entourée par la mer de tous les côtés sauf à l'ouest, où se trouve la porte qui y donne accès. Elle a un vaste faubourg du nom de Zawîla, où se trouvent les marchés. A Mehdiyya même se trouvent des marchés construits [P. 8] en pierres de taille. Cette ville est munie de deux portes de fer dans la construction desquelles il n'est entré aucun morceau de bois; chacune pèse mille quintaux et a trente empans de hauteur; on y a représenté divers animaux, qui sont du plus remarquable travail qui ait été fait en pays musulman. On compte à Mehdiyya

---

(1) A اذ au lieu de انه ; j'ajoute « Aboû » qui est nécessaire. J'ajoute aussi « conçut le projet » pour mettre le texte d'accord avec les renseignements très précis que nous avons d'autre part. M. de Slane me paraît avoir, dans sa traduction de Bekri (pp. 75-76, p. 30 du texte), trop précisé un passage qui ne comporte pas nécessairement le sens qu'il lui a donné. Le « prince de Mehdiyya » est devenu un « chef des Mehdites » dans l'édition de Paris des *Prairies d'or* de Mas'oudi (I, p. 371); d'autres erreurs de traduction dénaturent complètement le texte de ce passage.

(2) A وقد ان وقته

Digitized by Google

trois cent soixante citernes destinées à recueillir l'eau de pluie, en outre de l'eau qui y arrive par un conduit que fit établir 'Obeyd Allah et qui part du village de MECHANES[1] non loin de là. Elle a un port qui est une des curiosités du monde, car il est creusé dans le roc; il peut recevoir trente bâtiments. Sur chacun des deux côtés de l'entrée du port se trouve une tour[2] où aboutit une chaîne de fer dont on fait un emploi curieux : quand on veut laisser entrer une barque ou un bâtiment, le gardien du port lâche la chaîne que l'on retend ensuite après le passage du navire. On se garde ainsi contre une irruption des bâtiments des chrétiens de Sicile et autres, ainsi que cela eut lieu sous le règne d'El-Hasan [ben Ali Zîride, en 543], dont l'attaque qu'il eut à subir de la part des chrétiens est connue en tous lieux.

De Mehdiyya au château de LEDJEM, appelé aussi château de la Kâhina, on compte dix-huit milles. On raconte que la Kâhina, assiégée dans ce château par ses ennemis, creusa dans le roc un passage souterrain[3] qui conduisait, à 18 milles de là, à la ville de Sallecta, résidence de sa sœur, et par où pouvaient passer plusieurs hommes[4] de front. C'est par cette voie que lui étaient amenés des vivres à l'aide de bêtes de somme. Le château de Ledjem est remarquablement et solidement construit en pierres longues de vingt-cinq empans; il a vingt-quatre brasses de hau-

(1) B, Menânech *ou* Menâkech.

(2) A برجان

(3) A صرتها في صخرة صماء

(4) Bekri, « plusieurs cavaliers ».

Digitized by Google

teur; tout l'intérieur, depuis le bas jusqu'en haut, est disposé en gradins; les portes sont cintrées et disposées les unes par dessus les autres. Dieu est le plus savant.

TEMMADJERT[1], ville grande et ancienne où l'on trouve des restes d'antiquités, est à l'ouest de Mehdiyya; la rivière coule entre ces deux villes.

[P. 9] DJELOULA, qui remonte à une haute antiquité et est défendue par un château-fort, a une source d'eau vive qui jaillit au centre de la ville. Elle a beaucoup de jardins et d'arbres qui produisent des fruits en abondance. Les fleurs et les plantes odoriférantes y sont en grande quantité; c'est surtout le jasmin qui y domine, et les abeilles butinent sur cette plante un miel dont l'excellence est passée en proverbe. C'est de Djeloûla que Kayrawân tire la plus grande partie des fruits qui lui sont nécessaires.

SOUSSE est une ville très ancienne qui renferme des restes d'antiquités et qui est située sur le bord de la mer. On y trouve le *mel'ab* (amphithéâtre), vaste édifice dont la construction est des plus remarquables. Il repose sur des voûtes dont les cintres sont construits en pierre ponce, substance qui provient du volcan de Sicile et qui surnage sur l'eau.

En dedans des murs se trouve un grand temple nommé par les navigateurs EL-F'INT'AS, qui est le premier objet qu'ils découvrent en arrivant de Sicile ou d'ailleurs. Bâties sur la pente d'une montagne élevée, les maisons de cette ville se voient de la mer de Sicile. Sousse se distingue particulièrement par

(1) A vocalise « Temâdjerret. » D'après Bekri (p. 78). Tomadjer est à une étape environ de Mehdiyya; la rivière que l'on rencontre entre ces deux villes est le Wadi el-Melh.

Digitized by Google

l'abondance des produits, l'excellente qualité et le foulage des vêtements fins, et toutes les pièces d'habillements riches qu'on y brode et décatit. + Nulle part la fabrication n'en est meilleure, et les vêtements soussiens sont bien connus pour être sans rivaux; ils sont d'une blancheur si remarquable qu'on ne la retrouve nulle part ailleurs; on y trouve aussi des *miççîç*[1] sans pareils. C'est de là qu'on exporte des étoffes précieuses, par exemple la mousseline à turban, etc.[2], qui se vend jusqu'à cent dinars et davantage, et que les marchands transportent dans tous les pays d'Orient et d'Occident. + On y fabrique aussi un fil qui se vend au poids à raison d'un mithkal pour deux mithkal d'or. La viande y est meilleure que partout ailleurs en Ifrikiyya, à cause de la bonne qualité des pâturages.

Non loin de là se trouve le *mahres* (corps de garde) de MONASTIR, qui est remarquable. Il consiste en une forteresse aux hautes et solides constructions, qu'habite une troupe d'hommes pieux qui s'y tiennent renfermés et y vivent séparés de leurs familles et de leurs amis. [P. 10] Ce sont les habitants du pays qui (subviennent à leurs besoins) en leur apportant des aumônes. Dans le voisinage de Monastir on compte cinq autres *mahres* ou environ, tous solidement construits et habités par des hommes pieux.

---

(1) مصّيص d'après Dozy « cordes ou fils faits d'étoupe de lin »; dictionnaire de Beyrout, « ficelle »; le ms de Paris écrit فصيص

(2) Texte مثل عمائم العصور (العمائم المعور A) وغيرها; peut-être « ... des étoffes précieuses telles que la mousseline employée pour les turbans princiers, etc. ».

Digitized by Google

Tunis est une ville considérable située à trois journées de marche de Kayrawân et à environ quatre milles de la mer. Carthage est éloignée de Tunis d'environ dix milles, et c'est Râdès qui sert de port à l'une et à l'autre. On dit que c'est dans le lac de Râdès que le prophète El-Khid'r mit en pièces le navire, et que le roi qui enlevait de vive force tous les navires était le roi de Carthage nommé El-Djelenda[1]. Tunis est séparé de son port par un lac + qui, au dire des Tunisiens, était, il y a une centaine d'années, une terre couverte de nombreux jardins où l'eau en abondance favorisait la culture et où les fruits étaient excellents; mais ensuite ce territoire fut envahi par l'eau de la mer. Maintenant encore les habitants connaissent les endroits où étaient situées leurs propriétés +.

Tunis est de construction ancienne et, en outre d'un mur d'enceinte important, est entourée d'un fossé. Son circuit, dit-on, est de vingt-quatre mille coudées. Il s'y trouve une mosquée solidement et joliment construite qui domine la mer et dont l'édification, de même que celle de l'arsenal, est due à 'Obeyd[2] Allâh ben el-H'abh'âb, qui amena la mer jusqu'à ce point. C'est un des monuments remarquables du monde. Tunis, bâtie au pied d'une colline, renferme des constructions importantes. La plupart des portes des maisons sont encadrées de marbre blanc : deux montants sont dressés sur lesquels repose un troisième qui forme le linteau. Un proverbe courant d'Ifrikiyya

(1) Sur Tunis, voir Bekri, p. 89 et s.; Edrisi la place à un peu plus de deux journées de marche de Kayrawân et à six milles de la mer, (p. 130 et 131). — L'histoire d'El-Khidr et la légende à laquelle il est fait allusion se retrouvent dans le Koran, XVIII, 70 et s.

(2) *'Abd* dans A et B; l'orthographe *'Obeyd* se rencontre le plus souvent (Ibn el-Athir, *Annales du Maghreb*, p. 60).

Digitized by Google

est ainsi conçu : « A Tunis les maisons ont des portes de marbre et un intérieur de suie ». Tunis est un centre intellectuel et le droit y est cultivé; mais les habitants sont connus pour leur esprit de révolte contre leurs chefs. On compte qu'ils se sont soulevés une vingtaine de fois contre eux; [P. 11] + la majeure partie de la population en effet se compose de petits marchands et de canaille. Le fait qu'elle a pu échapper au scélérat Mayorquin est un argument en faveur de notre auguste prince et ne s'est produit qu'à raison de la félicité de notre Seigneur et Maître le Prince des croyants.

Non loin de Tunis, à une distance d'une dizaine de milles, coule une grande rivière nommée Bedjerda (Medjerda), près de la route qui mène dans les pays occidentaux. Comme on dit que le cœur de ceux qui boivent de son eau s'endurcit, la plupart des hommes évitent d'en absorber +.

Tunis est la plus glorieuse ville de l'Ifrikiyya et la plus riche en excellents fruits. On y trouve entre autres l'amande dite *ferîk,* dont la coque est si mince qu'elle se brise par la friction des fruits l'un contre l'autre et sans que la main y touche. De même la grenade, le poncire, le coing, la figue et toute espèce de fruits dont on ne peut trouver les pareils. La mer y fournit aussi des poissons en quantités innombrables.

Tarchich est le nom ancien de cette ville, qui ne s'est appelée Tunis qu'à la période musulmane. + En effet, lors de la conquête de l'Ifrikiyya par les musulmans sur les Roûm et alors que les agresseurs ravageaient le pays, il y avait non loin de Tarchîch une cellule de moine vis-à-vis de laquelle venaient

Digitized by Google

camper les bandes de partisans, lesquels s'adoucissaient à la voix du moine et disaient : « Cette cellule apprivoise *(tou'nis)* », si bien que ce nom de Tunis resta à la localité. Dieu est le plus savant +.

CARTHAGE, qui est à dix milles[1] de Tunis, emploie le même port que cette dernière. Elle compte parmi les villes célèbres, et l'on y trouve des ruines et des merveilles de constructions comme nulle part ailleurs soit en Orient soit en Occident. Si, dit-on, un homme entrait dans cette ville et y passait toute sa vie à en regarder les antiquités, il y découvrirait chaque jour une merveille qu'il n'aurait pas remarquée antérieurement. On raconte que celui qui y habitait était un roi puissant et violent qui dominait sur la plus grande partie de la terre et s'appelait Annibal; il envahit le pays des Roûm, qu'il conquit et dont il tua les rois, si bien qu'il fit parvenir à Carthage les anneaux de ces princes remplissant trois boisseaux *(modd)*. [P. 12] Il assiégea, continue-t-on, la ville de Rome la grande, capitale du pays de Roûm, qu'il serra de près et dont il ravagea le territoire. Alors le prince régnant en cette ville donna à l'un de ses généraux, nommé Scipion, l'ordre de faire des levées et de réunir des troupes pour passer en Ifrikiyya et y mettre le siège devant Carthage. Ainsi fit ce général, et comme Carthage ne comptait parmi ses habitants personne qui pût lui tenir tête, on députa à Annibal pour l'informer des maux dont le pays avait à souffrir de la part des Romains et lui demander de venir promptement le secourir. Annibal très surpris s'écria : « Je voulais

(1) Douze milles, selon Bekri, qui parle longuement de Carthage, de même qu'Edrisi.

Digitized by Google

faire disparaître de la terre toute trace des Romains; mais je pense maintenant que le Dieu du ciel veut autre chose! » Il retourna alors précipitamment dans son pays, mais le général romain Scipion, marchant contre lui, le défit à plusieurs reprises, finit par le tuer et par anéantir son armée et pénétra enfin dans Carthage, qu'il ruina et livra aux flammes. Les musulmans achevèrent de détruire ce qui en subsistait lorsqu'ils conquirent l'Ifrikiyya, ce qui est un fait bien connu. Ce qui maintenant en est habité se réduit à un seul château nommé El-Mo'allak'a *(Malka* moderne), dont la construction est tout ce qu'il y a de plus surprenant : c'est un fort considérable, d'une grandeur et d'une hauteur énormes; il se compose de diverses voûtes cintrées formant de nombreux étages et domine la mer.

Dans cette ville se trouve le lieu de divertissement dénommé *Thiatir* (Théâtre) par les habitants : il se compose de voûtes cintrées reposant sur des colonnes de marbre et sur lesquelles reposent quatre autres séries de voûtes semblables; elles entourent l'édifice proprement dit, qui est des plus surprenants dans sa forme circulaire. Il y a de nombreuses portes sur chacune desquelles sont des images d'animaux de toutes sortes; les parois laissent également voir des images d'artisans pratiquant tous les métiers et ayant leurs outils dans les mains. Ce seul édifice renferme tant de marbre que tous les habitants de l'Ifrikiyya se réuniraient en vain pour arriver à le transporter.

Il y avait aussi deux châteaux appelés les Deux Sœurs *(el-okhtân)*, où le marbre est la seule pierre employée, + mais pas un bloc de marbre employé

Digitized by Google

dans l'un n'a son pareil dans l'autre[1]. Il existe encore dans cette ville une plaque de marbre longue de trente empans et large de quinze. [P. 13] On raconte aussi y avoir trouvé une chambre étonnante[2], creusée dans un seul bloc. + Depuis fort longtemps on a commencé et l'on continue encore à tirer du marbre, à raison de la beauté, de ces deux palais. L'eau y est amenée d'une source située dans la direction du nord, mais dont on ignore l'emplacement exact. Le long de ce (cours d'eau) étaient installés des roues à godet et des canaux de dérivation pour arroser les jardins.

Il y avait aussi un palais considérable dominant la mer et appelé K'oumes[3], qui était l'une des choses les plus remarquables de la ville, car il était élevé sur des colonnes de marbre d'une grandeur et d'une grosseur énormes, à ce point que sur le chapiteau de l'une d'elles douze hommes peuvent s'asseoir autour d'une table pour y manger ou y boire. Elles sont cannelées, blanches comme neige, ont trente empans de circonférence + et sont extrêmement hautes. D'autres colonnes posées horizontalement par dessus soutenaient le palais, formé de voûtes cintrées posées les unes par dessus les autres avec un art et une solidité extraordinaires. Cet édifice, qui constituait une forteresse imposante, n'a été détruit que depuis peu : une troupe de brigands qui ravageaient ces régions s'y étaient installés et en avaient fait leur repaire, de sorte que les habitants de Tunis dirigèrent

---

(1) Ms 2225 حجر سوى الرخام ورخام واحد لا الخ

(2) Id. فيها غارب بيت

(3) Bekri, قومش, où M. de Slane croit reconnaître قرقش « cirque ».

Digitized by Google

une expédition contre eux, les massacrèrent puis ruinèrent ce château +.

Non loin de là il y a un lieu où se trouvent des voûtes et des corridors souterrains où l'on redoute de pénétrer et renfermant des cadavres ayant conservé leur forme primitive, mais que leur vétusté fait tomber en poussière quand on les touche[1]. Dans l'intérieur même de la ville était le port, où les vaisseaux entraient toutes voiles déployées. Il y a de nombreuses citernes, dont certaines sont appelées citernes des démons + parce que, quand on en approche, l'oreille y perçoit des murmures. Le fait d'y pénétrer sert aux hommes de moyen de s'apprécier les uns les autres[2], et celui qui ose s'y introduire de nuit est reconnu comme ayant au plus haut degré le cœur ferme. J'y suis entré de jour avec des compagnons et j'y ai assisté à un spectacle terrifiant : la moindre parole qu'on y prononce [P. 14] s'amplifie considérablement. Ce que j'y ai vu de plus surprenant, c'est l'eau qui y séjourne encore maintenant, car l'eau de pluie n'y pénètre pas à raison de la solidité de construction des plafonds. Il y a dix-huit réservoirs communiquant les uns avec les autres, hauts d'environ deux cents coudées et très larges. L'eau y est haute d'environ six hauteurs d'homme et l'on ne sait d'où elle provient. +

De la même manière, 'Obeyd Allâh Bekri dit, dans son livre *Des routes et des royaumes,* que ce qu'il y a de plus curieux à Carthage est l'eau contenue dans les

---

(1) Ces mots figurent dans A et C.

(2) A يتقايسون

Digitized by Google

réservoirs connus sous le nom de « réservoirs des démons » et dont on ignore l'époque[1].

Une des merveille du monde est constituée par le canal qui amenait à Carthage l'eau provenant de la source dite 'Ayn-Djokar[2] située à cinq journées de là. + Par cette énorme conduite, large d'environ huit empans et où l'eau atteint une fois et demie la hauteur de la stature humaine, arrive une grande quantité de liquide qui fait tourner cinq moulins ou davantage +; le canal passe tantôt en souterrain sous les hauteurs et tantôt, pour franchir des dépressions, repose sur des arcades superposées de façon à s'élever jusqu'aux nuages. Cette construction est du nombre des plus curieuses qu'il y ait sur la terre.

Au centre de la ville se trouve un grand bassin autour duquel il subsiste encore actuellement environ dix-sept cents arcades sans parler de celles qui sont détruites[3]. C'est dans ce bassin que se déversait l'eau amenée par le canal, laquelle ensuite se répartissait dans certains des réservoirs indiqués plus hauts. + J'ai vu sur une des bases des arcades une inscription gravée sur pierre et qui, ayant été traduite, signifierait, à ce qu'on dit : « Ce travail est l'œuvre des habitants de Samarkand ». Qu'on pense à l'étendue des possessions de ce prince (auteur de cet aqueduc)! On prétend qu'il fallut quarante ans pour (ces travaux

---

(1) Ceci ne reproduit pas littéralement le texte de Bekri. — Je lis عهد avec le ms de Paris, au lieu de عمد

(2) Texte جفان ; j'ai lu *Djokâr* d'après Bekri; Edrisi écrit *Choukâr*. Cette source, dit M. de Slane, est à 3 l. S. O. du mont Zaghouan et à 12 l. de Tunis.

(3) On lit dans Bekri, p. 107 : « ... mille sept cents arcades, dont une partie est restée debout jusqu'à nos jours ».

Digitized by Google

destinés à) amener l'eau[1]; mais il s'agirait de quatre cents ans que le fait serait encore des plus curieux +.

D'après ce que raconte le médecin Aboû Dja'far Ahmed ben Ibrahim[2] dans son livre intitulé *Meghâzi Ifrikiyya*, Moûsa ben Noçayr, après avoir conquis l'Espagne, demanda aux habitants de lui faire voir le vieillard le plus avancé en âge qu'il y eût chez eux. On lui amena un homme tellement vieux qu'on devait employer une bandelette pour empêcher les sourcils de lui recouvrir les yeux. Moûsa lui ayant demandé d'où il était, il répondit que sa patrie était Carthage d'Ifrikiyya; [P. 15] Moûsa alors voulut savoir qu'est-ce qui avait mis Carthage en cet état[3] et quelle était l'histoire de cette ville. Le vieillard lui répondit : « Cette ville fut bâtie par quelques-uns des 'Adites qui survécurent, et qui alors y habitèrent le temps que Dieu voulut. Elle resta ensuite en ruine pendant un millier d'années, puis fut rebâtie par le roi Armîn fils d'El-Ared[4] fils de Nemrod le tyran; ce prince y amena l'eau en construisant des arcades par dessus les vallées et en perçant les montagnes, de manière à parvenir ainsi jusqu'à Carthage. Le peuple dont je suis y habita ensuite le temps que Dieu voulut, jusqu'au jour où un homme, en creusant près des fondations de ces arcades, trouva dans celles-ci une

---

(1) A هذا الملك الذى جلب هذا الماء وقيل ان ذلك الماء جلب في اربعين سنة

(2) Cet auteur, plus connu sous le nom d'Ibn el-Djezzâr, est auteur de divers ouvrages et mourut vers 400 hég. (voir la note dans Bekri, p. 102).

(3) Kremer فها الذى صيّرها; manque dans A; Bekri : ما اصارك هنا

(4) Bekri : Laoudin لاودين

Digitized by Google

pierre avec l'inscription que voici : *Cette ville sera détruite lorsque le sel s'y montrera*. Or, comme nous étions un jour assis, plusieurs de mes concitoyens et moi, du sel se montra fixé à une pierre; cela attira notre attention et nous vîmes qu'il en était de même dans toute la ville. Alors je partis et vins me fixer ici. »

Des gens dignes de confiance rapportent qu' 'Abd er-Rahmân ben Ziyâd ben An'am[1] a raconté ceci : « Comme je me rendais avec mon oncle à Carthage pour y aller examiner les ruines et en contempler les merveilles, nous vîmes un tombeau portant cette inscription himyarite : « Je suis le serviteur de Dieu, l'apôtre de Dieu Çâlih; Dieu m'a envoyé aux habitants de cette localité pour les appeler à les connaître, et ils m'ont tué. Dieu leur en demandera compte, car il est un excellent mandataire. » C'est là sans doute ce qui a causé la ruine de Carthage. Dieu est le plus savant.

Bizerte (Benzert), située sur la mer et distante de Tunis d'environ deux journées, renferme des antiquités et est protégée par un ancien mur en pierre. Il y passe une grande rivière qui se jette dans la mer et qui est très poissonneuse. Non loin de là se trouve un grand lac qui tire son nom de celui de la ville et qui est en communication avec la mer; il est salé et renferme des poissons en quantités innombrables. Dans chacun des mois de l'année solaire on y pêche un poisson d'une espèce particulière qu'on ne retrouve plus qu'au mois correspondant de l'année suivante[2].

---

(1) Grand kâdi d'Ifrikiyya sous le khalife Abbaside El-Mançoûr.

(2) Edrisi (p. 134) donne les noms de ces douze espèces de poissons.

Digitized by Google

+ Ce lac fournit un revenu considérable, car le poisson qu'on en tire est exporté dans toute l'Ifrikiyya, et à Tunis on n'en mange guère d'autre. Les diverses espèces et variétés de ces animaux [P. 16] sont attachées (par paquets) et se conservent ainsi pendant plusieurs années, la chair restant toujours saine et de goût agréable. La pêche la plus fructueuse s'opère entre la mer et ce lac, car le poisson naît dans la mer mais émigre, quand il n'est pas plus gros qu'une amande, dans le lac où il achève sa croissance, pour de là repasser dans la mer quand il est, soit mâle soit femelle, en état de se reproduire +. On le prend soit au seuil qui sépare la mer du lac, soit aussi[1] à l'aide d'une amorce qui n'est autre que la femelle du poisson appelé *boûri* (mulet). Le pêcheur, après avoir fait marché avec l'acheteur pour une certaine quantité, attache à la lèvre du poisson qui lui sert d'appât un fil qui passe par une jarre[2] solide, et le lâche dans la mer; lui-même le suit dans sa barque et armé de son filet, avec lequel il capture les mâles attirés par cette femelle; il retire à chaque coup de filet ce que la destinée lui réserve et continue ainsi jusqu'à ce qu'il ait réuni ce qu'il lui faut.

Dans le voisinage de ce lac et dans la direction de la mer, il y en a deux autres : l'un est d'eau douce et l'autre d'eau salée, bien que l'eau de la mer ne pénètre pas dans celui-ci. Chacun d'eux se déverse

---

(1) Kremer فيصطاد بالنقازة كما يصطاد الحمام; A فيصطاد في المجد الذى بينها ومنه ما يصطاد بالنقارة

(2) Kremer خرش; A جرس; j'ai lu خرس, mais on pourrait aussi songer au mot خرص, tige, bâton.

Digitized by Google

alternativement dans l'autre pendant six mois consécutifs, et cela sans que la qualité de l'eau d'aucun des deux soit changée, sans que l'eau douce de l'un devienne salée ou inversement, ce qui constitue un phénomène remarquable[1].

T'ABARK'A[2], ville ancienne où l'on trouve de nombreuses ruines anciennes, est située non loin de la mer sur une grande rivière par où les navires arrivent jusqu'à la porte de la ville. Près de là se trouve MERSA'L-KHAREZ (La Calle), ville ancienne que la mer entoure de tous côtés, sauf un passage étroit que la mer envahit même souvent pendant l'hiver. Elle est protégée par une muraille ancienne, et c'est là qu'on construisait les bateaux destinés à attaquer le pays de Roûm. On s'y livre à la pêche du corail, + qui est de là exporté dans le monde entier; il y a là toute une population qui possède des bateaux et des barques à l'aide desquels elle tire le corail des profondeurs de la mer, et qui n'a pas d'autre moyen d'existence. Le corail est une plante en forme d'arbre et qui pousse des rameaux. Pour l'extraire de la mer on se sert d'instruments en bois qui ont la forme de croix et sont garnis de bourses [P. 17] de lin ou de chanvre[3]. Des ancres en augmentent le poids, puis ces instru-

(1) Bekri (p. 141) parle également de deux lacs voisins de celui de Bizerte dont l'un d'eau douce et l'autre d'eau salée, qui se déversent alternativement l'un dans l'autre. Mais Edrisi (p. 134) relate ce phénomène d'alternance entre les deux lacs de Tinidja et de Bizerte, le premier transformant son eau douce en eau salée, et le second, son eau salée en eau douce.

(2) Ce nom est écrit correctement dans A.

(3) Kr. القتم ; A القدم ; je lis القنب avec Edrisi (texte, p. 116). Kremer, dans sa notice allemande du texte arabe, avait proposé القطن (*Sitzungsber.*, p. 400).

Digitized by Google

ments sont lancés dans la mer tandis que les barques continuent d'avancer; le lin traîne dans le fond de la mer et brise les coraux, qui s'y attachent et où ensuite on les recherche. On dit que le corail tant qu'il est au fond de l'eau est mou et sans résistance, et qu'il se durcit au contact de l'air. L'extraction chaque année monte à plusieurs quintaux; nulle part la qualité n'en est meilleure, et c'est celui qui se vend le plus cher dans l'Inde et en Chine. Dans le détroit de Gibraltar, sur le littoral du village nommé Belyoûnech[1] qui dépend de Ceuta, on trouve un corail analogue ou peut-être supérieur; il y en a également dans la mer d'Espagne et dans certaines îles de la Mer verte (Atlantique); mais c'est celui dont nous avons parlé qui est le plus précieux[2] +.

+ Non loin de Tabarka, entre cette ville et celle de Badja (Béja), se trouve un grand lac dont le circuit est d'environ quarante milles, et qui tantôt se déverse dans la mer, tantôt reçoit de l'eau de celle-ci. Son eau, qui n'est ni douce ni salée, nourrit de nombreuses espèces de poissons +, entre autres un mulet *(boûri)* qui n'a pas son pareil au monde : on dit qu'on en trouve de gros pesant jusqu'à dix livres et davantage. + Les habitants de ces régions en retirent la graisse pour alimenter leurs lampes[3] +.

---

(1) Cette orthographe est celle de Kremer, d'Aboulféda et d'Edrisi (p. 167 du texte); ms 2225, بلوانش; on retrouve plus loin l'orthographe *Belyoûnech*.

(2) Edrisi (p. 135) parle aussi de la manière de pêcher le corail, dont Bekri ne dit rien.

(3) Presque tout ce paragraphe manque dans Bekri, qui ne mentionne pas le lac dont il est ici question, mais qui cependant dit un mot des *boûri* de Bâdja (p. 139). — Pour le dernier mot, au lieu de مصائبهم de Kremer, je lis avec A مصابحهم

Digitized by Google

Bone est une ville ancienne dont la construction remonte à l'antiquité et qui renferme de nombreuses ruines. Bâtie sur une colline qui domine la mer, dont les flots battent ses murailles, elle est des plus agréables et des plus abondamment fournies en lait, en viande, en miel et en poisson. Sur le rivage se trouve un puits creusé dans le roc et dont l'eau est des plus douces et des plus salutaires; aussi la plupart des habitants en boivent-ils. A l'ouest de la ville se trouve une eau courante employée à l'arrosage des jardins et du sol. Les jardins occupent un emplacement qui domine la mer et constituent d'agréables lieux de plaisance. L'Edough, montagne qui s'étend au dessus de Bône, est souvent couverte de neige et très froide; mais chose extraordinaire, il s'y trouve une ancienne mosquée sur laquelle la neige ne tombe pas [P. 18] et qui apparaît comme un point noir au milieu de la montagne toute blanche.

A l'ouest de Bône se trouve un étang dont le circuit est de dix milles environ et qui renferme des poissons nombreux et recherchés. Là vit un oiseau appelé *keykel*, qui gîte à la surface des eaux et y fait ses œufs; quand il s'aperçoit qu'un homme ou un animal songe à le prendre, il enlève à l'aide de ses pattes son nid et les petits qu'il renferme et le transporte au centre du lac, où il est en sécurité. C'est un bel oiseau connu en Egypte sous le nom de *khawâç*[1], et sa peau, qui est lisse et d'aspect plaisant, y est employée comme fourrure et se vend très cher. + Le port de Bône s'appelle *Mersa'l-Azk'âk'* et figure parmi

(1) *Hawâs* dans Bekri (p. 141). Demiri ne parle pas de cet oiseau, qui paraît être le grèbe.

Digitized by Google

les ports célèbres. Quant à Bône même, elle est située sur le golfe dit *Djoûn el-Azkâk*, dont la navigation est difficile et où ont fait naufrage le bateau d'El-Kayl'ani, celui d'El-Fakhri et beaucoup d'autres. Dieu est le plus savant[1].

El-K'oll (Collo) est une ville ancienne renfermant de nombreuses antiquités provenant des Roûm; située au bord de la mer, elle sert de port à Constantine. Les fruits, les produits de la terre et les raisins y sont très abondants; les pommes y sont très belles. Cette ville, à la fois terrestre et maritime, commande à un canton important, et les impôts qu'on y prélève sont considérables[2] +.

Djidjelli, ville ancienne et située sur la mer, avait une muraille de construction ancienne et battue par les flots de la mer. Elle a dans sa dépendance un canton important; on y trouve en abondance des raisins, des pommes et des fruits, et c'est de là qu'on exporte à Bougie des fruits, des raisins et des sirops[3]. La ville est dominée par la montagne des Ketâma appelée Djebel Benou Zeldawi[4], où il y a de nombreux pâturages et qu'habitent quantité de tribus berbères. C'est là que le missionnaire Aboû 'Abd Allâh prêcha sa doctrine.

---

(1) Le *Djoûn el-Azkâk* ou golfe de Bône seul est mentionné par Edrisi (p. 145). Peut-être le Mersa'l-Azkâk doit-il être identifié avec le Mersa Manî' de Bekri (p. 194).

(2) Bekri (p. 194) se borne à citer le nom de Collo, port auquel Edrisi accorde une courte mention (p. 120).

(3) Djidjelli est l'objet de deux brèves mentions de Bekri (pp. 153 et 193); Edrisi en dit un peu plus long (p. 114).

(4) Ce nom est écrit *Zendawi* dans Edrisi (p. 114); on retrouve l'orthographe *Zeldawi* dans Ibn Khaldoûn (*Berb.*, I, 292) et plus bas (p. 54 du texte arabe). C'est la montagne des Beni-Telilan, entre Collo et Constantine, d'après M. de Slane (Berbères, *Table géogr.*).

Digitized by Google

Entre Djidjelli et Bougie, sur le bord de la mer [P. 19] se trouve le lieu dit El-Mançoûriyya[1], que domine du côté de la terre une montagne considérable, dont une pointe s'avance semblable à une muraille et renferme un creux d'où un jet d'eau d'une grosseur égale à la pierre quadrangulaire employée pour peser[2] jaillit à intervalles déterminés correspondant à chacun des cinq moments de la journée où doit se faire la prière. + Chaque projection est précédée d'un bruit semblable à celui que fait une meule tournant à vide; elle a lieu de nuit comme de jour, aux heures de la prière seulement. Le fait résulte du témoignage de témoins oculaires qui y ont passé la nuit entière (pour vérifier ce qui arrivait) +.

Bougie + est une ville considérable élevée sur les bords de la mer, dont les flots battent ses murailles. La construction, qui en est récente, est l'œuvre des princes de Çanhâdja, maîtres de la K'al'at Abou T'awil, aujourd'hui dénommée K'al'at Hammâd, et eut lieu dans les circonstances suivantes[3]. A la suite de l'entrée des Arabes en Ifrikiyya et des ravages

---

(1) On lit *Sebîba* dans Bekri, mais M. de Slane remarque qu'il s'agit probablement d'El-Mançoûriyya (p. 192, n. 4), à une vingtaine de milles de Bougie (pp. 115 et 119).

(2) A الربع, B مربع; j'ai rétabli le texte, qui est corrompu, comme suit : ... البرمة جرق فيه ثقب يبعث منه في كل وقت من الاوقات... ماء غلظه غلظ الحجر المربع الموزون به

Il est souvent parlé de cette source intermittente par les auteurs arabes; voir p. ex. Ibn el-Wardi, éd. du Kaire, 1300, p. 102; ms de Paris, n° 2323, f. 109; mss d'Oxford, Uri, n° 907, f. 55; n° 965, f. 66 v., etc. Il existe en Sicile, près de Scicli, un autre 'Ayn el-awkât, la Donna lucata actuelle, où le même phénomène est signalé par Edrisi (ap. Amari, *Biblioteca*, trad., I, 75).

(3) Sur la fondation de Bougie, cf. Ibn el-Athîr, t. X, p. 31.

Digitized by Google

qu'ils exercèrent tant à Kayrawân que dans la plupart des villes de cette région, le prince Çanhâdjien qui régnait à Kayrawân dut s'enfuir de cette ville et se réfugier à Mehdiyya pour s'y défendre. El-Mançoûr ben Hammâd, son cousin paternel et prince de la K'al'a, qui était plus puissant que lui et disposait de troupes plus nombreuses, s'avança pour lui porter secours à la tête de forces considérables[1]. Tous les Arabes réunis marchèrent contre lui et lui livrèrent dans la plaine de Sebîba, non loin de Kayrawân, une grande bataille qui finit par la déroute d'El-Mançoûr, et où périrent son frère ainsi que la plupart des Çanhâdja. Son frère, qui était son aîné, s'était opposé à ce qu'il affrontât les Arabes : « Reste, lui avait-il dit, dans ta ville; envoie-leur des messagers, attire-les à toi par des cadeaux et ils viendront à toi humbles et soumis, ils te resteront obéissants de ton vivant; tel est l'antique et traditionnel procédé des Arabes si tu ne les attaques pas. » Lors de cette bataille et quand El-Mançoûr fut mis en déroute, son frère lui dit : « Ne t'avais-je pas déconseillé de marcher en personne au combat? Eh bien! maintenant remets-moi ton diadème et ton étendard pour que je reste à la tête des troupes; toi, sauve ta vie. Si je survis, c'est que Dieu m'aura fait grâce; mais au moins resteras-tu pour tes sujets, car il n'y a personne qui puisse te remplacer! » Certes voilà bien ce que peut faire de plus beau un frère pour son frère, un ami pour son ami! Alors El-Mançoûr lui remit son turban ainsi que son étendard, qui était bien connu, et ce prince, se lançant en avant avec les troupes, fut tué.

(1) Comparez le récit d'Ibn el-Athîr, t. x, p. 30.

Digitized by Google

[P. 20] Les princes Çanhâdjiens avaient des turbans de soie[1] dorés d'un très haut prix, coûtant jusqu'à cinq et six cents dinars et même davantage. Ces coiffures étaient très solidement enroulées, à ce point qu'on pouvait les prendre pour des tiares[2]. Il y avait chez eux des ouvriers qui s'occupaient de cette spécialité et qui, pour l'enroulement du turban, se faisaient payer deux dinars et davantage; ils avaient à cet effet dans leurs boutiques des formes en bois qu'ils appelaient des *têtes*.

Quand El-Mançoûr se fut réfugié dans la K'al'a, les Arabes installèrent leur camp sous les murs de cette place et la serrèrent de près. Il s'efforça d'abord de les acheter à prix d'argent, mais le moment vint où, impuissant à leur résister[3], il ne fut même plus libre maître de cette ville, et alors il chercha un emplacement propre à l'édification d'une autre ville et qui ne fût pas en contact immédiat avec les Arabes. On lui indiqua le lieu où devait s'élever Bougie, et où il se trouve un port. On dit qu'il y existait des ruines antiques et qu'il s'y était déjà élevé une ville autrefois. Ce fut dans cet endroit qu'El-Mançoûr édifia la ville à laquelle il donna le nom d'El-Mançoûriyya, et quittant la K'al'a il se transporta à Bougie, dont il fit sa capitale. Elle est à quatre journées de marche de la K'al'a des Benoû Hammâd et entourée de hautes montagnes; la mer l'entoure de trois côtés, à l'est, à l'ouest et au nord. La route qui mène à l'ouest est

---

(1) شرب, mot qui ne figure que dans A et C, désigne une certaine espèce de soie (Dozy, *Supp. aux dict.*).

(2) A تاج وكان ببلاد .. ياخذ الصانع

(3) A et C حتى ضاق ذرعا بهم

Digitized by Google

appelée le Défilé مضيق et suit la rive de la rivière appelée *El-Wâdi 'l-Kebîr;* la route qui, se dirigeant au sud, mène à la K'al'a des Benoû Hammâd, franchit des montées et des passages difficiles, de même que celle qui mène à l'est. Il n'y a d'autre chemin en plaine que celui de l'ouest, de sorte que les Arabes n'avaient pas de voie qui aboutît à la ville, et ceux-là seuls parmi eux pénétraient dans celle-ci que le prince faisait chercher pour tâcher de s'entendre avec eux à propos de K'al'a ou de quelque autre lieu[1]; encore n'y entrait-il qu'un ou deux cavaliers à la fois et sans que des guerriers les suivissent. Le prince de cette ville resta donc un roi puissant et de grande autorité[2], semblable à celui qui règne à Miçr, puisque le maître de Bougie aussi commande à un territoire considérable et est un chef puissant.

La ville est comme accrochée à une montagne du nom d'Amsiyoul[3], qui est en saillie sur la mer, et les flots de celle-ci battent une muraille d'enceinte qui est très importante. Il y a deux arsenaux destinés au gréement des barques et à la construction des bateaux. C'est de là que partent les expéditions dirigées contre les Roûm, car la Sicile n'en est éloignée

---

(1) لا من يبعث اليه (A عند, C منه) الملك الصانعة على بلاد القلعة و غيرها. Kremer traduit, avec hésitation : « ... ausser den der Kœnig hinschickte zur Erhaltung der Freundschaft für das Gebiet des Schlosses... » (*l. l.* p. 403).

(2) A et C فبقى صاحب بجاية فى ملك شامخ وعز باذخ بضاهى; à la ligne suivante de l'imprimé, le mot صاحب est transposé.

(3) Qu'on écrit aussi Mesyoûn, cf. ci-dessous; Edrisi, p. 105. Selon toute vraisemblance, c'est le même nom qui est défiguré en *Amimoûn* dans l'*H. des Berbères*, II, 52, l. 17 (comparez aussi Aimiloul, *ib.* II, 89).

Digitized by Google

que de trois journées de navigation[1]. Son vaste port [P. 21] reçoit les bateaux des Roûm arrivant de Syrie et d'autres régions roûmies éloignées, ainsi que les bateaux musulmans provenant d'Alexandrie, qui est située sur la côte d'Egypte, du Yemen, de l'Inde, de la Chine, etc. Bougie abonde en fruits, en végétaux et en vivres de toute sorte. Elle est agréablement située sur la hauteur de manière à dominer la mer et une banlieue qui, enserrée entre des montagnes, a un circuit d'environ dix milles, est arrosée par des sources et des cours d'eau et renferme la plupart des jardins appartenant aux habitants. A deux milles ou même moins, se trouve une grande rivière le long de laquelle il y a de nombreux jardins arrosés à l'aide de roues qui tirent l'eau de cette rivière. Il s'y trouve un grand lieu de plaisance. Il y a à Bougie un endroit connu sous le nom de Perle *(louloua)*, situé sur une pointe de la montagne, en saillie sur la mer et attenant à la ville; des palais y ont été élevés par les princes çanhadjiens, et l'on ne peut rien voir de plus beau comme construction et de plus agréable comme emplacement : les fenêtres qui dominent la mer sont garnies de treillis en métal, les portes sont ajourées et décorées, tandis que les salons à découpures ont du haut en bas des parois de marbre blanc ciselé de façon supérieure et rehaussé d'or et de lapis-lazuli; ces parois sont garnies de jolies inscriptions dorées ainsi que de belles peintures. Aussi ces palais comptent-ils parmi les plus agréables et les plus splendides.

La montagne d'Amsiyoûn, au flanc de laquelle est

(1) Au lieu de بحاروهى de A et B, on lit dans C مجارى

Digitized by Google

bâtie Bougie, est considérable et ses sommets élevés se dressent vers le ciel, en même temps qu'elle est en saillie sur la mer. Elle renferme des eaux courantes, de nombreuses sources et des jardins; on y rencontre beaucoup de singes ainsi que l'animal à épines connu sous le nom de *derb*[1].

Voici ce que dit le réviseur : La ville étant telle qu'elle vient d'être décrite, les descendants de Çanhâdja qui s'y trouvaient par droit héréditaire[2] entrèrent en relations avec leurs pareils, des gens odieux en ce monde comme ils le seront dans l'autre, tels que les Mayorquins qui s'étaient séparés [P. 22] de ceux de leur race pour vivre à Bougie et dont certains dominaient dans cette ville[3]. Tel était 'Ali ben Ishâk ben Hammoû ben Ghâniya, qui en était devenu maître[4] en 580 (13 avril 1184), au commencement du règne du Prince des croyants Aboû Yoûsof (dont veuille Dieu aider l'autorité et confirmer la faveur!), personnage qui fit du mal tant à la ville même qu'aux environs, qui de là monta à Constantine et fut chassé de cette dernière par les troupes Almohades; après quoi il pénétra dans les plaines du Djerîd, qu'il ravagea en

---

(1) Je ne sais ce qu'est l'animal appelé ذرب ou زرب ou دوب dont je n'ai retrouvé le nom nulle part; *arou'*, en kabyle, signifie porc-épic. On ne peut, semble-t-il, songer ici qu'à l'un ou l'autre des mots قنفذ ou ضربان. Kremer a adopté la lecture ذرب et traduit « Stachelschwein ».

(2) A et C الموروثين; B المؤترين

(3) A et C على بجاية منهم (C فهم) جنسهم فهنهم ... مين وترت دنياه

(4) A على ... المستوفى; B محمد ... المتوفى; C على ... المسر.
La prise de Bougie par 'Ali ben Ishâk ben Ghaniya eut lieu en çafar 581, d'après Ibn Khaldoun (*Berbères*, II, 89) ou le 6 cha'bân 580, d'après Merrâkechi (trad. fr., p. 234).

Digitized by Google

y faisant couler le sang, enlevant les richesses et permettant toutes les horreurs dignes de sa honteuse origine[1]. Le Prince des croyants marcha alors en toute hâte contre lui et anéantit ce mal rongeur[2]. Un coup de flèche mit fin à l'existence de ce maudit auprès de Tawzer, postérieurement à l'année 584 (1er février 1188) +.

Mersa'd-Deddjadj est une ville ancienne située au bord de la mer, dont les flots battent ses murailles. Sa construction remonte à une haute antiquité, et l'on y trouve de remarquables ruines anciennes. + Elle a des vergers et des jardins et l'on y trouve l'oiseau appelé *somâna* (caille), qui arrive en grandes quantités du côté de la mer +. Vis-à-vis [vers la côte espagnole] se trouve l'ile de Mayorque[3].

Djeza'ir Benou Mezghanna (Alger) est une ville de construction ancienne située sur le bord de la mer, laquelle en baigne les murailles. Il y existe de remarquables antiquités qui montrent qu'elle a servi de capitale à quelque peuple ancien. Il s'y trouve un théâtre *(dâr mel'ab)* dont l'intérieur est pavé de pierres de diverses couleurs qui forment une espèce de mosaïque; on y voit des figures de chevaux et d'animaux très solidement et très artistement façonnés. Adjacente à cette ville il y a une grande et vaste banlieue, nommée Mettidja, qui est d'une grande fertilité et qui est remplie de bourgades et de tribus importantes. + [P. 23] Des rivières sillonnent cette plaine, qui a

---

(1) A et C وفعل ما هو لائق بتجدده ووخامة مولده

(2) B et C, شافته corrigé par Kremer en شانه; A تتافته

(3) Cf Bekri, pp. 154 et 192; Edrisi, p. 104.

Digitized by Google

environ deux journées de largeur sur autant de longueur, et à laquelle les montagnes qui l'entourent font comme une couronne. A l'extrémité de cette banlieue une route franchit la montagne par un passage difficile appelé H'ALK'WADJID[1] et désigné par les habitants sous le nom de Porte du Gharb, car on ne peut passer que par là pour se rendre dans les régions occidentales +. Il y avait dans la ville des Benoû Mezghanna une vaste église dont la construction présentait des caractères très remarquables. Il n'en reste plus maintenant qu'une muraille qui sert à indiquer la direction légale pour la prière lors des deux grandes fêtes et qui est couverte de sculptures et de figures. Le port est sûr; l'on y trouve une source d'eau douce fréquentée par les navigateurs et dont le voisinage occasionne un trafic considérable[2]. Sur la côte d'Espagne et faisant face à ce port, on trouve le port de Peniscola.

Immédiatement à l'ouest, on rencontre la ville de LAGHANIYA[3], qui est importante et ancienne mais n'est plus habitée; elle renferme de nombreuses antiquités et est arrosée par une rivière qui se jette dans la mer. Le port qui, sur la côte d'Espagne, lui fait face est celui de Dénia. Le port (de Laghâniya?) est vaste et constitue un golfe dans cette mer.

CHERCHEL est une grande ville qui n'est pas habitée

---

(1) Dans C, Halk' Wâdjir.

(2) Cf. Bekri, 156 et 191. A partir de cet endroit, le ms qui a servi à l'édition Kremer offre une lacune assez importante, et nous suivons les mss A, f. 61 et s., et C, f. 69 v° et s.

(3) On retrouve à peu près ce nom ainsi orthographié dans deux des mss de Bekri employés par M. de Slane, qui a adopté la ieçon *Djenâbiyya*, recueillie de la bouche de vieillards habitant près de cet endroit (Bekri, p. 191).

Digitized by Google

et où l'on trouve des ruines antiques. + Elle renferme une construction remarquable appelée *Mihrâb de Salomon,* qui s'élève à une grande hauteur dans les airs +. Le port qui lui fait face sur la côte d'Espagne est Alicante[1].

Ténès, à deux milles de la mer, est une ville garnie de murailles et dans une forte position. Dans l'intérieur de la ville il y a un château-fort *(kaçba)* d'accès très difficile et que le gouverneur, à raison de son inexpugnabilité, s'est réservé pour y demeurer seul. Cette ville renferme une mosquée principale ainsi que de nombreux marchés. Elle est arrosée par une rivière du nom de *Tenâtîn,* qui vient des montagnes situées au sud, contourne la ville à l'est et au nord, puis se jette dans la mer. + Ténès produit beaucoup de céréales et la vie y est à très bon compte. Les vivres s'y trouvent en très grande abondance, de sorte qu'on les exporte en Espagne, dans la plupart des territoires de l'Ifrikiyya et dans le Maghreb. Mais la fièvre y règne et (bien peu nombreux) sont ceux qui pénètrent dans cette ville et qui y échappent; cependant ce sont les étrangers qui payent à la mort le tribut le plus élevé +. C'est à cause de cela qu'un poète a dit :

[Ramal] Toi qui m'interroges sur le pays de Ténès, sache que c'est, je le jure, le pays de l'avarice et des ordures, [Fol. 61, v°] pays où l'eau ne tombe pas, pour les habitants duquel la générosité est un mot tombé en désuétude, gens qui, toujours habiles à dire *non,* deviennent sourds et muets

---

(1) A مرسى لطنت; C مرسى لاقنت; dans Bekri, مرسى مريرة (مديرة) Alicante est placée par Bekri vis-à-vis d'Ocour, à 20 milles est de Ténès. Ce dernier auteur ne dit que peu de chose de Cherchel, dont il est parlé un peu plus longuement par Edrisi, p. 103.

Digitized by Google

s'il s'agit de dire *oui*. L'eau participe des mauvaises qualités qui distinguent cette ville : c'est de la bourbe qui coule sur un sol bourbeux. Si jamais tu as envie de maudire un pays, lance ta malédiction et tes reproches contre Ténès[1].

+ Je tiens d'une personne digne de foi qu'il y a dans cette ville d'énormes rats +.

K'AÇR EL-FOLOUS est une grande ville qui a un port fréquenté par les navires. Les nombreuses ruines antiques qu'elle renferme prouvent que ç'a été une capitale, mais elle est maintenant en ruines. L'eau y est amenée par des arcades qui sont d'une construction ancienne et des plus remarquables[2].

ORAN est une ville située sur le bord de la mer et qui fut fondée par des marins andalous à cause du port qui s'y trouve et de leurs actives relations commerciales[3] avec les tribus berbères du voisinage. Ils y vécurent avec une de ces tribus, les Benoû Moskîn[4] pendant environ sept ans, au bout desquels plusieurs autres tribus berbères se présentèrent pour exercer contre les Benoû Moskîn des représailles à propos de sang versé. Mais les Andalous, + dont il s'y trouvait alors un certain nombre +, refusèrent, et les hostilités commencèrent. Le siège fut poussé vigoureusement, et les Benoû Moskîn profitèrent des ténèbres de la nuit pour s'échapper. Les assiégeants restant les plus forts, les habitants, Andalous et autres, obtinrent de se retirer la vie sauve; mais tout ce

---

(1) Ces vers se retrouvent avec de légères variantes dans Bekri (p. 149).

(2) Edrisi n'en parle pas; cf. Bekri, 185 et 189.

(3) A et C, بلنفاق; on lit باتفاق dans Bekri (p. 165, texte p. 70) « avec le consentement des tribus... ».

(4) مسكين; Bekri écrit مسقن « les Benoû Mosguen ».

Digitized by Google

que renfermait la ville fut pillé ou livré aux flammes, de sorte qu'Oran ravagée par cet incendie resta ruinée pendant plusieurs années[1]. Puis la population s'y rassembla de nouveau et reconstruisit une ville plus belle que l'ancienne.

Elle a de nombreux jardins et produit beaucoup de fruits; elle a de l'eau courante, plusieurs ruisseaux, des moulins et des sources. Cette ville est importante, et dans le grand canton qui en dépend se trouve un gros village qui renferme des antiquités et dont les habitants sont renommés pour leur stature colossale et leur force extraordinaire. On lit dans Aboû 'Obeyd Bekri : « Je tiens de plusieurs personnes qui sont allées dans cette localité [Fol. 62] et qui en ont vu les habitants[2] qu'un homme ordinaire bien proportionné ne va qu'à l'épaule des indigènes; que l'un d'entre eux voulant se construire une demeure coupa un millier de férules qu'il chargea sur son dos et employa à l'installation de son habitation ».

+ Oran a un grand port où les bateaux peuvent hiverner à l'abri de tous les vents, car il est protégé par une haute montagne qui domine la ville +.

Archdjoul (Archgoul) + est une ville d'une haute antiquité et qui renferme beaucoup de ruines +; elle est située sur la Tafna, grande rivière où pénètrent les navires. Archdjoûl est proche de la mer, et les petits bâtiments peuvent remonter jusque là; elle

(1) Pendant un an, d'après Bekri, p. 166. On pourrait supposer que, par suite d'une omission ou de l'auteur ou des copistes, il s'agit de l'état d'abandon dans lequel cette ville resta « pendant plusieurs années » après les dévastations qu'y exerça en 343 (6 mai 954) Ya'la ben Mohammed Ifreni (*ib.*, p. 167).

(2) Ce n'est là qu'un résumé du passage de Bekri, p. 167.

Digitized by Google

constitue le port de Tlemcen, dont elle est séparée par la plaine de ZIDOUR, où l'on cultive le blé et qui est bien connue comme favorisée de la bénédiction divine.

ASLI[1], à l'est et non loin d'Archgoul, est une ville ancienne, dans une forte position et protégée par une muraille en pierre; il y passe une rivière qui sert à l'arrosage de ses jardins et de ses arbres fruitiers.

FEKKAN est une ville grande et ancienne, renfermant des antiquités considérables et située près de la mer. Elle tomba en ruines, puis El-Mançoûr ben Aboû 'Amir (Almanzor) y envoya du monde pour la réédifier et la repeupler[2].

HIÇN IBN ZINA[3] est arrosé par une rivière bordée de nombreux arbres fruitiers et autres. Non loin de là se trouve le HIÇN EL-FOROUS[4], situé sur une cime de rocher, auprès de la mer. A proximité de ce dernier sont situés le HIÇN EL-WARDANIYYA et le HIÇN HONEYN, ce dernier avec un port fréquenté et de nombreux jardins.

NEDROMA, près de[5] la montagne de Tâdjra, est une jolie ville qui produit beaucoup de céréales et de fruits, et où la vie est à bon marché. Des plaines fertiles et de nombreux champs cultivés l'entourent. Une distance de dix milles environ la sépare de la

---

(1) Orthographié *Aslen* par Bekri, p. 183.

(2) C'est d'Aslen que la réédification est attribuée à El-Mançour par Bekri, p. 184. Fekkân fut fondée par Ya'la ben Mohammed (*ib.*, 167 et 185).

(3) J'ai suivi l'orthographe de Bekri; A حصن ديان; B حصن زيان

(4) Même remarque; nos textes portent portent حصن العروس, Hiçn el-'Aroûs.

(5) C « sur le flanc de ».

Digitized by Google

mer; sur le littoral débouche la rivière [de Mâsîn], dont les bords sont plantés de nombreux arbres fruitiers. Là se trouve un port sûr et fréquenté que domine un beau *ribât* (couvent fortifié) où l'on s'attire la bénédiction divine. On dit que celui qui y commet un acte défendu ne tarde pas à être châtié. Cela est bien connu et provient de la sainteté du lieu et de la faveur dont Dieu le couvre.

TERNANA, [F. 62, v°] grande ville entourée de murailles et située sur le littoral, sert de station pour les vaisseaux et est le lieu d'arrivée des caravanes de Sedjelmesse et d'ailleurs. Elle est habitée par des tribus berbères faisant partie des Matghara[1], + les plus justes des Berbères qui demeurent de ce côté.

Ce littoral était couvert de nombreuses villes qui tombèrent ensuite en ruines, car autrefois il était très peuplé et avait des campagnes fertiles +. Telle était la ville de Tâferdjennît, qui sert de port à Djerâwa[2].

MELILA est une ville ancienne et célèbre, entourée de murailles de pierre et dans l'intérieur de laquelle se trouve une forteresse presque inexpugnable. En-Nâçir [l'Omeyyade d'Espagne] y pénétra en 314 (18 mars 926) et éleva l'enceinte.

'ADJROUD est une ville ancienne située sur la mer; on y trouve beaucoup d'antiquités et son port est fréquenté[3].

---

(1) Par les Benou Iloûl, fraction des Demmer, d'après Bekri, p. 197.

(2) Texte مثل مدينة تامجريت وهي ساحل وجدة « telle était la ville de Tâmedjerît, qui sert de port à Oujda ». J'ai corrigé le texte d'après Bekri, p. 204. On lit Tafernit sur la carte Renou, Tâfarguenît dans Edrisi, p. 205.

(3) « Le mouillage d'Adjroud est situé à l'embouchure du Kis, rivière qui passe auprès de l'emplacement de Djeraoua. Cette ville était située sur la rive droite du Kis et à six milles de la mer » (Bekri, p. 207, n. 2).

Digitized by Google

Nokour, à une dizaine de milles[1] de la mer, est une grande ville située entre des escarpements[2] et des montagnes. Elle est arrosée par deux rivières, dont l'une, le Nokoûr, qui lui a donné son nom, a sa source dans le pays des Kezennâya, à la montagne des Kawîn[3]. De cette montagne aussi sort la rivière connue sous le nom de Wargha, qui est considérable et figure parmi les plus connues du Maghreb. Cette ville a de nombreux jardins et produit d'excellents fruits, notamment des poires et des grenades dont on ne trouve les pareilles nulle part. Elle remonte à une haute antiquité. [Le territoire en] fut conquis [et elle fut fondée] par Sa'îd[4] ben Idrîs ben Çâlih' Himyari, connu sous le nom d'*El-'Abd eç-Çâlih'* (le vertueux serviteur), du temps d'El-Welîd ben 'Abd el-Melik ben Merwân. Ce prince était arrivé au Maghreb lors de la première conquête, avant Moûsa ben Noçayr, et ce fut entre ses mains que les Berbères du voisinage, c'est-à-dire les Çanhâdja et les Ghomâra, embrassèrent l'islamisme. Mais ensuite beaucoup d'entre eux, trouvant trop lourds les devoirs que leur imposait cette religion, abjurèrent; puis Dieu les ramena cependant dans la vraie voie. Quant à Sa'îd, on l'enterra après sa mort dans le village d'Akta[5], au bord de la mer. Ses fils conti-

---

(1) A cinq milles, selon Bekri, qui, de même qu'Ibn-Khaldoûn, appelle Ghîs la seconde rivière auprès de laquelle est situé Nokoûr.

(2) C et Bekri, رواب, lisez روابى; A روائب qu'il faut probablement rattacher à ريبة, escarpement, pente très rapide (Dict. Beaussier).

(3) Le Djebel Kouin de la carte Renou.

(4) C orthographie à deux reprises Sa'd; on lit Sa'îd dans Bekri et dans Ibn Khaldoûn (*Berbères*, II, 138).

(5) A اكطى; C اكضر; Bekri اقطى

Digitized by Google

nuèrent à gouverner le pays et eurent à soutenir de nombreuses guerres contre les tribus berbères; ils s'étaient apparentés par alliance avec El-Hoseyn, l'un des princes Idrîsides qui régnaient au Maghreb.

Nokoûr est proche de la montagne des Ghomâra; plus bas que cette ville, il y a divers ports, entre autres celui de Badis[1], + auprès duquel habitent de nombreux Berbères. [Fol. 63] La vie y est à bas prix et les navires en emportent des chargements de vivres +.

Tétouan est une ville ancienne, bien fournie en sources, en fruits et en céréales; l'eau y est bonne et la température agréable.

Ceuta est au bord de la mer, c'est-à-dire sur le détroit de Gibraltar, dans une pointe que la mer entoure à l'Est, au Nord et au Sud; elle n'a de communication avec la terre que du côté de l'Ouest, et les habitants pourraient à leur gré s'isoler entièrement. Elle a de ce côté deux portes, dont l'une est récente[2]; du côté de la mer il y a aussi de nombreuses portes. A l'extrémité Est de Ceuta il y a une montagne d'une grande étendue et couverte d'épaisses broussailles : c'est le Djebel el-Mina, où Mohammed[3] ben Aboû 'Amir avait donné l'ordre d'édifier une ville où devaient être transportés les habitants

---

(1) Bekri, *Badîs* (p. 210); Edrisi écrit aussi Bâdis (voir notamment p. 204).

(2) (C ولها بابان احد هما تحرث احدث). Bekri en effet parle seulement de « la porte qui forme l'entrée de la ville » (p. 236).

(3) A et C portent *'Abd el-Melik*. Bekri ne donne pas le nom du Djebel el-Mîna et parle brièvement de ce projet de construction, sur lequel Edrisi en dit davantage (p. 200). Ceuta est encore décrite dans le *Bayân*, I, 210.

Digitized by Google

de Ceuta. Les murailles en étaient construites quand il vint à mourir, et son œuvre resta inachevée. + Cependant ces murs restent encore debout tout comme si leur construction remontait au prince actuel, et leur blancheur fait qu'on les aperçoit de la côte d'Espagne. Une particularité qui les signale, c'est qu'il y en a une portion qui s'étend en longueur et qui, garnie de ses bastions, a été faite avec (du mortier délayé dans) de l'huile au lieu d'eau. L'intention d'Ibn 'Amir avait été de faire tout le travail dans les mêmes conditions, et il ne fut arrêté que par le prix de revient trop élevé[1], car la construction à l'huile est plus solide et résiste mieux à l'action des siècles. Mais la mort l'arrêta +.

[P. 23, suite] Ceuta est une ville ancienne qui fut habitée dans l'antiquité et où se trouvent de nombreuses ruines. L'eau y était amenée de la rivière du village d'Awiyat[2], + à trois milles de là +, par un conduit qui contourne le bord de la mer Méridionale, appelée par les habitants mer de Besoûl[3], et arrivait jusqu'à l'église, laquelle est maintenant la mosquée principale. + Le khalife et Prince des croyants Aboû Ya'koûb ordonna en 580 (13 avril 1184) de tirer l'eau du village de Belyounech[4], situé à six milles de Ceuta, par un conduit souterrain, ainsi que l'avaient

---

(1) C'est ici que se termine la lacune de l'édition Kremer, et ce qui suit immédiatement correspond aux deux lignes qu'il a rejetées en appendice à la p. 82 (voir ci-dessus, p. 27), mais qui, contrairement à ce qu'il a cru, n'appartiennent pas à l'article consacré à Alger.

(2) Kremer ماويات; j'ai suivi la leçon de A, de C et de Bekri.

(3) A et B بسوال; C بوال; j'ai lu بسول avec Bekri et Edrisi.

(4) Nous avons vu plus haut le nom de cette localité, dont il est parlé ailleurs (Bekri, 241; Edrisi, 200; Aboulféda, I, 169).

Digitized by Google

fait les anciens à Carthage et ailleurs. Le travail fut en effet commencé, mais il survint des incidents qui en suspendirent l'exécution jusqu'à ce que Dieu voulût le permettre; mais l'espoir en la présente année 587 (28 janvier 1191) nous est permis.

Au-dessus du village de Belyoûnech il y a une vaste montagne où se trouvent des singes et qui prit le nom de Moûsa ben Noçayr, parce que celui-ci s'embarqua au pied de cette montagne pour se rendre au littoral de Tarifa (ساحل طريفة). Cette (origine du nom) est la vraie[1]. Sur la hauteur + se trouvait un château que ruinèrent les Maçmoûda du voisinage, que réédifia plus tard [P. 24] l'Omeyyade En-Nâçir 'Abd er-Rahmân et qu'ils ruinèrent une seconde fois[2]. Au pied, s'étend un territoire fertile où il se trouve des eaux potables. De là (on se rend) au mouillage de Bab el-Yemm[3]. Cet endroit est dominé par le village nommé Kaçr Maçmouda[4], par où passe une rivière qui se jette dans la mer et dont l'eau est douce. De là jusqu'à la Djezîrat Tarîfa, on sait que le passage comporte une longueur de dix-huit milles. Dieu sait mieux la vérité.

---

(1) Le Djebel Moûsa, dont Bekri ne parle pas, est aussi mentionné par Edrisi, qui le place à deux milles de Ceuta (p. 169). A et C lisent ساحل طريف

(2) Cf. Bekri, p. 240, qui parle du Mersa Moûsa, arrosé par une rivière sur le bord de laquelle il y avait autrefois un château.

(3) Kremer موسى باب الميم ... وعليه قرية; A موسى الى باب البحر وعليه قرية; C موسى باب اليشر وعليه. J'ai rétabli le texte d'après Bekri, p. 239. Il y a, dit Edrisi (p. 201), douze milles de Ceuta à Kaçr Maçmoûda, qui domine Bâb el-Yemm, d'après ce que dit notre auteur, et de Bâb el-Yemm à Tanger, trente milles par terre ou une demi-journée de navigation (Bekri, p. 239).

(4) Kaçr Maçmoûda ou Alcazar porte aussi le nom de Kaçr el-Djawâz, d'après une note marginale du ms Kremer et ainsi qu'on le sait d'ailleurs.

Digitized by Google

TANGER est une grande et ancienne ville où il y a de nombreuses antiquités, des châteaux, des arcades, etc. + L'eau y était amenée par un grand conduit et (se déversait dans) des réservoirs. Il s'y trouve[1] une source d'eau potable appelée BARK'AL[2] mais qui rend sot, de sorte qu'on parle métaphoriquement de l'absorption de cette eau et que l'on y dit de ceux qui agissent sans réflexion : « Tu as bu de l'eau de Barkâl, tu n'as pas d'ailes ». C'est ainsi que le poète a dit :

[Wâfir] A Tanger est une source dont l'eau surgit du sable comme celle de la Source céleste; elle est légère et douce, mais transporte à cent milles de là ceux qui en boivent[3] +.

Là se trouvent beaucoup de marbre et de grandes pierres de taille. + C'est de là que partait le pont qui n'avait pas son pareil au monde et qui, franchissant le détroit, rejoignait la côte d'Espagne; c'est ce chemin que suivaient les caravanes et les armées pour aller de Tanger sur l'autre rive. Mais deux siècles environ avant la conquête de la Péninsule par les musulmans, la mer se mit à bouillonner et à monter, si bien que, se précipitant de l'Océan dans le détroit, elle submergea le pont et les localités avoisinantes. Il avait, dit-on, douze milles de long, tandis que la largeur actuelle sur son emplacement est de trente milles environ. Les navigateurs aperçoivent ce pont, mais ils l'évitent. On dit qu'à la fin des temps il se

(1) A : « en dehors de la ville se trouve... »; C وفجاجها مين

(2) C, Mozk'al.

(3) B بشاربه; A شاربها; C شرابه; je lis, pour rétablir le mètre شرّابه Il n'est parlé de cette source ni par Yâkout dans le *Mo'djem*, ni par Kazwîni.

Digitized by Google

découvrira et que l'on y passera de nouveau, mais Dieu sait ce qu'il en sera[1] +.

Tanger, dit-on, est l'extrême limite de l'Ifrikiyya du côté du couchant, et est séparée de Kayrawàn par une distance de mille milles. [P. 25] Cette ville, bien connue dans les chroniques sous le nom de Tanger la blanche, avait, à ce qu'on prétend, un territoire long d'un mois de marche sur autant de largeur, et servait de capitale aux rois de Roûm et autres qui ont régné au Maghreb, ce qui avait pour cause l'existence du pont et la nécessité de ne pas permettre une irruption soudaine de l'ennemi à l'une ou à l'autre des deux extrémités; Dieu est le plus savant. En fouillant les ruines de Tanger on y trouve diverses sortes de pierres précieuses, ce qui prouve qu'elle a servi de capitale aux peuples anciens.

On dit que vis-à-vis Tanger, au milieu de l'Océan, se trouvent les îles FORTENATECH, ce qui veut dire *heureuses,* ainsi appelées parce que le sol y produit sans labour des céréales et que les forêts et bocages fournissent toutes sortes de fruits remarquablement bons; les buissons épineux y sont remplacés par des végétaux aromatiques de diverses espèces. Ces îles assez rapprochées les unes des autres sont disséminées dans l'Océan, à l'ouest du pays des Berbères. + Tels sont les récits que font les habitants riverains

(1) Kremer traduit : « Man behauptet es würde am Ende der Zeiten der Antichrist über diese Brücke ziehen ». Sur ce pont, cf. Edrisi, p. 198. Le même fait a été rappelé par notre auteur au chapitre d'Alexandrie (f. 47 de A; 54 de C) : « Un siècle avant la conquête de l'Egypte par les musulmans, la mer s'enfla et submergea le pont qui reliait l'Espagne au littoral de Tanger. C'était un pont énorme et sans pareil au monde, construit en pierres, servant au passage des chameaux et des bêtes de somme, long de douze milles et très large. Il arrive maintes fois aux navigateurs de l'apercevoir dans les profondeurs de l'eau. »

Digitized by Google

du Maghreb, et j'ai vu des gens qui ont tenté de les découvrir.

Il y a à Tanger une grande rivière qui se jette dans la mer et que remontent les navires; elle provient des montagnes à l'ouest de cette ville et subit de fortes crues qui enlèvent des maisons. Dieu sait mieux la vérité +.

Açila était une grande et ancienne ville, florissante, populeuse, bien fournie en produits de la terre, avec un port fréquenté. Mais elle fut ruinée par l'attaque des Madjoûs (Normands) qui, en sortant de la Grande mer, trouvèrent cette ville en premier lieu et, débarquant dans le port, y détruisirent tout ce qu'ils purent. Les Berbères alors se réunirent pour les combattre, et la lutte dura jusqu'à ce qu'il ne restât rien de la ville, d'autant plus que les indigènes étaient en proie à des luttes intestines. Les Madjoûs, à ce qu'on raconte, arrivèrent en cet endroit une (première) fois, et comme les Berbères se réunissaient pour les combattre, ils leur tinrent ce langage : « Nous ne sommes pas venus avec des intentions belliqueuses; mais nous avons dans votre pays des biens et des trésors qui nous appartiennent. Ecartez-vous donc jusqu'à ce que nous les ayons déterrés, et nous les partagerons avec vous. » Les Berbères souscrivirent à cette proposition et s'éloignèrent de l'endroit désigné. Les Madjoûs y opérèrent des fouilles, [P. 26] ouvrirent des silos remplis de millet et se mirent à l'en tirer. Les Berbères, qui voyaient de loin la couleur jaune de ce grain, crurent que c'était de l'or vierge et, malgré l'engagement qu'ils avaient pris, s'empressèrent d'accourir. Les Madjoûs s'enfuirent vers leurs navires, et les indigènes, en ne trouvant que du millet,

Digitized by Google

furent saisis de regret et prièrent les étrangers de revenir continuer leurs recherches : « Non, répondirent ceux-ci, car nous avons vu votre manque de foi, et jamais plus nous n'aurons rien de commun avec vous ». Dieu sait mieux la vérité[1].

Tochoummes[2] est une grande et ancienne ville qui renferme des antiquités; elle a dans sa dépendance un vaste canton, et abonde en produits de la terre, en céréales et en bestiaux. + Cette région ressemble à l'Espagne. Non loin de là se trouve un grand lac appelé Emsna[3], qui pendant sept ans reçoit l'eau de la mer puis la lui renvoie pendant sept autres années. Quand l'eau de la mer se retire, on voit surgir des îles entre lesquelles il y a des étangs où l'on pêche des poissons de toute espèce. Entre le lac et la mer il y a une mosquée qui est un but de pèlerinage; les alentours sont habités par des anachorètes et des hommes de bien dont le renom est grand dans ces régions +.

Sela (Salé), qui est appelée en langue étrangère *(adjemi)* Chella, est une ville ancienne où l'on trouve des antiquités et bien connue. Située sur le bord de la rivière, + elle touche aux constructions élevées par le khalife et imâm le Prince des croyants et par ses glorieux ancêtres. Les 'Acharites (descendants des dix principaux disciples du Mahdi), qui étaient maîtres du pays, eux et leurs parents, avaient édifié sur la rive orientale une ville appelée aujourd'hui Selâ,

---

(1) Sur cette attaque des Normands, voir notamment le mémoire de Dozy *(Recherches*, t. II, p. 252, 3e éd.). Cf. Bekri, 254; *Bayân*, I, 240.

(2) Le *Tochoummes* ou Tussi Mussi de Bekri, p. 259; il en sera encore question plus bas; le *Merâcid* fixe l'orthographe de ce nom.

(3) Je n'ai pas retrouvé ce nom ailleurs.

Digitized by Google

où leurs demeures étaient installées dans le quartier de la mosquée principale. De celle-ci il ne subsiste plus que le minaret, et le toit tout entier a disparu; mais en 574 (18 juin 1178) les Maghrébins (الغربـاء) s'occupèrent de le reconstruire. Le feu khalife Aboû Ya'koûb donna l'ordre d'élever une grande ville touchant à la Kaçba qu'avait fait construire l'imâm Prince des croyants, fort renfermant des palais, une mosquée principale et, vis-à-vis de celle-ci, des réservoirs où l'eau était amenée d'une distance [P. 27] d'environ vingt milles. La ville nouvelle renferme un vaste marché couvert, des bains, des hôtelleries, de nombreuses maisons, des eaux courantes, des canaux et autres installations utiles destinées au passage des troupes (محلة) par cette ville, puisqu'elle est placée dans un lieu qu'elles doivent traverser pour se diriger vers Merrâkech, capitale de l'empire. Pour franchir la rivière il y a un pont formé de vingt-trois bateaux sur lesquels sont placées des traverses en bois; par dessus celles-ci sont fixées transversalement des planches et un pavage solide que le sabot du cheval ne peut entamer. C'est par là que passent les troupes aussi bien que les voyageurs. Aux alentours on pêche diverses sortes de poissons, l'alose entre autres. A marée haute le pont s'élève, et les barques peuvent passer sur la chaussée recouverte par l'eau; mais les gros bateaux doivent jeter l'ancre plus bas. L'entrée et la sortie de la rivière présentent beaucoup de risques à cause des difficultés du chenal, et c'est ce que savent bien les marins expérimentés. Le port qui lui fait vis-à-vis sur la côte d'Espagne est celui du *Wâdi Chelb* (Silves), distant d'un jour et d'une nuit de navigation. Dieu est plus savant.

Digitized by Google

Notre glorieux Prince a honoré et glorifié cette ville par les belles constructions et le remarquable minaret qu'il y a élevés, et à l'époque du passage des camps محلة elle constitue véritablement un lieu de plaisance des plus merveilleux du monde, surtout pendant les années fertiles et aux saisons tempérées. Qu'on songe à un littoral qui, sur une longueur de deux milles et une largeur d'un mille environ, est couvert de monde, tandis que sur la rivière les embarcations emmènent les passagers, que le minaret s'élève vers le ciel, que les arbres fruitiers étalent leurs richesses, que l'olive se noue, que la vigne bourgeonne, que les pavillons d'audience des *seyyids*, que Dieu protège! éclatent aux regards, tandis que d'autre part la *kibla* de la grande mosquée et la majeure partie du minaret du château princier sont visibles de toute la ville! A ces moments-là le spectacle dépasse celui qu'offrent les palais de Miçr et ce qu'on raconte du Tigre et de l'Euphrate. Mais nous sommes voués à la disparition et à la mort! Comme le poète l'a si bien dit :

[Modjtatth] Les humains sur le lac des temps ressemblent à des bulles d'eau : l'une se forme, l'autre s'éteint.

[P. 28] J'ai fini de décrire les villes du littoral et aussi, par nécessité, celles qui, Kayrawân par exemple, n'en sont éloignées que de deux étapes ou d'une distance moindre. Il y a des gens qui regardent Tanger comme étant la dernière[1] ville du littoral et qui sont d'opinion que l'Océan ne commence que là où se trouve le cap Spartel. Mais moi je dis qu'il ne

(1) Au lieu de احد de B, j'ai lu اخر avec A et C.

Digitized by Google

commence qu'au cap...[1], par delà lequel est le pays de Noûl. Le cap nommé Tarf er-rîhâna[2] fait face au [cap Spartel], de sorte que si deux bâtiments partaient de chacun d'eux avec un vent favorable, l'un et l'autre arriveraient directement à destination.

Parlons maintenant des villes du Sahara et de celles qui en sont éloignées d'une journée de marche ou davantage, depuis Alexandrie jusqu'à l'extrémité du Maghreb +.

El-Mona, qui est contigu à Alexandrie dans la direction du Sahara, se compose de trois villes abandonnées, mais dont les constructions sont encore debout. Il s'y trouve trois magnifiques châteaux dans un désert sablonneux où les Arabes nomades attaquent les caravanes; l'un d'eux est habité par des moines.

Par delà il y a une église[3] d'une construction remarquable renfermant des figures et des sculptures très curieuses; des lampes allumées y brûlent nuit et jour sans qu'on les laisse jamais éteindre. [P. 29]

---

(1) B et C, انها هو من طرف ايغيريطوف; ce dernier mot, que nous retrouverons encore plus loin, est omis par A. Il ne peut être question du cap Agadir, par delà lequel se trouve le pays de Noûl et qui est bien trop éloigné; ce nom de Noûl, orthographié *Nedil* par C, me paraît donc une faute ou une erreur. Peut-être faut-il chercher là un *T'arf el-ghadîr*, que d'ailleurs je ne connais pas : Bekri en effet emploie à plusieurs reprises *ghadîr* pour désigner « l'extrémité de la Méditerranée qui touche au détroit de Gibraltar ».

(2) B porte ومقابله طرف الى بجانة avec la note « je crois qu'il faut lire مجانة ». Dans A طرف الريحانية et dans C, طرف الريحانة, ce qui prouve que l'éditeur a commis une faute de lecture Je conserve donc la leçon « T'arf er-rih'âna », qui paraît désigner la pointe au sud d'Arzilla, car la carte Renou appelle le territoire avoisinant *Fhas er-rehân*. Vis-à-vis Spartel, mais sur la côte d'Espagne, se trouve Trafalgar, *t'arf el-aghar*, ainsi que le dit Bekri (p. 258; Abulfeda, trad. fr., II, 269).

(3) Celle d'Aboû Mîna (Bekri, p. 5).

Digitized by Google

On y voit les images des prophètes, ainsi que celle de Marie placée sur une colonne de marbre. A l'extérieur, des figures représentent tous les animaux, les gens de métier et les marchands, et entre autres un marchand d'esclaves tenant à la main une bourse dont le fond est percé, pour montrer que ce genre de commerce n'enrichit pas. Au milieu de l'église il y a une coupole où huit figures représentent, prétend-on, des anges. Dans une autre partie de l'église il y a une mosquée dont le *mihrâb* est orienté dans la direction de la Mekke et où prient les musulmans.

Non loin de là se trouve une ville que les Roûm ont ruinée et renfermant des châteaux appelés Koçour Abou Ma'add[1]; ils sont habités par une vingtaine de familles originaires des Koreych, qui ont pour clients[2] de nombreuses tribus, tant d'Arabes nomades des Benoû Modlidj et autres que de Berbères. On raconte que chez eux il arrive fréquemment qu'un nouveau-né se transforme en démon ou en ogresse et que, s'il vit, il se jette sur les hommes jusqu'à ce qu'on lui mette les menottes et qu'on l'enchaîne. + C'est de là que vient l'expression injurieuse de *mebdoûl* (transformé) dont se servent les habitants de ces régions et d'Ifrikiyya +. Des gens sûrs affirment la chose pour l'avoir vue[3]. Dieu sait la vérité.

Barka est une grande et très ancienne ville où il y a beaucoup d'antiquités. Elle est située dans un

---

(1) Bekri lit au singulier, Kaçr Aboû Ma'add (p. 9).

(2) A et C, «... Koreych, autour de qui se trouvent de nombreuses...»

(3) Le ms A, où ces derniers mots forment le commencement de la première ligne du f. 66 v°, continue sans interruption par un passage concernant la ville de Fez et correspondant à la p. 71, l. 3 de l'imprimé. Ce qui concerne Barka se retrouve à l'avant-dernière ligne du fol. 89 v°, et continue aux feuillets suivants.

Digitized by Google

désert où le sol et les constructions sont rouges, de sorte que les vêtements des habitants et de ceux qui s'y rendent prennent aussi cette teinte. A six milles de là il y a une montagne très fertile, abondante en fruits et en eaux courantes. Le sol de Barka est d'un très bon rapport; les troupeaux prospèrent dans les pâturages des environs, et la plupart des moutons employés pour la consommation au Kaire et à Alexandrie sont tirés de Barka, à cause qu'ils ont bon goût et sont grands et bien en chair.

Le nom grec de Barka est Pentapolis, ce qui veut dire *cinq villes*. + On raconte que dans les ruines et les antiquités existant à Barka il y a une maison creusée dans la pierre dure et qui, garnie d'une porte également de pierre dure, [P. 30] est tout ce qu'il y a de plus étrange au monde. La poussière ne peut pénétrer par la jointure ni du poteau ni du seuil de la porte, laquelle ne s'ouvre que du dehors, de sorte que celui qui est dedans ne peut sortir que quand un autre entre, et cependant, ajoute-t-on, quand elle est ouverte on n'y voit pas de serrure. Je tiens d'un de ceux qui ont passé par là qu'un homme étant entré par curiosité vit en effet une maison creusée dans la roche dure et où il y avait quantité d'ossements humains. Cela lui donna peur et il voulut se retirer; mais il trouva la porte fermée et tenta en vain de l'ouvrir. Il se voyait voué à une mort certaine quand un de ses compagnons, qui s'était mis à sa recherche, arriva à cet endroit et l'entendit crier du dedans qu'on ouvrît la porte, ce qu'il fit, de sorte que l'autre put sortir. Il y a dans ces ruines nombre de choses merveilleuses pour celui qui veut les examiner. Dieu est plus savant +.

Digitized by Google

Adjdabiya, grande ville située dans un désert dont le sol est de roche dure, a de bonne eau et un bon climat. Il s'y trouve une source d'eau douce creusée dans le roc[1]. Elle a des jardins et un petit[2] nombre de palmiers. Elle renferme une mosquée principale d'une belle architecture, qui eut pour fondateur le Chiite[3] et dont le minaret octogone est d'une facture admirable; il y a aussi des bains, de nombreuses hôtelleries et des marchés très fréquentés. Les habitants, qui vivent dans l'aisance, sont pour la plupart Coptes[4]; mais il y a aussi quelques Lawâta de race pure. Les constructions n'ont pas des toits en bois, mais des coupoles en briques crues, à raison des vents qui y soufflent très fréquemment.

+ On trouve ensuite des tribus de Berbères et d'Arabes nomades jusqu'au + Djebel Nefoûsa[5], qui s'étend de l'est à l'ouest sur une longueur de six journées de marche; de là à Kayrawân, on compte encore six journées. On y rencontre beaucoup de villes. + Sur beaucoup de points de cette montagne on trouve des ruines anciennes remarquables et de nature à beaucoup intéresser celui qui les regarde +. 'Amr ben el-'Açi arriva jusqu'au Djebel Nefoûsa, dont les habitants étaient chrétiens, et le conquit; il en repartit [P. 31] sur l'ordre écrit qu'il reçut d''Omar ben el-Khat't'âb. Au milieu de cette montagne est une

(1) A et C ajoutent : « ainsi que le sont aussi les puits ». Voir sur cette ville Bekri, p. 14; Edrisi, p. 157.

(2) C, « un grand nombre ».

(3) Ou, d'après Bekri (p. 15), Aboû'l-K'âsim el-Kâ'im, le second khalife fatimide.

(4) Nos textes portent *Nabathéens*, comme trois des mss de Bekri.

(5) Sur le Djebel Nefoûsa, voir Bekri, p. 25; Edrisi, p. 73 et 123.

Digitized by Google

grande ville, Djaddou, qui est la capitale du Djebel Nefoûsa; les marchés en sont très fréquentés et la majeure partie de la population est juive.

Cherous est une ville ancienne, grande et importante, où il y a des antiquités[1]. Ce sont les Khawâridj[2] qui y habitent et l'on n'y trouve pas de mosquée principale, non plus que dans les bourgades d'alentour qui en dépendent, et qui sont au nombre de plus de trois cents : en effet, cette secte ne croit pas devoir faire la prière en commun[3]. Dans cette montagne il y a de nombreuses peuplades qui suivent des rites divers, mais la plupart sont Khawâridj[4] +. Ils n'ont pas non plus d'émir dont ils reconnaissent l'autorité; ils n'ont que des cheykhs et des savants[5] versés dans la connaissance de leurs croyances respectives et à qui ils obéissent. Ces croyances méritent d'ailleurs un bien grand mépris. Ainsi je tiens d'un homme sûr le récit que voici : « Un homme, que j'ai vu, étant entré dans leur pays vit un individu qui, voulant procéder aux ablutions purificatrices, s'installa à un endroit où il y avait de l'eau, enleva ses vêtements et se mit à faire les gestes que nécessiteraient l'ablution et la lustration, en feignant de se verser de l'eau sur la tête et sur le corps. L'étranger l'ayant interpellé sur ce qu'il faisait et n'ayant pas

---

(1) Sur Cheroûs (écrit Seroûs dans nos textes), cf. Bekri, p. 25; Edrisi, p. 123. Dimichki mentionne aussi cette localité, p. 238 et 239.

(2) A et C, « des Ibadites », واهلها اباضية

(3) Dans Bekri (p. 26) : « Ces gens n'ont jamais pu s'accorder sur le choix d'un imâm capable de présider à la prière publique ».

(4) A et C, « ibâdites ».

(5) وفقهاء se trouve dans A et C.

Digitized by Google

obtenu de réponse avant que l'autre eût fini, se saisit de lui et le fit comparaître par devant le juge de la localité : « J'ai, dit-il, vu cet homme faire telle et telle chose ». Et comme le juge, après lui avoir demandé d'où il était, apprit qu'il était du Maghreb : « J'en atteste Dieu, s'écria-t-il, si tu n'étais étranger, je te châtierais! Qu'est-ce qui t'a appris que cet homme n'avait pas quelque excuse (pour agir ainsi)? Dieu n'a-t-il pas dit : *Allâh veut votre aise, il ne veut pas votre gêne* (Koran, II, 181) ». Encore est-ce là ce qu'il y a de mieux dans leurs croyances, car il en est parmi eux qui ne croient pas devoir employer du tout l'eau pour leurs ablutions : quand ce devoir leur incombe, ils s'oignent de poussière et procèdent à l'ablution pulvérale au lieu de satisfaire à la prescription canonique. Il y a dans les régions de l'Ifrikiyya beaucoup de gens qui pensent ainsi. Au Djebel Nefoûsa, la religion autorise la prostitution des esclaves; on n'y trouve pas un homme riche qui n'ait plusieurs filles[1] qu'il revêt de beaux habits et orne de bijoux pour les offrir sur les routes fréquentées; il y a à cet effet des maisons à ce destinées, ce qui est un fait bien connu et n'est pas regardé comme répréhensible +.

Du Djebel Nefoûsa à Ghadamès il y a sept jours de marche [P. 32] dans le désert[2], + pendant trois desquels ou même davantage on trouve de l'eau. GHADAMÈS + est un vaste territoire et forme un canton étendu + où il y a beaucoup de palmiers et d'eau. Les habitants sont des Berbères musulmans + qui se voilent le visage selon l'usage suivi par

(1) Dans A et C وصائف avec le pronom au masculin pluriel.

(2) Bekri, p. 396.

Digitized by Google

les Lamtoûna, les Mesoûfa et autres Berbères du Sahara +.

Ghadamès est une petite et ancienne ville + qui a donné son nom au cuir nommé Ghadâmesi +. On y trouve des souterrains et des cavernes qui servaient de prisons à la Kâhina, l'ancienne reine d'Ifrikiyya. + Ces cavernes ont été édifiées par les anciens de la manière la plus surprenante, et les voûtes à arcades qu'on y rencontre dans le sous-sol ont de quoi surprendre le spectateur, en même temps qu'elles s'annoncent comme les traces de princes disparus et de peuples éteints et montrent que cette région n'était pas, comme maintenant, un désert, mais un territoire fertile et florissant +. Les habitants se nourissent principalement de dattes et de truffes. Ces dernières y atteignent un développement tel que les lapins et les gerboises s'y creusent des terriers. De Ghadamès on pénètre dans le pays de Tadmekka et autres régions du Soudan. Dieu est plus savant.

Zawila est une grande et très ancienne ville située dans le Sahara, non loin du pays des Kânem[1], nègres qui ont embrassé l'islamisme après l'an cinq cent de l'hégire (c'est-à-dire postérieurement à 1107). Cette ville sert de rendez-vous aux caravanes, et l'on y rassemble les esclaves de toutes provenances pour ensuite les exporter en Ifrikiyya et ailleurs. Après avoir conquis Barka et le Djebel Nefoûsa, 'Amr ben el-'Açi envoya en expédition 'Okba ben Nâfi', qui parvint jusqu'à Zawîla et s'en rendit maître, de sorte que tout le territoire compris entre Barka et Zawîla

(1) Zawila est à quatorze journées d'Ajdâbiyya et à quarante du pays des Kânem (Bekri, p. 28 et 29).

Digitized by Google

passa entre les mains des musulmans. Le pays de Zawîla a beaucoup de palmiers et produit des fruits en quantité.

Dans le voisinage se trouve DJAWAN[1], grand château situé au bord du désert, sur le sommet d'une montagne, et qui ressemble à une ville. 'Okba y arriva après quinze jours de marche, dressa son camp et entreprit un siège qui dura environ un mois, mais sans résultat. Alors il poussa devant lui et attaqua les châteaux des Kouwâr, dont il s'empara. [P. 33] Il se rendit maître du roi et lui coupa un doigt : « Pourquoi, dit ce prince, me traiter ainsi? — Afin, répondit 'Okba, qu'en regardant ta main tu ne songes plus à combattre les Arabes. » Il leur imposa un tribut de trois cent soixante têtes et leur demanda s'il y avait encore des habitants au-delà de leur pays; sur leur réponse qu'ils n'en connaissaient point, il reprit la route du château de Djâwân, mais ne fit pas de nouvelles tentatives pour s'en emparer. Sans s'y arrêter il continua de marcher pendant trois jours, de sorte que les habitants de cette place se crurent en sûreté et oublièrent leurs soucis. 'Okba fit halte au lieu connu aujourd'hui sous le nom de MA EL-FARAS. Or comme ses soldats n'avaient plus d'eau et étaient près de mourir de soif, 'Okba avec les autres Compagnons firent une prière de deux *rek'a* et invoquèrent le Dieu Tout-Puissant. Le cheval d''Okba se mit à gratter le sol avec ses pieds de devant pour chercher un point d'eau et mit à découvert un rocher d'où sourdait le liquide. Alors le général, appelant ses gens, leur fit creuser le sol, et l'on mit au jour une

(2) Nos textes écrivent *Wâdjân;* cf. Bekri, 36; Edrisi, 45.

Digitized by Google

source d'eau limpide; de là ce nom de Mâ'l-faras. + 'Okba était surnommé *l'exaucé* parce qu'il ne demandait guère au ciel de lui accorder quelque chose sans être entendu +. Alors il retourna vers Djâwân par une route autre que celle qu'il venait de suivre, et surprit les habitants pendant la nuit tandis que, ne se doutant de rien, ils se croyaient en sécurité. Les femmes, les enfants et les biens tombèrent à la discrétion du vainqueur, et les guerriers furent mis à mort. Il retourna ensuite à Zawîla, et de Zawîla à Ghadâmès après cinq mois d'absence. De là il se dirigea vers le Maghreb en évitant le chemin battu, pénétra dans le territoire des MEZATA, grande tribu berbère, et s'empara de leurs châteaux. Après quoi il marcha sur Gafça, qu'il conquit, de même que le pays de Kast'îliya, et regagna Kayrawân. + Il se rendit ensuite dans le Maghreb, où il s'avança jusqu'au fond du pays de Soûs; il en revint et périt en martyr à Tehoûda, dans le pays de Zâb +.

+ Les OASIS, qui forment un vaste territoire compris dans le Sahara entre l'Ifrikiyya et l'Egypte, constitueraient, si le manque d'eau n'y faisait obstacle, la route la plus courte entre ces deux pays. [P. 34] On pénètre dans cette région par Awdjela, Zelha[1], etc., qui sont dans le Sahara de Tripoli.

Les oasis, qui ont beaucoup de palmiers et produisent beaucoup de dattes, renferment de nombreuses villes, tant avec que sans murailles, dont chacune a un nom joint au mot oasis *(wâh)* : ainsi il y a ARICH

---

(1) A صلى; B سلى; C وهي التي; Bekri زلهي (p. 31); Edrisi زالة (p. 49); « cette ville est située au N. E. de Temissa, et porte sur nos cartes le nom de *Zella* » (de Slane).

Digitized by Google

EL-WAH[1], TENNIS EL-WAH[2], EL-WAH EL-KHARIDJ (l'oasis extérieure), l'OASIS DE ÇABR[3], et toutes ont des noms de ce genre +. Elles sont habitées par des musulmans et forment le point extrême des pays où l'on professe l'islâm. Six étapes les séparent de la la Nubie. Dans quelques-unes de ces villes[4] il y a des tribus de Lawâta, mais les habitants ne sont guère que des Coptes[5].

On prétend que dans la portion la plus reculée des Oasis se trouve le pays nommé OASIS DE ÇABR, où ne parvient que très rarement quelque voyageur égaré dans le Sahara; que c'est une vaste région où abondent tous les produits, palmiers, céréales, fruits de toutes sortes et mines d'or; que la fertilité y est plus grande que nulle part ailleurs. Un voyageur qui y parvint, dit-on, y trouva en abondance tous les biens de la vie; quand les indigènes voulurent le faire partir, ils lui montrèrent la direction de son pays et alors, emporté par le désir de le revoir, il s'en alla comme il put sans faire de plus long séjour. Un Arabe des Benoû K'orra, arrivé par hasard dans ce pays, y demeura quelque temps, puis retourna chez lui et y raconta combien l'abondance y était grande et les habitants opulents; ceux-ci, sans armes ni moyens de défense, ne savent pas combattre, car ils ne connaissent pas l'art de la guerre. Ces renseignements

---

(1) B ارسيس الواج; C اريش الوح; manque dans A.

(2) Je ne trouve pas ailleurs ce nom de *Tennis* ou *Tenis*.

(3) Çobroû dans Bekri (p. 40), Chabroû dans Edrisi (p. 48).

(4) B et C مدن; A مدار

(5) Voir *supra*, p. 58, n. 4.

Digitized by Google

allumèrent les désirs[1] de Mokreb ben Mâd'i, émir des Benoû Korra, qui résolut de se rendre chez eux. Il se pourvut d'une grande quantité de vivres et d'eau et s'engagea dans le désert à la recherche de l'oasis de Çabr, sous la direction de l'homme qui y était parvenu. Il atteignit l'Oasis extérieure et s'enquit de l'Oasis de Çabr, mais tout le monde lui répondit ignorer le chemin qui y conduisait, qu'il arrivait très rarement qu'un voyageur égaré dans le désert parvenait jusque là, et que d'ailleurs les renseignements qu'il avait reçus étaient exacts et même au-dessous de la vérité. Il quitta donc l'Oasis extérieure pour poursuivre ses recherches et erra quelque temps dans le désert sans pouvoir la trouver. En présence de cette impossibilité [P. 35] et craignant d'autre part d'épuiser ses provisions, il retourna sur ses pas. Or une nuit qu'il campait sur une colline dans une région agréable[2] de ce désert, un de ses compagnons découvrit dans les environs une demeure de construction ancienne dont on reconnut après examen que les matériaux étaient des briques de cuivre rouge. Poursuivant les recherches, on trouva encore les fondations d'un mur antique fait aussi de briques de cuivre rouge. Après avoir chargé de ces briques toutes les bêtes de somme dont on disposait, ils se remirent en marche et arrivèrent à l'Oasis extérieure, où ils vendirent tout ce cuivre pour des sommes considérables. Ils voulurent ensuite retourner à la colline où ils avaient fait cette trouvaille, mais ils ne purent en retrouver le chemin; s'ils y avaient réussi,

(1) Je lis فاطاح avec A et C. Ce récit diffère un peu de celui de Bekri.

(2) Je lis في ربا avec A et C.

Digitized by Google

ils auraient fait là un butin qui se serait renouvelé indéfiniment.

Un homme de l'Oasis extérieure alla trouver, dit-on, Mokreb ben Mâd'i[1] pour lui raconter que, s'étant rendu à sa palmeraie, il s'était aperçu que presque toutes ses dattes étaient mangées et que le sol portait les traces d'un pied d'homme tellement grand qu'il ne pouvait appartenir à quelqu'un de notre race. Alors il se mit avec ses gens à faire le guet pendant plusieurs nuits, et ils virent enfin arriver un être dépassant par sa taille tout ce qu'ils avaient vu jusqu'alors et qui se mit à manger les dattes ; mais à peine s'étaient-ils aperçus de sa présence qu'il disparut à leurs yeux sans qu'ils en pussent savoir davantage. Mokreb se rendit avec eux sur les lieux et vit en effet des traces qu'il jugea devoir appartenir à un être de très haute taille. Il leur fit creuser une fosse à l'endroit par où était entré ce visiteur, la fit recouvrir d'herbes, et par ses ordres on se tint en observation pendant plusieurs nuits consécutives. On vit ce géant arriver une nuit comme d'habitude, puis tomber dans la fosse, et tout le monde se précipitant de ce côté, on put, grâce à la supériorité du nombre, se rendre maître de lui. C'était une femme noire extraordinairement grande et grosse dont on ne comprenait pas un mot du langage qu'elle employait. Mokreb ben Mâd'i, qui la vit, en resta stupéfait. Ce fut en vain qu'on lui adressa la parole dans les diverses langues du Soudan qui étaient connues dans

(1) Ce chef des Benoû Korra paraît bien être, comme le dit M. de Slane (Bakri, p. 41), celui dont il est parlé à plusieurs reprises sous le nom de Mâd'i ben Mokreb dans l'*H. des Berbères*.

Digitized by Google

ce pays : elle ne répondit à aucune d'entre elles, et elle-même parlait une langue inintelligible. Ils la gardèrent pendant quelques jours avant d'avoir pris une décision à son égard; puis Mokreb leur dit que son avis était de la relâcher, tandis qu'eux-mêmes, montés sur leur chevaux de race les plus rapides et leurs meilleurs dromadaires[1], suivraient ses traces [P. 36] pour savoir d'où elle venait et ce qu'elle était. Mais sitôt qu'elle fut relâchée elle fila comme le vent, laissant chevaux et dromadaires bien loin derrière elle, et l'on ne put rien savoir sur son compte[2].

On rapporte qu'entre le pays des Oasis et le Djerîd d'Ifrîkiyya il y a une vaste étendue de sables où se trouvent des lieux qu'on appelle LES ILES *(el-djezâ'ir)*, où il y a quantité de palmiers et de sources, mais aucune trace de culture ni de la présence de l'homme. On y entend toujours, ajoute-t-on, le sifflement des mauvais génies, mais il n'y a pas de doute que ces lieux n'aient été autrefois habités. Les dattes s'y amoncellent au pied des arbres sans que personne autre que les oiseaux et les bêtes sauvages y touche. Ce n'est que pendant les années de disette que, poussés par la nécessité, des hommes s'y rendent pour les ramasser.

+ Le réviseur dit : Il est bien connu chez nous que la tribu des Benoû Soleym, qui vivent disséminés dans le Sahara de Tripoli, vont recueillir les dattes dans ces lieux pour s'en nourrir, et que c'est là qu'ils se réfugient et se mettent à l'abri quand on les tracasse.

---

(1) A والنجيب العشار ; C والنجب العشار

(2) Cette dernière phrase ne manque que dans B.

Digitized by Google

C'est une chose que j'avais ouï dire avant d'en avoir eu connaissance à Mona[1].

Le Djerid d'Ifrîkiyya, qui est ainsi appelé à cause des nombreux palmiers qu'on y trouve, renferme de nombreuses villes, de vastes cantons, des champs cultivés sans solution de continuité, riches en pâturages, en dattes, en oliviers, en fruits et en vivres de toutes sortes[2]. Situé à l'extrémité de l'Ifrîkiyya du côté du Sahara, il a des eaux courantes, des rivières et de nombreuses sources. La première localité qu'on y rencontre du côté du Sahel est Gabès, dont nous avons parlé parmi les localités du littoral.

Hammat des Mat'mat'a[3] est une ville ancienne et entourée de murailles où le khalife Aboû Yoûsof, sur qui Dieu prolonge sa protection! força à se réfugier le misérable Mayorquin, dont il anéantit la puissance. Les Berbères qui l'habitent sont appelés[4] Mat'mât'a. [P. 37] Elle produit beaucoup de dattes, d'olives et de fruits. On trouve dans la ville même une source considérable et dont l'eau, qui est très chaude, se refroidit aussitôt qu'elle est à l'air; elle sert à l'alimentation et à l'arrosage des bosquets et des récoltes +.

Gafça, grande et très ancienne ville, avait une muraille solide en pierres de taille et parfaitement construite, si bien qu'à la regarder il semblait qu'on

---

(1) Kremer بمنّه; A بمنًا; C بمدى

(2) Le Djerîd ou pays des dattes commence à Bâghâya, d'après Edrisi, p. 121.

(3) Bekri se borne à citer le nom d'El-Hamma (p. 116), cf. Edrisi, p. 122; Merrâkechi, p 236 de la trad. fr. Il faut distinguer la Hamma des Matmata de celle des Benoû Behloûl (Tidjani, *J. As.*, 1852, II, 185; *Voyages dans le sud de l'Algérie*, p. 275).

(4) Leçon de A et C.

Digitized by Google

venait de la terminer. On prétend qu'elle fut élevée par Chebân[1], page de Nemrod ben Kan'ân le tyran, et que son nom était gravé + sur l'une des portes, lesquelles étaient au nombre de quatre. L'esprit des habitants resta toujours agité et leurs dispositions toujours incertaines depuis leur soi-disant adoption des doctrines des Almohades en 555 (11 janv. 1160)[2]; puis ils se révoltèrent contre les Almohades, firent couler leur sang et choisirent comme chef l'un des leurs nommé 'Ali ben er-Rend[3], lequel resta à leur tête jusqu'en 576 (27 mai 1180). Cet homme en fut alors chassé par le khalife Aboû Ya'koûb, fils de l'imâm, khalife et Prince des croyants, et nommé gouverneur de Salé, où il mourut. Les habitants se tinrent alors tranquilles jusqu'en 581 (3 avril 1185), où, ce misérable séducteur de Mayorquin étant venu à passer de ce côté, ils lui ouvrirent leurs portes et le proclamèrent leur chef. Il y mit une garnison composée de Ghozz de ses partisans, qu'assiégea Aboû Yoûsof. Ces Turcs, désireux de s'affranchir, demandèrent à devenir les mamlouks du prince Almohade et livrèrent leurs autres compagnons, de sorte que le khalife leur pardonna et les affranchit[4]; quant aux

---

(1) Bekri écrit *Chentiyân;* A et C, *Cheybân.*

(2) B, « jusqu'en 555 » ce qui est en contradiction avec ce que nous savons par ailleurs. Je n'ai donc pas accepté cet ال qui du reste manque dans A et C.

(3) B, *ben ez-Zobeyr;* A et C ont la bonne leçon. Il s'agit d'Ali ben el-Mo'izz ben er-Rend, ainsi qu'on le voit ailleurs : cf. Merrâkechi, trad. fr., p. 218; *Hist. des Berbères*, II, 34 et 203; Zerkechi, trad. fr, p. 16, où les faits ne sont pas exposés de la même manière.

(4) Voir les récits de Zerkechi, p. 19; de Merrâkechi, p. 237; d'Ibn Khaldoûn, *Hist. des Berbères*, II, 214.

Digitized by Google

habitants de Gafça, il les laissa dans leur ville[1], mais il envoya à la mort les rebelles Mayorquins, à cause de leurs désordres et de leurs actes d'hostilité; ainsi qu'on l'a dit :

[Redjez] Ces vils Almoravides, les voilà qui, dans la peine, sont pris du désir de revenir à notre prince!

L'hypocrisie, les voltefaces, les hésitations, l'insolence et la duplicité des habitants de cette ville étant bien établies, l'imâm et Prince des croyants jugea que, pour refréner leur méchanceté et mettre un terme à leurs ruses, il n'y avait d'autre moyen que de démanteler Gafça et de la priver de ses fortifications. Il en donna aussitôt l'ordre, [P. 38] et en un clin d'œil il n'en resta plus que le souvenir[2]. C'est là un des signes qui montrent clairement la grandeur de ce puissant prince à ceux qui veulent s'enquérir des choses et les bien examiner[3].

---

(1) Je suis A et C : فى عتق رقابهم على ان يكونوا عبيدا للامر العزيز مماليك للخليفة واسلموا من سواهم فعفى الخليفة من جرمهم واعتقهم

(2) Voici le texte de A, ainsi que les variantes de C : فلم يكن فيه للمحلة الا من ظهر يوم لعصر الثالث منه ولم يبق الا اساسه و يرجع (وبرج, C) بقرب برج بن (من, C) رواح شاهدا (شهيدا, C) على عداقة (عتاقة, C) بديانه وعظم (وعظيم, C) شانه وانها لمن ايات الس

ce qui semble vouloir dire : « alors l'armée, se mettant à l'œuvre depuis le midi d'un jour jusqu'au surlendemain à l'*'açr*, rasa les murailles jusqu'au sol; il n'en resta plus que les fondations ainsi qu'un bastion proche de celui d'Ibn Rawâh' pour attester l'ancienneté et l'importance de cette enceinte » On lit ailleurs : « El-Mançoûr ordonna ensuite que les murailles de Gafça fussent démolies. Au bout de deux jours, les troupes avaient exécuté cet ordre, et il ne restait plus debout une seule pierre des remparts de la ville » (Tidjani, *J. Asiat.*, 1852, II, 189; je ne puis me reporter au texte de cet auteur, que je n'ai pas à ma disposition).

(3) Je rétablis le texte ainsi التى تتبهن بها دظمته لذوى الفحص و التزليم

Digitized by Google

On appelait Gafça la « ville de l'aqueduc » parce qu'il s'y trouvait une construction antique qui ressemblait à un aqueduc[1]. Elle est située à mi-route entre Kayrawân et Gabès, + et renferme plusieurs sources, dont deux fournissent une grande quantité d'une eau douce qui n'a pas sa pareille pour la bonté et la limpidité non plus que pour son abondance. L'une d'elles, située près de la porte de la grande mosquée et appelée EL-WADI'L-KEBIR (la grande rivière), est importante : entourée d'une construction antique en pierres de taille, elle mesure environ quarante coudées de large sur autant de long. Au-dessus il en existe une plus petite, nommée RAS EL-'AYN; un pont de construction antique va de l'une à l'autre, et il n'y a pas de doute que l'eau de l'une et de l'autre ne soit de même provenance. L'eau de la première est bleuâtre et d'une telle limpidité que de la surface on aperçoit le fond, bien que la profondeur soit d'environ sept toises. L'autre source, située au-dessous du château de Gafça, s'appelle ET-T'ARMID[2]; elle est surmontée d'une remarquable construction ancienne, et est en face de la mosquée des Hawwarites; elle jaillit avec une grande force d'une cavité qui existe dans la roche dure et qui a la largeur du corps humain. L'eau est reçue dans un bassin fait de main d'homme au-dessus duquel sont bâties des boutiques en pierre qui reposent sur des voûtes. Plus haut, il y a une mosquée importante. Les eaux de cette source, confondues avec celles de la source principale qui est

(1) Pour la description de Gafça, voir Bekri, 113; Edrisi, 122; Pellissier, *Descr. de la régence de Tunis*, 140; Piesse, *Itinéraire de l'Algérie*.

(2) Ce nom semble rappeler celui de *Thermes*; il s'y trouve en effet des bains chauds encore existants de nos jours (Piesse, *l. l.*).

Digitized by Google

près de la mosquée principale, forment une rivière importante sur laquelle sont installés de nombreux moulins et qui arrose la moitié des bosquets et du territoire de Gafça, ainsi que des champs de culture[1]. L'autre moitié des bosquets tire son eau d'une source considérable située en dehors de la ville, appelée 'Ayn el-Monastir; elle est des plus belles qu'on puisse voir, fournit une eau douce et très bonne et forme une rivière importante qui coule à côté de la grande rivière nommée Wâdi Bâich[2]. Elle coupe les bosquets de Gafça et arrose une partie des jardins de cette ville. Elle prend sa source dans les montagnes situées à l'est de la ville[3], mais en été son débit diminue, bien qu'elle ne cesse jamais de couler. Le sol de cette vallée est toujours imbibé d'eau[4]; [P. 39] les Arabes nomades y amènent leurs chameaux et y creusent des puits qui fournissent une eau douce et très bonne.

Les gens de Gafça apportent à l'irrigation de leurs jardins un très grand art, beaucoup d'ingéniosité et de finesse[5] d'appréciation : « Lors, dit-on à Gafça, que tu vois des gens se disputer et élever la voix, sache que c'est à propos d'eau. » Sur l'une des portes de la ville on lisait une inscription gravée sur pierre et remontant à l'antiquité; d'après la traduction qui en fut faite, elle signifiait : « C'est ici un pays de

---

(1) A a ici une lacune d'environ deux lignes.

(2) J'ai écrit Bâich d'après la carte Pellissier; A et B, Yâich; C Yânich et Yâich.

(3) Les deux dernières lignes figurent dans A et C seulement.

(4) A et C وارض هذا الوادى كله ينشع

(5) A et C وتدقيق

Digitized by Google

précision et de finesse ». Nulle part en Ifrikiyya on ne trouve de plus belles femmes qu'à Gafça, et à leur beauté s'ajoutent l'élégance des manières et la douceur du parler. A l'eau qui sort de la ville et qui arrose la moitié des jardins, on donne le nom d'*eau intérieure*; à celle qui est hors de la ville, c'est-à-dire à la source d'El-Monastir et au Wâdi Bâich, le nom d'*eau extérieure*. Ils en ont encore d'autre, qu'ils appellent la *petite eau*, laquelle provient de sources d'un grand débit situées près[1] de la ville et sert à irriguer une partie des jardins. Les irrigations se font par heures, et ceux qui cultivent les jardins et les vergers sont plus habiles que personne à bien connaître les divers moments du jour. Si l'on demande au plus ignorant d'entre eux quelle heure il est, il s'arrête, regarde le soleil, mesure avec ses pas la longueur de son ombre et vous répond qu'il est telle heure et tant de sixièmes d'heure. Les habitants se disputent ces eaux et s'en vendent très cher le droit d'usage.

Gafça est entouré d'une suite ininterrompue de bosquets qui lui font comme une couronne et s'étendent en cercle sur une profondeur d'environ dix milles[2]. Il s'y trouve dix-huit (groupes d')habitations formant bourgades. Le tout, bourgades et bosquets, est entouré d'une clôture que l'on appelle « le mur du bosquet », dans lequel s'ouvrent de grandes portes surmontées de bastions habités; on donne à ces portes le nom de défilés *(doroûb)*. Ces bosquets sont remplis de palmiers, d'oliviers et d'arbres fruitiers de toutes les espèces, tels qu'on n'en voit nulle part les

(1) A seul, « à l'ouest de la ville ».

(2) A et C, « d'environ quinze milles »; C فى سير دائرتها

Digitized by Google

pareils. On y trouve une pomme tout à fait remarquable par sa grosseur et la finesse de son parfum, appelée [P. 40] *sodsi,* et qu'on ne rencontre que là; il en est de même pour le poncire et la banane[1] qui n'ont pas leurs analogues ailleurs. Il y a encore une espèce de dattes particulières au pays et qu'on nomme *kesba,* qui y est la plus commune; le fruit en se développant[2] devient comme un œuf de poule et lui semble même supérieur par sa transparence et la finesse de son épiderme. On les met dans de grandes jarres, et quand on les en retire il reste au fond du vase une espèce de miel plus doux et plus parfumé que celui de l'abeille; on emploie d'ailleurs ce suc aux mêmes usages culinaires que le miel chez nous, et l'on en fait des confitures[3]. + Gafça produit énormément de pistaches, à ce point que je suis tenté de croire qu'il n'y en a que là en Ifrikiyya; on les exporte en Ifrikiyya, au Maghreb, en Espagne et en Egypte. + Celles qui viennent de Syrie sont petites et ne ressemblent pas à celles de Gafça, qui sont presque aussi grosses que des amandes. Ce fruit, quand il est encore attaché à l'arbre qui le produit, est le plus beau de la création : il se présente en grappes analogues aux grappes de raisin. Le parfum pénétrant qu'il exhale est tel que le voleur n'ose s'en emparer, car il est aussitôt trahi par l'odeur. Il y a dans les jardins quantité de végétaux aromatiques, tels que le myrte, le jasmin, le nard(?), le narcisse, le lys, la

(1) A « et l'amande ».

(2) A, فتوبى; B, فترفى; C فترة

(3) Edrisi raconte quelque chose d'analogue, d'une espèce de datte de Gabès (p. 125).

Digitized by Google

violette, etc. De la rose, qui est généralement blanche, on extrait une eau dont l'odeur est tout ce qu'il y a de plus pénétrant et ressemble au *djoûri* (eau tirée des roses rouges) qu'on exporte d'Egypte[1]. On fait aussi à Gafça des *ridâ*, des *taylesân*[2] et des turbans d'une laine extraordinairement fine, qui ressemblent aux vêtements portés par les nobles. On y fabrique des vases de poterie nommé *rîhiyya* (aériens), destinés à contenir de l'eau, qui sont d'une blancheur éclatante et extraordinairement minces, tels qu'on n'en voit nulle part de pareils[3]. Le verre qu'on y fabrique est de très belle qualité; on y fait des vases très remarquables vernissés intérieurement[4] et de non moins beaux vases dorés. Cette ville est à tous les points de vue une vraie capitale; les habitants sont dans l'aisance, ont de grands biens et font de larges aumônes. Ils célèbrent en très grande pompe l'*achoûra* [fête du 10 moharrem], qu'ils regardent comme l'équivalent des autres grandes fêtes; ils distribuent à cette occasion des aumônes abondantes ainsi que des vêtements aux musulmans (pauvres).

[P. 41] Gafça était la ville d'Ifrikiyya dont le territoire était le plus étendu +; on y comptait deux

---

(1) La leçon correcte الجورى se retrouve dans A et C; il ne s'agit pas de جاوى « javanais », ainsi que l'a pensé Kremer.

(2) C, اردية و طياليس ces deux mots indiquent deux manteaux d'espèces différentes; A lit اردية و طبالس

(3) Bekri parle dans des termes identiques de la fabrication de ces vases dans la ville de Tunis (p. 99).

(4) A واوانى حنتم عجيبة; le second de ces mots ne se retrouve ni dans B ni dans C.

Digitized by Google

cents châteaux[1], tous peuplés et florissants, remplis d'arbres divers, palmiers, oliviers, pistachiers et arbres fruitiers de toutes sortes, ayant des sources, des rivières et des puits[2]. Parmi ces bourgades, connues sous le nom de *Koçoûr K'afça,* figure la ville de T'OURAK'[3], à mi-chemin entre Gafça et Feddj el-Himâr quand on se dirige vers Kayrawân; elle était grande et bien peuplée, et avait une mosquée principale. + Les caravanes, quand elles passaient dans ces bourgades, encapuchonnaient leurs chameaux et leurs montures pour les empêcher de brouter les feuilles des arbres, tant ceux-ci étaient nombreux. Mais maintenant elles sont ruinées et la solitude y règne depuis que les Arabes nomades, pénétrant en Ifrikiyya, y ont ravagé Kayrawân ainsi que les autres bourgades, les centres habités et de nombreuses villes de cette région +.

Le canton de KASTILIYA est vaste et compte de nombreuses villes, parmi lesquelles TAWZER, qui en est la capitale. + C'est auprès de cette ville fortunée que périt l'ennemi de Dieu, le misérable Mayorquin, d'un coup de flèche qui le frappa à la clavicule et mit fin à ses jours; ce fut là pour elle une marque toute spéciale de faveur. Ce chef avait, pour se venger des habitants, mis le siège devant la ville en 582 (23 mars 1186) et l'avait assez poussé pour rester vainqueur. Mais ensuite notre puissant Prince l'en expulsa, et le

---

(1) *Kaçr*, ou, selon la prononciation locale, *kçar*, pluriel *kçoûr*, doit s'entendre, ainsi qu'on le fait dans le sud, de villages fortifiés ou entourés d'un mur de pisé.

(2) Nos textes portent والآثار; je lis والآبار

(3) A et C orthographient طوارق; Bekri طراق; ce nom n'est plus connu de nos jours, d'après M. de Slane.

Digitized by Google

vaincu, fuyant droit devant lui, gagna le désert et rejoignit les Benoû Korra[1]; puis quand l'armée victorieuse quitta l'Ifrikiyya, il y rentra, se figurant que tout ce qui est blanc est bon. Mais la mort lui survint du côté où il ne s'y attendait pas, et il fut, dit-on, frappé par une flèche provenant d'une machine à rouet +.

Tawzer est une grande et ancienne ville, qui est entourée d'une muraille de pierres et de briques crues et autour de laquelle s'étendent de vastes faubourgs. Elle dispose de quatre portes et son bosquet (de palmiers) est considérable. C'est cette région qui, dans le Djerîd, produit le plus de dattes; aussi est-ce de là que les divers pays d'Ifrikiyya et du Sahara en tirent leurs provisions[2] à cause de l'abondance et du bon marché de ce fruit, ainsi que de la situation de Tawzer à la lisière du Sahara.

On ne sait ce qu'il y a par delà, [P. 42] et nul ne peut pénétrer dans le désert qui est au sud de cette ville. Il s'y trouve, à ce qu'on prétend, une rivière de sable où, au lieu d'eau, c'est le sable qui coule[3]. Ce fait est souvent répété.

+ Les habitants de Tawzer sont les restes des Roûm qui occupaient l'Ifrikiyya avant la conquête musulmane, et il en est de même de la majeure partie des habitants de Kastîliya et du Djerîd; ces populations changèrent alors de religion afin de sauver leurs propriétés. On y trouve aussi des Arabes musulmans qui y habitaient lors de la conquête, ainsi

(1) Ou les Benoû Demmer, d'après A et C, ببني دمر فعدد قفول

(2) Je lis تمتان avec A.

(3) Cf Bekri, p. 117, *ouadi'l-djemal*, et la note 3; ainsi que p. 119.

Digitized by Google

que des Berbères qui pénétrèrent autrefois dans ce pays lorsqu'ils furent forcés de s'exiler de leur patrie. Les Berbères, en effet, dont la patrie était le pays de Palestine en Syrie et les régions voisines, avaient alors pour roi Djâloût (Goliath) le tyran rebelle. Cette appellation de Djâloût était d'ailleurs commune à tous les rois berbères. Mais quand vint le jour où David tua ce Goliath, ainsi qu'il est raconté dans la portion historique du Saint Livre, ces peuples se dispersèrent dans divers pays : la plupart d'entre eux se dirigèrent vers le Maghreb; une portion s'installa dans le voisinage de l'Egypte; les Berbères se disséminèrent donc dans l'Ifrikiyya et le Maghreb, parvinrent jusqu'à l'extrême limite de cette région à plus de deux mille milles de Kayrawân et s'y fixèrent, ainsi que cela est encore de nos jours. L'Ifrikiyya était alors occupée par les Francs, qui en furent chassés par les nouveau-venus et refoulés dans les îles, en Sicile et ailleurs. Mais ensuite les Francs revinrent occuper leurs villes et leurs cultures, à la suite d'arrangements pacifiques conclus avec les Berbères, lesquels choisirent pour y habiter les montagnes, les sables, les déserts et les endroits les plus reculés, tandis que les Roûm occupaient les villes et les champs cultivables. Cela dura jusqu'à la conquête musulmane, où les Roûm furent une seconde fois refoulés devant les envahisseurs et regagnèrent les îles, à l'exception toutefois de ceux qui se firent musulmans, et qui restèrent ainsi dans le pays en conservant leurs biens; tels furent les gens de Kastîliya[1].

Les gens de Tawzer vendent les produits de leurs

(1) Les mêmes renseignements sur la population du Djerîd sont rapportés par Tidjâni (*J. As.*, 1852, II, 209).

Digitized by Google

latrines, ce dont on leur fait un reproche[1], car ils ne se servent en effet pas d'eau quand ils vont aux cabinets, pour ne pas perdre leurs excréments. Quand l'un d'eux a uriné dans cet endroit réservé, [P. 43] il va faire ses ablutions dans l'un des canaux qui coulent en ville ou dans la rivière. Quand il en est temps, le courtier en excréments fait sa tournée en ville, en recherchant par dessus tout les matières sèches et en dédaignant ou à peu près les matières plus ou moins liquides. Dans les jardins on établit le long des passages fréquentés des latrines à l'usage des gens que presse le besoin ou qui sont étrangers au pays. Mais l'indigène, dût-il se retenir un jour ou deux, ne satisfait à ses besoins que dans ses propres cabinets. Tout cela n'a d'autre raison que la nécessité de fumer la terre, laquelle, par suite de sa proximité du Sahara, est extrêmement sèche[2]. Tous ces pays du Djerîd sont plus humides et plus gras les uns que les autres; mais Tawzer est le plus sec de tous.

On compte vingt milles de Tawzer à + Neft'a[3],

---

(1) Ici comme dans d'autres passages on trouve les deux leçons يعبرون et يعبرون J'ai suivi la première, comme a fait aussi M. de Slane, Bekri, p. 8 du texte, 23 de la trad. Mais on peut entendre « ce pourquoi on les cite ». Cf. *Voyages dans le sud*, 290; Tidjâni, 201.

(2) Ces choses se voient ailleurs encore qu'à Tawzer. Ainsi dans le district de Su-Tchi, en Chine, raconte un voyageur, « l'ordure ne s'accumule pas sur les chemins, et pour cause. Faute de pâture, peu ou point d'élevage et, par suite, rareté extrême des engrais Le moindre détritus a son prix; le cultivateur le guette comme le collectionneur poursuit une pièce rare... A chaque minute se détache, au bord du sentier, la silhouette gracieuse d'un édicule que, de prime abord, on pourrait prendre pour un petit oratoire à l'usage des pèlerins ou, mieux encore, pour un pavillon de plaisance. Ces abris sont tout simplement — comment dirai-je? — des châlets de nécessité construits par le propriétaire du champ contigu » (M. Monnier, *Le tour d'Asie)*.

(3) « C'est une ville bâtie en pierre et dont les habitants professent les doctrines chi'ites, à ce point qu'on l'appelle *la petite Koûfa* » (Dimichki, p. 238). C'est également ce que dit Bekri, p. 175.

Digitized by Google

qui est une grande et ancienne ville de K'ast'îliya, entourée d'une muraille édifiée par les anciens, et garnie d'une forêt de palmiers et de jardins qui produisent des fruits de toute espèce. Le territoire est très fertile et les jardins sont irrigués avec les eaux de la rivière qui y passe. Les habitants, qui sont dans l'aisance, descendent des Roûm, ainsi que nous l'avons dit. Dieu est plus savant +.

Dans cette région de Kastîliya se trouve encore Tak'yous, qui se compose de quatre villes contiguës, chacune ceinte d'une muraille, mais si peu distantes entre elles que l'on peut presque se parler de l'une à l'autre. Les habitants sont propriétaires de quantités de bosquets de palmiers, d'oliviers et d'arbres fruitiers de toute espèce. C'est la partie de Kastîliya où l'on trouve le plus d'oliviers, qui fournit le plus d'impôts et où l'atmosphère est le plus agréable; on y trouve de nombreuses sources d'eau douce ainsi que des eaux courantes. Dieu est plus savant[1].

En Kastîliya il y a encore la ville d'El-Hamma, appelée aujourd'hui Hâmma des Benoû Behloûl, lesquels sont les seigneurs de ces régions ou plutôt les plus distingués d'entre les habitants[2]. Ils descendent des Roûm du pays qui se convertirent à l'islamisme pour conserver leurs biens. Leur générosité est grande, de même que leur respect pour leurs hôtes et le vif penchant qu'ils montrent à exercer l'hospitalité; [P. 44] c'est de là que vient le renom dont ils jouissent dans ces régions. Cette ville a un château-

(1) Sur Tak'yoûs, ou Dok'yoûs, cf. Merrâkechi, tr. fr., p. 236 n.; *Voyages dans le sud de l'Algérie*, pp. 123 et 286.

(2) Sur El-Hâmma, voir *ibid.*

Digitized by Google

fort qu'on nomme le Palais *(el-K'açr)*, qui est réservé aux Benoû Behloûl[1] et à leur entourage, tandis que de vastes faubourgs sont habités par la masse du peuple. La production en dattes, en olives et en fruits de toutes sortes est considérable. Il y a d'autres villes de Nefzâwa qui lui ressemblent. Toutes les eaux y sont très chaudes. Nulle part dans le Djerîd la vigne ne produit plus de fruits ni de meilleure qualité; le sirop شراب qu'on en retire est meilleur et plus parfumé que partout ailleurs, et les habitants prétendent qu'on peut l'employer tout comme de l'huile pour alimenter les lampes. On y trouve aussi le *khanfis*, espèce de datte qu'ils appellent ainsi, qui est d'une teinte noirâtre, en même temps que très douce et très grosse[2].

Il y a d'ailleurs en Kastîliya de nombreux châteaux

---

(1) A présente encore ici une lacune (f. 96, l. 3 ad f.) dont on n'est averti par aucun indice matériel : dans une huitaine de lignes fort corrompues l'auteur semble annoncer qu'il va parler des actes du prince (c'est-à-dire de Ya'koûb El-Mançoûr), mais aussitôt après viennent les formules louangeuses de la Divinité qui annoncent ordinairement la fin de la copie, et nous trouvons en effet l'*explicit*. — Voici ce texte :

... ببنى بهلول الى هذه الايام السعيدة الامامة واصبى اليها
ما رفعته للحضرية العلية مفاخر [96 v°] هذا الامر العالى ايد الله
دوامه سنة ثمانين وما تزيد عددى فى فتوحاته المستا صلة لشافة
الاعدا الى حيث يبلغ فى الزمن فهو عيلى وسعيى وتصيبى من
الجهاد ولرايى اذ هو اعمال القلوب الماجبت لما خط من الذنوب
والله تعلى يجعله عملا مقبولا لديه فالاجتهاد والتكلا عليه
لا رب غيره الخ انتهى هذا الكتاب الخ

Comparez Amari, *Biblioteca*, trad. I, p. LXXIX. — Il en résulte qu'à partir d'ici et jusque dans le cours de l'article consacré à Fez, le texte Kremer n'est plus rapproché que de celui du ms d'Alger.

(2) C'est à tort que j'ai introduit une correction dans ce passage traduit en note dans Merrâkechi, p. 236.

Digitized by Google

(kçoûr) et des terres cultivées et habitées sans solution de continuité et dont nous ne parlons pas, dont nous ne disons même pas les noms.

De la région du Djerîd fait encore partie NEFZAWA, qui forme un canton comme celui de Kastîliya, et où il se trouve des villes, des *kçoûr* et de nombreux champs cultivés formant un tout bien peuplé[1].

+ T'ORRA est une ville ceinte de murailles et bien fortifiée dans le pays de Nefzâwa; elle a de vastes bosquets de palmiers, d'oliviers et d'arbres fruitiers de toute sorte[2].

BICHCHARA est une autre ville de Nefzâwa; elle est ancienne, ceinte de murailles et a de vastes bosquets tout remplis de palmiers, d'oliviers et d'arbres fruitiers de toute sorte[3].

AÏTEMLIN[4], toujours dans la même région, est une petite ville fortifiée, entourée de faubourgs et de bosquets de palmiers, d'oliviers et d'autres arbres fruitiers. « Aïtemlîn, a dit un lettré, malgré son peu d'importance et son obscurité, compte sept lettres dans son nom, tandis que Miçr, malgré son importance et sa renommée, n'en compte que trois » +.

---

(1) Bekri (p. 115) dit quelques mots de Nefzâwa, qu'Edrisi ne fait que citer; voir Tidjâni, *J. As.*, 1852, II, 192.

(2) C'est l'une des deux capitales de Nefzâwa, d'après la traduction Rousseau de Tidjâni *(J. As.*, 1852, II, 190; cf. 193). Il n'en est parlé ni par Bekri ni par Edrisi; ce nom ne figure pas non plus dans la liste des localités de cette région qu'a dressée Pellissier (p. 146). Il est question ailleurs d''Ayn Torra *(Voyages dans le sud*, etc., 280). Cf. *Géogr. d'Aboulféda*, p. 201.

(3) C'est la seconde capitale de Nefzâwa, d'après Tidjâni, p. 194. Pellissier donne l'orthographe *Becheri*, (p. 146). Cf. Jakubi, *Descriptio*, p. 79.

(4) B Aïtmelmin ايتمليمن, C ايتعيمن (avec les voyelles Ayta'ayman) et ياتصيمن; ce mot ne doit avoir que sept consonnes d'après ce qui est dit ensuite. Pellissier écrit « Telemine تليمين » (pp. 146 et 406).

Digitized by Google

Dans Nefzâwa comme dans Kastîliya, il y a des villes, des *kçoûr* et des cultures; cette province compte de nombreux palmiers, et des vergers très productifs. Dans la ville même de Nefzâwa il y a une source importante, appelée en berbère TAOURGHA[1], [P. 45] dont l'aménagement remonte aux anciens, et qui est la plus considérable de toutes celles du Djerîd; on ne peut en trouver le fond.

Près de Nefzâwa est une ville antique et inhabitée, connue sous le nom d'EL-MEDINA, qui renferme de nombreuses ruines remontant à l'antiquité[2].

De Nefzâwa à Kastîliya on compte une journée de route à travers un sol mou et des marécages salins, où le chemin à suivre est indiqué par des poteaux plantés dans une terre mouvante et humide qui ressemble à du savon. Si par erreur on ne suit pas la route marquée par les poteaux, on s'enfonce dans ces marais, où ont autrefois péri des armées et des troupes de voyageurs qui s'étaient engagées en ces lieux sans en connaître la nature ou qui furent trompées par les poteaux[3]. On ne sait jusqu'où vont ces marécages, mais ils s'étendent au loin dans ces régions désertes; on n'y passe que pour aller à Tawzer et vers le pays de Kastîliya en suivant à proximité de la terre ferme les poteaux indicateurs. On prétend cependant qu'ils s'étendent jusqu'au pays de Ghadâmès. + Tous ces marécages *(sebkha)* forment autant

(1) La source de Tâourgha est placée, d'après la traduction de Tidjani (p. 194, l. 1.) à quelque distance de Bichchara ou Bichri; mais d'après Bekri aussi, elle est dans la ville même [c'est-à-dire la capitale] de Nefzâwa (p. 115).

(2) El-Medina est aussi mentionnée par Bekri (p. 116).

(3 Tidjâni *(l. l.* p. 196) parle assez longuement de ce passage de la Sebkha; Cf. Bekri, p. 116.

Digitized by Google

de salines, et un lieu situé entre Nefta et El-Hâmma est connu sous le nom de SAB' SIBAKH (les sept *sebkha)*. Au milieu de la route qui mène de la ville de Tawzer à Nefzâwa, il y a un îlot renfermant une source d'eau douce où s'abreuvent les voyageurs. Pendant la période estivale, peut s'en faut que ceux qui passent par là ne succombent[1] à la chaleur qui se dégage du sel; l'eau même qu'ils transportent dans des outres se charge de sel, et il faut pour la boire y ajouter du sucre ou du miel, ce que j'ai vu de mes propres yeux.

Voici ce que dit le réviseur : Après la déroute infligée par le khalife Aboû Yoûsof à ce misérable Mayorquin sous les murs de Hâmma des Matmâta, le vaincu put s'enfuir grâce à un ingénieux stratagème en se jetant dans ces marécages, et les Almohades se lançant à sa poursuite marchèrent sur ses traces jusqu'à ce qu'ils arrivassent auprès de Tawzer; mais il était parti de là pour s'enfoncer dans le Sahara de cette ville. Alors le khalife écrivit dans les régions occidentales *(sic)* pour faire connaître la situation, et à l'effet de témoigner leur respect pour ce message, les Almohades sortant de Gabès " entrèrent dans le Sahara de cette ville et se dirigèrent [P. 46] vers le Djerîd situé par delà, en suivant des routes inconnues aux armées, ignorées des laboureurs, où nul voyageur ne s'était jamais aventuré, où toute trace de terre avait disparu, où il n'y avait que le vide absolu et complet[2], où manquait toute eau sourdant du sol

(1) C s'arrête ici et passe à ce qui concerne la Kal'at Aboû Tawîl, présentant ainsi une lacune qui correspond aux pp. 45, l. 13 à 48, l. 5 de l'édition Kremer.

(2) Lisez avec le ms de Vienne القفر اليباب

Digitized by Google

ou provenant d'une pluie antérieure; il n'est certes pas peu remarquable de passer par ces endroits, dont les signes ne peuvent être décrits que par un chercheur à la plume légère(?)"

Derdjin(1), qui est la ville extrême du Djerîd, est grande, ancienne et située non loin de Nefta. C'est là que se fabriquent les vêtements nommés *derdjîni* analogues à ceux de Sedjelmesse pour l'étoffe et la couleur, mais qui leur sont inférieurs pour la qualité. Non loin de là se trouve le pays de Souf +, par delà lequel il n'y a plus ni cultures ni animaux; il n'y a plus que des dunes sablonneuses où l'on se livre à la chasse du *fenek*, qui a dans ces régions une peau dont on ne trouve la pareille nulle part ailleurs. Les habitants de ces contrées racontent qu'une troupe d'hommes désireux de connaître ce qu'il y avait par delà Kastîliya, comme Tawzer et autres lieux, s'approvisionnèrent de vivres et d'eau et marchèrent pendant plusieurs jours dans ces déserts et ces sables sans trouver aucune trace de culture; la plupart d'entre eux y périrent.

+ Le réviseur dit : Ces sables et les déserts qu'ils forment furent parcourus par ce misérable quand les Almohades le poursuivirent, lors du séjour du Prince des croyants sous les murs de Gafça. Ce qui le fit se lancer dans ces régions fut l'habitude qu'il avait contractée quand il vivait à Mayorque auprès de son père : cet ennemi de Dieu, entre autres méfaits, se lançait en pleine mer, où il croisait toute la journée, et à l'arrivée de la nuit il se rapprochait de la terre ferme pour saisir le moment propice d'attaquer les

(1) Probablement le Zerzine زرزين de Pellissier (pp. 146 et 407).

Digitized by Google

riverains. Usant ici du même procédé, ce misérable s'engagea dans le désert pendant que le khalife séjournait en Ifrîkiyya, et quand celui-ci s'en éloigna, le Mayorquin regagna le pays le plus proche, c'est-à-dire Tawzer. Mais ce fut là que la mort le frappa, ce qui est l'une des preuves de la faveur dont jouit ce prince auguste; la main divine châtia ainsi les méfaits antérieurs dont il s'était rendu coupable en versant le sang, ravageant les biens et violant les femmes d'Ifrîkiyya +.

L'auteur dit : Les habitants du Djerîd mangent les chiens, dont ils apprécient la chair; ils les engraissent et leur donnent pour nourriture des dattes, prétendant que de la sorte cette chair [P. 47] devient la plus fine de toutes[1]. + On ne trouve pas au Djerîd de cas d'éléphantiasis, et celui qui en est atteint et qui vient du dehors voit sa maladie disparaître[2]. D'après les indigènes, cela est dû à la datte mangée verte et qui s'appelle *behr;* celui qui commence à être atteint de cette affection s'en guérit, avec la permission de Dieu, en mangeant de grandes quantités de *behr* et en buvant l'eau qu'on en retire par la cuisson +[3].

---

(1) L'usage de la chair de chien est assez souvent reproché aux habitants des oasis, et notamment aux Khârédjites; mais certaines tribus arabes avaient la même coutume, ainsi qu'en témoignent des vers cités par Moula Ahmed (*Voyages*, etc., 290). Cf. Bekri, p. 119; Tidjani, p. 202. Voyez les détails donnés sur cet usage par le docteur Bertholon, *Exploration anthropologique de l'île de Gerba* (dans *L'anthropologie*, 1897, p. 560).

(2) Je lis ص.ه.ت تَوَقَّفَتْ avec Bekri. Pareille chose est rappelée par ce géographe (p. 330) comme se rapportant à Sidjilmâsa, où, dit-il, on mange également du chien.

(3) Il semble y avoir ici une lacune, puisque le texte saute du sud de la Tunisie à Bâdja, sans mentionner aucune autre ville de l'intérieur.

Digitized by Google

Badja, qui figure parmi les localités célèbres d'Ifrîkiyya, est une grande ville qui remonte à une haute antiquité; il s'y trouve des ruines anciennes et elle a une forte citadelle qui fut construite dans l'antiquité en pierres de taille et de la façon la plus solide; elle serait, dit-on, contemporaine de Jésus. La ville est bâtie sur une colline d'une blancheur tellement éclatante qu'elle a, à cause de cela, reçu le nom de Chems, *soleil*[1]. Il s'y trouve de nombreux ruisseaux et sources, notamment une source considérable, appelée 'Ayn ech-chems *(source du soleil)*, qui est au pied du rempart, vis-à-vis la porte appelée *Bâb 'Ayn ech-chems*. Les vivres y sont à un bon marché excessif, à ce point que, quand l'année est bonne ailleurs, le blé y est sans valeur; aussi appelle-t-on Bâdja le grenier de l'Ifrîkiyya. C'est de là que toutes ces régions, qu'elles soient habitées par des Arabes ou par des Berbères, tirent leurs approvisionnements[2], tant l'abondance et le bon marché y sont grands. Cette ville a donné son nom à celle qui est appelée de même et qui est située en Espagne, la Bâdja de l'ouest (Béja).

La Bâdja d'Ifrîkiyya est proche de la banlieue de Koll (Collo), qui est bien connue à raison de la quantité de céréales qu'elle produit; le sol de cette banlieue, noir et friable, convient parfaitement à toutes les espèces de grains. On voit rarement des pois chiches et des fèves comparables à ceux qu'on y récolte[3]. Bâdja est le chef-lieu d'un territoire consi-

---

(1) Bekri (p. 136 appelle la colline elle-même *'Ayn ech-chems*. Sur Bâdja, voir également Edrisi, p. 134.

(2) Je lis تمتان au lieu de تمتاز

(3) Cette description de la fertilité du sol se rapporte dans Bekri (p 137) non pas à Collo mais à Bâdja.

Digitized by Google

dérable où il y a de nombreuses bourgades florissantes, entre autres celle d'El-Mo'arreba[1], qui est importante et renferme de nombreux monuments de l'antiquité : ce sont des églises encore debout et très bien conservées, dont on dirait que les ouvriers viennent seulement d'y mettre la dernière main. Ces édifices, tous revêtus de marbres précieux, présentent ce trait remarquable que leurs murailles abritent un nombre tellement considérable de corbeaux [P. 48] qu'on croirait à les voir que tous les oiseaux de cette espèce qu'il y a au monde s'y trouvent réunis. On prétend qu'il s'y trouve un talisman qui les attire. On se disputait le gouvernement de Bâdja, en disant : « Qui donc peut renoncer au blé d''Anda, aux coings de Zâna, aux raisins de Bât'a[2] et aux poissons de Derna? » Derna est le nom d'un grand lac situé entre Bâdja et Tabarka.

Sur la route qui mène de Kayrawân à la K'al'at[3] Aboû T'awil ou K'al'at Hammâd, du côté du Sahara, il y avait de nombreuses villes qui furent ruinées par les Arabes lors de leur entrée en Ifrîkiyya. De ce nombre était Sebiba, ville qui remonte à une haute antiquité et où se trouvent des ruisseaux et des eaux courantes le long desquelles sont installés des moulins. Elle était le chef-lieu d'un territoire considérable, où il y avait de nombreux champs cultivés et des bourgades prospères. + Il s'y trouve aujourd'hui quelques habitations occupées par des tribus berbères

(1) Orthographié El-Mogheyra par Bekri, *l. l.* Edrisi n'en parle pas.

(2) *Balt'a* dans Bekri, p. 138. Quant à Derna, qui vient ensuite, il ne pourrait s'agir, si l'on en croit notre auteur, de Derna de la Cyrénaïque, ainsi que l'a pensé M. de Slane.

(3) Ici finit la lacune du ms C, signalée p. 84.

Digitized by Google

et arabes, et le canton porte le nom d'EL-K'ORA (les bourgades[1]). + Il n'y avait nulle part en Ifrîkiyya de sol plus fertile, de vergers plus riches en fruits et en sources jaillissantes. Il existe à Sebîba une fontaine considérable dont l'installation est ancienne et due aux peuples d'autrefois[2]. + On prétend qu'il s'y trouve un riche trésor[3]. Les habitants, entre autres choses extraordinaires dont ils se targuent, racontent que le premier de chaque mois on y trouve un gros dinar du poids de dix *mithkâl,* mais qu'il ne tombe qu'entre les mains de celui qui sait enchanter la source. Un homme, disent-ils, savait le faire à l'aide de fumigations et de paroles inintelligibles, de sorte que tous les mois il se procurait un dinar de cette espèce et se constitua ainsi une somme considérable +.

MEDDJANA est une ville qui remonte à une haute antiquité et où il y a des eaux et des sources. Elle est connue sous le nom de *Meddjâna des moulins;* il s'y trouve en effet une carrière d'où l'on extrait des pierres meulières qui n'ont pas de rivales au monde[4].

[P. 49] MERMADJENNA est une grande ville remontant à une haute antiquité et renfermant de nombreux monuments dus aux anciens, ainsi que des sources d'eau courante. C'est le chef-lieu d'un vaste canton qui produit des céréales et des vivres en abondance[5].

---

(1) C, El-K'awi.

(2) Il s'agit de l' 'Ayn Erbân (voir Bekri, 129 et 324).

(3) C اخبار كثير

(4) Voyez Bekri, pp. 121 et 323; Edrisi, pp. 106 et 138. On désigne aussi cette ville sous le nom de Kal'at Bosr (Jakubi, *Descriptio*, p. 75); cf. *Berbères*, I, 344).

(5) Bekri, p. 323; Edrisi, p. 137.

Digitized by Google

Tébessa[1] est une ville qui remonte à une haute antiquité et où l'on trouve de nombreux monuments dus aux anciens et des constructions remarquables; + c'est, après Carthage, la plus considérable d'Ifrîkiyya. Un théâtre *(dâr mel'ab)*, détruit en grande partie, est tout ce qu'il y a de plus remarquable comme construction. Dans un temple que l'on dirait bâti d'hier, on ne peut distinguer les joints des pierres, et l'on tenterait vainement d'y faire pénétrer une aiguille. A l'intérieur, des voûtes en arceaux et reposant les unes sur les autres, des chambres souterraines, de nombreuses coupoles sont d'un aspect surprenant. Les traces de fumée qui y sont encore visibles font prétendre que ce temple servait à l'évocation des esprits. On y trouve aussi des représentations d'animaux de toutes sortes ainsi que d'autres figures étranges représentant on ne sait quoi. Au milieu de la ville il y a un vaste temple bâti sur d'énormes colonnes de marbre; sur les parois extérieures sont figurés de la manière la plus surprenante des animaux de toute espèce, et qui constituent, à ce qu'on prétend, autant de talismans. On trouve encore d'autres talismans dans les ruines, où j'ai pénétré et où j'ai reçu d'un habitant l'une de ces figures symboliques, consistant en deux lions de cuivre rouge adossés par la partie postérieure du corps et sculptés de la plus merveilleuse façon. Cet homme me raconta qu'autrefois nul scorpion ne pénétrait à Tébessa et que si l'un de ces animaux y était apporté[2], il mou-

(1) Bekri pp. 121 et 323) est beaucoup plus bref; Edrisi ne fait aucune description de Tébessa, qu'il mentionne seulement comme étant à six étapes de Bougie (p. 106).

(2) Ou, « y pénétrait », d'après C, qui lit دخل

Digitized by Google

rait aussitôt. Cela dura jusqu'au jour où quelqu'un, en creusant dans les fondations d'une maison, y trouva un vase de cuivre renfermant des scorpions du même métal; il fondit le produit de sa trouvaille pour son usage personnel, et depuis lors les scorpions sont revenus dans la ville et incommodent les habitants. Aujourd'hui il n'y a plus d'habité à Tébessa que le château, qui constitue une forteresse considérable et est ceint d'une muraille de pierres de taille dont la construction est si parfaite qu'on la dirait d'hier +. [P. 50] Il y a encore dans cette ville des salles voûtées où les voyageurs se mettent avec leurs montures à l'abri de la pluie, et dont une seule peut contenir deux mille bêtes et plus.

Près de Tébessa coule la rivière appelée Wadi Mellak[1], qui n'a que peu d'eau pendant l'été, mais dont le fond de vase[2] rend le passage difficile. + Elle est dominée par la montagne nommée K'alb Mellak, qui s'élève haut dans les airs et est ainsi visible à plusieurs journées de marche.

Non loin de Tébessa se trouve la montagne appelée El-Ketf[3], vers le sommet de laquelle se trouve une caverne qui n'est accessible ni par le haut ni par le bas de la montagne. On prétend qu'elle renferme un trésor considérable, car les oiseaux, soit en allant s'y poser soit en s'envolant, font tomber de là de gros dinars d'un or de bonne qualité, ce qui est un fait bien connu dans ces régions +.

---

(1) Kremer ملان (Mellân); c'est l'Oued Mellègue de nos cartes.

(2) C ajoute وعرض المخائض « et la profondeur (?) des gués ».

(3) C, El-Maktef المكتف

Digitized by Google

Tébessa est entourée de nombreux vergers qui produisent des fruits remarquables, et notamment une noix de si bonne qualité qu'elle est devenue proverbiale en Ifrîkiyya.

Baghaya est une ville importante et considérable où il se trouve des monuments anciens. Il y a (dans les environs) des ruisseaux importants, des sources, des champs cultivés et des pâturages. Elle est située au pied de l'Aurès, montagne qui traverse les pays du Maghreb et de l'Ifrîkiyya, + s'étendant dans un sens de la mer Occidentale ou Ayghrîtoûk, sur l'Océan[1], là où finit la *montée de l'Exaucé*[2], et dans l'autre jusqu'à la mer Orientale, non loin d'Alexandrie, jusqu'au cap Awthân[3] : les navigateurs, quand ils ont doublé ce cap, se réjouissent et se considèrent comme arrivés à bon port. Cette chaîne commence au Maghreb, où elle forme les monts des Maçmoûda ou monts Deren, qui est la même chose que la montagne des Djezoûla nommée Ankist, c'est-à-dire l'Aurès. Là où habitent les Lawâta, c'est la montagne de Nefoûsa[4]. Le point

---

(1) ايغريطوق ci-dessus p. 55; C ايغريطوق على البحر المحيط

(2) Nous n'avons pas retrouvé ailleurs ce nom *'akabat el-mostedjâb* عقبة المستجاب : *'ak'aba* ou montée sert à désigner un grand nombre de lieux; *el-mostedjâb* est une épithète fréquemment donnée à 'Okba ben Nafi'.

(3) *Tarf Awthân* ou *Râs Awthân*, voir p. 3.

(4) Sur le Deren, cf. *Géographie* d'Aboulféda, II, 83; Edrisi, 73; Bekri, 353 et ci-dessous. « A Cheroûs, dont les habitants sont ibâdites, est contigü le mont Aurès, long de sept journées, où il y a de nombreux châteaux et habité par les Hawwâra, qui sont également ibâdites. Il se rattache au mont Wancherich, long de quinze journées et habité par des tribus berbères, ainsi qu'au mont Deren, qui est long de neuf journées, où prennent leur source de nombreuses rivières et où croissent le pin et le chêne; il a pour habitants des Çanhâdja, des Heskoûra, des Mezigha, des Dokkâla et des Warkâla. Cette montagne se prolonge dans les territoires de Merrâkech, d'Aghmât, de Der'a et du Soûs » (Dimichki, p. 139). Quant au nom *Ankist*, il paraît devoir être rapproché de Taadjost ou Tagaost (Abulféda, II, 84).

Digitized by Google

où finit cette montagne s'avance dans la mer sur une longueur de cent milles et davantage; ainsi se trouve constitué un vaste golfe[1] où le navire qui y a été poussé par les vents se trouve manquer du vent nécessaire pour en sortir, sans d'ailleurs pouvoir accoster, car le roc dur et lisse se dresse comme une paroi sans laisser de place pour un mouillage. [P. 51] Ce golfe est une des choses remarquables du monde +.

Non loin de Bâghâya se trouve le K'ABR MADGHOUS[2] (le Medracen), tombeau qui ressemble à une colline importante et qui est construit de briques minces scellées avec du plomb; sur le flanc sont disposés de petits étages. Sur le monument même on trouve des figures représentant des hommes, des oiseaux et des bêtes sauvages. Les côtés [de la partie supérieure] sont disposés en gradins. Bien des peuples anciens ont tenté déjà de renverser ce monument, mais sans y réussir, + tant la construction en est solide et aussi parce qu'un obstacle ne l'a pas permis[3]. On ignore au juste ce que c'est, si c'est un tombeau ou un temple; mais l'édifice est ancien et l'on ne sait à qui il remonte +. Il sert de lieu de rendez-vous à des oiseaux de toute sorte, qui y sont, prétend-on, attirés par des talismans[4].

+ Le DJEBEL ASRAW[5] figure parmi les montagnes

---

(1) C écrit correctement جون

(2) C écrit correctement مادغوس

(3) C « bien qu aucun obstacle ne s'y soit opposé ».

(4) C'est le *lac de Madghoûs* qui, d'après Bekri (p. 122), attire tant d'oiseaux. Mais nos textes parlent du Medrasen lui-même.

(5) B, اسرو ; C, اسروا qui doit, je crois, être corrigé en اوراس *Aurès*.

Digitized by Google

célèbres d'Ifrîkiyya; le sol en est fertile et l'on y trouve beaucoup de villes ainsi que de nombreuses ruines anciennes et des villes abandonnées, T'aik'a[1] par exemple, qui est de construction ancienne et dont les restes sont remarquables. J'y ai vu une demeure[2] dont la porte avait deux poteaux de pierre semblables à des montagnes et surmontés d'un linteau monolithe non moins énorme, qui était découpé et sculpté de la même manière que nous faisons du bois, d'une main des plus sûres et des plus remarquables. On se demande comment ce linteau a été soulevé à cette hauteur ou même extrait de la carrière.

Dans la ville d'Almous[3] on trouve aussi des ruines remarquables et des constructions merveilleuses qui témoignent que ç'a été un centre grand et important.

Chikka Benaria [*Sicca Veneria,* le Kef] est une grande ville située sur un prolongement du Djebel Aurès[4], et où il y a des monuments considérables; c'était, à ce qu'on dit, une des plus importantes villes d'Ifrîkiyya. L'eau y était amenée du dehors, et il y subsiste aujourd'hui encore de vastes réservoirs restés intacts. Elle a aussi une source qui débite beaucoup d'eau douce. Sous la montagne il y a un passage souterrain où peut passer un cavalier armé de la plus longue lance [P. 52] sans que celle-ci atteigne le sommet; on prétend qu'il renferme des trésors et

(1) C écrit *Çangha*, localité que je ne retrouve nulle part sous l'une ou l'autre orthographe.

(2) C, dont le texte est ici très fautif, dit « une chambre *beyt* dans une église » بيتا فى كنيسة له مظلم ديقان من حجرين

(3) Le nom de cette localité ne figure nulle part et doit être altéré; on pourrait songer à Laribus.

(4) Nos textes portent encore *Asraw*.

Digitized by Google

de grandes richesses +. On raconte encore qu'il y avait à Sicca Veneria une église renfermant un miroir fabriqué avec diverses matières et qui présentait cette particularité, que le mari qui soupçonnait la fidélité de sa femme pouvait y regarder pour découvrir la figure du complice de cette dernière. On raconte qu'il y avait alors un Berbère qui se donnait pour un homme vertueux et de bonnes mœurs. Le roi de Sicca Veneria, soupçonnant qu'il était l'amant de sa femme, regarda dans le miroir et y découvrit la figure du Berbère; il fit alors appeler les témoins nécessaires, arrêta le coupable et le mit à mort. Les parents de cet homme, irrités, pénétrèrent dans l'église, brisèrent le miroir et en emportèrent les débris[1].

+ Dans cette montagne il y a beaucoup de villes anciennes et ruinées où se rencontrent des monuments importants. Elle renferme beaucoup de centres cultivés et de bourgades; c'est un pays de culture et d'élevage +.

Parmi les villes célèbres d'Ifrîkiyya qui sont dans le voisinage de cette montagne figure CONSTANTINE, ville grande et florissante qui remonte à une haute antiquité et où il y a de nombreux restes de monuments anciens. + L'eau y était amenée d'une grande distance par des aqueducs analogues à ceux de Carthage et déversée dans de vastes réservoirs semblables à ceux de cette ville +. Constantine est une place excessivement forte et bien défendue, + plus imprenable qu'aucune ville connue d'Ifrîkiyya; nulle autre ne peut lui être comparée sinon Ronda en Espagne, à laquelle elle ressemble beaucoup par son emplace-

(1) Bekri ne parle de cette ville que pour rapporter à peu près la même légende (p. 82); Edrisi n'en parle pas du tout.

Digitized by Google

ment, le ravin qui l'entoure et l'abîme qui l'isole. Constantine cependant est plus importante, plus vaste et plus élevée, car elle repose sur une montagne de roc que la volonté divine a isolée +.

[P. 53] Sur trois côtés de la ville s'étend un grand ravin où coule la rivière principale en faisant le tour de la place + et roulant avec un bruit terrifiant pour les oreilles de celui qui s'en approche. Les anciens avaient jeté par dessus + un grand pont ou plutôt trois ponts superposés, dont le plus élevé affleurait à la partie supérieure du ravin. Il donnait accès à la porte de la ville et en formait le prolongement. Au bout du pont et près de la porte avait été construite une chambre sur voûtes, dénommée par les habitants *El-'Aboûr,* c'est-à-dire Sirius, parce qu'elle était comme suspendue dans la sphère céleste. Quand on se trouve au milieu du pont pour gagner la rive opposée, on dirait qu'on vole en l'air, et l'eau qu'on aperçoit se précipitant au fond de ce profond ravin ne semble être qu'un faible ruisseau. + Je suis plusieurs fois entré à Constantine, qui est l'une des merveilles du monde, pour y examiner les monuments; j'ai pénétré à dessein dans de nombreux endroits pour y contempler les ruines de l'antiquité.

Constantine est le chef-lieu d'un district étendu où il y a de nombreuses bourgades prospères et bien peuplées, formant un pays fertile et qui fournit beaucoup de céréales. Autour de la ville il y a des vergers qui produisent beaucoup de fruits, mais il y fait très froid, il y neige et le vent y souffle fréquemment, à cause de l'altitude[1].

---

(1) C'est Edrisi (p. 110) qui donne de Constantine la description la plus circonstanciée.

Digitized by Google

Le port le plus proche de Constantine est celui de Collo, situé à moins de deux journées de marche. Dieu est plus savant +.

Mila est une ville qui remonte à une haute antiquité et dont l'importance est attestée par les quelques restes de monuments anciens qu'on y trouve. Elle est maintenant florissante, bien peuplée et très fertile; les vivres y sont à bon compte, et elle est le chef-lieu d'un territoire étendu formé de bourgades prospères; il s'y tient fréquemment des marchés bien approvisionnés; elle est ceinte d'un rempart de pierres de taille de construction antique. Au milieu de la ville jaillit une fontaine d'eau douce dont l'installation est due aux anciens [P. 54] et qui a un grand conduit souterrain + où l'on peut pénétrer, mais dont on ne peut trouver l'extrémité[1]. On ne sait d'où vient cette eau, + mais l'on prétend qu'elle arrive d'une montagne du voisinage nommée Tamrout[2]. On nomme cette fontaine 'Ayn Abou's-Seba'.

+ Non loin de Mîla se trouve le Djebel el-'ançol (montagne de la Scille), nommée aujourd'hui montagne des Benoû Zeldawi[3], nom d'une grande tribu[4] berbère qui y habite et qui se montre très souvent réfractaire aux gouverneurs, grâce à la difficulté d'accès de ces montagnes. Dans celles-ci on trouve plusieurs villes, des champs cultivés, de nombreuses bourgades; c'est la région montagneuse la plus fertile

(1) B أخر; C حد

(2) Variante dans Bekri (p. 153), *Beni Yarout*. Peut-être Tazroût?

(3) Il a été plus haut question de cette montagne, voir p. 31.

(4) Je lis avec C قبيل كبير

Digitized by Google

d'Ifrîkiyya, et l'on y trouve tous les fruits : des pommes très grosses, des coings qui n'ont leurs pareils nulle part, et beaucoup de raisins +.

A une journée de Mîla, sur la route qui mène à la K'al'at Aboû T'awîl, autrement dite K'al'at Hammâd, on rencontre Sétif, ville qui remonte à une haute antiquité et qui, munie autrefois d'un rempart de pierres de construction ancienne, fut démantelée par les Ketâma marchant sous les drapeaux d'Aboû 'Abd Allâh Chî'i. Les vivres sont à très bon marché à Sétif, qui est abondamment fournie en fruits, en eaux, en ruisseaux, en vergers et en arbres[1]. Dieu est plus savant.

El-Ghadir est une grande et ancienne ville située au milieu de montagnes qui l'entourent[2]. Il y coule une rivière formée de la réunion de sources dont les eaux se déversent dans un terrain vaseux d'où elle tire son origine; c'est le Sehour[3], qui se dirige ensuite vers El-Mesîla. Quant à celle-ci, qui fait partie du Zâb, nous en parlerons à propos de cette dernière région.

+ Proche d'El-Ghadîr est la banlieue d''Adjisa, qui est étendue[4] et fait beaucoup de céréales et d'élevage, mais où sévissent le froid et la neige. Je suis entré dans cette région dans la saison d'été, et j'y ai constaté de la gelée de bon matin; aussi parle-t-on

---

(1) Sur Sétif, voir Bekri, 178; Edrisi, 115.

(2) Cette localité est appelée Ghadîr Warroû par Bekri (p. 178). Edrisi, qui la nomme aussi El-Ghadîr, la place à huit milles d'El-Mesîla, et à huit milles Est de la Kal'at Hammâd (p. 107); elle est à une demi-journée de cette dernière, d'après le *Mochtarik* (p. 323).

(3) Aussi écrit *Seher*, l'*Oued el-Kçob* actuel (Bekri, 141 et 143).

(4) B مديو, C مديد

Digitized by Google

proverbialement de ce côté du froid qu'il fait à 'Adjîsa en plein été; qu'on juge de ce que ce doit être l'hiver! On y récolte de l'indigo qui a une grande réputation. Dieu est plus savant +[1].

[P. 55] La K'al'at Abou Tawil, qui n'est autre que la K'al'at Hammâd, est une ville considérable qui remonte à une haute antiquité et qui est le chef-lieu d'un vaste district; on y produit beaucoup de céréales et de vivres de toute sorte. Elle est située sur une montagne considérable et dans une position si forte qu'on ne peut (guère) l'attaquer. + Elle a servi de capitale aux Benoû Hammâd, groupe de Çanhâdja qui a régné en Ifrîkiyya. Quand [les Fatimides] partirent pour l'Egypte, ils laissèrent en qualité de gouverneur d'Ifrîkiyya [Bologgîn ben] Zîrî ben Mennâd Çanhâdji, qui resta leur fidèle agent jusqu'à sa mort[2]. Il eut pour successeur son fils Haboûs[3], qui leur resta également soumis jusqu'à son dernier jour. Haboûs eut pour successeur son fils Bâdîs, qui lui-même fut remplacé par son fils El-Mo'izz, lequel cessa de reconnaître l'autorité des Fatimides et fit un affreux carnage (de leurs partisans) en Ifrîkiyya. Cela se passa de la manière que voici : El-Mo'izz ben Bâdîs portait dans son cœur un secret amour pour les *Compagnons,* mais professait extérieurement les doctrines chîites. Or, en Ifrîkiyya, le

(1) Bekri se borne à citer la montagne habitée par les 'Adjîsa proche d'El-Mesîla (p. 142). Cette montagne portait aussi le nom de Kiyâna; ce territoire séparait l'ancienne province de Bougie et le royaume d'Ifrîkiyya (M. de Slane, *Table géog.* de l'*H. des Berb.*).

(2) On trouve des détails sur les circonstances où fut choisi Bologgîn dans le *Bayân,* I, 305. Les mots entre crochets manquent dans B et dans C.

(3) Ibn Khaldoûn ne le connaît que sous le nom d'El-Mançoûr (*Berb.*, II, 12).

Digitized by Google

nombre des habitants sonnites était peu considérable par la raison que la maison régnante était chîite. Un jour, raconte-t-on, El-Mo'izz s'avançait à cheval dans les rues de Kayrawân, alors capitale de l'Ifrîkiyya, quand, sa monture ayant bronché, il prononça les noms d'Aboû Bekr et d''Omar; ce qu'entendant les Kayrawâniens se soulevèrent contre les Chîites, qu'ils massacrèrent partout où ils en purent trouver, et le même mouvement se propagea dans toute l'Ifrîkiyya. Il en périt ainsi plus de vingt mille, dit-on, à Kayrawân et dans les territoires qui en dépendent[1]. Les descendants de Zîrî ben Mennâd Çanhâdji régnèrent de la sorte en Ifrîkiyya jusqu'au jour où les Arabes y pénétrèrent pour les combattre, et alors [El-Mo'izz] le prince régnant à Kayrawân, établit sa demeure dans la ville de Mehdiyya. Or Hammâd ben Ibn Haboûs[2] s'était antérieurement soulevé contre son cousin paternel Bâdîs dans cette ville [de K'al'at Aboû Tawîl], qui fut alors appelée K'al'at Hammâd. Il y fut assiégé par son cousin à la tête de troupes innombrables, mais sans succès, et l'assiégeant dut rester sur cet échec[3] et se retirer; on dit même qu'il mourut devant cette ville et que son corps fut ramené à Kayrawân. El-Mo'izz, qui succéda à son père Bâdîs, était encore impubère, ce qui permit à Hammâd d'agrandir ses possessions autour de K'al'at Aboû Tawîl et de s'emparer de nombreuses villes d'Ifrîkiyya.

---

(1) Les récits d'Ibn Khaldoûn (*Berb.*, I, 30; II, 20), d'Ibn-el-Athîr (t. IX, p. 208) et du *Bayân* (I, 288) sont analogues à celui qu'on vient de lire.

(2) Il faut lire, je crois, *Aboû* Haboûs, puisque Haboûs, autrement nommé El-Mançoûr, était fils de Bologgîn, lequel pouvait, partant, porter le surnom de « Aboû Haboûs ». C lit « Hammâd ben Haboûs.

(3) Ici finit le fragment du ms d'Alger désigné par C.

Digitized by Google

A la suite de l'invasion [P. 56] de ce dernier pays par les Arabes, le prince de Kayrawân, fuyant devant eux, dut se réfugier à Mehdiyya, et le Hammâdite El-Mançoûr, se portant au secours de son cousin, fut battu par les envahisseurs et subit, sous les murs de Sebîba, une défaite restée célèbre, ce dont nous avons parlé à propos de Bougie. Alors le pouvoir des Benoû Hammâd s'étendit dans la région de la K'al'a, de Bougie et d'autres lieux. Les Benoû Hammâd élevèrent à la K'al'a d'importantes constructions, des châteaux bien fortifiés, d'architecture soignée et placés sur les hauteurs[1]. Du nombre était celui dit *Dâr el-bah'r,* au centre duquel était un vaste bassin où avaient lieu des joûtes nautiques et où la quantité considérable de liquide nécessaire était amenée de fort loin. Ce palais, qui dominait un cours d'eau important, était orné de marbre et garni de colonnes, de manière à présenter un ensemble au-dessus de toute description. Il renfermait encore dans son enceinte d'autres palais et constructions remarquables. Dans la ville il y a aussi de curieux restes de monuments anciens[2].

Hammâd ben Mennâd, qui régnait à la K'al'a et lui a donné son nom, avait, à ce qu'on dit, de la finesse et de la perspicacité, ainsi que de l'expérience militaire. Il était habile physiognomoniste, et l'on a conservé le souvenir de plusieurs traits de son esprit

---

(1) Le palais du Gouvernement, le palais du Fanal, le palais de l'Etoile et le palais du Salut furent construits à la Kal'a par El-Mançoûr, au dire d'Ibn Khaldoûn *(Berbères,* II, 52).

(2) Des fouilles ont été commencées dans les ruines de cette ville en 1897 par M. Blanchet, voir *Recueil de la Soc. arch. de Constantine*, an. 1898, p. 97.

Digitized by Google

pénétrant, et entre autres du suivant +.[1] Un vieillard parti de quelque localité avec sa femme pour se rendre à la K'al'a, fit route avec un jeune homme dont la beauté fit impression sur la femme et qui, ressentant les mêmes sentiments, s'entendit avec elle pour prétendre qu'il était son mari, tandis que celle-ci affirmerait de même qu'elle était son épouse, de manière à supplanter le vieillard. Quand ils furent arrivés à destination, ils émirent en effet cette allégation. Le vieillard, qui aimait sa femme, se rendit auprès de Hammâd pour se plaindre du malheur qui lui arrivait. Le prince fit venir les deux jeunes gens et les interrogea sur les faits exposée par le vieillard; ils répondirent que cela était faux et lui affirmèrent qu'ils étaient mari et femme. Hammâd demanda au vieillard s'il avait quelque compagnon de route, des témoins ou un commencement de preuve : « Nul, répondit-il, ne nous a accompagnés, ma femme et moi, sinon ce chien qui est parti avec nous de tel endroit et que nous avons élevé ».

Hammâd fit attacher le chien à un arbre, puis dit à la femme de le détacher; à son approche le chien s'agita joyeusement, et elle le détacha; il le lui fit rattacher puis détacher de nouveau, et le chien [P. 57] accueillait toujours joyeusement sa maîtresse et se laissait tout faire. Le prince dit alors au jeune homme de détacher le chien, puis de le rattacher; mais quand il voulut s'approcher, l'animal se jeta sur lui sans le laisser faire. Hammâd renouvela l'expérience avec le vieillard, que le chien accueillit aussi joyeusement

(1) L'anecdote qui suit se retrouve dans Bekri, p. 400, avec de légères variantes.

Digitized by Google

que la femme. Il fit alors décapiter le jeune homme en disant au vieillard de faire de la jeune femme ce qu'il voudrait.

On cite aussi bien d'autres traits de ce genre[1]. On raconte encore que ce prince, disant un jour que nul n'avait jamais pu lui en imposer ou le tromper sinon une petite sotte de race berbère, fit à ceux qui l'interrogeaient le récit qui suit. « J'avais un camarade berbère avec qui j'avais été élevé à Kayrawân et qu'aucune fâcheuse circonstance n'avait éloigné de moi; je ne faisais qu'un avec lui et j'en avais fait le confident de toutes mes pensées. Mais lorsque je fus parvenu au commandement que j'exerce maintenant, je le perdis de vue, et les recherches que je fis pour le retrouver restèrent vaines. Quand je mis le siège devant Bâghâya et qu'après l'avoir emportée de vive force je la laissai à la libre disposition de mes troupes, j'entendis dans la matinée un homme crier : « C'est moi! j'en appelle à Dieu et à l'émir! » — Qu'as-tu, lui dis-je, et qui es-tu? — C'est moi qui suis un tel! » C'était l'ami que je cherchais et qui, dominé par ses sentiments de piété, s'était livré à la vie spirituelle et avait ainsi été éloigné de moi. Je manifestai la joie la plus vive et le traitai généreusement à ce point que, s'il eût intercédé pour les habitants de Bâghâya, j'eusse accueilli sa demande. Comme je le traitais en ami intime, je remarquai qu'il était consterné, et quand je lui demandai ce qu'il avait, il me répondit que parmi les femmes de la ville qui avaient disparu figurait sa fille : « J'en prends Dieu à témoin,

(1) L'anecdote qui suit figure également dans Bekri avec quelques légères variantes (p. 407).

Digitized by Google

lui dis-je, si tu étais venu me trouver hier, j'aurais épargné la vie de tous les habitants à cause de la considération que j'ai pour toi. — C'est, dit-il, le destin qui est le plus fort, et le malheureux ne peut que ruser. » J'ordonnai alors aux officiers de m'amener toutes les femmes qu'ils avaient dans leurs tentes, et mon ami reconnut sa fille. Je la fis voiler et bien traiter, et donnai l'ordre de la faire partir avec son père dans les meilleures conditions. Mais alors elle s'écria hautement : « Non, non, Hammâd! je le jure, je ne m'en irai ni avec mon père, ni avec mon mon ravisseur. — Et que veux-tu donc faire? — Je ne conviens qu'à un prince, [P. 58] et n'ai rien à faire avec aucun autre. » A ces mots, le père étouffa toute l'affection qu'il avait pour elle, croyant qu'elle était perdue et n'avait plus aucun sentiment honnête. « Et pourquoi, repris-je, dis-tu que tu ne conviens qu'à un prince? — Parce qu'il y a une science que personne ne partage avec moi et à laquelle nul autre que moi ne peut prétendre. — Veux-tu m'en faire voir quelque chose? — Volontiers! Condamne un homme à mort; fais apporter le sabre le plus effilé que vous ayez, et alors je prononcerai sur cette arme des paroles qui l'empêcheront de couper et en laisseront dans les mains de celui qui la maniera le tranchant aussi émoussé que le dos. — Mais celui qui se prêterait à cette expérience aurait perdu la tête! — Peut-on, reprit-elle, soupçonner quelqu'un de vouloir se laisser tuer? — Non, lui dis-je. — Eh bien! je veux, pour vous faire voir quelque chose de curieux, me soumettre moi-même à l'expérience. » On apporta un sabre affilé, sur lequel elle prononça quelques paroles, fit quelques signes dans la direction du ciel

Digitized by Google

et tendit le cou. Le bourreau la frappa, et d'un seul coup lui détacha la tête. Je me réveillai alors de l'illusion que je m'étais faite, et je reconnus que cette femme, à qui la vie était à charge depuis sa mésaventure, s'était jouée de moi. Son père également, comprenant le mobile qui l'avait poussée, se jeta sur le cadavre en se roulant dans le sang répandu, mais tout fier des grands sentiments qui avaient fait préférer à sa fille la mort au déshonneur. Nul doute que les signes qu'elle fit vers le ciel ne fussent une attestation de foi et une prière demandant au Dieu Tout-puissant son pardon. »

+ A K'al'at Hammâd on fabrique des vêtements qui n'ont, pour la qualité et la finesse, leurs pareils nulle part, pas même dans ceux qui se font à Oudjda. Un vêtement de tête fabriqué à K'al'a vaut trente dinars +.

Achir est connue sous le nom d'Achîr de Zîrî, parce que ce fut Zîri ben Mennâd Çanhâdji qui la réédifia[1]. C'était d'ailleurs une ville ancienne où se trouvaient de curieux monuments; Zîrî ne fit qu'édifier le rempart et la citadelle, et la repeupla. Il n'y a point dans cette région de place plus belle : située entre des montagnes élevées qui l'entourent de tous côtés, elle renferme dans son enceinte deux sources dont on ignore la profondeur et dont l'aménagement remonte à l'antiquité. + Dans le voisinage [P. 59] de cette ville il y a une importante et curieuse construction, connue sous le nom de *Mihrâb de Soleymân*, qui dépasse par ses proportions et sa solidité tout ce

(1) Sur Achir, sa situation et sa fondation, comparez Bekri, p. 144; *H. des Berb.*, II, 6 et 489; Berbrugger, *Epoques militaires de la Grande Kabylie*, p. 163; Edrisi, p. 99; *Bayân*, I, 223.

Digitized by Google

qu'on peut voir ailleurs; le marbre, les colonnes et les sculptures dont elle est ornée sont au-dessus de toute description. Dieu est plus savant +.

MILYANA[1], qui est proche d'Achîr, est une grande ville dont la fondation remonte aux Roûm, mais qui fut également réédifiée par Zîrî ben Mennâd; on y trouve des restes d'antiquités. Elle est dans une forte position, au pied d'une montagne appelée ZAKKAR, où il pousse des broussailles appartenant à des essences odoriférantes. De cette montagne jaillit une source considérable et dont la force est mise à profit par les moulins installés sur ses bords. On trouve à Milyâna des eaux courantes et des ruisseaux, ainsi que des jardins qui fournissent des fruits de toutes sortes; c'est un des pays les plus fertiles d'Ifrikiyya et où la vie est le meilleur marché. Par sa position, la ville domine une vaste banlieue, de nombreuses et florissantes bourgades, des champs de culture étendus. Les environs sont occupés par de nombreuses tribus berbères. La banlieue avoisinante est arrosée par le CHÉLIF, fleuve important et bien connu, sur le bord duquel il y avait une ville de Chélif[2] qui lui a donné son nom, qui remontait à une haute antiquité et avait des restes de monuments anciens, mais qui est aujourd'hui en ruine.

EL-KHAD'RA (la verte) était ainsi nommée à cause de ses nombreux jardins[3]. C'était une grande et

(1) Sur Milyâna, voir Bekri, 146 et 163; Edrisi, 97. Elle est identifiée avec مدكوة ou مطغوة par M. de Goeje (Jakubi, *Descriptio*, p. 98; voir aussi Fournel, *Les Berbers*, II, 160).

(2) Appelée aussi Chélif des Benoû Wât'îl, située au confluent de la Mina et du Chélif (Bekri, p. 163, et la note 1).

(3) Voir Bekri, 146 et 177; Edrisi, 97; Jakubi, *Descriptio*, 99.

Digitized by Google

ancienne ville renfermant des antiquités, située sur une rivière, + que je crois être le Chélif, lequel, quand elle déborde, l'inonde en partie. Dieu est plus savant +.

Le Zab est situé au bord du Sahara, sous la même latitude que le Djerîd, auquel il ressemble par sa haute température et le nombre de ses palmiers. Il s'y trouve de nombreuses villes, des cantons étendus, des champs de culture ininterrompus, où il y a des eaux courantes, des ruisseaux et de nombreuses sources. Dieu est plus savant.

[P. 60] El-Mesila, qui est plus proche de la K'al'at Hammâd que du Zâb, est une ville située dans l'intérieur des terres sur une rivière importante nommée *Seher,* qui prend sa source dans la ville d'El-Ghadîr et dont nous avons déjà parlé[1]. La fondation de cette ville remonte à l'année 313 (28 mars 925), où Aboû'l-Kâsim Ismâ'îl ben 'Obeyd Allâh Chî'i confia le soin d'y veiller à 'Ali ben Hamdoûn ben Semâk, connu sous le nom d'Ibn el-Andalosi[2]. Ce chef y resta en qualité d'émir jusqu'à sa mort, survenue au cours des troubles suscités par Aboû Yezîd[3]. Il y eut pour successeur son fils Dja'far, qui eut également le gouvernement du Zâb tout entier, et qui fut l'objet des louanges de Mohammed ben Hâni Andalosi. Ce poète renommé, qui figurait parmi les meilleurs de

(1) Nous avons vu le nom de Seher orthographié *Sehoûr;* cette rivière est aussi appelée Wâdi'r-Râ'is. Sur El-Mesîla, aussi appelée El-Mohammediyya, voir Bekri, 131 et 141; Edrisi, 99; Ibn el-Athîr, VIII, 131.

(2) C'est en 315, d'après Aboulféda (*Géogr.*, II, 191) qu'El-Mesîla aurait été fondée, mais Bekri donne aussi la date de 313, de même que le *Bayân* (I, 223; cf. 196).

(3) J'ai corrigé le texte, qui porte *Aboû Zeyd.*

Digitized by Google

son époque, a adressé à Dja'far de nombreuses et bonnes pièces de vers élogieuses. El-Mesîla a dans ses environs quantité de palmiers ainsi que des vergers qu'arrosent des ruisseaux d'eau douce. C'est une grande ville chef-lieu d'un canton étendu et dont les environs sont occupés par plusieurs tribus berbères, 'Adjîsa, Hawwâra et Benoû Berzâl.

+ Negaous est une ville bien fournie en ruisseaux, en fruits et en céréales. Il s'y trouve beaucoup de noyers dont les fruits s'exportent à la K'al'at Hammâd, à Bougie et dans la plus grande partie de cette région. Dieu est plus savant[1] +.

T'obna, grande et ancienne ville garnie d'un rempart de briques crues, a un fort ancien entouré d'un rempart en grosses pierres de taille très solidement édifié dans l'antiquité. De vastes faubourgs dépendent de cette ville, qui devint l'une des conquêtes de Moûsa ben Noçayr quand ce général envahit l'Ifrîkiyya, le Maghreb et l'Espagne, et qui lui fournit vingt mille prisonniers. Des ruisseaux d'eau douce arrosent Tobna, qui a des jardins remplis de dattiers et d'autres arbres fruitiers. Il y a aussi une rivière qui coule dans les bocages avoisinants + et dont les eaux sont recueillies [P. 61] dans un grand réservoir construit à cet effet; c'est de là qu'on tire l'eau nécessaire aux irrigations des jardins et du territoire +. Il n'y avait pas, depuis Kayrawân jusqu'à Sidjilmâsa, de ville plus importante[2].

---

(1) On retrouve seulement le nom de cette ville dans Bekri; Edrisi lui consacre une petite notice (p. 110).

(2) Il ne reste plus que les ruines de la capitale du Zâb, sur laquelle Bekri s'étend longuement (p. 123; cf. Edrisi, p. 109).

Digitized by Google

Biskra[1] est une grande ville qui sert de capitale à de nombreux châteaux-forts et bourgades florissantes des environs; son nom est « Biskra des palmiers », car ces arbres y sont fort nombreux[2] et remplissent, en même temps que les oliviers et d'autres arbres fruitiers, le vaste bocage dont la ville est entourée; mais partout on lui donne simplement le nom de Biskra. L'espèce de datte qui y est le plus répandue est l'*iksibba*[3], connue en Orient, à Médine et ailleurs sous le nom de *sîmâni*[4]; on y trouve aussi le *liyâri*, qui est une variété blanche et lisse. Le prince de Kayrawân ['Obeyd Allâh] faisait prohiber par ses agents la vente de cette variété et s'en faisait envoyer toute la récolte, tant il trouvait ces fruits bons et beaux. Une grande rivière qui descend de l'Aurès coule à travers le bocage de Biskra sur une étendue d'environ six milles, où les cultures et les bourgades se suivent sans interruption, et ses eaux servent à l'irrigation des vergers et des palmiers.

Biskra est un centre où l'on cultive le droit et la science et où il se trouve des savants. C'est de Mesloûn[5], une des bourgades de cette région, qu'était originaire Aboû 'Abd el-Melik Mesloûni, savant versé dans la connaissance du droit et dont l'enseignement était suivi.

---

(1) Il en est longuement parlé par Bekri (p. 126), tandis qu'Edrisi ne lui consacre que deux lignes (p. 110).

(2) Lisez, avec le ms, لكثرته بها, comme l'exige le sens.

(3) La prononciation اكسبه m'est fournie par un indigène; dans la trad. Bekri, on lit *cacebba*.

(4) Dans Bekri, *cih'âni*.

(5) Ce nom est écrit *Melchoûn* dans Bekri, qui nomme le savant ensuite cité, Aboû 'Abd Allâh Melchoûni.

Digitized by Google

On raconte[1] qu'il y a sur la route de Biskra une montagne[2] où il se trouve une caverne renfermant le corps d'un homme qui remonte à une époque[3] que personne, dit-on, ne peut déterminer. Malgré le temps qui s'est passé et les siècles qui se sont écoulés, le cadavre n'est pas décomposé, et les blessures dont il est marqué continuent de laisser dégoutter du sang, tout comme si la mort ne remontait qu'à une couple de jours. Tous les gens du pays affirment et se redisent de génération en génération qu'ils ont toujours vu les choses dans le même état; ils avaient autrefois enlevé le corps pour l'inhumer auprès de leurs demeures et bénéficier ainsi de ce saint voisinage; mais ils ne tardèrent pas[4] à retrouver le corps dans la caverne comme auparavant. Tel est le récit que font les gens dignes de foi qui habitent dans ces régions. On ajoute que ce cadavre serait celui d'un des Apôtres. Mohammed ben Yoûsof dit dans son livre que le mort en question se trouve dans une crevasse d'une montagne à l'est d''Ayn Erban[5], source importante qu'on rencontre entre les villes de Mermâdjenna et de Sebîba. [P. 62] Il ajoute qu'à le regarder on le dirait égorgé du jour même, et qu'il était en cet endroit dès avant la conquête de l'Ifrî-

---

(1) Le texte est corrompu, mais peut être facilement rétabli par la comparaison avec celui de Bekri.

(2) Nommée Zighizi, d'après Bekri, qui rapporte aussi cette légende.

(3) Je lis من أى عهد

(4) Je lis ثم لم يلبثوا

(5) Je suis l'orthographe de Bekri, au lieu de اوبان de B. Cf. *supra*, p. 89.

Digitized by Google

kiyya; mais il ne parle pas[1] du transport du corps et de la tentative d'inhumation. + Mas'oûdi a également parlé de ce fait[2]. Dieu sait ce qu'il en est +.

Tehouda, dans le voisinage de Biskra, est une grande ville qui remonte à une haute antiquité et qui est ceinte d'un grand rempart de pierres de tailles[3]. Elle a de grands jardins et plusieurs faubourgs entièrement couverts par un fossé; elle est arrosée par une rivière importante qui descend de l'Aurès et dont les habitants de Tehoûda détournent les eaux dans le fossé en question quand ils sont en état de guerre et craignent d'être assiégés, de façon qu'ils s'en servent comme d'un moyen de défense. De cette ville dépendent de nombreux vergers, des champs de culture, des palmiers et des arbres fruitiers de toute sorte. Il existe à son sujet une tradition bien connue provenant de l'Envoyé de Dieu et qu'a rapportée Chehr ben H'awcheb : « Le Prophète, disait-il, a défendu d'habiter la localité maudite qui porte le nom de Tehoûda, en me disant : *Il y sera tué plusieurs hommes de mon peuple pendant qu'ils seront à combattre dans la voie de Dieu; leur récompense sera la même que celle des combattants de Bedr et d'Ohod; quel courage, ô Dieu, n'ont-ils pas déployé avant de mourir !* » Et Chehr ben Hawcheb ajoutait : « Oh! comme je voudrais partager leur sort! » Chehr dit encore : « Je demandai à plusieurs des *successeurs* (tâbi') quels étaient ces Compagnons dont voulait parler le Prophète, et ils me répondirent qu'il s'agissait d''Okba ben Nâfi' et des siens qui,

(1) J'ai, avec Bekri, introduit la négation; le texte Kremer porte, au contraire, « il parle ».

(2) Cette légende ne figure pas dans les *Prairies d'or*.

(3) Bekri, p. 171.

Digitized by Google

tués par les Berbères et les chrétiens dans une ville du nom de Tehoûda, doivent ressusciter en cet endroit au jour du jugement dernier et se présenter, avec leurs sabres sur leurs épaules, devant le Tout-Puissant. »

Aboû'l-Mohâdjir a raconté ce qui suit : « Sous le khalifat de Mo'âwiya ben Aboû Çofyân, 'Okba ben Nâfi' arriva en Egypte, qui avait alors pour gouverneur 'Amr ben el-Açi. Il campa dans une bourgade de ce pays, ayant avec lui plusieurs des Compagnons du Prophète, entre autres 'Abd Allâh ben 'Amr ben el-Açi, [P. 63] et on leur servit un plateau couvert de mets. Pendant qu'ils étaient à manger, un milan se précipita sur cette nourriture et en enleva un morceau de viande : « O grand Dieu! s'écria 'Okba, puisse cet animal se casser le cou! » Et le milan, s'abattant, vint se jeter contre terre et se cassa le cou. Le fils d''Amr ayant alors prononcé la formule *nous sommes à Dieu et nous retournons à lui,* 'Okba, qui l'entendit exhaler ce cri de douleur, lui demanda ce qu'il avait : « J'ai ouï dire, reprit Aboû[1] 'Abd Allâh, qu'une troupe d'hommes doit venir faire campagne jusque dans ce pays et que tous ceux qu'elle comprendra y trouveront le martyre.— O grand Dieu », s'écria 'Okba dont le ciel réalisait les prières, « puissé-je être de ceux-là! » Plus tard, continuait Aboû'l-Mohâdjer, sous le khalifat de Yezîd ben Mo'âwiya, 'Okba ben Nâfi' conduisit une armée importante contre le Maghreb et passa par l'Egypte, où il rencontra 'Abd Allâh ben 'Amr, qui[2] lui dit : « C'est peut-être votre

(1) Cet *Aboû* semble de trop, mais il figure aussi dans Bekri.

(2) Je suis la leçon de Bekri.

Digitized by Google

troupe qui est destinée à gagner le paradis! » Or 'Okba conquit le Maghreb, dont il atteignit la partie la plus reculée et où il parvint jusqu'au bord de l'Océan, ainsi que nous l'avons dit déjà. Il poussa devant lui jusqu'à ce que l'eau atteignît le poitrail de son cheval + en s'écriant : « O grand Dieu, je te demande la même chose que fit Dhoû'l-Karneyn ton serviteur! » et comme on l'interrogeait sur ce qu'avait été cette demande : « C'est, dit-il, qu'Allâh seul soit adoré sur la terre +. » Cet ami de Dieu reprit ensuite le chemin de l'Ifrîkiyya, mais à mesure qu'il s'en rapprochait ses compagnons le quittaient par bandes successives, et quand il fut parvenu à la ville de Tobna dans le Zâb, il permit à ceux qui l'avaient suivi jusque-là de se retirer, si bien qu'il ne resta plus qu'avec un petit nombre de soldats.

Lorsqu'il était venu au Maghreb, il s'était préoccupé de Tehoûda et de Bâdis, qui étaient alors parmi les villes les plus importantes de la région, et y avait reconnu l'existence d'une forte garnison de chrétiens et de Berbères. A son retour il annonça l'intention de passer auprès de ces deux places pour reconnaître les approvisionnements et les troupes nécessaires (pour les occuper). Mais quand il approcha de Tehoûda, Koseyla ben Lehzem[1], qui commandait dans cette place aux troupes provenant de Roûm, et avait appris la dispersion des soldats d''Okba, s'avança contre lui[2], tandis que d'autre part les troupes berbères se mettaient en marche pour le rejoindre. Quand

(1) Texte, *ben Akdam.*

(2) Bekri أعتمد; texte Kremer et D, أعتمدة, ce qui confirme la conjecture de Dozy dans son *Supplément*, s. v.

Digitized by Google

'Okba [P. 64] et ses compagnons virent approcher l'ennemi, ils se précipitèrent sur lui après avoir brisé les fourreaux de leurs épées et combattirent jusqu'à ce qu'ils fussent tous tués. Le tombeau d''Okba existe encore aujourd'hui dans le voisinage de Tehoûda, à une journée de marche de là[1].

Badis[2] est une grande ville qui a deux châteaux-forts, de vastes faubourgs, de grandes plaines et d'importants champs de culture qui, grâce à des eaux courantes, donnent deux récoltes d'orge par an. Il s'y trouve aussi quantité de palmiers et d'arbres fruitiers de toute sorte. La ville est ancienne, et l'on y trouve des monuments de l'antiquité; elle a de l'eau et des sources en abondance.

Non loin de là est situé K'ayt'oun Biyad'a[3], où commence le pays de Samât'a et où la route se trifurque : vers le pays des Nègres, vers Kayrawân et vers le Djerîd, Tripoli et autres lieux. + C'est une bourgade importante et qui compte de nombreux palmiers; elle sert de rendez-vous aux caravanes, qui partent de là dans toutes les directions. C'est là que finit le Zâb +.

Maghreb central

+ Il renferme de nombreuses villes et a Tlemcen pour capitale[4]. Il a pour limites en longueur le Wâdi

---

(1) Le tombeau de Sidi 'Okba est à une lieue au sud de Tehoûda.

(2) On écrit aussi Bâdîs (Bekri, p. 175; cf. Edrisi, 110); cette localité est à une journée de Tehoûda et à trois de Biskra (ib.). Le texte Kremer porte قادس

(3) Bekri (p. 116 et 175) parle de Guitoun Biâda, qu'Edrisi passe sous silence.

(4) C'est là ce qu'on dit le plus souvent. Il arrive cependant qu'on attribue cette qualité à Tahert (Aboulféda, p. 192).

Digitized by Google

Medjma'[1], à mi-chemin entre Milyâna et Tlemcen, et s'étend jusqu'à la région de Tâzâ dans le Maghreb (extrême); en largeur, il va depuis la mer sur la rive de laquelle se trouvent les villes du littoral déjà mentionnées, telles qu'Oran, Melîla[2], etc., jusqu'à la ville de TENZOL[3], qui se trouve [P. 65] à la lisière du Sahara, sur la route qui mène à Sidjilmâssa, à Wardjlân et autres régions sahariennes[4] +.

TLEMCEN[5] est une grande et ancienne ville où de nombreux restes de monuments antiques attestent qu'elle a servi de capitale à des peuples qui ne sont plus. Elle est située au pied d'une montagne, et le noyer est l'arbre qu'on y rencontre le plus souvent. Des travaux dus aux anciens y amenaient l'eau de diverses sources nommées *Boûrît*[6] et situées à six milles de là; elle est arrosée par une grande rivière qui porte le nom de SATFAÇIF. Elle a été la capitale du royaume zenâtien, et les environs en sont occupés par plusieurs tribus berbères, Zenâta et autres. La terre très fertile y produit en abondance tous les vivres, qui y sont très bon marché; sur son territoire se trouvent de nombreuses bourgades et des champs

---

(1) Ce nom est vraisemblablement altéré; ni les textes ni les cartes ne me permettent aucune conjecture.

(2) Le texte a l'orthographe vulgaire مليلية au lieu de la forme correcte مليلة, que nous avons trouvée plus haut.

(3) Bekri orthographie Tîzîl تيزيل (p. 180); D lit *Mâfertoûl*.

(4) On sait que ces limites n'ont rien de précis; voir par exemple Aboulféda, II, 168. C'est à Milyâna que commence le Maghreb proprement dit et que finit l'Ifrîkiyya, d'après le *Merâcid*.

(5) Sur Tlemcen, voir Bekri, p. 179; Edrisi, p. 92; *Merâcid*, s. v.; Ibn el-Athîr, X, 410.

(6) Dans Bekri, on lit *Loûrît*.

Digitized by Google

cultivés qui se poursuivent en succession ininterrompue; plusieurs autres villes dépendent d'elle.

Au sud de Tlemcen il y a une forteresse dans une solide position, entourée d'arbres nombreux ainsi que d'eaux et de ruisseaux. Elle est contiguë à la montagne de Tâournâyâ (Tirni), qui est importante, bien cultivée, remplie de bourgades et d'une succession ininterrompue de champs cultivés.

Au nord[1] de Tlemcen il y a une bourgade importante nommée Bab el-Kaçr, que domine la montagne fertile et bien cultivée qui s'appelle *Djebel el-baghl*[2]. C'est du pied de cette montagne que sort la rivière *Satfâcif*, qui se jette dans un vaste bassin de construction antique et creusé dans la roche dure; ses eaux s'y précipitent avec grand fracas, à ce point que le bruit en est perçu à plusieurs milles à la ronde. Un conduit fait avec art les mène ensuite jusqu'au lieu dit El-Mehmaz[3], où on les emploie à irriguer des champs et de nombreux vallons appelés Awladj el-Djenan[4], qui sont les plus beaux endroits de la région; puis elles se déversent dans l'Isser. Cette dernière rivière se jette à son tour dans la Tafna, autre rivière qui passe par Archkoûl pour ensuite se perdre dans la mer. Nous avons parlé d'Archkoûl à propos des villes du littoral.

Tlemcen est une ville de science et de vertu et n'a jamais cessé d'être un centre pour les savants et les

---

(1) « Lisez, au sud » (M. de Slane, Bekri, p. 180).

(2) *Râs el-baghl*, d'après Bekri.

(3) Le texte Kremer et D lisent El-Mesan المسان

(4) Dans Bekri, *Weldj el-H'anâ* وليج الحنا

Digitized by Google

traditionnistes. Les Alides descendants des Benoû Idrîs [P. 66] ont autrefois été maîtres du Maghreb central, et ce qui les concerne est bien connu. Ils se sont également emparés de l'Espagne et ont revendiqué le titre de khalife.

Oudjda, à l'ouest de Tlemcen, est une grande et très ancienne ville entourée de murs, avec de nombreux vergers, jardins et champs; elle a beaucoup d'eau et de sources, la température y est bonne et le sol excellent. Les habitants se distinguent par l'éclat de leur teint et leur bonne conformation physique. Les pâturages y sont des plus gras et des plus profitables pour le bétail, et l'on prétend que la brebis qui y est nourrie donne jusqu'à deux cents *oûkiya* de graisse. La laine y est employée à faire des vêtements d'une qualité incomparable et qui valent ceux appelés *'obeydi*. Un de ces beaux vêtements vaut cinquante dinars et davantage. C'est par Oudjda qu'on passe tant à l'aller qu'au retour pour se rendre d'Orient en Occident à Sidjilmâssa et ailleurs.

Adjersif[1] est une grande ville qui a de nombreux jardins et qui est située sur la Molouya, rivière importante et bien connue[2]. + Elle n'avait été qu'une bourgade importante arrosée par cette rivière jusqu'au jour où les Almoravides sortant du Sahara s'y établirent et la transformèrent en une ville autour de laquelle ils élevèrent un mur de briques crues +.

---

(1) Sur Adjersîf ou Guercif, cf. Bekri, 205 et 337.

(2) Si bien connue que soit cette rivière, elle ne peut, ne fût-ce que pour une raison orthographique, avoir servi à former le nom de la dynastie marocaine des *Mouley*. Voici cependant la note que son nom a suggérée : « Les souverains marocains prennent souvent la qualification de princes molouyens, épithète empruntée sans doute au nom de la rivière de la Molouya » (*Nozhet el-hadi*, trad. fr. par O. Houdas, Paris, 1889, p. 156).

Digitized by Google

TAHERT[1] est une grande et ancienne ville bien connue, entourée d'un mur de pierre. La forteresse, qui est dans une forte position, domine le marché et s'appelle *El-Ma'çoûma* (l'inviolable). La ville est bâtie au flanc de la montagne appelée K'ARK'AL[2], au pied de laquelle passe une rivière importante, la *Mîna,* qui vient de l'ouest[3]. Elle est encore arrosée par une autre rivière nommée *Tânes*[4], qui est formée des eaux réunies de plusieurs sources et qui sert à l'irrigation du territoire et des vergers. Ceux-ci produisent des fruits de toute sorte, notamment des coings qui surpassent en beauté, en saveur et en parfum ceux des autres pays. Il y fait très froid, et les brouillards et la neige y sont fréquents. Aboû Bekr[5] ben Hammâd la décrit en ces termes : [P. 67]

[Sâri'] Que le froid est vif et intense, que le soleil est peu brillant à Tâhert! Quand, sortant de la brume, il apparaît, on dirait qu'il sort de sa couche. Aussi sa vue nous réjouit-elle autant que l'arrivée du sabbat réjouit le juif.

On raconte qu'un Tâhertien qui était en pèlerinage s'écria, en ressentant à la Mekke les ardeurs du soleil, dont il était tout brûlé : « Brûle-moi ici tout à ton aise; mais par Dieu! ton pouvoir à Tâhert est bien mince! »

La K'AL'AT HAWWARA[6] est non loin de là, dans une forte position sur une montagne fertile où l'on

(1) Cf. Bekri, 158; Edrisi, 100; *Bayân*, I, 205.

(2) *Mark'al,* d'après D; Djezzoûl ou Guezzoûl جزول d'après Bekri.

(3) La Mîna, dit Bekri, vient du sud et passe au sud de la ville.

(4) *Tâtoch*, d'après Bekri.

(5) Aboû 'Abd er-Rahmân Bekr, d'après Bekri.

(6) Bekri (p. 164) lui attribue aussi le nom de Tacegdalt; c'est la localité appelée aujourd'hui Calaa de l'Hillil.

Digitized by Google

trouve des vergers, des arbres fruitiers et autres, des céréales et des vignobles. A ses pieds s'étend une banlieue longue de quarante milles environ, qu'arrose le SIRAT, qui donne son nom à cette plaine et qui en irrigue la plus grande partie. Cette rivière, qui est importante et connue, se jette dans la mer auprès de la ville d'ARZEW, qui est ancienne et dont l'origine remonte aux Roûm. + Cette plaine du Sîrât est habitée par plusieurs tribus, Metghâra et autres, qui font partie du peuple berbère des Zenâta, lesquels se subdivisent en un grand nombre de tribus. Les Zenâta occupent une vaste étendue de pays et, vers les confins, se mélangent, du côté de l'Ifrîkiyya, avec les Benoû Zoghba, Arabes qui descendent des Benoû Hilâl ben 'Amir, et du côté du Maghreb, avec le territoire occupé par les Messoûfa, lesquels sont des Çanhâdja comprenant de nombreuses et considérables tribus qui habitent ces déserts sans se fixer nulle part et ne vivent que de lait et de viande. Dans ces régions désertiques il y a une montagne considérable nommée FELFEL, qui est très fertile, abonde en sources et en ruisseaux et renferme de nombreuses traces de centres habités, de demeures fortifiées, de bourgades considérables, mais où il n'y a maintenant personne et qui sont totalement inhabités, grâce, prétend-on, au vide qui y a été fait par les génies. La nuit on aperçoit dans ces déserts les feux des génies, on entend leurs sifflements et leurs chants; nombreux sont les hommes qu'ils enlèvent et entraînent avec eux, mais parfois l'une de leurs victimes peut s'échapper et rejoindre les siens, à qui il fait le récit des spectacles auxquels il a assisté. Tous ces faits sont bien connus. On prétend que ces génies substituent

Digitized by Google

leurs enfants aux enfants des hommes, [P. 68] ce qui est l'origine de l'épithète de *mebdoûl* (métamorphosé) employée par les habitants d'Ifrîkiyya. Nous avons indiqué déjà le sens de ce propos.

Dans le voisinage de ces régions se trouve le territoire de Fidjidj (Figuig), qui est fertile et où il y a de nombreux palmiers; il est habité par des peuplades diverses[1].

Le Maghreb central compte beaucoup de villes dont nous avons mentionné la plupart en parlant des régions du littoral; elles sont très fertiles, produisent beaucoup de céréales, et d'excellents pâturages y sont très favorables à l'élevage du bétail et des bêtes de somme; aussi y pratique-t-on l'exportation vers le Maghreb et l'Espagne des moutons, qui sont à très bon marché et dont la chair est de bonne qualité.

Le Maghreb [ultérieur], qui renferme plusieurs villes, de vastes territoires et des centres habités qui s'étendent sans discontinuité, commence au point où finit le Maghreb central, vers la région de Tâzâ et s'étend jusqu'à l'extrême ouest, sur le littoral où la Grande mer (Méditerranée) pénètre dans la Mer environnante (Océan), auprès du port d'Azemmoûr[2]. Telles sont ses dimensions en longueur, tandis qu'en largeur il s'étend de Tanger et Ceuta jusqu'à la

(1) Le nom de Figuig ne figure ni dans Bekri, ni dans Edrisi, ni dans Aboulféda, ni dans le *Merâcid*. Cette localité est citée à plusieurs reprises, mais sans être décrite, dans les *Voyages dans le sud de l'Algérie* (pp. 34, 157, 158, 193, 328).

(2) J'ai tâché de rendre à peu près intelligible, à l'aide de D, le texte de Kremer, qui manque de précision; cf. *infra* p. 134. On sait que les Arabes prolongeaient la côte africaine, dans la direction de l'occident, jusqu'à Azemmour. C'est la Moloûya qui est ordinairement indiquée comme limite orientale du Maghreb el-akça; voir par exemple *H. des Berb.*, I, 194 et 195.

Digitized by Google

région de la Moloûya et de ses dépendances, point où commence la région de Sidjilmâssa, et va ainsi jusqu'au Sahara et à l'extrême ouest +.

Fez (Fâs), que Dieu protège! en est la capitale et est la plus grande ville qu'on rencontre depuis le Kaire jusqu'au bout du Maghreb[1]. Elle se compose de deux grandes villes séparées l'une de l'autre par une rivière importante qui les arrose et qu'on nomme *Wâdi Fâs;* plusieurs ponts jetés sur la rivière relient les deux villes, qui sont couvertes par une muraille de dimensions considérables. Une quantité innombrable de ruisseaux, nommés *sâniya* (rigole)[2], coulent dans l'une et l'autre villes et les découpent, car chaque maison doit avoir le sien. [P. 69] Il s'y trouve aussi des sources sans nombre et qui augmentent toujours dans les quartiers bas[3]. On compte en-dedans des murs environ trois cent soixante moulins à eau, qui ajoutés à ceux en dehors de l'enceinte, forment peut-être un total de quatre cents[3]. La rivière qui sépare les deux quartiers vient d'une source très abondante + et qui présente un spectacle curieux, car elle jaillit en soixante filets formant cercle et dont la réunion donne naissance à ce cours d'eau, à une dizaine de milles de là, dans une plaine si régulière que l'eau s'écoule sans pour ainsi dire avoir un mouvement visible +.

Fez est de construction moderne. Le quartier des

---

(1) Sur Fez, cf. Bekri, 262; Edrisi, 90; Jakubi, *Descriptio*, 128; *Kartâs*, texte, p. 15 et s.; *Bayân*, I, 218; Aboulféda, II, 171; Fournel, *Les Berbers*, I, 462.

(2) Dans D, *sâkiya*.

(3) Je suis le texte de D.

Digitized by Google

Andalous remonte à 192 (5 nov. 807) et celui des Kayrawâniens à 193 (24 oct. 808), sous le règne d'Idrîs ben Idrîs le Fatimide, + dont il existe encore des descendants en cette ville en la présente année 587 (28 janv. 1191).

Fez est aujourd'hui des plus florissantes et dans le meilleur état; la plupart des jardins attenants se sont couverts de constructions et ajoutés à la ville. On y compte maintenant trois mosquées principales où l'on dit la *khotba :* le *djâmi'* du quartier des Andalous, grand et solide édifice auquel on dit qu'Ibn Aboû 'Amir fit des additions[1], le *djâmi'* du quartier des Kayrawâniens, plus grand que le précédent, et auquel il a été de nos jours ajouté du côté septentrional une grande et belle porte d'un aspect imposant, ainsi qu'un canal adjacent, dont l'architecture ne laisse rien à désirer, et qui est alimenté avec l'eau de la rivière et aussi avec celle d'une source qui est extrêmement fraîche pendant la saison chaude et légèrement tiède pendant la saison froide. Il a été de la même manière installé dans les meilleures conditions, au nord de ce *djâmi'*, un canal par où l'eau courante est amenée le long du seuil de la porte septentrionale, ainsi que de l'eau jaillissant d'un bassin surélevé d'une demi-toise à l'intérieur de la cour[2]. Il y faut ajouter une grande et haute porte, nommée *Bâb el-*

---

(1) Il s'agit du célèbre El-Mançoûr ou Almanzor, ministre du khalife de Cordoue, qui fit procéder dans le djâmi' Kayrawânite à des travaux dont il est parlé plus longuement dans le *Kartâs*, texte, p. 32. — C'est au cours de ce chapitre, à peu près, semble-t-il, vers ce point que devaient figurer les renseignements relatifs à l'étymologie du nom de Fez que le *Kartâs* dit avoir trouvés dans l'*Istibçâr*.

(2) Je suis D : مع عتبة الباب الجوفي .. في بيلة مرتفعة نصف قامة داخل

Digitized by Google

fakhkhârîn[1], du côté occidental. Toutes ces améliorations ont été faites dans le courant de l'année 578 (6 mai 1182) et ont augmenté d'autant la noblesse d'un quartier pour lequel ce temple était déjà une marque de la faveur divine. Le troisième *djâmi'* où se dit la *khotba* est le glorieux édifice qui figure dans la *kaçba* impériale et dont l'édification, [P. 70] due à notre puissant Prince, dont Dieu veuille prolonger la grandeur! eut pour cause la nécessité d'avoir un édifice de ce genre dans la *kaçba*, qu'un mur sépare de la ville. Dans chacun des deux quartiers il y a une *cherî'a* (estrade?) pour la *khotba* des deux fêtes +.

Fez est très fertile et l'abondance y règne, par suite des nombreux vergers, des cultures et des arbres fruitiers de toute sorte qui s'y trouvent; de vastes cantons y sont entièrement et sans interruption cultivés. Le quartier des Kayrawâniens est mieux fourni en vergers, en arbres, en eaux et en sources que celui des Andalous; mais l'un et l'autre se distinguent également par leur fertilité, leur importance et leurs ressources. On dit que les hommes du quartier des Andalous sont plus braves et plus intrépides, les femmes plus belles que dans l'autre quartier, où par contre les hommes sont plus beaux. Dans le premier quartier, à ce qu'on dit, il y a une grosse pomme douce, pleine de saveur et de parfum, nommée *tripolitaine*, qui y réussit bien, tandis qu'elle ne réussit pas dans le quartier des Kayrawâniens; mais par contre celui-ci produit un poncire qui ne réussit pas dans l'autre quartier. La fleur de farine de ce dernier est supérieure à celle du quartier des Kayrawâniens.

---

(1) Je lis ainsi avec D et d'après le *Kartâs*, texte, p. 33.

Digitized by Google

+ Cette ville est le boulevard du Maghreb, on peut même dire de l'Orient et de l'Espagne, surtout sous le règne de notre auguste Prince, dont Dieu veuille prolonger l'existence! C'est de là que partent les expéditions dirigées vers le Soudan et vers l'Orient, de là qu'on exporte le cuivre jaune dans toutes les directions.

Le réviseur dit : Depuis que cette grande ville a été édifiée sur l'emplacement que nous avons dit et que la bénédiction de son fondateur l'Alide Idrîs ben Idrîs s'est étendue sur elle, les habitants ont toujours continué de réaliser de larges gains, de mener une vie facile et des plus aisées, grâce à la beauté de la ville et à ses beaux et nombreux établissements de bains, desquels dépend l'agrément de l'existence, ainsi que l'a dit le poète :

[Tawîl] Lorsque le bain pétillant déploie toute son ardeur, alors qu'il produit une douloureuse et violente cuisson[1], on voit le cœur goûter le bien-être et le repos. N'est-il pas étrange de puiser dans l'enfer[2] les plaisirs de la vie?

[P. 71] Ensuite l'esprit des chefs de la ville grandit, des prétentions et de hautes visées se firent jour; il s'y trouvait du temps des Almoravides des hommes considérables, réunissant l'intelligence au talent, qui s'empressèrent de s'adresser au khalife et Prince des croyants et qui[3], prêtant leur concours au gouverneur de cette place, y introduisirent les Almohades

---

(1) Je rétablis, avec D, le second hémistiche وهاجت لواعيج به وجيم

(2) Je lis avec D et le ms de Vienne, dans le second hémistiche, الجحيم ce qui signifie *le feu de l'enfer*; dans le premier, avec D, فى الجنان

(3) C'est ici que recommence le ms de Paris, f. 66 v°, l. 2, après une lacune que ne trahit aucun indice matériel.

Digitized by Google

un lundi de la première décade de dhoû'l-hiddja 540 (14-23 mai 1146)[1]. Leurs propriétés et leurs biens furent ainsi sauvés, et leur situation n'a pas cessé de grandir, leurs fortunes de s'accroître grâce au calme et à la tranquillité qui fleurissent sous l'égide de ce Prince auguste, que Dieu daigne favoriser! Or les esprits sont ainsi faits, de désirer les biens pour eux-mêmes, de tâcher de se procurer ce qui a valeur ou utilité, de défendre ce qu'on a et de chercher à acquérir. Mais tout cela ne fait que donner naissance à la lésinerie, à l'avarice, aux refus, au manque de générosité, à l'absence de libéralité; et si l'on trouvait réunis en la même personne la générosité et le désir de rechercher les biens corporels, la réalisation de celui-ci ne serait pas possible, puisque de la sorte deux dispositions contradictoires se suivraient nécessairement l'une l'autre. Aussi quand les hommes perspicaces, et notamment les lettrés, eurent fait ces observations, les manières de faire[2] des Fezziens furent mises en lumière; ils les firent connaître et marquèrent à toujours leurs remarquables turpitudes, ainsi que l'a fait par exemple Aboû Bekr Beki[3]. On rapporte, entre autres traits des plus curieux, que le savant cheykh çoufi et ascète, Aboû'l-Hasan ben Harazihim[4], Dieu lui fasse miséricorde! le blâmant

---

(1) Les Almohades pénétrèrent à Fez le jeudi 15 rebî' II 540 ou 4 octobre 1145, au dire du *Kartâs*, texte p. 35, l. 10.

(2) A اشالب القدم; B امثالها; je lis اساليب القوم et, à la ligne suivante, avec D, وخلدوا

(3) A et D البكى. Dans la *Khartdat el-k'açr*, mss de Paris, nos 3331 et 3332, il est dit un mot de ce poète, natif de Beka (variante, Nebka), château-fort dans l'Est de l'Espagne; il mourut à un âge avancé postérieurement à 560 (1164-65 de J.-C.), et n'a laissé que des poésies satiriques.

(4) Les voyelles de ce dernier mot figurent dans D.

Digitized by Google

d'avoir stigmatisé à toujours les actes honteux des habitants de Fez, Beki, après un moment passé à réfléchir les yeux baissés, prononça ces vers :

[Wâfir] Voyant en rêve le jardin d'Eden peuplé de houris magnifiquement vêtues, j'ai demandé comment j'en pourrais avoir une part, et l'on m'a dit que ce serait en satirisant les Fezziens. Arrière donc tout bon sentiment et toute pitié, puisqu'une satire dirigée contre eux met à l'abri de tout mal !

Que le lecteur veuille bien remarquer le caractère agressif de ces vers et la voie adroite prise par le poète pour se concilier l'indulgence du pieux cheykh[1] en commençant par parler de l'Eden et des houris pour attirer d'abord son attention, puis insinuer ce trait dans son oreille et faire parvenir à son intellect cette défavorable appréciation. Si la simple exécution d'un acte méchant devait être mortelle pour son auteur, Beki fût mort [P. 72] sur le champ des suites de la moindre des poésies qu'il a faites au sujet des Maghrebins, dont l'esprit est naturellement vindicatif; aussi dit-on de la rancune qu'elle est maghrébine. Dans le fait, il n'y a pas à adresser de reproches à un individu à raison de choses inhérentes à sa nature[2], et le blâme ne doit porter que sur les actes qui sont la suite de raisonnements méchants et délibérés, d'une nature acquise qui soit venimeuse[3]. Or les Fezziens se trouvent placés dans une ville abondam-

---

(1) Je lis avec A et D تحديه و تهديه ... الزاهد

(2) On lit dans A et D باقل منظوماته فيهم لان نفوس اهل المغرب مجبولة على الاستنصار (الانتصار D) و قيل الحقد مغربي (معدى D) وعلى الحقيقة

(3) A et D ...في جبلته وانما .. نظره السيّي وتخلقه العقربي الكسبي

ment pourvue de toutes les commodités de la vie, et comme il est de règle qu'on recherche les biens pour eux-mêmes et qu'on se procure les plaisirs et les jouissances qui en résultent, ces hommes s'occupent toujours à acquérir les biens, sources de jouissances physiques. Quelqu'un d'aussi insatiable qu'eux pourrait leur réclamer sa part; mais nous avons dit qu'un obstacle inné est inhérent[1] au caractère même, à la nature des gens qui ne poursuivent que la réalisation de leurs désirs, de sorte que le demandeur serait nécessairement écarté et repoussé. De là résulte la perpétuation de ces vilenies, dont la durée repose sur l'acceptation qui en est faite par des esprits dignes de les recevoir. D'autre part, si celui qui les leur reproche n'avait pas une insatiabilité égale à la leur, il ne s'occuperait pas d'eux ni ne les regarderait. Ainsi qu'on l'a dit :

[Kâmil] On jalouse l'éphèbe dont on n'a pas obtenu le bon vouloir, on devient son adversaire et son ennemi : telles les concubines, poussées par l'envie et la jalousie que leur inspire le beau visage d'une compagne, le déclarent vilain[2].

Nous avons dit que sous la dynastie Almoravide il y avait à Fez des hommes de mérite, intelligents, savants et distingués, dont la notoriété dispense de citer les noms[3]. * Je voulais cependant parler un peu

---

(1) A ... منها وقدمنا المنع الجبلي في طباع البشر في طبع (كما في دفع D) الطالب لهم فلزم طرده و زجره فتنشج من هذا تخليد. Ce qui suit est également corrompu, et la traduction en est peu sûre.

(2) A et D كضرائر الحسنا قلن

(3) Ce qui est entre astérisques se retrouve dans B et D, avec des variantes, tandis que le texte peu sûr de A, qui diffère entièrement, forme le paragraphe entre crochets qui suit les vers « *Gens qui*, etc. ».

Digitized by Google

des dires, tant élogieux que satiriques, et de ceux qui en ont été l'objet de la part de littérateurs tels qu'El-Djoûzi *(var.* El-Djawâri) dans le premier sens et d'Abou Bekr Beki dans le second. J'y ai ensuite renoncé parce que ces poésies, de l'une et l'autre catégories, sont bien connues de tous (?) et ont été fréquemment rapportées. J'ai dit déjà à ce propos qu'on va naturellement à la recherche des biens pour eux-mêmes, qu'on tâche de se procurer fortune et richesses, et qu'avec le désir de les acquérir il y a celui de les conserver ; mais que tout cela ne fait que produire la lésinerie, l'avarice, les refus, le manque de générosité, l'absence de libéralité. Le poète a dit[1] :

[Bâsît] Gens qui, quand ils sont repus, parlent à voix basse et sont en sûreté chez eux en faisant fermer leur porte ; gens qui, quand l'aboiement des chiens signale des hôtes, disent à leur mère de pisser sur le feu... *

[... Mais je citerai ceux dont les traces resteront à toujours et dont les louanges dureront à travers les âges, blâmes et louanges dont la persistance a pour cause l'importance tant de l'auteur des vers que de celui qui en a été l'objet : cela vient de toi et d'eux[2]. Je veux dire le juriste, calculateur, savant et *hâfiz'* le grand kâdi Aboû Moûsa 'Isa ben Yoûsof ben 'Isa, ainsi que 'Isa ben 'Ali ben Yoûsof ben 'Isa ben K'âsim connu sous le nom d'El-Meldjoûm ben 'Isa ben Mohammed ben Fatneroûs (?) ben Moç'ab ben

---

(1) De ces vers, qui sont d'Akht'al, l'un se retrouve dans Demiri, t. II, p. 271 de l'éd. Boulak, 1305, et dans l'*Aghâni*, VII, 187. Dans le premier, je lis في الدار ou, avec D, والدار. Des vers conçus dans le même esprit sont cités par Bekri, p. 263.

(2) فهي منك ومنها Cette expression paraît proverbiale; elle ne figure pas dans Meydâni et est inconnue des indigènes que j'ai consultés.

Digitized by Google

'Omeyr ben Moç'ab Azdi Zehrâni, qui était des Azdites[1] de Chenoua, habitants des Sarât montagne du Hedjâz. Cet 'Omeyr ben Moç'ab était de ceux qui vinrent au Maghreb avec Moûsa ben Noçayr, et ses descendants, connus dans la région sous le nom de Benoû Moç'ab, y ont encore maintenant des possessions que l'on désigne par leur nom et qui sont restées franches entre leurs mains[2]. L'épithète de Meldjoûm qui leur a été donnée remonte à K'âsim ben 'Isa, ainsi surnommé à cause d'une hésitation de parole dont il était resté affecté à la suite d'une maladie qu'il avait eue étant jeune.]

Revenons-en maintenant, dit le réviseur, à la rivière Seboû, au lieu où elle prend sa source et aux expériences curieuses auxquelles s'y livrent les Berbères du voisinage, ainsi qu'aux gros poissons, thons et autres, qui remontent ce cours d'eau[3].

[P. 73] L'auteur dit : La rivière de Fez se jette dans le Wadi Sebou, à trois milles environ de la ville[4]. Cette dernière rivière, qui est l'une des plus considérables du Maghreb, prend sa source dans la montagne des Benou Wartîn[5] ; l'eau jaillit d'un

---

(1) Texte اشر ; cf. C. de Perceval, *Essai sur l'H. des Ar.*, I, 203.

(2) Idrîs II eut pour vizir Moç'ab ben 'Omeyr Azdi, surnommé Meldjoûm, à cause de la cicatrice que lui laissa sur le nez un coup de sabre. Je suis porté à croire qu'il est ici fait allusion à ce personnage; voir *H. d. Berb.*, II, 561. Au surplus le texte de tout ce passage est dans un état qui ne permet qu'une traduction approximative.

(3) Cette phrase ne figure que dans D.

(4) Du Seboû à Fez il y a soit une journée de marche soit quatre milles (Bekri, pp. 252 et 316), soit six milles (Edrisi, p. 90).

(5) B et D وارتين ; A, واتين (lire Ourtantîn? *H. des Berb.*, III, 187). D'après Edrisi (p. 90), le Seboû vient de la Kal'at Ibn Towâla ou Kal'at Mahdi.

Digitized by Google

bosquet encaissé où l'on redoute de pénétrer et où il y a de la vase dont on ne peut atteindre le fond. Les Berbères du voisinage y font diverses expériences[1], entre autres la suivante. Quand ils veulent s'assurer si un malade doit guérir ou non, ils l'emportent à cette source, le plongent dans l'endroit à l'abord redouté et ne l'en retirent que quand il est près de trépasser : s'il en sort avec du sang aux lèvres, c'est pour eux un heureux présage de guérison ; sinon ils se tiennent assurés qu'il mourra. C'est là chez eux un fait bien connu et que personne ne révoque en doute[2].

Le réviseur dit : On pêche dans cette rivière une grande quantité d'aloses[3] qui y remontent jusqu'à la source ou à peu près. Il s'y trouve aussi beaucoup d'autres poissons, et l'on y pêche quelquefois de gros mulets, dont un seul se vend treize dirhems[4] à ce que disent des gens sûrs, et une livre forte de poids, à raison d'un dirhem et demi. Le poisson est apporté à la ville à dos d'âne, et dans la quantité figure la grosse espèce appelée par les gens du pays *k'orb*[5]. Un témoin digne de foi m'a déclaré avoir vu des *lebts*

---

(1) Dans B il y a une lacune; je suis A et D : بذلك الموضع فيه تجارب منها ان المريض اذا ارادوا ان يعلموا هل هو يستريح او يموت جلوه لراس العين لذلك الموضع المهول فيغطسونه فيه

(2) B et D عندهم متعارف لا ينكر ; A عندهم معتاد فلا ينكر

(3) B الشابل الكبير ; A et D الشابل الكثير

(4) B بشلاثماية موز ; A et D بثلاثة دشر درهما

(5) Le thon, *scombar ignobilis*, orthographié *k'irb* par Freytag et *k'orb* par le texte Kremer.

Digitized by Google

(espèce de carpe), pesant soixante-cinq livres et provenant de cette rivière[1]. Il a eu avec moi une discussion à propos du *k'orb* et du *choûli*, mais c'est moi qui l'ai emporté[2]. Je tiens de source certaine qu'on trouve à Fez et à Mequinez le poisson nommé *choûli*, dont la chair est meilleure que toute autre; on le prépare de diverses manières en l'assaisonnant avec toute sorte de légumes, et ces mets ne sentent nullement le poisson.

Si l'on dirigeait l'eau de cette rivière dans les plaines basses avoisinantes, cette région deviendrait la plus belle et la plus fertile; et que ce travail serait facile en maints endroits si l'attention de notre auguste Prince était sollicitée de ce côté! Cette besogne doit se faire et servira de préface à la conquête de l'Egypte, le Nil de l'Occident servira à emporter celui de l'Orient; alors on verra les prodiges les plus marquants, et la conquête de l'Egypte sera ainsi assurée[3].

L'auteur dit : Sur le Seboû, à environ une journée plus haut que Fez, on trouve entre deux hautes montagnes, au lieu nommé TAGHÎT, ce qui veut dire dans la langue du pays *vérité*[4], un défilé qui a environ deux journées de long. Tous ceux qui habitent

---

(1) Bekri, p. 265, se borne à signaler dans la rivière de Fez l'existence d'un grand nombre de *lebîs;* c'est, ajoute M. de Slane, une espèce de carpe très grasse et qui pèse d'une à deux livres. — D الشقة انه عابن... لبيسا تصير فيه .. زنة .. وستين

(2) Le sens de cette phrase est peu précis; le texte porte ونازعني في القرب و الشولى (A et D فغلبته) بغلبته

(3) Je lis avec D وهو عنوان فتح ديار مصر فنيل المغرب مفتاح نيل المشرق فيظهر العجائب ونيلها بعد له قيوم

(4) B بلسانهم اليوم; A بلسانهم الحو(?); D الحلوا

de ce côté passent [P. 74] la rivière dans une corbeille suspendue entre les deux rives à une corde fixée par ses extrémités à chacun des côtés ; de chaque côté il y a des hommes, et quand quelqu'un se place sur la rive droite dans la corbeille qui peut contenir deux ou trois personnes, les hommes placés sur la rive gauche la tirent à eux, et réciproquement[1]. Cette corbeille est suspendue beaucoup au-dessus du niveau de l'eau.

Le réviseur dit : J'ai vu dans un endroit où le Wânsîfen[2] coule entre des rives resserrées, dans le pays de Fâzâz[3], entre la mine de 'Arâm[4] et la K'al'at

---

(1) B وكان من يسكن بقرب تلك الحوابى ... والوادى فى زنبيل ; D وكل من يسكن بقرب تلك الحوافى انها يعبر الوادى فى زنبيل معلق بين الجانبين فى حبل قد شد طرفاه فى الحافتين يسع ... رجال من ... دخل فى الزنبيل جذبه اهل تلك الضفة الخ

(2) A وانسيفن ; D وانسفين. Wânsifen paraît être le nom que porte l'Omm Rebî' dans la partie supérieure de son cours, ainsi que le marque la carte Renou et que le dit notre texte un peu plus bas; d'ailleurs, au témoignage de Merrâkechi (*H. des Almohades*, tr. fr., p. 311), l'Omm Rebî' prend sa source à Wânsîfen, dans les montagnes des Çanhâdja. Bekri doit donc commettre une erreur quand il dit (p. 314) que « le Ouâncîfen se décharge dans l'Océan après avoir réuni ses eaux à celles du Chella [qui coule] au pied [de la ville] de Ribât » : en effet, le Bouregreg, qui arrose Rabat, n'a rien de commun avec l'Omm Rebî'. D'autre part, le même géographe, qui dit avec raison que le Derna est un affluent du Wânsîfen, place cette dernière rivière, quand il parle des dix-huit étapes qui séparent Aghmât de Fez, à trois journées d'Aghmât et à une journée du Fahç Nezâr (ou Fezâz?) (Bekri, trad. fr., p. 341 et 342).

(3) « Fazâz, tribu, pays et place forte du Maghreb el-Acsa. Le château de Fazâz est situé entre Tedla et Sofroui, à deux fortes journées S. de Fez. Il porte aussi le nom de *Calât Mehdi* » (Table géogr. de l'*H. des Berb.*). Tâdla est aussi appelé Fichtâla *(ibid.)*; la localité dite Beni Fâzâz porte aussi les noms de *Thenyat el-ma'den* et de *Fâzâz el-ma'den* (cf. Fournel, *Les Berbers*, I, 503). Il semble donc, d'après ce qui est dit dans la note précédente, qu'on doit lire dans Bekri (p. 341), au lieu de Fahç Nezâr (l'orthographe de ce dernier nom étant incertaine), Fahç Fezâz. Cf. *H. d. Berb.*, III, 187, n. 6.

(4) *'Arâm* ou *'Aucâm*, nom que je ne retrouve pas ailleurs. 'Arâm est une localité du sud de la Tunisie *(Voyages dans le sud de l'Algérie*, trad. Berbrugger, p. 79, 117 et 266).

Digitized by Google

Mehdi, et se précipite tout entier semblable à une dalle d'une vingtaine d'empans[1], un pont qui a été construit pour franchir la rivière et consistant en une grande poutre (?). Si les serviteurs de notre auguste Prince avaient vu ce cours d'eau, qui ressemble au Seboû et est appelé Omm Rebi', ils y auraient élevé un pont d'une seule arche, comme est le pont bien connu d'*Es-Seyf*[2]. C'est ainsi que [il a été procédé pour] la gorge du Seboû. C'est par des monuments de ce genre, d'une si grande utilité pour la population, que les rois se distinguent +.

Le réviseur dit : Non loin de Fez, à l'ouest du quartier des Kayrawâniens, se trouve un lieu dit Seykh, qui s'abîma, dit-on, avec ses habitants. + Dans la même direction ouest[3] se trouve une forteresse appelée K'al'at Zeyd, dans laquelle se trouve une mosquée[4] dont on attribue la construction à 'Okba ben Nâfi'. Ce temple renferme un olivier, et les habitants du voisinage prétendent que toute bête de somme, âne, taureau, chameau, etc., qui pénètre dans l'enceinte et mange des feuilles ou des fruits de cet arbre est frappé de mort. C'est un fait auquel ils

---

(1) B مدظرا; A et D شبرا

(2) Voici le texte de D : وعليه قنطرة محدثة وعليها لوح كبير وهذا الوادي هو المعروف بام ربيع وهو مثل وادي سبو ولو ايده اهل الامر ادام الله نصرهم لاحدثوا عليه قنطرة على قوس واحد مثل قنطرة السيف

(3) A et D, « *auprès* de ce quartier ».

(4) B, « place dont on attribue la construction à... ». Je ne retrouve pas ailleurs de mention de cette localité, à moins qu'il ne s'agisse de la Medînat Benoû Ziyâd d'Edrisi, p. 88; cf. *Bayân*, I, 244.

Digitized by Google

ajoutent une foi absolue et qui est bien connu parmi eux.

De Fez à Tlemcen, on compte dix journées de marche à travers un pays toujours cultivé. Nous avons dit déjà que le Maghreb central finit et que le Maghreb (ultérieur) commence à la région de Tâzâ, formée par de grandes montagnes d'accès difficile[1]. Les figuiers, les vignes et les arbres fruitiers de toute espèce y abondent, mais c'est le noyer qui domine et qu'on y rencontre en grande quantité. Ce sont des tribus berbères du nom de Ghiyâta[2] qui y habitent. Dans le pays de Tâzâ a été élevée de nos jours Er-Ribat, grande ville située sur le flanc d'une montagne et qui domine des plaines traversées par des ruisseaux d'eau douce ; elle est protégée par un rempart considérable de pierres jointes au mortier, et la durée en est assurée. [P. 75] Elle est située dans un espace découvert d'environ six milles, au milieu des montagnes, qui lui envoient de grandes quantités d'eau et des rivières à l'aide desquelles sont arrosés tous les vergers aussi bien de la partie haute que de la partie basse. Le canton étendu qui en dépend produit beaucoup de céréales, de fruits et de vivres de toute sorte. Je ne connais aucune ville ni en Orient ni en Occident qui soit plus fertile ou mieux pourvue de toutes les commodités. Sa fondation remonte à une vingtaine d'années, lors de l'expédition faite par le khalife, dont Dieu soit satisfait ! pour réduire le

(1) C'est également le Ribât Tâzâ qui est donné comme limite du Maghreb par Merrâkechi (*Hist. des Almohades*, p. 211). Aboulféda fait commencer le Maghreb el-akça à Tlemcen (*Géogr.*, II. 168). Voir ci-dessus, p. 120.

(2) On écrit aussi « Ghiyâtha », comme dans A et D ; voir Edrisi, p. 90, n. 3.

Digitized by Google

pays des Benoû'n-Nâcir[1]; le rempart fut élevé en 568 (22 août 1172). Située sur la route qui mène d'Occident en Orient, elle est aussi dénommée Miknâsa de Tâzâ[2]. Miknâsa est le nom d'une importante tribu berbère qui habite ces lieux, ainsi dénommés d'après leurs habitants. A un mille environ plus bas que Ribât, il y a un grand lac qui, dit-on, a avec la mer une communication souterraine; on prétend qu'on y a vu quelquefois un animal marin, et qu'il arrive que l'eau prend une teinte rouge qui la fait ressembler à du sang. Cela m'a été raconté par un témoin digne de foi qui habite près du lac.

L'auteur dit : Parmi les montagnes bien connues du Maghreb figure celle de Fazaz, qui a de l'importance. Elle est habitée par de nombreuses peuplades berbères, qui, chassées de là (pendant l'hiver) par la neige, descendent dans le Rîf de la mer Occidentale; elles sont riches en moutons, en bœufs et en chevaux. Ces derniers sont des plus estimés à raison de leur endurance et de leur aptitude au travail; ils ont les formes arrondies, sont bien bâtis et doués de bons instincts. Quant aux moutons, la chair en est excellente, aussi bien que le beurre qu'on tire du lait des brebis[3]. Dans cette montagne croissent divers simples employés dans la confection de remèdes pré-

---

(1) Orthographe de A et D; *Benoû'n-Nâz'ir* dans B.

(2) Sur ce nom de Miknâsa, cf. p. 136, n. 5; *H. des Berb.*, III, 187, n. 6; table géogr., s. v. Miknaça. Merrâkechi ne signale pas la fondation de Ribât Tâzâ. On trouve un lieu du nom de Meknessa à une journée O. environ de Tâzâ, sur la route qui mène à Fez, sur la carte du Dépôt de la guerre, 1848. Le Ribat Tâzâ s'appelant aussi Miknâsat Tâzâ, on comprend le dire d'Ibn Khaldoun *(l. l.)*. On compte sept étapes de Tlemcen à Ribât Tâzâ, trois de Tâzâ à Fez, une de Fez à Miknâsat ez-zeytoûn ou Mequinez (Merrâkechi, p. 306-307).

(3) Texte وكذلك اسمانها

Digitized by Google

cieux, ainsi que des pins qui poussent très haut et deviennent très vieux, abritant des singes que j'ai vus bondir d'un arbre à l'autre à une grande hauteur.

C'est dans cette montagne aussi que s'élève la grande forteresse qui porte le nom d'El-Mehdi ben Touwâla Idjfechi[1]; elle est dans une situation extrêmement forte et résista pendant sept ans au siège qu'en firent les Almoravides[2]. Elle était construite en bois, et comme El-Mo'tamid ben 'Abbâd [P. 76] y fut exilé[3], ce prince, faisant une triste allusion à son exil, s'exprime ainsi : « La violation des traités m'a envoyé dans une ville de juifs, bâtie en bois et qui a des singes pour voisins[4]. » Les juifs en effet en constituaient alors la majeure partie de la population, car leur profession de boutiquiers les fait se réfugier dans cette place pour que leurs marchandises soient à l'abri.

Dans la province de Fez, du côté de l'ouest, se trouve MIKNASAT EZ-ZEYTOUN, qui se compose de quatre villes et de nombreuses bourgades adjacentes aux villes et aux forts. L'un de ceux-ci, qui constitue une ville, est TAGRARAT, ce qui signifie camp *(mah'alla)*; il est de construction récente[5], domine des

---

(1) A, illisible; B, Djeyfechi. J'ai lu Idjfechi avec D et Ibn Khaldoûn, *H. d. Berb.*, II, 73; III, 187. Edrisi mentionne les Benoû Idjfech parmi les Zenâta (p. 81).

(2) Sur le siége de cette place, voir *Berb.*, II, 73 et 74; *Kartâs*, texte, p. 90; trad. fr. p. 198; ce dernier texte donne au siège une durée de neuf ans.

(3) Je crois qu'il n'est pas parlé ailleurs du séjour de Mo'tamid à Kal'at Mehdi (cf. Dozy, *H. des Mus. d'Esp.*, IV, 273; Merrâkechi, p. 124).

(4) Je suis A et D, qui portent وجيرانه قرود وكان اليهود فى ذلك التاريخ

(5) Bekri en effet ne parle pas de Mequinez; mais elle est décrite par Edrisi, p. 88.

Digitized by Google

dépressions de terrain et des lieux remplis d'une foule d'arbres fruitiers, notamment d'oliviers *(zeytoûn)*, d'où le nom de la ville. C'est une place importante, où se tiennent de fréquents marchés, garnie d'un grand rempart et de bastions solides. Notre auguste Prince, dont Dieu protège l'existence! y a fait installer des jardins *(boheyra)* excessivement vastes où est amenée l'eau de la rivière et ordonné d'y faire des plantations d'oliviers et de vignes. C'est là que se produit la plus grande quantité d'huile de tout le Maghreb; vient ensuite, à ce point de vue, le grand canton qui porte le nom des Benoû Besîl et des Meghîla[1].

Actuellement, en 587 (1191 de J.-C.), on dit à Miknâsa la *khotba* en neuf endroits différents : dans la forteresse[2], dans la ville appelée *Es-Soûk el-kadîm*, à Tawrâ[3], chez les Awlâd 'At'oûch, chez les Awlâd Bornoûs[4], chez les Benoû Moûsa, chez les Benoû Ziyâd[5], à Warzîgha[6] et chez les Benoû Merwân[7]. C'est un bon et riche pays (qui acquerrait tout son développement) si on travaillait à le faire produire, car le sol y est fertile, favorable à la culture et abondamment arrosé. Que ne ferait pas notre auguste

---

(1) Ces deux tribus ne font pas partie des Miknâsa, mais habitent de ce côté (Edrisi, 89).

(2) A et D تسع خطب فى الحصن خطبة و فى الخ

(3) Cette lecture est celle de A, de D et d'Edrisi.

(4) Même remarque.

(5) Même remarque.

(6) Ce nom est ainsi orthographié dans A et D, et dans Bekri (p. 342 et 343).

(7) Les Benoû Merwân sont une tribu ghomarienne, dont le territoire est à l'ouest de celui de Nokoûr *(Berbères*, II, 137). Une tribu de ce nom fait partie des Sedwîkech *(ibid.*, I, 294).

Digitized by Google

Prince, qui vivifie les morts, de celui qui est naturellement excellent[1]! Miknâsa figure parmi les meilleures régions du Maghreb, a un vaste territoire, des bourgades florissantes, des champs cultivés sans interruption traversés par des rivières, des eaux courantes et des sources abondantes le long desquelles s'élèvent des moulins; les bains y sont nombreux. Mais les enfants[2] y sont méchants et sots, car la majeure partie de la population, s'adonnant au tissage, [P. 77] travaille à domicile, de sorte que quand ils se trouvent sur la place publique, ils sont poussés par leurs mauvais instincts et ne savent mettre leurs soins qu'à des actes de méchanceté, ceux-là surtout qui ont quelque supériorité intellectuelle ou physique. Les morts y sont dévorés par les mulots[3]+.

L'auteur dit : Parmi les villes et les campagnes cultivées qui se rencontrent entre Fez et Tanger figure le territoire de Djenyara, riche en cultures et en bétail, situé dans une montagne blanchâtre à pentes douces, semblable à un manteau *(taylesân)* et appelée *El-Djebel el-achhab*[4] +. Djenyâra le cède à peu de pays soit pour la fertilité soit pour ce qu'on extrait du sol. Un homme qui voulait acquérir une

---

(1) B تعيش الموتى ... على الجيدة التبيعة; A et D تنعش الموتى على الحيات الطبيعية ...

(2) B في جيانها corrigé par l'éditeur en في سكانها; A et D صبيانها; j'ai lu صبيانها. — Quant au développement de l'industrie du tissage dans cette ville, il est également attesté par la réputation des burnous qui y sont fabriqués (D. de Torres, *Relacion del origen y successos de los Xarifes*, trad. fr., p. 215); Marmol, *Description de Affrica*, II, 83).

(3) J'ai lu avec A et D وميتها طعمة للجرذان (للجرذان)

(4) Djenyâra ou H'annâwa est connu de Bekri (pp. 252 et 260); ce nom, qui ne se retrouve pas dans Edrisi, figure dans le *Bayân*, I, 245.

Digitized by Google

métairie au Maghreb, interrogea à ce sujet un vieillard expert, qui lui répondit : « Il te faut aller dans le pays de Djenyâra, qui est comme la poule : qu'elle ait un coq, elle produit un coq; qu'elle n'en ait pas, elle fait des œufs, se roule dans la poussière et a (tout de même) des poussins » +.

Une journée de marche sépare Djenyâra du Redat, rivière importante qui coule au pied d'une montagne dont le sommet servait d'emplacement à Kort[1], grande et forte ville qui était bien pourvue en vivres, de laquelle dépendait un grand canton et qu'habitaient des Berbères nommés Biyâna[2]. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade.

On se rend de là à El-Baçra, grande ville située sur une hauteur dominant des plaines et chef-lieu d'un canton étendu ; elle a de nombreux champs cultivés et beaucoup de bestiaux ; c'est la localité de ces régions la mieux pourvue en pâturages. Aussi produit-elle tant de lait qu'on la connaissait sous le nom de Baçrat el-elban[3], et aussi sous celui de Baçrat el-kettan, parce que les habitants employaient le lin *(kettân)* comme monnaie dans leurs transactions commerciales. On l'appelait encore El-H'amra (la rouge) parce que le sol y est rouge. Elle est ceinte d'un rempart construit en pierres et en briques crues qui de loin paraissent rouges; le rempart est percé de dix portes. Les femmes [P. 78] sont

(1) Kort était en ruines du temps de Bekri (p. 252) ; voir Ibn Haukal, texte de Goeje, p. 55, et *J. As.* 1842, I, 193; *Bayân*, I, 244; Edrisi orthographie *K'ort* (p. 203).

(2) On retrouve le nom de Biyâta avec la variante Biyâna dans l'*H. des Berb.*, I, 170, 274.

(3) A, D et Bekri, *Baçrat ed-dobbân*, Baçra des mouches.

Digitized by Google

renommées pour leur beauté et leurs charmes ; on n'en trouve de plus belles nulle part dans le Maghreb.

De là on se rend au Kaçr Denhadja, qui est situé sur une colline au pied duquel coule la rivière de Loccos[1], qui est navigable. Il est aussi appelé Kaçr 'Abd el-Kerîm[2], du nom d'un des cheykhs des Kotâma qui habitaient ces lieux; devenu leur chef, il se fixa à cet endroit, où il y avait des restes de monuments anciens, et s'y éleva une demeure que l'on appela château *(kaçr)*, + parce qu'il n'y avait pas de château dans ces régions. Notre auguste Prince y a fait construire de nos jours deux caravansérails remarquables. Ce lieu constitua ainsi un centre et se fit connaître, les marchands le fréquentèrent et s'y établirent. La rivière qui y passe se jette dans la mer à une quinzaine de milles[3] de là. A l'embouchure se trouve un fort important et ancien nommé Tochommes, dont nous avons parlé[4]. L'Alide Idrîs ben El-Kâsim ben Ibrâhim[5] le releva et le fit connaître; il est encore habité de nos jours par des gens qui trafiquent avec les navigateurs, mais les maladies y sévissent, il y souffle un air pestilentiel et l'eau y est malsaine. Des bateaux y chargent des céréales +.

---

(1) Ce nom manque dans A et D.

(2) Ou encore El-Kaçr ou El-Kaçr el-Kebîr, ou Kaçr Kotâma ; voir Bekri, p. 250; Edrisi, p. 89 et 202; *H. des Berb.*, table géogr.

(3) A huit milles, selon Edrisi, p. 89; cf. Bekri, pp. 250 et 259.

(4) *Supra*, p. 52; *Merâcid*, s. v.; les traducteurs d'Edrisi *(l. l)* ont prononcé *Tochommoch*. Ce nom est défiguré en شهس dans B.

(5) J'ai rétabli ce nom (écrit جود dans B et D, et هود dans A) d'après Bekri, p. 250.

Digitized by Google

De là on se rend à la K'AL'AT IBN KHARROUB[1], qui est une grande ville ayant plusieurs marchés et des jardins remplis d'arbres, bien fournie en céréales et en bestiaux. On gagne ensuite Tanger, dont nous avons précédemment parlé.

+ L'auteur dit : Tous ces pays sont, sous le règne de notre auguste Prince, remplis de centres habités où les champs labourés et cultivés se succèdent sans interruption tant dans la plaine que dans les montagnes. Sur l'une de celles-ci, qui domine Fez et qui s'appelle ZALIGH +[2], se trouvait un château-fort élevé par El-Moz'affer ben el-Mançoûr ben Aboû 'Amir. On passe de là à l'AKABAT EL-AFARIK, puis à la rivière Seboû, au lieu où les caravanes la franchissent, à une distance d'environ trente milles, en traversant des lieux habités se touchant les uns les autres et des bourgades dans de fortes positions et riches en céréales et en bestiaux. Du Seboû on se dirige [P. 79] vers le WARGHA[3], grande rivière bien connue au Maghreb, et du Wargha au *Kaçr Kotâma*, déjà cité, toujours par des régions entièrement cultivées.

Une autre route passe par la montagne des Ghomâra, c'est-à-dire qu'en quittant le Seboû et marchant à droite par un pays entièrement cultivé on arrive à

---

(1) B جندوب; A et D خرنوب; j'ai suivi l'orthographe de Bekri, p. 249 et 262. L'éditeur du *Merâcid* (II, 440, n. 10 et 441, n. 1) a cru voir deux localités différentes dans la قلعة ابن جندوب et la قلعة ابن خروب

(2) Bekri (p. 260) cite aussi le nom de ce château.

(3) Voir Bekri, 210, 253 et 260; *Bayân*, I, 245.

Digitized by Google

Benou Tawada[1], qui était une grande ville autrefois fondée par les Almoravides pour contenir les habitants de la montagne des Ghomâra, qui étaient toujours en insurrection. Les gouverneurs du Maghreb nommés par ces princes y résidaient avec des troupes ; elle était à cette époque remplie de belles constructions et de forts solidement installés. Le Wargha arrose cette ville, dans les environs de laquelle habitent des tribus (berbères) ; elle sert de chef-lieu à un vaste canton riche en céréales et en bestiaux. Elle est dominée par une montagne au haut de laquelle il y a beaucoup d'eau et où les Almoravides ont élevé le fort d'*Amerdjoû*[2], construit en pierres et mortier et dont on ne peut détruire aucune partie qu'à grand'-peine.

La montagne des Ghomâra, l'une des plus fertiles du Maghreb et qui est bien connue[3], est habitée par de nombreuses tribus de Ghomâra qui se subdivisent à l'infini. Il s'y trouve de très nombreuses plaines propres à être labourées, ainsi que des villes anciennes où de nombreux monuments annoncent une civilisation qui remonte à une haute antiquité. Elle s'étend sur une longueur de six jours de marche et une largeur de trois environ. Elle est actuellement très bien cultivée; des rivières et des eaux courantes l'arrosent; on y rencontre des fourrés, des ruisseaux et des lieux de plaisir comme on n'en voit pas ailleurs. Elle produit beaucoup de raisins, de fruits, de

(1) Le *Beni Tâwadâ* d'Edrisi (p. 93 et 204) ; d'après cet auteur, Tâwadâ, à deux journées de Fez, fut la première victime des désastres causés par les conquêtes des Almohades.

(2) Mergo ou Amergou de l'*H. des Berb.*, table géogr. ; ni Bekri ni Edrisi n'en parlent.

(3) Voyez Edrisi, p. 93 et 204 ; Bekri, p. 232 ; *H. des Berb.*, II, 134.

Digitized by Google

miel et de bestiaux. Il s'y trouve des sommets qui touchent presque le ciel et de nombreux châteaux-forts où les Ghomâra se mettent à l'abri et peuvent ainsi s'insurger contre les gouverneurs du pays. Leur réputation à ce sujet était bien établie jusqu'au jour où notre auguste Prince brisa leur puissance, éteignit ces étincelles de discorde, extirpa cet ulcère.

Ces peuples professent des croyances diverses et n'ont pas tous les mêmes usages +. C'est chez eux que s'éleva le faux prophète appelé Hâmîm ben Menn Allâh et surnommé El-Mofteri, qui a donné son nom au Djebel Hamim, dans le voisinage de Tétouan, où il prêcha sa doctrine[1]. Beaucoup de Ghomâra se rendirent à son appel et l'accueillirent comme un prophète. [P. 80] Il établit pour eux un recueil de préceptes religieux assez faciles à suivre pour les attirer sans peine, n'exigeant la prière que deux fois par jour, au lever et au coucher du soleil, et n'imposant pour la faire que de s'incliner en touchant la terre avec le dos des deux mains[2]. Il composa à leur usage une formule de lecture (Koran) rédigée dans leur langue[3] et signifiant : « Délivre-moi[4] de mes péchés, ô toi qui laisses le regard [de l'homme][5] s'étendre sur l'univers ! Délivre-moi de mes péchés,

(1) Sur Hâmîm, voir Bekri, 228; *H. des Berb.*, II, 143 et 492; *Bayân*, I, 198. Le surnom de *Mofteri* est défiguré dans nos textes en مقتدى et مقترى

(2) على ظهور اكفهم, dans Bekri على بطون « le plat des deux mains ».

(3) Bekri : « ... un Coran dont plusieurs passages ont été traduits [en arabe]. Après la formule qui énonce l'unité de Dieu, on lisait ces mots : « Délivre-moi, etc. ».

(4) B خلنى; A et D جلنى; Bekri حلنى

(5) A et B يخلى; D يجلى; Bekri يحل

Digitized by Google

ô toi qui as retiré Moïse du fleuve! Je crois en Hâmîm, je crois en Aboû Yakhlef, » (lequel était Menn Allâh, père de Hâmîm)[1]. Il s'y trouvait encore : « Ma tête et mon intelligence croient, je crois en Tankît[2] », laquelle, tante paternelle de Hâmîm, était devineresse et magicienne. Hâmîm avait aussi une sœur nommée Debboû[3], qui était également devineresse et magicienne, à laquelle ils recouraient dans toutes les guerres et les conjonctures difficiles. Il prescrivit à ses sectateurs de jeûner toute la journée du jeudi, ainsi que le mercredi jusqu'à midi; la violation du jeûne était punie d'une amende de cinq bœufs au profit de Hâmîm. Pour tout le monde il réduisit de vingt-sept[4] jours la durée du jeûne du ramadân, et plaça la fête au lendemain du jour de la Rupture du jeûne; il imposa le paiement de la *zekât* sous forme de la dîme sur toutes choses, mais abolit l'obligation du pèlerinage, de la purification et de l'ablution totale. Il permit de manger la femelle[5] du porc, en disant que le Koran de Mahomet n'interdisait que la chair du mâle; il défendit l'usage du poisson non-égorgé, de même que des œufs de n'importe quel oiseau[6].

---

(1) Ces mots, depuis *je crois en Hamîm*, qu'on retrouve dans Bekri et dans Ibn Khaldoûn, ne figurent que dans A et D. Ces deux auteurs lisent *Khalef*, au lieu de Yakhlef.

(2) Variantes, *Tâlit*, *Tâyftt* et *Taykant;* en outre, dans Ibn Khaldoûn, *Tabâit*, *Tanant*, *Tayfit*, etc.

(3) Variante, *Deddjou* (Ibn Khaldoûn et Bekri).

(4) A, « dix-sept ».

(5) Bekri, « la chair de porc ».

(6) C'est ici que s'arrête le texte dont Kremer a donné l'édition, par ces mots : هذا اخر ما انتهى الينا من كتاب الاستبصار فى عجائب الامصار. Nous ne suivons donc plus que les mss A et D, en les rapprochant de Bekri.

Digitized by Google

[F. 71 v°] 'Abd Allâh el-Kafîf, natif de Tanger, a composé contre lui les vers satiriques que voici[1] :

[*Tawîl*] Ils ont faussement prétendu que Hâmîm leur a été adressé porteur d'une religion dont la vérité est claire et évidente. « Vous mentez, leur ai-je répondu, et puisse Dieu briser votre ligue ! Cet homme n'est qu'un fils de libertin et libertin lui-même, et si Hâmîm est un apôtre, je suis le premier à ne pas croire à sa mission. Ils ne font que redire les paroles d'une vieille femme fourbe et menteuse dont les sorcelleries ressemblent à celles de n'importe quel magicien ; paroles de mensonge dont Satan a ourdi la trame et qu'ils tiennent secrètes, mais les secrets sont chose bien mauvaise ! »

En-Nâçir Merwâni [l'Omeyyade d'Espagne] envoya de Cordoue des troupes contre lui, et à la suite d'une rencontre qui eut lieu en 315 (7 mars 927) dans les environs de Tanger, l'hérésiarque mis en déroute fut tué et sa tête envoyée à Cordoue.

On dit que dans une des montagnes des Medjkesa, dans le pays des Ghomâra, il y avait un magicien habile nommé Aboû Kasiyya[2], à qui les habitants de sa localité prêtaient une oreille attentive et n'osaient désobéir en quoi que ce soit. En effet, quand il se trouvait un homme qui osait le contredire ou lui faire de l'opposition, le sorcier retournait le manteau dans lequel il s'enveloppait, et le récalcitrant était

---

(1) Ces vers se retrouvent dans Bekri (p. 230), où l'auteur est appelé 'Abd Allâh ben Mohammed el-Mekfoûf, ainsi que dans le *Bayân*, (I, 198), sans nom d'auteur. Variantes : vers 1, صاهر au lieu de باهر ; v. 2, يرد au lieu de بدد ; v. 3, بارسال au lieu de بمرسل du *Bayân;* v. 4, بهيمة تقارن au lieu de فهيمة تفاوق de Bekri, et de بهيمة تجاوز du *Bayân;* v. 5, يسرونها كلها وبئس السرائر au lieu de يسرونها بشرتهم والله مبدى السرائر de Bekri et de والله مبدى السرائر du *Bayân*.

(2) Ibn Koseyya dans Bekri, p. 231.

Digitized by Google

frappé d'une maladie qui l'atteignait personnellement ou qui décimait ses troupeaux, ou qui faisait les deux choses à la fois; les opposants pouvaient être en nombre, mais le même effet se produisait. Il leur faisait aussi accroire que des éclairs jaillissaient de dessous son manteau. Ses fils et ses descendants jouissent encore maintenant dans cette région d'une influence et d'une considération que l'on n'accorde pas à d'autres.

Parmi les choses curieuses du pays des Ghomâra, il y a à citer ce fait qu'on y trouve un groupe d'hommes appelés « dormeurs » *(rak'k'âda)*. Quand l'un d'eux tombe en léthargie pour une période de deux ou trois jours, il reste immobile et sans s'éveiller, quelques souffrances qu'on lui inflige et le coupât-on même en morceaux. A son réveil, il reste comme ivre pendant toute la journée sans s'occuper de rien et sans rien dire; mais ce jour-là passé il est entièrement rétabli et annonce les évènements curieux et remarquables de l'année, tels que l'abondance des récoltes, stérilité, guerres intestines, trêves et autres faits importants. C'est là une chose bien connue d'eux tous et dont il est souvent parlé[1].

Chez les Ghomâra existait la coutume de la *mowâraba,* que l'on mentionne également souvent [f° 72] et qui flatte beaucoup l'amour-propre de leurs femmes[2]. Quand un homme vient d'épouser une fille vierge et s'apprête à consommer son mariage, les jeunes gens

---

(1) La maladie du sommeil, qui paraît être limitée aux individus d'origine africaine, serait d'origine microbienne d'après des travaux tout récents *(Revue scientifique,* février 1898, p. 187).

(2) Edrisi (p. 385) fait aussi allusion à cet usage, que Bekri relate, p. 233. A et D écrivent مواريـة et je suis porté à préférer cette prononciation.

Digitized by Google

des environs tâchent de l'apercevoir, et s'ils la trouvent belle, ils l'enlèvent et la tiennent séparée de son mari pendant un mois et davantage, après quoi ils la lui ramènent. Il n'est pas rare que le fait se reproduise plusieurs fois pour une même femme, selon son degré de beauté et les désirs qu'elle provoque.

Chez ces tribus, celui qui reçoit un voyageur ne croit avoir rempli vis à vis de lui tous les devoirs de l'hospitalité qu'en lui ayant fourni (l'une ou l'autre) de ses parentes dépourvue de mari : il lui amène donc pour passer la nuit soit sa propre sœur, si elle est déflorée, soit sa fille, soit l'une ou l'autre femme qui ne soit pas en puissance de mari. Ils recherchent les hommes beaux et braves pour en avoir des enfants, mais ne laissent pas se fixer chez eux ceux qui sont atteints de défauts corporels, qui pourraient, disent-ils, détériorer leur race. Il y a chez les Ghomâra beaucoup de beaux hommes et de belles femmes. Ils portaient autrefois les cheveux longs et les laissaient flotter[1], à la manière des femmes; ils en faisaient des tresses qu'ils parfumaient et soignaient beaucoup. + Cela dura ainsi jusqu'à l'introduction de l'islâm dans leur pays; ils furent alors forcés de battre en retraite et de se réfugier comme des bêtes fauves au sommet des montagnes, et se rasèrent la tête, pratique qu'ils se transmirent de père en fils +.

L'auteur s'exprime ainsi : Parmi les villes et lieux habités qui se trouvent sur le chemin de Fez à Sidjilmâsa se trouve Çafrouwi[2], petite et ancienne

(1) J'ai suivi la leçon de Bekri; D porte يستدلونهـا « ils s'en servent avec coquetterie ».

(2) Sur Çafrouwi (les voyelles sont du ms D) ou Sofrouï, voir Bekri, p. 326; Edrisi, p. 87.

Digitized by Google

ville ceinte de murs et entourée d'un grand nombre de ruisseaux et de sources ; + elle a de nombreux jardins garnis d'arbres fruitiers, où domine le noyer, et de vignes; ces produits sont exportés à Fez et ailleurs +. De cette localité, qui est située à une journée de marche de Fez, on se rend à TASAGHMERT[1], qui est dans une région fertile où il y a de nombreux villages et des champs cultivés qui ne forment qu'un tout. A quelques journées de marche de là, on pénètre dans le territoire de Sidjilmâssa[2].

Il y a aussi une autre route qui part de Fez pour passer par LOUWATA MEDYEN, localité entourée d'un territoire fertile et située sur la rivière *Seboû;* elle est protégée par une forteresse imprenable et située à une journée de marche de Fez. On se rend ensuite à MEGHÎLAT EL-K'AT'[3], qui a un fort, un marché bien fréquenté et une mosquée principale. Les ruisseaux et les arbres y sont nombreux, [f° 72 v°] et les figues sèches sont de là expédiées à Fez et ailleurs. On gagne ensuite MAT'MAT'A AMESKOUR[4], qui est une grande ville arrosée par la *Moloûya*, rivière importante et bien connue du Maghreb; le vaste territoire de cette ville fournit beaucoup de céréales et de bestiaux. Il s'y trouve de nombreux villages et des champs cultivés sans interruption, le tout arrosé par

---

(1) A et D, *Isaghmert* إيسغمرت; j'ai suivi l'orthographe de Bekri, p. 326.

(2) Selon Bekri *(l. l.)*, ce n'est qu'après la cinquième étape depuis Fez qu'on pénètre dans la province de Sidjilmâssa.

(3) Dans A et D, *el-fât'*.

(4) D, *Ameksour*.

Digitized by Google

la dite rivière. Par delà commence le territoire de Sidjilmâssa[1].

Fez était la capitale des Idrîsides, descendants d''Ali, et c'était de cette ville qu'ils commandaient à tout le Maghreb jusqu'aux extrémités du Soûs, bien qu'il y survînt parfois des insurrections. C'est du temps de cette dynastie que s'établit le pouvoir des Berghawâta, qui suivaient les doctrines du pseudo-prophète Çâlih ben Tarîf Berbâti[2], dont nous parlerons plus loin. Les Alides régnèrent aussi dans une partie de l'Espagne, où ils prirent le titre de Prince des croyants et où leur qualité d'imâm fut proclamée au prône.

Voici dans quelles circonstances les Alides arrivèrent au Maghreb. D'après Aboû'l-Hasan 'Ali ben Soleymân Nawfeli[3], Idrîs ben 'Abd Allâh ben Hasan ben el-Hasan ben 'Ali ben Aboû Tâleb s'enfuit à la suite de la bataille de Fakhkh, qui eut lieu en 169 (juin 786), et se cacha pendant quelque temps. Mais le khalife le faisait activement rechercher, et comme tout mouvement lui devenait fort difficile, il fut pris d'un vif désir de quitter l'Orient et partit avec Râchid, lequel, client des Alides et d'origine berbère, désirait le conduire chez ses compatriotes pour le mettre à l'abri de toute tentative hostile. Râchid, qui était un

---

(1) Ce second itinéraire figure aussi dans Bekri (*l. l.*), mais il est plus complet et donné dans l'ordre inverse, c'est-à-dire dans la direction de Sidjilmâssa à Fez.

(2) Le texte porte الذين تديّنوا بديانة الغوى صالح بن طريف البرباطى

(3) Le récit de Nawfeli est aussi celui que rapporte, et d'une manière moins abrégée, Bekri (p. 269); mais notre auteur y a introduit des renseignements qui paraissent provenir d'une source différente.

Digitized by Google

homme intelligent, brave et robuste, aussi plein de finesse et d'habileté qu'il était décidé, partit avec lui confondu dans la troupe des pèlerins, mais après lui avoir fait changer de vêtements et lui avoir fait endosser une chemise de laine *(medra'a)* et un turban grossiers : il le faisait passer pour son domestique, et le prince se conduisait comme un serviteur empressé et attentif. Il le conduisit ainsi d'étape en étape jusqu'en Ifrîkiyya, où il évita cependant de rester, et l'emmena dans le pays des Berbères jusqu'au territoire de Fez et Tanger. Ce fut là qu'Idrîs s'installa à Walîli[1], ancienne ville romaine située sur un saillant et à l'ouest de la montagne de Zerhoûn, et qui s'appelle aujourd'hui TEYSERA, [f° 72] chez Ishâk ben Mohammed ben 'Abd el-Hamîd Awrebi. La tribu des Awreba, à laquelle appartenait cet homme, était alors une des plus importantes du Maghreb, et son territoire renfermait de nombreuses villes, notamment celle de Sokoûma, qui était voisine de Fez et la plus considérable de tout le Maghreb.

Quand Moûsa ben Noçayr pénétra dans ces régions, il vint camper sous les murs de SOKOUMA, dont il entreprit le siège et où, après l'avoir emportée de vive force, il fit de nombreux prisonniers. Il écrivit alors au Prince des croyants El-Welîd ben 'Abd el-Melik ben Merwân qu'il lui envoyait, pour sa part du butin fait à Sokoûma, cent mille captifs[2]. A quoi le

(1) D'après Bekri (p. 248 et 268), Oulîli ou Oulîleni est le nom berbère de Tanger. Je ne retrouve pas ailleurs ce nom de Teysera تيسرة, peut-être Tâza. La tribu de Zerhoûna est connue de Bekri (p. 260); cf. Edrisi (p. 66). Quant à la montagne de Zerhoûn, il en est assez longuement parlé dans la *Descr. géog. de l'empire du Maroc* de Renou, p. 262.

(2) Cette ville de Sokoûmâ (les voyelles sont dans le ms D) paraît bien n'avoir eu qu'une existence imaginaire (Bekri, 267).

Digitized by Google

khalife, dit-on, répondit : « Malheureux que tu es ! voilà encore un de tes mensonges; si l'on devait t'en croire, ce pays serait le rendez-vous de tous les peuples. » On ajoute encore qu'en outre de cela, il y fut massacré une innombrable quantité de combattants.

Idrîs embrassa les opinions mo'tazelites d'Ishâk ben Mohammed Awrebi, qui, à la suite de l'installation du prince auprès de lui, lui procura l'obéissance et la considération de la tribu dont lui-même faisait partie. Cela se passait sous le khalifat de Hâroûn er-Rechîd, qui s'inquiéta en apprenant ces faits; il en témoigna son mécontentement à Yahya ben Khâled, et ce ministre promit de lui donner satisfaction. Yahya en effet fit appeler Soleymân ben Djerîr Djezeri[1], originaire de la tribu de Rebî', théologien de la secte des Zeydiyya, dont il était l'imâm, et entièrement dévoué à la famille d''Ali ben Aboû Tâleb. Sous sa douce apparence il était très brave, et c'est lui qu'Er-Rechîd avait mis en face de Hichâm ben 'Abd el-Hakam lors de la discussion au sujet de l'imâmat, + ce qui est ailleurs longuement raconté +. Yahya ben Khâled le gagna par l'offre d'une somme d'argent, et lui fit de magnifiques promesses tant en son nom qu'en celui du khalife, en l'engageant à user d'habileté pour parvenir à ses fins. Soleymân ayant accepté, Yahya lui remit en même temps qu'une forte somme, [f° 73 v°] un flacon renfermant de la civette empoisonnée, et lui donna pour l'accompagner un

(1) Texte جرير الجورى; j'ai conservé cette lecture *Djertr*, qui est aussi celle du *Kartâs*, mais on trouve ailleurs *Horeyz*. Sur les Idrisides, voir ma traduction partielle d'Ibn el-Athir, *Annales du Maghreb*, p. 133, et les auteurs cités.

Digitized by Google

de ses affidés. Les deux hommes se mirent en route et firent diligence jusqu'au lieu où résidait Idrîs, qui connaissait le haut rang occupé par Soleymân chez les Zeydiyya et à qui ce dernier se présenta en ces termes : « Je suis venu en personne à la suite des épreuves[1] auxquelles m'a exposé l'amour que j'ai pour vous autres, descendants du Prophète, aussi bien pour être en sûreté dans ce pays que pour t'offrir mon aide. » Idrîs, charmé de ces paroles, l'accueillit avec une grande bienveillance, le combla d'honneurs et le reçut dans son intimité. Soleymân se mit alors à tenir des conférences avec les Berbères et à faire une propagande ouverte en faveur des descendants du Prophète, en appuyant ses raisonnements des mêmes arguments qu'il avait fait valoir en Irâk. Ces procédés plurent à Idrîs, auprès de qui il passa un certain temps, cherchant toujours une occasion de le prendre au dépourvu et guettant silencieusement le moment de réaliser sa trahison. Râchid ayant eu un jour à quitter son maître pour quelque affaire, Soleymân, après s'être muni du flacon empoisonné, se présenta auprès d'Idrîs. Celui-ci s'étant laissé aller à une causerie familière[2], son interlocuteur lui dit : « Daigne Dieu prendre ma vie en rançon de la tienne! Voici un flacon renfermant de la civette de qualité supérieure que j'ai apportée avec moi et dont on ne trouve pas l'équivalent dans ce pays; je t'en fais cadeau. » Et comme il le lui remit, Idrîs le déboucha pour en respirer l'odeur et s'en parfumer.

---

(1) Texte انما جيت اليك بنفسي وحملتها على ما حملتها عليه; cf. Bekri, texte, p. 120, l. 10-11.

(2) واخلى له وجهه; texte de Bekri وخلاوجها

Digitized by Google

D'après une autre version, Soleymân se servit d'un couteau dont la lame était empoisonnée d'un côté seulement, pour partager une pomme dont il offrit au prince la moitié qui avait été touchée par le côté empoisonné, tandis que lui-même mangeait l'autre[1].

Toujours est-il que Soleymân, se retirant aussitôt, rejoignit son compagnon en lui annonçant que, son dessein étant réalisé, ils avaient à partir, et, s'élançant sur des chevaux préalablement entraînés, ils s'enfuirent au grand galop. Quand le poison flairé par Idrîs lui fut monté par les narines jusqu'au cerveau, il s'évanouit et perdit toute connaissance, sans que les gens de son intimité ou de son entourage se rendissent compte de ce qui lui était arrivé. On envoya chercher Râchid, qui arriva en toute hâte et s'occupa immédiatement de soigner son maître et de tâcher de savoir ce qui s'était passé, tandis que dans l'entre-temps Soleymân et son compagnon prenaient une grande avance. Idrîs resta sans connaissance la plus grande partie de la journée ainsi que la nuit qui suivit, bien que son pouls continuât de battre, puis rendit l'âme. On reconnut alors la culpabilité de Soleymân ben Djerîr, et Râchid, montant à cheval avec quelques uns des siens, se lança à la poursuite des fugitifs. Comme il s'avançait à marches forcées, son cheval, plus résistant que ceux de ses guerriers, lui permit de les rejoindre ; [f° 74] bien que resté seul, il se précipita sur eux, et alors le compagnon de Soleymân, sans en demander davantage, lâcha pied. Râchid porta au traître trois coups de sabre au

(1) Cette version est aussi rapportée par Bekri (p. 276), qui la met dans bouche de Mohammed ben Ibrâhim ben Mohammed ben el-Kâsim.

Digitized by Google

visage et à la tête, mais aucun n'était mortel, et Soleymân, qui d'ailleurs se défendait, put échapper à la mort, parce que le cheval de Râchid ne put aller plus loin. Soleymân, quand il se vit en sûreté, descendit de cheval pour bander ses blessures, et put ainsi retourner en Orient. Aboû 'l-Hasan Nawfeli rapporte qu'un homme lui avait dit avoir vu en Irâk ce traître, qui était estropié d'une main.

D'après le même auteur, le règne d'Idrîs, qui arriva au Maghreb, où les Berbères le reconnurent, et qui mourut à Walîli en 175 (9 mai 791), eut une durée de trois ans et six mois. Ce prince, continue-t-il, mourut sans enfant, mais en laissant une de ses concubines enceinte, et Râchid se chargea du gouvernement des Berbères en attendant que cette femme accouchât. Elle mit au monde un fils à qui il donna le même nom que son père, et à qui il fit donner une bonne éducation, tout en continuant de gouverner en son nom. Quand lui-même mourut, la tutelle du jeune prince fut exercée par Aboû Khâlid Yezîd ben Elyâs[1], qui fit reconnaître son pupille par les Berbères en 192 (5 nov. 807). Idrîs ben Idrîs s'avança ensuite vers Fez, où il s'installa et dont il fit sa capitale. Il mourut à l'âge de trente-trois ans, étranglé par un grain de raisin qui s'arrêta dans sa gorge : il resta la bouche ouverte et rejetant de la bave jusqu'à ce que la mort s'ensuivît[2].

Des douze fils que laissa ce prince, ce fut Moham-

---

(1) D'après Bekri (pp. 277-278), Râchid, mort en 186, fut remplacé dans ses fonctions de tuteur par Aboû Khâlid Yezid ben Elyâs, qui fit reconnaître son pupille le 7 rebi' 1 187, et Idrîs ben Idrîs fit mettre à mort, en 192, Aboû Leyla Ishâk ben Mohammed, chef des Awreba.

(2) En 213 (21 mars 828); certains disent qu'il fut empoisonné (*Bayân*).

Digitized by Google

med ben Idrîs qui lui succéda en continuant de résider à Fez. Mais à la suggestion de sa grand-mère Kenza[1], mère d'Idrîs ben Idrîs, il partagea le royaume entre ses frères. L'un d'eux, dit-on, se révolta contre lui et lui livra des combats qu'il serait trop long de raconter[2]. Les Benoû Idrîs continuèrent ensuite de régner au Maghreb, où ils se succédèrent de génération en génération. C'est à leur race qu'appartiennent les Benoû Hammoûd, qui passèrent en Espagne[3].

['Ali, l'un des fils de Hammoûd] qui s'adonnait, dit-on, aux plaisirs de la jeunesse, fut tué à Cordoue dans le bain du palais, par deux pages esclavons, qui y furent eux-mêmes mis à mort. Il laissa deux fils Yahya et Idrîs : le premier, qu'il avait désigné pour être son successeur, était seigneur du pays de Fez et autres lieux, tandis qu'il avait installé le second à Malaga. Ces deux princes, lors du meurtre d''Ali ben Hammoûd, ne se trouvant ni l'un ni l'autre sur les lieux, les Berbères appelèrent [f° 74 v°] El-Kâsim ben Hammoûd, frère du défunt, l'introduisirent dans le palais de Cordoue, le proclamèrent khalife, et le peuple lui prêta serment de fidélité. Cette nouvelle remplit d'indignation son neveu Yahya, alors au Maghreb, attendu la désignation dont il avait été l'objet de la part de son père. Il écrivit à Malaga à son frère Idrîs, qui franchit la mer pour aller le remplacer à

(1) Le *Bayân* (I, 218) orthographie Kenzi. Sur ce partage, cf. Fournel, *Les Berbers*, I, 498; Jakubi *Descriptio*, p. 127.

(2) Voir Bekri, p. 281.

(3) Il doit y avoir ici une lacune, puisque les débuts des Hammoûdites en Espagne sont omis jusqu'en 407; voir Bekri, p. 295 et s., d'après qui ont été ajoutés les mots entre crochets qui suivent.

Digitized by Google

Fez et au Maghreb, tandis que Yahya passait en Espagne pour revendiquer ses droits contre leur oncle El-Kâsim. Celui-ci s'enfuit à l'approche de Yahya, qui fut reconnu à Cordoue sous le surnom d'El-Mo'tali. Mais ensuite les Berbères s'agitèrent contre lui, et il s'enfuit de Cordoue à Malaga, tandis qu'El-Kâsim rentrait à Cordoue et se faisait appeler El-Mamoûn. Cependant Yahya étant parvenu une seconde fois à l'expulser de Cordoue, El-Kâsim se retira à Séville, où il demeura jusqu'à ce que, Mohammed ben 'Abbâd l'en ayant chassé à son tour, il se retira à Xérès. Son neveu Yahya alla camper sous les murs de cette ville et y bloqua son oncle, jusqu'à ce qu'il le prît, lui et ses fils, et il les jeta en prison. Yahya ben 'Ali resta alors maître incontesté du pouvoir jusqu'en 427 (4 nov. 1035), où il fut tué.

D'un autre côté les Zenâta, s'étant soulevés au Maghreb contre son frère Idrîs, s'étaient rendus maîtres de Fez et d'autres lieux, de sorte qu'Idrîs s'était fixé à Ceuta. Il était en cette ville quand il apprit la mort de son frère ; il se proclama alors khalife sous le nom d'El-'Azîz billâh, puis franchissant la mer il se rendit à Malaga et s'y fit aussi proclamer khalife.

Il y eut ensuite une série ininterrompue de guerres civiles jusqu'au jour où la dynastie des Idrîsites prit fin au Maghreb.

Apostasie des Berghawâta et autres tribus de leur confédération (1)

Voici ce que dit le réviseur : Le nommé Çâlih' ben

---

(1) Texte ذكر ارتداد بَرغَواطة ومن دخل معهم من قبائل البربر من الاسلام والسبب فى ذلك

T'arîf, originaire de Berbât en Espagne[1], mais d'origine juive et de la tribu de Chem'oun (Siméon), pénétra dans le pays de Tâmesnâ, après avoir voyagé en Orient, étudié sous Ghaylân le Kadarite[2] et appris pas mal de tours de sorcellerie. A son arrivée dans cette région, en 123 (25 nov. 740), il y trouva un groupe de Zenâta ignorants. Il professa ouvertement la religion musulmane et pratiqua la piété si bien que, s'imposant à l'esprit de ces peuples, il fut choisi par eux pour être leur chef. [f° 75] Ce fut alors qu'il commença à prêcher les doctrines que ses sujets accueillirent et dont je vais dire un mot d'après divers chroniqueurs, entre autres 'Adewi et Bekri : « Je suis, leur disait-il, le *Çâlih el-moumintn* dont Dieu a parlé dans le Koran de Mohammed. » Il chargea son fils Elyâs de conserver sa doctrine, lui enseigna les lois et prescriptions de la religion qu'il voulait établir, et lui ordonna de ne pas publier cette doctrine avant que son pouvoir fût établi et son nom devenu célèbre ; qu'il pourrait alors tuer ceux qui lui feraient de l'opposition. Il lui recommanda en outre de vivre en bonne intelligence avec les émirs d'Espagne. Puis il se mit en route pour l'Orient, en promettant à son fils de revenir sous le règne du septième prince de leur dynastie. Il prétendait qu'il était le Mahdi suprême destiné à revenir à la fin des temps pour combattre l'Antechrist, qu''Isa ben Maryam (Jésus fils de Marie) dirait la prière à sa suite, et qu'il remplirait la terre d'autant de justice qu'elle l'a été d'iniquité. Il

(1) Sur Çâlih, voir notamment Bekri, p. 301 ; *Bayân*, I, 44 et 231 ; *H. des Berb.*, II, 125-132 ; Ibn Haukal, p. 57 ; *Kartâs*, texte p. 82, etc.

(2) On trouve quelques renseignements sur ce personnage dans une note de la trad. Bekri, p. 306.

Digitized by Google

prononça à ce propos un discours qu'il attribuait à Moïse, au devin Sat'îh' et à Ibn 'Abbâs; son nom, prétendait-il, était en arabe comme en syriaque *Çâlih*, en hébreu *Ourabba*, en berbère *Ouraywarâ*. Quant au dire de l'Apôtre « plus de prophète après moi » *(lâ nebiyya ba'di)*, il l'interprétait en mettant un *ou* sur le *yâ*[1]. « Mon nom, disait-il, est *Lâ*, et je suis le prophète qui doit venir après lui. » Ce fut Elyâs qui exerça ensuite le pouvoir, mais il obéit à la peur et, par prudence, pratiqua la religion musulmane et tint cachée la doctrine que lui avait léguée son père parti pour l'Orient. Il mourut en 173 (30 mai 789), après un règne de cinquante ans. Son fils Yoûnos, qui lui succéda, enseigna publiquement la nouvelle religion, se livra à la propagande et massacra ceux qui y faisaient de l'opposition. Il mourut en 195 (3 octobre 810) et fut remplacé par son fils Aboû 'Ofeyr Mo'âd ben Yoûnos, qui continua d'enseigner la nouvelle religion, arriva à un haut degré de puissance et eut de nombreuses affaires avec les Berbères. Ce prince, qui avait quarante-quatre femmes, mourut en 230 (17 sept. 844), laissant comme successeur son fils Aboû H'afç, et ces princes se transmirent successivement cette religion jusqu'à l'attaque que dirigea contre eux 'Abd Allâh ben Yâsîn Djezoûli. Sept d'entre eux avaient régné quand cette dynastie disparut en 449 (9 mars 1057).

Le cheykh maudit qui l'avait fondée étant originaire

---

(1) C'est-à-dire en lisant *lâ nebiyyoun*. — A la suite de ce passage, il a été laissé en blanc, dans le manuscrit A, une demi-page, mais la lacune à combler est bien plus considérable. Le passage auquel ce ms reprend, au f. 75 v°, a trait à Sadjalmâssa, ainsi vocalisé plusieurs fois par le ms D. C'est ce dernier que j'ai suivi principalement, en respectant un texte qui diffère maintes fois de celui de Bekri.

Digitized by Google

de Berbât', tous ceux qui suivirent sa doctrine furent appelés Berbât'i, ce que la prononciation arabe transforma en Berghawâti, et c'est ainsi que ce peuple fut appelé Berghawâta, mais il fait par son origine partie des Zenâta. Il n'y a pas d'hommes plus versés dans la magie, dont la connaissance leur vient de leurs ancêtres. Ils reconnaissent, en outre des autres prophètes, ce séducteur de Çâlih' ben Tarîf et ses successeurs comme tels. Ils ne doutent pas que les discours qu'il composa pour eux ne soient une révélation divine. Ils jeûnent en redjeb, mais non en ramadân; leurs prières canoniques sont au nombre de cinq pendant la nuit et d'autant pendant le jour, et ils doivent faire des sacrifices le 11 moharrem. Pour procéder à la lustration ils se lavent le nombril et les flancs, puis procèdent au nettoyage des parties naturelles, ensuite et successivement au gargarisme, au lavage du visage, du cou et de la nuque, des bras à partir des coudes, de la tête à trois reprises, à l'humectation des oreilles et enfin au lavage des deux pieds. Certaines de leurs prières ne sont que des gestes sans prosternation, d'autres ressemblent à la nôtre; ils se prosternent cinq fois en tenant le front et les mains à distance du sol; plaçant la main droite sur la gauche, ils disent *bismi Yâkoch*, c'est-à-dire « au nom d'Allâh », *makar Yâkoch makar itadjnan*, c'est-à-dire « le grand est Allâh, le grand par ses œuvres »[1]. Ils tiennent les mains ouvertes et appliquées contre le sol pendant qu'ils prononcent la profession de foi[2]; ils récitent la moitié de leur

(1) Sur ces formules, cf. Bekri, p. 310 et 311; et le *Bayân*, I, 235.

(2) J'ai dû suivre la leçon de Bekri, car notre texte porte يشتهون

Digitized by Google

Koran pendant qu'ils se tiennent debout (dans la prière) et l'autre moitié pendant les inclinaisons. Dans la salutation finale, ils disent en berbère : « Dieu est au-dessus de nous ; rien de ce qui est au ciel et sur la terre ne lui est caché; » après l'avoir terminée ils ajoutent : « L'unique est Allâh, *waradâm Yâkoch* », c'est-à-dire « rien n'est semblable à Allâh ». Ils prélèvent la *zekât* sous forme de dîme sur tous les fruits, mais n'exigent rien des musulmans. Chacun épouse les musulmanes[1] qu'il peut (nourrir), mais ne prend comme épouses que les parentes avec lesquelles la loi musulmane permet le mariage ; le divorce, soit ordinaire soit révocable, est permis. Le voleur est puni de mort, et le prix du sang se paie en animaux de l'espèce bovine. La tête de tout animal quelconque est déclarée illicite, et le poisson doit être égorgé. Le fornicateur reconnu tel par son aveu ou par témoignage, est lapidé. Le coq et les œufs sont des nourritures illicites, tandis que la poule n'est que répréhensible, car on peut la manger en cas de nécessité. Le réappel à la prière *(ikâma)* n'existe pas ; c'est le chant du coq qui indique les heures de la prière. Leur chef leur crache dans les mains et ils avalent cette salive pour ainsi se sanctifier, de même qu'ils la portent aux malades pour les guérir. Leur faux prophète composa quatre-vingts sourates portant des noms de prophètes et d'autres ; ainsi il y a la sourate d'Adam, et celles des autres prophètes les plus connus, par exemple de Job, de Jonas, de Pharaon ; il y a celles du Coq, de la Perdrix, de la Sauterelle, du Chameau, de Hâroût, de Mâroût, du Jugement der-

(1) Lisez probablement « les femmes » avec Bekri et le *Bayân*.

Digitized by Google

nier, des Merveilles terrestres, laquelle *(ou,* lesquelles) renferme leur science. Voici la traduction des mots qui constituent le début de leur livre : « Au nom d'Allâh qui a envoyé ses Apôtres aux hommes ! C'est lui qui leur a par ses récits développé la science d'Iblîs. Allâh a refusé à Iblîs la connaissance de ce que sait Allâh. Demande quelle est la chose qui, dans les discours, peut dompter les langues. Il n'y a rien dans les discours, sauf Allâh par son décret, qui puisse dompter les langues. La langue qui a parlé est celle qu'Allâh a envoyée porter la vérité aux hommes, c'est par elle que la vérité a été établie et que Mohammed a fait la lumière. De son vivant les hommes pratiquèrent la religion, et après sa mort la religion se corrompit. Ils mentent ceux qui disent que la vérité subsiste là où il n'y a pas d'Envoyé. » Cela constitue une longue sourate. Si cela n'était pas en dehors de l'objet de notre livre, nous parlerions de leur enseignement, développerions leurs croyances et prouverions leur hérésie.

Les tribus qui se rallièrent à cette religion furent les Berghawâta, les Djerâwa, les Zawâgha, les Berânis, les Benoû Aboû Kâd'i, les Çadjt'a, les Benoû Wâ'im, les Matghara, les Benoû Yoûzagh, les Benoû Demr, les Matmât'a, les Benoû Wâksît et les Benoû Tâslît. Les populations musulmanes qui embrassèrent aussi cette religion furent les Zenâta des montagnes, les Benoû Talît, les Benoû Wâsbit et les Benoû Tânît[1], et tous ces peuples continuèrent de la pratiquer jusqu'en 452 (5 fév. 1060).

---

(1) J'ai respecté l'orthographe et les voyelles du ms pour ces deux listes de noms berbères ; mais cf. Bekri, p. 314.

Digitized by Google

+ Tadla est une ville ancienne où se trouvent des antiquités. Les Almoravides y érigèrent un château-fort considérable qui la domine, et encore occupé actuellement ; c'est là que se trouvent les marchés et la mosquée principale. Cette ville, qui est entièrement entourée de tribus (berbères), abonde en commodités et en vivres ; elle est digne (d'être le siège) du royaume et notre auguste Prince a les yeux tournés vers elle et lui donne ses soins.

Talît est une ville en plaine placée au milieu des tribus du sud et par où passent les caravanes. Il s'y trouve un château-fort presque imprenable, qu'occupe une garnison et qu'a restauré le gouverneur *(sic)*. Les environs sont garnis de nombreux vignobles, d'arbres fruitiers et de cultures avec des eaux courantes +.

Sedjelmassa[1], qui compte parmi les villes les plus considérables du Maghreb, est à la lisière du Sahara, et on ne connaît pas d'autre centre habité ni au sud ni à l'ouest de cette ville. Elle est séparée de Ghâna, dans le Sahara, par deux mois de marche à travers des régions sablonneuses et montagneuses dépourvues de culture et où l'eau est rare, régions que parcourent des Messoufâ nomades, sans habitations fixes ni villes ni cultures, sauf toutefois le Wâdi Der'a, qui est à cinq journées de Sedjelmâssa. La fondation de celle-ci est récente, puisqu'elle date de 140 (24 mai 757) et est due à Medrâr ben 'Abd Allâh, qui s'occupait de l'étude des traditions et qui, dit-on,

(1) Il est parlé de cette ville par Bekri, p. 328; Edrîsi, p. 69; Ibn Haukal, p. 65; *Mo'djem* de Yakoût, III, 45; Aboulféda, II, 189; Jakubi, *Descriptio*, p. 133; Fournel, t. I, 233 et 354, etc. Elle existait encore il y a un siècle et demi (Berbrugger, *Voyages* etc., p. XXXI; Dastugue, *Bulletin de la Société de géographie*, avril 1867). Le souvenir des légendes dont elle était l'objet a été conservé par Mas'oûdi *(Moroûdj*, IV, 92).

Digitized by Google

rencontra en Ifrîkiyya 'Ikrima, client d'Ibn 'Abbâs, et étudia sous sa direction. Il avait du bétail qu'il menait fréquemment paître dans cet emplacement, qui servait de marché aux Berbères de la région. Des Çofrites se groupèrent autour de Medrâr, et, quand ils furent au nombre d'une quarantaine, ils le prirent pour chef et commencèrent à édifier Sedjelmâssa, qui fut plus tard entourée de remparts par Aboû 'l-Mançoûr ben Aboû 'l-Kâsim ben Medrâr. Personne ne contribua avec le fondateur aux frais d'édification, qui s'élevèrent à mille *modi* de vivres (par jour ?). D'après d'autres, ce fut un forgeron, nommé Medrâr, originaire du faubourg de Cordoue, qui, à la suite de l'affaire dite du faubourg, émigra d'Espagne et alla se fixer non loin de l'emplacement de Sedjelmâssa, qui servait alors de marché aux Berbères de la région ; il y dressa sa tente pour s'abriter, et les constructions qui s'élevèrent alentour furent le noyau de la ville future. Cet homme était noir, ce qui valut à ses descendants maintes épigrammes[1].

Cette ville, qui a douze portes, est entourée de nombreux vergers, où l'on trouve beaucoup de palmiers, de vignes et des arbres fruitiers de toutes les espèces. Le raisin provenant des vignes sur treilles ne peut se sécher qu'à l'ombre, et de là le nom de *z'illi* (ombragé) qu'on lui donne ; par contre, le raisin frappé par les rayons solaires ne peut se sécher qu'au soleil. Elle est située sur deux rivières prenant leur source au même lieu, nommé Aklef, [f° 75 v°] où se

(1) Cf. les renseignements fournis par Bekri, p. 328 et s., et par le *Bayân*, I, p. 154 et 214.

Digitized by Google

déversent quantité de sources. Les nombreuses cultures de la région sont arrosées avec l'eau de la rivière, que l'on amène dans des bassins, de la même manière que l'on procède pour les jardins. Dans le territoire de cette ville on n'ensemence qu'une année pour faire des récoltes pendant trois années consécutives, ce qui tient à l'extraordinaire chaleur qui y règne. En effet, quand les céréales arrivent à maturité et qu'on procède à la moisson, il se disperse des grains de côté et d'autre, et il en tombe notamment dans les crevasses dont le sol est sillonné; l'année suivante, on arrose comme d'habitude, avec l'eau de la rivière, puisque l'eau du ciel tombe rarement, et l'on récolte alors sans avoir semé. Il en est de même la troisième année. Le grain du blé qu'on y cultive est si petit qu'il en faut soixante-quinze mille pour remplir le *moudd* du Prophète. On y mange à titre de friandise le blé quand il commence à germer, + et cela parce que le manque de salive y rend généralement la bouche sèche[1] +. Il est à remarquer qu'il n'y a pas de chacals[2] à Sidjilmâsa, non plus que de chiens, car on engraisse ces animaux pour les manger, ainsi qu'on fait dans le Djerîd à Kastîliya et ailleurs. Ils appellent les criminels[3] ceux qui remplissent chez eux le métier de vidangeur; celui de maçon est exercé par les juifs, et nullement par les gens du pays[4], +

---

(1) Texte وذلك لغلبة الجذب عندهم

(2) Dans A et dans Bekri, « il n'y a pas de mouches ».

(3) ويسمون الكنافين عندهم المجرمين; dans Bekri, « les lépreux » والمجذمون عندهم الكنافون

(4) لا يتجاوزون بهم هذه الصناعة; Bekri لا يتجاوزهم هذه الصناعة

Digitized by Google

particularité qu'on retrouvait également dans le pays des Benoû'n-Nâz'ir.

Le réviseur s'exprime ainsi : Telle était la situation dans le temps passé; mais maintenant ce sont eux qui sont les commerçants de tout ce pays et qui y détiennent la fortune, notamment dans la ville de Fez, et moi-même j'en ai vu beaucoup d'entre eux de qui l'on disait qu'ils avaient une grosse fortune et une haute situation. Mais l'attention du Prince élevé, dont Dieu daigne consolider la durée! a été appelée sur ce point en 582 (23 mars 1186), car depuis l'année 571 (21 juillet 1175), 'des dons corrupteurs produisaient le trouble, l'inquiétude était semée, les investigations donnaient à craindre'; et la Providence laissa durer cet état de choses jusqu'à la fin de leur période de grandeur et le début de ce qui sera, s'il plaît à Dieu, celle de leur chute et de leur châtiment[1].

La raison qui a fait qu'à Sidjilmâssa [f° 76] on a confiné les juifs dans ces deux métiers humiliants, c'est qu'ils aimaient séjourner dans ce pays pour s'enrichir, car ils savaient que l'or s'y trouvait plus facilement que dans les autres pays du Maghreb, puisque cette ville sert de porte à la mine d'où on le tire. Aussi y pratiquaient-ils le commerce pour cir-

---

(1) Le texte est vague et la rédaction en paraît peu satisfaisante. Le voici : فلبس (فلبث D) المرتشون وشوش المشوشون و خوف المفتشون فارجا القدر السابق هذا الى نهاية امد عزهم وابتدا نكستهم ان شاء الله وزرهم وهي سنة احدى وسبعين (وتسعين D) وخمسماية من الهجرة. Il est aussi parlé par un auteur tout moderne, mais en termes trop vagues, de la haute situation acquise à Sidjilmâsa par les juifs vers la fin du IXe siècle de l'hégire, où Mohammed ben 'Abd el-Kerîm Meghili s'acharna contre eux (Bourâs, *Revue africaine*, 1883, p. 350).

Digitized by Google

convenir en les volant et les trompant de toutes façons ceux qui avaient affaire à eux. Lorsqu'Aboû 'Abd Allâh le missionnaire tira 'Obeyd Allâh de la prison où il était retenu en cette ville par Elyasa' ben Medrâr, à qui un juif qui guettait patiemment le Fatimide avait dénoncé la présence de celui-ci, le prince délivré raconta le rôle joué par cet homme : le vainqueur en conséquence fit exécuter les juifs riches, confisqua leurs biens à titre de châtiment et ne toléra la présence dans la ville de ceux qui voudraient y rester que s'ils pratiquaient l'un ou l'autre de ces deux vils métiers. Les hommes des autres classes qui se faisaient vidangeurs étaient appelés les « coupables », parce qu'ils commettaient la faute d'exercer un métier spécialement réservé aux juifs[1]. Ceux-ci furent également confinés dans le métier de maçon parce qu'ils craignaient que l'un ou l'autre d'entre eux n'encourût, en trompant la confiance des musulmans, la peine de mort, et que, par suite, ils bâtissaient consciencieusement; en outre ils n'interrompaient pas leur travail pour satisfaire aux prescriptions relatives à la prière non plus qu'à quelque autre devoir religieux, de sorte qu'ils font plus de travail et plus vite. Mais aujourd'hui ils sont mêlés avec les fidèles et vivent de la même vie; ils sont au degré de puissance qu'ils guettaient autrefois, mais ensuite viendra, s'il plaît à Dieu, l'avilissement qui s'appesantira sur leurs épaules, qui les déracinera complètement, et cela ne tardera guère, ainsi que nous l'avons dit.

---

(1) Cette explication permet de croire que la leçon مجذوم « lépreux » de Bekri n'est pas correcte.

Digitized by Google

Opérations militaires du Dâ'i (missionnaire); son entrée à Sidjilmâssa

Le dâ'i était sûr de l'existence de l'Imâm et Mahdi, et ignorait quand il paraîtrait, bien qu'il aspirât à le rencontrer à cause de l'amour qu'il portait dans son cœur pour l'homme [prédestiné]. Lui-même a raconté ce qui suit[1] : « Un jour je dirigeai ma promenade vers les bords du Tigre, et je m'assis près du fleuve, en lisant la sourate de la Caverne (Koran, s. XVIII). Alors arriva un vieillard très bien vêtu et monté sur une bête de prix ; le serviteur qui l'accompagnait étendit au bord de la rivière un tapis sur lequel son maître s'assit. Poursuivant ma lecture, j'en étais venu au passage « ils se mirent en marche jusqu'à ce qu'ils rencontrassent un jeune homme que l'inconnu tua » (verset 73), et je continuai jusqu'à la fin du verset « nous avons craint qu'il n'entraîne ses parents dans l'injustice et l'infidélité » (verset 79). Le vieillard alors me demanda si j'étais de ceux qui professent la Justice et l'Unité divine, à quoi je répondis affirmativement : « Et comment, reprit-il, expliquer la mise à mort [f° 76 v°] d'un homme causée par la crainte d'un fait dont on ignore s'il se réalisera ou non ? — Je suis incapable de le savoir. — Eh bien ! reprit-il, je te le dirai quand nous nous reverrons une autre fois ; » puis il se mit en selle et s'éloigna. Son serviteur, que j'interrogeai, me répondit que cet homme était Mohammed ben Ismâ'îl

(1) Ce récit des débuts de la prédication Obeydite ou Fatimide paraît provenir d'une source analogue à celle du *Mokaffa* (cf. à ce propos Ibn el-Athir, *Annales du Maghreb*, p. 272). Un récit qui offre des traits de ressemblance avec celui qui suit, est mis par Makrizi dans la bouche d'Ibn Hawcheb.

Digitized by Google

ben el-Hasan ben 'Ali ben Dja'far ben 'Ali ben Moûsa ben Dja'far eç-Çâdik ben 'Ali Zeyn el-'Abidîn ben el-Hasan ben 'Ali ben Aboû Tâleb. Ce qu'entendant je ne pus me contenir, je baisai la tête du serviteur et saisissant l'étrier du vieillard, je le priai humblement de m'apprendre la voie pour arriver à connaître l'Imâm, et il me répondit d'aller le voir dans sa demeure. Je me mis en route avec lui, et il m'introduisit auprès de son fils 'Obeyd Allâh, qu'entouraient onze hommes, en disant : « Voici qui va faire le douzième. » Après qu'il m'eut fait asseoir à la place d'honneur et que le conseil se fut réinstallé, il s'exprima ainsi : « Le moment de la manifestation de l'Imâm est venu, et voilà les missionnaires qui ont à visiter les diverses contrées. Quant à toi, je veux t'envoyer au Maghreb, pays qui a déjà été ensemencé par Dja'far ben Mohammed eç-Çâdik[1], et c'est toi qui, si Dieu le permet, y moissonneras. Rends-toi donc à la Mekke; tu y trouveras des Kotâma[2] à qui tu te présenteras pour donner l'enseignement à leurs enfants; quand tu seras arrivé dans leur pays, annonce-leur la prochaine manifestation du Mahdi, dont en effet le temps est venu. Tu nous donneras de tes nouvelles, et quand les affaires marcheront bien de ton côté, nous irons te rejoindre. » Puis il me remit de l'argent et me dit adieu, tandis que je me retirais tout surpris et de l'appel qui m'était adressé et de voir ceux qui lui servaient de lieutenants dans l'accomplissement de son œuvre. Mais quand je m'aper-

---

(1) Texte وانا اريد توجيهها الى المغرب لان جعفر بن محمد الصادق زرع بالمغرب بذرا

(2) D vocalise toujours *Kotâma*, ce qui est correct.

Digitized by Google

çus que chacun des missionnaires s'en allait seul, je me rendis compte que je faisais bien partie de leur groupe, et je partis pour la Mekke. J'y rencontrai des Kotâma, à qui je me présentai, et, à la suite de l'accueil qu'ils me firent, je partis avec eux pour me rendre dans leur pays. Je m'y installai à Bougie dans la montagne dite des Benoû Zeldawi et je me mis à instruire leurs enfants; mais bientôt les pères me dirent avoir eux-mêmes plus besoin d'être enseignés que leurs enfants. » Il commença alors à leur prêcher que le moment de la manifestation de l'Imâm et Mahdi fatimide était venu, ce qui se passait en 280 (22 mars 893), sous le khalifat d''Abd Allâh el-Mo'tad'id[1]. Le dâ'i prélevait [f° 77] chez eux les sommes destinées aux aumônes, de même que la dîme, leur ordonnait de propager la doctrine qu'il leur prêchait et mettait à mort ceux qui lui faisaient de l'opposition. Cela dura ainsi jusqu'à la mort du père d''Obeyd Allâh; ce dernier alors se réfugia en Egypte, où l'on ignorait sa présence, bien que des ordres d'El-Mo'tad'id adressés à Ibn Touloûn[2] en Egypte et à Elyasa' ben Medrâr à Sidjilmâssa prescrivissent de le rechercher. Il sortait d'Egypte quand sa présence fut signalée, et il fut appréhendé au moment où il revenait sur ses pas pour chercher un chien qui s'était enfui. Amené devant le gouverneur, il soutint qu'il était un chasseur et à la recherche de son chien; on vérifia ses dires, et il se trouva des témoins pour

(1) On dit ordinairement Aboû'l-'Abbâs Ahmed el-Mo'tad'id. Dans D, il n'y a que ce dernier nom.

(2) Texte ابن طليهين, c'est-à-dire, probablement, Ibn Touloûn. Mais à cette époque c'est El-Moktafi qui est khalife et 'Isa Nawchezi gouverneur d'Egypte.

Digitized by Google

les confirmer. Le gouverneur, prétendent d'autres, à la suite du don que lui fit le fugitif de tout ce qu'il emportait, lui rendit la liberté, et ce fut ainsi qu''Obeyd Allâh gagna Sidjilmâssa. Mais à la suite de la dénonciation d'un juif, ainsi que nous l'avons dit, Elyasa' ben Medrâr lui donna pour prison une chambre haute située dans la maison de sa propre sœur et l'y enchaîna. Aboû' l-Kâsim, qui était le fils du fugitif et qui le suivait, fut également emprisonné dans une bourgade à l'ouest de Sidjilmâssa. Le prisonnier s'adressa alors à Aboû 'Abd Allâh le dâ'i pour lui faire connaître qu'il était captif et les dangers qu'il courait, et lui demanda de le délivrer. Le dâ'i recruta des troupes chez les Kotâma et chez ceux qui avaient adhéré à ses doctrines, et se mit en marche pour Sidjilmâssa, où il pénétra aussitôt, tandis qu'Elyasa' prenait la fuite, et était bientôt après tué par certains de ses sujets qui assouvirent sur lui la haine qu'il leur avait inspirée. Le dâ'i, se rendant sans retard dans la demeure occupée par la fille de Medrâr, tira 'Obeyd Allâh de prison, brisa de sa main même la chaîne qui l'attachait, puis le revêtant d'un burnous et le faisant monter sur sa propre mule, il cria à son entourage : « Voilà mon Seigneur l'Imâm, voilà aussi votre Seigneur ! » — Crie-leur donc, lui dit 'Obeyd Allâh : Voilà le Mahdi fils du Mahdi, la vraie Direction en personne ! Et va-t-en aussitôt délivrer ton seigneur Aboû' l-Kâsim de la prison où l'a jeté l'ennemi de Dieu et des saints. » Le dâ'i partit à pied, rendit Aboû' l-Kâsim à la liberté et le fit monter sur la mule de son propre frère Aboû' l'-Abbâs.

Il intima ensuite à tous les habitants d'avoir à sortir de leurs demeures, car, leur dit-il, il ne leur

Digitized by Google

était pas permis de demeurer dans une ville où l'Imâm avait été torturé. La crainte qu'inspirait sa violence, car on avait vu le traitement, ainsi que nous l'avons dit, qu'il avait infligé aux juifs, les porta à obéir, puis une fois les lieux vidés, il les fit tous fouiller, hommes aussi bien que femmes, on leur enleva leurs richesses, puis on les renvoya. L'or, les bijoux et la soie qu'il se procura ainsi constituèrent, dit-on, un total de cent vingt charges qu'il emmena à Rakkâda. Ce fut en cette ville qu'il fit proclamer [f° 77 v°] et installa 'Obeyd Allâh, qu'il mena ensuite à Kayrawân et pour qui il bâtit la ville d'El-Mehdiyya.

[Plus tard] 'Obeyd Allâh, agissant comme un ivrogne[1], se mit à envoyer à la mort ses concubines, à leur tirer des flèches dessus en dehors même du palais; il mit au jour ses doctrines qui sont, disent les Chi'ites, celles (de la croyance aux droits) des descendants du Prophète. Cela déplut aux Kotâma, qui allèrent trouver le dâ'i ainsi que son frère Aboû' 'l-'Abbâs, qui était un homme très décidé : « La doctrine, leur dit le dâ'i, qui reconnaît les droits des descendants du Prophète est certainement celle qu'on doit suivre; de même, l'Imâm et Mahdi doit réellement exister, mais à quelle époque, c'est ce que j'ignore. J'avais des doutes à propos du père d''Obeyd Allâh; mais comment ne douterions-nous pas de celui-ci même? Allez le trouver et dites-lui que mon frère et moi nous ne sommes pas sûrs de l'existence du sceau qu'il dit avoir entre les omoplates; demandez-lui donc qu'il vous le montre, et si vous ne le voyez pas, vous saurez ce que vous avez à faire. »

---

(1) Texte فكان عبيد الله يتساكر ويقتل

Digitized by Google

Ces hommes se rendirent donc auprès d''Obeyd Allâh et lui parlèrent dans ce sens : « Mais, leur répondit-il, ces deux frères ne vous ont-ils pas autrefois appris qu'ils étaient sûrs de l'existence de ce signe? — En effet. — Eh bien ! un doute ne peut effacer une certitude. » Puis se tournant vers 'Aroûba[1], chef de sa garde, il lui dit de lui apporter les têtes de ces deux officiers. 'Aroûba, sans rien laisser deviner, se transporta immédiatement auprès d'eux, et comme Aboû 'Abd Allâh, qui lui avait servi de père, lui demandait le motif de sa venue : « Celui, répondit-il, à qui tu m'as commandé d'obéir m'a donné l'ordre de te mettre à mort; » et il procéda à la double exécution, puis apporta les deux têtes au prince et les fit passer sous les yeux des cheykhs des Kotâma. Des dépêches furent ensuite expédiées dans les villes principales : « Aboû 'Abd Allâh, y était-il dit, a commis un méfait, et le sabre nous a servi pour le purifier; la considération des services rendus n'a pas détourné de sa tête l'application de la loi pénale. » Ainsi se trouva confirmé le pouvoir d''Obeyd Allâh, qui était bien dans la réalité ce que dit Aboû Bekr Mohammed ben et-Tayyib, qui, dans le livre où il décrit les doctrines des Karmathes, écrit qu''Obeyd Allâh est fils de Mohammed ben Ahmed ben 'Abd Allâh ben Meymoûn el-Kaddâh. D'après Eç-Çoûli, 'Obeyd Allâh avait pour père 'Abd Allâh ben Sâlim ben 'Abdân Bâhili, et son grand-père Sâlim fut, au dire de ceux dont les investigations ont porté sur cette question, mis en croix par El-Mahdi l'Abbâside à cause de ses opinions athées.

---

(1) On trouve aussi ce nom écrit Gharaweyh.

Digitized by Google

'Obeyd Allâh, mort à Mehdiyya en 322 (21 décembre 933), eut pour successeur son fils Aboû' l-Kâsim, qui afficha ses croyances en les appelant « doctrines de la famille du Prophète » et les faisant remonter à Dja'far ben Mohammed eç-Çâdik et à 'Ali ben Aboû Tâleb (mais combien Dieu [f° 78] ne les a-t-il pas préservés de pareilles erreurs !). Ainsi il enseignait que la fille unique doit recueillir la totalité de la succession, alors que Dieu a dit : « Quand elle est seule, la fille doit prendre la moitié de la succession » (Koran, sour. IV, v. 12); il abrogea la peine de la lapidation portée contre les gens mariés[1] coupables de fornication, l'obligation de passer de l'eau sur les chaussures, supprima de la formule d'appel à la prière « la prière est préférable au sommeil », fit employer pour l'appel de la prière de l'aurore « accourez à l'œuvre excellente, Mohammed et 'Ali sont les meilleures des créatures »; il fit commencer et rompre le jeûne à un signal donné[2], et non à l'apparition de la nouvelle lune, de sorte que dans la plupart des années, il commence et finit un jour plus tôt que celui des musulmans; il fut permis de convoler avec une femme répudiée par trois fois, et défendu de prêter serment en cas de délit. Si ce n'était dépasser les intentions du *wâd'i'*[3], nous aurions exposé leurs pra-

(1) Il s'agit des *mohçan* (le texte D vocalise *mohçin)*, dont l'acception juridique est expliquée par le *Ta'rîfât;* cf. ZDMG, t. 53, p. 163.

(2) Texte والصوم بالعلامة والفطر بها; il veut dire que l'apparition de la nouvelle lune, établie d'après les calculs, et non, comme chez les orthodoxes, d'après la vision matérielle du croissant, était annoncée au peuple à l'aide d'un signal, drapeau ou autre chose.

(3) ولولا خروجنا عما قصد اليه الواضع لشرحنا الخ. Le sens à donner au mot *wâd'i'* m'échappe; peut-être l'auteur parle-t-il de lui-même, en changeant de sujet. Cf. Dictionnaire Dozy, s. v.

Digitized by Google

tiques religieuses et développé leurs doctrines hérétiques. Il donna à ses adhérents le nom de « frères » et de « croyants », et ordonna que toute peine légale serait appliquée au coupable par son propre père ou son fils ou son frère ou un proche ; plus tard, il décréta la guerre sainte contre tous ceux qui rejetteraient sa doctrine.

Un soulèvement fut alors organisé contre lui par Aboû Yezîd Makhled ben Keydâd ben Sa'd Allâh ben Moghîth ben Kermân ben Makhled ben 'Othmân ben Roweyb ben Seyrân[1] ben Ifren ben Morra ben Yoursif ben Djanâ ben Yahya ben D'aris ben Djâloût, qui était un Çofrite Nekkarite et avait étudié en Orient sous la direction d''Ammâr el-A'ma. Les chroniqueurs rapportent qu'au cours de cette insurrection, qui éclata au commencement de 332 (3 sept. 943), on élevait avec les têtes des musulmans chî'ites des tertres du haut desquels il faisait faire par les moueddins l'appel à la prière. Il lui arriva à Msîla de prendre à l'un des cheykhs la somme de cinquante mille *mithkâl,* ainsi que ses deux filles vierges. Sans s'inquiéter de son argent, le père se mit à fouiller le camp pour retrouver ses enfants, qu'il découvrit enfin près de la porte de la tente de ce cheykh maudit, qui employait pour monture un âne et qui se faisait appeler le « cheykh des croyants ». Se précipitant vers ses enfants, il leur demanda de leurs nouvelles : « Père, lui répondirent-elles, le maudit nous a simultanément

(1) Le *Bayân* (I, 224) dit « ben Ourîmet ben Tabakrâsen ben Semîdân » et Ibn Khaldoûn (*Berb.*, III, 201) « ben Ourîmet ben Djounfer ben Semîrân ». Sur l'histoire d'Abou Yezîd, voir *H. des Berb*, II, 530; III, 201; *Bayân*, I, 198 et 224; Ibn el-Atîr, *Ann. du Maghreb*. p. 324, etc. Il est vraisemblable que notre compilateur, continuant de copier Bekri, reproduit les renseignements fournis par ce géographe et manquant dans ce qui nous reste de son ouvrage (Bekri, tr. fr., p. 120).

Digitized by Google

fait partager sa couche. » Le malheureux s'avança alors vers Aboû Yezîd en lui criant : « Toi qui te fais appeler cheykh des croyants, tu m'as pris mon bien, et tu as à la fois souillé mes enfants, deux sœurs germaines, sans que la crainte de Dieu t'ait retenu ! — C'est là, répondit-il, ce que nous permet le droit de la force ; » et il fit décapiter cet homme. [f° 78 v°] Des troupes envoyées contre lui par Aboû' l-Kâsim le chî'ite furent battues et s'enfuirent à Mehdiyya, jusqu'où Aboû Yezîd vainqueur les poursuivit et dans la porte de laquelle il piqua sa lance : « Qu'il n'y revienne plus, s'écria Aboû' l-Kâsim quand on lui dit la chose, car ce serait le signal de sa mort, ainsi que le disent nos livres [de prédictions] ! » Il donna alors l'ordre de se préparer à sortir de la ville, non sans avoir fait distribuer de grosses sommes à ses guerriers. Quand ce mouvement commença à s'exécuter, Aboû Yezîd, désireux de se débarrasser de la masse du peuple qui était avec lui [et qu'il avait retenue jusqu'alors] afin de mieux propager ses fausses doctrines, donna à ses soldats l'ordre de laisser ces gens au premier rang, et ils furent en effet tous tués jusqu'au dernier. Aboû Yezîd, ayant (plus tard) été blessé, tomba vivant entre les mains de ses ennemis, qui le ramenèrent dans une cage en fer à Mehdiyya et le crucifièrent à la porte même où il avait planté sa lance. Aboû' l-Kâsim devint ainsi le seul maître de tout le Maghreb et de l'Ifrîkiyya, jusqu'à Der'a +.

La ville de Der'a[1] tire son nom de l'importante

(1) Son nom est Tioumetîn, d'après Bekri, qui en parle pp. 338 et 343 ; on trouve aussi Tiwiwin et Tiwnîwnîn (Edrisi, p. 65 et 70), et Thenoûmnîn ثنومنين (Dimichki, 236). D'après Yakoût (s.v. Sidjilmâssa), Tiyoumtîn est le nom d'un canton *rostâk* dépendant de Sidjilmâssa.

Digitized by Google

rivière qui l'arrose, laquelle coule de l'est à l'ouest, prend sa source dans la montagne de Deren (Atlas) et a ses rives bordées d'une continuité de champs cultivés sur une longueur de sept jours de marche environ. Il s'y trouve des marchés nombreux et fréquentés qui se tiennent tous les vendredis dans maintes et maintes localités proches les unes des autres; maintes fois même, il y a dans des localités quelque peu distantes deux marchés le même jour, et cela dans tout le pays. Les bords de la rivière sont couverts de nombreux vergers où se trouvent toutes sortes d'arbres fruitiers, dattiers, oliviers, etc. + Le henné pousse en grande quantité à Der'a, et sa bonne qualité le fait exporter de là dans tous les pays; il s'y vend plus cher qu'ailleurs. La plante qui le produit y atteint les proportions d'un grand arbre capable de supporter les hommes qui grimpent dessus +. On trouve dans le Wâdi Der'a l'arbre appelé *tâkoût* (euphorbe), qui ressemble au *tarfa* (tamarin) et sert à tanner le cuir de Ghadamès. On y trouve aussi la pierre appelée *tamad'ghît*[1], qui, par le frottement dans la main, se sépare en filaments semblables à ceux du coton et dont on fabrique des licous pour les bêtes de somme, ainsi que des cordes; + on les file et les tisse pour en faire des serviettes incombustibles, comme on fait du *semendel* (amiante) +. On fabriqua ainsi un vêtement pour un prince des Zenâta, [f° 79] qui estimait cet objet à l'égal des plus grands trésors. Un homme digne de foi a raconté à Bekri, qui rapporte le fait, avoir vu un marchand qui avait porté à

(1) Ou *tamat'ît;* ces détails se retrouvent dans Bekri (p. 392), où ce nom est écrit *tâmatghost.*

Digitized by Google

un roi chrétien une serviette ainsi fabriquée, qu'il disait provenir d'un des Apôtres : il la jeta sous ses yeux dans le feu et l'en retira intacte, ce qui lui valut une somme d'argent suffisante pour le mettre à jamais à l'abri du besoin. Ce prince, dit-on, envoya l'objet au roi suprême des chrétiens en l'informant de ce qui s'était passé; la serviette fut déposée dans la principale église, le roi envoya des cadeaux précieux au prince qui la lui avait adressée, ainsi qu'un diadème dont il eût à se ceindre la tête, et le plaça dans son estime plus haut que personne.

Aghmat se compose de deux villes : Aghmat Warika et Aghmat Heylana, distantes l'une de l'autre d'environ huit milles[1]. C'est dans la première qu'habitent les chefs et là que descendent les marchands + depuis des temps reculés +, car c'est là que se préparent les expéditions destinées au Sahara. Il y coule du sud au nord une rivière qui arrose une partie de la ville + et le long de laquelle des moulins sont installés + ; alentour il y a de nombreux vergers. La vie est à bon marché dans ce territoire étendu et fertile ; mais l'air y est malsain, les habitants y ont un teint jaunâtre, et des scorpions dont la piqûre est mortelle s'y trouvent en quantité. Il y a de là à la mer quatre jours de marche. Le port le plus proche est celui de Djouz Hertenana[2], qui fait partie du pays des Redjrâdja et est le dernier port appartenant au pays du Maghreb et situé sur

(1) Aghmat Heylâna (ou Aylân) n'est qu'à six milles d'Aghmât Warika, d'après Edrisi (p. 79, 76, etc.; cf. Bekri, p. 339); elle était spécialement habitée par les juifs.

(2) Je crois qu'il faut lire Djoûz Hezrâdja; ce doit être le *Koûz* de Bekr (p. 340), dont il est encore question un peu plus bas.

Digitized by Google

l'Atlantique. Les navires qui y abordent ne peuvent reprendre la mer que par les vents violents qui soufflent pendant l'hiver, alors que le ciel est obscurci et l'atmosphère brumeuse; car alors le vent de terre est favorable et les navigateurs qui en profitent sont sauvés; autrement la mer les repousse.

[f° 79 v°] Une étape sépare Aghmât de Nefîs, ville qui remonte à une haute antiquité. 'Okba ben Nâfi' dirigea contre elle une expédition, y assiégea les Roûm et Berbères chrétiens et s'en rendit maître. Les musulmans s'y emparèrent de grandes richesses et firent un butin considérable. A la suite de sa conquête, qui eut lieu en 62 (19 sept. 681), le vainqueur y édifia une mosquée qui y est encore connue de nos jours. Nefîs, qui est aussi appelée *le pays agréable*[1], l'emporte sur toutes les localités de ce pays par la pureté de son atmosphère, par son aspect agréable et par la quantité de ses ruisseaux, de ses arbres et de ses fruits. + Cette région est traversée par une rivière qui prend sa source dans le Deren, là où se trouve le saint, glorieux et honoré mausolée de l'imâm et Mahdi, et de son disciple et apôtre l'imâm et khalife 'Abd el-Moumin ben 'Ali le Prince des croyants. Ce monument est dans la ville blanche connue sous le nom de Tinmelel, localité qui était antérieurement habitée, que l'imâm transforma en ville et où le khalife édifia le *djâmi'* de l'imâm[2]. Cette

(1) Sur Nefis (Niffis), que Bekri place à 35 milles ou une journée d'Aghmât Warika, voir cet auteur, p. 340 et 352; Edrisi, p. 73, l'appelle Nefis el-Djebel. Le ms A et Bekri écrivent بلد النفيس; le ms D, qui vocalise toujours *Nefis*, البلد النفيس. Dimichki (texte, p. 236) écrit Nefis ou Neffis.

(2) D, « que l'imâm mit en ruines ». Edrisi décrit également le lieu de sépulture et refuge des Almohades (p. 74).

Digitized by Google

place, qui est enceinte d'une solide muraille, est plus inexpugnable que toute autre forteresse ou château du Maghreb à raison de la difficulté des voies d'accès : on ne peut en effet arriver jusqu'au (lieu de repos des) saints imâms que par une route formée de pièces de bois que l'on peut enlever au besoin, et alors les chemins coupés ne laissent plus apercevoir aux guides que des abîmes sans fond. Ajoutez à cela que la place est située au milieu d'un pays occupé par des tribus réputées pour leur énergie et leur bravoure.

Entre Aghmât et Nefîs se trouve MERRAKECH, aujourd'hui la capitale du Maghreb et le siège du gouvernement, vaste ville située dans une plaine [f° 80] et dont la fondation par Yoûsof[1] ben Tâchefîn remonte à l'année 459 (21 nov. 1066)[2]. Il commença par y édifier pour sa mère une demeure qui y est encore connue aujourd'hui[3]. Ce fut son fils 'Ali qui en éleva le mur d'enceinte en 514 (7 avril 1120)[4]. Le khalife et Prince des croyants ['Abd el-Mou'min] la conquit le samedi 18 chawwâl 541 (22 mars 1147) après la prière de midi. A trois milles de là coule la rivière TENSÎFT, qui prend sa source dans le pays

(1) Le ms A ajoute ici, à tort, « ben 'Ali ».

(2) C'est en 464 que Yoûsof ben Tâchefîn fonda Merrâkech (*H. d. Berb.*, II, 73; *Kartas*, texte, p. 89) ou en 470 (d'après Edrisi, 77). Cest probablement cette dernière date qu'il faut lire aussi, au lieu de « 490 » dans Dimichki p. 236). D'après Merrâkechi (p. 308), les fondements en furent jetés par Tâchefîn ben 'Ali (*sic*), et elle reçut des accroissements successifs sous son fils Yoûsof ben Tâchefîn et son petit-fils 'Ali ben Yoûsof.

(3) Dans A « ... par y édifier le *Dâr el-omma* (hôtel de la nation)... ». Cf. ci-dessous, p. 181. Le *Dâr el-hadjar*, autre palais élevé par 'Ali ben Yoûsof, est mentionné par Edrisi (p. 77 et 79).

(4) Ce mur d'enceinte remonte à l'année 526 et coûta huit mois de travail (*Kartas* et *H. des Berb.*).

Digitized by Google

de...[1] et qui, après avoir reçu la rivière de Warîka, celle de Nefîs et plusieurs autres, va se jeter dans la mer non loin de Ribât Djoûz[2]; de nombreuses et excellentes aloses en remontent le cours.

Le sol sur lequel est bâtie cette ville est très ferme, on dirait qu'il se compose de couches de pierres superposées. L'eau, qui est douce, s'y trouve à la profondeur d'une ou deux toises. L'eau employée à l'irrigation des vergers provient de puits communiquant les uns avec les autres et émerge à la surface du sol. Distante d'environ vingt milles de la montagne de Deren, elle produit beaucoup de céréales et de bétail; ce sont les Dokkàla qui s'y adonnent au labourage, et Nefîs lui sert de jardin. Dans les environs il y a d'innombrables vergers et jardins, auxquels, tant ils sont grands, on donne le nom de *boh'ayra* (petite mer, lac).

Le mobile auquel obéit son fondateur fut le désir de se servir de cette ville pour conquérir le Deren et ses nombreux habitants. Ces populations du désert, converties à l'islâm, en 435 (9 août 1043), sortirent de leurs territoires en 450 (27 fév. 1058) ou environ pour combattre les infidèles Berghawâta qui avaient apostasié et renoncé à l'islâm. Le chef qui les avait amenées fut tué dans le pays des Berghawâta au lieu dit Tîlmet[3], et sur l'emplacement de son tombeau on érigea une mosquée. Son successeur Aboû Bekr ben 'Omar Lamtoûni Mohammedi conserva le pouvoir

---

(1) A, بـبـلانت; D, ميـلانـة; lire *Demnât?*

(2) Ou *Koûz*, localité sur laquelle Renou fournit des renseignements (*Descr. géog.* etc., p. 198).

(3) D, Kan-Tîlmet. D'après le *Kartâs* (texte, p. 84), Korîfla كريفلة est le nom de la localité où succomba 'Abd Allah ben Yâsin.

Digitized by Google

jusqu'en 457 (12 déc. 1064), où il crut devoir se retirer et se faire remplacer par Yoûsof ben Tâcheffîn. Il répudia en même temps sa femme Zeyneb, [f° 80 v°] fille d'Ishâk[1] Nefzâwi, qui n'avait pas alors sa pareille pour la beauté, la fidélité et le charme. Ce fut Yoûsof qui l'épousa, et il fonda Merrâkech pour elle. Quant à Aboû Bekr ben 'Omar, il regagna le désert et y mourut d'un coup de flèche qu'il reçut en combattant les populations nègres.

Merrâkech est aujourd'hui la ville du monde la plus belle et la plus élégante, grâce aux agrandissements successifs qu'elle doit au Khalife et Imâm, à son successeur le Prince des croyants Aboû Ya'koûb et au successeur de celui-ci, Aboû Yoûsof[2]. Le Khalife et Imâm, après y avoir d'abord édifié une vaste mosquée principale, y ajouta au côté sud un bâtiment égal, sinon plus grand, et semblable à un palais; entre les deux, il fit élever ce monumental minaret qui n'a pas son égal en pays musulman. Son fils et successeur Aboû Ya'koûb acheva cette construction. Le Khalife et Imâm amena les eaux provenant des rivières du Deren et fit installer un jardin immense à l'ouest de la ville, dans la direction de Nefîs, dont la circonférence est de six milles. Il fit creuser en dehors de la ville deux vastes réservoirs dans lesquels nous nous sommes livrés à la natation; il n'y avait que les plus vigoureux d'entre nous qui pussent, et encore à grand'peine, traverser le bassin, et ceux qui y parvenaient en tiraient gloire. Son fils

(1) A et D portent *Ibrâhîm*, que j'ai corrigé d'après l'*H. des Berb.*, I, 71, et le *Kartâs*, p. 83.

(2) 'Ali ben Yousof l'Almoravide, mort en 500 hég., avait fait bâtir sur le Tensîft un pont qui fut emporté quelques années plus tard (Edrisi, p.79).

Digitized by Google

et successeur Aboû Ya'koûb fit également installer des *bohayra* destinés à servir de lieux de plantations, aussi beaux sinon davantage que le premier jardin; il fit établir des conduites qui déversaient les eaux dans des réservoirs plus vastes encore que ceux dont il a été parlé. Au côté sud il ajouta un fort qui fut terminé de nos jours par le khalife Aboû Yoûsof, et en outre, du côté sud *(sic)* une autre ville proche de la première, dans un endroit que couvraient d'immenses jardins et où il fit édifier des palais, une mosquée principale, des marchés et des caravansérails; [f° 81] on y réserva pour l'usage des marchands un vaste marché couvert (قيسارية), plus grand que nul autre au monde, et dont la construction fut ordonnée au commencement de 585 (18 février 1189).

Merrâkech est la ville du Maghreb où il y a le plus de jardins et de vergers, où l'on trouve le plus de raisins, de fruits et d'arbres fruitiers de toutes sortes, alors qu'autrefois les oiseaux qui volaient alentour y tombaient de soif et de chaleur. C'est l'olivier qui y domine principalement, et ce territoire fournit assez d'olives et d'huile pour suppléer la production de tout autre; aussi en approvisionne-t-il bien des régions. Auparavant on employait en guise d'huile la matière grasse provenant de l'argân[1], dont il y a énormément dans le pays. Plus abondant à Merrâkech qu'à Miknâsa, l'olivier y donne une huile meilleur marché et souvent de meilleure qualité. Parmi

(1) *Argan*, *hergan* ou *elgan* sont des noms divers de l'arganier, sur lequel on peut consulter Renou (p. 369) et la note de M. de Slane (Bekri, p. 357); Hooker, *Journal of a tour in Marocco*, 96 et 395. Le procédé employé pour retirer l'huile que renferme le noyau du fruit est décrit par Edrisi (p. 75) et par Bekri (p. 357 et 358). Il en est encore question un peu plus bas.

Digitized by Google

les embellissements apportés par Notre seigneur le Prince des croyants Aboû Yoûsof à sa glorieuse capitale, figure un canal à ciel ouvert, qui passe au milieu de la ville et fournit de l'eau à son propre palais ; il coupe la ville dans le sens sud-nord ; des canaux dérivés servent à abreuver les chevaux et les bêtes de somme et fournissent de l'eau aux habitants[1]. Aussi est-ce aujourd'hui la plus glorieuse ville du monde, en même temps que celle où le climat est le plus tempéré. Une autre œuvre bénie fut l'établissement, à l'est de la mosquée principale, du *Dâr el-feredj*, hôpital destiné à recevoir les malades et où celui que son état de santé y amène peut voir de ses yeux tout ce qui y a été disposé, les logements de plaisance, les eaux, les plantes odoriférantes, les aliments appétissants, les potions de toute sorte qu'on lui distribue à sa demande et selon ses besoins, et qui lui procurent, Dieu aidant, une guérison immédiate[2]. En dehors de cela, ce prince, en 585 (18 fév. 1189), appela à Merrâkech des savants et des traditionnistes pour y répandre l'enseignement de la loi du Prophète[3].

La ville de Ferroudja, qu'on appelle aussi Oufroudji[4], à une étape de Merrâkech, est située dans un bas-fond; [f° 81 v°] elle est bien approvisionnée en

---

(1) Sur ces constructions on trouve quelques sèches indications dans Ibn Batouta, IV, 374; *Kartâs*, texte, p. 151 et 152; tr. fr., p. 323; Hoest, *Nachrichten*, 74; Edrisi, 78 et 79.

(2) Texte (D والاطعمة الشهية والاشربة المفروضة (المفهومة ويستطعمها ويسيغها فتنعشه من حينه

(3) Comparez Merrâkechi, p. 204 et s. de la trad. fr.

(4) On ne retrouve ce nom ni dans Edrisi ni dans Bekri. Ce dernier parle d'Afifen, sur la route d'Aghmât au Sous, entre Nefis et Tameroûrt, à une étape de chacune de ces localités, p. 353.

Digitized by Google

eau, et produit beaucoup de fruits et de vivres +. Non loin de là, à deux étapes environ, se trouve la ville de TAMEROURT[1], petite ville que rendent agréable son air et son eau. C'est de là que l'on commence à gravir la montagne de DEREN, que l'on dit être la plus haute montagne du monde et se prolonger jusqu'au Mokattam en Egypte. Elle est habitée par de nombreuses tribus des Maçmoûda. + On dit que ceux-ci sont Arabes, et qu'après être arrivés dans ce pays ils se fixèrent dans ces montagnes abruptes lors de la bataille qui aboutit à la déroute de Meysera et qu'on appelle « la bataille des nobles »[2]. Les Arabes, traqués par les Berbères, s'enfoncèrent dans ces montagnes, où ils firent souche. Ils en sont donc les véritables maîtres, puisqu'ils les ont mises en valeur, car le Prophète a dit : « Celui qui vivifie une terre morte, c'est à lui et à ses descendants qu'elle appartient. » Le Deren, région des plus fertiles, des mieux arrosées, des mieux fournies en arbres et en vignes, est habité par des peuplades innombrables de Maçmoûda ; leur nourriture ne se compose guère que de raisins frais, de raisins secs et du suc qu'ils en tirent par décoction ; ils ne peuvent se passer d'en boire tant la montagne est froide et neigeuse[3]. Par delà se trouve le pays de Soûs +.

Le SOUS EL-AKÇA se compose de nombreuses villes et de vastes territoires arrosés par un grand fleuve,

---

(1) D écrit Tâmouroût et la place à une étape de Ferroûdja. Elle est située sur une rivière qui a sa source dans le Deren, coule de l'est à l'ouest et se jette dans la mer (Dimichki, 236).

(2) Cette affaire eut lieu après la mort de Meysera, entre Khâled ben Hamid Zenâti et Khâled ben Aboû Habib Fihri (Ibn el-Athîr, *Annales du Maghreb*, p. 64; *Bayân*, I, 41).

(3) Sur le Deren, voir ci-dessus, p. 92.

Digitized by Google

le Wadi Sous[1], qui vient du sud et a son embouchure dans la mer, c'est-à-dire que son cours ressemble à celui du Nil ; sur ses bords s'échelonnent sans interruption des bourgades et de nombreux champs cultivés, des vergers et des jardins remplis de fruits de toute sorte, de vignes et de cannes à sucre. Jamais les habitants n'ont établi de moulins sur cette rivière, et quand on leur en demande la raison, ils répondent : « Et comment donc pourrait-on employer cette eau bénie à faire tourner un moulin ! »[2] + Des moulins seraient pour eux d'un sinistre augure +[3].

+ [f° 83] Il y a sur cette rivière [l'Oued Soûs] une très grande bourgade nommée Taroudant[4], qui est le pays du monde où il y a le plus de cannes à sucre ; aussi les pressoirs destinés à les travailler y sont-ils très nombreux. C'est le pays du Maghreb le plus fertile et qui produit le plus de fruits et de vivres. Le sucre est exporté de là dans tout le Maghreb, en Espagne et en Ifrikîyya ; c'est celui qui est connu sous le nom de *taberzed*[5], dont il est question dans les traités médicaux +.

---

(1) Le texte porte ماسّة *Massa*, que j'ai corrigé en سوس *Soûs*, tant à raison de l'importance beaucoup plus grande de cette dernière rivière que du texte de Bekri, voir la note suivante. Cf. Bekri, 356; Jakubi *Descriptio*, 136; Table géog. de l'*H. des Berb.*

(2) On retrouve ces détails dans Bekri, qui les donne à propos de la rivière qui coule à l'O. d'Igli, autrement dit de l'Oued Soûs.

(3) وهم يتطيرون بها : les deux premiers de ces mots finissent le f. 81 du ms A, et le troisième, ajouté en réclame au bas de ce feuillet, commence le f. 83. On doit en effet ranger les feuillets du ms dans l'ordre que j'ai suivi dans la traduction, c'est-à-dire 81, 83, 82, 84.

(4) Tel est le nom de la ville qu'on appelle souvent la capitale du Soûs, nom qui ne figure pas dans Bekri, mais qu'on retrouve dans Edrisi (p. 71 et s.) et ailleurs.

(5) Le sucre du pays de Soûs est comparable, dit Edrisi *(l. l.)*, aux qualités connues sous les noms de *taberzed* et de *soleymâni*.

Digitized by Google

A l'embouchure de cette rivière se trouve un *ribât*[1] qui est fréquemment visité et où beaucoup de gens se réunissent à des époques déterminées. C'est un lieu de rendez-vous pour les hommes de bien.

Du Wâdi Soûs à Noûl, il y a trois étapes à franchir à travers une région où les cultures se prolongent sans fin et qu'habitent les Djezoûla et les Lamt'a, lesquels forment un grand nombre de peuplades. La capitale du Soûs est IGLI[2], grande, vaste et très ancienne ville située dans une plaine et arrosée par la grande rivière déjà citée. Les environs sont remplis de vergers qui produisent des fruits en quantité et de toute sorte, si bien qu'on vend quelquefois une charge de fruits moins cher que le louage de la monture nécessaire pour la transporter du jardin au marché. La canne à sucre y est aussi en abondance, + de même que les pressoirs destinés à la travailler; le suc qu'on en extrait constitue la principale boisson des habitants +. On y travaille aussi le cuivre fondu, qu'on exporte ensuite dans le pays des nègres. 'Okba ben Nâfi', quand il pénétra dans le Maghreb, s'avança jusqu'à cette ville et la conquit ; il en tira des captives d'une beauté sans égale, à ce point que chacune de ces jeunes filles, grâce à ses charmes et à sa perfection de formes, se vendit jusqu'à mille dinars et davantage.

Dans cette ville on fabrique aussi l'huile de *hergân*.

---

(1) A رباط رباط; le second mot manque dans D. Il semble qu'il s'agisse du Ribât Mâssat, situé à l'embouchure de la rivière de ce nom, à une journée S. de l'embouchure de l'Oued Soûs. Toujours est-il que les expressions de notre texte sont celles de Bekri parlant de Mâssat (p. 356).

(2) Cette ville fut fondée par 'Abd Allâh ben Idrîs, d'après Dimichki (qui écrit ايغلى), p. 236.

Digitized by Google

L'arbuste qui le produit ressemble au poirier, mais ne s'élève pas si haut et ne dépasse pas la hauteur du bras ; en outre les rameaux ne sortent pas du tronc, qui n'existe pas, mais de la souche elle-même, et sont garnis d'épines. Le fruit ressemble à la prune[1] connue chez nous sous le nom d'*'abkir ;* on en fait des tas qu'on laisse se décomposer, après quoi on en jette [les noyaux] dans des poêles de terre que l'on met sur le feu ; puis on en extrait l'huile, dont le goût ressemble à celui du blé grillé. C'est un aliment dont l'usage est recommandé, [f° 83 v°] qui échauffe les reins et facilite l'évacuation de l'urine.

Le miel du Soûs est supérieur à celui de toutes les autres capitales. Les fabricants d'hydromel versent sur une mesure de miel quinze mesures d'eau, et produisent ainsi une liqueur fermentée *(nebîdh)*. Une moindre proportion d'eau laisse sa douceur au miel, qui ne se dissout que dans de l'eau excessivement chaude, et qui est d'une couleur vert d'émeraude[2].

Non loin d'Igli, à six étapes environ, est située TAMEDELT, grande ville fondée par 'Abd[3] Allâh ben Idrîs l'Alide, qui mourut à Igli et qui y a son tom-

---

(1) Le mot اجاص ou انجاص du texte est employé dans le Maghreb avec le sens de *poire;* mais comme, d'après Ibn Beythâr *(ap.* Edrisi, p. 75 n.), la prune porte aussi dans cette région le nom de عيون البقر on peut se croire autorisé à rapprocher ce dernier mot de *'abkir* de notre texte العروق عندنا بالعبقر. Quant au procédé employé pour extraire l'huile et qui est rapporté par Bekri, il en existe un autre, d'après Edrisi (p. 75) et Bekri lui-même (p. 359; *supra*, p. 182).

(2) ولونه اخضر في لون الزمرد; Bekri ولونه لون الرماد « il est d'une couleur cendrée ».

(3) A, *'Obeyd;* j'ai suivi l'orthographe de D, de Bekri et du *Bayân* (cf. Fournel, *Les Berbers*, I, 498; Jakubi *Descriptio*, 135; Dimichki, p. 236).

Digitized by Google

beau. Située dans une plaine et avec des alentours très bien cultivés, fournie de marchés bien fréquentés, cette ville est située sur une rivière qui a sa source dans une montagne, à une dizaine de milles de là; toute la région qui s'étend entre ces deux points est couverte sans interruption de cultures et de vergers. Cette rivière est le Der'a, et Tâmedelt, qui est située non loin de la source, est éloignée de la ville de Der'a[1] par six journées de marche à travers des cultures qui se poursuivent sans interruption.

Dans le Soûs on trouve aussi Noul Lamt'a, grande ville qui est située au commencement du désert et qu'arrose une grande rivière qui a son embouchure dans l'Atlantique; trois étapes environ la séparent du Wâdi Der'a[2]. Elle est la plus reculée du Soûs, + et est appelée Noûl Lamt'a à cause de la tribu de ce nom qui y habite et occupe le pays situé par delà +.

Pour pénétrer du Wâdi Der'a dans le pays des Nègres, Ghâna et ailleurs, il faut d'abord parcourir cinq étapes environ pour atteindre le Wadi Targa[3] qui marque le commencement du désert. + De là on s'avance dans des montagnes abruptes par un chemin ouvert par les anciens au milieu d'une roche dure à l'aide du feu et du vinaigre + ; certains cependant prétendent que ce chemin est dû à des princes Omeyyades. + Il constitue une des mer-

(1) Ou Tiyoûmtin *(supra*, p. 175).

(2) La même distance la sépare de l'Oued Soûs, ainsi que de la mer; elle est à treize journées de Sidjilmâssa (Bekri, 356; Edrisi, 68).

(3) Texte تزكى; Bekri تارجا, la *Saguiat el-hamra* actuelle (Bekri, trad. 366, n.).

Digitized by Google

veilles du monde +. De là on se rend à une montagne dont le nom berbère signifie « montagne de fer »[1]. Au-delà de cette montagne on pénètre ensuite dans le pays de la tribu Çanhâdjienne des Lamtoûna, dont la plupart sont nomades et ne se fixent nulle part. Ils ne savent ni labourer ni ensemencer et ne connaissent pas le pain. Ils n'ont autre chose que d'immenses troupeaux, dont le lait et la chair leur fournissent la nourriture nécessaire. + Ils font sécher la viande et, après l'avoir broyée, ils l'arrosent de graisse fondue et de beurre, après quoi ils la mangent en buvant du lait par dessus, celui-ci leur tenant lieu [f° 82] d'eau +. Il y a chez eux des hommes qui restent pendant des mois entiers sans boire d'eau ni manger de pain, ou même qui ne le connaissent pas, mais cela ne les empêche pas de se bien porter. Il arrive que des caravanes passant par là font aux rois et aux chefs cadeau de pain ou de farine.

Dans ce pays on rencontre le *lamt,* dont le cuir est employé pour faire des boucliers; c'est un animal plus petit que le bœuf et qui, tant mâle que femelle, a des cornes minces et effilées, lesquelles s'allongent avec l'âge et arrivent à dépasser quatre empans. Les boucliers les meilleurs et les plus chers sont faits de la peau de vieilles femelles, dont les cornes avec l'âge se sont assez allongées pour qu'elles puissent empêcher les mâles de les saillir. Là encore on rencontre en grandes quantités le *fenek,* dont la fourrure est exportée en tous lieux. On y trouve également les béliers *damâni,* qui ressemblent aux moutons, mais sont plus grands; ils ont, au lieu de laine, un

(1) Cf. Bekri, 360 et 361.

Digitized by Google

poil semblable à celui de la chèvre. Leurs formes et leurs couleurs en font les plus beaux animaux de l'espèce ovine[1]. + Au Sahara et dans le Soûs, on prise très haut le myrte *(rîhân)*, car il ne croît pas dans ces régions, et son parfum y est le plus estimé +.

Parmi les curiosités naturelles du Sahara figure la mine de sel[2]. Pour arriver au sel, on creuse la terre, ainsi qu'on le fait dans les autres mines, et on le trouve à la profondeur maxima de deux toises; on le taille de la même manière qu'on taille la pierre. Cette mine, qui s'appelle TATENTHAL, est dominée par un château qui est tout entier, salles, créneaux et parties servant d'habitations, exclusivement construit avec des blocs de sel. On exporte ce produit au Soudan, à Ghâna et ailleurs, et c'est une source de gros revenus. + Vis-à-vis de cette mine il y a une source d'eau douce et agréable à boire, ainsi que le racontent des témoins oculaires +.

Il existe encore une autre mine de sel dans le pays des Djoddâla, au lieu dit WALILI[3], sur le bord de l'Atlantique; les caravanes en exportent le produit dans les régions avoisinantes. [f° 82 v°] Près de Walîli s'avance dans la mer une presqu'île nommée AYOUNA[4], où l'on ne peut, au moment de la haute mer, accéder qu'en bateau, mais où, lors du reflux, on se rend à pied. L'ambre gris s'y trouve en quantité. Les habitants se nourrissent principalement de

---

(1) Sur le *lamt* et le *fenek*, cf. Bekri, 374 et 375.

(2) Située à vingt journées de Sidjilmâssa (Bekri, 375).

(3) Bekri écrit Oulil (Arguin); cf Jakubi *Descriptio*, 135; Edrisi, p. 2; Abulféda, II, 213 et 217.

(4) Ayoûni أيوني dans Bekri.

Digitized by Google

la chair des tortues, qui y sont très abondantes et d'une grosseur extraordinaire, à ce point que l'on voit quelquefois des gens employer leur carapace en guise de bateau pour aller à la pêche. Il y a dans cette localité beaucoup de moutons ainsi que d'autres bestiaux. Elle sert de mouillage aux navires et est le dernier port du Maghreb.

En partant de cette presqu'île pour se rendre à la ville de Noul par terre, on marche pendant deux mois, toujours en côtoyant la mer, sur un sol pierreux consistant le plus souvent en un roc dur sur lequel les pics s'émoussent et qui ne se laisse pas entamer par le fer. Les voyageurs qui suivent cette route ne peuvent boire qu'en creusant des trous dans les endroits que la mer laisse à découvert lors du reflux et où, chose curieuse, on recueille de l'eau douce[1]. Si l'un d'eux vient à mourir en chemin, comme on ne peut recouvrir son corps de terre à raison de la résistance du sol et de l'impossibilité de le creuser, on se borne à le couvrir d'arbrisseaux desséchés et d'herbes, ou bien on le jette à la mer.

Entre le désert des Lamtoûna et le pays des Nègres se trouve Awdaghast, grande ville dont les habitants appartiennent à d'innombrables peuplades[2]. Elle est entourée de vergers et de palmiers en grand

---

(1) فيبيع ماء عذبا وهو من العجائب ; Bekri فتبض ماء عذبا « on s'y procure de l'eau douce en creusant des trous dans les endroits que la mer laisse à découvert lors du reflux. » Dans A, عذبا من... العبائب « on recueille l'eau douce fournie par de certaines plantes ».

(2) Sur Awdaghast, qu'on écrit aussi Awdaghocht, cf. Bekri, p. 348; il en est aussi dit un mot par Dimichki (p. 238), où l'on trouve cette dernière orthographe, de même que chez Edrisi.

Digitized by Google

nombre ; on y cultive le blé en défonçant le sol à la bêche et en l'arrosant, de même que les vergers, à la roue hydraulique. Il n'y a que les princes et les gens riches qui en mangent ; le reste de la population se nourrit de *dorra*. Les cucurbitacés y viennent très bien. Les bœufs et les moutons y abondent et sont si bon marché qu'on peut, moyennant un dinar, se procurer dix béliers et davantage. Les habitants vivent dans l'abondance et ont de grandes richesses ; les marchés y sont grands et très fréquentés. [f° 84] Il en est toujours de même, et le bruit causé par la foule est tel que c'est à peine si chacun peut entendre les paroles de son voisin. Les transactions se règlent à l'aide de poudre d'or, car on ne trouve pas d'argent chez eux. La ville renferme de belles constructions et des demeures élégantes. La population est composite et formée de gens originaires de tous pays, + qui se sont fixés là à cause de l'abondance des vivres et de l'animation des marchés et des transactions +. Nulle part on ne trouve des femmes comparables à celles d'Awdaghast ; on exporte de belles filles au teint clair, à la démarche onduleuse et fière[1], aux seins bien faits et qui restent toujours fermes[2], aux fesses rebondies, aux épaules développées, aux parties génitales ainsi conformées qu'on croirait toujours se trouver en présence d'une vierge. Un marchand digne de foi m'a rapporté avoir vu à Awdaghast une femme étendue sur le flanc, position qu'elles prennent le

(1) D مدشات القدود ; Bekri مدشيات القدود « d'une taille légère et svelte ».

(2) انكسر *s'avachir*, en parlant des seins de la femme, se retrouve dans le commentaire de Kharachi sur Sidi Khalil, t. IV, p. 358, l. 11.

Digitized by Google

plus souvent pour éviter de reposer sur leur derrière, et que son fils, jeune enfant qui jouait à ses côtés, lui passait sous le flanc et sortait de l'autre côté, sans qu'elle se dérangeât, tant elle avait la taille fine et les fesses rebondies. On tire aussi de cette ville des négresses excellentes cuisinières, qui se vendent par tête jusqu'à cent dinars de grand module et davantage[1], grâce à leur habileté à préparer les mets, notamment les diverses espèces de sucreries, telles que les *djoûzînkât* (gâteau aux noix), + les *loûzindjât* (gâteau aux amandes), les *kâhiriyyât* (espèce de sucrerie), les *kenafât* (semoule au beurre et au miel) +, les *katâïf* (vermicelle au beurre et au miel), + les *mochahhidât* (pâtes feuilletées) +, etc.; personne ne les dépasse dans cet art.

Un autre objet d'exportation est constitué par les excellents boucliers noirs mêlés de blanc fabriqués avec la peau du *lamt*, animal très commun dans ces régions. On en exporte encore de l'ambre gris de très bonne qualité, car l'Atlantique n'est pas bien éloigné, ainsi que de l'or natif raffiné et sous forme de fils tordus. Ce métal y est meilleur et plus pur que nulle part au monde.

Entre 540 et 550[2], le prince qui y régnait était un Çanhâdjien[3], qui commandait à des troupes nombreuses, de sorte que plus de vingt princes du Soudan le reconnaissaient et lui payaient tous la

---

(1) Texte بهاية ديار كبار جازيد

(2) Bekri, d'où ceci est tiré (p. 351), dit « entre 350 et 360 (961-971 de J.-C.) ».

(3) Le nom de ce prince est orthographié de diverses manières (Bekri, 351; *H. des Berb.*, II, 66).

Digitized by Google

capitation; sa domination s'étendait [f° 84 v°] sur un pays cultivé de deux mois de marche en longueur sur autant de largeur ; il avait à ses ordres cent mille guerriers montés sur des chameaux de course, + car on ne trouve guère de chevaux dans ces régions +. Il entreprit, dit-on, une expédition contre un roi nègre nommé Awghâm, envahit sa capitale, y mit le feu et massacra ses troupes. Quand ce roi, + qui assistait de son palais à ces événements +, vit les malheurs qui fondaient sur son pays, il ne voulut pas y survivre; se dépouillant de sa cuirasse, il se jeta dans la mêlée et combattit jusqu'à ce qu'il fût tué. En présence de ce spectacle, ses femmes, poussées autant par le chagrin qu'elles ressentaient de sa mort que par la honte de tomber aux mains des blancs, se précipitèrent dans les puits ou se suicidèrent d'autre manière.

D'Awdaghast à Sedjelmâssa il y a environ cinquante étapes[1]; jusqu'à Ghâna, il y en a vingt environ[2].

Le Soudan; villes célèbres, curiosités, notions historiques sur les princes qui y règnent

L'auteur s'exprime ainsi : Le pays musulman le plus rapproché de celui des Noirs est le territoire des Djoddâla, dont la ville nègre la plus proche est Çanghana, à six journées de là. C'est une grande ville située sur les rives du Nil d'Egypte [le Niger], divisée en deux parties + dont chacune a un vaste territoire et des champs cultivés qui se poursuivent sans interruption. De l'une et de l'autre, à ce qu'on

(1) Cinquante et une, selon Bekri (p. 352).

(2) Quinze, dit le même auteur (p. 369).

Digitized by Google

dit, les cultures et les bourgades s'étendent sans discontinuité jusqu'à l'Atlantique +.

Après Çanghâna et toujours sur le Nil, vient la ville de TEKROUR, dont les habitants, tout comme les autres noirs, pratiquaient l'idolâtrie et adoraient les *dekâkîr*, mot de leur langue qui signifie « idoles ». Cela dura jusqu'à ce que Wazdjây ben Yâsîn[1], devenu leur chef, les contraignit par la force des armes à embrasser l'islamisme, qu'ils professent encore. Cela eut lieu en 435 (9 août 1043).

[F° 85] SILLA[2], qui est située sur le Nil, se compose de deux parties. Les habitants, qui sont maintenant musulmans, abjurèrent autrefois entre les mains de Wazdjây. Le territoire qui en dépend est vaste et produit beaucoup. Le prince qui y gouverne peut à peu près résister à celui de GHANA, ville située à vingt journées de marche à travers un territoire cultivé où se succèdent sans interruption des tribus nègres. Ce prince fait la guerre aux chefs nègres ses voisins. Les habitants de Silla n'emploient dans leurs transactions que le *dorra*, le sel, des anneaux de cuivre et de petits pagnes de coton qu'ils appellent *chenkiya*, + ce qui est le plus recherché chez eux +. Ils n'ont ni moutons, ni chèvres. Leur sol produit principalement l'ébénier, dont ils font un grand usage.

Non loin de Silla[3] se trouve KALENBOU, grande ville située aussi sur le Nil, car ce fleuve traverse toutes ces régions et en arrose la plus grande partie.

---

(1) Orthographié Wârdjâbi ben Râbis dans Bekri (texte, 172; trad., 377), qui fait mourir ce chef en 432.

(2) D vocalise *Sali*.

(3) A une journée (Bekri, 379).

Digitized by Google

Parmi les curiosités de ce pays on remarque un animal qui ressemble à l'éléphant par la grosseur du corps, les naseaux[1] et les défenses, qu'on nomme *djafoû ;* il va paître sur la terre ferme, puis se retire dans le Nil. On le chasse, on en mange la chair, et l'on fait avec sa peau ces fouets qu'on appelle *sorriyakât*[2] + et en espagnol queue de rat +, et qu'on exporte en tous lieux. Pour le chasser on procède comme ceci : on reconnaît d'abord l'endroit de la rivière où il se tient, qui est signalé par l'agitation de l'eau qui lui passe sur le dos, car il ne reste guère en place. Les chasseurs, porteurs de courts javelots en fer dont l'extrémité inférieure est pourvue d'anneaux attachés à de longues cordes, lui lancent un grand nombre de ces traits ; l'animal s'enfuit et plonge au plus profond de l'eau, tandis que les chasseurs laissent filer la corde. L'animal se débat et finit par mourir, puis on tire à terre son cadavre qui surnage, et l'on s'en empare.

Après Kalenboû on trouve Terenka, ville importante dont dépend un vaste territoire. Là se fabriquent les pagnes nommés *chenkiya,* dont on se sert si souvent à Kalenboû et ailleurs. Il n'y a dans cette ville guère de coton, [f° 85 v°] matière employée pour les faire, et on l'y importe. Mais comme les habitants attachent une idée de bénédiction à l'arbre qui le produit, il n'y a guère d'habitation ou de maison qui n'en ait un. La règle établie dans ces pays est de laisser à celui qui est victime d'un vol le droit, à son

---

(1) وخرطومته ; dans Bekri وقلطيسته

(2) C'est ainsi qu'il faut lire ; D écrit *seryâkât* (voir Dozy, *Supplément).*

Digitized by Google

choix, de vendre ou de tuer le voleur. Celui qui se rend coupable de fornication est écorché vif.

De Terenka le territoire nègre s'étend jusqu'au pays de ZAFNOU[1], + qui est habité par des Berbères *(sic)* et où se trouve la ville de ZAFNOUN, ainsi nommée d'après eux +. Ils adorent un serpent énorme qui a une crinière et une queue [touffue] et dont la tête ressemble à celle du chameau *bakhti*. Cet animal habite au pied d'une montagne, dans une caverne à l'entrée de laquelle il y a un berceau de feuillage qu'entourent quelques emplacements servant de lieux d'adoration ; à cette caverne on suspend des vêtements et des effets précieux. On prépare pour cet animal des plats remplis d'aliments ainsi que des vases pleins de lait et de sirop. Quand ils le voient sortir vers le berceau, ils prononcent certaines paroles déterminées et sifflent d'une manière particulière, et alors l'animal s'avance vers eux. Quand un de leurs chefs vient à mourir, ils réunissent + ses enfants s'il en a ou + ceux qui paraissent aptes à remplacer le défunt, et les conduisent près du serpent en prononçant des formules déterminées; le reptile alors s'approche des candidats, qu'il flaire successivement jusqu'à ce qu'il frappe l'un d'eux du bout de son museau, puis rentre dans sa caverne. Celui qui est ainsi désigné court alors de toute sa force après lui et lui arrache soit à la crinière soit à la queue un certain nombre de crins. On fait le compte de ces crins, et l'on sait ainsi que cet homme gouvernera les siens pendant un nombre d'années égal à celui de

---

(1) Bekri, زافقوا Zâfkoû.

Digitized by Google

ces crins. Ce pronostic, à ce qu'ils prétendent, est infaillible.

+ J'ajoute ceci : Cette pratique coupable n'existe chez eux que parce que le dragon vit au-delà de mille ans et que leurs pères l'ont toujours suivie. On ignore qui l'a établie, mais celui qui en est l'auteur n'a pas cherché autre chose qu'à leur assurer ainsi un chef, car ces gens sont fort peu intelligents, si bien qu'il a atteint son but jusqu'à aujourd'hui[1] +.

A côté de ces territoires se trouve celui des Fedawîn[2], où, entre autres singularités, on remarque un vaste étang dans lequel les eaux se déversent, et où pousse une plante dont la racine est aphrodisiaque au plus haut degré et est dans ce genre un puissant adjuvant. Le roi se montre des plus rigoureux pour en empêcher l'exportation et en défendre l'usage à tout autre qu'à lui-même. [F. 86] Il a un grand nombre de femmes, et, quand il veut faire une tournée parmi elles, il les prévient la veille, puis emploie cet excitant et les voit toutes successivement sans pour ainsi dire se fatiguer. Un roi du voisinage lui adressa un cadeau précieux en le priant de lui donner un peu de cette plante ; il reçut en retour l'équivalent de son cadeau accompagné d'une lettre ainsi conçue : « Les musulmans ne peuvent avoir qu'un petit nombre de

---

(1) Texte واقول ان هذه الفتنة فيهم انما هي لان الثعبان يعمر حتى يزيد على الف سنة فمشا على ذلك اباؤهم فلا يعرفون اوله والواضع لهذه الفتنة فيهم انما اراد يملكهم بذلك وعقولهم في نهاية الركانة فصح له منهم ما اراد عصمنا الله من الفتن

(2) Bekri الفرويين Ferawiin (texte, p. 174; trad., 380).

Digitized by Google

femmes, et je craindrais, en t'envoyant l'excitant que tu me demandes, que tu ne puisses plus te contenir et que tu ne fasses des choses réprouvées par ta religion. Mais je t'envoie un bois qui rend propre à la procréation l'homme impuissant qui en mange. »

Chez les Fedawîn on échange l'or contre du sel, + tant celui-ci est rare. On trouve chez eux des mines d'or où le minerai est rouge; on en extrait ce métal de la même manière qu'on fait chez nous pour le fer, le plomb, le cuivre et l'argent +.

Ghâna et les pays voisins

Ghana est, dit-on, le titre porté par les rois de ce pays, mais le nom du pays lui-même est Awkân[1]. + J'ai eu entre les mains une lettre adressée par le prince de ce pays à Yoûsof ben Tâchefîn et débutant ainsi : « A l'émir d'Aghmât. Voici ce que dit Ghâna ; » ce qui prouve l'exactitude de ce que je viens de rapporter +.

Ghâna se compose de deux villes, dont l'une est habitée par le roi et l'autre par les sujets et les marchands ; les petits commerçants habitent entre les deux. Les habitations et les maisons s'étendent sur une longueur ininterrompue de six milles. La partie habitée par les sujets renferme une grande mosquée principale et de nombreuses mosquées ordinaires; c'est là que se trouvent les imâms, les *moueddins,* les juristes et les savants. Dans les environs il y a divers puits d'eau douce qui servent à la consommation des habitants et auprès desquels on cultive des légumes

(1) Le pays s'appelle Awkâr, d'après Bekri (p. 381); cf. Aboulféda, *Géogr.*, II, 221; Edrisi, p. 7; Dimichki, *Cosmographie*, p. 240 et 268.

Digitized by Google

+ et des cucurbitacés +. La ville où réside le roi s'appelle *el-ghâba* (la brousse, la forêt); elle renferme un vaste palais pour son usage et plusieurs [demeures à] coupoles, le tout entouré d'une clôture qui ressemble à une fortification. Près du lieu où siège le roi pour juger et autour de son palais, il y a des coupoles et des bocages habités par ses sorciers et les préposés au culte ; là aussi se trouvent les idoles et les tombeaux des souverains. Ces bocages sont sous la surveillance de gardiens qui empêchent aucun étranger d'y pénétrer et de savoir ce qui s'y passe. Là aussi se trouvent les prisons royales, et l'on n'entend plus parler de ceux qui y sont renfermés. Dans la ville royale il y a aussi une mosquée [f° 86 v°] où font leurs prières les marchands musulmans qui se rendent auprès du prince. Celui-ci siège, pour rendre la justice à son peuple, dans une vaste coupole devant laquelle il y a dix magnifiques chevaux, + car ces animaux n'existent pas dans ce pays +, couverts de housses dorées de soie et de brocart. Le roi se pare, comme les femmes, le cou et les bras de bijoux, il se coiffe d'un bonnet doré[1] autour duquel s'enroule une bande de coton fin. A sa droite et à sa gauche se tiennent les fils de princes, les vizirs et les principaux de ses courtisans, qui ont les cheveux tressés et ornés d'or et de pierres précieuses, et sont magnifiquement vêtus. Il est le seul, avec l'héritier présomptif, à porter des vêtements cousus ; tous ceux qui professent la même religion se couvrent de pagnes de soie et de brocart ou, s'ils appartiennent au peuple, de pagnes de coton. Tous les hommes se rasent la

(1) « Plusieurs bonnets dorés » (Bekri, 383).

Digitized by Google

barbe, et les femmes se rasent la tête. Le roi ne désigne comme héritier présomptif que le fils de sa sœur, car il est sûr de sa parenté, tandis qu'il peut douter de sa propre paternité. L'annonce que le roi va prendre séance dans sa coupole pour redresser les injustices a lieu au moyen d'un énorme tambour nommé *doûba*[1], formé d'une longue pièce de bois évidée + et garnie de peau, dont les terribles roulements + provoquent la réunion du peuple. Les coreligionnaires du roi, quand ils se présentent devant lui, se mettent à genoux et se jettent de la poussière sur la tête; mais les musulmans, pour le saluer, battent des mains. Les vizirs ne s'assoient devant lui que par terre, pour lui témoigner leur respect. Quand le roi meurt, on construit un grand dôme en bois de *sâdj* doré au-dessus du lieu qui doit lui servir de tombeau; le cadavre est placé sur un brancard et introduit sous ce dôme; on met à côté du défunt les vases dont il se servait pour boire et pour manger, ainsi que des aliments et des boissons; on y introduit tous ceux qui lui servaient à boire et à manger; après quoi on referme la porte du dôme, lequel est recouvert alors de nattes et d'étoffes, et la multitude rassemblée jette de la terre sur cette coupole, de manière à la transformer en une haute colline. Cela fait, on creuse tout autour un grand fossé assez difficile à franchir pour que personne ne puisse avoir accès au tombeau autrement que par un seul passage.

Le royaume de Ghâna est vaste et a une étendue d'environ deux mois de marche tant en longueur qu'en largeur. [F° 87] On y trouve une grande quan-

---

(1) A دوبى; D دُبى; Bekri, دبا

Digitized by Google

tité d'or, + qui se répand [ensuite] dans le monde entier +.

La meilleure qualité de ce métal vient de GHABAROU[1], autre ville de ce royaume, à une vingtaine de journées de marche de Ghâna, à travers une région entièrement remplie d'innombrables peuplades nègres. Quand on trouve dans l'une ou l'autre mine du royaume des morceaux d'or natif, qui pèsent depuis une once jusqu'à une livre, le souverain se les attribue et ne les laisse pas sortir des limites de ses possessions ; on ne permet que l'exportation de la poudre d'or, car, sans cette précaution, ce métal deviendrait d'un usage trop commun et perdrait presque toute sa valeur. Le roi de Ghâna possède, à ce qu'on prétend, un morceau d'or de la grosseur d'une énorme pierre. + On raconte encore qu'un roi nègre avait un gros bloc formé de ces morceaux d'or et qu'il le tenait devant lui ; quand l'envoyé de quelque prince venait le trouver, c'était là que, par gloriole[2], il faisait attacher le cheval du messager +.

Ghabaroû est à douze milles du Nil et renferme beaucoup de musulmans.

Non loin de là et sur le Nil on trouve BERESTI[3], grande ville où les vivres abondent et où il y a une importante mine d'or bien connue au Soudan. Au nombre des choses les plus curieuses de cette ville, il faut remarquer qu'il s'y trouve des chèvres de pe-

---

(1) Bekri écrit *Ghiyaroû*, et place cette localité à dix-huit journées de Ghâna (p. 385); Edrisi suit la même orthographe, mais évalue cette distance à onze journées (p. 11); de même Dimichki, *Cosmographie*, p. 111 et 240.

(2) ليباهي بذلك cf. Edrisi, texte, p. 7, l. 6.

(3) Ce nom est orthographié Bersi dans D, Iresni dans Bekri (p. 387), Berisâ dans Abulféda (II, 220) et dans Edrisi (p. 1 et note 1).

Digitized by Google

tite taille qui vont se frotter contre un certain arbre, bien connu là-bas, et que c'est ainsi qu'elles conçoivent. Aussi les habitants égorgent-ils, quand elles mettent bas, les mâles pour ne laisser vivre que les femelles, puisque celles-ci n'ont pas besoin des boucs. C'est là un fait bien connu chez eux et que personne ne révoque en doute; il a été rapporté par des marchands dignes de foi qui ont visité ce pays. + C'est aussi ce qui se passe dans l'Ile des femmes, au témoignage de Mas'oûdi[1] +.

Dans les cantons dépendant de Ghâna, à quatre journées de cette dernière, on trouve SAMA[2], ville dont les habitants, appelés el-Lohem[3], vont entièrement nus; [f° 87 v°] les femmes seules se couvrent les parties sexuelles de lanières de cuir tressées. Elles se laissent pousser les poils du pubis[4], mais se rasent les cheveux. Un homme digne de foi qui a visité cette ville rapporte avoir vu l'une de ces femmes s'arrêter devant un Arabe pourvu d'une barbe longue et touffue en prononçant quelques mots. L'Arabe, ne comprenant pas la langue qu'elle employait, demanda ce qu'elle avait dit à l'interprète, qui lui expliqua

---

(1) Cette île, dont ne parle pas le *Moroûdj* de Mas'oûdi, est située dans la mer de Chine, au dire d'Ibn el-Wardi (p. 76). Très vaste mais ne renfermant aucun homme, les femmes qui en constituent la population ne sont fécondées que par le vent, et leurs filles, qui sont les seuls enfants qu'elles procréent, leur ressemblent. On prétend aussi que c'est en absorbant le fruit d'un certain arbre que produit cette île que les femmes conçoivent. L'or, très abondant dans ce pays merveilleux, n'y a aucune valeur pour les habitants. — On retrouve des détails analogues dans le *Djâmi' el-fonoûn* d'Ahmed Harrâni, ms 2323 de Paris, f. 90 v°.

(2) Ecrit *Châma* par Edrisi (p. 12 et 40) et Sâsa par D.

(3) Bekri et D, *el-Bekem*; cf. Edrisi, p 10, n. 1.

(4) ونساوهم يوفرون شعر العانة ويحلقن شعر الراس; Bekri وهن يوفرن شعر العانة الخ « elles se font raser la tête et jamais le pubis » (p. 389).

Digitized by Google

qu'elle avait émis le souhait d'avoir au pubis une barbe pareille à la sienne, et l'Arabe s'emportant adressa mille injures à cette femme. Dans ce pays, l'homme doit laisser tous ses biens à son fils aîné, + à l'exclusion de tout autre même pour qui il aurait de l'affection +. Les hommes sont des archers très adroits et emploient des flèches empoisonnées.

A l'ouest de Ghâna est la grande ville d'ANBARA, dont les habitants sont de vigoureux guerriers qui résistent à l'autorité du roi de Ghâna.

A neuf journées de là se trouve KOUGHA[1], dont les habitants sont musulmans, tandis que la population des alentours est polythéiste. La majeure partie des marchandises d'importation consiste en sel, en cauris, en cuivre fondu et en euphorbe ; c'est ce dernier objet qui y est le plus recherché + à cause de son emploi pour la tannerie +. Dans les environs se trouvent des mines d'or, qui fournissent la plus grande partie de métal provenant des pays nègres.

Non loin de là se trouve la grande ville d'ELWAKAN[2], dont le roi actuellement régnant est, dit-on, musulman, mais cache sa religion.

Dans le pays de Ghâna il y a une peuplade nommée El-Hasas, qui provient, dit-on, des descendants d'El-Hoseyn que les Omeyyades envoyèrent dans le Soudan[3]. Ceux qui la composent ont le teint blanc

---

(1) Aussi nommée Koukia ; cf. Bekri, 390; Edrisi, 11.

(2) Ou *Alouken*, selon la transcription de M. de Slane (Bekri, 390).

(3) قوم يسمون بالهسس يقال انهم من ذرية الحسين الذين نفوا بنوا امية ; Bekri, ذرية الجيش الذى انفذوه بنو امية ... « peuplade qui a pour ancêtres les soldats que les Omeyyades envoyèrent, etc. », ce qui parait préférable. Au lieu de *El-Hasas*, on lit dans cet auteur *El-Honeyhin*, avec diverses variantes.

Digitized by Google

et une belle figure; ils ne contractent pas mariage avec les nègres.

Lorsque, quittant Ghâna, on se dirige vers l'est, on fait route au milieu de nombreuses populations nègres[1] et de tribus berbères nomades musulmanes, et après de nombreuses étapes le long du Nil, on arrive à la grande ville de Tîreka[2], où il y a des marchés très fréquentés et qui attirent une foule de peuplades de diverses régions, Ghâna, Tâdmekka, etc. Les tortues dans ce pays atteignent un développement démesuré et creusent des galeries souterraines [f° 88] où un homme peut marcher. On en mange la chair, mais pour les extraire de leurs retraites il faut les attacher avec des cordes et réunir les efforts de plusieurs hommes. Un homme digne de foi qui a voyagé dans ce pays rapporte ce qui suit : Une caravane qui se dirigeait vers Tîreka campa en route et déchargea sa pacotille. Or les termites, qui se trouvent de ce côté en grand nombre, abîment toutes les marchandises ou objets qu'ils peuvent trouver. Ces insectes ont là leurs fourmilières, formées de masses de terre qu'ils ont soulevées, et, chose remarquable, cette terre est humide, bien que l'eau ne se trouve pas dans ces endroits, à quelque profondeur qu'on creuse. Les marchands en conséquence ne déchargent leurs marchandises que sur des tas de pierres ou des pièces de bois. Aussi, quand la caravane en question se fut arrêtée, chacun de ceux qui la composaient se mit à

---

(1) Cette phrase ne figure que dans D. Cf. Bekri, p. 392 ad f., et p. 393, l. 4; texte, p. 180, l. 18.

(2) Ou Tîrekka (Bekri, 393; Edrisi, 6, 10 et 41); A orthographie à trois reprises Tîzeki تيزكى, dans D تيركى

Digitized by Google

chercher un lieu sûr ou une pierre. Comme il faisait nuit, l'un d'eux déposa sur ce qu'il prit pour une grosse pierre la pacotille qu'il emportait et qui faisait la charge de deux chameaux, puis s'endormit à côté de ses marchandises. Mais en s'éveillant il ne retrouva plus ni la pierre ni ce qu'il avait mis dessus, et tout consterné il se mit à crier : « Malheur ! aux armes ! » Ses compagnons l'entourèrent en lui demandant ce qui arrivait, et après qu'il se fut expliqué, ils lui firent remarquer que des voleurs n'auraient emporté que la marchandise et non la pierre. On remarqua les traces d'une tortue qui avait passé par là, on les suivit sur une longueur de plusieurs milles et on atteignit l'animal, qui emportait sur son dos les deux charges de chameau sans en être incommodé. Ce trait peut faire apprécier la grandeur extraordinaire de ces tortues.

Tîreka est situé sur le Nil, qui à partir de là recoule vers le sud, et a pour voisine, du côté de l'ouest, TADMEKKA[1], grande ville entourée de montagnes et de ravins et qui est, de toutes, celle qui ressemble le plus à la Mekke : aussi son nom veut-il dire « forme de la Mekke, » car *tâd*, dans leur langue, signifie *forme*. Les habitants, qui sont berbères et musulmans, se voilent le visage comme font les Berbères du désert. Leur pays ne produit ni blé ni orge, et ils vivent de lait et de viande; il y pousse [f° 88 v°] sans culture une espèce de grain qui ressemble au *dorra*. Leurs vêtements sont faits de coton teint, et ceux du roi sont de diverses couleurs : son turban est rouge, sa tunique jaune, ses caleçons bleus, et ainsi de suite.

(1) Bekri, p. 395; Abulféda, II, 219.

Digitized by Google

Les dinars qu'ils emploient sont d'or pur et appelés *çol'*, parce qu'ils ne portent pas d'empreinte. Les femmes sont excessivement belles et on n'en trouve nulle part qui le soient autant. La fornication y est permise : dès que des marchands arrivent, les femmes se précipitent à l'envi vers les plus beaux hommes et tirent au sort celui que chacune pourra entraîner chez elle.

Tâdmekka et Ghâna sont séparées par cinquante étapes, au cours desquelles on traverse des villes et des champs cultivés appartenant aux nègres[1]. En partant de Ghâna, on trouve d'abord au bout de trois étapes la ville de SEDJNEDJOÛ[2], qui est située sur le Nil et forme la limite méridionale extrême du canton de Ghâna. On suit ensuite le Nil jusqu'à la ville de BOUGHRAT, où habite une tribu çanhâdjienne nommée MEDASA. Le juriste 'Abd el-Melik[3] raconte avoir vu à Boûghrât un oiseau qui ressemble à l'hirondelle et dont le cri fait entendre les mots plusieurs fois répétés de *Koutila'l-Hoseyn* suivis une seule fois de *bi-Kerbela* (« Hoseyn a été tué à Kerbela »). « J'ai moi-même, dit ce juriste, entendu cet oiseau, tout comme ont fait mes compagnons musulmans. » De Boûghrât on se rend à Tîreka[4], citée plus haut, puis à Tâdmekka.

Pour aller de Tâdmekka à Kayrawân on se dirige vers le nord pour atteindre, après cinquante journées de marche environ, Wardjlân (Ouargla).

---

(1) A ajoute « et aux Berbères ».

(2) *Sefenkou* dans Bekri, p. 394.

(3) Aboû Mohammed 'Abd el-Melik ben Nakhkhâs el-Gharfa (Bekri, 393).

(4) A orthographie encore ici *Tîzegi*.

Digitized by Google

WARDJLAN, + qui est située à l'extrémité du désert, du côté de l'Ifrîkiyya, est un pays fertile où abondent les palmiers et les vergers, et qui + se compose de sept villes entourées de murailles, dans une forte situation et proches les unes des autres. La plus grande se nomme *Aghrom en-nebkân* (lis. *inagân?)*, ce qui veut dire « ville des témoins »[1] + et renferme le « fort de la colonne » *(hiçn el-'amoûd);* elle produit beaucoup de céréales et de bestiaux, les jardins y sont abondamment pourvus d'eau[2]. Il y a là une particularité unique au monde : l'homme qui fonce un puits [f° 89] estime son travail huit dinars et même davantage, car le sol est résistant, et l'eau, que l'on n'atteint qu'à une grande profondeur, à plus de soixante brasses, est protégée par une couche de pierre dure. Aussi quand on est parvenu à celle-ci, l'intéressé en est fort aise et offre un repas à ses amis. Puis un spécialiste solidement attaché par des cordes est descendu au fond et creuse cette pierre; l'eau jaillit aussitôt, de sorte que si l'on tarde à le retirer il périt noyé. L'eau continue alors de toujours jaillir, et il en est de même pour tous leurs puits, dont l'eau sert à l'arrosage des jardins, des champs et des palmiers[3].

On frappe à Wardjlân des dinars de l'espèce al-

---

(1) Texte اغرم اى نيكان معناه بلاد الشهود : peut-être faut-il prononcer *aguerram en-inagân* « village des témoins ». On lit dans Bekri اعرم ان يكامن اى حصن العهود (texte, p. 182; comparez la traduction, p. 396, avec les remarques du traducteur).

(2) Voyez ce que dit Edrisi, p. 141.

(3) Il est parlé presque dans les mêmes termes du forages des puits artésiens à Ouargla par 'Ayâchi (*Voyages dans le sud*, p. 55).

Digitized by Google

moravide, mais de mauvais aloi ; comme il s'y fait un grand commerce, ces monnaies sont bien connues dans la région[1] +, longue d'environ quatorze journées de marche, qui s'étend de Wardjlân au Djerîd.

Sept étapes séparent le Djerîd de Kayrawân, + dont les habitants sont Berbères et fort beaux ; les femmes notamment se distinguent par leurs charmes.

De Wardjlân à Ghadâmès il y a une vingtaine d'étapes +[2] à travers un désert fort mal pourvu d'eau et où se trouve une carrière d'où l'on extrait une pierre qui ressemble à l'agate et qui présente parfois un mélange de rouge, de jaune et de blanc. Elle est regardée comme des plus précieuses dans le Soudan, à Ghâna et ailleurs, dont les habitants l'estiment à l'égal du rubis *(yakout)* et même davantage. Il arrive, mais rarement, qu'on en trouve des échantillons d'une grosseur considérable ; quand ils sont apportés à Ghâna, les habitants les paient à un prix exagéré[3] et prodiguent pour les acquérir ce qu'ils ont de plus cher. Tout comme le rubis, cette pierre ne peut être attaquée par l'acier ; on ne peut la travailler et la percer qu'à l'aide d'une autre pierre nommée *tentawâs,* de la même manière qu'on emploie l'émeri pour le rubis. Cette pierre n'est pas extérieurement visible : il faut, pour la trouver, égorger un chameau dont le sang sert à asperger le gisement, et alors la pierre apparaît et on la ramasse. + Il y

---

(1) A l'époque d''Ayâchi on n'employait guère à Ouargla que de la monnaie de cuivre, dont vingt-quatre pièces valaient un quart de riyâl *(Ib.,* p. 54).

(2) Comparez Bekri (p. 397, ad pr. et ad f.). La distance est de quarante étapes d'après Dimichki, p. 239.

(3) تغالوا فى ثمنه ; Bekri غالوا فيه

Digitized by Google

a aussi dans ce désert une mine d'alun blanc[1] de très bonne qualité, dont on ne trouve l'analogue nulle part +, et qu'on exporte de là en tous lieux.

Il faut parcourir neuf étapes pour aller de Tâdmekka à la grande ville de Kawkaw (Koukou), qui est située sur le Nil et habitée par une innombrable quantité de nègres[2]. Son nom, dit-on, lui vient de ce que les tambours y rendent le son *kawkaw*, de la même manière qu'on dit que ceux de Zawîla rendent le son de *zawîla*.

Le voyageur qui part de Kawkaw et suit le fleuve dans la direction de l'ouest, arrive au royaume d'Ed-Demdem[3], dont les habitants mangent tous les blancs qui leur tombent entre les mains. C'est un empire vaste et étendu, où l'on trouve une énorme forteresse, au haut de laquelle il y a une idole représentant une femme, qu'ils adorent comme un dieu et dont ils font un but de pèlerinage.

Parmi les particularités du pays des nègres, il faut signaler l'existence d'un arbre à tige longue et mince qui croît dans les sables et qu'ils appellent *tawrayora*[4]. Il produit un gros fruit rebondi renfermant une laine blanche qu'on file et dont on fait des pièces d'étoffe et des vêtements sur lesquels le feu n'a pas d'action. Celui par qui ce fait a été raconté au juriste 'Abd el-

---

(1) A الشب الابيض; Bekri et D الشب. Il est aussi parlé d'une mine d'alun de médiocre qualité par Edrisi (p. 14).

(2) Bekri, p. 399; Edrisi, p. 13; Abulféda, II, 221.

(3) Les Demdem paraissent être les mêmes que les Lemlem (Edrisi, 4; cf. Abulféda, II, 225).

(4) A et D, celui-ci avec les voyelles, تورِيرى; Bekri, *toûrzi* تورزى (p. 191).

Digitized by Google

Melik ajoutait que les habitants d'El-Lamès[1], ville de cette région, ne portent que des vêtements de cette matière; + on pourrait, disait-il, exposer sans inconvénient ces vêtements à un feu qui durerait indéfiniment, car il n'aurait d'autre effet que de les nettoyer+. Il y a dans le Wâdi Der'a une pierre dont nous avons parlé et qui est du même genre.

+ Ici, dit le réviseur, s'arrête ce que j'ai trouvé de cette œuvre, dont l'auteur a excellemment arrangé ce qu'il a vérifié et qui est, je le jure, plus exact et plus concis que ce qu'il y a ailleurs, de sorte qu'on y trouve ce qu'il y a ailleurs, mais qu'il n'y a pas ailleurs ce qu'on y trouve. J'ai, dans de certains passages, ajouté ce que je savais, et par ces additions j'ai certifié et agrémenté l'œuvre originale. J'espère me consacrer à la rédaction d'un ouvrage complet traitant du Maghreb et de ses provinces jusqu'à l'actuelle et fortunée époque imâmienne, en y joignant ce que j'ai présenté en 80 [580, 13 avril 1184] à l'illustre Cour touchant les actes d'éclat de notre auguste Prince (dont Dieu consolide la durée!) et ses victoires destructives de l'ennemi qui s'y ajouteront, jusqu'au moment où la durée de ma vie le permettra. Tel est le travail auquel je veux appliquer mes efforts et qui constituera ma participation à la guerre sainte, puisque c'est là une des œuvres rédemptrices des péchés inscrits à notre charge, et le Dieu très haut, en qui je mets ma confiance, en fera un acte favorablement accueilli[2].

---

(1) D, لامس; A لاندلس; j'ai suivi la leçon de Bekri.

(2) قال الناظر هنا انتهى ما وجدته من هذا الموضوع والقد احسن واصعه ورتب ما حقق وهذا لعمرى اقرب واخصر من

Digitized by Google

Fini de copier avec l'aide d'Allâh... par le serviteur d'Allâh, le pécheur... Ahmed ben 'Abd Allâh ben el-Hâddj Ahmed ben el-Hâddj Mohammed ben Sa'îd ben Yahya el-H'âçi et-Teghmâmi...

A fini de copier ce livre avec l'aide d'Allâh...'Abd el-'Azîz ben Mohammed ben el-Hâddj Mohammed ben Ahmed dénommé Echkribân *(escribano,* notaire, greffier) Andalosi, originaire de Séville, habitant Merrâkech et y ayant été élevé. Il a exécuté cette copie pour son frère en Allâh le cheykh 'Ali ben Ibrâhîm ben el-Hâddj Sa'di *(var.* Mehdi) Hawzâli sur un exemplaire existant à Temâzet dans la zâwiya du saint homme, le *pôle* Aboû 's-Soroûr Sidi 'Ayyâd *(sic)*

غيره ففيه ما فى غيره وليس فى غيره ما فيه وزدت فى مواضع منه
ما علمت وحققتُ وطرزتُ كتاب الواضع بها قيّدت فى هذه
المواضع وانا مؤمل ان اتفرغ لوضع كتاب كامل شامل يحتوى
على ذكر بلاد المغرب وممالكها الى هذه الايام السعيدة الامامية
واضيف اليها ما رفعته للحضرة العلية من مفاخر هذا الامر العالى
ايد الله دوامه سنة ثمانين وما تزيد عندى من فتوحاته المتواصلة
لشافة الاعداء الى حيث يبلغ بى الزمان فهو مملى وسعيى
ونصيبى من الجهاد وراى اذ هو من اعمال القلوب الماحية لما خط
من الذنوب والله تعالى يجعله عملا مقبولا لديه فالاعتماد والتكلان
عليه لارب سواه الخ

Ce texte figure, en entier et d'une manière continue, dans D; on le retrouve aussi, avec des fautes et des lacunes, dans A, savoir : les six premières lignes au f. 89 v°, — où le copiste, après le mot ممالكها, insère les trois derniers mots de l'article concernant Mona, l. 11-12 de la p. 29 du texte Kremer, puis continue par l'article de Barka, — et le reste au f. 96 (cf. ci-dessus, p. 81, n. 1). On peut se rendre compte qu'Amari s'est trompé en croyant lire El-'Omari comme le nom de l'auteur.

Digitized by Google

ben 'Abd Allâh Soûsi. Achevé le jeudi soir, 20 rebî' II 1143 (1er nov. 1730)[1], +.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 4, l. 3 et s. : D : قراقوش اسد الى ذروة هذا الامر...واسلم...
Ce dernier mot parait vouloir dire « il s'était soumis aux amis et aux fils de son vainqueur ».

5 1 : D, Fârisi.

» 3 : D, Et-T'obni.

15 4 : D, Mechânech.

» 15 : Le texte porte : « Et cela (la clôture du port de Mehdiyya?) est connu en tous lieux ».

16 4 : D vocalise *Temâdjourt*.

16 7 ad f. : D, « en se dirigeant vers la Sicile ».

17 8 : D, *baçîç*, qui parait préférable.

» 20 : D, حسبوا انفسهم « qui se vouent à Dieu ».

» 3 ad f. : D, معائم العصور

23 8 : D, « était un édifice مبنى », qui parait préférable.

25 13 : D, « ce qui l'avait amené à Carthage ».

» 19 : D, « fils d'El-Azd ».

29 13 : D, « dans certaines parties ».

---

(1) Ces deux suscriptions, dont la première est vraisemblablement celle du ms qui a servi d'original, sont reproduites d'après A, aux ff. 96 et 97; la seconde y figure en deux copies, dont celle qui est transcrite au f. 97, sur un papier d'une autre qualité, paraît être la plus ancienne et d'une autre main. Quant aux deux noms Teghmâmi et Temâzet, je n'ai pu les retrouver ni sur les cartes ni dans les livres. Il y a, au sud de l'Oued Soûs, un puits du nom de Tezamet (Bekri, 360). — Quant au ms D, il est daté du 1er cha'bân 1209 (20 février 1795), sans nom de copiste ni indication de lieu.

Digitized by Google

P. 29, l. d. : Lisez مصابيحهم

30 8 : D, « des plus douces et des plus abondantes ».

» 3 ad f. : D, « *Mersa Mani'* », ce qui est correct.

32, n. 2 : D, البر مده حافة.. فيها... ماء في غلظ حجر الرُبع

33, l. 4 : D, « El-Mançoûr ben Bologgîn ben Hammâd ». Dans Ibn-el-Athîr, il est parlé d'En-Nâcir.

33, l. 17 : D, « ... soumis, par le désir qu'ils auront de tes dons ».

», l. 19 : D, « Mais il s'obstina à livrer bataille et quand.. ».

34, n. 1, 2, 3 : D, de même.

35, n. 2 : D, مُلك صاحب, ce qui écarte l'idée d'une transposition.

37, n. 1 : D, ذرب

», n. 2 : D, الموثورون

», n. 3 : D, comme C, lit فهم

38, l. 2 : Lisez : « ... dignes de son caractère violent et de sa honteuse origine ».

39, l. 20 : D vocalise *Lighâniya*.

41, l. 7 : D, « Kaçr el-Felloûs ».

», l. 17-18 : D, « Benoû Mesken ».

», n. 3 : D a la même leçon que Bekri.

43, l. 14 et n. 3 : D, « Hiçn Zebân ».

», n. 4 : D a également « Hiçn el-'Aroûs ».

44, l. 1 : D écrit *Amâsil* le nom de *Mâsin*, que j'ai suppléé.

45, n. 5 : D, الحظى

46, l. 3 : D, au lieu d'El-Hoseyn, écrit الحسنيين, lisez الحسنيين « avec les Hasanides », ce qui paraît préférable; cf. Bekri, p. 219.

», n. 3 : D a la même leçon que C.

47, l. 10 ad f. : D vocalise *Belyawânich*.

Digitized by Google

P. 47, n. 3 : D a la même orthographe que A et B.

48, n. 3 : D a la même leçon que Bekri.

49, l. 8 : Lisez « de l'eau de Barkâl, il n'y a rien à te reprocher ».

», l. 12-13 : Lisez « du sable, bonne comme celle.... transporte à mille milles... ».

», n. 3 : D lit بشاربيه

52, l. 6 : D orthographie *Techoûmis*.

», l. 9 : D, « Cette région fournit تسيير des provisions à l'Espagne ».

54, l. 3 et 16 : D lit, au lieu de « minaret », مازة « lieux de plaisance ».

55, n. 1 : D, même leçon.

», n. 2 : D lit aussi *Tarf er-rihâna*.

58, n. 1 : Lisez « A, C et D »,

», n. 4 : D porte aussi « Nabathéens ».

59, l. 1 : D orthographie Djâdoû.

62, l. 10 : D, Kawâr.

67, l. 6 ad f. : D écrit *Selîm*.

70, n. 3 : Dans D ...عظمة...الذى

73, l. 1 : D, « de précision, de finesse et de parcimonie.»

», n. 2 : Lisez « A, C et D, d'environ quinze milles ».

75, l. 7 : D, « aux vêtements de [la soie nommée] *cherb* » ; cf p. 34.

76, n. 2 : Lisez « nos textes, D compris ».

77, n. 1 : D vocalise, ici et ailleurs, *Demr*.

», n. 2 : D, ici et ailleurs, par exemple p. 87, n. 2, lit تمتار qui est correct.

79, l. 6 et s. : « ...la rivière. Le courtier en excréments promène sa marchandises dans un récipient dont le contenu est recherché s'il contient des matières sèches, dédaigné si ces matières sont plus ou moins liquides ».

Digitized by Google

P.81, n. 1 : Comparez p. 211.

82, l.12 : D, *Bechra*.

», n. 4 : D, ايتمليمن et يتمليمن

84, l.12 ad f. : D, « et à la suite de l'envoi de ce message... ».

85, l. 3-4 : D écrit وايات هذا الامر الميسر الطلاب « ... ces endroits, et c'est l'un des miracles accomplis par ce prince favorisé et entreprenant ».

86, l.19 et 22 : D lit avec raison *bosr*, au lieu de *behr*.

86, n. 1 : Les Carmathes de Lahssa mangent également du chien, d'après Nâciri Khosrau, *Sefernâmeh*, p. 229.

86, n. 3 : Cette hypothèse ne paraît pas fondée, car D a le même texte.

87, l.13 : D : « La récolte y est abondante quand elle manque ailleurs, et quand l'année est bonne ailleurs, etc. ».

88, n. 2 : D a aussi *Balt'a*.

89, l.14 : D et Kremer, « tous les jours ».

91, l.17 : D : « dont le fond de vase et l'incommodité des gués rendent ».

93, n. 5 et 94. n. 4 : D écrit aussi اسْرُوا

94, l.13 : D vocalise *Ilmoûs*.

99, l. 3 : Le texte fautif de Kremer parle d'*indigo*. D : واما فى الشتاء سكرات الموت و عندهم الليلة المشهورة; C واما فى الشتاء المشهورة كل ليلة عندهم سكرات الموت. Je crois pouvoir rétablir واما فى الشتاء سكرات الموت وكل ليلة عندهم الليلة المشهورة « mais pendant l'hiver on y goûte les affres de la mort, et toutes les nuits y sont épouvantables ».

99, l.13 : D, mieux : « ... en Ifrikiyya après les Fatimides et, antérieurement, d'Ifrikiyya. Quand ceux-ci partirent, etc. ».

Digitized by Google

P.101, l. 11-12 : « Les mots « et placés sur les hauteurs » paraissent être plutôt employés au figuré.

101, l. 9 ad f. : Au lieu de « et de l'expérience militaire » D porte « il connaissait bien l'art des carrés magiques الحروف ».

107, l.19 : D, « ben Semâk ».

108, l.13 : D vocalise *T'abna.*

109, l. 3 et n. 2 : D porte : وتعرف بسُكرة النخل لكثرته بها و الباعة للثمر فى جميع البلاد انما يصيحون عليه بسكرة « elle est connue sous le nom d'*ivresse des dattiers (sokrat en-nakhl),* tant ces arbres y sont nombreux, et dans toute la région les marchands n'en crient les produits que sous le nom de *sokra* ». Le mot *sakra* (ivresse) de nos dictionnaires se prononce vulgairement *sokra.*

109, l. 9 et 10 : « kesba » et « seyh'âni ».

109, n. 5 : D, « Melsoûn ».

110, l. 1 : Au lieu de « on raconte », D porte « c'est lui qui raconte ».

110, n. 3 et 4 : Ces lectures sont celles de D.

Digitized by Google

INDEX

Aboû'l-'Abbas le Chiite, 170, 171.
Ibn 'Abbas, 158, 163.
'Abd Allâh b. Amr b. El-'Açi, 112.
» b. Idrîs, 186, 187.
» el Kafîf, 145.
» b. Sâlim b.'Abdân, 172.
» b. Yâsîn Djezoûli, 158, 180.
Aboû 'Abd Allâh Chii, 14, 31, 98, 166, 167 et s.
El-'Abd eç-Çâlih, 45.
'Abd el-Azîz b. Mohammed *echkribân*, 212.
'Abd el-Melik le juriste, 210.
» b. Aboû 'Amir, 46.
» b. Nakhkhâs, 207.
Aboû 'Abd el-Melik Mesloûni, 109.
'Abd el-Moumin l'Almohade, 13, 178, 179, 181.
'Abd er-Rahmân b. Ziyâd b. An'am, 26.
'Abid Kirilla, 2.
'Abkir, 187.
Ablution, 59.
El-'Aboûr, 95.
Acharites, 52.
Achir, 105.
Açîla, 51.
El-Açnâm, 3.
El-'Adewi, 157.
'Adites, 25.
Adjdabiya, 58.
Adjersîf, 117.
'Adjîsa, 98, 108.
'Adjroûd, 44.
Afârik, 5.
Afifen, 183.
Agadir, 55.
Agate, 209.
Aghmât Heylâna, 177.
» Warika, 177.
Aghrom en-nebkân, 208.
Ahmed b. 'Abd Allâh Teghmâmi, 212.
» b. Aghlab, 11.
» b. Ibrâhîm (Ibn el-Djezzâr), 25.
Aïtemlin, 82.
'Akabat el-Afârik, 141.
» el-mostedjâb, 92.
Akht'al, 128.
Aklef, 163.
Akta, 45.
Alcazar, 48.
Alexandrie, 55, 57.
Alger, 38.
'Ali b. Hamdoûn Andalosi, 107.
» b. Hammoûd, 155.
» b. Ibrâhîm Hawzâli, 212.
» b. Ishâk b. Ghânia, 37.
» b. er-Rend, 69.
» b. Yoûsof b. Tâchefîn, 179, 181.
Alicante, 40.
Almanzor, 43, 46, 122; cf. Mançoûr.
Almoravides, 117, 124, 127, 136, 142, 162, 180.
Almoûs, 94.
Alouken, 204.
Alun, 210.
Ambre gris, 190, 193.
Amerdjoû, 142.
Amiante, 176.

Digitized by Google

Amîmoûn, 35.
'Ammâr el-A'ma, 174.
'Amr b. el-'Aci, 58, 61.
Amsiyoûl, 35, 36.
Anbara, 204.
'Anda, 88.
Andalous, 41.
Ibn el-Andalosi, 107.
Anecdotes, 102 et s.
Ankist, 92.
Annibal, 20.
Anthropophages, 210.
Aphrodisiaque, 198.
Arabes, 1, 32, 56, 58, 76, 77, 87-89, 101, 184.
'Arâm, 132.
Archdjoûl, 42, 116.
Arganier, 182, 186.
Arich el-Wâh, 63.
Armin b. el-Ared b. Nemrod, 25.
'Aroûba, 172.
Arsenal de Bougie, 35; — de Tunis, 18.
Arzew, 119.
Asli, 43.
Asraw (Djebel), 93.
'Atoûch, 137.
Aurès, 92, 94, 111.
Awdaghast, 191 et s.
Awdjela, 63.
Awghâm, 194.
Awiyat, 47.
Awkân (Awkar), 199.
Awlâd 'At'oûch, 137.
Awlâdj el Djenân, 116.
Awreba, 150.
Awthân *(tarf, ràs)*, 3, 92.
Ayghrîtoûk (?), 55, 92.
'Ayn Aboû's-Seba', 97.
» el-Awkât, 32.
» ech-chems, 87.
» Djokâr, 24.
» Erbân, 110.
» Kherâra, 7.
» el-Monastir, 72, 73.
» Torra, 82.
Ayoûna, 190.
'Ayyâd b. 'Abd Allâh Soûsi, 212.
Azdites de Chenoua, 129.
Azemmoûr, 120.
El-'Azîz billâh (hammoûdite), 156.

Bâb 'Ayn ech-chems, 87.
» el-Fakhkhârîn, 122.
» el-Kaçr, 116.
» el-Yemm, 48.
Baçrat el-Elbân, 139.
Bâdis b. Haboûs, 99, 100.
Bâdîs (ville), 46, 113, 114.
Bâdja, 29, 87.
Baghâya, 92, 103.
Balt'a, 88.
Barka, 56.
Bark'al, 49.
Bât'a, 88.
Bataille des nobles, 184.
Behr, 86, 216.
Béja, 29, 87.
El-Bekem, 203.
Aboû Bekr Beki, 125.
» b. Hammâd, 118.
» b. 'Omar Lamtoûni, 180, 181.
Bekri ('Obeyd Allâh), 23, 42, 157, 176.
Belyoûnech, 29, 47, 48.
Benoû Aboû K'âdi, 161.
» Behloûl, 80.
» Berzâl, 108.
» Besîl, 137.
» Demmer, (Demr), 77, 161.
» Hammâd, 99, 101.
» Hammoûd, 155.
» Hilâl, 119.
» Idjfech, 136.
» Korra, 64, 65, 77.
» Moç'ab, 129.
» Moskîn, 41.
» Moûsa, 137.

Digitized by Google

Benoû 'n-Nâçir, 135.
» Nâz'ir, 165.
» Talît, 161.
» Tanît, 161.
» Tâslît, 161.
» Telîlân, 31.
» Wâ'im, 161.
» Wâksît, 161.
» Wartîm, 129.
» Wâsbit, 161.
» Yâroût, 97.
» Yoûzagh, 161.
» Zeldawi, 31, 97, 169.
» Ziyâd, 137.
» Zoghba, 119.
Benzert, 26.
Berânis, 161.
Berbât, 157, 159.
Berbères, 1, 41, 44-46, 51, 56, 58, 60, 77, 87, 113, 115, 130, 134, 135, 139, 149, 154, 156, 161-163, 197, 206, 209.
Beresti (Bersi), 202.
Berghawâta, 149, 156, 158, 159, 161, 180.
Besoûl (mer de), 47.
Bichchara, 82.
Bîr Aboû'l-Kenoûd, 3.
Biskra, 109.
Biyâna (Biyâta), 139.
Bizerte, 26.
Boheyra, 137, 180, 182.
Bologgîn ben Zîri, 99.
Bône, 30.
Awlâd Bornoûs, 137.
Bosr, 216.
Bougie, 32, 34 et s., 169.
Boughrât, 207.
Bouregreg, 132.
Boûri, 29.
Bourît, 115.
Bouzâbâ, 5.
Briques de cuivre, 65.
Burnous de Mequinez, 138.

Çabr, 64, 65.
Çabra, 12.
Cadavre saignant, 110.
Çadjt'a, 161.
Çafrouwi, 147.
Çâlih, 26.
» el-mouminîn, 157.
» b. Tarîf Berbâti, 149, 156 et s.
La Calle, 28.
Çangha, 94.
Çanghâna, 194.
Çanhâdja, 32, 45, 92, 119, 193, 207.
Canne à sucre, 185, 186.
Carthage, 20 et s.
Ceuta, 46 et s., 156.
Chair de chien, 86, 164, 216.
Châma, 203.
Château de la Kâhina, 15.
» du lac, à Rakkâda, 12.
» de la Perle, 36.
» des deux sœurs, 21.
Chebân (Cheybân, Chentiyân), 68.
Chehr b. Hawcheb, 111.
Chélif, 106, 107.
Chella, 52.
Chems, 87.
Chenilles, 9.
Chenkiya, 195, 196.
Cherb, 34, 215.
Cherchel, 39.
Cheroûs, 59, 92.
Chiite, cf. Aboû 'Abd Allâh.
Chiite (El-Kâim), 58.
Chiites, 100, 173.
Chine, 29, 36.
Choûli, 131.
Chrétiens, 13, 15, 58, 77, 78, 80, 178; cf. Francs *et* Roûm.
Citernes de Carthage, 23.
Çofrites, 163, 174.
Collo, 31, 87, 97.
Constantine, 37, 95.
Coptes, 58, 64.
Corail, 28.
Cordoue, 145, 155, 156, 163.

Digitized by Google

Coton, 196.
Eç-Çoûli, 172.
Cuivre, 65, 124, 186.

Dâ'i chiite, 167.
Damâni, 189.
Dâr el-bahr, 101.
» el-feredj, 183.
» el-hadjar, 179.
» el-omma, 179.
David, 78.
Debboû (Deddjoû), 144.
Défilé, près Bougie, 35.
Dekâkir, 195.
Ed-Demdem, 210.
Benoû Demmer, 77, 161.
Demnât, 180.
Dénia, 39.
Der'a, 162, 175, 188, 211.
Derb, 37.
Derdjîn, 85.
Derdjîni, 85.
Deren, 92, 176, 178, 180, 181, 184.
Derna, 88, 132.
Deux sœurs (château des), 21.
Dhoû'l-Karneyn, 113.
Dinar *çol',* 207.
» de Wardjlân, 208.
Djaddoû, 59.
Dja'far b. 'Ali b. Hamdoûn, 107.
» b. Mohammed Çâdik, 168, 173.
Djafoû, 196.
Djâloût, 78.
Djâwân, 62.
El-Djebel el-achhab, 138.
Djebel el-ançol, 97.
» el-baghl, 116.
» Benoû Zeldâwi, 31.
» Hâmîm, 143.
» Kouin, 45.
» el-Mina, 46.
» Moûsa, 48.
El-Djelenda, 18.
Djeloûla, 16.
Djenâbiyya, 39.
Djenyâra, 138.
Djerâwa, 44, 161.
Djerîd, 37, 68 et s,, 86, 107, 164, 209.
El-Djezâir, 67.
Djezâir Benoû Mezghanna, 38.
Djezoûla, 92, 186.
Ibn el-Djezzâr, 13, 25.
Djidjelli, 31.
Djoddâla, 190, 194.
Djoûn el-Azkâk, 31.
Djoûri, 75.
Djoûz Hertenâna, 177.
» Hezrâdja, 177.
El-Djoûzi (el-Djawâri?), 128.
Djoûzinkât, 193.
Dokkâla, 92, 180.
Dokyoûs, 80.
Dormeurs, 146.
Doroûb, 73.
Doûba, 201.

Eau de rose, 75.
Eau intérieure et extérieure, 73.
Eaux d'irrigation, 72.
Ebénier, 195.
Edough, 30.
Egypte, 74, 75, 131, 169.
Eléphantiasis, 86.
Elwakân, 204.
Elyâs b. Çalih b. Tarif, 157, 158.
Elyasa' b. Medrâr, 166, 169, 170.
Emsna, 52.
Espagne, 25, 40, 49, 52, 53, 74, 145, 149, 155, 157, 163, 185.
L'Exaucé, 63.

Fahç Nezâr, 132.
» Fezâz, 132.
Fakhkh, 149.

Digitized by Google

El-Fakhri, 31.
Fâzâz, 132, 135.
» el-Ma'den, 132.
Fâroûk b. Miçr, 5.
Fatimides, 99; cf. Dâ'i.
Fedawîn, 198.
Feddj el-Himâr, 76.
Fekkân, 43.
Felfel, 119.
Fenek, 6, 85, 189.
Ferik, 19.
Ferroûdja, 183.
Fez, 121 et s., 131, 141, 148-150, 154, 155, 165.
Fhas er-rehân, 55.
Fichtâla, 132.
Fidjîdj, 120.
Fièvre à Ténès, 40.
El-Fintâs, 16.
Francs, 78, cf. Roûm *et* Chrétiens.
Funérailles nègres, 201.

Gabès, 7, 68, 84.
Gafça, 63, 68 et s., 85.
Géante, 66.
Géants, 42.
El-Ghâba, 200.
Ghabaroû, 202.
Ghadamès, 60, 61, 209.
Ghadîr, 55.
El-Ghadîr (Ghadir Warroû), 98, 107.
Ghâna, 5, 162, 188, 190, 194, 195, 199 et s., 209.
Ghaylân le Kadarite, 157.
Ghîs, 45.
Ghiyâroû, 202.
Ghiyâta, 134.
Ghomâra, 45, 46, 141 et s., 145 et s.
Ghozz, 69.
Gibraltar, 46.
Grande mer, 51, 120; cf. Océan.
Guercif, 117.

Haboûs b. Bologgîn, 99.
Hadith, 6, 111, 184.
Aboû Hafç b. Mo'âd, 158.
Halk wâdjid, 39.
Hâmîm b. Menn Allâh, 143.
Hâmma des Benoû Behloûl, 80.
Hâmma des Matmâta, 68, 84.
Benoû Hammâd, 99, 101.
Hammâd b. Ibn Haboûs, 100.
» b. Mennâd, 101 et s.
Benoû Hammoûd, 155.
El-Hamrâ, 139.
Hannâwa, 138.
Haroûn er-Rechîd, 151.
El-Hasan b. 'Ali Ziride, 15.
Aboû'l-Hasan b. Harazihim, 125.
El-Hasas, 204.
Hassân b. en-No'mân, 9, 10.
Hawwâra, 92, 108.
» (mosquée des), 71.
Henné, 176.
Heskoûra, 92.
Hichâm b. 'Abd el-Hakam, 151.
» b. 'Abd el-Melik, 10.
Hiçn el-'Aroûs, 43.
» Honeyn, 43.
» Ibn Zînâ, 43.
» el-Foroûs, 43.
» el-Wardâniyya, 43.
Benoû Hilâl, 119.
Hippopotame, 196.
Hoseyn l'Idriside, 46.
Hospitalité, 147.
Huile de Sfax, 13.

Ibâdites, 59, 92.
Ibrâhîm b. Ahmed b. Aghlab, 12.
Benoû Idjfech, 136.
Idrîs b. 'Abd Allâh b. Hasan, 149.
» b. 'Ali b. Hammoûd, 155.
» b. Idrîs, 122, 124, 154.

Digitized by Google

Idrîs b. el-Kâsim b. Ibrâhîm, 140.
Idrîsides, 117, 149.
Ifrikiyya, 5, et *passim*.
Igli, 186, 187.
'Ikrima, 163.
Iksibba, 109.
Ile des femmes, 203.
Les îles, 67.
Iles fortunées, 50.
Inde, 29, 36.
Indigo, 99, 216.
'Isa b. 'Ali b. Yoûsof, 128.
» b. Meryem, 157.
» b. Yoûsof b. 'Isa, 128.
Isaghmert, 148.
Ishâk b. Mohammed Awrebi, 150, 151, 154.
Ishâk Nefzâwi, 181.
» b. Soleymân le médecin 12.
Ismâ'il b. 'Obeyd Allâh Chii, 12, 107.
Isser, 116.

Juifs, 59, 136, 164-166, 171.

K'abr Madghoûs, 93.
Kacebba, 109.
El-K'açr, à El-Hâmma, 81.
K'açr 'Abd el-Kerîm, 140.
» Denhâdja, 140.
» el-Djawâz, 48.
» el-Foloûs, 41.
» Kotâma, 140, 141.
» Maçmoûda, 48.
Kâhina, 15, 61.
Kâhiriyyat, 193.
El-Kâim b. 'Obeyd Allâh, 58, 170, 173, 175.
Kal'at Bosr, 89.
» Hammâd, 32 et s., 88, 98, 99, 100, 108.
» Hawwâra, 118.
» Ibn Kharroûb, 141.
» Mehdi, 129, 132, 136.
» Aboû T'awil, cf. K. Hammâd.
» Zeyd, 133.
K'alb Mellâk, 91.
Kalenboû, 195, 196.
Kânem, 61.
Karâkoûch, (Behâ ed-Dîn), 4.
Karâkoûch (Cheref ed-Dîn), 4, 5.
Karkal, 118.
Aboû Kaseyya, 145.
El-Kâsim b. Hammoûd, 155, 156.
Kâsim b. 'Isa Meldjoûm, 129.
Aboû'l-Kâsim le fatimide, 58, 170, 173, 175.
Kastîliya, 63, 76, 164.
Katâif, 193.
Kawkaw, 5, 210.
El-Kaylâni, 31.
Kayrawân, 8 et s., 16, 50, 58, 100, 207, 209.
Kaytoûn Biyâda, 114.
Kenâfât, 193.
Kenza, 155.
Kesba, 74.
Kezennâya, 45.
Kawîn, 45.
Kçar, Kçoûr, 76.
Ketâma, *voir* Kotâma.
El-Ketf, 91.
Keykel, 30.
El-Khadrâ, 106.
Khawâç, 30.
Khawâridj, 59; cf. Ibâdites.
Khanfis, 81.
El-Khidr, 18.
K'irb, 130.
Kîs, 44.
Kiyâna, 99.
Koçoûr Kafça, 76.
» Aboû Ma'add, 56.
El-K'ora, 89.
Korân de Çâlih, 159.
Koreychites, 56.
Korîfla, 180.

Digitized by Google

Kort, 139.
Koseyla b. Lehzem, 113.
Ibn Koseyya, 145.
Kotâma, 14, 31, 98, 168-171.
Koûfa (la petite), 79.
Koûgha, 204.
Koukou, cf. Kawkaw.
Koûmes, 22.
Kouwâr, 62.
Koûz, 177, 180.

Lâ, 158.
Lac de Bizerte, 26.
» Bône, 30.
» Tunis, 18.
Laghâniya (Lighâniya), 39.
El-Lâmès, 211.
Lamt, 189, 193.
Lamta, 186, 188.
Lamtouna, 189.
Laribus, 94.
Latrines à Tawzer, 79.
Lawâta, 58, 64, 92; cf. Louwâta.
Lebîs, 130.
Ledjem, 15.
Liyâri, 109.
Loccos, 140.
El-Lohem, 203.
Lourît, 115.
Louwâta Medyen, 148.

Mâ el-faras, 62.
Ma'add b. Ismâ'il, 9.
Maçmoûda, 48, 184.
Maçons, 164, 166.
El-Ma'çoûma, 118.
Mâdi b. Mokreb, 66.
Madjoûs, 51.
Mafertoûl, 115.
Maghmedas, 4.
Maghreb central, 114; — ultérieur, 120.
Mahdi, 157; — fatimide, 167.
El-Mahdi l'Abbâside, 172.
El-Maktef, 91.
Malades (expérience sur les), 130; (hôpital pour les), 183.
Malaga, 155, 156.
Mamoûn (Kâsim b. Hammoûd), 156.
El-Mançoûr (Haboûs b. Bologgîn), 99, 101.
» b. Aboû 'Amir, 43, 46, 122.
El-Mançoûr b. Hammâd, 33, 34.
Aboû 'l-Mançoûr b. Aboû 'l-Kâsim b. Medrâr, 163.
Mançoûriyya, 12, 34.
» près Bougie, 32.
Marécages de Nefzâwa, 83.
Mark'al, 118.
Mâsin, 44.
Mas'oûdi, 203.
Mâssa, 185, 186.
Matghara, 44, 106, 119, 161.
Matmata, 68, 161.
» Ameskoûr, 148.
Mayorque, 38.
Le Mayorquin, 19, 68, 69, 76, 84, 85.
Mayorquins, 37.
Mebdoûl, 56, 120.
Mechânes, 15.
Medâsa, 207.
El-Medîna, 83.
Medînat Benou Ziyâd, 133.
Meddjâna, 89.
Medjerda, 19.
Medjkesa, 145.
Medracen, 93.
Medrâr b. 'Abd Allâh, 162.
» le forgeron, 163.
Meghâzi Ifrikiyya, 25.
Meghîla, 137.
Meghîlat el-Kât, 148.
Mehdi b. Touwâla Idjfechi, 136.
Mehdiyya, 13, 33, 100, 101, 171, 173, 175.
El-Mehmâz, 116.

Digitized by Google

La Mekke, 169, 206.
Meknessa, 135.
Melchoûn, 109.
Meldjoûm, 128.
» b. 'Isa b. Mohammed, 128.
Melîla, 44.
Mequinez, 131, 136.
Mer méridionale, 47.
Mergo, 142.
Mermâdjenna, 89, 110.
Merrâkech, 53, 179 et s.
Mersa 'l-Azkâk, 30.
» 'd-Deddjâdj, 38.
» 'l-Kharez, 28.
» Manî', 31, 214.
» Moûsa, 48.
Benoû Merwân, 137.
El-Mesân, 116.
Mesîla, 98, 107, 174.
Mesloûn, 109,
Messoûfa, 119, 162.
Mesyoûn, 35.
Mettîdja, 38.
Meysera, 184.
Mezâta, 63.
Mezîgha, 92.
Miççiç, 17.
Miel du Soûs, 187.
Mighdâch, 4.
Mihrâb de Salomon, 40, 105.
Ibn Midrâr, 14; cf. Medrâr.
Miknâsa de Tâzâ, 135.
Miknâsat ez-Zeytoun, 136, 182.
Mila, 97.
Milyâna, 106, 115.
Mîna, 118.
Aboû Mina, 55.
Mine d'or, 165, 199, 202; cf. *or.*
» de sel, 190.
Miroir magique, 94.
Mo'âd b. Yoûnos, 158.
El-Mo'allaka (Malga), 21.
Mochahhidât, 193.
El-Mo'arreba, 88.
Mo'âwiya b. 'Aboû Çofyân, 112.
Benoû Modlidj, 56.
El-Mogheyra, 88.
Aboû'l-Mohâdjer, 112.
Mohammed b. 'Abbâd, 156.
» b. 'Abd el-Kerîm Meghîli, 165.
» b. Ahmed b. 'Abd Allâh Kaddâh, 172.
» b. Hâni Andalosi, 107.
» b. Idrîs b. Idrîs, 155.
» b. Ismâ'îl b. Hasan, 167.
» b. et-Tayyib, 172.
» b. Yoûsof, 110.
Mohçan, 173.
Moïse, 158.
El-Mo'izz b. Bâdis, 99, 100.
Mokattam, 184.
Mokreb b. Mâdi, 65, 66.
Moloûya, 117, 121, 148.
El-Mona, 55.
Mona, 68.
Monastir, 17.
Montagne de fer, 189.
Mosquée des Hawwârites, 71; — de Tunis, 18.
El-Mo'tadid l'Abbâside, 169.
El-Mo'tali (Yahya b. 'Ali), 156.
El-Mo'tamid Abbadide, 136.
Mowâraba, 146.
El-Moz'affer b. el-Mançoûr, 141.
Moudd du Prophète, 164.
Moûsa b. Noçayr, 25, 48, 108, 129, 150.
Myrte, au Soudan, 190.

En-Nâçir l'Omeyyade, 44, 48, 145.
Nawfeli ('Ali b. Soleymân 149, 154.
Nebîdh, 13.
Nedroma, 43.

Digitized by Google

Nefîs, 178, 180, 181.
Nefoûsa, 3, 58.
Nefta, 79, 85.
Nefzâwa, 82, 83.
Negâous, 108.
Niger, 194, 202, 205-207, 210.
Nil, 131, 194.
Nokoûr, 45, 46.
Noûl, 55, 186, 191.
Noûl Lamta, 188.

Oasis, 63.
» extérieure, 65, 66.
'Obeyd Allâh Chiite, 11, 13-15, 109, 166, 168 et s.
'Obeyd Allâh b. el-Habhab, 18.
'Obeydi, 117.
Océan, 120, 178, 193.
'Okba b. Nâfi', 8 et s., 61, 63, 111-113, 133, 178, 186.
Oliviers de Merrâkech, 182.
'Omar b. el-Khattâb, 58.
El-'Omari, VI, 212.
'Omeyr b. Moç'ab, 129.
Omeyyades, 188, 204.
Omm Rebî', 132, 133.
Or, 193, 202, 204; cf. Mine d'or.
Oran, 41.
Oudjda, 105, 117.
Oufroûdji, 183.
Oulîli (Oulileni), 150.
Oulîli, 190.
Ourabba, 158.
Ouraywarâ, 158.
Ourtantin, 129.

Palestine, 78.
Peniscola, 39.
Pentapolis, 57.
Petite eau à Gafça, 73.
Pistaches de Gafça, 74.
Pomme tripolitaine, 123.
Pont de Salé, 53.
» de Tanger à Gibraltar, 49.
Porc-épic, 38.
Porte de Tunis, à Kayrawân, 11.
Porte du Gharb, 39.
Prostitution, 60.
Proverbes, 19, 49, 77.
Puits à Ouargla, 208.

Quartiers des Andalous et des Kayrawâniens, 122, 123.

Râchid, client Alide, 149 et s.
Râdès, 18.
Ibn-Rakîk, 9.
Rakkâda, 12, 171.
Rakkâda, ou dormeurs, 146.
Rancune maghrébine, 126.
Râs el-'Ayn, 71.
Ibn Rawâh (bordj d'), 70.
Redât, 139.
Redjrâdja, 177.
Ribât, 8.
Er-Ribât, 134.
Ribât Djoûz, 180.
» Mâssa, 186.
» Tâzâ, 134.
Rîf, 135.
Rihiyya, 75.
Rivière de sable, 77.
Ronda, 95.
Roûm, 50, 56, 77, 80, 106, 113; cf Chrétiens.

Sab' sibakh, 84.
Saguiat el-hamrâ, 188.
Sa'îd b. Idrîs b. Çâlih, 45.
Sadjalmâssa, 158.
Sahara, 162.
Salé, 52, 69.
Sâlim b.'Abdân, 172.
Salines, 84.
Sallecta, 15.
Sâma, 203.
Samarkand, 24.

Digitized by Google

Samâta, 114.
Sarât, 129.
Sâsa, 203.
Satfacif, 115. 116.
Satîh, 158.
Scipion, 20, 21.
Sebîba, 33, 88, 101, 110.
Sebkha, 83.
Seboû, 129, 131, 141, 148.
Sedjelmesse ou Sidjilmâssa, 44, 85, 86, 115, 117, 121, 148, 158, 162 et s., 194.
Sedjnedjoû, 207.
Sefenkoû, 207.
Seher *ou* Sehoûr, 98, 107.
Selâ, 52, 69.
Serpent divinisé, 197.
Sétif, 98.
Séville, 156.
Es-Séyf, 133.
Seyhâni, 109.
Seykh, 133.
Sfax, 13.
Sicca Veneria, 94.
Sicile, 13, 15, 16, 35, 78.
Silla, 195.
Silves, 53.
Simâni, 109.
Singes, 37, 48, 136.
Sîrât, 119.
Sodsi, 74.
Sofrouï, 147.
Soie, 7, 34, 215.
Sokoûma, 150.
Benoû Soleym, 67.
Soleymân b. Djerîr Djezeri, 151.
Somâna, 38.
Sorcellerie, 145.
Sorriyâkât, 196.
Sort, 1, 3.
Soudan, 194.
Soûf, 85.
Es-Soûk el-Kadîm, 137.
Soûs, 63, 149, 184.
» el-Akça, 184, 186.
Sousse, 16.
Souterrain, 94.
Spartel (cap), 54.
Syrie (pistaches de), 74.

Tabarka, 28.
Taberzed, 185.
Tacegdalt, 118.
Taçroût, 97.
Tadjra, 43.
Tâdla, 132, 162.
Tadmekka, 61, 205-207, 210.
Taferdjennît, 44.
Tafna, 42, 116.
Tagaost, 92.
Taghît, 131.
Tagrarat, 136.
Tâhert, 114, 118.
Takyoûs, 80.
Tâkoût, 176.
Talismans, 88, 90, 93.
Talît, 162.
Tamâdghît, 176.
Tâmedelt, 187, 188.
Tamedjrit, 44.
Tamerourt, 184.
Tâmesna, 157.
Tamourout, 184.
Tamroût, 97.
Tânes, 118.
Tanger, 49 et s., 54, 141, 145, 150.
Tank'a, 94.
Tankît, 144.
Taourgha, 83.
Tâournâya, 116.
Tarchîch, 19.
Târf el-Ghadîr, 55.
» er-Rihâna, 55.
Tarfa, 176.
Targa, 188.
Tarîfa, 48.
Tarmîd, 71.
Taroudânt, 185.
Tasaghmert, 148.
Tatenthal, 190.
Tâtoch, 118.

Digitized by Google

Benoû Tawâda, 142.
Tawrâ, 137.
Tawrayora, 210.
Tawzer, 38, 76 et s., 83, 84, 86.
Tâzâ, 115, 120, 134.
Tébessa, 90.
Tehoûda, 10, 63, 111, 113, 114.
Tekroûr, 195.
Telemine, 82.
Temâdjerret, 16.
Temâzet, 212.
Temmâdjert, 16.
Tenâtîn, 40.
Ténès, 40.
Tennis el-Wâh, 64.
Tensîft, 179.
Tentawâs, 209.
Tenzol, 115.
Terenka, 196.
Termites, 205.
Ternâna, 44.
Tétouan, 46, 143.
Teysera, 150.
Théatîr à Carthage, 21.
Theniet el-Ma'den, 132.
Tîlmet, 180.
Tînidja, 28.
Tînmelel, 178.
Tioûmetîn, 175, 188.
Tîreka, 205 207.
Tirni, 116.
Tîzîl, 115.
Tlemcen, 43, 114 et s.
Tobna, 103, 113.
Tochoummes, 52, 140.
Tomâdjer, 16.
Torra, 82.
Tortues, 191, 205.
Ibn Touloun, 169.
T'oûrâk, 76.
Tourzi, 210.
Tunis, 18.
Turbans çanhâdjiens, 34.
Trafalgar, 55.
Trésors, 89, 91, 94.
Tripoli, 2, 4, 5, 7.
Truffes, 61.

Vers, 5, 13, 40, 49, 54, 70, 118, 124, 126, 127, 128.
Vêtements, 85, 105, 117, 138; — de Gafça, 75; — de Sousse, 17; — incombustibles, 210.
Vidangeurs, 164, 165.
Ville de l'aqueduc, 71.
Voile porté au désert, 60.

Wâd'ï, 173.
Wâdi Bâich (Yâich), 72, 73.
» Chelb, 53.
» Der'a, 162, 175, 188.
» Fâs, 121.
El-Wâdi 'l-Kebîr, 35, 71.
Wâdi el-Kçob, 98.
» Medjma', 115.
» el-Melh, 16.
» Mellâk, 91.
» Redât, 139.
» Seboû, 129 et s.
» Soûs, 185.
» Targa, 188.
El-Wâh el-Khâridj, 64.
Walîli, 150, 154, 190.
Wancherîch, 92.
Wânsîfen, 132.
Wardjlân, 115, 207, 208.
Wargha, 45, 141, 142.
Warîka, 180.
Warkâla, 92.
Warzigha, 137.
Wazdjây b. Yâsîn, 195.
El-Welîd b. 'Abd el-Melik b. Merwân, 45, 150.

Xérès, 156.

Yahya b. 'Ali b. Hammoûd, 155, 156.
» b. Ghâniya, 4, 6.
» b. Khâlid Barmeki, 151.
Aboû Yakhlef, 144.

Digitized by Google

Yâkoch, 159.
Ya'koûb (Aboû Yoûsof) Almohade, 5, 37, 38, 54, 68, 69, 76, 84, 162, 165, 181-183.
Ya'la b. Mohammed Ifreni, 42, 43.
Yémen, 36.
Yezîd b. Elyâs, 154.
» b. Mo'âwiya, 112.
Aboû Yezîd l'hérésiarque, 107, 174 et s.
Yoûnos b. Elyâs b. Çâlih, 158.
Yoûsof b. Tâchefin, 179, 181, 199.
Yoûsof (Aboû Ya'koûb) Almohade, 47, 53, 69, 123, 137, 140, 141, 143, 182.
Zâb, 5, 98, 107, 114.
Ez-Z'abbi, 5.
Zafnoû, 197.
Zafnoûn, 197.
Zakkar, 106.
Zaligh, 141.
Zâna, 88.
Zawâgha, 161.
Zawîla, 14, 61-63.
Aboû Zebâ Fârisi, 5.
Zelha, 63.
Zenâta, 115, 119, 156, 157, 159, 161, 176.
Zerhoûn, 150.
Zeydiyya, 151, 152.
Zeyneb, 181.
Zîdoûr, 43.
Z'illi, 163.
Zîri b. Mennâd, 105, 106.

Digitized by Google

LES RUINES ROMAINES

DE LA

COMMUNE MIXTE DE SÉDRATA

APERÇU GÉOGRAPHIQUE

La commune mixte de Sedrata est située dans l'arrondissement et le département de Constantine.

Elle est limitée au nord par les communes mixtes de l'Oued-Cherf de La Séfia et de Souk-Ahras,

A l'est par les communes mixtes de Souk-Ahras et de Morsott,

Au sud par celle de La Meskiana,

A l'ouest par celle d'Oum-el-Bouaghi.

Elle est donc comprise dans un losange allongé qui aurait pour petits côtés, au nord, les villes de Guelma et Souk-Ahras et au sud, les villes d'Aïn-Beïda et Tébessa.

La commune mixte de Sedrata a une superficie de 158,690 hectares, répartie ainsi :

Village de Sedrata et territoire colonisé	3.724 h
Douar Maïda	6.534
— Oued-Hamimime	5.233
— Khamissa	7.718
— Aïn-Snob	17.561
— Bir-Bouhaouche	13.933
— Zouabi	12.323
— Oum-El-Adheim	21.132
A reporter	88.158 h

Digitized by Google

Report.....	88.158 h
Douar Terraguelt.....	24.469
— (1) Ouad-Kebarit.....	19.911
— (1) Mdaourouch.....	20.412
— (1) Ragouba.....	5.740
Total.....	158.690 h

L'altitude du village de Sedrata est de 802m (cote prise à la base de l'église du village). Le bordj administratif est à une altitude de 810 mètres.

Les principales montagnes de la région sont :

Maïda.....	1423m40
Terraguelt.....	1155 »
Khamissa.....	882 »
Mdaourouche.....	1087 »
Tiguelaline.....	1016 »
Tifech.....	1100 »

La distance de Sedrata à Constantine est d'environ 100 kilomètres. Ce village est à 44 kilomètres d'Aïn-Beïda, 64 kilomètres de Guelma, 45 kilomètres de Souk-Ahras et 28 kilomètres de Mdaourouche (gare).

Les principaux cours d'eau sont :

1° L'Oued-Mellègue, affluent de la Medjerda ;

2° L'Oued-Kebarit qui se jette dans l'Oued-Mellègue;

3° L'Oued-Cherf (affluent de la Seybouse) ;

4° L'Oued-Bougouaz et l'Oued-Trouche qui se jettent dans l'Oued-Cherf.

La région de Sedrata est comprise, partie dans le bassin de la Medjerda, partie dans celui de la Seybouse.

Le pays est généralement plat; les plaines de Tifech, Aïn-Snob, Bir-Bouhaouch, Terraguelt et des Mahatla comprenent d'immenses territoires, coupés ou entourés par les rivières et les montagnes précitées.

(1) Ces trois douars ont été formés des territoires des Oulad-Si-Moussa, Oulad-Ahmed, Oulad-Si-Saïd, Oulad-El-Hadj, Oulad-Sbâ, Oulad-Razekallah et Oulad-Belgassem, fractions de la tribu des Mahatla.

Digitized by Google

Comme voies de communication, la commune mixte de Sedrata est sillonnée de nombreux chemins ; de grande communication, vicinaux ordinaires ou d'accès.

La partie est (de Dréa à Clairfontaine) est traversée par le chemin de fer de Souk-Ahras à Tébessa.

Les ruines romaines sont très nombreuses dans la commune mixte de Sedrata. On y rencontre les vestiges très importants des trois grandes villes Madaura, Tipasa de l'Est, Thubursicum Numidarum et les traces de gros bourgs, surtout dans les douars Khamissa, Mdaourouche, Ragouba (Oulad-Sbâ), sections dans lesquelles sont situées les ruines des villes précitées.

En outre de ces vestiges, on trouve partout, dans tous les douars, sur les hauteurs comme dans les vallées, une masse de pierres taillées, de débris de toute sorte émergeant du sol et attestant combien était développée la colonisation romaine.

En voyant les traces considérables laissées par nos devanciers dans la région de Sedrata, on est frappé du peu de densité de notre occupation actuelle, de la médiocrité des travaux effectués par nos colons ; la comparaison s'impose et, malgré soi, on est amené à constater la grande supériorité numérique que devait avoir la population romaine sur le chiffre des habitants européens actuels.

Pour permettre d'en juger, nous ne saurions mieux faire que d'énumérer les noms donnés par les Arabes aux principales ruines romaines situées dans la commune mixte de Sedrata, en faisant observer que ce relevé ne mentionne pas les innombrables points où se trouvent des traces de constructions peu importantes.

Digitized by Google

NOMS ARABES	NOMS ROMAINS	SUPERFICIE	DOUARS	OBSERVATIONS
Henchir Khamissa	Tubursicum Numidarum	44h 78	Khamissa	Ville importante.
» Touil	?	»	Id.	
» Bou-Ghar	?	»	Id.	
» Aïn-Mesde	?	»	Id.	
» Bouhadja	?	»	Id.	Toutes ces ruines indiquent qu'il a existé sur ces divers points une certaine agglomération de constructions (petits villages ou hameaux).
» Medaoura	?	»	Id.	
» El-Behira	?	»	Id.	
» Drâ-el-Frigui	?	10h env.	Id.	
» Si-Aissa	?	»	Id.	
» Naceuf	?	»	Id.	
» Laarassat	?	»	Id.	
Henchir Ouad-Nil	?	2h env.	Maïda	
» Belkacem	?	»	Id.	
» Sebaïhia	?	»	Id.	
» Aïn-bou-Goufa	?	»	Id.	
» Charek	?	»	Id.	Henchir Sidi-Yahia a fait l'objet d'une étude parue dans le trentième volume (1895-1896) de la Société archéologique de Constantine.
» El-Guelâa Sidi-Yahia	?	1h 43a	Id.	
» Oulad-Saad	?	»	Id.	
» Ali-ben-Maklouf	?	»	Id.	

Digitized by Google

NOMS ARABES	NOMS ROMAINS	SUPERFICIE	DOUARS	OBSERVATIONS
Henchir Bir-bou-Chafi	?	»	Hamimime	
» Mdareg-Naro	?	»	Id.	
» Ben-Achour.....	?	»	Id.	
» El-Djenane	?	»	Id.	
» Ras-el-Kef	?	»	Id.	
Henchir Fedj-Sioud.....	Vatari	»	Oum El-Adhéïm	
» El-Madjen	?	»	Id.	
» Fedj-Elbatoum	?	»	Id.	
» Zemmal ben Abid.....	?	»	Id.	
Henchir Gourmat.....	?	10h env.	Terraguelt	Traces d'un barrage assez important.
» Djemaa Siali.....	?	»	Id.	
» El-Aïch.....	?	»	Id.	
» Si Ahmed ben Fetni	?	»	Id.	
» Hadj Mohammed	?	»	Id.	
» Chebbout	?	»	Id.	
» Adjaba	?	»	Id.	
» Gabel El-Khroub	?	»	Id.	

Digitized by Google

NOMS ARABES	NOMS ROMAINS	SUPERFICIE	DOUARS	OBSERVATIONS
Henchir Aïn-Redjem	?	»	Aïn-Snob	
» Koudiat-Sefra	?	»	Id.	
» Dehar El-Bir	?	»	Id.	
» Makhlouf	?	»	Id.	
» Souinia	?	»	Id.	
» Mahmoud	?	»	Id.	
» Leblalta	?	»	Id.	
» Abid-Tayar	?	»	Id.	
» Larbaa	?	»	Id.	
» Ahmed ben Ali	?	»	Id.	
» Lamrani	?	»	Id.	
» El-Fougani	?	»	Id.	
» Ali ben Khalifa	?	»	Id.	
Henchir El-Foul	?	»	Zouabi	
» El-Ariane	?	»	Id.	
» Damous	?	»	Id.	
» Dejal	?	»	Id.	Rocher gravé représentant une famille de lions et un sanglier terrassé.
» Kef-Messouar	?	»	Id.	

Digitized by Google

NOMS ARABES	NOMS ROMAINS	SUPERFICIE	DOUARS	OBSERVATIONS
Henchir Margueb.....	?	»	Bir Bouhaouche	
» Oulad El Khalfa	?	»	Id.	
» Tiguelaline.....	?	»	Id.	
» Aïn El Alouah	?	»	Id.	
» Mechta Godrane.....	?	»	Id.	
» Bir-Bouaouche.....	Fonte Potamiano	»	Id.	
Henchir El Ganara.....	?	»	Oulad Si Moussa	
» Laouïnet.....	?	»	Id.	
» Si Makhlouf	?	»	Id.	
» Mrah.....	?	»	Id.	
» Bou-Karech.....	?	»	Id.	
» Lamri	?	»	Id.	
» Oulad Si Khalifa	?	»	Id.	
» Aïn-Douab.....	?	»	Id.	
» Drea-Tifech.....	Tipasa (de l'Est)	28h 63a	Id.	Ville très importante.
» Bou-Sba.....	?	»	Id.	
» Amor ben Mohammed...	?	»	Id.	

Digitized by Google

NOMS ARABES	NOMS ROMAINS	SUPERFICIE	DOUARS	OBSERVATIONS
Henchir Oulad-Zaza.....	?	»	Oulad Ahmed	
» Oulad-Aïch.....	?	»	Id.	
» El-Bazdia.....	?	»	Id.	
» Oulad-Meherbach.....	?	»	Id.	
» Gabel-Ek-Koudiat.....	?	»	Id.	
» Bouamoud.....	?	»	Id.	
Henchir Ras El Aïn.....	?	»	Oulad Si Saïd	
» El Horma	?	»	Id.	
» Gabel Ladiess	?	»	Id.	
» Tag-Tag	?	»	Id.	
» Ammar ben El Hadj	?	»	Id.	
» Khenguet Ed Deb.....	?	»	Id.	
» Aïn El Aoura	?	»	Id.	
» Sisla.....	?	»	Id.	
Henchir Si Ahmed ben Salah	?	»	Oulad El Hadj	
» El Djafria.....	?	»	Id.	
» Dahar Khanguet Damous	?	»	Id.	
» Oulad Si Khalifa.....	?	»	Id.	
» Koudiat Eb Babouche...	?	»	Id.	

Digitized by Google

NOMS ARABES	NOMS ROMAINS	SUPERFICIE	DOUARS	OBSERVATIONS
Henchir El Hari	?	»	Oulad Sbâ	
» Gabel-Bir-Sedra	?	»	Id.	
» Aïn-el-Beïda	?	»	Id.	
» Gabel Ragouba	?	»	Id.	
» Bou Sessou	?	»	Id.	
» Magroune	?	»	Id.	
» Bouchareb	?	»	Id.	
» El Ansal	?	»	Id.	
» Mdaourouche	Madaurus	29h 35a	Id.	Ville très importante.
Henchir Oum-Khlakhel	?	»	Oulad Rezkallah	
» Lala	?	»	Id.	
» El Bel	?	»	Id.	
» Bou Dib	?	»	Id.	
» Bou Sessou	?	»	Id.	
Henchir El Garsa	?	»	Oulad Belgassem	
» Makhlouf	?	»	Id.	
» Mohammed Salah	?	»	Id.	

Digitized by Google

Cette longue énumération prouve combien la région a été habitée à la belle époque romaine.

Il n'est pas inutile de rappeler que cette magnifique colonie fut ravagée pendant la deuxième moitié du IVe siècle et tout le Ve par les guerres civiles, les incursions des Berbères du sud et l'invasion Vandale. Dans la première moitié du VIe siècle, de 535 à 545, Bélisaire puis Salomon, afin d'assurer la restauration byzantine, se virent obligés d'établir des lignes de défense contre les envahisseurs indigènes ; des forteresses et des vigies protégèrent les routes et des refuges, les colons. Ces constructions furent édifiées à la hâte, c'est ce qui explique l'emploi de ruines des belles cités : chapiteaux, futs de colonnes, ainsi que les tombeaux des nécropoles se trouvant à proximité.

D'après M. Diehl[1], le système de défense des byzantins en Numidie consistait en « deux principales « lignes de défense, la plus avancée jalonnée par « Theveste, Baghaï, Thamugadi, Lamfaoua, la seconde « par Tagoura, Madaure, Gadiaufala Tigisis, Calama, « Cirta, Mileu. »

M. Diehl cite encore[2] Madaure et Tipasa comme surveillant la grande route de Kartage à Cirta.

« La forteresse de Tipasa tout en surveillant cette « grande voie fermait l'étroite gorge où passe le che- « min sur Khemissa et Bône.

« A quelque distance à l'ouest, le poste de Guelaat- « Sidi-Yahia gardait le point de jonction des routes « sur Bône par Zattara et sur Cirta par Thibilis[3]. »

---

(1) *L'Afrique byzantine*, Leroux, Paris 1896, pages 170 et suivantes.

(2) *Ibid.* Id. page 286.

(3) *Ibid.* Id. page 221 et suivantes.

Digitized by Google

M. Gsell dans ses : *Notes sur quelques forteresses antiques du département de Constantine*, parle aussi des « forteresses bâties sur certains types qui « sont certainement byzantins, il n'en est pas de « même des refuges élevés un peu partout par les « populations pour leur sécurité et qui ont pu être « construites depuis la domination byzantine jusqu'au « plein moyen-âge[1]. »

La région située entre Guelma au nord, Ksar-Sbihi (Gadiaufala) au sud-ouest, la plaine de Sedrata au sud-est, a été étudiée par de Vigneral[2] et par Bernelle[3].

M. Chabassière, dans le Xe volume de la *Société archéologique* (1860, p. 108 et suivantes), donna le résultat des fouilles qu'il effectua dans cette région.

Le texte de son travail est accompagné de dessins très intéressants reproduisant des choses disparues à jamais.

Malgré l'opinion de M. Diehl, qui ne croit pas devoir classer Thubursicum Numidarum parmi les places fortes byzantines[4], nous sommes de l'avis de M. Gsell lorsqu'il fait ressortir l'importance de la grande forteresse (85^{m} de long sur 66 de large) de Thubursicum Numidarum[5].

Indépendamment de cette grande forteresse, il existe sur divers mamelons de Khamissa les ruines

---

(1) *Recueil de la Société archéologique de Constantine*, t. XXXII, page 249 et suivantes.

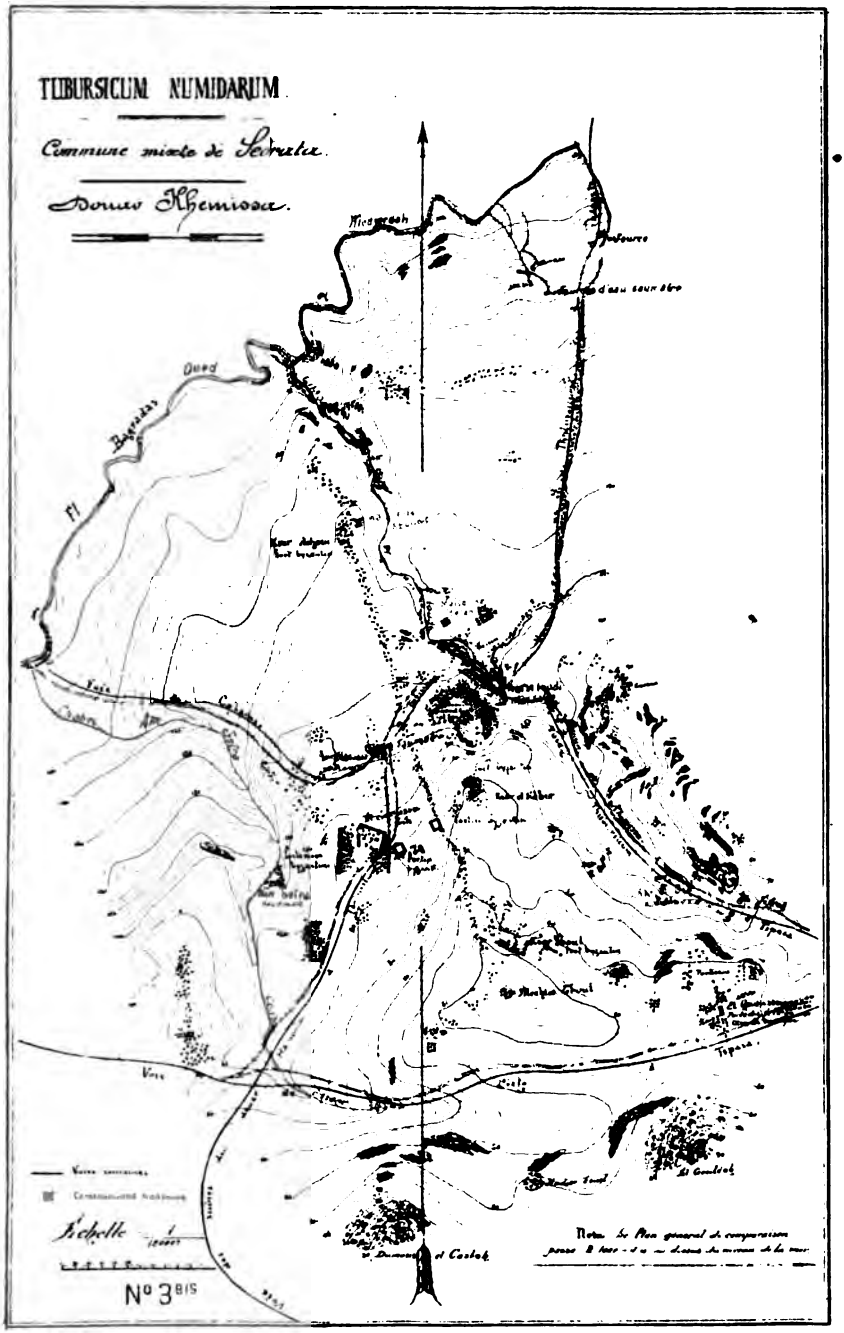
(2) Ruines romaines du cercle de Guelma, Paris, 1867.

(3) *Recueil de la Société archéologique de Constantine*, t. XXVII, page 54 et suivantes.

(4) *Nouvelles archives*, IV, p. 364.

(5) Notes sur quelques forteresses antiques du département de Constantine, t. XXXII, p. 274 et suivantes.

Digitized by Google


TUBURSICUM NUMIDARUM
Commune mixte de Sedrata.
Douar Khemissa.
Oued
Voie
Voie
Tipaza
Tipaza
Voie
Voie
Voie

Digitized by Google

de quatre fortins construits très solidement et qui constituaient, avec la forteresse, un point défensif exceptionnel surveillant, d'un côté, le commencement de la vallée de la Medjerda, de l'autre le col de la route allant de Thubursicum à Tipasa.

Les importantes lignes de murailles dans lesquelles est englobé le Ksar-Frigui, la situation topographique de ce fort, nous font aussi admettre que ce poste, sans avoir les dimensions des forteresses de Madaure, Tipasa, Thubursicum Numidarum, n'en était pas moins un point stratégique important destiné à relier la Guelâa de Sidi-Yahia avec Thubursicum et à empêcher ainsi les invasions pouvant venir de la plaine de Sedrata et se répandre dans le massif montagneux compris entre la Guelâa de Sidi-Yahia, Thubursicum et Tipasa.

THUBURSICUM NUMIDARUM

Les ruines appelées par les indigènes Henchir-Khamissa sont celles de l'antique Thubursicum Numidarum. Elles sont classées comme domaniales.

La superficie qu'elles couvrent est de 65 hectares 68 ares, dont :

44 hectares dans le douar Khamissa de Sedrata ;

10 hectares dans le douar Ragouba de Sedrata ;

10 hectares dans le douar Tifech de la commune mixte de Souk-Ahras (Voir le plan n° 1).

A propos de cette répartition, qu'il nous soit permis de manifester notre étonnement. A quel sentiment a-t-on bien pu obéir en divisant ainsi ce territoire ?[1].

(1) Les ruines de Tifech également domaniales sont aussi à cheval sur la limite des deux communes mixtes, Sedrata et Souk-Ahras.

Digitized by Google

Cette répartition, entre deux communes, d'un terrain domanial n'offrant aucune particularité de nature à justifier cette division, semblerait avoir été faite pour faciliter les déprédations des indigènes ; rien n'indiquant une limite qui n'existe que sur les plans ; ils en profitent pour passer d'une commune dans l'autre et enlever soit un chapiteau, soit une colonne, soit une pierre avec inscription, en un mot un vestige quelconque souvent fort intéressant.

Thubursicum Numidarum est à 14 kilomètres nord-est du village de Sedrata et à environ 90 kilomètres au sud de Bône.

Actuellement le touriste peut encore retrouver :

1° L'Arc de triomphe (partie sud de la ville). Il comprend trois arceaux, un grand et deux petits, le tout à moitié enterré ;

2° Le Théâtre[1] : on y voit des bâtiments formant avant-corps assez bien conservés et une série de quinze gradins en hémicycle, construits en pierres de taille ;

3° Les Thermes, situés près du Théâtre. Le mur, qui est encore visible, comporte huit forts piliers en pierres de taille, reliés entre eux par un blocage de maçonnerie ordinaire (Voir la planche n° 2). A quelque distance se trouve un bassin destiné à recevoir les eaux de l'Aïn-Kamissa.

Une légende arabe prétend que l'eau de cette source contient du sang, des entrailles, de la graisse provenant des cadavres romains dont les tombes se dressent encore dans la nécropole située au-dessus ;

---

(1) Le chef d'escadrons de Mitrecé a, le premier, levé le plan de ce théâtre (1843).

Digitized by Google

Thermes. Thubursicum Numidarum. PL. II

Digitized by Google

Digitized by Google

Arc de triomphe à Thubursicum Numidarum.

PL. III

Digitized by Google

Digitized by Google

4° Les vestiges d'une église. Cinq ou six tronçons de colonnes en marbre d'un fort diamètre ont été mises au jour. Les traces de l'abside sont très apparentes;

5° L'Arc de triomphe parfaitement conservé sur la route de Tifech (Voir la reproduction n° 3) ;

6° Près de l'Arc de triomphe, un hémicycle construit en grosses pierres taillées et au-dessous duquel se trouve un caveau voûté ;

7° La Nécropole, dont beaucoup de pierres tumulaires sont encore debouts ;

8° Cinq fortins byzantins construits avec des matériaux romains et situés sur différents points de la ville[1];

9° Une masse d'inscriptions funéraires ou autres, disséminées dans toutes les parties de la ville. Nous sommes persuadés qu'il en existe plus d'un millier;

10° Les traces des amorces des diverses voies allant à Tipasa, Thagaste, Calama.

Les restes importants du Théâtre, des Arcs de triomphe, des Thermes, de l'Eglise, les inscriptions que l'on rencontre à chaque pas, les traces des habitations isolées situées aux abords immédiats de la ville et des nombreuses voies de communication, démontrent qu'une population très agglomérée vivait à Thubursicum.

D'après nos évaluations, on peut estimer le chiffre de la population romaine à 25 ou 30,000 habitants (voir plan n° 3bis). M. Diehl (*Nouvelles Archives,* IV,

---

(1) Notes sur quelques forteresses antiques du département de Constantine, Gsell, *Recueil de la Société archéologique de Constantine,* t. XXXII, p. 274 et suivantes.

Digitized by Google

page 364) n'accorde pas à Thubursicum le titre de place forte ; ses raisons ne nous ont pas convaincu.

Le célèbre Monius Marcellus, grammairien et philosophe péripatéticien, naquit à Thubursicum.

D'après une inscription gravée sur marbre, découverte par Masqueray, il aurait, avant la fin du IIIe siècle, restauré le forum de sa ville natale[1].

En raison de l'aspect grandiose qu'offrent les ruines de Khamissa, nous croyons devoir, après MM. Léon Renier, Masqueray, Farges, demander qu'il soit procédé à des fouilles méthodiques, ainsi qu'il a été fait pour Thimgad. Sans nul doute, ces fouilles amèneraient la découverte de nombreux documents d'un grand intérêt. Aussi souhaitons-nous ardemment que le Ministère des Beaux-Arts désigne Thubursicum pour remplacer Thimgad, lorsque les travaux effectués dans la Pompéï algérienne seront terminés.

Les ruines de Khamissa furent visitées par le chef d'escadrons de Mitrecé en 1843[2], par l'abbé Godard qui a emprunté au *Journal de marche de la colonne expéditionnaire du général Randon* (du 16 mai au 16 juillet 1846) les détails relatifs à Khamissa et qui confond Thubursicum avec Tipasa de Numidie[3].

Le capitaine du génie Karth releva le pays compris entre Bône, Guelma et Mdaourouch et en dressa une carte sur laquelle se trouvaient indiquées les ruines de Tifech, Mdaourouch, Souk-Ahras et Khamissa[4].

---

(1) Le forum de Thubursicum, XVIIIe vol. du *Recueil de la Société archéologique de Constantine*, p. 634 et suivantes.

(2) *Revue archéologique*, Paris 1866, par le commandant de La Mare.

(3) *Revue africaine* (1er volume), 1856, p. 253 et suivantes.

(4) *Ibid.* (1er volume), 1856, p. 254.

Digitized by Google

Le docteur Maillefer, en 1858, adressa à Berbruger des incriptions recueillies à Khamissa[1] et Léon Renier y fit une ample moisson d'inscriptions pour son recueil.

M. Chabassière, en 1866, effectua à Thubursicum des recherches intéressantes. Il fit paraître dans le *Recueil de la Société archéologique de Constantine* de 1866 (p. 108 et suiv.) le résultat de ses fouilles. Le texte est accompagné de dessins et plans exacts.

Masqueray découvrit à Khamissa une bilingue relatée dans le *Recueil de la Société archéologique*[2] et effectua des fouilles sur l'emplacement du Forum qui amenèrent la découverte de documents épigraphiques précieux[3].

En 1882, dans une excursion que nous fîmes à Khamissa, nous rencontrâmes M. Goyt, géomètre du Service topographique, qui opérait des fouilles pour la *Société archéologique*, sous la savante direction de M. Poulle, ancien président de cette Société, auquel M. Mercier vient de rendre un si juste hommage dans la chronique du dernier volume de la *Société archéologique*[4].

Plus récemment, Kamissa reçut la visite de MM. Cagnat, Diehl[5], Gsell, Guimet, tous désireux de parcourir les belles ruines de Thubursicum Numidarum.

---

(1) *Revue africaine* (2e volume), 1858, p. 252.

(2) XVIIIe volume, p. 440.

(3) Ibid. p. 634 et suivantes.

(4) Volume XXXII, p. 397.

(5) *L'Afrique byzantine*, p. 287, 288, 295, 304.

Digitized by Google

Les 14 kilomètres qui séparent Sedrata de Khamissa peuvent être facilement franchis par le chemin vicinal n° 1 qui est très carrossable. Les eaux de deux petits ruisseaux ont cependant raviné la route en deux endroits, mais il ne faudrait pas une grosse dépense pour réparer ces dégradations.

KSAR-FRIGUI[1]

Les indigènes donnent ce nom à une construction byzantine qui se trouve aussi dans le douar Khamissa, à 6 kilomètres nord-est de Sedrata et à 8 kilomètres de Thubursicum Numidarum.

Les dimensions de cette construction sont :

Murs Nord et Sud $7^{m}20$;

Murs Ouest et Est $7^{m}50$.

Le mur Sud comporte un bastion formant avant-corps, de 2 mètres de long sur $1^{m}50$ de large.

La hauteur du bâtiment est de 4 et 5 mètres suivant la conservation de ses parties. Les murs sont doubles avec un remplissage intermédiaire ce qui est bien la caractéristique des monuments byzantins. Du reste, à l'angle du mur est, on voit une pierre tumulaire encastrée et qui porte l'inscription suivante :

DMS
ONESIMVS IIR
PVANN

Dans l'épaisseur du mur nord existent un escalier en pierre qui conduit au sommet du dit mur et une petite entrée (Voir croquis n° 4).

---

(1) Nous donnons la prononciation locale, le mot *frigui* doit être une corruption de *Ifriki*.

Digitized by Google

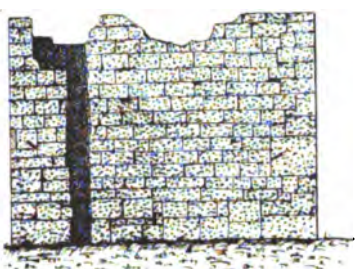
1. Face extérieure du mur Nord.

2. Vue intérieure du même.

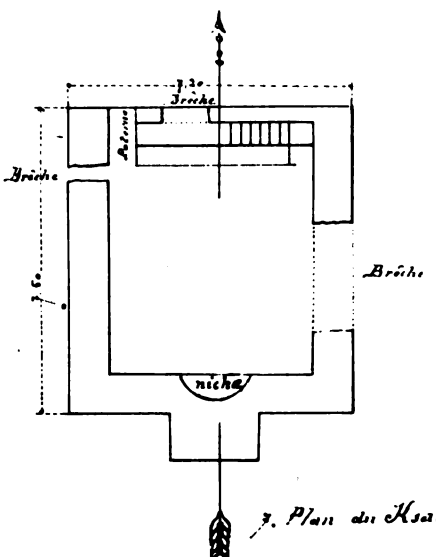
3. Escalier

4. Façade est.

5. Façade sud.



6. Façade ouest.

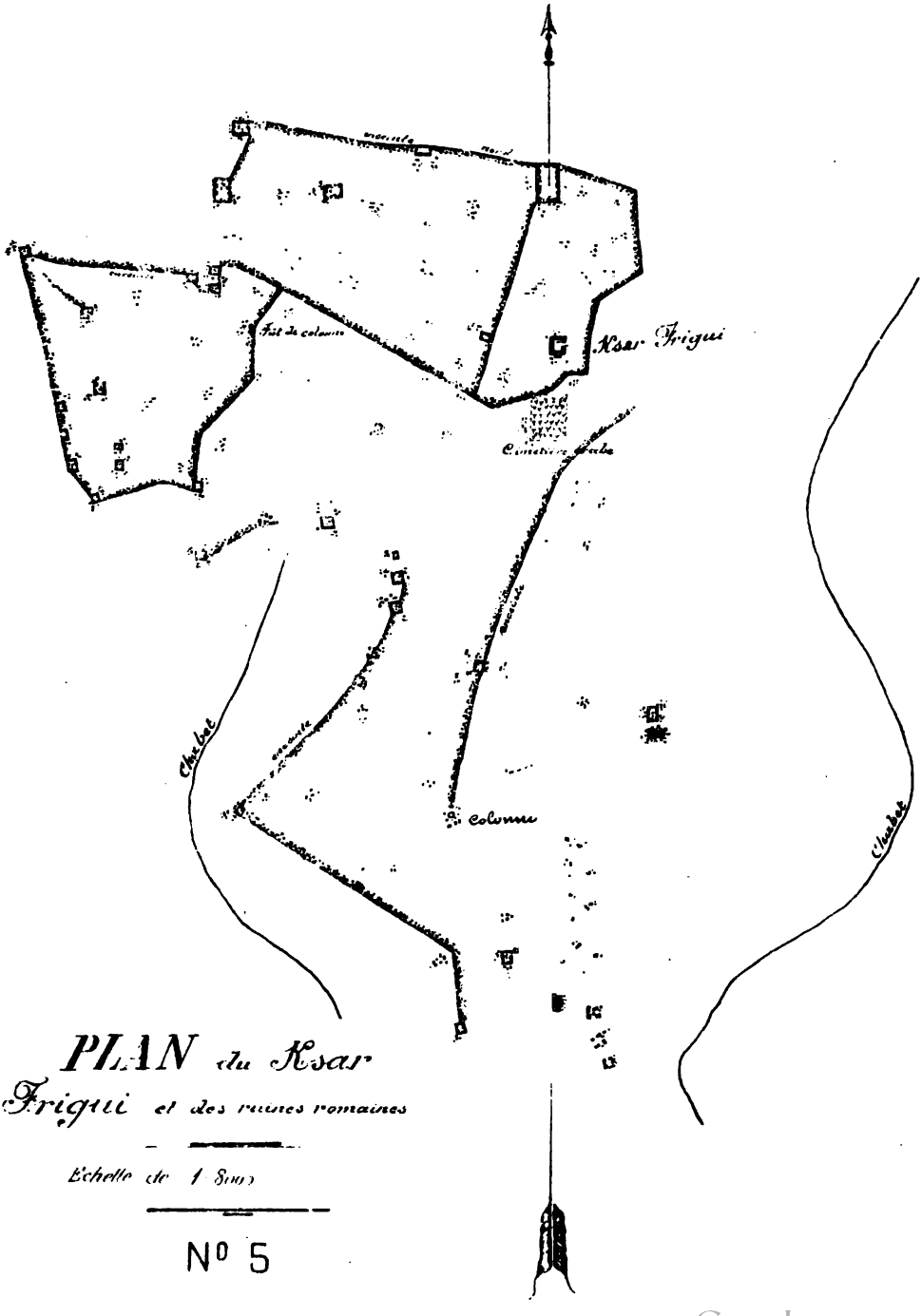


7. Plan du Ksar Frigui

N° 4 Ruine du Ksar Frigui.

Digitized by Google

Digitized by Google



PLAN du Ksar Frigui et des ruines romaines

Echelle de 1 8000

N° 5

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Ksar-Frigui, évidemment construit pour surveiller la vallée de Sedrata, est dans une position admirable, sur un plateau élevé défendu par les ravins de Dra-el-Frigui, Dehar-el-Bagra et Chabet-Esania.

En outre de cette construction, tout le plateau est couvert de ruines : colonnes, chapiteaux, pierres avec inscriptions, débris de poteries, grandes traces de murailles, etc., etc. La superficie de ces ruines peut être évaluée à 8 ou 10 hectares (Voir plan nº 5).

En visitant intérieurement le Ksar-Frigui, on remarque que le petit bastion du mur sud a été utilisé. Une niche cintrée, d'environ 2 mètres de haut sur 90 centimètres de large, y a été construite en briques.

L'histoire de l'occupation romaine de la région ne nous apprend rien sur les ruines de Ksar-Frigui et aucune inscription n'a encore révélé le nom antique de ce centre important.

Ce poste devait former un des chaînons de la ligne de défense byzantine qui, avec la Guelâa de Sidi-Yahia, les forteresses de Thubursicum et Tipasa, protégeaient le Tell contre les invasions des Berbères du sud.

C'est le Ksar-Frigui que la tribu berbère des Louata attaque en juillet 882 et auprès duquel de grands combats furent livrés par ces rebelles contre les troupes de l'ar' lebite Ibrahim[1].

Pour se rendre à cette localité, on prend le chemin vicinal nº 1, jusqu'à la ferme Degen, puis on suit un sentier muletier qui conduit jusqu'aux ruines.

---

(1) *Histoire de l'Afrique septentrionale*, 3 volumes édités chez Leroux, par E. Mercier, tome I, page 292, 293.

Digitized by Google

GUELAAT SIDI-YAHIA

La Guelâa Sidi-Yahia, dont nous avons fait la description dans le 30e volume du *Recueil de la Société archéologique de Constantine*[1], est située dans le douar Meïda.

Dans cette description nous émettions des doutes sur le caractère de cette fortification, une nouvelle visite à Henchir-Sidi-Yahia, pendant laquelle nous procédâmes à un examen attentif de l'enceinte, nous amena à penser, comme M. Gsell, qu'elle était byzantine et faisait partie de ces postes dont il parle dans ses *Notes sur quelques forteresses antiques du département de Constantine*[2].

Par sa situation topographique et son système de bastions et redans, la Guelâa de Sidi-Yahia était un point de défense remarquable. Du piton élevé où elle se trouve, on découvre une vue magnifique.

De Vigneral, dans ses *Ruines du cercle de Guelma* (Paris 1867), Bernelle, dans ses *Vestiges antiques*[3], mentionnent l'importance militaire de la Guelâa.

Le général Duvivier, qui la visita alors qu'il commandait la région de Guelma, constata aussi cette importance.

Indépendamment de la légende de Sidi-Yahia que nous avons relatée dans notre description, les indigènes, jamais à court de légendes lorsqu'il s'agit de

---

(1) Henchir-Sidi-Yahia, p. 119.

(2) *Recueil de la Société archéologique de Constantine*, tome XXXII, p. 240 et suivantes.

(3) Tome XXVII, *Recueil de la Société archéologique de Constantine*, p. 54 et suivantes.

Digitized by Google

ruines, prétendent que la construction souterraine située à l'intérieur de la fortification, communique avec un autre piton élevé affectant la même forme que celui sur lequel est construite la Guelâa.

Cette autre montagne est située à l'est et à une certaine distance de Henchir-Sidi-Yahia. Elle en est séparée par de nombreux et importants vallonnements qui rendent impossible l'assertion des indigènes.

Pour visiter la Guelâa, il n'y a qu'à suivre, sur 13 kilomètres, la route départementale de Sedrata à Guelma. Elle conduit jusqu'au pied du mamelon sur lequel se trouvent les ruines.

VATARI

Les ruines de Fedj-Sioud (Col-des-Lions) sont situées dans le douar Oum-el-Adheim, à environ 25 kilomètres sud-est de Sedrata et 32 kilomètres nord-est d'Aïn-Beïda.

Le fort byzantin, qui a 95 mètres de long sur 42 de large, a été très soigneusement décrit par M. Gsell[1].

Si les ruines de Fedj-Sioud sont, comme on le prétend, celles de Vatari, c'est sur ce point que le rebelle Stozas poursuivi par Germain, neveu de Justinien, livra bataille (537) et fut vaincu[2].

Le trajet de Sedrata à Vatari peut très facilement s'effectuer en voiture. Il en est de même si l'on part d'Aïn-Beïda.

---

(1) Tome XXXII du *Recueil de la Société archéologique de Constantine*, p. 272 et suivantes.

(2) *Histoire de l'Afrique septentrionale*, par E. Mercier, tome I, p. 170.

Digitized by Google

HENCHIR-GOURMAT

Ces ruines ayant une superficie de dix hectares sont situées sur la limite des douars Terraguelt et Aïn-Snob, à 15 kilomètres Est de Sedrata.

On y trouve encore, malgré les pillages des Arabes, des colonnes, chapiteaux et autres vestiges.

Au milieu des ruines coule l'Aïn-Gourmat dont les Romains utilisaient les eaux si l'on s'en rapporte aux restes très apparents d'un vaste barrage. On peut s'y rendre en voiture.

KEF-MESSOUAR

Le rocher ainsi appelé par les Arabes se trouve dans le douar Zouabi (Oulad-Daoud), à 15 kilomètres environ de Sedrata, à l'Ouest.

Une scène représentant une famille de lions dévorant un sanglier est gravée sur ce rocher. Les traits sont peu profondément tracés, mais les proportions sont assez bien respectées.

Comme le rocher est orienté à l'Est, la photographie ne peut en être prise que vers huit ou neuf heures du matin; mais la finesse des traits ne permet d'obtenir que des épreuves confuses, reproduisant mal le sujet. M. du Kermont en a donné un très exact dessin dans le 27e volume de la *Société archéologique* (année 1892).

Aucune inscription rupestre n'accompagne la scène de la chasse du Kef-Messouar, si intéressante comme dessin et composition. Aussi nous garderons-nous d'émettre aucune hypothèse sur son origine.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

La route menant au Kef-Messouar est très accidentée. On ne peut y accéder qu'à cheval ou à mulet.

FONTE POTAMIANO

(HENCHIR MECHTA BIR-BOUHAOUCH)

Les ruines de Fonte Potamiano sont situées dans le douar Bir-Bouhaouch, à 14 kilomètres Sud-Ouest de Sedrata et à 30 kilomètres Nord d'Aïn-Beïda.

Le moulin du cheikh Zine ben El Hadj Salah, ainsi que les maisons arabes avoisinantes ont été construites avec les ruines de cette localité.

On voit encore les traces de la voie romaine qui partait de Fonte Potamiano et se dirigeait directement au Nord-Est vers Henchir El-Hammam.

TIPASA

(TIFECH OU DRÉA)

Tipasa, que les Arabes appellent indifféremment Tifech ou Dréa, est à une vingtaine de kilomètres de Sedrata, sur la route de ce village à Souk-Ahras, laquelle est très praticable.

La distance qui sépare Tipasa de Thubursicum n'est que de 6 kilomètres.

La superficie des ruines est de 28 hectares, 73 ares, dont 9 hectares 15 ares, dans le douar Ragouba, de Sedrata et 19 hectares 58 ares dans celui de Tifech, de la commune mixte de Souk-Ahras[1].

La forteresse byzantine de Tipasa est encore debout. Avec ses sept bastions et ses deux tourelles, elle

(1) Toujours cette façon bizarre de comprendre les ruines à cheval sur deux communes (Voir plan n° 1).

Digitized by Google

constituait une des plus solides places de la Numidie (Voir plan n° 5).

MM. Diehl, dans les *Nouvelles archives*[1], Gsell, dans les *Notes sur quelques forteresses antiques du département de Constantine*[2], se sont occupés de Tipasa. La situation stratégique de cette ancienne forteresse est excellente. Placée sur un contrefort Est de la ligne de montagnes qui la sépare de Thubursicum, elle commandait la belle et vaste plaine de Tifech et pouvait envoyer de petits détachements pour garder les divers défilés donnant passage sur Khamissa et toute la plaine de Sedrata.

Il est souvent question de Tipasa dans l'*Afrique byzantine* de M. Diehl[3].

Cet auteur lui attribue, avec juste raison, une importance considérable dans le système de défense de la région et il donne un plan et une restitution de cette forteresse.

M. Gsell (loc. cit.) donne aussi un plan de la citadelle, M. Chabassière, dans le 10e volume du recueil de la Société, a publié des dessins très exacts des principales ruines.

A une petite distance de la forteresse, on voit un gros bloc de maçonnerie provenant très probablement des Thermes[4], qui est intéressant à plus d'un titre.

Les travaux de construction de la route de Sedrata à Souk-Ahras qui passe à une très faible distance

---

(1) IV, p. 351.

(2) *Recueil de la Société archéologique de Constantine*, tome XXXII, page 279 et suivantes.

(3) Pages 177, 178, 196, 205, 217, 218, 220, 221, 222, 286, 288, 289 et 417.

(4) Voir reproduction photographique n° 6.

Digitized by Google

Thermes. Tipasa de l'Est. PL. VI

Digitized by Google

Digitized by Google

de la forteresse de Tipasa ont mis au jour les pierres portant les inscriptions inédites suivantes :

1°

M. MVNATIVSLP
QVIR RVFINVS
VIXANNXXX
HSE

Hauteur de la pierre.....	1m11	centimètres.
Longueur	0m50	—
Epaisseur	0m30	—
Hauteur des lettres.....	0m05	—

2°

CACPIVS DVDED
VIX ANIS
E

Hauteur de la pierre.....	0m95	centimètres.
Largeur.....	0m40	—
Epaisseur	0m37	—
Hauteur des lettres.....	0m05	—

Ces deux pierres ont été découvertes dans le douar Ragouba, à 200 mètres environ des ruines de Tipasa (sur la route).

3°

D M S
MIVLIVS FIL
FELIX AEMILIANVS
P VA XXXIX
MEN VIII
DIEBVS
H

Hauteur de la pierre.....	1 mètre.	
Largeur.....	0m60	centimètres.
Epaisseur	0m60	—
Hauteur des lettres.....	0m06	—

Digitized by Google

4°

MARCVS ZAB
ONIS F PIVS
VIXIT · AN XV
H S E

Hauteur de la pierre.....	0^m50	centimètres.
Largeur.....	0^m60	—
Epaisseur.....	0^m30	—
Hauteur des lettres.....	0^m05	—

Ces deux pierres ont été découvertes dans le douar Tifech (commune mixte de Souk-Ahras), sur la route de Sedrata à Souk-Ahras, à un kilomètre environ Nord-Est des ruines de Tipasa.

L'inscription n° 4 est gravée dans un cadre de 28 centimètres de long sur 39 de large.

5°

D N
FLAVIO
CLAVDIO
CONSTAN
TINO FE
O

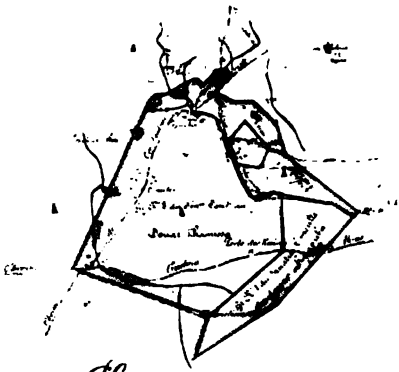
Cette borne milliaire se trouve à 1,200 mètres environ du moulin Camilieri et à une faible distance de la route allant à Souk-Ahras.

6° ANIONINI HA
DRIANI CAES AVG
I PP FIL
IVLIVS VRBANVS FLAM PP OB IVND
HONORI MADIFCTA PEC POSVIT
DD

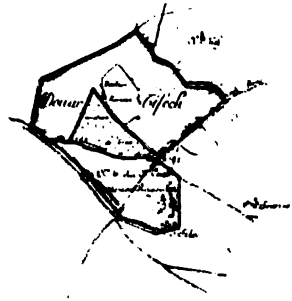
La partie supérieure de la pierre a été brisée mais on peut encore lire.

Digitized by Google

Ruines de Tubursicum dites de Khamissa



Ruines de Tipasa dites de Tefesch



Plan périmétrique

des anciennes villes romaines de Tubursicum, Tipasa et Madaurus

Légende

Limite des chaînes des limites connues ou des bois de pourtour

Contenances et Enchaînes

Tipasa	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Madaurus	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Tubursicum	[illegible]	[illegible]	[illegible]

N° 1

Ruines de Madaurus dites de M'daourouch

Tribu des Ouled Khlouf

Digitized by Google

Digitized by Google

Les lettres des trois premières lignes sont de dimension plus grande que celle des trois dernières.

Cette 6e inscription est à une faible distance de la cinquième.

7°

	ORIV
CVS	NATVS
PVA	PVAXXI
LXVHSE	HSE
DMS	
LVRIA	
FORTV	
NATA	
PVA LXV	
HSE	

Hauteur des lettres : 6 centimètres.

Cette 6e inscription se trouve dans le douar Tifech de Souk-Ahras, dans un henchir situé à droite de la route de Sedrata à Souk-Ahras et à environ cinq kilomètres des ruines de Tipasa. La triple inscription est gravée dans trois cadres. Le quatrième est vide. La partie supérieure de la pierre manque et une cassure existe vers le milieu de l'inscription.

MADAURUS

Les indigènes ont fait de Madaurus le vocable Mdaourouch. Les ruines de Madaurus de même que celles de Thubursicum et Tipasa, sont classées comme domaniales.

Digitized by Google

Elles ont une superficie de 29 hectares, 35 ares (voir plan n° 1) et on y trouve un nombre considérable de colonnes, vases, chapiteaux, corniches, inscriptions, traces de murailles, etc. (Voir plan n° 7).

Madaurus est à 35 kilomètres Est de Sedrata et à 7 kilomètres de la gare appelée, bien à tort, Mdaourouch[1] et à 21 kilomètres environ de Tipasa.

L'autorité, bien mal inspirée, ayant toléré la construction de deux grandes maisons par l'ex-caïd des Mahatla et son frère, adjoint indigène actuel du douar de Mdaourouch, il en est résulté un pillage quasi-méthodique de ces belles ruines.

Actuellement, il ne reste plus que : 1° le Ksar byzantin qui a fait l'objet des études de MM. Diehl, Gsell, Chabassière, Héron de Villefosse, Masqueray, Wilmans, Guimet[2].

Au-dessus de l'entrée Est de ce fort, se voient encore les traces de la belle et célèbre inscription greco-romaine[3] gravée sur une pierre très tendre.

Un assez grand nombre de pierres portant des inscriptions romaines ont servi à la construction du fort byzantin.

C'est dans un de ces murs qu'en 1896, fut trouvée l'inscription suivante qui détermine d'une façon certaine l'emplacement de Madaure.

---

(1) La compagnie de l'Est-Algérien, en dénommant la gare Mdaourouch, n'a pas suivi la tradition arabe. Ce point est appelé, par les indigènes, Aïn-Sedra et non Mdaourouch, appellation qu'ils emploient exclusivement et avec juste raison pour désigner les ruines de Madaurus. Cette erreur de dénomination trompe souvent les touristes ou archéologues qui croient, en descendant du train, être près des ruines, alors qu'ils en sont éloignés de sept kilomères.

(2) M. Guimet a recherché dans les ruines de Madaurus s'ils ne découvrirait pas des vestiges relatifs au culte d'Isis si bien décrit par Apulée.

(3) *Revue africaine*, tome 1er, page 258.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Madaura. Mausolée.

PL. VIII

Digitized by Google

Digitized by Google

VIO GRATIA
NO PIO FELICI VIC
TORI AC TRIVM
FATORI SEMPER
AVGVSTO
ORDO COL MADA^{V}
RENSIS DEVOTVS N^{V}
MINI MAIESTATIQ
EIVS

Cette inscription est gravée sur une pierre de 1 mètre 03 centimètres de haut ayant une base avec moulures. La base a 35 centimètres de hauteur sur 50 centimètres de largeur et 42 centimètres d'épaisseur.

La partie de la pierre sur laquelle se trouve l'inscription a 68 centimètres de haut sur 40 centimètres de large et 34 centimètres d'épaisseur.

Les lettres, très irrégulières, ont 4, 5 et 6 centimètres de hauteur. A la sixième et à la septième lignes, les dernières lettres (v) n'ont, la première, que treize millimètres, la seconde, quinze millimètres de haut.

Les lettres du mot EIVS n'ont que quinze millimètres.

Cette dédicace à Gratien dont la première ligne peut facilement être restituée DOM · NOST · FLA est actuellement enfouie sous un amas de grosses pierres tombées du mur Est du fort[1].

2° Le mausolée ou temple à un étage, situé à l'Est de la maison du cheikh Belhaouchat (Ahmed ben Mohammed) Voir reproduction n° 8.

(1) Cette particularité sauvera du vandalisme des petits bergers arabes cette inscription intéressante.

Digitized by Google

3° La nécropole sur le Dra-Douamès, où se trouvent encore debout une grande quantité d'inscriptions tumulaires. De nombreuses grottes ayant l'apparence de tombeaux phéniciens, creusées en contre-bas de la nécropole romaine donne l'explication du nom arabe Douamès (les souterrains).

4° D'importants vestiges de conduites d'eau devant alimenter les thermes et les fontaines publiques (Voir croquis n°s 9 et 10).

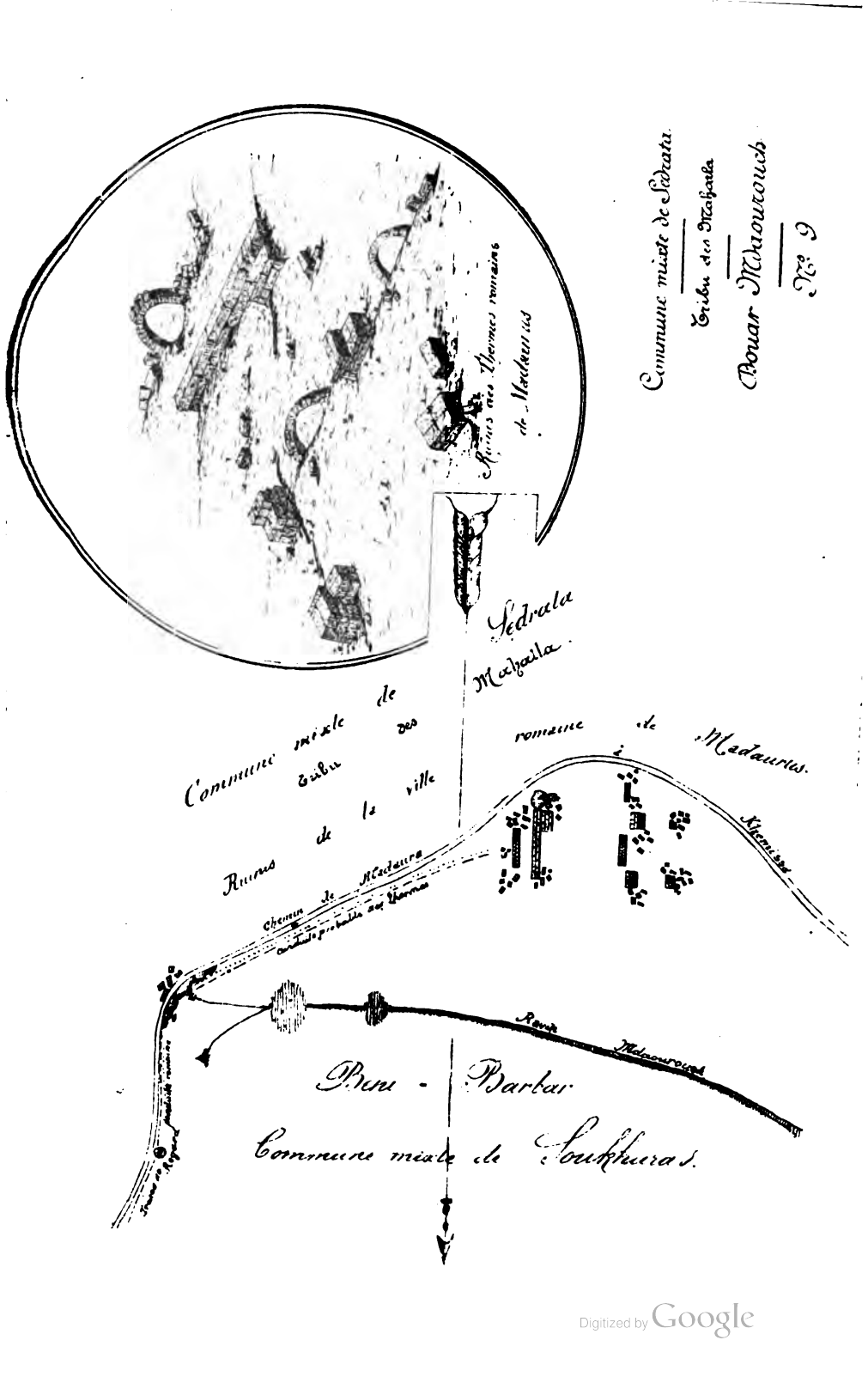
5° De très nombreuses inscriptions tumulaires disséminées sur tous les points de la cité romaine. Ces inscriptions sont ordinairement gravées sur de belles pierres, de plus d'un mètre de hauteur avec bases à moulures et divers ornements au sommet. Elles sont beaucoup plus soignées que celles de Thubursicum, tant sous le rapport de la forme générale que de la gravure des lettres. Les débris de statues, les ornements remarquablement fouillés de certaines corniches[1] ou chapiteaux démontrent bien que l'on se trouve sur l'emplacement d'une ville où les lettres et les arts étaient en grand honneur.

Madaurus a été la patrie d'hommes célèbres à divers titres parmi lesquels nous citerons : Apulée, Maximus, Martianus Capella.

A. ROBERT.

(1) Notamment au pied du mausolée.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

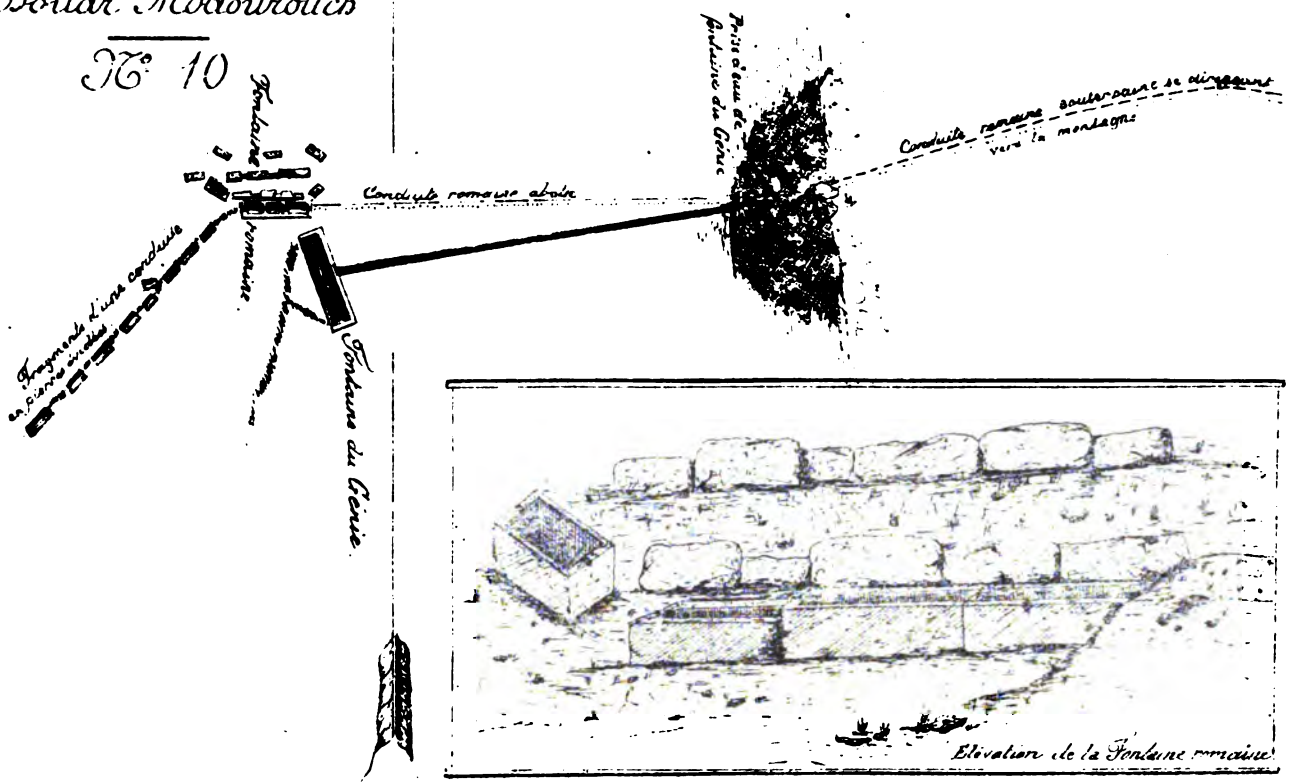
Commune mixte de Sedrata

Tribu des Mahatla

Douar Mdaourouch

N° 10

Ruines de la ville romaine de Madaurus



Digitized by Google

Digitized by Google

LES TOMBEAUX DE MONS

Etude pour servir à un travail sur les sépultures dans la région de Sétif

PAR

M. L. JACQUOT,

Membre correspondant de l'Académie Chablaisienne
et de la Société archéologique de Constantine

Mons. — L'Itinéraire d'Antonin ne mentionne pas la ville de Mons, qui figure cependant sur la Table de Peutinger et qui était la première des trois principales stations de la grande voie de Sitifis à Cirta, par la montagne.(1)

La distance indiquée par Peutinger comme séparant Mons de Sitifis est de douze milles, soit un peu moins de 18 kilomètres; ce qui est la distance réelle, en épousant tous les détours de la route dite du Génie.

Le duc d'Orléans, dans son récit de *l'Expédition des Portes de fer*, dit, page 204 et 205, que les ouvrages des Romains étaient si bien conservés (lors de son passage à Mons) « que l'on retrouvait jusqu'aux guérites des factionnaires. » Et il ajoute : « Tout était en pierres de taille : casernes, portes, caponnières pour aller d'un ouvrage à l'autre. A l'entrée Nord-Est du col était située la ville, protégée par

---

(1) Djemila et Mila (Cuicul et Milevum) étaient les deux autres.

Digitized by Google

une ceinture très étendue de forts détachés, liés par des caponnières à une citadelle à double enceinte, dans l'intérieur de laquelle se trouvaient les citernes principales et le temple. »

Depuis l'époque où le royal visiteur écrivait ces lignes, la plus grande partie des pierres de taille a été enlevée et utilisée pour la construction du moulin Schwartz ; aussi la physionomie générale des ruines en a-t-elle été profondément altérée.

Laissant pour aujourd'hui la ville elle-même, dont la description doit figurer dans un travail d'ensemble,[1] nous nous occuperons seulement de la " Nécropole de Mons", qui avait également attiré l'attention du duc d'Orléans, et qui n'a pas encore fait, croyons-nous, l'objet d'une étude particulière[2].

Ce sont les tombeaux de cette nécropole, pour l'indiquer en passant, qui ont fait donner par les indigènes à la région avoisinante le surnom de *Bagh'aliet*, par lequel elle est quelquefois désignée et qui signifie, en dialecte arabe : objets ayant une certaine ressemblance avec une troupe de mules.

La Nécropole. — Pour atteindre Mons en arrivant de Sétif, on franchit la montagne soit au col de Teniet-el-Karmoud (le col de la Tuile), soit au col de Bou-Tselja (le col de la Neige) ou de Bakta, et l'on redescend ensuite vers l'Oued-Hammama, sur lequel était bâtie la ville antique.

Les deux chemins se rejoignent, après un parcours de plusieurs kilomètres sur le versant Est, à environ

---

(1) Excursions archéologiques autour de Sétif.

(2) Voir la table des 30 premiers volumes de la Société (N. d. C.).

Digitized by Google

800 mètres en amont des ruines et auprès d'un éperon singulièrement escarpé (Bagh'aliet) qui sépare deux profonds torrents, affluents de l'Oued-Hammama. C'est sur cet éperon, entièrement détaché de la montagne (avec laquelle il ne communique plus que par une étroite langue de terre) et absolument inaccessible de tous autres côtés, que se trouve la nécropole qui nous occupe.

Position remarquable, et qui assurait aux morts, avec une surveillance facile, un repos pour ainsi dire inviolable.

Cet éperon, ce cap, pour lui donner un nom qui dépeigne bien sa physionomie, se compose d'une ossature de calcaire qui, parfois, affleure le sol sous forme de longues arêtes à peine saillantes, et d'une chemise de nature schisteuse mêlée d'innombrables éclats de roche.

La forme générale de ce rocher est un plateau légèrement déversé au Sud et se prolongeant, à l'Est, par une pente rapide terminée elle-même par un escarpement à pic.

Son orientation est O.-N.-O.—E.-S.-E.; sa longueur totale, de 150 mètres à 175 mètres ; celle du plateau, d'environ 100 mètres ; la largeur ne dépasse pas 40 mètres dans la partie plane.

Les Tombeaux. — Les tombeaux étaient répartis sur toute la surface de l'éperon ; mais ils étaient plus nombreux dans la partie plane, et il semble que ceux qui se trouvent sur les pentes Est n'ont été placés là que faute d'un emplacement suffisant ailleurs, ou peut-être même parce qu'ils y ont glissé accidentellement.

Digitized by Google

A l'époque où les vit le duc d'Orléans, c'est-à-dire en 1839, six étaient encore debout, une vingtaine renversés. En 1850, le commandant de la Mare en a dessiné quatre encore en bon état. Mais lors de nos trois visites, en 1896 et 1897, nous n'en avons plus trouvé que trois debout et n'en avons compté que dix-sept renversés et à peine reconnaissables; soit un total de vingt, exactement.

Il serait téméraire d'affirmer que ces monuments ont été édifiés suivant un alignement régulier; et le plan que nous donnons à la planche I n'est pas d'une précision suffisamment mathématique pour pouvoir imposer une certitude à cet égard. Il nous a paru cependant que plusieurs pouvaient avoir été primitivement alignés entre eux, suivant des lignes parallèles au plus grand axe. Tels seraient, par exemple, les n°s 1, 2, 3 et 4; 5, 6 et 7; 8 à 17; 18, 19 et 20. Ceci, encore une fois, sous toutes réserves.

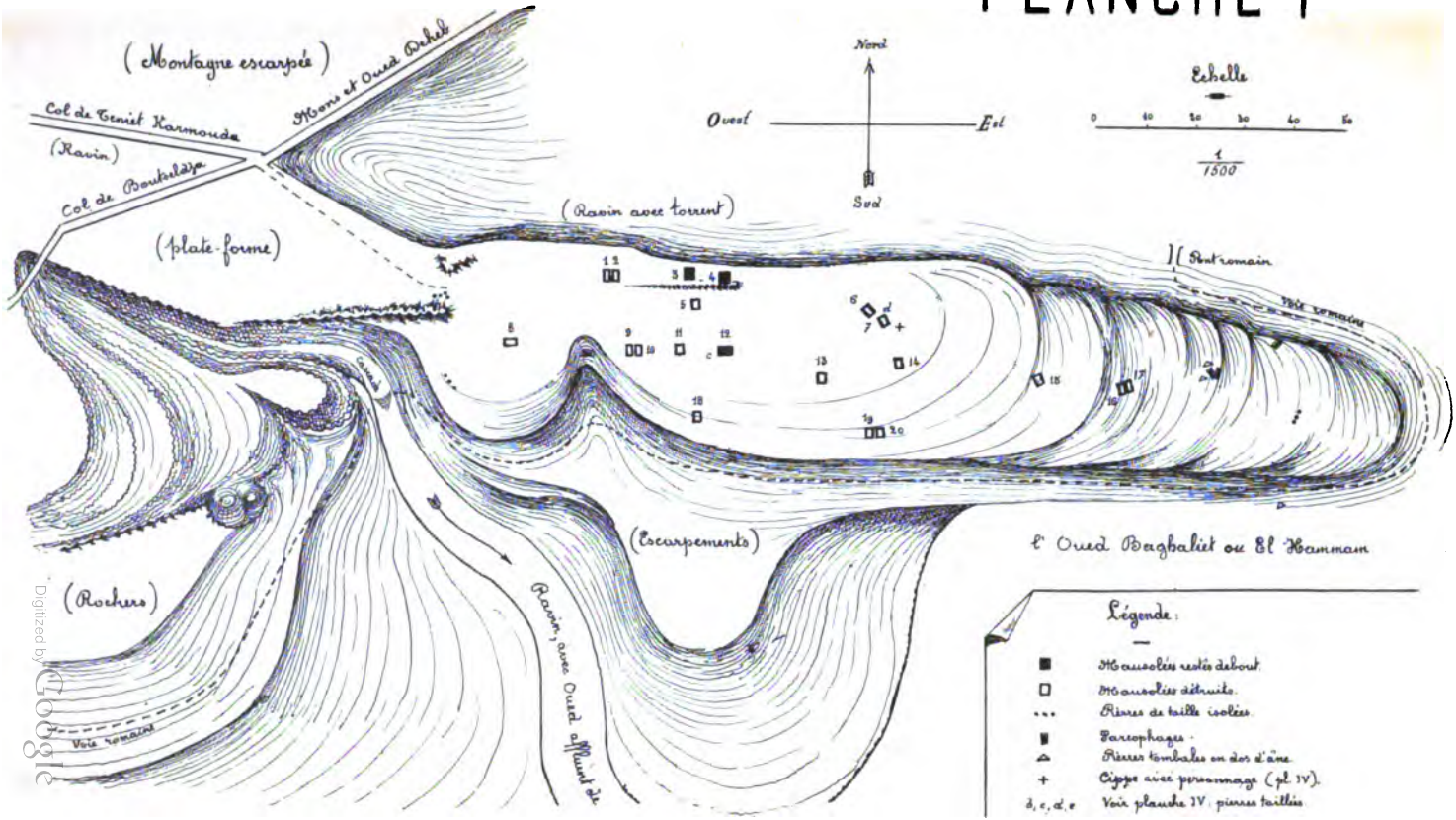
Certains étaient accouplés et paraissent avoir appartenu aux membres d'une même famille; ainsi, les n°s 1 et 2, 9 et 10, 16 et 17, 19 et 20.

Quant à l'orientation, elle ne saurait faire l'objet des mêmes hésitations : sauf deux monuments orientés Est-Ouest (n°s 8 et 12), tous ont une direction uniforme du Nord au Sud. Il y a lieu, en effet, devons-nous ajouter de ne pas tenir compte des n°s 6, 7, 15, 16 et 17 qui ont dû être déplacés par l'effort d'un violent tremblement de terre.

En jetant un coup d'œil sur les planches II et III, on verra d'ailleurs qu'il a fallu un cataclysme de cette nature pour déplacer ou renverser les blocs, pourtant si lourds, dont sont construits les mau-

Digitized by Google

PLANCHE I



Digitized by Google

Digitized by Google

solées[1]. C'est du reste l'opinion universellement admise par les indigènes et adoptée par les archéologues.

Les tombeaux sont — ou mieux, étaient — de petites constructions creuses en forme de parallélipipèdes ou de cubes allongés, en pierres de taille non cimentées (mais probablement jointoyées au plomb), et montées sur trois ou quatre assises. Les dimensions de ces petits monuments, prises à l'extérieur, variaient de $1^{m}65$ à $2^{m}18$ de haut, sur $2^{m}10$ à $2^{m}75$ de long et $1^{m}48$ à $1^{m}63$ de large (chiffres pris sur sept tombeaux relevés).

L'intérieur, comme on le verra par l'examen des planches II et III, était considérablement réduit par l'épaisseur des parois, jusqu'à ne plus laisser de place que pour un corps étendu.

Chaque tombeau était surmonté, ou recouvert pour mieux dire, d'une sorte de caisson ou de demi-cylindre creux, moins long que le monument, mais qui ajoutait à la hauteur intérieure. Nous en avons retrouvé seize, plus ou moins complets.

Les murailles reposaient sur un soubassement plus large, dont les pierres débordaient à la fois en dedans et au dehors. Ce soubassement remplissait l'office de fondations.

Deux de ces tombeaux, plus riches — ou plutôt moins sobres — que les autres (les n°s 3 et 4) avaient une ornementation particulière consistant en moulures qui couraient sur la première et sur la dernière assises (Voir planches II et IV, fig. *f* et *g*).

(1 De la Mare représente les tombeaux dessinés par lui comme étant sur un plan horizontal. C'est là une erreur que n'a pas commise le dessinateur de l'*Expédition des Portes de fer*.

Digitized by Google

On pénétrait dans les caveaux (car c'est bien le nom que nous donnerions de nos jours à ces constructions) par une étroite ouverture ménagée dans une des faces, fermée d'une porte, et *invariablement percée à l'Est.* Nous en indiquerons suffisamment les dimensions en disant que nous avons pu nous glisser par ces ouvertures dans chacun des trois mausolées encore debout, soit pour en examiner l'intérieur, soit pour y déjeuner à l'abri du vent.

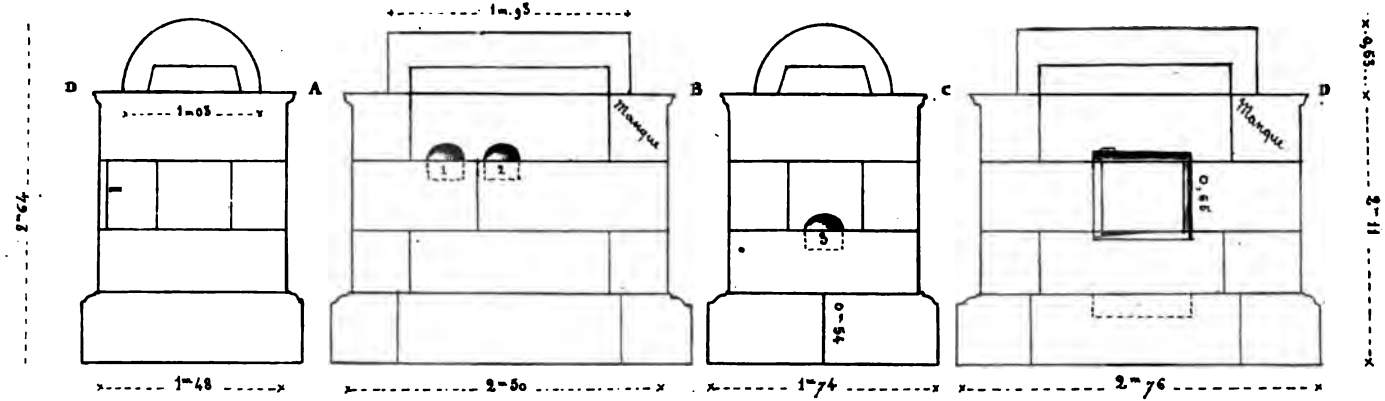
Mais ce que l'intérieur de ces caveaux présente de plus intéressant c'est, pour chacun d'eux, une série de petites niches que je ne puis mieux comparer qu'à des bénitiers, et qui sont distribuées, sans symétrie apparente, sur les quatre faces. Chaque niche est formée d'un trou carré, aussi profond que large, c'est-à-dire de 20 à 30 centimètres dans tous les sens, et creusé dans la partie supérieure d'une des pierres de taille qui composent la muraille.

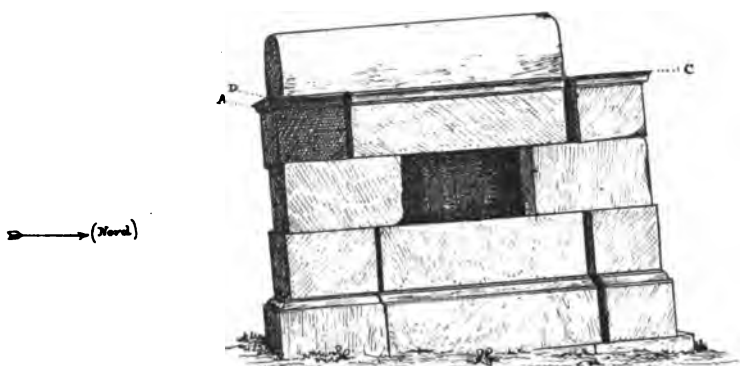
Pour permettre l'introduction dans ces trous, soit de la main, soit d'un objet quelconque, l'ouvrier a entaillé, en forme de quart de sphère, l'arête intérieure de la pierre correspondante dans l'assise supérieure (voir planches II et III). Peut-être existait-il d'autres cavités ne correspondant pas à des entailles : celles-ci servaient alors de cachettes et on ne pouvait les découvrir qu'en démolissant le monument lui-même. Bien entendu, toutes ces niches étaient ou absolument vides, ou seulement remplies de poussière lorsque nous les avons visitées.

Le sol des caveaux, sondé çà et là à une faible profondeur, ne nous a donné que de la terre sans débris d'ossements ni de vaisselle funéraire.

Digitized by Google

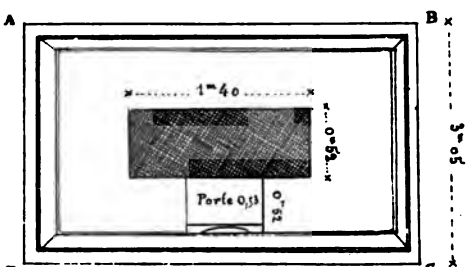
PLANCHE II





Est.

PLAN

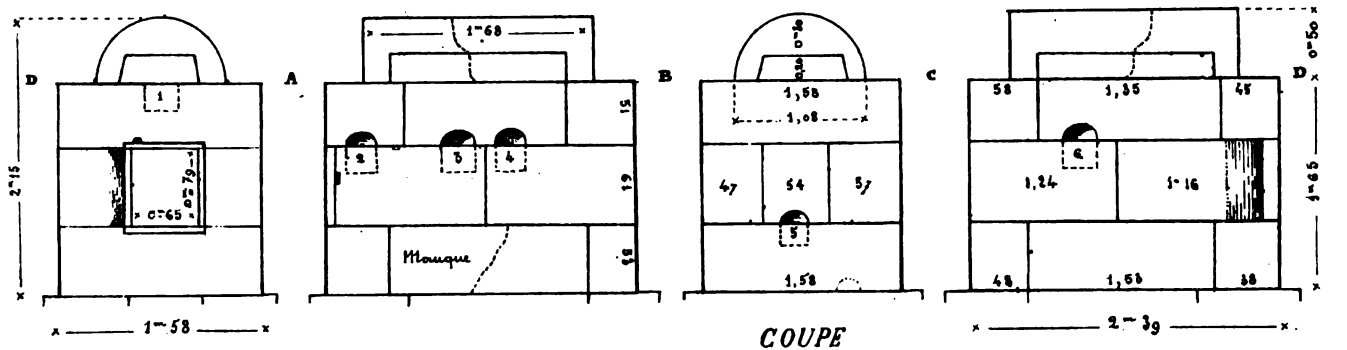


Est.

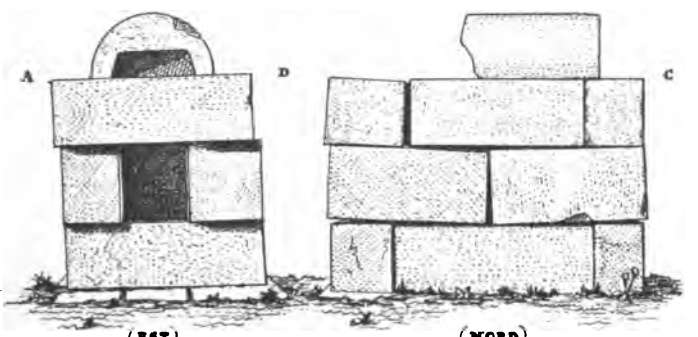
Digitized by Google

Digitized by Google

PLANCHE III

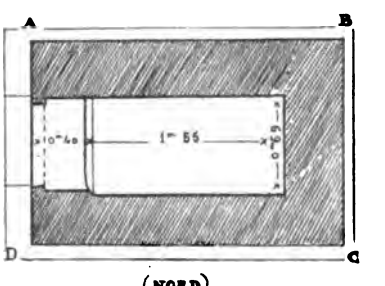


COUPE



ELEVATION

E. ⟵ O.



PLAN

Digitized by Google

Digitized by Google

Documents divers. — En outre des tombeaux, ou de ce qu'il en reste, nous devons encore signaler d'autres documents qui présentent, eux aussi, un certain intérêt.

Cippe funéraire. — Nous avons trouvé, auprès du tombeau 7, le pied d'un cippe funéraire parallélipipédique, d'un type très commun dans la région. Ces cippes représentent ordinairement, en bas-relief et répartis dans plusieurs panneaux superposés, un ou plusieurs bustes ou un ou plusieurs personnages en pied, et un taureau, le tout assez grossièrement sculpté. Entre chaque panneau, une courte inscription, qui est le plus souvent une dédicace à Saturne. Le fragment que nous reproduisons (planche IV, *a*), comporte le tenon tout entier et la moitié d'un personnage unique. Le tenon mesure : hauteur $0^{m}25$; largeur $0^{m}22$; épaisseur $0^{m}21$.

Mensæ. — Plusieurs pierres, disséminées sur toute l'étendue de la nécropole, attirent nécessairement l'attention par les détails qu'on y remarque. Ce sont d'abord, sur presque tous ces blocs, des trous carrés mesurant de 20 à 25 centimètres en largeur, en longueur et en profondeur, et qui sont évidemment des mortaises destinées à recevoir les tenons de cippes funéraires. Devant ces mortaises sont des entailles demi-sphériques, ou bien affectant parfois la forme d'un ovale très allongé, peu profondes, et qui devaient servir aux libations. J'ai sous les yeux un ouvrage[1] qui reproduit différents modèles de tombes de la

(1) Instructions pour la recherche des antiquités dans le nord de l'Afrique, pages 142 et 143.

Digitized by Google

région de Sétif : les mensæ que le dessinateur y représente sont identiques, ou à peu près, à nos pierres de Bagh'aliet et ne laissent aucun doute sur la destination de ces dernières. Nous donnons (planche IV et sous les figures *c*, *d*, *e*) les plus caractéristiques de ces pierres. Le monument n° 4 est surmonté ou terminé par une de ces mensæ (pierre supérieure de la face Nord).

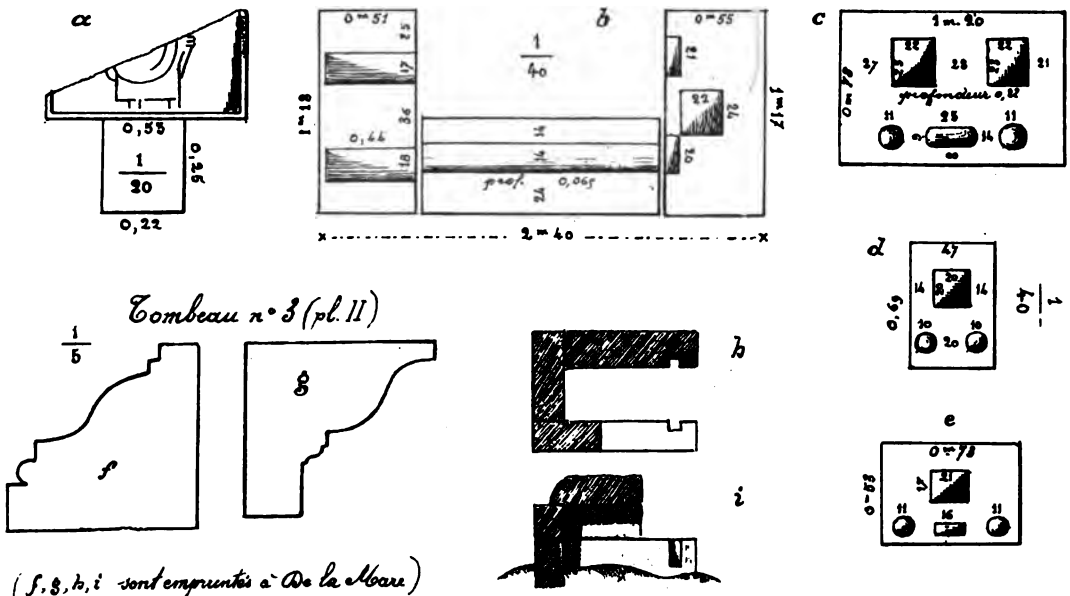
Fermeture. — Quant aux trois blocs qui composent la figure *b* et que nous avons trouvés assemblés tels quels, leur utilité nous échappe. Cependant, en les rapprochant des figures *h* et *i*, que nous avons empruntées à l'atlas de de la Mare, nous sommes amené à supposer une porte de caveau funéraire se fermant de haut en bas, au moyen d'une dalle ou d'un panneau de bois glissant dans des rainures.

Sarcophages. — Nous avons rencontré encore quatre sarcophages en pierre, dont deux avaient auprès d'eux leur *tegumentum* ou couvercle, formé d'une énorme dalle taillée en forme de prisme triangulaire ou, pour me servir d'une expression plus triviale, en dos d'âne. Il peut y en avoir d'autres encore enfouis sous le sol de la nécropole et nous en avons trouvé un cinquième, ainsi qu'un tegumentum, dans les ravins qui bordent le rocher de tous les côtés. Ces deux derniers documents sont de petites dimensions.

Poteries. — Nous terminerons cette énumération en notant, pour mémoire, les fragments de belle poterie rouge et les débris de grandes amphores en terre commune que nous avons recueillis, en petite quantité d'ailleurs, à la surface du sol et plus parti-

Digitized by Google

PLANCHE IV



Digitized by Google

Digitized by Google

culièrement à l'extrémité orientale du plateau où les eaux pluviales les ont entraînés.

DESCRIPTION DES MONUMENTS 3, 4 ET 12

Tombeau n° 3 (planche II). — Ce monument figure dans l'atlas de de la Mare, sous le n° 11 de la pl. 91. C'est ici le cas de faire observer que les gravures de cet atlas laissent souvent à désirer au point de vue de l'exactitude rigoureuse du dessin, et que l'auteur, suivant le goût de l'époque, a quelquefois trop sacrifié au coup d'œil.

Le même monument est encore reproduit dans l'ouvrage déjà cité du duc d'Orléans.

Ce tombeau domine le ravin septentrional, profond d'une quarantaine de mètres à cet endroit, et n'en est séparé que par un intervalle de 2 mètres. Il est sur un banc de roche et à 1 mètre en arrière d'une arête à fleur de sol. C'est à cette circonstance qu'il doit, ainsi que son voisin (le n° 4), de n'avoir pas subi le sort commun et d'être encore debout.

Il se compose de quatre assises de pierres de taille superposées, en calcaire gris sale, la première et la dernière agrémentées de moulures d'un heureux dessin (pl. IV, fig. *f.* et *g.*). Il est orienté Nord-Sud, renferme trois niches apparentes et une sorte de cachette plus grande au-dessous de l'entrée. Cette entrée est ménagée à l'Est, au milieu de la troisième rangée de pierres ; on voit encore très distinctement la mortaise du pivot de la porte et la place du verrou ou de la serrure. Sur le seuil, un trait en forme d'arc de cercle, que nous avons tenu à représenter, et plus au fond, une rampe (?)

Digitized by Google

Le monument tout entier repose sur un soubassement à peine en saillie au-dessus du sol et qui assure sa solidité. Il a, néanmoins, cédé en partie à la secousse d'un tremblement de terre et se trouve fortement incliné vers le Sud. Les pierres sont disjointes ; deux manquent.

Pour les dimensions, consulter le tableau final.

Tombeau n° 4. — Même aspect général, même orientation, même ouverture dans la troisième assise et à l'Est, et même caisson que pour le précédent. Moulures analogues, sinon même identiques, et dimensions à peu près semblables.

Ce tombeau a plus souffert que son voisin le n° 3, il est figuré dans de la Mare et, au deuxième plan, dans l'ouvrage du duc d'Orléans. Très fruste ; il manque plusieurs pierres.

A signaler : dans l'assise supérieure, face Nord, deux cavités que devait recouvrir le caisson. Je ne crois pas qu'il faille y voir des mortaises de cippes, lesquels auraient été, alors, destinés à frapper la vue des gens passant sur la route voisine.

Nous n'avons pu compter les niches, étant donné le mauvais état du monument. Traces du pivot de la porte (soubassement).

Tombeau n° 12. — Celui-ci ne comporte que trois assises au lieu de quatre, sans ornementation d'aucune sorte, et est orienté Est-Ouest (exactement 80 à 260°); mais l'entrée est néanmoins réservée à l'Est, dans la deuxième assise. Six niches, inégalement réparties. Les murs sont disloqués; la moitié d'une pierre manque. Le caisson est brisé et la partie tombée git au pied du mur. Traces du pivot et du verrou de la porte (soubassement).

Digitized by Google

Ce monument figure dans de la Mare, sous le n° 6, planche 91.

Conclusions. — Comme il était impossible de sortir des mausolées un sarcophage sans briser celui-ci ou sans démolir le monument lui-même; comme d'autre part nous ne rencontrons aucun sarcophage dans les tombeaux et que nous en trouvons au contraire plusieurs intacts, quelques-uns même avec leur dalle de couverture et presque tous à une certaine distance des grands tombeaux, nous en concluons logiquement que les sarcophages ne faisaient pas partie des sépultures monumentales, mais bien d'un type à part.

D'un autre côté, la présence des *mensæ* et de cippes funéraires paraît impliquer l'existence d'un troisième type de sépultures, type très répandu dans la contrée et qui ne comporte pas de sarcophage, mais seulement une construction légère en tuiles plates.

Donc, trois genres bien distincts de sépultures : 1° monumental avec ou sans mensa ; 2° sous tuiles, avec mensa et cippe ; 3° avec sarcophage et tegumentum.

Ces trois types étaient-ils contemporains ? A quelles époques correspondent-ils ? C'est ce que nous ne pourrons apprendre que par des fouilles méthodiques et par la comparaison avec des sépultures similaires plus connues.

Nous avons donné aux sépultures monumentales le nom générique de tombeaux. En réalité, nous devons y voir des sortes de *columbaria*, construits de façon à pouvoir être souvent ouverts et à recevoir, non des corps, mais des cendres, qui trouvaient évidemment place dans les niches décrites.

Digitized by Google

DIMENSIONS DES TOMBEAUX

	3	4	5	7	8	12	19
Hauteur totale avec caisson. . .	2,64	2,70	?	?	?	2,15	?
Id. sans caisson. . .	2,11	2,18	?	?	?	1,65	?
Id. sous caisson. . .	2,21	2,50	?	?	?	1,85	?
Id. du caisson . . .	0,53	0,56	?	?	?	0,50	?
Id. de la porte . . .	0,65	0,63 / 0,68	?	?	?	0,79	?
Longueur totale avec saillies . .	2,76	»	?	?	?	»	?
Id. entre saillies . .	2,50	2,37	2,10	2,75	»	2,39	2,40
Id. intérieure . . .	1,40	1,50	?	?	?	1,55	?
Id. du caisson . . .	1,93	1,78	?	?	?	1,68	?
Profondeur de la porte	0,52	0,45 / 0,58	?	?	?	0,40	?
Largeur totale avec saillies . . .	1,74	1,74	?	?	?	»	?
Id. entre saillies. . .	1,48	1,57	?	?	1,63	1,58	?
Id. intérieure . . .	0,52	0,51	?	?	?	0,69	?
Id. du caisson (diam.) .	1,03	0,99	?	?	?	1,08	?
Id. de l'entrée . . .	0,53	0,41 / 0,56	?	?	?	0,65	?
Saillie des moulures	0,13	?	?	?	?	»	?
Nombre de niches	3	?	?	?	?	6	?

Digitized by Google

LE SOUTERRAIN DE KHERBET-ABDERAHÏM

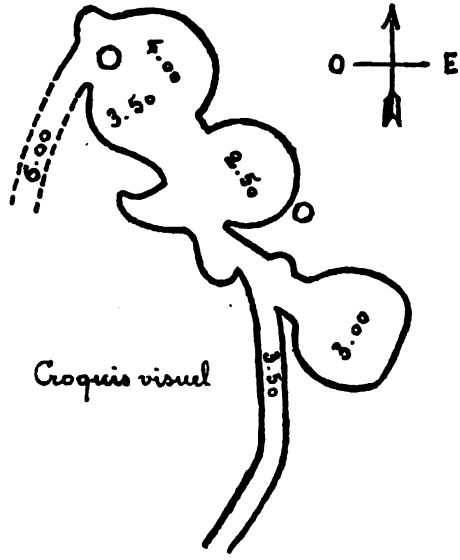
PAR

M. L. JACQUOT,

Membre correspondant

Plusieurs archéologues nous ayant fait connaître combien les avait intrigué notre description du labyrinthe de Biar-Haddada, nous croyons être agréable aux lecteurs du *Recueil des Notices et Mémoires de la Société archéologique*, en leur signalant un autre souterrain du même genre.

Celui-ci se trouve à Kerbet-Abderahïm, soit au Nord de la ferme Cruchon qui, elle-même, borne la route de Constantine à Sétif, entre Saint-Arnaud et le télégraphe.



Digitized by Google

Les galeries s'ouvrent à l'extérieur et à l'angle Sud-Est d'une construction quadrangulaire, en pierres de taille, qui a dû être un bordj défensif, si je puis m'exprimer ainsi, à l'époque romaine ou byzantine. On y accède par une ouverture à ciel ouvert, obstruée par les terres et en pente assez rapide. La partie praticable comprend un couloir d'arrivée, une galerie desservant trois salles, dont une petite et deux grandes, et l'amorce d'un corridor tournant qui était, au moment de notre visite, rempli par un éboulis de terre meuble. Nous n'avons pu pénétrer qu'à une profondeur de 15 mètres environ et dépasser à peine, par conséquent, la muraille d'enceinte de la construction supérieure.

Une personne de nos amis, dont l'expérience fait autorité en matière archéologique et qui possède à fond son Algérie, nous laissait entendre, cet été, que le labyrinthe de Biar-Haddada pourrait bien être, non pas une ancienne exploitation minière, comme nous l'avions avancé, mais les restes d'un sanctuaire consacré à quelque divinité païenne, à Mithra, par exemple.

Cette version nouvelle n'est pas invraisemblable, car on sait que « les mithriatiques se réunissaient dans des antres, comme les chrétiens, plus tard, dans les catacombes. » Il nous paraît donc utile que les souterrains du genre de ceux de Biar-Haddada et de Kerbet-Abderahïm soient recherchés et étudiés avec plus de soin qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Peut-être même pourrait-on leur assimiler la caverne souterraine de Sidi-bou-Yahia, à Mila, et supposer alors que la légende du marabout changé en lion n'est qu'une réminiscence lointaine des cérémonies

Digitized by Google

d'initiation au culte de Mithra, alors que les adeptes du second degré s'appelaient lions.....

Quoi qu'il en soit de la destination de ces grottes artificielles, elles sont intéressantes et valent d'être signalées.

L. JACQUOT.

Digitized by Google

TROIS CITADELLES ROMAINES

DE LA

RÉGION DE SÉTIF

PAR

M. L. JACQUOT,

MEMBRE CORRESPONDANT

Parmi les nombreux vestiges que l'occupation romaine a laissés dans la région de Sétif, nous avons étudié, avec un intérêt tout particulier, certains points fortifiés, auxquels nous donnerions volontiers les noms de casbah, de citadelles ou de châteaux-forts, selon l'impression du moment.

De ces ouvrages, les uns isolés ou, en tous cas, relativement éloignés des grands centres, constituent de véritables forteresses (nous dirions plus exactement des "forts d'arrêt") destinés, sans aucun doute, à surveiller les principales voies de communication; les autres, situés dans des positions stratégiques moins avantageuses, groupaient autour d'eux une population souvent importante, mais ne pouvaient guère servir que de "réduits" (j'allais dire de *bordjs)* aux habitants que quelque évènement politique venait à troubler dans leur quiétude.

Les plus caractéristiques des citadelles visitées par nous, durant les années 1895 et 1896, sont celles de Magraoua, au sortir du grandiose défilé dit du Guergour; de Draa-el-Gouba, à l'extrémité orientale du

Digitized by Google

Meghris; de Meguebel, d'Aïn-Regada et de Kherbet-Rîhba, à l'Est de Sétif; enfin, de Foum-Renia, au pied du Bou-Thaleb.

Trois seulement étaient en assez bon état pour qu'on pût en lever un plan à peu près satisfaisant : Draa-el-Gouba, Meguebel et Aïn-Regada. Encore leurs murailles, rasées au niveau du sol, n'offraient-elles plus qu'une idée bien vague de ce que ces ouvrages avaient dû être autrefois. Pour Magraoua, ce n'était plus qu'un amoncellement de pierres de taille et un labyrinthe de murs entrecoupés comme à plaisir, tandis qu'à Kherbet-Rîhba, au contraire, les fermes et les mechtas du voisinage avaient depuis longtemps pillé les meilleurs des matériaux.

Aucune de ces ruines intéressantes ne nous a donné ni inscription ni pierre ouvragée. Nous ne pensons pas, cependant, qu'elles aient livré tous leurs secrets et nous comptons sur les entrepreneurs de caillasse pour en sortir plus d'un document curieux.

Comme on le voit par les trois plans, ci-annexés, nos citadelles se présentent sous la forme de grands parallélogrammes, diversement orientés et au tracé à peu près régulier, couronnant de petits mamelons isolés ou quelque arête de rocher bien détachée.

Une muraille plus ou moins épaisse bordait au plus près la crête ou l'escarpement, qui devenaient par le fait des défenses aussi sérieuses qu'économiques. Une rampe naturelle, facilement appropriée aux nécessités des communications, donnait accès dans l'intérieur des fortifications où l'on ne pénétrait, du reste, que

Digitized by Google

par une porte cavalière, ou parfois même seulement par une simple poterne.

Nous avons remarqué, non sans quelque surprise, l'absence de flanquements tels que tours, caponnières ou nids d'hirondelle. Il ne nous paraît pas vraisemblable que les garnisons se soient privées de ce genre de défense et nous supposons qu'il devait exister au moins des machicoulis et des encorbellements de fortune, en menuiserie, qu'on pouvait installer en cas d'alerte.

A l'intérieur, le terrain était divisé par de gros murs, en deux ou trois quartiers ou cours, autour desquels un certain nombre de constructions alignaient leurs façades : sans doute les greniers de réserve, les logements de la garnison et les bureaux des différents Services, moins compliqués alors que de nos jours. Une partie de la plus grande cour, laissée vide, pouvait servir de place d'armes et de lieu de rassemblement.

Nous n'avons découvert aucune citerne dans l'intérieur ni à l'extérieur des ouvrages que nous avons visités. Il devait, cependant, y en avoir, bien que la proximité de l'eau ne les rendit pas absolument indispensables, du moins en temps de paix. Car c'est ici l'occasion de faire remarquer ce point important : c'est que les forts que nous décrivons sont tous à l'origine d'un cours d'eau : Oued-Merdjadjou et Oued-Tinar, affluents de l'Oued-Bouchama et de l'Oued-Bou-Guezine, etc. La protection des sources paraît avoir, en grande partie, déterminé le choix de leur emplacement et cette précaution ne saurait nous étonner de la part d'un peuple dont l'esprit prévoyant se révèle à tous propos.

Digitized by Google

Nous donnerons, pour chacune des trois citadelles décrites, le secteur commandé, les routes surveillées et les communications possibles avec les points les plus connus de la région.

KHERBET-EL-GOULEA

(Meghris)

Le Meghris est cette montagne à l'aspect un peu sauvage, dont la masse imposante, au Nord-Ouest de Sétif, détermine la ligne de partage des eaux, entre le versant méditerranéen et les Hauts-Plateaux. Son point culminant atteignant 1,648 mètres, la neige n'y fond guère qu'au fort de l'été; et cette circonstance, en facilitant l'alimentation des oueds, assure à toute la région une fertilité justement appréciée.

Une arête rocheuse, dont l'étroit squelette disparaît, au printemps, sous un tapis d'herbes vertes, se détache de la masse principale du Meghris et va mourir, à l'Est, au-dessus du village d'El-Ouricia : c'est le Kef-Merdjadjou, dont l'extrême pointe figure, sur la carte de l'Etat-Major, au 1/50,000e, sous le nom de Draa-el-Goulea (Colline du château-fort).

Son altitude, aux ruines, est d'environ 1,300 mètres et la citadelle romaine dont nous avons parcouru les ruines devait être bien souvent dans les brouillards et dans la neige. Il est vrai, en compensation, que la saison d'été y devait être d'une douceur inconnue aux habitants de la plaine. Si l'on ajoute aux bienfaits de l'altitude et de la situation topographique (qui mettait cette station à l'abri des vents glacés du Nord) une eau abondante, de riches pâturages, la pierre de construction sur place et la proximité des

Digitized by Google

voies de communication les plus fréquentées, comme celle de Sitifis à Saldæ, et celle de Mons à Sava municipium, on s'expliquera plus facilement le nombre considérable de ruines, souvent importantes, et celui des mechtas qu'on rencontre de tous côtés, sur les pentes inférieures du Meghris.

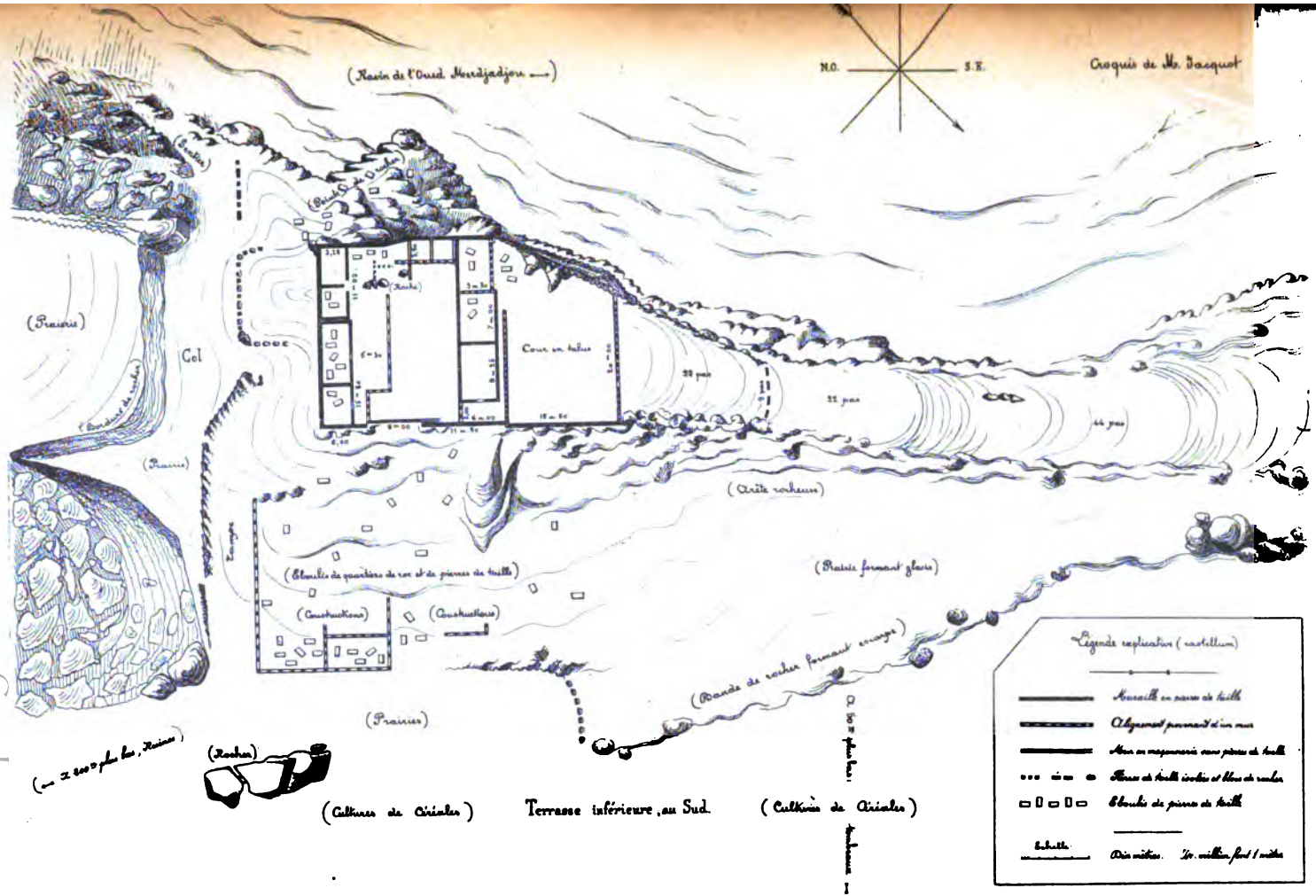
Le groupe qui nous occupe actuellement comprend : 1° une citadelle ; 2° un hameau ; 3° un poste isolé ; 4° enfin, un tombeau creusé dans le roc.

La citadelle, dont les dimensions ne dépassaient pas 40 mètres de long, sur 25 mètres de large, est une sorte de quadrilatère non régulier, dont l'orientation est N.-O. S.-E. Les murailles de l'enceinte et les murs des constructions intérieures sont rasés au niveau du sol, sauf pourtant sur un point ou une partie de la fortification, moins ruinée, présente encore plusieurs assises superposées de belles pierres de taille.

L'enceinte suivait aussi exactement que possible l'extrême bord des escarpements. Au Nord-Est, ses murailles plongeaient dans un ravin de 60 à 70 mètres de profondeur ; au Sud-Est, le rocher descendait en mourant ; au Sud-Ouest, les remparts ne dominaient guère les pentes que d'une quinzaine de mètres ; au Nord-Ouest, enfin, une sorte de coupure, de 20 à 25 mètres de large, longue de 30 à 35 mètres et profonde de 10 ou 12 pieds, formait à la forteresse comme un fossé naturel.

On accédait à la citadelle par une rampe bordée de constructions extérieures, qui constituaient comme une sorte de faubourg. A l'angle Ouest était ménagée une étroite ouverture, dans laquelle un homme seul pouvait passer ; on se trouvait alors dans une cour

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

que deux rangées de chambres (greniers ou dortoirs) limitaient d'un côté : c'était là le réduit par excellence des défenseurs. Une seconde cour, à l'Est et en contrebas de la première et de dimensions à peu près égales à celles-ci, possédait un nombre moindre de chambres, mais ses pièces sensiblement plus grandes. Une troisième enceinte, dont il ne subsiste plus que quelques pierres, paraît avoir formé, encore plus à l'Est, comme une avancée destinée à briser l'élan des assaillants qui auraient tenté l'assaut dans cette direction.

Du côté opposé, des alignements de gros quartiers de roc laisseraient supposer qu'il a existé là, à une époque quelconque, des constructions provisoires telles, par exemple, qu'un parc à bétail.

Nous avons été frappé de l'absence de toute citerne et de toute porte cavalière.

A 200 mètres à l'Ouest du Draa-Goulea nous avons exploré un amoncellement de pierres de taille, occupant une surface de 100 mètres sur 60 mètres, et connu des indigènes sous le nom de "Kherbet Tahar ben Cherif". Nous y avons reconnu près de dix pièces ou chambres, mais nous n'y avons trouvé ni une colonne ni une inscription. C'était là, vraisemblablement, la résidence de paix du commandant d'armes et de la population civile, qui ne se réfugiait dans le fort qu'en cas d'alerte. Des sources abondantes l'alimentaient en eau potable.

De l'autre côté de la coupure dont nous avons parlé et qui isole la forteresse de la montagne, à hauteur de l'agglomération Kherbet Tahar ben Cherif, mais sur le rocher qui la domine au Nord, existe une source appelée Aïn-Kerma. Tout auprès, des

Digitized by Google

traces de construction sous forme de blocs non taillés paraissent avoir appartenu à quelque poste avancé, qui auraient servi de guet, en même temps que de garde pour la source.

Au pied Sud-Ouest de la citadelle et sur le même plan que Kherbet Tahar ben Cherif, nous avons découvert enfin un bloc de calcaire gris dans lequel ont été taillés trois tombes, creusées côte à côte.

Du Draa-el-Goulea la garnison commandait à la fois la route descendant du col de Takoka et celle arrivant du col de Teniet-et-Tinn, c'est-à-dire les routes de Sava et de Saldæ; elle gardait en même temps la route de Mons et celle de Satafis et surveillait, en arrière, celle de Sitifis. La vue, depuis le réduit, embrassait le pied du Meghris, le Kef-Karroucha, le Matrona, le Tarmount, la vallée de l'Oued-Tmar, Sétif, le Djebel-Youssef, le Brao, le Mnaguer, le territoire des Ouled-Adouane et la sortie du col d'Embarek ben Ali. C'était donc les trois quarts d'un tour d'horizon et la facilité de pouvoir échanger, avec toutes les localités voisines, les signaux utiles.

MEGUEBEL

Meguebel figure sur la nouvelle carte de l'Etat-Major, à sept kilomètres et demi de Sétif, dans la direction Nord-Est et entre les routes de Mons et de Sillègue. Il est désigné par l'indication R.R. et par la cote 1161, accompagnant un signe conventionnel rouge.

Topographiquement parlant, Meguebel est un mamelon isolé, dans un bas-fond, et qui n'a un peu de

Digitized by Google

vue que dans la direction du Sud, les hauteurs voisines se trouvant plus hautes que lui-même.

Mais au point de vue stratégique cette forteresse avait un rôle d'une certaine importance : elle se trouvait, en effet, à cheval sur deux routes : l'une descendant de Sillègue et de Périgotville (Satafis) et continuant au Sud par Aïn-Regada et Tinar, l'autre allant de Mons à Sava et à Serteï, par Fermatou. Elle était, en outre, comme une grand'garde de Sitifis et la qualité des terres qui l'entourent permettait à la garnison d'occuper avantageusement ses loisirs. Enfin, placée à une des têtes de l'Oued-Tinar, elle empêchait qu'on n'en coupât ou détournât les eaux, si nécessaires à la plaine.

La citadelle avait un peu plus de 65 mètres de long sur une largeur maxima de 27 mètres. Orientée de l'Est à l'Ouest, suivant le sens du mamelon dont elle épousait la forme; elle se composait : 1° d'un grand parallélogramme, coupé en deux parties égales par un mur et pourvu de bâtiments intérieurs; 2° d'un réduit dominant le reste du fort.

Nous n'y avons remarqué ni portes ni citernes et il n'existait pas de faubourg en dehors des remparts. Une ligne de pierres, commençant à une quinzaine de pas de l'enceinte, dans la direction Est, permet de croire à l'existence d'un ancien chemin couvert, qui aurait servi à protéger l'entrée et la sortie des défenseurs et des ouvriers occupés aux travaux des champs.

Vers le milieu du flanc Sud, un mur, en saillie de 5 mètres, et une sorte de parapet bordant la pente, constituaient, sans doute, une défense accessoire, peut-être une avancée destinée à la garde de quelque poterne. Du côté opposé nous avons également re-

Digitized by Google

marqué, à l'angle N.-O. du réduit, une espèce de caponnière de 2m20 à 2m80 de saillie, dont la nécessité ne nous a pas frappé.

Détail particulier : nos recherches ne nous ont permis de découvrir ni pierre ouvragée ni débris de poterie quelconque.

AÏN-REGADA

On désigne sous le nom d'Aïn-Regada (la source intermittente) l'ensemble des terrains, des sources et des ruines romaines qui constituent, à 6 kilomètres Est-Nord-Est de Sétif, un des domaines les plus importants de la Compagnie Genevoise.

Cette propriété est desservie par une piste arabe, dénommée Chemin du Génie, qui est une traverse, très fréquentée, de Sétif à Mons et à Djemila. Ancienne voie romaine, suivie plus tard par les colonnes turques, cette route vit aussi défiler, le 21 octobre 1839, les 5,000 hommes de l'expédition du duc d'Orléans, qui venaient de bivouaquer à l'Oued-Deheb et qui avaient fait leur grand'halte à Bir-el-Mer.

Deux autres pistes viennent également aboutir à Aïn-Regada, où elles se rejoignent pour continuer, ensuite, par Tinar, vers le Djebel-Youssef et la plaine d'Aïn-Azel : la première arrive de Périgotville (Satafis) par Aïn-Chirhoum, la seconde, de Bougie, par Teniet-et-Tinn.

Comme on le voit, la situation topographique d'Aïn-Regada n'était pas sans importance au point de vue stratégique. Située à moins de 2 kilomètres au Sud de Meguebel, elle remplissait, par rapport à Mons et à l'égard de Sitifis, le même rôle de sentinelle avancée

Digitized by Google

que sa voisine ; en d'autres termes, les postes d'Aïn-el-Hadjar (cote 1199), de Meguebel, d'Aïn-Regada et de Tinar constituaient à eux quatre un système défensif complet du secteur Est de Sitifis.

Les ruines d'Aïn-Regada peuvent se diviser en deux groupes : celui de la maison de garde et celui du canal. C'est celui-ci seulement qui nous intéresse, puisqu'il comprend la citadelle dont on verra le plan ci-contre.

*
* *

Le château-fort d'Aïn-Regada a la forme d'un parallélogramme régulier, d'une longueur totale de 80 mètres environ, sur une largeur de 25 mètres. Il est orienté Est-Sud-Est, Ouest-Nord-Ouest et bâti sur un tertre à peine élevé de quelques mètres au-dessus du sol environnant. Si sa position permettait, comme celle de Meguebel, de couper très facilement la route aux coureurs ennemis, elle n'offrait, pour ainsi dire, aucun commandement sur la campagne et nécessitait tout un système de vedettes et de vigies extérieures.

La cuvette au milieu de laquelle s'élevait la forteresse est d'une remarquable fertilité et toute entière composée d'alluvions. Les eaux de l'Oued-Bouchema, descendu de Meguebel, et celles de l'Oued-bou-Guezine, venues de Bir-el-Mer, tout en assurant l'alimentation des citernes permettaient, en outre, d'irriguer la campagne, par le moyen de seguias artificielles qui subsistent encore aujourd'hui.

Une bourgade importante, puisqu'elle n'occupait pas moins de 10,000 mètres carrés, avoisinait la citadelle et prospérait à l'abri de ses murailles. A 600 mè-

Digitized by Google

tres plus à l'Ouest, le second groupe de ruines établit suffisamment que cette seule vallée permettait à une nombreuse population de vivre très à l'aise.

Le fort d'Aïn-Regada était défendu par un mur épais, qui en faisait entièrement le tour. Une porte cavalière donnait accès dans la cour principale, du côté de l'Ouest, et une porte plus étroite, du côté du Nord; cette cour était bordée, à l'Ouest et au Sud, de différents corps de bâtiments. Une seconde cour paraît avoir renfermé d'autres constructions plus importantes; une troisième, enfin, de 20 mètres sur 25 mètres, restait absolument vide et pouvait servir de place d'armes.

A l'extérieur de la citadelle nous avons relevé les restes de trois corps de bâtiments ; mais aucune colonne ni aucune sculpture ne nous ont permis de supposer l'existence d'un édifice monumental ou religieux.

La garnison se procurait de très bonne eau soit au puits de la ferme voisine, soit à la source qui est sous le ponceau de l'Oued-Bouchama.

L. JACQUOT.

Digitized by Google

EXCURSION ARCHÉOLOGIQUE

DANS LE HODNA ET LE SAHARA

PAR

M. BLANCHET,

Agrégé d'histoire,

Membre titulaire de la Société

La *Société archéologique* ayant bien voulu me mettre à même de compléter les études que j'avais commencées l'an dernier dans le *Chaba Naïma* (Oued-Itel), je gagnai ce point, au mois de février dernier, en passant par Barika, Mdoukal, Doussen et les Oulad-Djellal. De là, je comptais descendre l'Oued-Itel en visitant à nouveau les ruines que j'avais vues l'an dernier, Kef-Masselah, Bou-Guemoula, Berbit, et en vérifiant définitivement les informations indigènes d'après lesquelles il n'y a pas plus de ruines entre Berbit et El-Baadj qu'entre El-Baadj et les Chotts.

Des pluies torrentielles qui pendant plusieurs jours m'ont tenu séparé de mon convoi et forcé de coucher au pied d'un rocher, dans un lit de boue à chaque minute plus liquide, m'ont obligé de renoncer à la seconde partie de mon itinéraire; du *Chaba Naïma* j'ai simplement regagné les Oulad-Djellal et Biskra.

J'espère cependant que la *Société archéologique* sera satisfaite des résultats de cette course; à Tobna, au Chaba Naïma, et à Biskra même, j'ai pu faire des constatations nouvelles, qui ont peut-être quelque

Digitized by Google

intérêt; elles portent sur trois monuments inconnus ou mal connus : le château berbère de Tobna, les grottes du Chaba Naïma et le marabout de Sidi-Ali-Abdoun, à Biskra.

Comme il faudra encore quelques coups de pioche pour dégager complètement celui-ci, je me bornerai à indiquer — en attendant qu'une rapide campagne de fouilles me permette d'en faire dans ce recueil une étude complète — qu'il s'agit d'un marabout du vieux Biskra, remontant vraisemblablement au XVIe siècle, et dont M. Marye, le distingué conservateur du musée de Mustapha, avait fait, l'an dernier, transporter à Alger un arceau très élégant, resté debout dans l'écroulement du sanctuaire. L'extrême amabilité de M. Mayer, architecte-voyer de Biskra, qui a bien voulu me mettre au courant des travaux exécutés pour le déplacement de cet arceau, la perspicacité avec laquelle il m'indiqua un endroit où il devait y avoir quelque chose, l'ardeur avec laquelle, s'aidant de sa canne, puis d'une pioche arabe, il commença un trou bientôt approfondi par ses ouvriers, m'ont valu la bonne fortune de voir sortir du sol, en six heures de temps, le pendant de l'arc de Mustapha. Mais, tandis que celui-ci, décoloré par trois siècles de soleil et de pluie, n'offre plus que des arabesques grises sur fond gris, celui que nous dégagions du sable qui l'avait préservé nous montrait peu à peu une enluminure très vive et très heureuse, où des reliefs blancs se détachaient sur des fonds rouges et bleus. Nous avons pu le dégager en entier, et certain de répondre aux désirs de la *Société*, je me suis empressé de l'adresser au musée de Constantine.

Certains peut-être me blâmeront de l'avoir fait

Digitized by Google

transporter à Constantine et non à Alger où se trouvait déjà son frère : à cela, je répondrai seulement qu'il m'a paru de toute justice d'attribuer au musée de Constantine le résultat d'un voyage accompli sous les auspices et aux frais de la *Société archéologique de Constantine*, et que, d'autre part, il ne me semble pas bon que le musée de Mustapha veuille réunir dans ses murs les antiquités des trois provinces.

L'intérêt de nos musées algériens est de nous présenter des séries *locales;* il serait lamentable de nous montrer à Oran des statues grecques extraites de Cherchell, à Constantine même les sculptures chrétiennes de la région de Tébessa. S'il y avait un musée à Biskra, j'eusse demandé à la *Société archéologique* la permission de lui offrir, en son nom, l'arceau de Sidi-Ali-Abdoun; comme il n'y en a pas, le musée du chef-lieu devait nécessairement bénéficier de la trouvaille.

Je serais désolé que l'on vît ici le désir d'amoindrir le musée de Mustapha : loin de là, c'est, à mon sens, en augmenter singulièrement l'intérêt que de n'en pas faire le rival des musées communaux ou départementaux de l'Algérie. « Musée National », lit-on sur sa porte. C'est ce qu'on lit également à l'entrée du musée de Saint-Germain. Celui-ci — M. Gsell l'a très heureusement indiqué — doit être le modèle de celui-là. Mustapha ne doit pas chercher à ravir aux autres musées de belles pièces de collection : mais il doit, en moulages, en dessins, en photographies, à défaut des originaux, permettre à tout visiteur de se renseigner en quelques heures sur ce que nous savons de la civilisation byzantine, de l'art romain, de la culture du moyen-âge berbère en notre Algérie;

Digitized by Google

il doit être un musée d'étude : une promenade dans ses salles doit nous faire passer successivement du monde punique au monde numide, de Scipion à Tertullien, des comtes, gouverneurs pour l'empereur de Constantinople, aux émirs, gouverneurs pour le khalife de Baghdad.

Le musée de Mustapha a plus et mieux à faire que de rivaliser avec des musées locaux; et il a cette chance extrême de pouvoir faire une œuvre que personne ne lui discutera : toutes les sympathies et tous les concours — acquis aujourd'hui à la personne de ses conservateurs — viendront, plus nombreux encore à leur tâche, le jour où résolument ils entreront dans cette nouvelle voie.

Voilà un plaidoyer sans doute un peu long : je tenais à expliquer pourquoi j'avais de propos délibéré commis ce paradoxe d'empêcher la réunion de deux parties d'un même tout.

Sans insister plus longuement sur l'arceau de Sidi-Abdoun — dont nous aurons à reparler plus tard — je vais présenter en quelques mots les résultats obtenus par ma visite à Tobna et mes recherches au *Chaba Naïma*.

I.

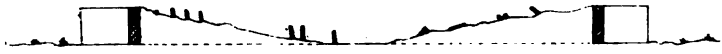
TOBNA

« A dix jours de Kairoan, se trouve la province du Zab, dont le chef-lieu est Tobna. Les autres villes en sont Baghaï, Tidjis, Bellezma, Ngaous, Mila, Sétif, Magra et Arba(?)[1] ». Al-Yaqub écrivait ceci

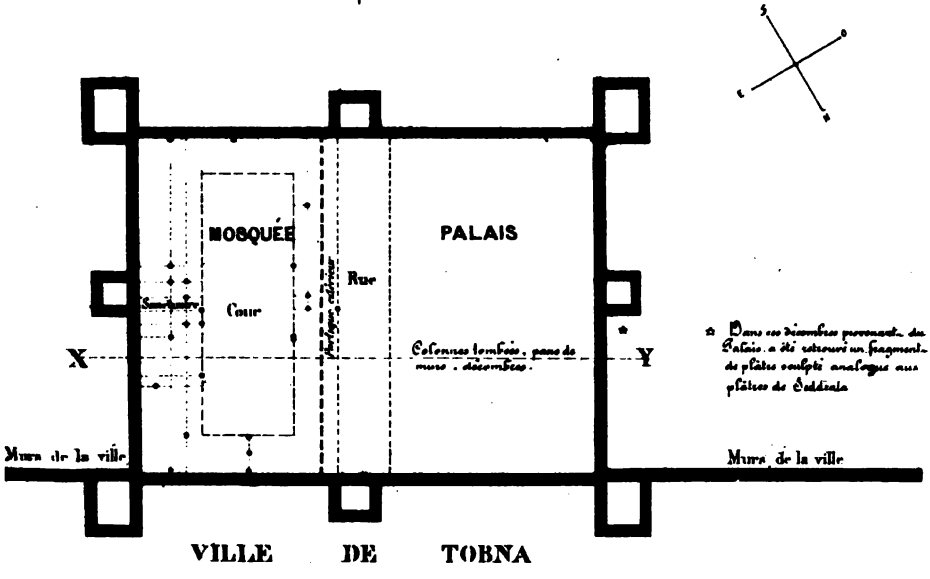
(1) Al-Yaqub.

Digitized by Google

TOBNA Le Chateau au $\frac{1}{150}$



Coupe en XY



☆ Dans ces décombres provenant du Palais, a été retrouvé un fragment de plâtre sculpté analogue aux plâtres de Sédéiala

Digitized by Google

vers 895. A la fin du neuvième siècle, par conséquent, Tobna était la capitale d'une région qui représente à peu près toute la province de Constantine, moins son Tell et son Sahara.

Elle avait été loin de jouer ce rôle à l'époque romaine; nous la connaissons comme chef-lieu d'un *limes*[1], et nous savons que Justinien y fit élever le château qui se dresse encore sur la ville effondrée[2]. Mais rien, alors, ne la désigne plus particulièrement à notre attention que tel autre chef-lieu de *limes* ou que telle autre place fortifiée.

Elle ne garda pas longtemps son importance. A la fin du onzième siècle, elle est encore un des grands centres de la Berbérie[3]; au douzième siècle, Edrisi n'en parle que comme d'une jolie ville aux environs bien cultivés[4]. A partir du treizième siècle, le nom ne s'en retrouve plus : quand El-Marrekchi, en 1220, cite une ville du Zab, il écrit Ngaous et non Tobna[5].

Son histoire en revanche est très nourrie, du huitième au onzième siècle; c'est dans Tobna que se jeta, pour résister aux Berbères soulevés en 151, le gouverneur des provinces de l'Ouest, Omar Ibn Hafs Hezarmerd[6], et c'est devant les murs qu'il fit élever alors que vint se briser le flot des africains[7]. C'est

---

(1) *Notitia Dignitatum*, XXV, I, 36. Cagnat, *L'année romaine d'Afrique*, p. 597 et 755.

(2) Diehl, *Archives des Missions*, t. IV (1893), p. 307. *L'Afrique byzantine*, p. 216, 220, etc.

(3) El-Bekri.

(4) Edrisi.

(5) El-Marrekchi.

(6) Ibn-Khaldoun, *H. des Berbères*.

(7) Id.

Digitized by Google

de Tobna que vinrent au secours des émirs de l'Ifrikiah, les cavaliers qui permirent à Ibrahim Ibn-el-Aghlab d'écraser les révoltés d'Obba[1]. C'est là, on l'a vu, que résidaient les gouverneurs du Maghreb central, les derniers lieutenants du khalife vers l'Occident; au-delà commençait le royaume rostemide, toujours hostile, toujours remuant. Tobna, pendant deux siècles, fut le boulevard de la Berbérie soumise au khalife contre la Berbérie indépendante et schismatique.

Tobna est donc essentiellement une ville berbère : c'est une contribution à l'histoire berbère que doit nous apporter son étude — et c'est de l'art berbère — s'il en fut jamais — que doivent nous rendre ses ruines.

Aussi bien, si Tobna a été visitée à bien des reprises déjà, si le capitaine Payen, dès 1864[2], MM. Masqueray[3] et Diehl[4] depuis lors y ont tour à tour planté leur tente; la moisson qu'on y a faite a été singulièrement pauvre car on demandait à Tobna ce que Tobna ne pouvait guère leur donner : du romain.

A quiconque, au contraire, regarde à un autre point de vue ces ruines trop dédaigneusement traitées, elles prennent une singulière valeur; quand, de l'immense plaine où s'allongent les derniers golfes du grand chott, nous regardons la masse imposante qui

(1) Ibn-Khaldoun, *H. des Berbères.*

(2) Payen, *Recueil de la Société archéologique de Constantine.*

(3) Masqueray, *De Aurasio Monte*, p. 61.

(4) Diehl, loc. cit.

Digitized by Google

s'élève parmi les pierres, nous ne voyons pas se dresser devant nous un château byzantin, étrangement comblé de terre jusqu'au faîte et bizarrement hérissé de colonnes, mais bien le château berbère du onzième siècle, dont El-Bekri nous a laissé la description très nette.

Je ne veux pas insister longuement. Je prie seulement qu'il me soit permis d'indiquer comment, si l'on veut bien mesurer l'intervalle qui sépare les colonnes encore debout dans la partie Sud-Est du château et où jusqu'ici on n'a voulu voir que des débris entassés au hasard, on établit en une minute le plan classique des mosquées des premiers siècles : trois portiques, une cour et un sanctuaire plus profondément enfoncé. Or, El-Bekri nous avertit que le *château* de Tobna renferme une *mosquée djamé*[1].

Je prie encore que l'on veuille passer avec moi de l'autre côté de la dépression qui par le milieu sépare en deux masses les décombres accumulés entre les quatre murailles du château : ceci est encore moins régulier, plus effondré et plus fragmentaire : mais certains de ces débris sont des parements de murailles ornés de stucs travaillées au couteau : on les jurerait arrachés des lambris de l'Isedraten Ibadite : c'est de l'art berbère du Xe siècle. Une riche demeure dut s'élever ici au temps des émirs; or, c'est là, d'après El-Bekri, que s'élevait le palais du gouverneur du Zab[2].

J'estime donc que, à part la chemise de pierre qui l'entoure, et qui, sans conteste, remonte à Justinien,

(1) El-Bekri.

(2) El-Bekri.

Digitized by Google

il est à peu près aussi juste d'étudier dans le château de Tobna un château byzantin, que d'analyser dans les casernements qui déshonorent le Palais des Papes, les principes de l'art décoratif du XIVe siècle, parce que la façade remonte à Jean XXII.

Et ceci, à mon sens, est une grave question de méthode; nous oublions trop volontiers, en matière d'archéologie africaine, que le départ des troupes grecques ne donne pas à la Berbérie le signal d'une décadence soudaine et complète; nous oublions que, jusqu'à l'invasion hilalienne, les villes continuèrent de développer leur commerce, et les campagnes d'améliorer leurs cultures; le Hodna, vers 1080 encore était couvert de cotonniers, et les caravanes de Syrie rencontraient dans les bazars de Kalaat-Hammad les caravanes du Hidjaz et du Soudan. Sans doute, ce ne fut pas une des époques lumineuses de l'esprit humain; peut-être — car en l'absence de documents il est bien téméraire d'affirmer — la création resta-t-elle médiane, et l'art ne s'éleva-t-il pas très haut : mais du moins les Berbers des neuvième, dixième et onzième siècles, surent utiliser et adapter à leurs besoins les restes des âges précédents : les grandes villes de la Berbérie musulmane sont les villes militaires de l'Afrique byzantine, je crois que tous les monuments durent être employés, beaucoup modifiés et décorés à nouveau, de ceux qui s'élevaient derrière les murailles justiniennes : ce n'est pas une basilique, c'est une mosquée qui se dresse dans l'enceinte de Sbiba ou de Thelepte[1] et c'est transformées en mos-

(1) cf Saladin, *Missions*.

Digitized by Google

quées que nous sont parvenues les églises de Haïdra et de Baghaï[1].

Si l'on veut jeter quelque jour sur cette période si intéressante, mais si obscure, où disparut peu à peu l'espérance de voir naître en Afrique une nation romane, il faut s'attacher essentiellement à ce principe : les villes « byzantines », Baghaï, Tidjis, Tobna, sont, en l'état où nous en pouvons aborder l'étude, des villes berbères des quatre premiers siècles de l'hégire. Sans doute, il suffit de gratter un peu : les fondations de l'édifice sont néo-grecques, et les constructions de Salomon ont mieux résisté que les décorations des Aglabites; ce doit nous être une raison de plus pour traiter, au rebours des méthodes employées, avec plus de respect encore les couches superficielles que les couches profondes : celles-ci nous donnent des détails nouveaux sur des faits connus; celles-là, dans l'incohérence de leur plan, la barbarie de leur construction, l'infinie fragmentation de leur décor, nous rendront toute une civilisation abolie. Quiconque, à Tobna, tenterait des fouilles en se souciant d'inscriptions latines, d'ordres classiques ou de méthodes byzantines, ruinerait à tout jamais — sans s'en douter peut-être — des monuments singulièrement plus précieux que ceux qu'il rechercherait. Je crois qu'on peut en dire à peu près autant de tous les travaux entrepris dans les villes « byzantines » d'Afrique, et c'est pour cela que je me suis permis ces quelques réflexions.

---

(1) cf Saladin et Diehl, *op. cit.*

Digitized by Google

II.

LES GROTTES DU CHABA NAÏMA

L'on sait, depuis quelques années, que la région au sud de l'Oued-Djidi a été, à un certain moment, le siège d'une certaine civilisation. M. Leroy, en 1897[1], et moi-même, en 1898[2], avons pu relever des tombeaux par centaines à l'Oued-Saboun, au Djouf, à El-Hamara, à Dridia; un château fort admirablement conservé à l'Oued-Fedouar; de petites villes closes d'une enceinte et percées de rues au Kef-Manellah et à Bou-Guemoula. L'on sait, d'autre part, que jamais les Romains ne se sont établis dans ces parages; il faut donc admettre de toute nécessité que nous sommes là en présence d'une civilisation locale; certains monuments sont contemporains de la domination romaine, certains remontent à une antiquité autrement reculée : c'est à cette seconde catégorie qu'appartient le très remarquable ensemble que j'ai eu la bonne fortune de trouver l'an dernier et d'étudier cette année, dans le *Chaba Naïma*.

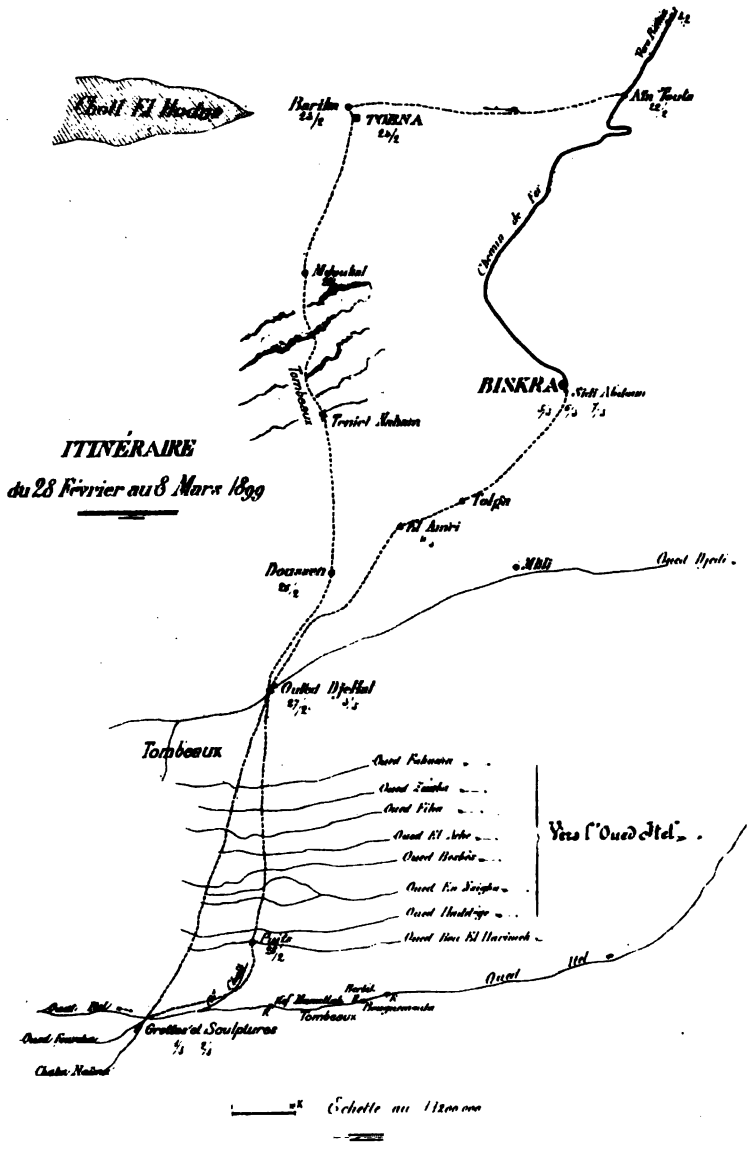
Le *Chaba Naïma* est un des ravins très nombreux que les eaux ont creusés dans le plateau rocheux où serpente l'Oued-Itel. De sa tête à son débouché dans le grand oued, il n'a guère que trois heures de marche, mais la pente en est très rapide, et les eaux sauvages l'ont enfoncé violemment entre deux murailles abruptes hautes de plus de dix mètres.

---

(1) *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions* (10 janvier 1896).

(2) P. Blanchet, *Les villes mortes du Sahara* (*Tour du monde*, 1898); *Bulletin de la Commission de l'Afrique du Nord*, 1899.

Digitized by Google



ITINÉRAIRE

du 28 Février au 8 Mars 1899

Digitized by Google

Digitized by Google

A

Campement du 2 Février dans la Chaba Naïma

Digitized by Google

Digitized by Google

Ces falaises sont formées de bancs superposés de calcaires et de marnes; la résistance des couches étant très inégale, on conçoit qu'il suffise d'une crue pour miner et abattre tout un pan de rocher; aussi bien les éboulis encombrent-ils le lit resserré du ravin, et des parties entières de la falaise ont-elles glissé en avant.

Sur la face apparente des bancs calcaires encore en place, comme sur certains blocs éboulés, et surtout sur les couches dures d'un grand morceau de falaise qu'un glissement a incliné à 45° — qui tôt ou tard s'effritera dans l'Oued, mais que l'on peut encore étudier, sont figurés des traits des animaux et des personnages.

Il y a cinquante ans déjà que l'on signala pour la première fois des gravures analogues : les découvertes de Moghar et de Tiout[1] furent suivies de celles de Barth à Telizarrhen (Fezzan)[2], de Nachtigall dans le Tibesti[3] et du rabbin Mardochée dans le Sous[4]. M. Flamand, tout récemment, au cours de ses recherches sur la frontière marocaine, nous en a fait connaître de très nombreux et très intéressants spécimens[5]. Nous savons, d'autre part, qu'il en existe

(1) Jacquot, *Expédition du général Cavaignac dans le sud algérien* (*L'Illustration*, 3 juillet 1847 et Paris, 1849, gr. 8°.

(2) Barth, *Voyages... etc.*, tr. Ilhier, I, p. 113 et planche.

(3) Nachtigall, *Sahara et Soudan*, tr. Gourdault, I, p. 178.

(4) Duveyrier, *Les sculptures rupestres du Sous* (*Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1876, II).

(5) Flamand, *Notes sur les stations nouvelles ou peu connues de pierres écrites, dessins et inscriptions rupestres* (Académie des Inscriptions, 19 février 1892) et *L'Anthropologie* (avril 1892). — *Notes sur deux pierres écrites provenant d'El-Hadj Mimoun* (Académie des Inscriptions, 16 mars 1897). — *Conférence faite devant le Congrès des Sociétés de Géographie, à Alger* (avril 1899). — *Communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (juillet 1899).

Digitized by Google

à Anaï au sud du Fezzan[1], et dans le Tassili des Azdjer, près du lac Mihero[2]. Mais aucun européen n'ayant encore vu les dernières, nous pouvions admettre jusqu'ici qu'il n'en était que trois groupes à nous connus : celui des Fezzan-Tibesti, celui du Sud-Oranais et celui du Sous. Il faudra maintenant y ajouter celui de l'Oued-Itel.

Les sujets représentés comme les procédés employés sont évidemment à peu près les mêmes dans chacune de ces quatre familles : nous y reviendrons tout à l'heure. Mais les sculptures du *Chaba Naïma* ont ceci de particulier qu'au lieu d'être gravées au hasard sur des roches de falaise ou des cailloux roulés — elles font partie de tout un ensemble architectural — pour autant qu'il y ait une architecture troglodytique.

Dans la falaise, à six mètres environ du fond de l'Oued, à 20, 30 ou 40 mètres l'un de l'autre, et à des niveaux différents, mais toujours au cœur d'une veine calcaire horizontale, s'ouvraient des trous rectangulaires, aux parois soigneusement dressées, et mesurant environ $1^m \times 1^m20$. Chacun d'eux était l'entrée d'un « monument ».

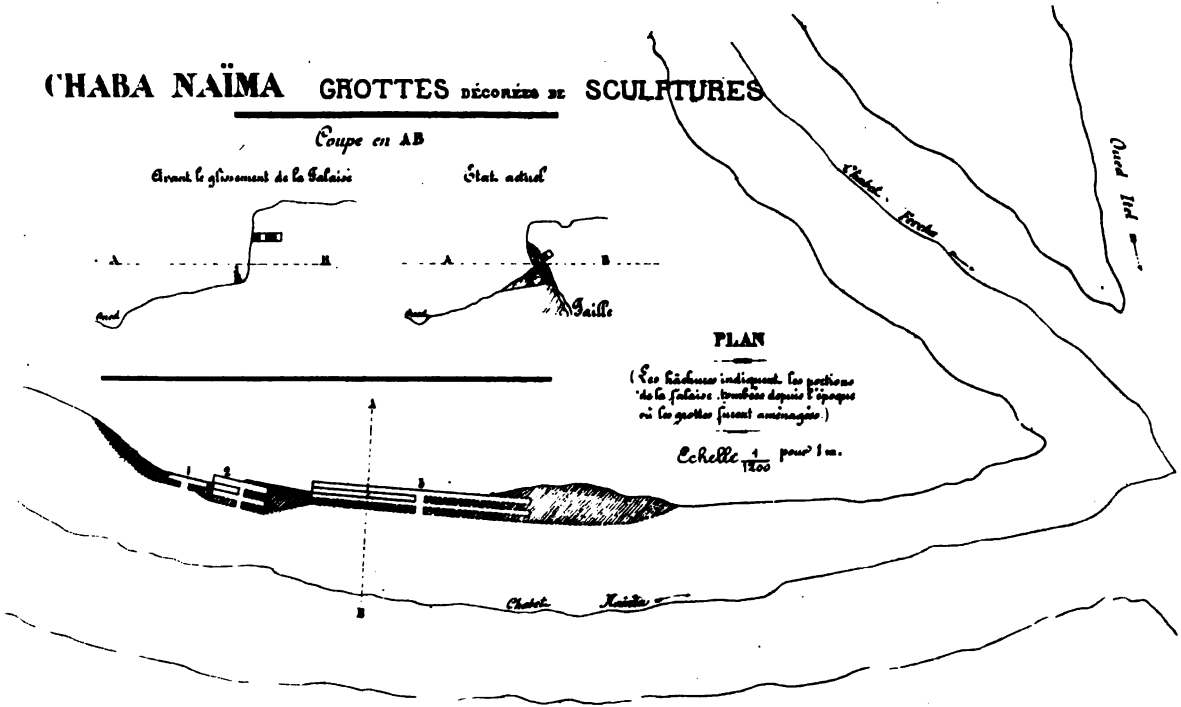
Le corridor d'accès ne mesurait guère plus de 1 mètre à 1^m50. Dès cette profondeur il débouchait au milieu d'une galerie perpendiculaire à sa direction et parallèle par conséquent au front de la falaise : la hauteur moyenne de cette galerie était de 1^m20; sa largeur 0^m85; sa longueur atteignait jusqu'à 17 mètres.

---

(1) Duveyrier, *Les Touareg du Nord*, p. 221.

(2) Foureau, *Mission de 1893-94*, p. 22.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Mais la paroi du fond était, en son milieu, dans le prolongement de la porte d'entrée, percée d'un couloir qui prolongeait celle-ci : à 1 mètre ou 1m50 dans la roche, on trouvait une seconde galerie parallèle et identique à la première. Sans doute, ces galeries parallèles, réunies par un couloir central, pouvaient-elles être en grand nombre; dans l'état actuel des éboulis nous pouvons seulement affirmer qu'il y en avait quelquefois au moins deux.

Le plan de ces grottes mérite d'attirer notre attention : il est très simple sans doute et peut-être a-t-il pu être adopté simultanément en plusieurs pays sans qu'il y ait eu apport de l'un dans l'autre. Je crois pourtant que quelques rapprochements s'imposent : ces galeries parallèles, longues et étroites où l'on pénètre par un corridor perpendiculaire, qui débouche au dehors par un simple trou rectangulaire, nous les retrouvons en d'autres points de l'Afrique : deux grottes de la nécropole de Cyrène, creusées, comme ici, au flanc d'une falaise, présentent six galeries parallèlles et égales[1]; c'est du même principe que semblent dériver certaines parties des hypogées de Thèbes[2], et si, des nécropoles souterraines nous passons aux tombeaux édifiés de main d'homme, nous verrons que dans les tombeaux de Ptolémaïs les architectes grecs de la Cyrénaïque ont fidèlement copié la disposition des grottes funéraires de leurs montagnes[3], que dans les collines artificielles que

(1) Pacho, *Voyage dans la Marmarique et la Cyrenaïque*, pl. XLVIII, lignes 3 et 4.

(2) Maspero, *L'Archéologie Egyptienne*.

(3) Pacho, op. cit., pl. XXXVIII et LXXI.

Digitized by Google

sont les *mastabas* du Haut-Empire, le même couloir étroit donne accès aux mêmes galeries étroites[1], et que, à l'autre extrémité du Maghreb enfin, et à une bien autre époque, c'est essentiellement du même principe que se sont inspirés les constructeurs des *Djedar*, ces constructions bien plus semblables de tout points, avec leur falaise verticale et leur pyramide de couronnement, aux *mastabas* qu'aux pyramides proprement dites[2].

Or, Djedar, Mastabas, grottes de Cyrène et de Thèbes, sont des tombeaux : la dimension de nos galeries où l'on peut tout juste se tenir à genoux, et dont les parois permettent à peine de se retourner, nous indiquent déjà que les grottes du *Chaba Naïma* n'ont jamais dû servir à des vivants : la comparaison avec des monuments de plan identique, épars de la chaîne libyque aux confins du Maroc, nous édifie pleinement, me semble-t-il, sur leur véritable destination, nous sommes ici en présence d'une nécropole identique à celle de Cyrène.

La ressemblance augmente encore à regarder de plus près; les galeries étroites des grottes cyrénaïques sont couvertes de peintures, les chambres obscures des hypogées et des mastabas d'Egypte sont décorées de bas-reliefs, les couloirs étranglés des Djedar présentent de la sculpture décorative et des fresques : c'est également à l'intérieur de ses galeries étroites, obscures, étranglées, également loin de tout œil humain que se déroulent les scènes d'adoration de

---

(1) Maspero, op. cit.

(2) De la Blanchère, *Voyage d'Etudes dans une partie de la Mauritanie Césarienne*, pl. XI, I.

Digitized by Google

B

La Chaba Naïma.

A) Paroi en place de la grotte n° 1. — B) Bloc détaché de la grotte n° 2.

Digitized by Google

Digitized by Google

La Chaba Naïma.

A) Entrée de la galerie intacte de la grotte n° 3. — B) Fragment de la grotte n° 2.

Digitized by Google

Digitized by Google

chasse et de guerre que des artistes libyens gravèrent, il y a bien des siècles, sur les rochers du *Chaba Naïma.*

*
* *

Ces dessins sont, ainsi que nous le disions tout à l'heure, en parenté étroite avec ceux du Sous, du Sud-Oranais, du Fezzan et du Tibesti. Mais ceux-ci présentent de l'un à l'autre des différences assez marquantes, et ceux que nous étudions sont, à leur tour, assez caractérisés pour former un groupe nouveau.

Les sculptures relevées par Barth[1] à Télizarrhen représentent des ânes, des chevaux, des bœufs surtout en grand nombre, dont certains portent un collier, et deux êtres fantastiques qui ont, sur un corps d'homme, l'un une tête d'oiseau, l'autre une tête d'antilope. Barth y a vu, avec beaucoup de vraisemblance, deux divinités; il est prudent de ne pas le suivre plus loin dans les interprétations trop précises que lui suggéra Movers.

L'une de ces divinités semble vêtue d'une peau de bête dont la queue vient battre ses mollets. Elle est armée d'un arc et d'une flèche, l'autre tient à la main un objet ovale ou Barth a cru reconnaître un second arc, mais où l'on pourrait plutôt voir un bouclier.

Barth fut frappé de l' « apparence égyptienne » de ces sculptures, mais n'osa cependant leur attribuer franchement cette origine : peut-être eût-il été plus affirmatif, s'il eût connu les monuments libyco-égyp-

(1) Barth, loc. cit.

Digitized by Google

tiens que Duveyrier devait trouver dans les ruines de Bordj-Tasko, à Ghadamès, c'est-à-dire deux cents kilomètres encore plus loin de l'Egypte.

Il y note enfin de nombreuses inscriptions en caractères tefinagh.

Nachtigall[1], sur les roches de l'Ennéri Oudeno, un jour, au sud du Val Bardaï, a trouvé la même faune : ce sont essentiellement des bœufs aux cornes recourbées en avant — les célèbres bœufs garamantiques d'Hérodote; certains portent le bât soudanais; tous ont autour des cornes une longe que tire une main invisible. Un guerrier, enfin, est armé de la lance à croisette qu'ont conservé les Tibbous, et d'un bouclier ovale décoré d'une croix.

Duveyrier n'a pas rencontré de gravures analogues mais on lui a décrit avec soin celles qui se trouvent à Anaï, sur la route de Djerma au pays d'Aïr : elles représenteraient des chariots avec roues, traînés par des bœufs à bosses[2].

A l'autre extrémité de l'Afrique septentrionale, le rabbin Mardochée a découvert et estampé soixante-huit tableaux rupestres, dont trente-quatre furent retenus comme intéressants par Duveyrier qui les publia dans le *Bulletin de la Société de Géographie*[3] : ils proviennent tous de la région située entre 27°45' et 29°15' larg. Nord, 11°30' et 13°15' long. Ouest de Paris, c'est-à-dire de la région la plus méridionale du Sud-Marocain : de certains d'entre eux aux pays nègres, il y a à peine quinze jours de mar-

(1) Nachtigall, loc. cit.

(2) Duveyrier, *Les Touaregs du Nord*, p. 221.

(3) Duveyrier, *Les sculptures rupestres du Sous*, B S G, 1876, II.

Digitized by Google

L'Hécate Libyenne (d'après un bloc de la grotte n° 2).

Digitized by Google

Digitized by Google

che et, il y a seulement trois siècles, de puissants royaumes noirs occupaient encore la moitié de cet intervalle.

La faune, l'armement, tout distingue ce nouveau groupe des monuments du groupe oriental : le cheval subsiste; mais le bœuf et l'âne ont disparu; la girafe, le rhinocéros apparaissent — et l'éléphant figure en troupes nombreuses.

Les guerriers sont armés du bouclier rectangulaire des Touareg, et d'une épée singulière, identique de tous points à l'épée de bois (amodaga) des Guanches Canariotes. Aux caractères tefinagh se mêlent, dans les inscriptions, des signes bizarres encore inexpliqués.

Duveyrier comparant les estampages de Mardochée aux croquis de Barth, notait de nombreuses ressemblances — et de nombreuses différences — et il attribuait les tableaux du Sous à un peuple nègre, les Kadjaga, parents des Mandingues Wankoré, dont l'empire se serait étendu jusqu'au vingt-quatrième degré de latitude Nord et qui seraient, dit-il, les Ethiopiens Daubles des anciens.

Entre ces deux groupes extrêmes, les gravures du Sud-Oranais établissent une transition.

On en trouva d'abord à Moghar et à Tiout[1], puis à Hadjar Mehisseret, à El-Hadjar Khanga, à El-Hadj Mimoun et en vingt autres endroits. Signalées dès 1847, elles furent étudiées à nouveau, en 1882, par M. le docteur Hamy[2], en 1883, par M. le docteur

---

(1) Jacquot, op. cit.

(2) Hamy, *Notes sur les figures et inscriptions gravées dans la roche à El-Hadj Mimoun, près Figuig (Revue d'Ethnographie,* (avril 1882).

Digitized by Google

Armieux[1], en 1889, par M. Bonnet[2], en 1892, 1897 et 1899, par M. Flamand[3] qui en a fait au cours de ses excursions sur la frontière marocaine, une très remarquable collection.

M. le docteur Hamy a très heureusement précisé l'âge relatif des diverses gravures de ce groupe : il a montré qu'il y avait là des inscriptions arabes d'âge récent, des inscriptions tefinagh à peine plus anciennes, des inscriptions libyques archaïques, des scènes de chasse fort mal dessinées où figure la faune actuelle du Sahara : autruche, outarde, vipère à cornes et que l'on doit faire remonter au début de notre moyen-âge; enfin, bien antérieur à tout cela, en leur dessin large et ferme, des gravures analogues aux sculptures du Fezzan et du Sous.

M. Bonnet a montré qu'à chacune de ces périodes correspondaient des procédés différents : les anciens habitants du Sahara gravaient d'un trait continu, profondément entaillé dans la roche; les Berbers d'il y a dix siècles faisaient éclater la pierre en un point, puis en un autre et ainsi de suite, très superficiellement. Par des râclages il réunissaient les trous ainsi formés; ils dessinaient, pour ainsi dire, en pointillé.

M. Flamand, étudiant les plus anciens de ces tableaux, a cru, par l'examen microscopique de leurs patines et de la carapace calcaire qui les recouvre, pouvoir préciser leur âge; il y voit des œuvres de la

---

(1) Armieux, *Les dessins sur roches, à Moghar, dans le Sud-Oranais (Bulletin de la Société de Géographie de Toulouse*, 1883, II).

(2) Bonnet, *Les gravures sur roche du Sud-Oranais (Revue d'Ethnographie*, 1889).

(3) Flamand, op. cit.

Digitized by Google

période « quartenaire récente, néolithique et submagdalénienne[1] ».

La faune de ces tableaux anciens est intermédiaire entre celle du Fezzan et celle du Sous : l'éléphant y figure, ainsi que le rhinocéros et la girafe; mais le bœuf s'y voit également. Le bubale, l'antilope gnou, le lion y sont caractéristiques.

Les hommes sont nus avec une couronne de plumes sur la tête; les femmes ont une ceinture, quelquefois une tunique à manches pendantes, une d'elles porte un bracelet orné de pendeloques.

Les guerriers sont armés d'arcs et de flèches; M. Flamand croit reconnaître en leurs mains des haches de pierre; le fait est possible : les raisons cependant qu'il invoque et l'exemple surtout qu'il choisit ne me permettent pas, on le verra plus loin, de souscrire sans réserve à cette interprétation.

Certains personnages sont en adoration, les bras levés; certains honorent une divinité en l'ombrageant d'une grande plume. Le geste exactement des bas-reliefs de Bordj-Tasko, le grand dieu du pays, est le bélier : il semble que nous soyons ici à la source même du culte de Jupiter Ammon : la légende du Dionysos Libyen, fondateur du temple de l'Oasis[2], n'y contredit pas, et certains epgptologues concluent aujourd'hui en faveur de cette origine[3].

Tels sont les trois groupes aujourd'hui connus de sculptures rupestres. Quels sont les caractéristiques du groupe nouveau que j'étudie ici?

---

(1) Flamand, *Conférence au Congrès d'Alger* (avril 1890).

(2) Diodore.

(3) Lefébure.

Digitized by Google

La faune du Chaba Naïma n'a pas les animaux Sous, ni l'éléphant, ni le rhinocéros, ni la gira mais elle réunit — ainsi que doit le faire suppo sa situation géographique — ceux de l'Oranais ceux du Fezzan, le gnou et le lion d'une part, l'à et le bœuf d'autre part.

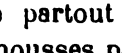
Le bœuf, comme à Telizarrhen et à Anaï, est domestique; presque partout il porte une sorte housse. Une de ces housses porte en un coin quat caractères libyques : je n'oserais y voir, à la pla où nous brodons des initiales, le nom d'un propri taire, il est cependant certain que les lettres fo corps avec la housse et que le même bœuf po d'ailleurs un signe irrécusable de propriété : quat caractères, marqués au feu sans doute, sur le cou Le gnou est représenté lui aussi avec une selle une couverture.

Le costume est ici, comme à Telizarrhen, for d'une peau de bête jetée sur les épaules et la poitri

L'armement, très nouveau, comporte une lan un sabre et un bouclier. Le sabre est long et min fortement recourbé à sa partie inférieure : c'est u arme analogue à la faucille de guerre des Egyptiens identique à la *falx* que les artistes grecs placent a

---

(1) Les caractères tracés sur la housse sont les suivants :



qui peuvent se lire S S R Q

Les caractères imprimés sur le cou de l'animal sont les suivants :

(2) Maindron, *Les armes*.

Digitized by Google

la estampages de Mr. Blanchet
croquis de Mr. de Fontanes.

Digitized by Google

Digitized by Google

mains de Persée; compliquée d'un hameçon dorsal, elle fut jadis la harpe de Saturne, et reste jusqu'à nos jours l'arme nationale des Touareg. Le bouclier n'est ni oblong ni ovale, il figure à peu près une ellipse creusée latéralement de deux larges échancrures : on ne peut le comparer qu'au bouclier béotien qui figure sur les monnaies de Thèbes, mais la comparaison est bonne et la ressemblance absolue.

Enfin, l'adoration s'adresse non plus aux divinités hybrides de Telizarrhen, non plus au bélier de l'Oranais, mais à une déesse féminine représentée dans la pose obscène de Baubo et à une triade masculine.

Si nous reprenons les traits caractérisques des quatre groupes rupestres nous pourrons donc dresser le tableau suivant :

Digitized by Google

	SOUS	ORANAIS	CHABA NAÏMA	TELIZARRHEN	ANAÏ	TIBESTI
Faune.....	Rhinocéros, éléphant, girafe, cheval.	Rhinocéros, éléphant, girafe, cheval, bubale, gnou, lion, bœuf.	Lion, gnou domestiqué, bœuf domestiqué, âne.	Bœuf domestiqué, âne, cheval.	Bœuf domestiqué.	Bœuf domestiqué.
Costume.....	?	Hommes : rien ou un pagne. Femmes : ceinture ou tuniques à manches flottantes.	Une peau de bête	Une peau de bête	?	?
Armement...	Bouclier oblong, épée canariote (? Duveyrier).	Arc et flèches.	Bouclier béotien, lance, sabre recourbé.	Bouclier ovale, arc et flèches.	?	Bouclier ovale, lance.
Divinités.....	?	Le bélier, déesse dans la pose de Baubo.	Déesse dans la pose de Baubo et trois dieux.	Dieux à têtes d'animaux.	?	?
Observations, attributions, etc.	Œuvre de pleuplades soudaniennes (Duveyrier.			Apparence égyptienne frappante (Barth).		

Digitized by Google

Ces différences doivent-elles suffire à nous faire croire que les œuvres où on les constate sont dues à quatre races différentes — je ne le crois pas : voici longtemps, en premier lieu, que l'on a remarqué que ces sculptures se retrouvent de l'Atlantique au Nil, partout où s'établit la race berbère, et, d'autre part, il n'est pas vraisemblable que quatre races différentes aient produit des œuvres aussi voisines par le style, les qualités et les défauts du dessin, les erreurs mêmes ou les négligences des artistes, il serait vraiment extraordinaire que quatre peuples sahariens, sans liens de races, eussent adopté simultanément cet étrange parti-pris par lequel bœufs, ânes ou chevaux, l'immense majorité des quadrupèdes dessinés sur les roches du grand désert, n'ont pas de pieds.

Mais, s'il faut, à mon sens, reconnaître en toutes ces sépultures l'œuvre d'une même race — noire et « garamantique » pour Duveyrier — beaucoup plus probablement blanche et berbère, il faut aussi constater les profondes différences qui en séparent les divers groupes et rien ne peut nous les faire mieux sentir que l'étude des divinités figurées dans les tombes du Chaba Naïma.

*
* *

C'est dans le tombeau le mieux conservé — il garde intactes vingt-cinq mètres de sculptures — que nous pourrons regarder de plus près hommes et dieux et nous faire d'eux une idée plus précise.

La partie centrale du panneau du fond[1] est occu-

(1) Il suffira, nous semble-t-il, de jeter les yeux sur la planche IV pour se rendre compte qu'après une première décoration, exécutée d'ensemble par des gens qui voulaient représenter sur les parois du tombeau du

Digitized by Google

pée par une double scène d'adoration. Devant une divinité féminine, largement étalée dans le geste obscène de Baubo, un homme lève les deux bras et semble fléchir le genou. Devant, trois divinités masculines, debout, un second personnage fait le même geste d'adoration. Ces trois divinités sont représentées de face, le bras droit pendant le long du corps, le bras gauche plié, la main à hauteur de l'épaule. Le dieu de gauche et celui du centre tiennent dans la main levée un objet de forme ovale très nettement dessiné, couvert de stries horizontales chez le premier, de stries convergentes chez le second. Celui de droite élève simplement la main ouverte et vide. Les deux premiers portent une peau de bête dont une partie retombe sur leur poitrine. Le troisième a la poitrine nue. La taille respective des divinités et des adorants, le geste des uns et des autres, les emblèmes

---

Chaba Naïma — comme sur les parois des grottes de Cyrène et des monuments égyptiens — les scènes principales de l'existence du défunt, de nombreux dessins furent surajoutés, se mêlèrent aux premiers, les coupèrent de ci, de là, et finirent par donner à la paroi du rocher l'aspect chaotique qu'elle offre aujourd'hui ; il me semble certain que la décoration primitive comportait à gauche l'adoration d'Hécate Baubo (voir plus loin) au centre l'adoration de la Triade masculine ; à droite, au registre supérieur, un défilé d'animaux domestiques ; au registre inférieur, le mort revêtu de ses armes, l'épaule droite reculée pour frapper de la lance ; le bouclier au bras gauche, le glaive pendant à la ceinture ; les deux bœufs qui sont dessinés au travers des divinités extrêmes sont, à mon sens, des superfétations ainsi que les multiples petits animaux qui sont semés entre eux, et que les ébauches inachevées qui embrouillent à l'extrémité droite du panneau le troupeau de petit bétail qui, originairement, marchait en tête des bœufs domestiques.

La déesse Hécate Baubo a fort souffert ; mais sur le panneau opposé, juste à la même place, un second exemplaire permet d'en restituer exactement le dessin : une roche détachée de la grotte n° 2 (voir planche III et V) porte enfin, une Baubo incontestable et parfaitement dessinée, son exposition au grand jour a permis d'en donner une reproduction photographique.

Ce m'est un devoir strict de remercier ici très vivement M. de Fontanes, artiste peintre, qui a bien voulu m'accompagner au Chaba Naïma et dont les croquis, pris sous la pluie avec un soin extrême et un remarquable souci de l'exactitude m'ont été, pour toutes les parties que je n'ai pu estamper, singulièrement précieux.

Digitized by Google

que certains des premiers tiennent entre leurs mains établissent clairement qu'il s'agit d'une représentation religieuse.

M. Flamand a trouvé dans l'Oranais un personnage ainsi représenté, la main gauche levée à hauteur de l'épaule tenant un objet ovoïde : il y a vu un guerrier brandissant une hache de pierre et fonde sa démonstration sur ce fait qu'une hache de ce genre a été trouvée dans les décombres, au pied du rocher qui portait ces dessins. Le rapprochement n'est peut-être pas tout à fait probant, car rien ne nous force d'établir une liaison entre le sujet d'un tableau et un objet trouvé dans les environs. Enfin, l'objet ovoïde dont il s'agit est tenu la pointe en bas; le tranchant de l'arme menacerait le ciel, ce n'est pas généralement de la sorte qu'on empoigne une hache.

Tout s'explique au contraire fort bien si l'on adopte notre explication : nous sommes en présence d'un groupe religieux composé de quatre personnages : une déesse féminine de la fécondité et trois divinités masculines, dont deux à peu près semblables ainsi qu'en fait foi leur costume et l'objet à peu près semblable qu'elles tiennent dans la main gauche.

Notre déesse féminine de la fécondité a la pose classique de Baubo : l'on sait comment, à une époque relativement récente, Baubo s'introduisit à Eleusis : elle y vint simplement renforcer d'un geste obscène les plaisanteries par lesquelles Iambé tachait de dissiper la douleur de Déméter : mais nous savons à quelles humbles fortunes furent réduites dans l'Olympe classique, les grandes Divinités Primitives : Baubo ne joua plus à Eleusis qu'un rôle épisodique et insignifiant, mais elle avait été bien autre chose —

Digitized by Google

ou plutôt — car il convient, en matière d'histoire religieuse, de s'attacher aux formes, aux rites, aux représentations figurées plus qu'aux dogmes et aux interprétations — la forme sous laquelle elle y figurait avait eu, jadis, une autre importance : elle avait, pendant des siècles, représenté, en un symbole brutal qui nous choque, mais qui à tous les peuples sauvages parut naturel — et divin — la force qui crée et constamment reproduit.

C'est pour cela qu'une petite place lui fut réservée dans le culte de Déméter, autre divinité primitive, plus hellénisée, mais également divinité chtonienne et productive.

C'est pour cela qu'on l'adorait en Egypte, ou par milliers l'on a retrouvé ses images, où chaque année un million d'hommes se rendait à Bubaste pour ses fêtes, tandis qu'à chaque étape du pèlerinage, les femmes relevaient leurs vêtements et répétaient le geste sacramentel et mystérieux[1] : car Baubo, le « crapaud femelle » des poètes grecs, ne faisait qu'un avec la grande déesse, la grenouille aux œufs innombrables, aux membres étalés, Heket[2].

Les orphiques, plus tard, respectaient cette confusion; dans l'hymne à Hécate, Hécate et Baubo ne sont qu'une seule et même personne[3]; nous sommes loin, on le voit, de l'insignifiant personnage d'Eleusis.

Or, c'est bien Hécate que nous avons ici devant nous : chaque peuple étranger avait, en Egypte, un

---

(1) Hérodote, II, 60.

(2) Lenormant, *Dictionnaire des antiquités de Daremberg et Saglio*, s. v. Baubo.

(3) Miller, *Mélanges de littérature grecque*, p. 460.

Digitized by Google

dieu tutélaire, traduction égyptienne d'une divinité nationale : la divinité tutélaire des Libyens d'Egypte était Hécate[1] : nous ignorions encore l'Hécate Libyenne : nous saurons désormais qu'on l'adorait sous la forme d'Hécate-Baubo, déesse de la fécondité.

Les trois personnages masculins appartiennent à un culte analogue : je n'oserais déterminer d'une façon absolue l'attribut ovale des deux premiers; je crois cependant que l'on peut observer qu'en Egypte c'est son symbole personnel que tient ainsi, dans la main gauche levée, toute divinité, que l'œuf — source mystérieuse de vie — était parmi les symboles religieux les plus respectés de l'ancienne Egypte[2] et que les Touareg, aujourd'hui encore, s'abstiennent, par un scrupule religieux qui n'a rien à voir avec les prescriptions de l'Islam mais qui doit remonter à des croyances antérieures, de manger des œufs[3] : nous conclurions assez volontiers que les deux objets représentés aux mains de nos deux divinités sont des œufs; les ornements différents dont ils sont recouverts peuvent être des dessins analogues à ceux qui recouvrent les œufs d'autruche trouvés dans les nécropoles puniques ou à ceux que les dieux égyptiens peignent sur les fruits de l'arbre de vie[4].

Notre troisième dieu élève seulement une main ouverte et vide; il est dépouillé de tout vêtement, à l'inverse des deux premiers.

---

(1) Lefébure.

(2) Lefébure, *L'Œuf dans la Religion Egyptienne (Revue de l'histoire des Religions)*.

(3) Duveyrier, *Les Touaregs du Nord*. — Cf. Lefébure, op. cit.

(4) Lenormant, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*.

Digitized by Google

Pouvons-nous aller plus loin? Y a-t-il dans le monde antique quelque groupement de divinités par lequel nous puissions tenter d'expliquer tout cela?

C'est tout naturellement du côté des mystères qu'il conviendra de chercher, c'est là seulement que se conservèrent — tant bien que mal — les cultes primitifs des divinités chtoniennes.

Or, Baubo, tout à l'heure, nous introduisait à Eleusis : sans doute, elle n'y tient plus la place principale, mais Déméter est, elle aussi, une divinité féminine, chtonienne et productive : elle a pris au cours des âges une chasteté inattendue : son culte n'en renferme pas moins des vestiges certains de cérémonies phalliques[1]; l'acte de Baubo lui-même faisait partie du drame sacré[2] et il semble bien qu'à Hermione, le culte de Déméter comportât des cérémonies et des emblêmes dont la vue était jalousement interdite aux jeunes yeux[3] : Déméter, en sa forme la plus antique, ne dut pas être très différente de l'Hécate égyptienne, source de toute vie.

Mais existe-t-il, dans la légende de Déméter, une triade masculine que nous puissions rapprocher de la notre? Dans la légende classique de Déméter, non. Dans sa forme archeïque et pélagienne, oui : là, Déméter est associée à un triple dieu : le Zeus Triopos qui représente à la fois Zeus, Poseidôn et Hadès[4].

---

(1) Lenormant, *Dict. des ant.*, s. v. Cérés.

(2) Clém. Alex. Protrept, II, p. 17.

(3) Pausanias, II, 35, 3-7.

(4) Lenormant, loc. cit.

Digitized by Google

Une déesse féminine de la fécondité et une triade masculine, le culte de Déméter nous offre donc quelque chose d'analogue à ce que nous avons ici : l'analogie est lâche : rien ne nous permet de donner à l'un ou à l'autre de nos dieux le nom de Zeus ou d'Hadès — et la triade pélagienne expliquerait mal pourquoi deux de nos personnages sur trois sont identiques et le troisième différent : il faut chercher ailleurs, mais dans la même direction.

Lemnos et Samothrace nous offriront mieux qu'Eleusis.

On adorait, à Lemnos, Cabiro, la déesse mère, et une triade masculine composée d'Héphestos, son époux, d'Alcon et d'Eurymédon, ses fils jumeaux. On adorait, à Samothrace, la déesse mère et les trois Cabires, frères ennemis disait la légende : deux d'entre eux s'étaient entendus pour tuer le troisième. Mais la triade tout entière était l'objet du culte de Samothrace, tandis que l'on adorait en Italie sous le nom de Dioscures les seuls Cabires survivants. On sait que les Dioscures étaient nés d'un œuf, ce qui n'est pas sans rapport avec nos sculptures.

Une déesse mère de la fécondité, trois divinités masculines dont deux identiques, voilà exactement ce que nous trouvons sur les rochers du Chaba Naïma, et pour mieux asseoir notre conviction, nous rappelerons Nonnius pour apprendre que la mère des Cabires porte le nom d'Hécate[1]. Il semble bien que nous soyons ici en présence d'un culte analogue aux cultes de l'Archipel.

---

(1) Nonnius, xxx, 45.

Digitized by Google

Mais une objection se présente : Hérodote nous a laissé quelques lignes sur les divinités de la Libye : or, pour lui, la déesse des riverains du Triton ne s'appelle pas Hécate, mais Athéna, « l'Athéna libyenne que l'on honore en revêtant d'un casque corinthien et d'armes grecques la plus belle des vierges, cependant que le peuple partagé en deux camps, se bat à coup de pierres[1] ».

Il y a loin, sans doute, d'Hécate-Baubo à Pallas Athéna : mais il y a beaucoup plus près d'Hécate-Baubo à Astarté et tout nous fait croire qu'Athéna est ici, par erreur, pour Astarté.

Tout d'abord, la confusion est possible : « En Arcadie, Aphrodite et Athéna s'accompagnent constamment et portent les mêmes surnoms... Les Chypriotes, voulant traduire *Anat Oz Hayin,* choisirent précisément *Athéna Soteira*... En Italie, dans la presqu'île de Calabre, l'*Arx Minervae*, construite par les Crétois, s'élève au-dessus du λιμην Αφροδιτης[2] ».

La confusion était même presque inévitable : l'Astarté orientale est armée; elle tient la lance, le carquois la haste, le trophée, la hache et le bouclier — et les monnaies d'Evagoras II nous montrent des *Athéna casquées* qui ne sont que des Astartés guerrières, avec le lion, le cheval, la croix ansée, l'étoile... et leurs autres attributs[3].

Hérodote, entendant parler d'une déesse armée, l'a appelée Athéna, comme le savant éditeur de ces monnaies.

---

(1) Hérodote.

(2) Bérard, *De l'origine des cultes arcadiens*, p. 150.

(3) Bérard, op. cit., p. 118.

Digitized by Google

Mais le dernier trait de sa description achève de nous fixer : on honore la déesse du Triton par une lithobolie; or, c'est là une cérémonie des cultes apparentés à ceux de Déméter la Productrice, comme ceux par exemple des deux vierges crétoises, Damia et Auxésia[1].

Le texte d'Hérodote, loin de nous arrêter, nous fournit donc une preuve nouvelle de la parenté des cultes du Triton et des mystères de l'Hellade.

Mais cette ressemblance ne suffit pas, il faut encore que l'histoire nous permette d'indiquer, hypothétiquement tout au moins, comment les cultes de l'Archipel peuvent se trouver chez les Garamantes.

L'on peut invoquer trois explications : les esprits audacieux, frappés des relations constantes que les mythes signalent entre la Libye et la Crète, rappelleront qu'Ammon, d'après les légendes africaines, se réfugia en Crète[2] pour fuir les embuches des Titans où l'on a proposé de voir de proches parents du Triton[3] — que Poseidôn lui aussi, passait pour être venu de Libye[4] — qu'on adorait à Argos, dans un *Campus Libyen*, une Déméter Libyque[5] — que Cadmos, petit-fils de Libye apporta l'alphabet en Grèce — et que M. Evans a constaté la ressemblance de certains caractères berbères à ceux de l'alphabet

(1) Lenormant, loc. cit.

(2) Bérard, op. cit. p. 144.

(3) Bérard, op. cit., p. 231.

(4) Hérodote.

(5) Lenormant, loc. cit.

Digitized by Google

créto-égéen[1]. Ils chercheront dans la région de l'Atlas une des sources de la civilisation hellénique : nous les laisserons à leur audace, car si l'état actuel de notre ignorance en ces matières ne nous permet pas de nier, elle nous interdit également d'affirmer.

Otfried Muller nous fournira une autre explication : il nous dira que les cultes d'Eleusis, de Thèbes, de Lemnos et de Samothrace appartiennent à une même religion et sans doute à un même peuple, qu'il y a un lien intime entre le culte des Cabires et celui de Cadmus, que le culte cabirique dut avoir Thèbes pour foyer de propagation[2] et que son extension dans la Méditerranée semble avoir été intimement liée aux courses des Pélages originaires de Béotie. Nous remarquerons ici que c'est précisément du bouclier « béotien »[3] qu'est armé le guerrier du Chaba Naïma. Nous lisons encore dans Otfried Muller : « On peut poser en fait que partout où l'on voit le culte cabirique établi, il suppose la présence des Pélages, et plus particulièrement des Pélages Tyrrhéniens ». Nous nous rappelerons que les Pélages Tyrrhéniens ont fréquenté le bassin occidental comme le bassin oriental de la Méditerranée qu'ils ont transmis aux Etrusques le culte des Cabires, que les Pélages se sont, aux termes des vieilles légendes, établis en Sardaigne comme en Italie, et que, par conséquent, il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'ils eussent également dé-

---

(1) Evans, *Journal for hellene studies*.

(2) Otfried Muller, *Prolegomena zu einer wissenschaftlichen, Mythologie*, p. 146.

(3) « ne se rencontre pas hors de la Béotie » (Saglio, *Dictionnaire des antiquités*, s. v. *Bœticum fœdus*. — « ne se trouve hors de la Béotie que dans quelques circonstances exceptionnelles. » Albert, ibid., s. v. *Clipeus*.

Digitized by Google

barqué sur les côtes d'Afrique : ici, les documents égyptiens viendront à notre aide : ce sont, disent les inscriptions de Karnak, les Toursha, Tyrsènes ou Tyrrhéniens, qui, avec leurs femmes et leurs enfants, en grande migration, sont venus de la mer au pays de Libye et ont soulevé les tribus africaines que l'armée de Min Phtah arrêta seulement à la Hari Schebs, dans les plaines du Delta[1].

L'explication « par les Pélages » rend très heureusement compte de toutes choses.

Si, cependant, l'on se défiait d'un système vieilli sur les « migrations des Pélages » et leurs « origines béotiennes » une autre voie s'ouvrirait devant nous.

M. Bérard a cru pouvoir démontrer l'origine phénicienne des cultes arcadiens — autant vaut dire des cultes primitifs de la Grèce car il a lui-même fait remarquer l'impossibilité où l'on se trouve de séparer les légendes arcadiennes des légendes béotiennes.

Si les cultes de l'Archipel sont d'origine phénicienne, rien d'étonnant que nous les retrouvions sur les bords de la petite Syrthe, entre les autels des Philènes et Carthage; qui plus est, nous *devons* y retrouver le culte d'Astarté Productrice : « partout où pénétra l'Astarté Phénicienne, nous retrouvons la déesse Tritonis... La légende d'Athéna Tritonis était ainsi localisée par les Béotiens autour d'une source dont sortait le fleuve Triton... Les Crétois avaient le même fleuve Triton, avec la même légende attribuée à sa source : ... en Afrique, le lac Tritonis contenait une île de l'Astre, *Hesperia, Dilbat*, avec un temple

(1) Lenormant, op. cit.

Digitized by Google

d'Aphrodite Astarté[1] ». Il suffirait d'un peu d'imagination pour retrouver dans le nom que porte aujourd'hui le ravin où se creusent nos grottes, le nom à peine déformé de la déesse Toute Bonne et Toute Belle, Na'ama, נעמה نعمة [2]

La même hypothèse expliquerait tout aussi bien l'armement de notre guerrier : si, dans l'Hellade, les Béotiens à peu près seuls employèrent le bouclier à double échancrure, c'était une arme fréquente dans le monde oriental, et que les bas-reliefs égyptiens nous montrent aux mains des Khétas[3], comme les monnaies de Gabala aux mains d'Astarté elle-même[4].

L'explication « par les Phéniciens » est donc également acceptable.

Quoiqu'il en soit, et quelle origine que l'on veuille reconnaître aux cultes de l'Archipel, nous osons, sans trop nous avancer, affirmer que nous pouvons par ces cultes expliquer le monument que nous étudions et que rien, dans ce que nous savons des origines méditerranéennes, ne s'oppose à ce que nous voyons dans les sculptures du Chaba Naïma une réplique grossière des monuments de Lemnos et de Samothrace.

Il en devait d'ailleurs être ainsi : ni dans le Sous, ni dans l'Oranais, ni dans le Fezzan, ni dans le Tibesti, nous n'avons trouvé trace du culte qui nous occupe ici : nous avons en revanche noté dans les

---

(1) Bérard, op. cit., p. 213.

(2) Id. p. 134.

(3) Lenormant, op. cit.

(4) Layard, *Culte de Vénus*, pl. v, n° 5.

Digitized by Google

gravures de Telizarrhen, les plus rapprochées de l'Egypte, une réelle influence égyptienne, et Duveyrier a cru retrouver la main d'un peuple nègre dans les monuments du Sous : chaque fraction de la race berbère a subi l'influence de ses voisins plus civilisés : les riverains du lac Triton devaient subir l'influence des peuples de la mer.

Si l'on doit accepter les conclusions des géologues sur l'âge de ces dessins, cette influence se serait exercée bien des siècles avant l'âge héroïque lui-même : c'est, à mon sens, ce qui ferait l'intérêt d'un monument qui répondrait alors au désideratum exprimé par M. Perrot, au Congrès de Carthage, en 1896 : « Nous n'avons encore, disait-il, aucun monument qui nous permette d'affirmer qu'il y eût des relations entre l'Afrique du Nord et la Grèce antéhomérique ». Ce que furent ces relations, en quel sens elles s'exercèrent, par l'intermédiaire de quel peuple elles eurent lieu, nous n'en savons rien. Mais les monuments du Chaba Naïma semblent bien indiquer qu'il y en eût.

P. BLANCHET.

Digitized by Google

INSCRIPTIONS INÉDITES

DE LA PROVINCE DE CONSTANTINE

POUR L'ANNÉE 1899

PAR

CH. VARS,

ADJOINT AU MAIRE,

VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE CONSTANTINE

CONSTANTINE *(Cirta)*

Les travaux de déblaiement du Coudiat-Aty ont mis au jour, cette année encore, un certain nombre d'épitaphes.

La plupart sont banales et sollicitent à peine l'attention. Quelques-unes pourtant ajoutent de bons numéros à l'épigraphie cirtéenne.

Nous allons les éditer dans l'ordre chronologique de leur découverte.

N° 218

Stèle en calcaire rouge, forme caisson, trouvée près de l'Orphelinat d'Alsace-Lorraine. L'inscription n'est pas, comme à l'ordinaire, sur l'un des deux bouts, mais dans un panneau taillé dans le sens de la longueur de la pierre et formant saillie avec l'échine du caisson.

Digitized by Google

Hauteur de la pierre, 0m50; longueur, 0m77; épaisseur, 0m42. Hauteur des lettres, 0m03.

MEMORIAE
IVLIVS FELI
CIANVS VA XXV
CHAEREMON
5 AVG N̄ PATER FI
LIOINNOCENTISSIMO

Memoriae. Julius Felicianus v(ixit) a(nnis) viginti et quinque. Chaeremon, Aug(usti) n(ostri) [*servus*], *pater, filio innocentissimo.*

« Souvenir! Julius Felicianus a vécu vingt-cinq ans. *Chaeremon* le père, de la *familia* d'Auguste, à son fils très vertueux. »

L'auteur de cette épitaphe, *Chaeremon,* de la *familia* d'Auguste, était un étranger venu de Grèce en Afrique pour y remplir une des fonctions subalternes de l'administration impériale. Aussi ce nom ne devint-il pas familier à Cirta, où nous le trouvons pour la première fois.

N° 219

Stèle en calcaire bleu, de même forme que la précédente, sauf que le cadre à inscription, au lieu d'être taillé par le bas dans la pierre, forme tout entier saillie au-dessus de la voussure.

Hauteur de la pierre, 0m53; longueur, 0m76; épaisseur, 0m42. Hauteur des lettres, 0m045.

D M S
PONPEIA *(sic)*
FESTIVA
VA LV
5 H S E

Digitized by Google

D(is) M(anibus) S(acrum). Po[m]peia Festiva v(ixit) a(nnis) quinquaginta et quinque. H(ic) s(ita) e(st).

« Consacré aux dieux mânes! *Pompeia Festiva* a vécu cinquante-cinq ans. Elle repose ici.

Les *Pompeii* et les *Pompeiae* étaient fort nombreux à Constantine. On en comptait de nombreux représentants dans toutes les classes de la population, si on s'en rapporte aux pierres tumulaires qui les mentionnent, et dont les unes sont fort soignées et luxueuses, tandis que d'autres sont de la plus humble grossièreté.

N° 220

Belle stèle, de facture soignée, trouvée bloquée dans une vieille maçonnerie et écornée au bas du côté droit.

Le fronton est décoré, au centre, d'une rosace dans un demi-cercle et se termine, à chaque coin, par une acrotère en volute. Les panneaux latéraux portent, en bas-relief, une belle guirlande.

Hauteur totale, 1m25; hauteur de la moulure du fronton, 0m28; largeur des panneaux latéraux, 0m40. Hauteur des lettres, 0m04. Très beaux caractères du IIIe siècle.

D M
SYRVS ♁ AVGN
SER ♁ ADIVTOR
A COMMENTA
5 RIS VA XXXV
H S E

D(is) M(anibus). Syrus, Aug(usti) n(ostri) ser(vus), adjutor a commentari[i]s. V(ixit) a(nnis) triginta et quinque. H(ic) s(itus) e(st).

« Aux dieux mânes! Syrus, esclave de notre Au-

Digitized by Google

guste, aide-secrétaire. Il a vécu trente-cinq ans. Il repose ici. »

C'est encore un autre grec attaché comme commis aux bureaux d'une administration impériale. Aussi est-ce la première fois que ce nom se rencontre à Constantine.

N° 221

Stèle arrondie par le haut et d'un caractère assez fruste.

Hauteur de la pierre, 0m69; largeur, 0m33; épaisseur, 0m10. Hauteur des lettres de la 1re ligne, 0m05; des 2e et 3e lignes, 0m055, de la 4e, 0m045.

C · CECILIV
S VRBAN
(sic) VS V XXXV
III
5 H S

C(aïus C(a)ecilius Urbanus v(ixit) [*a(nnis)*] *triginta et octo. H(ic) s(itus)* [*e(st)*].

« *Caïus Caecilius Urbanus* a vécu trente-huit ans. »

Les *Urbani* formaient à Constantine, comme dans toute l'Afrique, de nombreuses colonies. Aussi est-ce en grand nombre qu'on retrouve partout leurs épitaphes.

N° 222

Stèle rectangulaire. Hauteur, 0m68; largeur, 0m35; épaisseur, 0m12. Hauteur des lettres, 0m03. Caractères de la fin du Ve siècle, et très frustes. Les A de la 2e et de la 4e lignes ne sont pas barrés.

Digitized by Google

D M
CAESIA
NOVICIA
V A L

D(is) M(anibus)! Caesia Novicia v(ixit) a(nnis) quinquaginta.

« Aux dieux mânes! *Caesia Novicia* a vécu cinquante ans. »

C'est la première fois que nous trouvons à Constantine ce nom de *Caesia* ou de *Caesius*, bien qu'on le rencontre souvent en Afrique. Il en est de même de l'agnomen *Novicia* ou *Novitius*.

N° 223

Petite stèle, remarquablement ouvragée, en marbre blanc. L'inscription fort bien gravée est sous un beau fronton et entre deux charmantes colonnettes corinthiennes ayant leurs chapiteaux et leurs bases par lesquels seuls elles adhèrent à la stèle.

Sur la face latérale de gauche sont sculptés en haut relief un marteau et un burin. Sur le côté droit se voient une sorte de compas et un instrument à pointe qu'il nous est peu aisé de déterminer.

Hauteur du bloc de marbre, $0^{m}57$; largeur du côté portant l'inscription, $0^{m}26$; largeur des faces latérales, $0^{m}24$; longueur totale des petites colonnes y compris le chapiteau et la base, $0^{m}365$; hauteur du fronton, $0^{m}075$; Hauteur de la base, $0^{m}10$. Hauteur des lettres de la 1re ligne, $0^{m}04$ et des autres, $0^{m}027$.

Belle gravure du IIIe siècle.

Digitized by Google

P
IVLIVS
MARCIA
NVS
5 VA
SEVIVO
POSVIT

P(ublius) Julius Marcianus v(ixit) a(nnis)...Se vivo posuit.

« *Publius Julius Marcianus* a vécu.....ans. Il a fait (ce petit monument) de son vivant. »

Il est probable que ce *P. Julius Marcianus* était un lapicide en même temps qu'un sculpteur, puisqu'il a pris soin de représenter les outils dont on a l'habitude de se servir dans cette profession, le marteau, le burin, le compas, etc. Ce petit monument, si soigné et si gracieux, il l'avait fait dans ses moments de loisir, dans l'intervalle des commandes qui lui étaient faites de monuments funéraires. Il voulait qu'il consacrât le souvenir de son habileté professionnelle. Hélas, l'homme propose, mais l'avenir se soustrait presque toujours à ses prévisions!

Notre homme n'eut probablement pas la bonne fortune posthume de reposer sous la pierre qu'il avait si artistement travaillée. La preuve en est que son âge n'y fut jamais gravé.

Nous connaissons à Constantine un *Julius Marcianus* fort célèbre, c'est le légat de Marc-Aurèle dont il nous reste deux dédicaces, l'une en latin, l'autre en grec, encastrées dans le mur de la Casbah, et une autre en grec et en latin formant la base d'un des piliers de la porte Djebbia.

Digitized by Google

Détail intéressant dans l'histoire de l'épigraphie cirtéenne, les deux dédicaces grecques avec leurs statues, qui avaient été érigées en Arabie à notre légat, pendant qu'il y exerçait le commandement, furent transportées après sa mort, et selon une clause expresse de son testament, à Cirta, sa patrie.

Sur le compte de ce personnage, nous renvoyons le lecteur à une lumineuse dissertation de M. Poulle établissant sa parenté et fixant exactement les dates de ses diverses charges[1].

Les *Marciani* étaient assez nombreux à Cirta. Nous avons trouvé nous-même un autre représentant de cette famille dans une inscription provenant également de la nécropole du Coudiat[2]. On rencontre aussi ce nom sur beaucoup d'autres points de l'ancienne Numidie.

N° 224

Stèle en forme de caisson et en pierre calcaire, trouvée dans un éboulis ancien. La pierre a été diminuée de dimensions à chacun de ses bouts.

Hauteur de la pierre, 0m75; largeur, 0m40; hauteur des lettres, 0m03 pour les cinq premières lignes, et 0m04 pour la dernière.

A la 1re ligne, A et M sont liées; il en est de même à la 5e ligne dans laquelle E de *carissima*E n'est plus représentée que par une hampe verticale et T de *posui*T a disparu dans une fracture de la pierre.

Lettres irrégulières et tout à fait frustes de la fin du Ve siècle.

---

(1) *Rec. de Const.*, vol. XXVII, p. 271-74.

(2) *Ibid.* vol. XXX, p. 268.

Digitized by Google

SAMSVCA
PAPIRIA
QVETA SORO
RI CARISSI
5. MAI POSVI
VA |XV

Samsuca Papiria. Qu[i]eta sorori carissima[e] posui[t]. V(ixit) a(nnis) sexaginta et quinque.

« *Samsuca Papiria. Quieta (Papiria)* a fait élever (ce petit monument) à sa sœur chérie. Elle a vécu soixante-cinq ans. »

C'est la première fois qu'on trouve à Constantine le prénom bizarre, et probablement d'origine numide, de *Samsuca* qui est d'ailleurs inconnu dans toute l'épigraphie africaine. Quant au nom de *Papiria* il a été rencontré une seule fois à Constantine, bien qu'il paraisse avoir été assez répandu dans l'Afrique romaine.

N° 225

Belle stèle en pierre calcaire, avec triple moulure, base et chapiteau, trouvée à côté de la précédente. Le côté droit a été écorné par les ouvriers, lorsqu'ils la retirèrent de la fouille.

Hauteur totale du monument, 0m97; largeur, 0m41; hauteur du triple cadre de moulures, 0m055; hauteur du chapiteau, 0m16; hauteur de la base, 0m17. Hauteur des lettres, 0m042. Très belle gravure du IIIe siècle.

D M
CAECILI
AE EVPO
RIAE CON
5. IVGI V A
XLVH S E

Digitized by Google

D(is) M(anibus)! Caeciliae Euporiae conjugi. V(ixit) a(nnis) quadraginta et quinque. H(ic) s(ita) e(st).

« Aux dieux mânes! A *Caecilia Euporia*, mon épouse, qui a vécu quarante-cinq ans. Elle repose ici. »

C'est la première fois qu'on trouve à Constantine ce *cognomen* d'*Euporia* qui ne s'est d'ailleurs rentré en Afrique que deux fois, l'une à Theveste sous cette forme et l'autre à Kherbet-Aïn-Soltan sous celle d'*Euforia*.

N° 226

Superbe stèle trouvée au même endroit que les deux précédentes. Elle est ornée d'une base et d'un chapiteau fort élégant, et le panneau portant inscription est entouré d'un cadre à triple moulure.

Hauteur de la pierre, 1m10; largeur, 0m45; épaisseur, 0m41; hauteur du chapiteau, 0m23; de la base, 0m18; du triple cadre avec moulures, 0m05.

Hauteur des lettres : 1re ligne, 0m035; 2e ligne, 0m03; 3e et 4e lignes, 0m025; 5e ligne et suivantes, 0m020.

Gravure élégante et très régulière. Lettre du IIe siècle.

D ☙ M
M ☙ SATELLIVS
RVFINVS ☙ PAN
CRATIVS ☙ EQVES
5 ROMANVS IVVE
NIS · MORVM · INCOM
PARABILIS · V · A · XVII
MENSIBVS VIIII ☙
DIEBVS ☙ X ☙ C ☙ SA
10 TELLIVS ☙ IANVARI
VS ☙ PATER ☙ INFELI
CISSIMVS ☙ DESER
TVS ☙ AB EO
VICEVERSA ☙
15 FILIO ☙ PIISSIMO

Digitized by Google

D(is) M(anibus)! M(arcus) Satellius Rufinus Pancratius, eques romanus, juvenis morum incomparabilis; v(ixit a(nnis) decem et septem, mensibus novem, diebus decem. C(aïus) Satellius Januarius, pater infelicissimus, desertus ab eo. Vice versa. Filio piissimo.

« Aux dieux mânes! *Marcus Satellius Rufinus Pancratius*, chevalier romain, jeune homme de mœurs incomparables. Il a vécu dix-sept ans, neuf mois et dix jours. *Caïus Satellius Rufinus,* son père, très malheureux d'avoir été abandonné par lui, par un renversement du sort, à son fils très regretté. »

Cette épitaphe échappe, comme on le voit, à la banalité ordinaire. Il s'agit d'abord d'un fils de grande famille appartenant à l'ordre équestre. Il donnait sans doute de belles espérances quand il fut ravi à l'amour de son père qui se plaint du *renversement* du sort en voyant son fils partir avant lui!

Il faut croire pourtant que cette famille des *Satellii* était étrangère non seulement à Cirta où on n'a encore trouvé aucun texte qui s'y applique, mais encore à l'Afrique où son nom est inconnu. Il est probable que *C. Satellius Januarius,* le père du jeune homme dont il déplore la perte, était un fonctionnaire passager de la haute administration impériale qui n'aura pas cru bienséant d'énumérer ses titres dans l'expression de sa profonde douleur.

N° 227

Stèle en forme de caisson trouvée au même endroit que les précédentes. L'inscription, qui est à un des bouts du caisson, se divise en deux parties. La première, où sont mentionnés le nom et l'âge de la défunte, est en caractères d'une plus grande dimen-

Digitized by Google

sion. La seconde, qui est la dédicace du monument funéraire, est gravée en bien plus petits caractères enfermés, sauf ceux de la dernière ligne, dans un cadre à queues d'aronde.

Hauteur de la pierre, 0m75; épaisseur, 0m46; hauteur du bout où est l'inscription, 0m46. Hauteur des lettres des trois premières lignes, 0m042, de la 4e et de la 5e, 0m025; de la 6e, 0m017 et de la 7e, 0m025.

Longueur du cadre à queues d'aronde, 0m26; largeur, 0m10; longueur de la queue d'aronde, 0m06.

Caractères irréguliers du Ve siècle.

IVLIA
MAXIMA
VAL

5 PARELLVS MVS
SOLVS FILIVS DVLCIS
SIMVS MATRI RARIS
SIMAE POSVIT

Julia Maxima v(ixit) a(nnis) quinquaginta. Parell[i]us Mussolus, filius dulissimus, matri rarissimae posuit.

« *Julia Maxima* a vécu cinquante ans. *Parellius Mussolus*, son fils très affectionné, a consacré (ce souvenir) à sa mère incomparable. »

C'est la seconde *Julia Maxima* qu'on trouve à Constantine[1], bien qu'un certain nombre de femmes aient porté ces noms en Afrique.

Quant au nom que porte le fils, c'est la première fois qu'il figure à l'onomasticon africain, à moins que *Mussolus* ne soit une dérivation ou plutôt une cor-

(1) *Rec. de Const.*, vol. IX, p. 140.

Digitized by Google

ruption de *Mustiolus* ou *Muteolus* assez fréquents en Afrique, mais inconnus à Constantine, et que *Parellus* ne soit une autre forme de *Perellius* qui est aussi assez répandu en Afrique, mais qui ne s'est pas encore rencontré à Constantine. Nous avons publié l'épitaphe d'un *Perellius Saturus* de *Milève* dans nos *Inscriptions inédites* de l'année 1890.

N° 228

Fragment de stèle en forme de caisson, d'un style très soigné mais dont les dimensions ne peuvent être indiquées, tellement les fractures l'ont rendu informe. Les lettres sont fort soignées et gravées sur la longueur de la stèle, au lieu de l'être sur l'un des bouts. Elles sont du IIIe siècle.

Hauteur des lettres, 0^m02.

ILIO MVRTI VRB
MIVA XXX IIII MI
NNO CENTISSIM

Ce fragment d'épitaphe où on ne distingue plus que l'âge (34 ans et au moins un mois) présente trop peu d'intérêt pour que nous tentions de l'interpréter. Ajoutons que le cognomen *Murti* nous est absolument inconnu.

N° 229

Fragment de stèle en forme de caisson, trouvé au même endroit que le précédent. L'inscription était sur un panneau en sallie sur la courbure du dos. Les dimensions sont tellement irrégulières qu'il serait difficile de les indiquer.

Hauteur des lettres : 1re ligne, 0^m035; autres lignes, 0^m03.

Digitized by Google

D M
PESCEN
FORTVN
VIX XLV (sic)
5 MARITV
POSVIT

D(is) M(anibus)! Pescen[nia] Fortun[ata] vix(it) [a(nnis)] quadraginta et quinque. Maritu[s] posuit.

« Aux dieux mânes. *Pescennia Fortunata* a vécu quarante-cinq ans. Son mari lui a fait élever (ce petit monument). »

Nous avons trouvé l'année dernière, également au Coudiat, une autre *Pescennia* qui s'appelait *Faustilla*. Il y avait donc à *Cirta* des *Pescennii* dont un membre, d'ailleurs, a eu son épitaphe dans la banlieue, au petit *pagus* sur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui le douar de Mechta-Nehar.

N° 230

Fragment de grande dalle remployée et dont la tranche devait former linteau ou corniche à la partie supérieure d'un caveau de famille. L'inscription est précisément sur la tranche, en grandes lettres qui ont été ensuite en partie effacées au ciseau. A gauche de l'inscription est une longue coupe à libations, et à droite un couteau à sacrifices, assez semblable à l'instrument de charpentier connu sous le nom d'herminette.

Longueur de la pierre, $1^{m}45$; épaisseur, $0^{m}25$; largeur actuelle, $0^{m}58$.

Hauteur des lettres, $0^{m}09$.

Digitized by Google

FIDENTII

Fidentii.

« Les *Fidentius.* »

C'était le nom de la famille dont les défunts reposaient dans le caveau. On n'en a retrouvé jusqu'ici aucune autre trace à Constantine où ce nom était inconnu avant notre découverte, comme il l'est, d'ailleurs, dans tout le reste de l'Afrique romaine. Ce vestige de sa sépulture témoigne pourtant de son importance.

N° 231

Grande stèle en forme de caisson, ornée, sur le milieu d'un de ses longs côtés, d'un grand cadre en saillie. On y voit sculptés en bas-relief : 1° un grand arbre; 2° en avant, un personnage de face portant en sautoir une courroie destinée sans doute à soutenir derrière son dos un sac à provisions. Le bras droit est étendu et la main ouverte; l'autre bras pend le long du côté et la main est fermée autour d'un long bâton; 3° à droite, deux veaux affrontés qui s'ébattent entre eux.

Hauteur de la pierre, $0^{m}45$; longueur, $1^{m}70$; épaisseur, $0^{m}32$.

L'inscription entoure les trois côtés inférieurs du cadre.

Hauteur des lettres : 1° du côté gauche : $0^{m}03$ aux 1re, 2e, 3e et 5e lignes, $0^{m}04$ à la 4e et $0^{m}35$ à la 6e; 2° du côté droit : $0^{m}035$ aux 1re et 2e lignes, $0^{m}03$ à la 3e, $0^{m}025$ aux 4e, 6e et 7e et $0^{m}028$ à la 5e; 3° $0^{m}03$ sous le cadre.

Digitized by Google

			D E C
	T · F L		F E L I X
	T · F L F		F I L I O
	M E		P R I N
5	M O		C I P I
	R I		D V L
	A E	L · P R C D	C I S

Nous ne sommes pas très sûr de l'ordre dans lequel il faut aborder la lecture de ce texte. Voici l'interprétation que nous proposons :

Memoriae. Dec(imus) T(itus) Fl(avius) Felix, T(iti) Fl(avii) f(ilius), filio principi dulcis(simo).... (Nous n'arrivons pas à nous rendre compte du texte gravé au-dessus du cadre.)

« Souvenir! Decimus Titus Flavius Felix, fils de Titus Flavius, à son premier fils si doux. »

On trouve à Constantine plusieurs personnages célèbres du nom de *Flavius*. Nous ne citerons que *Flavius Barbarus Donatianus* qui fut *vir clarissime* au temps d'Arcadius et d'Honorius, et qui restaura la basilique de Constance dont le Tétrapyle d'*Avitianus* semble avoir été le porche[1], et *Marcus Flavius Postumus* qui eut une statue au Forum de Cirta, en qualité de patron des IIII colonies, pendant qu'il remplissait, à Rome, la haute charge de préfet du trésor militaire. Un grand nombre d'autres *Flavii* occupèrent dans l'armée et les municipalités d'Afrique les plus hautes fonctions. Ils portent très souvent, comme le personnage de notre épitaphe, le prénom de *Titus*. Il n'est pas probable pourtant que celui-ci fut de leur lignée. Son origine était certainement

(1) Voir notre *Cirta, ses monuments, ses magistrats, etc.*, p. 39 à 41.

Digitized by Google

aussi humble que celle de *Flavius Euticus*[1] et de *Titus Flavius Vitulus*[2] qui ont aussi vécu à Cirta et dont on a retrouvé les épitaphes.

N° 232

Superbe stèle trouvée au même endroit que les précédentes. Elle possède une base et un chapiteau fort soignés, mais sur deux faces seulement, comme si elle avait été destinée à occuper une encoignure dans un monument funéraire. Les deux autres faces de la stèle sont absolument frustes.

Hauteur totale de la stèle, 1^{m}; largeur, 0^{m}40; épaisseur, 0^{m}44; hauteur du chapiteau, 0^{m}20 et de la base, 0^{m}20. Hauteur des lettres : 1re ligne, 0^{m}07; 2e, 0^{m}065; 3e, 0^{m}055; 4e, 0^{m}06; 5e et 6e, 0^{m}05.

Magnifique et profonde ciselure des lettres appartenant au style du IIIe siècle.

D ☙ M
P GELLIVS
CRESCENS
V ☙ A ☙ XXX
H ☙ S ☙ E
O T ☙ B Q

D(is) M(anibus) P(ublius) Gellius Crescens v(ixit a(nnis) triginta. H(ic) s(itus) e(st). O(ssa) t(ua) b(ene) q(uiescant!).

« Aux dieux mânes! *Publius Gellius Crescens* a vécu trente ans. Il repose ici. Que tes os reposent bien! »

Un très grand nombre de *Crescens* a vécu à Cirta

(1) *Rec. de Const.*, vol. v, p. 174.

(2) *Ibid.* vol. VIII, p. 45.

Digitized by Google

mais nous n'en connaissons aucun qui ait été dans une position élevée. C'était une famille d'*humiliores* puisqu'on a trouvé surtout leurs épitaphes dans la nécropole commune du Coudiat. Toutefois la stèle fort soignée et les trois noms de notre personnage témoignent qu'il appartenait à une famille aisée.

On trouve également partout en Numidie des *Crescens* dont plusieurs remplirent des charges dans leurs municipes.

N° 233

Stèle très fruste, arrondie par le haut, avec soubassement grossier. Hauteur de la pierre, 0m66; largeur, 0m30; épaisseur, 0m12.

Hauteur des lettres : 1re, 3e et 5e lignes, 0m04 ; 2e, 4e et 6e lignes, 0m05.

Caractères de très basse époque (VIe siècle probablement) et très irréguliers.

D M
L SCRIB
ONIVS
COSMVS
5 VA LXXX
H S E

D(is) M(anibus)! L(ucius) Scribonius Cosmus v(ixit) a(nnis) octoginta.

« Aux dieux mânes! *Lucius Scribonius Cosmus* a vécu quatre-vingt ans. Il repose ici. »

Le nom de *Scribonius* était inconnu de l'épigraphie cirtéenne et on ne l'a rencontré qu'une seule fois en Numidie, à *Bulla Regia*, sur une dédicace offerte à un flamine de la ville par plusieurs membres de sa famille[1].

(1) *Rec. de Const.*, t. XXII, p. 328.

Digitized by Google

N° 234

Stèle rectangulaire trouvée au même endroit que la précédente.

Hauteur de la pierre, 0m55; largeur, 0m31; épaisseur, 0m11.

Hauteur des lettres, 0m035.

Caractères d'époque un peu antérieure à celle de l'épigraphe précédente et, par conséquent, du Ve siècle.

D M
CONDVCTOR
V A XXXX
H · S · E

D(is) M(anibus) ! Conductor v(ixit) a(nnis) quadraginta. H(ic) s(itus) e(st).

« Aux dieux mânes! *Conductor* a vécu quarante ans. Il repose ici. »

On n'avait trouvé jusqu'ici à Constantine qu'un seul *Conductor*. Il avait été également inhumé au Coudiat sous le prénom de *Carisius*[1]. En Numidie, ce nom était aussi très peu répandu. On n'en connaît que deux autres mentions dont l'une s'applique à un personnage qui éleva à Sigus, sous Alexandre Sévère, un autel à Mars Protecteur de la maison Auguste, et qui jouissait d'une certaine considération dans son municipe, puisque c'est en l'honneur de son flaminat perpétuel qu'il se livra à cette libéralité, dont le prix fut de 700 sesterces[2].

(1) *Rec. de Const.*, vol. XVII, p. 342.

(2) *Ibid.* vol. XXIV, p. 176.

Digitized by Google

N° 235

Stèle très fruste, arrondie par le haut, avec indication d'acrotères et brisée à droite.

Hauteur de la pierre, 0m50; largeur, 0m28; épaisseur, 0m11.

Hauteur des lettres : 1re ligne, 0m03; 2e ligne, 0m04.

RVSTICINV
SANNO XIIII *(sic)*

Rusticinus ann[*is*] *quatuordecim.*

« *Rusticinus* âgé de quatorze ans. »

C'est la seconde fois qu'on trouve le nom de *Rusticinus* à Constantine. Il avait appartenu à un *Marcus Sempronius* qui avait érigé une statue à Commode, en 197, sous Septime Sévère, pour remplir l'engagement qu'avait pris son père, *Marcius Verus,* lorsqu'il reçut l'édilité à Cirta, et qui était mort, sans doute, peu après, avant d'avoir pu tenir sa promesse. Il y ajouta une journée de jeux publics[1].

Ce nom ne s'est jamais rencontré ailleurs en Numidie, sauf une seule fois, sous la désinence féminine de *Rusticina*, à *Thibili* (Announa) où il s'applique à une femme qui y mourut à l'âge de 90 ans[2].

N° 236

Fragment informe de stèle dont il a été impossible de déterminer les dimensions. Caractères assez réguliers du IVe siècle.

Hauteur des lettres, 0m04.

---

(1) *Rec. de Const.*, vol. I, p. 49.

(2) *Ibid.* vol. XXVII, p. 109.

Digitized by Google

D M
GRANIA
EXTRICATA
V A LXX

D(is) M(anibus)! Grania Extricata v(ixit) a(nnis) septuaginta.

« Aux dieux mânes! *Grania Extricata* a vécu 70 ans. »

Ce nom de *Grania*, dont la forme masculine est assez fréquente en Numidie, ne s'est rencontré que trois fois à Constantine et toujours pour désigner des femmes qui ont été également inhumées au Coudiat-Aty. Elles se nommaient *Grania Maura, Grania Natalis* et *Grania Nigella*[1].

N° 237

Stèle rectangulaire, très fruste. Caractères du V° siècle.

Hauteur de la pierre, 0m68; largeur, 0m30; épaisseur, 0m08.

Hauteur des lettres : 2° ligne, 0m06; toutes les autres lignes, 0m055.

D M
SALLVSTI
A SATVR
NINA VA
XXV HSE

D(is) M(anibus)! Sallustia Saturnina v(ixit) a(nnis) viginti et quinque. H(ic) s(ita) e(st).

« Aux dieux mânes! *Sallustia Saturnina* a vécu vingt-cinq ans. Elle repose ici. »

(1) *Rec. de Const.*, vol. I, p. 70 et vol. V, p. 159. C. I. L., VIII, n° 7392.

Digitized by Google

C'est la première fois qu'on rencontre à Constantine ce nom de *Sallustia*, d'ailleurs très fréquent en Afrique. Il y a lieu d'en être d'autant plus surpris que la tradition, s'appuyant sur une inscription rupestre de Sidi-M'cid, assigne la ville de Cirta comme résidence à Salluste qui aurait eu, dans les environs de cette ville, un grand domaine. Nous avons montré dans notre ouvrage sur *Cirta, ses monuments, ses magistrats*, que cette résidence du proconsul romain au chef-lieu de la Confédération des IIII Colonies ne pouvait être admise, puisqu'il aurait siégé sur un territoire qui ne faisait point partie de la province romaine. Ce territoire, en effet, avait été soumis à l'autorité de Sittius qui l'avait conquis pour le compte de César et partagé entre ses soldats. Mais il est indéniable que des Salluste s'y étaient établis. Il est donc surprenant qu'on n'ait trouvé d'eux aucune trace dans l'épigraphie funéraire de notre ville. Notre *Sallustia* appartenait-elle à cette opulente famille? C'est peu probable, si on considère l'absence de luxe et d'art qui se manifeste dans sa stèle.

Rappelons en passant que nous avons trouvé, il y a deux ans, à Sigus, toute une famille de *Sallustii* dont nous avons publié les épitaphes, rassemblées sur une même stèle[1].

N° 238

Fragment de stèle avec acrotères. Hauteur moyenne de la pierre, 0m38; largeur, 0m46; épaisseur, 0m10. Caractères du IVe siècle.

---

(1) *Rec. de Const.*, vol. XXX, p. 299.

Digitized by Google

Hauteur des lettres : 1re ligne, 0m055; lignes suivantes, 0m04.

C · GALERIVS
C . F QVI TERTVL
LVS V A X X

C(aïus) Galerius, C(aii) f(ilius), qui Tertullus, v(ixit) a(nnis) viginti.

« *Caïus Galerius,* fils de *Caïus*, dit *Tertullus*, a vécu vingt ans. »

Ce nom de *Galerius* apparaît aussi pour la première fois à Constantine et ne s'est trouvé que deux fois en Numidie, dans les environs de notre ville, il est vrai, à Aïn-el-Bey *(Saddar)* et à Sadjar *(Subzuar)*[1].

N° 239

Stèle arrondie par le haut avec acrotères, très fruste.

Hauteur de la pierre, 0m66; largeur, 0m30; épaisseur, 0m10.

Hauteur des lettres : 2e ligne, 0m045; autres lignes, 0m05.

Caractères irréguliers de la fin du Ve siècle.

D M
A V L V S
N E R I V S
V A LXXXI
H S E

D(is) M(anibus)! Aulus Nerius v(ixit) a(nnis) octoginta et uno. H(ic) s(itus) e(st).

---

(1) *Rec. de Const.*, voll. VI, p. 19 et XII, p. 409.

Digitized by Google

« Aux dieux mânes? *Aulus Nerius* a vécu quatre-vingt-un ans. Il repose ici. »

Ce nom de *Nerius* ne s'est jamais rencontré, ni à Constantine, ni en aucun lieu de l'Afrique romaine. Seule, une *Neria* a laissé trace de son existence à Haydra, l'ancienne *Ammaedara*[1].

N° 240

Stèle à tête angulaire avec acrotères.

Hauteur de la pierre, 0m65; largeur, 0m29; épaisseur, 0m12.

Hauteur des lettres : 1re ligne, 0m04; autres lignes, 0m045.

Caractères du Ve siècle.

D M
A N T I S
TIA STER
C O R O S A
V A XXXX

D(is) M(anibus)! Antistia Stercorosa v(ixit) a(nnis) quadraginta.

« Aux dieux mânes! *Antistia Stercorosa* a vécu quarante ans. »

C'est la deuxième *Antistia* que nous rencontrons à Constantine. La première, *Antistia Urbana,* avait été également inhumée au Coudiat, puisque sa stèle a été trouvée près de la pyramide Damrémont[2].

Quant aux *Antistii,* qui sont assez nombreux en Afrique, il ne s'en est encore révélé aucun dans notre

(1) *Rec. de Const.*, vol. XXIX, p. 576.

(2) *Ibid.* vol. X, p. 46.

Digitized by Google

ville. Ces *Antistii* paraissent avoir été surtout des affranchis, si l'on en juge par leur prénoms grecs, *Asclepiades*, *Agathopus*, ou désignant une origine exotique : *Asiaticus*, etc. Toutefois, on connaît une grande famille de ce nom établie dans une cité faisant partie du territoire de la Confédération, *Thibili*. C'est celle du célèbre légat de Marc-Aurèle et Verus dont le frère, *L. Antistius Burrus* avait épousé la propre sœur de Commode. Notre vénéré et savant président honoraire, M. Poulle, correspondant de l'Institut, a projeté sur ce personnage une lumière éclatante dans le commentaire qu'il a consacré à la magnifique dédicace que M. Bernelle a trouvée, sur nos indications, dans un bâtiment à arcades, en bordure sur le forum de Thibili, que nous l'avions chargé de déblayer[1].

A remarquer le surnom péjoratif porté par notre *Antistia*. On l'appelait *Stercorosa*. Ce surnom, qui ne s'est encore rencontré nulle part, témoigne que notre défunte était d'assez basse extraction, comme cette *Sittia Fedosa* qui a été inhumée à Sigus[2].

N° 241

Autre stèle très fruste, jadis rectangulaire, mais aujourd'hui presque informe.

Hauteur de la pierre, 0m74; largeur, 0m37; épaisseur, 0m11.

Caractères très négligés du Ve siècle.

Hauteur des lettres : 0m045 à la 1re et à la 4e lignes; 0m04 aux autres lignes.

---

(1) *Rec. de Const.*, vol. XXVIII, p. 261.

(2) *Ibid.* vol. XXII, p. 315.

Digitized by Google

D M
ANTISTIA
PROCVLA
V A XXXV
5 H S E

D(is) M(anibus)! Antistia Procula v(ixit) a(nnis) triginta et quinque. H(ic) s(ita) e(st).

« Aux dieux mânes! *Antistia Procula* a vécu trente-cinq ans. Elle repose ici. »

Nous voici en présence d'une troisième *Antistia* constantinoise. Comme nos deux stèles ont été trouvées au même endroit, il est probable qu'elles appartiennent à deux femmes de la même famille et peut-même sœurs.

N° 242

Stèle arrondie par le haut, très fruste.

Hauteur de la pierre, 0m70; largeur, 0m33; épaisseur, 0m12.

Hauteur des lettres, 0m037 à la 1re ligne et 0m042 aux autres.

Caractères du Ve siècle.

VIBIEIA · C · F · SEV
F I L A · V V · A V (sic)
I I I I H · S · E · O
T B Q

Vibieia, C(aii) f(ilia), Seufila v(ixit) a(nnis) novem. H(ic) s(ita) e(st). O(ssa) t(ua) b(ene) q(uiescant!).

« *Vibieia Seufila*(?), fille de *Caïus*, a vécu neuf ans. Elle repose ici. Que tes os reposent bien! »

Nous n'avons trouvé ce nom de *Vibieia* ni à Constantine, ni dans le reste de l'Afrique du Nord. C'est

Digitized by Google

probablement une corruption de celui de *Vibia*, très fréquent, et dont la forme masculine, *Vibius*, a appartenu à un grand personnage qui termina, à la tête de la IIIe légion, à *Lambaesis*, une glorieuse carrière militaire, avant d'arriver au Consulat. Nous voulons parler de *Julius Pompilius Piso Vibius Laevillus Berenicianus*, qui fut consul de Marc-Aurèle et Verus.

Le nom de *Vibia* est très fréquent en Numidie, et nous l'avons trouvé deux fois à Constantine, dans la même nécropole du Coudiat : *Vibia Turanis* et *Vibia Vicana*[1].

Quant au surnom bizarre de *Seufila*, il est totalement inconnu en Afrique.

N° 243

Stèle rectangulaire brisée au sommet droit.

Hauteur de la pierre, 0^m^65; largeur, 0^m^30; épaisseur, 0^m^11.

Hauteur des lettres : 0^m^04 à la 1re ligne et 0^m^045 aux suivantes.

Caractères assez réguliers de la fin du IVe siècle.

D
CIVLI
ELIVS·V
///LXXVII
H S E

D(is) [M(anibus)]! C(aïus) Juli[ius] ...elius v(ixit) [a(nnis)] septuaginta et septem. H(ic) s(ita) e(st).

« Aux dieux mânes! *Caïus Julius...elius* a vécu soixante-dix-sept ans. Il repose ici. »

(1) *Rec. de Const.*, vol XI, pp. 370 et 365.

Digitized by Google

Le nom du défunt a disparu en partie dans une cassure de la pierre.

N° 244

Stèle rectangulaire avec arc de cercle tracé en creux, en guise de fronton. De chaque angle part, jusqu'à la rencontre de la demi-circonférence, une bissectrice.

Hauteur de la pierre, 0m80; largeur, 0m37; épaisseur, 0m07.

Hauteur des lettres : 0m06 à toutes les lignes.

Caractères assez réguliers du IVe siècle.

D M
APRONIA
VITALIS
V♁A♁XXXV
H ♁ S ♁ E

D(is) M(anibus)! Apronia Vitalis v(ixit) a(nnis) triginta et quinque. H(ic) s(ita) e(st).

« Aux dieux mânes! *Apronia Vitalis* a vécu trente-cinq ans. Elle repose ici. »

Nous ne connaissons à Constantine qu'une *Apronia Cresime* qui était d'humble origine[1]. Mais ce nom a été celui d'une grande dame romaine dont l'époux fut comblé d'honneurs par les empereurs Septime Sévère et Caracalla, et qui remplit les plus hautes charges municipales de la Confédération des IIII Colonies. Elle se nommait *Apronia Fida* et était la compagne de *Q. Sittius Faustus* qui fut, au commencement du IIIe siècle, flamine perpétuel et triumvir quinquennal à Cirta, puis préfet *jure dicundo* dans

(1) *Rec. de Const.*, vol. I, p. 60.

Digitized by Google

chacune des colonies de Rusicade, de Milève et de Collo. Son souvenir nous a été laissé par les amis de son époux qui lui élevèrent, dans le petit municipe de *Tiddi,* tout près de Cirta, où elle avait sans doute des domaines, une statue de bronze[1].

L'épigraphie africaine mentionne deux autres *Aproniae* de grande famille. C'étaient les filles du légat de la IIIe légion, *L. Julius Apronius Maenius Pius Salamallianus* dont on ne connaît pas exactement la date du commandement en Numidie, mais qui doit avoir eu lieu à la fin du IIe ou au commencement du IIIe siècle. Elles se nommaient, l'une *Julia Apronia Afena Agrippina,* et l'autre *Julia Apronia Maenia Salamallias.* Elles ont donc été probablement contemporaines de l'épouse de *Sittius Faustus* et ont peut-être eu des rapports de société avec elle quand elles habitaient avec leur père à *Lambaesis.*

En outre de ces *Aproniae* et de celle dont la stèle a été découverte à Constantine, l'épigraphie africaine ne mentionne qu'une *Apronia Vindemia* d'humble origine qui mourut dans les environs de Thagaste[2].

---

(1) *Rec. de Const.*, vol. I, p. 86. Qu'il nous soit permis, en passant, de regretter que la belle dédicace d'*Apronia Fida,* ainsi que celle de son mari et une admirable épigraphe mentionnant un autre grand cirtéen, *Lollius Urbicus*, gisent sans honneur et exposées aux dégradations du temps et des bergers sur les pentes du Kheneg. Il serait bien désirable que ces magnifiques textes, relatifs à l'histoire de Cirta, fussent transportés et installés dans le musée épigraphique que nous avons organisé au square de la République, à Constantine. Malheureusement, la dépense serait énorme à cause de la difficulté de leur faire traverser la rivière, de la distance à franchir et du poids considérable de ces monuments. L'Etat ne pourrait-il venir en aide à la *Société archéologique* de Constantine pour opérer ce transport? Nous nous chargerions bien volontiers d'en surveiller l'exécution.

(2) *Rec. de Const.*, vol. XVII, p. 23.

Digitized by Google

N° 245

Stèle avec guirlande bien ciselée en bas-relief, au-dessous de l'invocation aux dieux mânes.

Hauteur de la pierre, 0m69; largeur, 0m37; épaisseur, 0m05.

Hauteur des lettres : 0m04 aux deux premières ligne et 0m035 aux lignes suivantes. A la deuxième ligne N et E sont liées.

D M

NEPIALV
CIDACON
IVGIAM///
TISSIMEV
L

D(is) M(anibus)! Nepia Lucida. Conjugi am[an] tissim[a]e. V(ixit) [a(nnis)] quinquaginta.

« Aux dieux mânes! *Nepia Lucida.* A une épouse très aimée! Elle a vécu cinquante ans. »

Le nom de *Nepia* ne s'était rencontré jusqu'ici ni à Constantine, ni sur aucun autre point de l'Afrique. Quant au surnom de *Lucida*, on ne l'a trouvé qu'à Constantine, et une seule fois. Il était porté par une dame d'assez haut rang, si l'on en juge par la beauté de sa stèle et le nombre de ses divers noms : *Terentia Lucida Nepos Jucundula,* qui mourut dans toute la grace de la jeunesse, à 26 ans[1].

N° 246

Très beau cippe avec moulures et chapiteau formant acrotères.

---

(1) *Rec. de Const.*, vol. IV, p. 151.

Digitized by Google

Hauteur totale, 0m75; largeur de la face portant l'épitaphe, 0m32; longueur de la corniche, 0m40; hauteur du chapiteau, 0m18; de la base, 0m16.

Hauteur des lettres : 0m03.

Belle gravure du IIIe siècle.

D M
C IVLIVS C F
QVR FELIX
VESTIARI
VS VA
LXXXXVII
H S E

D(is) M(anibus)! C(aïus) Julius, C(aii) f(ilius), Quir(ina), Felix Vestiarus v(ixit) a(nnis) nonaginta et septem. H(ic) s(itus) e(st).

« Aux dieux mânes ! *Caïus Julius Felix Vestiarus,* fils de *Caïus,* de la tribu Quirina, a vécu quatre-vingt-dix-sept ans. Il repose ici. »

A l'art qu'on remarque dans le cippe, au soin avec lequel est marquée la filiation et indiquée la tribu, il est aisé de voir que notre *Julius Felix Vestiarius* était de bonne lignée. Les *Julius Felix,* qui furent très nombreux en Numidie, et dont l'un, *Quintus,* fut chevalier romain[2], se sont déjà rencontrés à Cirta, mais c'est la première fois que nous trouvons le surnom de *Vestiarius.*

N° 247

Très joli cippe de marbre avec base, chapiteau et fines moulures. L'encadrement de l'inscription est fait de torsades artistiques. Le sommet du chapiteau

(1) *Rec. de Const.*, vol. XXVII, p. 71.

Digitized by Google

est creusé entre deux rouleaux formant acrotères avec rosaces.

Hauteur totale, 0m48; largeur du panneau portant l'inscription, 0m195; largeur des autres faces, 0m18; hauteur du fronton, 0m10; hauteur de la base, 0m14.

Sur les côtés, une patère et un ureus.

Malgré le fini du petit monument, les caractères sont irréguliers et de basse époque, de la fin du IVe siècle ou même du milieu du Ve.

Hauteur des lettres : 1re et 2e lignes, 0m02; 3e ligne, 0m025, 4e et 5e lignes, 0m02.

D M
P O M P E
I V S P R I
M V S V I X
5 A N |XXX H S

D(is) M(anibus)! Pompeius Primus vix(it) an(nis) octoginta. H(ic) s(itus).

« Aux dieux mânes! *Pompeius Primus* a vécu quatre-vingts ans. Déposé ici. »

C'est un nouveau *Pompeius* à ajouter à la liste des cirtéens de ce nom dont nous avons parlé à propos du nº 219.

N° 248

Stèle en forme de caisson. Sur l'un des petits côtés on voit un personnage debout, dans l'attitude du Bon Pasteur tenant un agneau sur l'épaule. A ses pieds, à gauche, un chien marchant dans cette direction et de l'autre côté l'inscription *Victoris v. an.* La première ligne du texte funéraire suit la courbure du panneau et entoure en partie le personnage.

Digitized by Google

Mauvaise gravure, tant de la représentation figurée que des lettres, qui sont de très basse époque (fin du Ve siècle).

Longueur totale de la stèle, 0m52; hauteur du côté portant inscription, 0m30; largeur, 0m25.

Hauteur des lettres : 0m02.

Mem(oriae) M(arci) Aureli[*i*], *M(arci) f(ilii), Victoris. V(ixit) an(nis...).*

« A la mémoire de *Marcus Aurelius Victor*, fils de *Marcus*. Il a vécu.... ans. »

Nous nous trouvons là évidemment en présence d'une épitaphe chrétienne. La représentation du Bon Pasteur et l'absence du D M ne laisse aucun doute à cet égard.

Bien que les *Aurelii* fussent fort nombreux en Numidie où quelques-uns furent de grands personnages comme nous allons le voir, on n'en a rencontré que deux à Constantine. Le premier, *M. Aurelius Fidelis* portait le titre de *Procurator*, mais nous ignorons de quelle charge il était investi. Le second est *Q. Aurelius Pactumeius Clemens,* un grand personnage originaire de Cirta, qui fut appelé par Vespasien à faire partie du Sénat[1], et dont le frère, *Publius*, donna le jour à *P. Pactumeius Clemens*,

(1) *Rec. de Const.*, vol. I, p. 53.

Digitized by Google

le célèbre légat et jurisconsulte d'Hadrien qui a eu une maison de campagne à Sidi-Mabrouk, dans la banlieue de Cirta[1], et qui avait sa statue sur le forum de cette ville, en qualité de patron des IIII Colonies.

Parmi les *Aurelii* qui occupèrent de hautes fonctions en Numidie ou dans la Proconsulaire, citons : *M. Aurelius Comimius Cassianius* qui fut légat de Caracalla et Géta à la tête de la IIIe légion, de 208 à 211, éleva un grand nombre de monuments à Lambèse, y fit restaurer le *septizonium* et établit un marché à Rouffach[2] *(Mastar*, centre connu également depuis peu, par une inscription que nous publions plus loin, sous le nom de *Castellum Elephantum)*; *M. Aurelius Decimus*, *vir* perfectissime, c'est-à-dire gouverneur de Numidie, sous Numérien et Carin, de 283 à 285, qui fit bâtir un temple au père des deux empereurs, Carus, à Marcouna *(Verecunda)*, près de Lambèse, éleva une statue au Génie du camp de la IIIe légion à Lambèse, et consacra des ex-voto à plusieurs divinités, à Lambèse, à Zraïa et à Zana *(Diana Veteranorum)*[3]; *Aurelius Maximianus* qui gouverna la Numidie en qualité de *Praeses*, de 289 à 293, sous Dioclétien, et fit restaurer pendant son commandement les aqueducs de Lambèse dont on voit de si grands vestiges au sud du temple d'Esculape[4]; *Aurelius Litua, Praeses* de Mauritanie qui réprima, sous le même prince, la grande révolte des

---

(1) Voir notre *Cirta, ses monuments, ses magistrats, etc.*, p. 130.

(2) *Rec. de Const.*, vol. x, p. 258 et xxv, p. 132 et 133.

(3) *Ibid.* vol. i, p. 54 et xxv, p. 161.

(4) *Ibid.* vol. xxv, p. 166.

Digitized by Google

Quinquegentiens[1]; *M. Aurelius Diogenes, vir* perfectissime, en 296, sous Dioclétien et Maximen[2]; *Aurelius Quintianus* qui fut *praeses* sous le tétrarchat de Dioclétien, Maximien, Galère et Constance Chlore[3]; *Aurelius Almacius* qui gouverna la province, sous Constantin, entre 306 et 320[4]; *M. Aurelius Valerius Valentinus*, consulaire de Numidie en 330, et à qui Constantin recommanda, dans un rescrit, de se montrer bienveillant envers les Orthodoxes et de leur faciliter la construction d'une église en remplacement de celle que les Donatistes leur avaient enlevée, donnant à entendre par là qu'il fallait également ménager ces derniers et que lui, Constantin, n'estimant pas leur cause absolument mauvaise, ne voulait ni prendre ouvertement parti contre eux, ni les persécuter[5]; *Aurelius Celsinus* qui fut proconsul d'Afrique sous Dioclétien, mais à une époque indéterminée, et au sujet duquel l'épigraphie africaine est muette[6]; *Aurelius Probus* qui, au dire de *Vopiscus*, battit les Marmarides en Afrique et tua, dans un combat singulier, un chef barbare du nom d'Aradion, évènements dont on ne connaît ni la date, ni tous les personnages; *P. Aurelius Aristobulus* qui fut proconsul sous Dioclétien et Maximien, entre 290 et 294. Il fit restaurer en leur honneur, aux Thermes de *Thagora*, une salle onctuaire *(cella unctuaria)*[7], et

(1) *Rec. de Const.*, vol. VI, p. 170 et XX, p. 257.
(2) *Ibid.* vol. XXV, p. 175.
(3) *Ibid.* vol. XI, p. 238.
(4) *Ibid.* vol. XXV, p. 185.
(5) *Ibid.* vol. XXV, p. 192.
(6) Tissot, *Fastes*, p. 222.
(7) C. I. L., VIII, n° 4645.

Digitized by Google

fit transporter d'un lieu « qui n'était plus fréquenté et était absolument délaissé, » *(ex infrequenti et inculto loco)* à Guelma *(Calama)*, une Fortune victorieuse et des statues de Victoires dans un endroit plus propice[1]; et enfin *Aurelius Symmachus, vir* clarissime et proconsul sous Valentinien I, Valens et Gratien, qui est surtout connu par le fait d'avoir, étant Préfet de Rome, désigné Saint-Augustin, avant sa conversion, pour aller occuper la chaire d'éloquence à Milan où Saint-Ambroise devait changer le cours de ses idées. Le P. Delattre a trouvé à Carthage, en 1892[2], plusieurs dédicaces en l'honneur de ce personnage.

N° 249

Fragment de stèle en forme de trapèze, trouvé dans les matériaux du nouvel Hôtel de Ville et transporté par M. Armelin, l'ancien entrepreneur, dans le jardin de sa maison d'El-Kantara.

Hauteur de la pierre, 0m35; longueur de la petite base, 0m36; de la grande base, 0m44.

Au-dessus de l'inscription est une femme accoudée sur un siège long où elle est à demi-étendue. Elle tient un enfant entre ses bras.

Hauteur des lettres : 1re et 2e lignes, 0m035; 3e ligne, 0m032; 4e ligne, 0m030.

D M
L MARTIALIS FI
LIVS DVLCISSIMVS
//IX·A·V H S E

(1) C. I. L, VIII, n° 5290.

(2) *Rec. de Const.*, vol. XXVIII, p. 173.

Digitized by Google

D(is) M(anibus)! L(ucius) Martialis, filius dulcissimus, [v]ix(it) a(nnis) quinque. H(ic) s(itus) e(st).

« Aux dieux mânes! *L(ucius) Martialis*, mon fils bien aimé, a vécu cinq ans. Il repose ici. »

Combien est touchante cette épitaphe où la mère s'est fait représenter tenant son petit enfant entre ses bras, comme si elle ne pouvait se décider à se séparer de lui pour le mettre dans la tombe!

Les *Martialis* sont très nombreux à Constantine. Nous y trouvons *C. Hirrius Martialis*, *C. Julius Martialis*, *M. Pomponius Martialis*, *Martialis*, *Sextus Sittius Martialis*, *Marcus Voltius Martialis*, *P. Claudius Martialis*, *L. Sittius Martialis*, tous d'humble condition.

SIGUS *(Respublica Siguitanorum)*

Nous recevons de M. Robert, administrateur de la commune mixte d'Aïn-M'lila et membre correspondant de notre Société, les textes suivants qui ont été trouvés dans la nécropole située en face du mamelon sur lequel était bâti le municipe romain, à droite de la route se dirigeant sur Aïn-Beïda, après avoir franchi l'Oued-Klab. Les stèles qui portaient ces textes ont été transportées à Sigus par les soins de notre correspondant, aux frais de la *Société archéologique*, et constituent le noyau du petit musée épigraphique de cette localité.

N° 250

Ce texte et les suivants ne sont pas accompagnés de renseignements sur la nature et la forme des monuments funéraires, ni sur leurs dimensions et celles

Digitized by Google

des lettres. De plus, il est à craindre que, malgré le soin mis d'ordinaire par notre correspondant à déchiffrer les textes, leur mauvais état n'ait causé deux ou trois erreurs de copie. Nous les donnerons tels qu'ils ont été déchiffrés par notre excellent correspondant.

MARVNII (*sic*)
ROGATVS
VA XXXI
III

Maruni[us] Rogatus v(ixit) a(nnis) triginta et quatuor.

« *Marunius Rogatus* a vécu trente-quatre ans. »

C'est la première fois qu'on trouve, non seulement à Sigus, mais encore dans toute l'Afrique, ce nom de *Marunius*. Peut-être faudrait-il lire *M[arcus] Ar[r]unti[us]*. Mais si ce nom d'*Arruntius* est très fréquent en Afrique, et s'il s'est rencontré dans le voisinage même de notre localité, à Sila, l'ancien *Caput Ampsagae*, où un certain *Faustus Arruntius, magister pagi*, a élevé un autel au Génie du lieu, il est absolument inusité à Sigus.

N°s 251 et 252

///ALLVSTIA
MATRONAVA
XXX
SALLVSTIAI
5 VLLOSAVA
XI OTBQ·

[S]allustia Matrona v(ixit) a(nnis) triginta.

Sallustia Jul[i]osa v(ixit) a(nnis) undecim. O(ssa) t(ua) b(ene) quiescant!)

« *Sallustia Matrona* a vécu trente ans.

Digitized by Google

« *Sallustia Juliosa* a vécu onze ans. Que tes os reposent bien! »

Nous avons là, probablement, sur la même stèle, les épitaphes de la mère et de la fille.

Pour celle-ci, nous croyons qu'il faut lire *Juliosa* au lieu de *Jullosa* qui ne s'est rencontré nulle part, tandis que le surnom de *Juliosa* est connu dans les environs de Constantine, au Kheneg, l'ancienne *Tiddi*, où il s'est rencontré deux fois[1].

Les *Sallustii* étaient assez nombreux à Sigus. Nous avons publié nous-même une série d'épitaphes contenant une dizaine de noms de personnes des deux sexes appartenant à cette famille[2], et on connaissait déjà quelques stèles mentionnant des *Sallustii* de Sigus[3].

N° 253

M SALLVSTIVS SA
TVR V A XXV IISE
O T B Q

M(arcus) Sallustius Satur[ninus] v(ixit) a(nnis) viginti et quinque. [H(ic)] s(itus) e(st). O(ssa) t(ua) b(ene) q(uiescant!).

« *Marcus Sallustius Saturninus* a vécu vingt-cinq ans. Il repose ici. Que tes os reposent bien! »

C'est un nouveau *Sallustius* à ajouter aux précédents. Si nous lisons *Satur(ninus)*, au lieu de *Satur* qui est un *agnomen* complet, d'origine numide, et

(1) *Rec. de Const.*, vol. VII, p. 195.

(2) *Ibid.* vol. XXX, p. 299.

(3) *Ibid.* voll. XII, pp. 442 et 448, et XXIII, p. 250.

Digitized by Google

dont il y a d'autres exemples dans l'épigraphie africaine[1], c'est que nous trouvons à Sigus même un autre *Sallustius* portant le surnom de *Saturninus*[2].

N° 254

A la première ligne M et A sont liés.

L MANILIVS
N V S T I O L (sic)
V A L X X I

L(ucius) Manilius [*M*]*ustiol(us) v(ixit) a(nnis) septuaginta et uno.*

« *Lucius Manilius Mustiolus* a vécu soixante et onze ans. »

C'est la première fois que nous trouvons ce nom de *Manilius* à Sigus, mais il était assez répandu en Afrique. Nous ne connaissons que deux *Maniliae* : l'une, morte à Lambèse et dont la stèle, élevée par son mari, un vétéran de la IIIe légion, au prix de mille sesterces, porte une épitaphe peu banale. Après avoir déclaré que son épouse, *Valeria Manilia* était très douce et lui témoignait une incomparable affection, et après avoir indiqué le prix de la stèle, il souhaite que le passant, en lisant cette épitaphe, dise : « douce *Manilia,* que la terre te soit légère[3]! ». L'autre, *Manilia Possidia*, était également la femme d'un militaire, *Aurelius Massamar*, option, c'est-à-dire sous-officier au *Numerus Syrorum* (Lalla Marnia), en Mauritanie. Elle lui fit élever un tombeau en

(1) *Rec. de Const.*, voll. IV, p. 204 et XXIX, p. 619.

(2) *Ibid.* vol. XII, p. 448.

(3) *Ibid.* vol. IV, p. 172.

Digitized by Google

nous apprenant qu'il fut tué (probablement dans une expédition) le 10 des kalendes d'avril de l'année 272[1].

Quant à l'*agnomen* de *Mustiolus*, nous l'avons déjà rencontré dans une de nos précédentes inscriptions[2].

N° 255

CORNELIA
PERVLINA VA (?)
XIX

Cornelia Perulina(?) v(ixit) a(nnis) decem et novem.

« *Cornelia Perulina* a vécu dix-neuf ans. »

C'est la troisième *Cornelia* que nous trouvons à Sigus. Les deux autres, qui étaient probablement deux sœurs, ont leur épitaphe sur la même stèle. C'étaient *Cornelia Victoria* et *Cornelia Januaria*. Elles moururent, l'une à 13 ans, l'autre à 25. Quant aux *Cornnelii*, on en a déjà rencontré quatre ou cinq à Sigus.

Disons en terminant que le surnom de *Perulina* est absolument inusité dans l'onomastique latine de l'Afrique, et qu'il est probablement le résultat d'une lecture erronnée.

N° 256

ILICINVS
CAPO ⏀ VA
LXXXV HSE

J(ulius) Licinus Capo v(ixit) a(nnis) octoginta et quinque. H(ic) s(itus) e(st).

---

(1) *Revue africaine*, 3, p. 170.

(2) Voir plus haut, p. 330.

Digitized by Google

« *Julius Licinus Capo* a vécu quatre-vingt-cinq ans. Il repose ici. »

Le surnom de *Capo* n'a été retrouvé nulle part ailleurs qu'à Sigus où il a été porté par un autre *Licinus,* le seul, d'ailleurs, qu'on connaisse dans cette localité. C'était probablement le fils du nôtre. Il mourut à l'âge de 22 ans[1].

N° 257

D M S
IVLIA EXTRI
CATA V A XLII
H S E O T B Q

D(is) M(anibus) S(acrum.) Julia Extricata v(ixit) a(nnis) quadraginta et duobus. H(ic) s(ita) e(st). O(ssa) t(ua) b(ene) q(uiescant!).

« Consacré aux dieux mânes! *Julia Extricata* a vécu quarante-deux ans. Elle repose ici. Que tes os reposent bien! »

Les *Juliae* furent très nombreuses à Sigus. L'épigraphie de cette localité n'en a pas relevé moins de 25 avec les surnoms les plus divers. Nous ne rappellerons parmi elles que *Julia Saturnina* qui fut femme d'un prêtre de Bellone[2]; *Julia Rogata* dont le mari déclare, dans son épitaphe, qu'elle n'eut, pendant quarante ans de vie conjugale, qu'une seule âme et qu'une seule volonté avec lui[3]; *Julia Spesina* qui a également mérité de son époux l'éloge suivant :

(1) *Rec. de Const.*, vol. XXIII, p. 249.

(2) C. I. L., VIII, n° 5708.

(3) *Rec. de Const.*, vol. XI, p. 410.

Digitized by Google

« toi que j'ai tant aimée pendant de longues années, ton amour pour moi a dépassé le mien. Tout ce que nous possédions était le fruit de ton travail[1] » ; *Julia Urbana* qui porte le titre de grande prêtresse et atteignit l'âge de 101 ans[2].

Quant au surnom d'*Extricata*, on ne connaissait qu'une seule femme l'ayant porté à Sigus. Elle se nommait *Octavia*[3].

Ajoutons que le nom de *Julia* et le surnom d'*Extricata* ont été donnés à une femme qui fut inhumée dans un des tombeaux qui bordaient la voie de *Stora* à *Rusicade* (Philippeville)[4].

Nos 258 et 259

Q CAECILIVS
FORTIS VA
XXXX V
H S E
5 OVLNIA COLIA
V A L V H S E

Q(uintus) Caecilius Fortis v(ixit) a(nnis) quadraginta et quinque. H(ic) s(itus) e(st).

Oulnia (probablement *Coculnia) Colia v(ixit) a(nnis) quinquaginta et quinque. H(ic) s(itus) e(st).*

« *Quintus Caecilius Fortis* a vecu quarante-cinq ans. Il repose ici. »

« *Coculnia Colia* a vécu cinquante-cinq ans. Elle repose ici. »

---

(1) *Rec. de Const.*, voll. XI, p. 441 et XII, p. 445.

(2) *Ibid.* vol. XX, p. 186.

(3) *Ibid.* vol. XII, p. 437.

(4) *Ibid.* vol. V, p. 241.

Digitized by Google

On a trouvé jusqu'à ce jour, à Sigus, huit *Caecilii* ou *Caeciliae* dont aucun ne semble avoir eu une condition élevée.

Quand au surnom de *Fortis*, c'est la première fois qu'on le rencontre s'appliquant à un siguitain.

Il en est de même du nom et du prénom de la défunte dont la parenté avec *Caecilius Fortis* est attestée par le fait que son épitaphe a été inscrite sur la stèle de ce dernier.

N° 260

C · INGENVIVS (*sic*)
CESTIANVS V
A L V II H S E

C(aïus) Ingenuius Cestianus v(ixit) a(nnis) quinquaginta et septem. H(ic) s(itus) e(st).

« *Caïus Ingenuius Cestianus* a vécu cinquante-sept ans. Il repose ici. »

Le nom d'*Ingenuius* nous a semblé d'abord peu exact. Pourtant il doit l'être, car une autre inscription de Sigus, portant ce nom avec la même orthographe, a été transmise, en 1868, à Léon Rénier par Cherbonneau avec cette mention dans la lettre d'envoi : « bien conservée[1] ». Il n'est pas moins certain que cette appellation, qui est plutôt usitée en Afrique comme surnom que comme nom, est mise pour *Ingenuus*. Ajoutons que le surnom de *Cestianus* était inconnu jusqu'ici, non seulement à Sigus, mais encore dans toute l'Afrique du Nord. Seule, une femme qui vécut à *Theveste* (Tébessa) a porté celui de *Cestia*[2].

(1) C. I. L., VIII, n° 19117.

(2) *Rec. de Const.*, vol. XXX, p. 79.

Digitized by Google

N° 261

GELLIA FAVS
TILLA V A XLI
H S E

Gellia Faustilla v(ixit) a(nnis) quadraginta et uno. H(ic) s(ita) e(st).

« *Gellia Faustilla* a vécu quarante et un ans. Elle repose ici. »

Le nom de *Gellius* est assez fréquent en Afrique. Nous connaissons une vingtaine de personnes, toutes de condition modeste, qui l'ont porté, mais l'épigraphie de Sigus ne l'avait pas encore révélé.

Quant aux femmes du nom de *Gellia*, aucune, parmi les quatre que mentionnent les épitaphes déjà publiées, n'a habité notre petit centre. Ce sont *Gellia Daphne* de *Cirta*, qui mourut centenaire[1]; *Gellia Saturnina*[2] et *Gellia Victoria* de *Lambaesis*[3], et *Gellia Villatica*, fille de *Gellius Lupus* de *Thubursicum Numidarum* (Khemissa).

Le surnom de *Faustilla* ne s'est rencontré que trois fois à Constantine[4], deux fois à Announa (*Thibili*)[5] et une fois à Mila, l'ancienne Milève[6].

---

(1) *Rec. de Const.*, vol. VI, p. 187.

(2) C. I. L., VIII, n° 3675.

(3) Ibid. n° 3713.

(4) *Rec. de Const.*, voll. I, p. 51, IX, p. 126 et XI, p. 367.

(5) *Ibid.* vol. XXIX, pp. 619 et 636.

(6) *Ibid.* vol. XX, p. 194.

Digitized by Google

N° 262

AVEIA PAVLI (*sic*)
NA VA XL HS
E O T B Q

Ave[ll]ia Paulina v(ixit) a(nnis) quadraginta. H(ic) s(ita) e(st). O(ssa) t(ua) b(ene) q(uiescant).

« *Avellia Paulina* a vécu quarante ans. Elle repose ici. Que tes os reposent bien! »

Nous lisons *Avellia* au lieu de *Aveia* parce que ce nom d'*Avellia*, ou d'*Avellius* dans sa forme masculine, est particulier à Sigus où il s'est rencontré cinq fois, tandis qu'il est inconnu partout ailleurs. Nous trouvons, en effet, dans les épitaphes de ce centre, *C. Avellius Hospes, Avellius Donatus, Q. Avellius Urbanus, Avellia Urbana, Avellia*[1].

Le surnom de *Paulina* qui n'est pas rare en Afrique apparaît à Sigus pour la première fois.

N° 263

MARCIA
PARTHENO
PE VA LXXXX
H S E

Marcia Parthenope v(ixit) a(nnis) nonaginta. H(ic) s(ita) e(st).

« *Marcia Parthenope* a vécu quatre-vingt-dix ans. Elle repose ici. »

Les *Marcii* et *Marciae* étaient assez répandus en Afrique, et on en connaissait déjà à Sigus où on a relevé les épitaphes de *Cneius Marcius Cerialis*,

(1) *Rec. de Const.*, vol. xx, p. 184.

Digitized by Google

Q. Marcius Monnosus, L. Marcius Crispinus, M. Marcius Magnus, Q. Marcius Marcianus[1] et de *Marcia Matrona*[2], la seule femme de ce nom dont on ait constaté jusqu'ici l'existence dans cet ancien municipe.

Les plus célèbres des *Marciae* africaines sont : la première, *Valeria Marcia Hostilia Crispina*[3], épouse de *C. Bruttius Praesens,* Consul d'Antonin et de Commode (153 et 180), et probablement belle-sœur de *Bruttia Crispina*, femme de Commode qui avait de nombreux liens de famille en Afrique; et la seconde, *Marcia Caelia Procilia,* fille de *M. Caelius Saturninus,* flamine perpétuel de *Thamugadi*, à laquelle ses affranchis élevèrent une statue sur le forum de cette ville[4].

Ajoutons que le surnom grec de *Parthenope*, porté par notre *Marcia,* non seulement est relevé pour la première fois à Sigus, mais n'a été donné qu'une seule fois, à notre connaissance, à une femme de la famille des *Sittius* qui résidait à Constantine[5].

N° 263

Ce texte et le suivant avaient été adressés, l'année dernière, par M. Robert à notre Président, après le tirage de notre article, et M. Mercier les a publiés dans sa chronique en avertissant nos lecteurs qu'il en serait de nouveau question dans notre prochain travail.

---

(1) *Rec. de Const.*, vol. XII, pp. 439 et 440.

(2) C. I. L., VIII, n° 5817.

(3) Ibid. n° 110.

(4) Ibid. n° 2404.

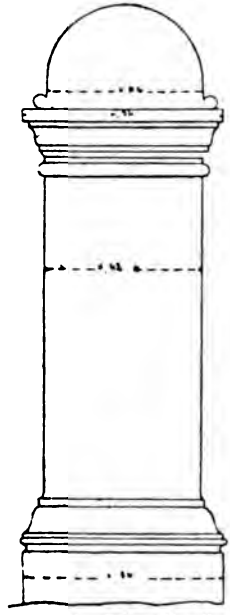
(5) *Rec. de Const.*, vol. XX, p. 189.

Digitized by Google

Superbe stèle avec base et corniche ornées de moulures. La corniche est arrondie en dôme dans sa partie supérieure. Ce monument a été trouvé à 800 mètres environ à l'Est du village actuel de Sigus.

Hauteur totale de la stèle, 1m63; hauteur de la base, 0m28; hauteur de la corniche sous le dôme, 0m18; hauteur du dôme avec son rebord formant bourrelet, 0m29.

Diamètre de la base du dôme, 0m42; longueur de chaque côté de l'entablement de la corniche, 0m54; largeur de chaque face latérale de la stèle sous la corniche, 0m42; largeur de chaque côté de la base, 0m54.



L'inscription en belles lettres fort bien gravées de la fin du IIe siècle est surmontée d'une guirlande.

Hauteur des lettres : 1re ligne, 0m08; autres lignes, 0m06 (Estampage).

D M S
MEMORIAE
C·TAMMVD
C·FIL·QVIR
5 VRBANI
SE VIVO
FECIT
V·A·LXXV

D(is) M(anibus) S(acrum). Memoriae C(aii) Tammud, C(aii) fil(ius), Quir(ina), Urbani. Se vivo fecit. V(ixit) a(nnis) septuaginta et quinque.

Digitized by Google

« Consacré aux dieux mânes. A la mémoire de *Caïus Tammud Urbanus*, fils de *Caïus*, de la tribu Quirina. Monument fait de son vivant. Il a vécu soixante-quinze ans. »

C'est la première fois que l'épigraphie africaine nous révèle ce nom, probablement numide, de *Tammud*. La famille de cet indigène romanisé devait être de condition élevée si l'on en juge par l'art et le luxe de son monument funéraire et par le soin avec lequel y sont inscrits les prénom, nom et surnom ainsi que la filiation du défunt. On y mentionne même la tribu Quirina qui était celle des Romains de la contrée et dans laquelle les *Tammud* avaient tenu à honneur de se faire inscrire.

Ajoutons que le surnom si romain d'*Urbanus* a été porté par d'innombrables personnes en Afrique, et que nous l'avons déjà rencontré une quinzaine de fois à Sigus sous les deux formes masculine et féminine.

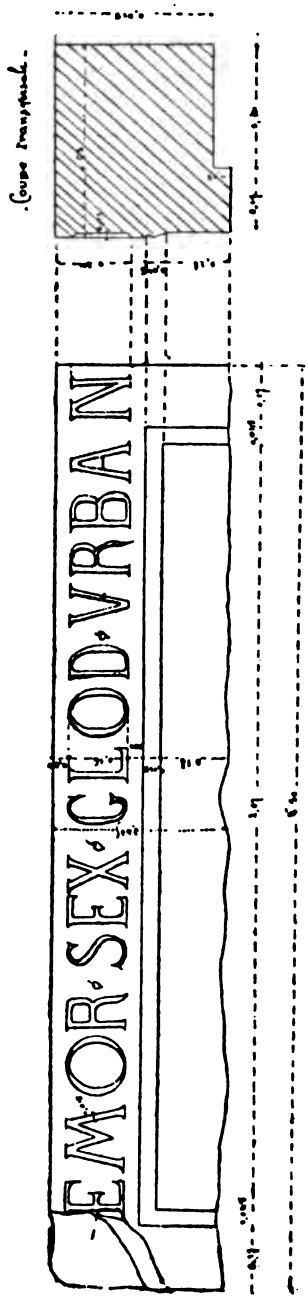
N° 264

Longue pierre de 2m50 trouvée à un kilomètre à l'ouest du village de Sigus. Elle reposait sur un monument où se continuait le cadre qui se dessine sous l'inscription et dans lequel devait exister ou un bas-relief ou une autre inscription.

L'angle de gauche où se trouvait la lettre M a disparu par suite d'une fracture.

Hauteur des lettres : 0m16.

Digitized by Google



[M]emor[iae] Sext(ti) Glod(ii) Urban(i).

« A la mémoire de *Sextus Glodius Urbanus.* »

Disons d'abord que *Glodius* est mis pour *Clodius* dont il est la forme archaïque.

Il s'agit évidemment là d'un grand personnage dont nous ne trouvons aucune autre trace à Sigus. Un nombre assez important de *Clodii* ou *Claudii* a habité ce centre, mais aucun d'entre eux ne paraît avoir été de haute condition, sauf *Q. Claudius Quintilius* qui fit partie de l'assemblée des décurions de la petite cité romaine, et dont le nom se trouve, avec ceux de 24 autres de ses collègues, sur le petit album de cette assemblée municipale dont nous avons assuré la conservation en le disposant dans un cadre parmi les textes si intéressants de notre musée épigraphique du square de la République.

Toutefois, parmi les *Clodii* de Sigus, il en est un

Digitized by Google

dont la stèle funéraire échappe à la banalité ordinaire. C'est *Clodius Processus*. Voici son épitaphe : « Après avoir navigué et voyagé de nombreuses années, je me suis enfin fixé dans cette demeure. Ce séjour éternel, je l'ai préparé, de mon vivant, pour moi et pour mon épouse et c'est là ce que vous voyez, mes amis. Adieu ! » Le texte se continue ensuite par le nombre des années qu'a vécu le défunt et qui est de 85. La place qui avait été réservée pour l'épitaphe de sa femme est restée vide. C'est la preuve que les circonstances ne lui ont pas permis d'être inhumée à côté de son mari qui lui avait pourtant, avec la plus grande sollicitude, préparé cette dernière demeure[1].

Les *Claudii* ou *Clodii* ont été très nombreux en Afrique. Plusieurs d'entre eux y ont occupé de hautes situations. Nous les rappellerons dans l'ordre chronologique :

1° *L. Clodius Macer* qui commandait la IIIe légion en 68, à la fin du règne de Néron. Il disputa l'Empire à Galba et créa, dans ce but, une autre légion africaine à laquelle il donna le nom de *prima liberatrix*, titre qu'il décerna également à la IIIe qui subsista à côté d'elle. C'est à cette occasion qu'il prit lui-même le nom de propréteur de l'armée d'Afrique que garda son successeur. Il fut vaincu par Galba, avant son entrée à Rome, et mis à mort, sur son ordre, par *Trebonius Garucianus*, procurateur de la Mauritanie Tingitane. Il n'a laissé en Afrique aucun texte rappelant ses fonctions, et ce sont les historiens qui nous

(1) *Rec. de Const.*, vol. XVIII, p. 544.

Digitized by Google

ont fait connaître ces détails[1]; 2° *Claudius Gallus*, qui commanda la IIIe légion sous Marc-Aurèle et Verus, entre les années 161 et 169, et que l'épigraphie africaine ne mentionne qu'à la tête d'une liste d'officiers généraux de cette légion[2]; 3° et 4° *Tib. Claudius Pompeianus* qui fut consul en même temps que *Tib. Claudius Severus*, en 173, sous Antonin, d'après une inscription de Lambèse, publiée par M. Poulle, où des vétérans élèvent, en 198, un autel à *Julia Domna*, au moment de leur libération[3]; 5° *Tib. Claudius Gordianus* qui fut légat propréteur de la IIIe légion en 188, sous Commode. Il nous est connu par la base d'une statue que lui élevèrent les décurions de *Verecunda*, comme patron de ce municipe situé aux portes de Lambèse[4]; par une autre base de statue élevée à sa femme, *Julia Chilonis*, sur le forum de *Cuiculum* (Djemila), en sa qualité de patronesse de cette colonie[5]; par un autel à Silvain qu'il fit restaurer à *Calceus Herculis* (El-Kantara)[6]; par un monument commémoratif de la construction, près de ce dernier endroit, du *Burgum Commodianum Speculatorium*, sorte de poste-vigie, qu'il fit bâtir pour surveiller les routes, encore existantes aujourd'hui, dont l'une traversait la vallée de l'Oued-El-

---

(1) Tac., *Hist.* I, 73; IV, 49. — Suet. *Galba*, 11, 15. — Voir Pallu de Lessert, *Fastes de la Numidie*, pp. 22 à 25, dans le *Rec. de Const.*, vol. XXV.

(2) C. I. L., VIII, n°s 2741 et 18126.

(3) *Rec. de Const.*, vol. XXVI, p. 416.

(4) C. I. L., VIII, n° 4230.

(5) Ibid. n° 8326.

(6) Ibid. n° 2499.

Digitized by Google

Kantara, et dont l'autre allait, à travers les montagnes, à *Bescera* (Biskra)[1]. Ajoutons que ce personnage est l'aïeul ou le bisaïeul maternel de l'empereur Gordien; 6° *Q. Clodius Rufinus,* qui fut légat propréteur de la IIIe légion, en 191, sous Commode, l'année qui précéda sa mise à mort par Pertinax. Il entra au Sénat sous ce dernier prince et fut inscrit sur la liste des membres de cette assemblée que Septime Sévère, vainqueur de Pescennius Niger, immola sans jugement à son retour à Rome. Il est mentionné, dans nos inscriptions, par une dédicace qu'il consacra à Commode, en 191, sur le forum de *Vercunda* (Marcouna)[2]; 7° *T. Claudius Claudianus* qui, n'ayant exercé aucune fonction en Afrique, n'en est pas moins mentionné dans nos inscriptions, sa sœur *Claudia Gallita* ayant épousé un chevalier romain de *Rusicade* (Philippeville), *Q. Austurnius Lappianus,* qui fut triumvir et Préfet *jure dicundo* des IIII Colonies[3]. Cette parenté avec des africains, et peut-être même son origine africaine, valurent aussi à notre *Claudius* une statue sur le forum de *Calama* (Guelma)[4]. Il était légat propréteur de Septime Sévère en Dacie et en Pannonie, et devint consul; 8° *Claudius Julianus* qui fut proconsul d'Afrique en 213, sous Caracalla[5]; 9° *Clodius Celsinus Adelfius* qui fut *vir* clarissime consulaire de Numidie, sous

(1) C. I. L., VIII, n° 2495.

(2) Ibid. n° 4211.

(3) C. I. L., VIII, nos 7977 et 7978. — Voir les détails où nous sommes entré au sujet de *Claudia Gallita* et de sa belle-sœur, *Pomponia Germanilla,* dans notre ouvrage sur *Rusicade et Stora,* p. 102 à 106.

(4) C. I. L., VIII, n° 5349.

(5) Ibid. n° 4845.

Digitized by Google

Constantin, et qui éleva à Constantine une statue à la Victoire de Constantin et des deux Césars, Constance et Constant[1]. C'était un homme d'un noble caractère et d'une haute vertu, si l'on en croit une dédicace que lui consacra l'*ordo* de Bénévent où il est célébré pour sa bienveillance, son autorité, sa justice et pour avoir surpassé, en sa qualité de *Corrector* de l'Apulée et de la Calabre, les exemples de vertu donnés par les juges qui l'avaient précédé. 10° *Q. Clodius Hermogenianus* qui fut, sous Constance et Julien, Proconsul d'Afrique et Préfet de Rome. Il restaura à *Theveste* (Tébessa) deux des pavillons de l'arc *quadrifrons* qui s'étaient presque effondrés[2], et éleva un monument à Julien à *Calama* (Guelma)[3]. 11° *Clodius Octavianus*, proconsul d'Afrique sous Jovien, qui éleva en 363, à *Thagora* (Taoura) dans la Proconsulaire, un monument en l'honneur de ce prince[4]. 12° enfin *Claudius Avitianus* qui fut vicaire d'Afrique vers la même époque. Il est surtout connu par les textes de loi inscrits aux codes Théodosien et Justinien, qui lui ont été adressés pendant qu'il exerçait le vicariat. A l'expiration de cette haute fonction il brigua celle de Préfet du prétoire et, pour y parvenir, il accusa de concussion le titulaire de cette charge, Mamertin. Mais s'il réussit à le faire mettre en disgrâce il ne parvint pas à lui succéder, car Mamertin fut remplacé par *Vulcatius Rufinus*.

---

(1) *Rec. de Const.*, vol. I, p. 62.

(2) *Ibid.* vol. X, p. 184.

(3) C. I. L., VIII, n° 5334.

(4) Ibid. n° 4647.

Digitized by Google

Il s'est rendu célèbre à Constantine pour avoir édifié dans cette ville le fameux porche connu sous le nom de Tétrapyle, qui précédait l'entrée de la basilique de Constance, achevée par lui, et qui a subsisté jusque dans ces dernières années[1].

Quant au surnom d'*Urbanus* porté par notre *Clodius* siguitain, il est très fréquent en Afrique, et les inscriptions de Sigus nous apprennent qu'il a appartenu à cinq autres habitants de cette localité.

MILA (ancienne *Milève)*

Notre excellent confrère et ami, M. Ponté, maire de Mila, dont on connaît le zèle pour les recherches archéologiques, nous adresse les estampages des inscriptions suivantes, avec la description des monuments qui les portent.

N° 265

« Stèle avec base et chapiteau en calcaire gris-bleu trouvée à la mechta Ouled-Zérara, à 20 kil. au sud de Mila, au milieu de ruines servant de clôture à un jardin appartenant au cheik El-Haoussine.

« A 50 mètres plus loin, ajoute M. Ponté, dans la direction sud, on remarque une banne de fortes dimensions, et à la gauche de celle-ci, au milieu des rochers, dans un enfoncement de terrain, deux tombeaux creusés dans la même pierre et dont nous avons relevé le dessin.

« Par les nombreux vestiges que nous rencontrons à cet endroit, nous devons nécessairement nous

(1) *Rec. de Const.*, vol. XIII, p. 677.

Digitized by Google

trouver sur l'emplacement d'un établissement agricole romain.

« La bourgade la plus rapprochée devait être élevée sur le plateau des Ouled-Kaïm, où l'on voit des ruines réellement importantes et que nous nous proposons d'explorer.

M. Ponté décrit ainsi le monument :

« La partie supérieure de la moulure de droite a été emportée par une cassure, ainsi que l's de *sacrum*. Les lettres sont bien alignées et bien gravées, mais d'une forme malhabile. L'A n'est pas barré, le trait horizontal des T est très court, les S sont mal formés et les traits horizontaux de l'E sont tous trois de la même longueur.

« Hauteur de la pierre, 0m84; hauteur respective de la corniche et de la base, 0m17; hauteur de chaque face latérale et du panneau portant inscription, 0m50; largeur, 0m40.

« Hauteur des lettres, 0m05. » (Estampage).

Les lettres paraissent être du commencement du IVe siècle.

D M
MEDINIV
RVSTICV
V AN |XXI
5 O·S·T·BQ

D(is) M(anibus) [*S(acrum)*]. *Mediniu*[*s*] *Rusticu(s) v(ixit) an(nis) septuaginta et uno. Os(sa) t(ua) b(ene) q(uiescant!)*

« Consacré aux dieux mânes. *Medinius Rusticus* a vécu soixante et onze ans. Que tes os reposent bien! »

C'est la première fois qu'on rencontre ce nom en Afrique. Quant au surnom de *Rusticus*, très répandu

Digitized by Google

ailleurs, il n'avait encore appartenu, à notre connaissance, à aucun des habitants de Mila ou de ses environs immédiats.

N° 266

« Pierre carrée, en calcaire rose, de 0m55 sur 0m40, aux arêtes frustes, trouvée à l'extérieur des remparts ouest du vieux Mila, dans les fouilles pratiquées sur l'emplacement de la mosquée Si Abd-el-Kader, et transportée au musée épigraphique de l'école des garçons.

« Les caractères ayant indistinctement de 0m04 à 0m05, sont d'une gravure incorrecte, et très mal alignés. Un croissant est placé au-dessus de l'inscription entre les lettres D M. »

L'estampage nous révèle l'art tout à fait décadent du Ve siècle et nous montre qu'un défaut de la pierrre a obligé le lapicide à séparer du reste du texte les deux s de la fin des 2e et 3e lignes.

D M
Q ANNIV S
CASSIV S V
L H S E

D(is) M(anibus)! Q(uintus) Annius Cassius v(ixit) [a(nnis)] quinquaginta. H(ic) s(itus) e(st).

« Aux dieux mânes! *Quintus Annius Cassius* a vécu cinquante ans. Il repose ici. »

Le nom d'*Annius,* qui est très fréquent en Afrique où plusieurs personnages de haute condition l'ont porté, n'a appartenu à aucun autre milévitain.

Les personnages de ce nom qui occupèrent un rang illustre en Afrique sont *A. Annius Camars* qui fut légat propréteur d'Afrique sous Domitien, vers

Digitized by Google

l'an 90, d'après une inscription d'Arles; un certain *Annius* dont le surnom, qui est inconnu, se terminait en ...*inus* : il était *vir* clarissime consulaire à six faisceaux de la province de la Numidie Cirtéenne et bâtit à Constantine, dans la rue Basse-Damrémont actuelle, le Portique de Gratien, sous les empereurs Valentinien, Valens et Gratien, entre 367 et 375[1]; *C. Annius Flavianus* qui fut procurateur du *Tractus* de Carthage, c'est-à-dire intendant général des domaines impériaux de cette région. C'est parcequ'il était originaire de *Thamugadi*, et qu'il s'y était retiré en prenant sa retraite, qu'on lui éleva une statue sur le forum de cette ville. Avant d'arriver au poste de confiance qui termina sa carrière, il avait rempli de nombreuses charges militaires : Procurateur des Alpes Atrectiennes, en Suisse; sous-amiral de la flotte prétorienne de Misène; commandant de l'aile première flavienne des Sabastènes; tribun militaire de la IIIe légion italique et commandant de la IIIe cohorte des Rhaètes. Il avait obtenu aussi de nombreuses décorations militaires pendant la seconde guerre germanique, sous Marc-Aurèle et Commode. Il faut qu'il ait rendu, par sa haute influence, de nombreux et réels services à la province pour que le Conseil Provincial ait fait ériger à son fils, encore enfant, *C. Annius Arminius Donatus*, une statue à côté de la sienne, sur le forum de Thamugadi[2].

Un autre grand personnage de ce nom est cet *Annius Rufinus*, clarissime, qui administra, sans doute en qualité de *Curator*, la cité de *Thysdrus*,

---

(1) Voir notre *Cirta, ses monum., son administ., ses magist.*, p. 62.

(2) *Rec. de Const.*, vol. XXII, p. 357.

Digitized by Google

(El-Djem) en Proconsulaire et y fit venir, à travers la plaine, l'eau nécessaire, soit à être distribuée par voie de concessions aux propriétaires des immeubles de la ville, soit à être enfermée dans des réservoirs, « bien inspiré en cela, dit l'inscription, par le puissant Mercure, » la divinité poliade de cette ville[1].

Les *Annii* étaient très nombreux en Afrique : l'épigraphie nous révèle même l'existence d'une famille de ce nom à *Thibili* (Announa), dont les membres, *Titianus Junior* et *Felix*, héritiers de *Q. Julius Libo*, firent élever dans ce municipe un autel à la Bonne Fortune, en exécution de son testament, et pour le prix de cinq mille sesterces[2]. Mais c'est la première fois qu'on rencontre un *Annius* dans la colonie de Milève.

Quant au surnom de *Cassius* que porte notre *Annius*, nous n'en connaissons qu'un autre exemple dans toute l'Afrique, c'est celui que cite le commandant du Génie Foy, dans le premier volume de notre *Recueil*. Dans un article sur les cas de longévité révélés par les épigraphes connues en 1853, il rapporte une inscription, trouvée dans les environs de Lambèse, mentionnant un certain *Cassius, verna* des trois Auguste, c'est-à-dire esclave né sur leurs domaines, et qui avait été employé comme comptable à la IIIe légion. Il vécut 110 ans 7 mois et 21 jours[3].

N° 266

« Pierre carrée en tuf dur, aux arètes frustes,

---

(1) C. I. L., VIII, n° 51.

(2) *Rec. de Const.*, vol XXVI, p. 344.

(3) *Ibid.* vol. I, p. 139.

Digitized by Google

trouvée à l'extrémité nord de l'ancienne nécropole romaine, à la mechta du Kouf, à 500 mètres environ de la nouvelle ville. Elle était enfouie à 50 centimètres dans le sol, l'épigraphe tournée en dessous.

« Hauteur de la pierre, 0m55; largeur, 0m35.

« Les lettres, assez bien gravées, sont de basse époque (Ve siècle). Elles ont 0m04 de hauteur, sauf les P qui ont 5 centimètres. Les A ne sont pas barrés.

« Un croissant est placé entre les lettres D M.

« Cette inscription a été déposée au musée épigraphique de l'école des garçons. » (Estampage).

D M
POMPONIA
HOSPITA
V·A· XL

D(is) M(anibus!) Pomponia Hospita v(ixit) a(nnis) quadraginta.

« Aux dieux mânes! *Pomponia Hospita* a vécu quarante ans. »

Nous ne connaissions encore aucune *Pomponia* ni aucun *Pomponius* à Milève, bien que ce nom ait été très répandu en Afrique, au temps des Romains.

Quant au surnom d'*Hospita*, il est relativement rare dans nos inscriptions qui ne nous l'ont révélé, jusqu'ici, que sept ou huit fois pour des femmes d'humble condition et dont aucune n'a habité Milève.

N° 267

« Cippe en calcaire gris dont la corniche a disparu, emportée par une cassure. La partie inférieure formant base est absolument fruste. Toute la moulure a disparu.

Digitized by Google

« Hauteur totale du bloc, 0m43; largeur, 0m45 à la partie inférieure.

« Les lettres, assez profondément gravées, mais très irrégulières et mal alignées ont, les unes 0m04, les autres 0m05 de hauteur, et ne remontent pas au-delà de la fin du Ve siècle.

« La pierre a été trouvée enfouie à la profondeur d'un mètre dans le jardin de M. Troyon, à Mila, et transportée dans le musée épigraphique de l'école des garçons. »

SALLVSTIA
VRBANA · VIX
A XXC H S E

Sallustia Urbana vix(it) a(nnis) octoginta. H(ic) s(ita) e(st).

« *Sallustia Urbana* a vécu quatre-vingts ans. Elle repose ici. »

Ce nom de *Sallustia*, très rare à Cirta, comme nous l'avons vu, n'était guère plus fréquent à Milève où nous n'en avions jusqu'ici qu'un exemple, celui de *Sallustia Januaria* qui mourut à l'âge de six ans[1].

Nous ne reviendrons pas sur l'*agnomen* si répandu d'*Urbana*, mais qui ne s'est encore rencontré qu'une seule fois à Milève, pour *Antonia Urbana*, dont nous avons nous-même publié l'épitaphe en 1891[2].

---

(1) *Rec. de Const.*, vol. XX, p. 75.

(2) *Ibid.* vol. XXVI, p. 441.

Digitized by Google

ROUFFACH

Castellum Elephantum au lieu de *Castellum Mastarense*

Jusqu'ici le territoire de la commune de Rouffach, situé à 21 kilomètres entre l'Ouest et le Nord-Ouest de Constantine, semblait s'étendre, surtout au sud, sur l'emplacement de l'ancien *Castellum Mastarense*. C'était cette dernière dénomination qu'on ajoutait toujours au nom du village moderne pour rappeler le centre romain dont on croyait qu'il occupait la place.

C'était une erreur qu'une récente découverte va nous permettre de rectifier. Elle est due aux ouvriers de M. Pastor, pharmacien à Constantine et propriétaire à Rouffach, et a été signalée par M. le Curé de Rouffach à notre distingué confrère, M. Blanchet, le futur chef de la mission que le journal *Le Matin* organise pour une nouvelle exploration du Sahara.

Regrettons tout d'abord que M. Blanchet n'ait pas cru devoir laisser à la *Société archéologique de Constantine* qui a publié de lui et publie encore aujourd'hui de si beaux travaux, et dont il est, par conséquent, un des membres les plus zélés, la priorité de cette découverte. Nous connaissions, même avant M. Blanchet, le texte si important que nous donnons ci-dessous, et nous le réservions avec un soin jaloux à nos lecteurs comme une primeur épigraphique. Or, le *Bulletin du Comité* vient de le publier... Les Sociétés de province sont habituées à ces petites déceptions; maisnous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre, puisque l'éditeur est ici notre éminent membre honoraire, M. Cagnat, auquel le texte a été

Digitized by Google

remis par M. Blanchet. Le savant épigraphiste se borne à rectifier une erreur de lecture et nous laisse le soin de commenter cette inscription. Nous allons essayer de le faire et nous adressons à M. Cagnat l'estampage pris par nous-même où il verra avec satisfaction que la leçon qu'il propose pour les dernières lettres de la 3e ligne, PROPER au lieu de PROREP, est parfaitement exacte et que l'infidélité de la copie de M. Blanchet n'a pu mettre en défaut sa perspicacité.

Ceci dit, voici d'abord notre texte :

N° 268

Pierre trouvée à 500 mètres environ, à vol d'oiseau, des dernières maisons du village de Rouffach, dans la direction du sud-sud-est, sur une colline sans nom qui domine le village au-delà du torrent du Bou-Guerch. L'altitude de ce point est de 580 mètres, tandis que celle de Rouffach est de 510. C'est un des derniers ressauts, vers le nord, du Djebel-Zouaoui (Chettaba), avant de s'affaisser dans la plaine à travers laquelle le torrent des Beni-Ziad va se jeter dans l'Oued-Begrats. Il y a là, en affleurement sur le sol et à 0m50 de profondeur, une quantité considérable de grosses substructions romaines où les colons vont chercher des blocs tout taillés pour leurs constructions. C'est au cours d'une fouille pour extraire des matériaux de ce genre que les ouvriers de M. Pastor ont exhumé la base sans ornement ni moulure qui porte notre inscription.

Hauteur de la pierre, 0m95; largeur de chaque face, 0m52.

Digitized by Google

Hauteur moyenne des lettres : 0m03, sauf à la dernière ligne où elles sont de 0m05.

Les lettres sont très régulières, quoique un peu rustiques, et remontent à la fin du IIe siècle ou au commencement du IIIe. Celles de la première et de la seconde ligne ont souffert et sont peu apparentes.

GENIO KASTELLI ELEFANT
SACRVM
CLODIA DONATA PROPEI
CRESCENTIS VXOR STA
5 TVAM GENI PATRIAE KA
ELEF CVM BASE QVAM
DE SVA LIBERALITATE
AD ORNANDVM KASTEL
POLICITA EX HS VIII N
10 SVA PECVNIA CONSTITVIT
AD CVIVS DEDICATIONEM
SPORTVLAS X SINGVLO
ET VINVM PER COLLEGIA
AD AEPVLANDVM DEDIT
15 D D D

Genio Kastelli elephant(um) sacrum.

Clodia Donata, Prope(rtii) Crescentis uxor, statuam Geni(i) patriae Ka(stelli) elef(antum) cum base quam de sua liberalitate ad ornandum kastel(lum) pollicita ex sesterciis octingentis nummorum, sua pecunia constituit, ad cujus dedicationem sportulas decem singulo et vinum per collegia ad aepulandum dedit, d(onavit), d(e)d(icavit).

« Consacré au génie du *Castellum* des Eléphants.

« *Clodia Donata,* épouse de *Propertius Crescens* a fait élever de ses propres deniers, pour le prix de 800 sesterces, une statue du Génie de sa patrie, le *Castellum* des Eléphants, avec sa base, qu'elle avait promise par libéralité, pour orner le *Castellum.* A l'occasion de sa dédicace elle a fait distribuer à chaque

Digitized by Google

citoyen (inscrit sur la matrice) dix sportules et le vin aux diverses associations pour les banquets. Donné et dédié par elle. »

Ce texte donne lieu à une constatation topographique de premier ordre. Il nous indique, en effet, que ce grand amas de substructions qui couronne le plateau où il a été découvert, n'est autre chose que l'emplacement d'un *Castellum* ou village fortifié, absolument distinct du *Castellum Mastarense*, beaucoup plus important, qui devint plus tard municipe, et qui était situé bien plus au sud, sur le bord septentrional du Djebel-Zouaoui. Nous y avons vu, en effet, d'importants et nombreux vestiges des fortifications de ce *Castellum* avec des traces non équivoques de la route romaine, taillée dans le roc, qui y montait. Le *Castellum Mastarense* proprement dit s'y était confiné dans les premiers temps de l'occupation. Plus tard, au fur et à mesure des progrès de la colonisation et de la paix, il échappa à son enceinte de murailles et déborda tout à l'entour, dans les Beni-Ziad, pour former, dès l'époque d'Elagabale ou d'Alexandre Sévère (première moitié du IIIe siècle) une *respublica Castelli Mastarensis*[1] avec son *ordo* et ses magistrats. Ce petit municipe qui gardait avec *Phua, Arsacal, Uzeli,* les défilés du Chettaba, était déjà trop éloigné de la plaine de l'Oued-Begrats pour la surveiller. A cette tâche n'aurait pu suffire *Tiddi* (le Kheneg), le seul point fortifié qui la dominait de l'autre côté de l'*Ampsaga* (le Rhummel). Il était donc de toute nécessité de placer un poste sur le dernier ressaut du Zouaoui qui a vue sur toute la

(1) *Rec. de Const.*, vol. IV, p. 209.

Digitized by Google

vallée dans la direction Nord-Est. C'est ce poste que les Romains ont appelé le *Castellum* des Eléphants et dont on trouve de si importantes substructions à quelques centaines de mètres au Sud-Est de Rouffach. Le territoire du Rouffach actuel devait fatalement en dépendre et il est ainsi démontré que c'est à tort qu'on le rattachait à *Mastar*. Il faudra donc désormais, quand on voudra mettre en regard de son nom celui du centre romain dont il occupe la place, ne plus écrire *Mastar* ou *Castellum Mastarense*, mais bien *Castellum Elephantum*.

On pourrait maintenant se demander à quel titre une femme qui n'est ni flaminique ni même prêtresse, et qui ne semble pas avoir eu, pour époux, un personnage important ou dans les honneurs, puisque sa stèle mortuaire, trouvée en 1858 par Cherbonneau, est muette sur ce sujet[1], a pu se livrer à une pollicitation. La réponse serait assez embarrassante si le texte ne prenait soin de la fournir. Ce n'est pas, en effet, nous dit-il, en vertu d'une obligation quelconque, imposée par sa situation, que *Clodia Donata* a pollicité, mais par pure libéralité *(de sua liberalitate)* et pour orner le *Castellum*, sa bourgade natale.

Pourquoi maintenant ce nom de *Castellum* des Eléphants? Peut-on supposer que, dans la petite citadelle, on élevait quelques-uns de ces grands animaux, comme on conserve dans les forts des engins de défense ou d'attaque? C'est bien peu probable car aucun auteur ne nous a signalé la présence d'éléphants dans l'armée romaine d'Afrique. J'imagine

(1) C. I. L., VIII, n° 6572. L'épitaphe ne montre qu'une chose, c'est que notre *Propertius* était d'assez bonne famille puisqu'on y indique sa filiation et sa tribu, ce qui n'avait pas lieu pour les petites gens.

Digitized by Google

que ce nom venait bien plutôt d'un motif d'ornementation placé au-dessus de la porte d'entrée de la petite forteresse, quelque chose d'analogue au bas-relief qui domine l'arcade centrale du pont d'El-Kantara à Constantine, et que Bartholomeo, l'architecte de Salah-Bey, avait pris dans les ruines de l'arc romain qui donnait entrée à l'ancien hippodrome de Cirta[1]. On sait que ce bas-relief représente deux éléphants affrontés. Il devait exister quelque chose d'analogue au *Castellum Elephantum,* et c'est cette circonstance fortuite, ou peut-être même voulue, qui a dû lui faire attribuer ce nom.

D'ailleurs, à supposer que les Romains eussent introduit en Afrique des animaux de ce genre, ils y étaient certainement très rares, puisqu'aucune inscription, à défaut des auteurs, n'en fait la moindre mention. Peut-on croire alors que notre petit centre eût été spécialement choisi pour leur donner asile? Quelle en serait la raison?

Notre texte donne encore lieu à un autre point d'interrogation. Quels étaient ces *Collegia* auxquels *Clodia Donata* fit distribuer du vin pour banqueter en l'honneur de la dédicace du Génie du *Castellum?* Il est assez difficile de le dire. Ce ne pouvaient guère être ces associations d'artisans qu'on rencontre souvent dans les grands centres mais dont il n'y a pourtant aucun exemple en Afrique. Il ne saurait en être question dans notre petite bourgade. Il est bien plus probable qu'il s'agit ici de ces espèces de confréries de cultivateurs qui professaient une dévo-

(1) Voir notre *Cirta, ses monuments, ses magistrats, etc.*, p. 90.

Digitized by Google

tion particulière envers certaines divinités champêtres, tels les *Cultores Cererum* qu'on a trouvés à Tipasa[1], et les *Cultores Saturni Frugiferi* du *Castellum* où est situé aujourd'hui le douar de Bir-Haddada, dont on ignore encore le nom antique[2]. Il n'est pas douteux que ces sortes d'associations, auxquelles il faut joindre celles qui rendaient un culte aux divinités topiques comme la divinité de la grotte de *Phua,* à quelques kilomètres de notre *Castellum*, n'aient été très répandues dans les centres ruraux. C'est aux *Collegia* de ce genre qu'ont dû être distribuées les jarres de vin de *Clodia Donata.*

Disons enfin que le *Castellum* des Eléphants n'ayant pas d'*ordo*, il ne faut pas songer à donner aux deux derniers D le sens ordinaire de « par décret des décurions, » et qu'ils ne peuvent être interprétés que par le mot *d(e)d(icavit)*. Le premier D doit donc se lire *d(onavit)*.

Nous terminerons ce commentaire en faisant remarquer qu'aucune autre *Clodia* n'est mentionnée dans l'épigraphie des Beni-Ziad et de Rouffach, et qu'aucune femme n'y est signalée comme ayant porté le surnom de *Donata*. La stèle de l'épouse de *Propertius Clemens* n'a donc pas été retrouvée, ainsi qu'il est arrivé pour celle de son mari.

Quant à celui-ci, il a eu des homonymes dans la petite ville de Mastar ou dans le bourg des Eléphants, car les épigraphistes ne nous ont malheureusement pas dit sur quels points de la région des Beni-Ziad

---

(1) *Rec. de Const.*, vol. XVII, p. 541.

(2) *Ibid.* vol. XVI, p. 405.

Digitized by Google

ils ont recueilli leurs épitaphes, ce qui serait maintenant assez intéressant à connaître. Les habitants de ce nom sont au nombre de deux : *M. Propertius Secundillus* qui mourut à quatre-vingt-cinq ans, et *Q. Propertius Victor,* décédé à l'âge de trente-cinq ans[1]. Deux femmes de ce nom ont aussi vécu dans ces parages : *Propertia Amanda,* morte à l'âge de quarante-deux ans, et *Propertia Quintilla* qui ne vécut que trente-cinq ans[2].

Félicitons M. Pastor d'avoir compris l'importance du texte que ses ouvriers ont exhumé et d'en avoir assuré la conservation en scellant, comme un ornement précieux, à l'entrée de sa demeure, la pierre qui la porte. Pour mettre le comble à l'intérêt que présentera ainsi l'accès de sa maison, il devrait procéder de même pour l'importante inscription qui mentionne la création à *Mastar,* par le légat *Cominius Cassianus,* d'un marché mensuel au commencement du IIIe siècle (212)[3]. Cette pierre gît isolée auprès du lavoir public où elle est exposée à toutes sortes d'injures et vouée, sans nul doute, à une destruction prochaine et tout à fait déplorable. Ce serait une bonne œuvre, de la part de la municipalité de Rouffach, que d'autoriser M. Pastor à la sceller, comme pendant à la première, à l'entrée de sa maison. Espérons qu'elle tiendra compte de notre vœu, dans l'intérêt de la science et de l'histoire du pays, et qu'on verra bientôt, l'un en face de l'autre, les deux monuments épigraphiques les plus importants de Rouffach,

(1) C. I. L., VIII, n°s 6563 et 6574.

(2) Ibid. n°s 6575 et 6576.

(3) *Rec. de Const.*, vol. XVII, p. 357.

Digitized by Google

puisqu'ils donnent respectivement les noms des deux centres romains dont l'un avoisinait le territoire de la commune actuelle et dont l'autre l'englobait.

Nous n'achèverons pas cette petite notice sans remercier vivement M. et Mme Pastor de l'aimable et trop somptueuse hospitalité qu'ils nous ont offerte au cours de notre excursion archéologique à Rouffach.

TOBNA *(Tubunae)*

Notre confrère, M. le commandant Farges, nous communique six grandes feuilles d'estampage que lui adresse M. le lieutenant Lagrange, adjoint au bureau arabe de Barika. Cet officier vient de mettre au jour, dans les ruines de l'ancienne *Tubunae*, la grande inscription suivante, sur une pierre dont il ne nous indique malheureusement ni la nature, ni les dimensions. Nous aurions été très désireux également de savoir s'il existe encore des restes du monument auquel elle appartenait, et quel en est l'état.

N° 269

Grande inscription sur une pierre qui doit avoir au moins $1^{m}50$ de longueur et $0^{m}70$ de largeur, si nous nous en rapportons à l'estampage qui nous est fourni.

Les lettres paraissent fort belles, malgré l'imperfection de l'estampage fait dans des conditions tout à fait défectueuses. Elles ont $0^{m}07$ de hauteur, et l'écartement de leurs arêtes est d'un centimètre, ce qui qui témoigne d'une incision profonde qui aurait donné à l'auteur de la découverte un magnifique estampage s'il avait mieux connu la manière d'opérer.

Digitized by Google

Ces lettres sont de la bonne époque, c'est-à-dire du IIe siècle.

IVLIA ◊ FIDA ◊ MIHI ◊ CONIVNX ◊ AEQVAEVA ◊ IVCVNDA ◊
QVOD ◊ TVA ◊ MANDAVIT ◊ FIERI ◊ SVPREMA ◊ VOLVNTAS ◊
HOC ◊ EGO ◊ PERFECI ◊ PARENS ◊ PRAECEPTO ◊ MARITVS ◊
PROPRIIS ◊ VT ◊ SEDIBVS ◊ SEMPER ◊ QVIETE ◊ MANERES ◊
QVAE ◊ COMMVNES ◊ ERVNT ◊ CVM ◊ LETI ◊ VENERIT ◊ HORA ◊
Q ◊ HERENNIVS ◊ FECI ◊ COGNOMINE ◊ FELIX ◊

Julia. fida mihi conjunx, aequaeva, jucunda,
Quod tua mandavit fieri suprema voluntas,
Hoc ego perfeci, parens praecepto maritus,
Propriis ut sedibus semper quiete maneres.
Quae communes erunt cum leti venerit hora.
Q(uintus) Herennius feci cognomine Felix.

« *Julia,* ma fidèle épouse, (toi « qui étais) du même âge que moi « (et qui m'étais si) agréable, ce « que ta dernière volonté m'avait « prescrit de faire, je l'ai accompli, « moi, ton mari, me conformant à « ton désir, afin que tu résides « toujours en repos dans ta propre « demeure qui (nous) sera com- « mune lorsque l'heure du trépas « sera venue (pour moi). C'est moi, « *Quintus Herennius*, au *cogno-* « *men* de *Felix*, qui ai fait (élever « ce monument). »

Comme on le voit, l'épitaphe de *Julia* et la dédicace du monument sont rédigés en vers hexamètres. *Quintus Herennius Felix* se piquait donc de poésie : mais s'il ne parle pas une trop mauvaise langue, en revanche il est complètement brouillé avec les exigences de la métrique. Ses vers sont faux pour la plupart. Il en a scandé les syllabes dans une quantité tout à fait fantaisiste.

Qu'était ce *Q. Herennius Felix*, qui fit élever un si somptueux monument à sa femme? L'épigraphie

Digitized by Google

de *Tubunae* n'en a pas conservé d'autres traces. Bien plus, elle ne fait aucune mention d'habitants de ce centre ayant porté ce nom.

Nous ne connaissons que deux *Herennius Felix* dont l'un commandait le poste militaire établi au centre de l'Aurès, au lieu actuellement appelé Menaa, sur la voie qui allait de *Lambaesis* à *Bescera* (Biskra). Il y fit élever, en 224, un autel à Jupiter, pour appeler sa protection sur l'empereur Alexandre Sévère et sa famille[1].

Le second était aussi un officier de la IIIe légion dont le nom se trouve dans une longue liste, inscrite sur une base de colonne, à l'ancien camp de Lambèse[2].

Les *Herennii* ont été très nombreux en Afrique où l'épigraphie n'en relève pas moins d'une cinquantaine. Parmi les plus notables, nous signalerons : 1° *Herennius Maximus*, fils de *Rusticus*. Il intervint comme magistrat délégué de la Curie de la ville de *Gurza*, en Proconsulaire, dans un acte retrouvé sur une plaque de bronze et par lequel, en l'an 65, cette cité accorda le titre de citoyen et de patron à *Aufustius Macrinus*, chef suprême des ouvriers militaires *(praefectus fabrum)*, ainsi qu'à ses enfants et à leurs descendants. Dans ce même acte se trouve également l'acceptation du bénéficiaire de cet honneur[3]. 2° *P. Herennius Mamertinus* de *Sitifi* (Sétif). Il devait être le chef d'une famille opulente, puisque

(1) *Rec. de Const.*, vol. v, p. 109.

(2 C. I. L., VIII, n° 2568.

(3) Ibid. n° 69.

Digitized by Google

ses héritiers, pour se conformer à ses dernières volontés, y firent élever une statue à Mars, divinité protectrice de la cité *(Colonia... Martialis... Sitifensium)*, et qu'à l'occasion de sa dédicace, ils donnèrent des jeux publics et firent des largesses de sportules aux décurions[1]. 3° *Herennius Rogatus*, option de la IIIe légion. Il est mentionné dans une liste d'officiers de ce grade qui avaient orné leur salle de réunion *(scholam)*, à *Lambaesis*, de statues et de portraits de la famille impériale et des divinités qui la protégeaient[2]. Et 4° enfin *Q. Herennius Rufus*, chevalier romain, qui éleva avec sa nièce, *Severa*, à *Manliana*, dans la Mauritanie Césarienne, une statue à sa femme dont les frères étaient *egregii viri* et chevaliers romains[3].

MORSOTT *(Vazampus)*

Le village européen et surtout le douar indigène de Morsott sont bâtis sur l'emplacement d'un ancien centre romain qu'on croyait être *Vazampus*. Telle était déjà l'opinion du chef de bataillon Sériziat qui en a fait, en 1868, la première exploration archéologique, et qui a minutieusement décrit les trois grands vestiges de l'antiquité qui se dressent encore sur le sol de la vieille cité[4].

Bien qu'aucun texte précis ne vienne la confirmer

---

(1) *Rec. de Const.*, vol. I, p. 19.

(2) C. I. L., VIII, n° 2554.

(3) Ibid. n° 9616.

(4) *Rec. de Const.*, vol. XII, pp. 157 à 171.

Digitized by Google

positivement, cette opinion est devenue, pour nous, une certitude après les fouilles si intéressantes auxquelles M. l'Administrateur Barry vient de se livrer. Nous avons parcouru nous-même, en sa compagnie, l'immense emplacement tout semé de grandes pierres, en alignements très distincts, qui environne les ruines décrites par Sériziat, et nous sommes convaincus, surtout après la découverte, par M. Barry, des grands thermes décrits plus loin, qu'il y avait là une ville importante, et qu'elle ne saurait être que l'ancienne *Vazampus*.

Celle-ci, en effet, ainsi que le remarque fort bien M. Barry, dans la dernière lettre où il nous parle de ses dernières découvertes (1er janvier 1900) est placée, par l'itinéraire d'Antonin et par les tables de Peutinger, à 30 kilomètres de Théveste, sur la route de *Theveste* à *Thibili*.

Or, l'emplacement de nos ruines se trouve, sur la même voie, à 32 kilomètres de Tébessa, et nous n'ignorons pas que l'indication des distances marquées par les anciens itinéraires n'est, le plus souvent, qu'approximative.

C'est donc bien sur l'ancien territoire de *Vazampus* que s'élèvent aujourd'hui les villages européen et indigène de Morsott.

Pour corroborer encore cette preuve, M. Barry ajoute dans la lettre citée plus haut : « on a émis l'opinion que *Vazampus* se trouvait près d'Aïounet (Clairfontaine) ou à Chenia, ou encore près du Djebel-Guelb. J'ai visité avec soin cette région. Il n'y avait là que de petites exploitations agricoles et un petit centre. J'ai retrouvé les cimetières. Ils sont peu importants. Pas de traces d'une grande ville, tandis

Digitized by Google

qu'à Morsott, les traces de ruines ont 4 kilomètres de long : il y avait là certainement une cité. »

Après une exploration minutieuse du terrain, nous sommes complètement de cet avis. Nous avons constaté, en effet, que la voie de *Theveste* à *Thibili* passait bien sur le territoire fouillé par M. Barry et qu'une autre grande voie dirigée de l'Est à l'Ouest y déterminait le *cardo* ou emplacement du Forum, dont nous avons très nettement délimité les côtés, et où nous engageons vivement M. Barry à faire des sondages. Nous sommes convaincus qu'il mettra ainsi au jour des textes importants qui nous donneront probablement *Vazampus* comme nom topique.

Une autre preuve que c'était bien là une ville et que, par suite, elle ne peut être que *Vazampus*, la seule cité mentionnée dans cette région, consiste dans les découvertes de M. Barry : 1° deux basiliques presque côte à côte et qui témoignent que les donatistes et les orthodoxes avaient leur église respective, ce qui ne pouvait avoir lieu que dans une ville ou, du moins, un centre fort populeux ; 2° des thermes d'une étendue considérable et d'un nombre étonnant de piscines et de salles dans la partie déblayée, et qui ne pouvaient convenir qu'à une grande cité.

Si nous ajoutons à cela qu'on suit à une très grande distance, à travers les collines et les ravins dans la direction de l'Ouest, les traces de l'aqueduc qui amenait l'eau sur ce point; que sa section témoigne d'un très fort débit, et que les énormes pierres dont il était fait indiquent des travaux d'art assez considérables, on ne peut douter que ces aménagements hydrauliques n'aient été destinés aux besoins d'une nombreuse population.

Digitized by Google

Enfin, la splendeur réelle de l'arcade et des bâtiments qui sont encore debout, et qui datent de la bonne époque, nous démontre qu'il y avait là une véritable cité et que c'est bien celle que les itinéraires n'ont eu garde d'omettre dans cette région, la cité de *Vazampus*.

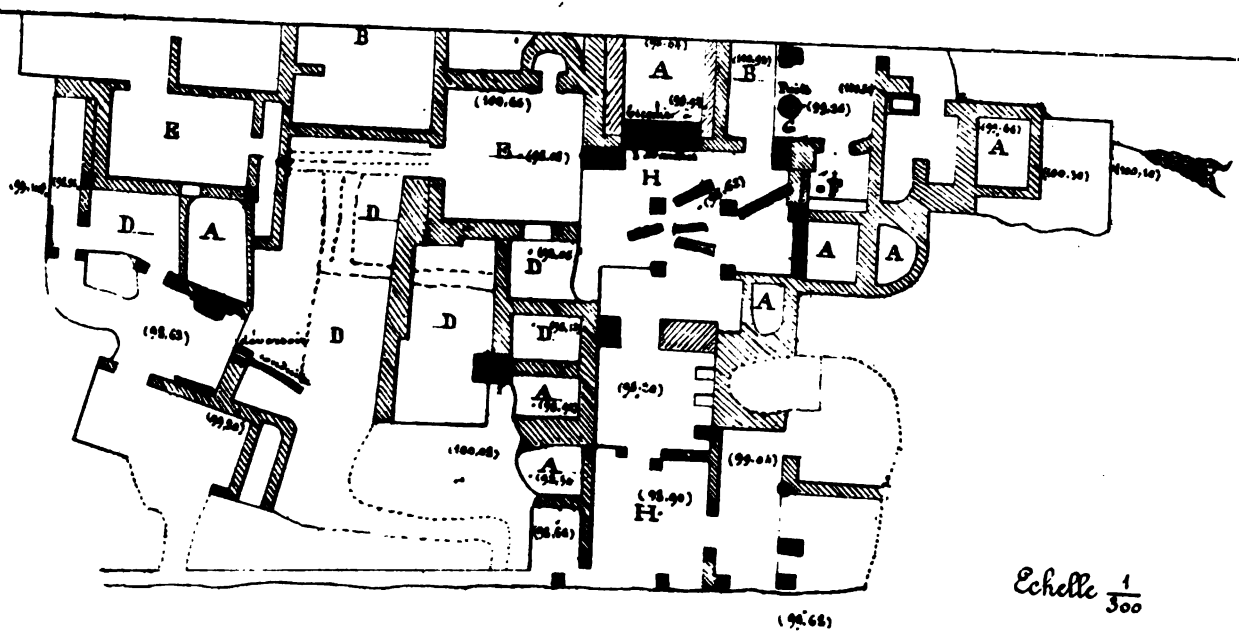
LES FOUILLES DE M. L'ADMINISTRATEUR BARRY

Dans les premiers jours du mois de février de l'année dernière, l'attention de M. l'Administrateur de la commune mixte de Morsott fut mise en éveil par les fouilles qu'un de ses administrés faisait exécuter à environ 300 mètres de l'arcade monumentale du douar de Morsott, pour se procurer de la pierre. Le kabyle chargé de ce travail fit prévenir M. Barry qu'en retirant une pierre à peine enfouie dans le sol, il venait de découvrir un petit carré de mosaïque. Le chef de la commune mixte se transporta aussitôt sur les lieux, et le colon pour qui travaillait l'indigène s'empressa d'offrir à ses investigations le terrain de la fouille.

M. Barry y mit aussitôt des ouvriers, et, à partir de ce moment, nous tint exactement au courant du résultat de ses recherches. Il rédigea un journal de fouilles, dressa les plans ci-joints, prit des photographies des débris architecturaux qu'il découvrit, et eut même soin de nous adresser de très intéressants fragments des vestiges mis au jour.

Nous ne le suivrons pas dans les détails très circonstanciés de ses recherches, nous bornant à décrire et à étudier, d'après son journal, ses nombreux rapports et la visite que nous fîmes nous-même, en

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

juillet dernier, à ses différents chantiers, les monuments qu'il a exhumés.

Première basilique

Le premier bâtiment découvert présente, avec ses annexes, une superficie de 1080 mètres carrés.

Le vaisseau principal est orienté du Sud-Ouest au Nord-Est. Il se développe sur une longueur de 45 mètres et une largeur de près de 16 mètres, en négligeant la salle à abside qui se trouve à l'Est. Les murs, de petit appareil, ont une épaisseur de 60 centimètres.

On y entrait au Sud-Ouest par un portail en bois, à deux battants, dont on a retrouvé les débris carbonisés. Il tournait sur des gonds dont les pierres du seuil conservent encore la trace. Derrière cette porte était un vestibule de la même largeur que le bâtiment et d'une hauteur de 3^{m}40. Il était divisé en trois parties. Celle de gauche et celle de droite, d'une surface d'environ 9 mètres carrés, formaient, de chaque côté, des réduits comme ceux que l'on voit souvent dans nos petites églises de campagne, et par où l'on monte soit au clocher, lorsqu'il est placé sur la façade, soit à la tribune située en face du chœur, au-dessus de la nef. Ces deux réduits s'ouvraient sur la partie centrale qui formaient le vestibule proprement dit, et dont la surface était de 25 mètres carrés, 84 décimètres. Ce vestibule donnait entrée dans la nef par une ouverture de 6^{m}40 dans laquelle étaient ménagées deux petites portes latérales.

La preuve qu'il y avait certainement une tribune au-dessus de la nef, c'est que les premiers piliers des colonnes de celle-ci sont distants, du narthex au

Digitized by Google

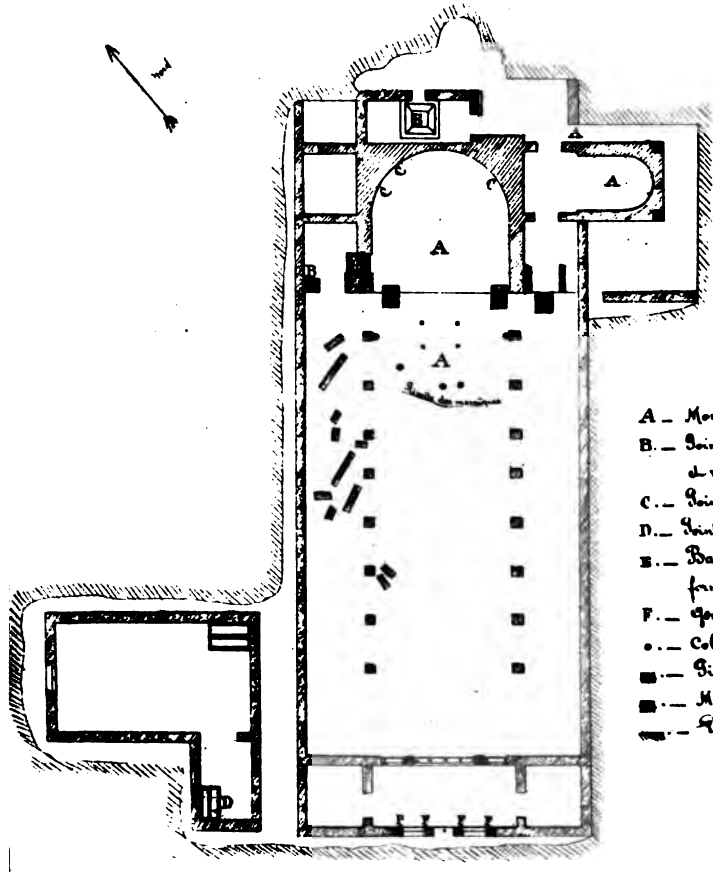
vestibule, de 4m40, alors qu'ils ne sont éloignés les uns des autres, dans chaque rangée, que de deux mètres. Ces piliers sont au nombre de huit dans chaque rangée et déterminent dans la nef des bas côtés d'une largeur de 3 mètres avec une allée centrale de 7 mètres d'écartement. La longueur de la nef et de ses bas-côtés, jusqu'à la hauteur du chœur ou plutôt de l'abside, est de 24m60. Les piliers sont tous à leur place primitive, mais ils ne sont plus surmontés de leurs colonnes respectives. Celles-ci même ont complètement disparu sur toute la rangée de droite. Elles ont dû être enlevées du milieu des décombres peu de temps après la destruction de l'édifice par l'incendie, car on voit aisément que c'est un sinistre de ce genre qui a mis fin à son existence. Il n'en est pas de même sur le côté gauche. La plupart des colonnes, presque toutes brisées dans leur chûte, gisent encore près de leurs piliers, surtout en remontant vers l'abside. Elles sont en brèche rouge. Les chapiteaux et les corniches sont très soignés et paraissent de bonne époque, ce qui a suggéré à M. Barry l'idée que ces matériaux étaient de remploi et que l'édifice avait été construit sur l'emplacement et avec les restes d'un autre plus parfait.

Nous ne pensons pas qu'il ait raison sur ce point car ses fouilles n'ont rencontré nulle part les substructions d'un monument plus ancien.

A partir du 7e pilier en avançant vers l'abside, on a rencontré une mosaïque, formée de matériaux assez grossiers, et d'un joli dessin où le trèffe semble dominer.

Tout le sol au-dessus de la mosaïque, aussi bien que des piliers et des colonnes renversées, était cons-

Digitized by Google



Légende

A _ Mosaïques géométriques
B. _ Points où ont été trouvés les coupes et verres brisés
C. _ Points où ont été trouvées les couches
D. _ Point où a été trouvé l'urne funéraire
E. _ Baptistère où a été faite la stèle formant un des côtés du baptistère
F. _ Fonds en pierre
•. _ Colonnes brisées
■. _ Pierres de taille
■. _ Maçonnerie
▬. _ Limites des fouilles

Echelle $\frac{1}{400}$

Digitized by Google

Digitized by Google

titué par un mélange de charbons, de cendres et de tuiles creuses, la plupart en morceaux, mais dont quelques-unes sont encore intactes. Il est évident que ce sont là les débris de la toiture qui s'est effondrée après que l'incendie eut exercé ses ravages.

Au milieu de la mosaïque et en avant de l'abside sont percés quatre trous de scellement où passaient les quatre supports de la *mensa,* ou table de l'autel, qui consistait généralement en un sarcophage de saint, de martyr ou de confesseur, mais dont on n'a retrouvé ici aucune trace. C'était sur cette *mensa* que se célébraient les saints mystères. Ces quatre trous sont distants les uns des autres d'un mètre en ligne verticale et de deux mètres en ligne horizontale.

Au-delà de l'autel, et à une distance de 1m40, s'ouvre l'abside. C'est là que les fouilles ont abouti à des découvertes d'autant plus intéressantes que nous n'en connaissons aucun autre exemple dans les recherches antérieures.

Elevée d'environ un mètre au-dessus du sol de la nef et de la première mosaïque, cette abside en est séparé par un mur de petit appareil couronné par une corniche. Elle a 7m40 de flèche et 5 mètres d'ouverture. On y accédait, de la nef, par deux escaliers latéraux de cinq marches, d'une largeur d'un mètre.

On saisit aisément la raison de cette dernière disposition : la *mensa* de l'autel était trop rapprochée du mur pour que les marches donnant accès à l'abside occupâssent toute sa largeur.

L'abside était pavée en mosaïque d'une facture également soignée où le trèfle domine, mais composée aussi de matériaux assez grossiers.

Ce qui constitue l'originalité des résultats de cette

Digitized by Google

fouille, c'est ce qu'on a rencontré immédiatement au-dessus de la mosaïque. Sous un monceau considérable de cendres, de bois calcinés et de tuiles creuses, cannelées sur le dos, qui étaient celles de la toiture, on s'est trouvé en présence de vestiges tout à fait curieux de la décoration intérieure des basiliques des Ve et VIe siècles.

Tout d'abord, cette décoration intérieure n'était réservée qu'à l'abside où se tenaient l'évêque sous son dais, l'officiant dans les intervalles du sacrifice de la messe, les prêtres et les clercs qui les assistaient.

Près du fonds de l'abside, en effet, de chaque côté, aux points c du plan ci-contre, ont été trouvées de magnifiques consoles qui devaient être fixées deux à deux (la quatrième n'a pas été découverte) dans les parois de l'hémicycle. Elles supportaient peut-être des architraves au-dessus desquelles se trouvaient, soit le tabernacle, soit l'armoire aux vases sacrés et aux saintes huiles. Ces consoles sont en pierre dure, d'un fini remarquable et artistement fouillées. Toutes les parties qui saillaient hors des parois de l'abside pour former supports, sont sculptées avec infiniment de soins sur les côtés plats, au milieu d'un superbe encadrement, de feuilles d'acanthe avec rosaces pour deux consoles et, pour une autre, de feuilles d'acanthe plus petites avec rosaces accostant une colonne. Les parties sinueuses,ou chanfreins en forme de corniches, sont également refouillées en belles feuilles d'acanthe. Seules les parties qui supportaient l'architrave sont lisses. Ces consoles avaient, hors du mur de l'abside où elles étaient encastrées, une saillie d'au moins 80 centimètres et une largeur de 50 centimètres.

Digitized by Google

Mais ce n'était pas là la seule décoration des parois de l'abside. M. Barry a découvert dans les décombres, immédiatement au-dessus de la mosaïque, une grande quantité de platres d'ornementation appliqués sur briques, d'un travail très soigné. Ils représentent des bandeaux de torsades en forme de gourmettes, de branches de lierre, de cœurs entourés de flammes, de trèfles découpés, de rosaces avec rayons rectilignes ou en double courbure, de cœurs nus, c'est-à-dire en forme du pique de nos cartes à jouer, de losanges, de cercles évidés et dans la circonférence desquels quatre dents de loups figurent entre leurs vides une croix grecque, etc., etc. Toute cette décoration était fixée et courait dans tous les sens sur les parois et le dôme de l'abside. Elle ne paraît pas avoir été peinte. Elle est seulement uniformément teintée de la couleur de l'argile rouge dans laquelle elle a séjourné pendant des siècles.

Cette luxueuse ornementation de plâtre ressemble tellement à ce qu'on voit dans les palais musulmans et, en particulier, dans ceux des berbères du XIe siècle, comme notre confrère, M. Blanchet, en a trouvé à la Kalaa des Beni-Hammad et à l'antique Sedrata du Sud, qu'on a cru un moment qu'il s'agissait d'un édifice arabe des premiers siècles de la domination musulmane en Afrique.

Mais elle est ici d'un goût si pur, d'une telle perfection et d'une si rigoureuse exactitude de dessin, qu'il faut la distinguer essentiellement des œuvres de l'art berbère où la rectitude et la régularité des formes sont bien moindres.

Une conclusion d'une très grande importance et qui n'est pourtant pas admise, jusqu'ici, dans l'his-

Digitized by Google

toire de l'art, s'impose donc à nous. C'est que l'art berbère, qu'on a toujours cru autochtone et étranger à toute imitation, n'est qu'une déformation de l'art romain aux temps du christianisme triomphant et de l'architechtonique des byzantins. Ici donc, comme partout, en fait d'art, il n'y a pas de saut, ainsi que le disait Leibnitz pour la nature en général. Il n'y a qu'une évolution. Mais cette évolution est ici dans le sens de la dégénérescence et non dans celui du progrès. Ceci dit, bien entendu, sans vouloir trop méconnaître le mérite propre de l'art berbère dont il nous reste tant de vestiges si remarquables.

Un troisième genre de décoration intérieure de notre basilique se fait remarquer dans les débris fort intéressants de pierre tendre ajourée qui servait soit de cancels entre l'abside et l'autel, soit de rampes aux escaliers qui les mettaient en communication, soit de séparation entre les sièges du clergé, ou de dossiers de ces mêmes sièges, soit à tout autre usage. Ces pierres ajourées sont en forme de treillis d'un réseau peu serré.

Tout cela ne donne-t-il pas une idée très précise et toute nouvelle de la richesse ornementale du chœur dans les basiliques de ce temps?

N'auraient-elles eu que ce résultat, les fouilles de M. Barry présenteraient un intérêt capital.

Mais continuons d'avancer dans les parties déblayées de l'édifice.

A l'extrémité inférieure gauche de l'abside, lorsqu'on est tourné vers l'hémicycle, un escalier de quatre marches conduit dans une salle d'une superficie de 10 mètres carrés, 64 décimètres. Là encore M. Barry a fait une découverte des plus intéressantes.

Digitized by Google

Voulant explorer le sol de cette pièce, il a rencontré à une assez grande profondeur (deux mètres), sous une épaisse couche de tuiles et de cendres, une grande quantité de débris de coupes de verre, empilés les uns sur les autres, ce qui est une preuve qu'elles ont été brisées par la catastrophe finale dans l'endroit même où elles avaient été déposées. Ces coupes, dont on distingue encore très bien la tige et le pied, étaient en verre blanc très fin, orné de palmes opaques, c'est-à-dire obtenues par le dépolissement du verre. Ce sont évidemment des calices de communiants recevant l'eucharistie sous l'espèce du vin. Il a retiré environ quatre kilogrammes de ces débris qu'il nous a adressés et que nous avons soigneusement déposés au musée archéologique de notre ville, qui est peut-être ainsi le seul à posséder des fragments de ce genre.

Cette pièce était évidemment une sorte de sacristie où l'on déposait le mobilier et les instruments du culte.

A la suite de cette salle, deux autres destinées à des usages analogues, mais où l'on n'a rien trouvé. La première a une superficie de 8 mètres 80 centimètres carrés et la seconde, d'un peu plus de 6 mètres carrés.

Derrière l'abside, une pièce rectangulaire où l'on accédait par deux ouvertures, l'une placée dans le prolongement de la flèche de l'abside, et l'autre sur le petit côté oriental, dans une direction perpendiculaire à la première. Sa surface est de 6 mètres 72 décimètres carrés.

C'était la salle du baptistère qui a été, d'ailleurs, retrouvé. Celui-ci occupait, dans presque toute sa

Digitized by Google

largeur, le milieu de la salle, au point E du plan. Il avait la forme cubique et était construit en pierre enduite d'une couche de stuc formée de plâtre et de ciment. Le fond était bâti en brique carrée sans ouverture d'écoulement. Un des côtés de ce bassin était constitué par une stèle avec attributs de Saturne qui avait été jadis consacrée à un prêtre de cette divinité. Nous le décrirons dans la publication que nous allons faire des textes funéraires trouvés dans les matériaux ayant servi à la construction de l'édifice.

De cette salle nous passons sur le côté droit de la basilique. Lorsqu'on arrive à l'extrémité orientale du mur extérieur de l'abside, on pénètre par un couloir dans une autre salle à abside qui devait être une chapelle latérale, et dont les murs, en dehors de l'enceinte de la basilique qui lui est perpendiculaire, font saillie d'une longueur de $2^{m}20$. L'abside qui s'ouvre sur le couloir par où on y accède a une ouverture de $3^{m}40$ et une profondeur de $4^{m}60$. Le sol de cette pièce, pavé d'une mosaïque du même caractère que les précédentes, est un peu surélevé au-dessus du couloir qui y conduit et se trouve presque au niveau de celui qui environne le bâtiment. L'auteur des fouilles ne nous dit pas s'il a trouvé là aussi des traces d'ornementation en plâtre.

On redescend ensuite par des degrés dans le bas-côté droit de l'édifice où on ne distingue plus que les socles d'une rangée de huit colonnes sans autres traces de ces dernières.

Nous n'avons là que le lieu de prières de la communauté chrétienne aux besoins de laquelle il était destiné. Or, on sait que lieu de repos, du moins celui des clercs et des personnes les plus considérables et

Digitized by Google

les plus vénérées, en faisait partie intégrante, soit comme crypte funéraire sous le sol de la basilique, soit comme caveau à part dans ses dépendances. C'est cette dernière alternative qui s'est réalisée pour notre petite église.

A son extrémité occidentale, en effet, et à une distance de deux mètres de son mur d'enceinte, court un mur parallèle sur une longueur de 11m60. C'est celui d'une construction divisée en deux corps de bâtiment. Le premier, dirigé perpendiculairement au mur d'enceinte de la basilique, détermine une vaste chambre de 58 mètres carrés de surface et le second, parallèle à la basilique, une pièce beaucoup plus petite et n'ayant qu'une superficie de 10 mètres, 40 décimètres carrés. Les deux chambres sont en communication par une ouverture de deux mètres.

C'était la nécropole. On y a trouvé, en effet, des tombes en grandes dalles recouvertes de ciment. Une de ces dalles, nous dit M. Barry, pèse 480 kilogrammes. On n'y a relevé aucune inscription, aucun mobilier funéraire, sauf une urne en poterie avec dessins, contenant des ossements calcinés, et dont on s'explique difficilement la présence en cet endroit. L'auteur de la fouille ne mentionne ni dans ses rapports, ni dans son journal, qu'il ait trouvé des squelettes dans ces tombes et dans quel état. Préoccupé des magnifiques résultats d'une fouille voisine dans une autre basilique, il n'a pas poussé plus loin ses investigations sur ce point où nous sommes convaincu qu'il eût trouvé d'autres tombes au-dessous du sol des premières, comme cela a eu lieu dans la crypte de l'autre église.

Avant de passer à la seconde basilique découverte

Digitized by Google

par M. Barry, nous allons publier les textes rencontrés dans les décombres de celle-ci et appartenant à des sépultures bien plus anciennes dont les matériaux ont servi à leur édification.

N° 270

Pierre servant de socle à une colonne. Ses dimensions, non plus que celles des lettres, ne nous sont données. Le G qui commence la seconde ligne a la forme byzantine qui le fait ressembler à un S dont la panse du haut serait très développée, tandis que celle du bas serait très restreinte. Les A ne sont pas barrés. Caractères du Ve siècle.

D M S
GEMELAE
FII · VA VI
M II PAREN
5 TES FECER
VNT

D(is) M(anibus) s(acrum). Gemel[l]ae fil(iae). V(ixit) a(nnis) sex, m(ensibus) duobus. Parentes fecerunt.

« Consacré aux dieux mânes. A *Gemella,* leur fille, (qui) a vécu six ans et deux mois, (ses) parents ont fait (élever ce monument). »

Ce nom de *Gemella* est très rare en Afrique où nous n'en connaissons que quatre autres cas : *Gemella Saturnina* qui mourut à *Mutia,* en Bysacène, à l'âge de trente-cinq ans; *Julia Gemella*, décédée à *Lambiridi* (Kherbet-Ouled-Arif), à l'âge de soixante ans; une esclave du nom de *Gemella*, morte près d'Hippone, dans la villa de *Salvius*, et enfin *Sempro-*

Digitized by Google

Stèle qui formait un des côtés du baptistère de la basilique de Morsott (1re basilique)

Digitized by Google

Digitized by Google

nia Gemella qui mourut à l'âge de cinquante-huit ans, à *Thibili* (Announa)[1].

Ce nom se rencontre donc pour la première fois dans l'épigraphie de Morsott.

La forme masculine de ce nom, *Gemellus*, est, au contraire, très fréquente en Afrique septentrionale.

N° 271

Magnifique stèle avec représentation figurée très soignée, trouvée derrière la grande abside, dans le bassin du baptistère, recouverte d'un épais enduit de plâtre et ciment. Elle en formait un des côtés.

La stèle qui a une hauteur de 2m15, la seule dimension qui nous soit donnée, est divisée en trois registres. Dans celui du haut, formé, à gauche, d'une colonne corinthienne avec chapiteau, et, à droite, d'une autre colonne de même ordre, mais beaucoup moins large, on voit, sous une voûte qui vient s'arc-bouter sur les chapiteaux, un personnage debout, revêtu de l'ample toge appelée *toga fusa,* tenant de la main gauche, ramenés sur le milieu du corps, les plis de son vêtement, et étendant le bras droit vers un autel surmonté d'une flamme, dans l'attitude d'un prêtre faisant un holocauste.

Dans le registre du bas est un bélier semblant brouter des épis. Mais ce n'est là qu'une apparence, l'animal et les épis n'étant, sans doute, qu'une représentation de ce qu'on offrait d'ordinaire à Saturne, la divinité dont le personnage du haut est le prêtre, d'après son épitaphe.

Les deux premiers registres sont séparés l'un de

(1) C. I. L., VIII, nos 595, 4430, 5270 et 5633.

Digitized by Google

l'autre, et le troisième du précédent, par de larges frises avec décoration soignée et des moulures délicates. Dans le troisième se lit l'inscription suivante dont notre correspondant ne nous indique pas les dimensions, mais qu'il déclare être formée de grandes et belles lettres :

I ♁ CLODIVS
FORTVNATVS
SACERDOS

J(ulius) Clodius Fortunatus sacerdos.

« *Julius Clodius Fortunatus*, prêtre. »

Il s'agit très probablement d'un prêtre de Saturne, du genre de ceux qu'on appelait *de pecoribus.*

C'est le premier *Clodius* que révèle l'épigraphie de *Vazampus.*

Pour ce nom de *Clodius*, nous renvoyons le lecteur à ce que nous en avons dit plus haut.

Deuxième basilique

M. Barry avait à peine commencé les fouilles de la basilique précédente qu'il en rencontrait une seconde qui lui est parallèle, avec la même orientation, à soixante mètres seulement de distance.

Composée d'une pièce unique, elle présente les mêmes particularités d'ornementation que la précédente, mais d'une richesse bien plus grande. Malheureusement une partie des murs de grand appareil a été enlevée sans qu'aucun examen scientifique en ait été fait, lors de la construction du chemin de fer de Souk-Ahras à Tébessa.

C'est un bâtiment de 26 mètres de longueur, $9^{m}20$ de large, avec un narthex de 3 mètres 68 centimètres

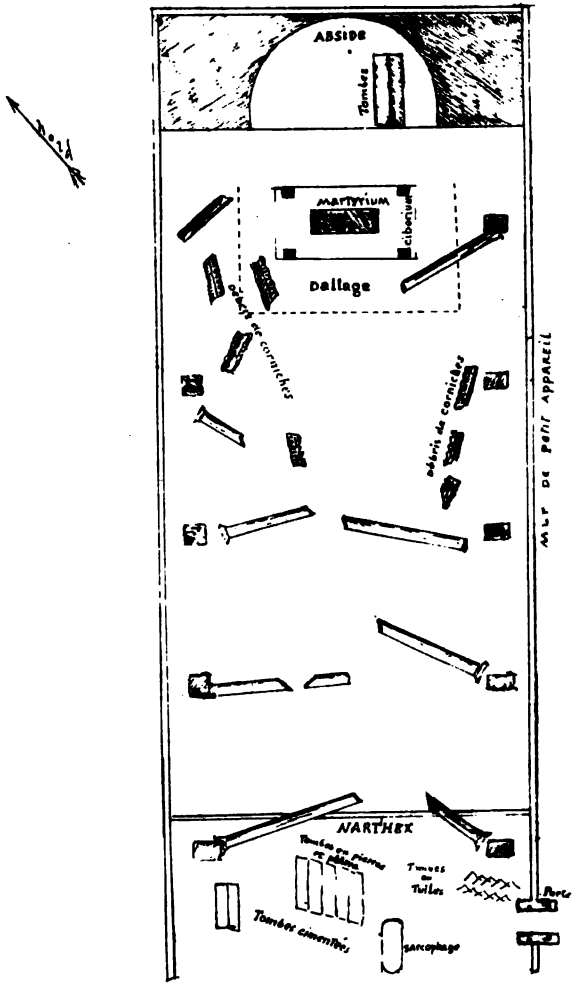
Digitized by Google

Petite Basilique.

Fouilles de Mocsott

Basilique n° 2.

Echelle $\frac{1}{200}$



Digitized by Google

Digitized by Google

carrés de surface dont la porte d'entrée est sur le côté droit.

La nef se présente sans bas-côtés. Les piliers encore en place, à une distance de 50 centimètres des murs sont au nombre de cinq de chaque côté et montrent encore les traces du scellement au plomb qui assujetissait au-dessus d'eux les colonnes. Celles-ci ont été retrouvées tout entières, pour la plupart, auprès de leurs socles, avec leurs chapiteaux qui sont fort soignés et les belles corniches dont ceux-ci étaient surmontés. Ces colonnes, lorsqu'elles sont entières, ont 3 mètres de longueur et $1^{m}25$ de circonférence. Quand elles se dressaient sur leurs piédestaux et qu'elles étaient surmontées de leurs chapiteaux et de leurs corniches, elles supportaient un plafond, ou plutôt des retombées de voûtes à plus de cinq mètres d'élévation au-dessus du sol. L'entrecolonnement en ligne verticale était d'environ 4 mètres.

Sur le sol de la nef, et particulièrement dans la partie qui avoisinait la *mensa*, on a rencontré de superbes corniches de pierre dure, du plus beau style, avec sculptures de $0^{m}60$ de hauteur. Leur ornementation, nous fait remarquer M. Barry, est à peu près la même que celle des corniches de l'Arc de triomphe de Septime Sévère qui se dresse à Haïdra, l'ancienne *Ammaedara,* en Tunisie. On trouve en même temps des fragments importants de corniches de plâtre qui sont une mauvaise copie des premières, et sans reliefs.

En se continuant vers l'abside, les fouilles ont rencontré un dallage en pierre dure sur une superficie d'environ 16 mètres carrés. Sur le milieu de ce dallage, et à environ $1^{m}50$ de l'abside qui n'était pas

Digitized by Google

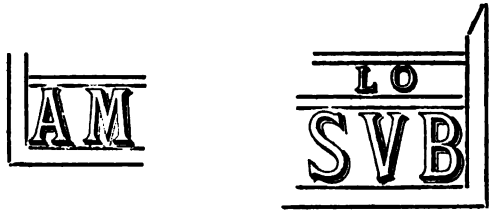
surélevée, comme dans la basilique précédente, mais de plein pied avec le sol de la nef, une enceinte est déterminée autour de quatre trous de scellement où étaient encastrés les supports de la *mensa*. Elle a une superficie de 7 mètres carrés.

Plus heureux que dans les fouilles de la première basilique, M. Barry a trouvé au-dessous du dallage, entre les quatre trous de scellement des pieds de la *mensa,* le tombeau du martyr ou du confesseur. Il contenait un squelette d'enfant, sans aucune inscription ni mobilier funéraire. Etait-ce une jeune victime des luttes religieuses qui avaient ensanglanté le pays au IVe siècle entre orthodoxes et donatistes, et dont ceux-ci conservaient et honoraient les restes dans leur église? C'est une question qu'on peut évidemment se poser, mais nous ne nous permettrons même pas de tenter d'y répondre, car s'il y a tout lieu de croire que l'une des deux basiliques appartenait aux donatistes, rien ne prouve, en dehors des faibles présomptions dont nous parlerons plus loin, que ce soit celle-ci plutôt que la première.

L'abside se présente ensuite aux regards. Elle a une ouverture de 5 mètres et une flèche de 3. Aucune mosaïque n'y a été trouvée.

Ici, comme dans la basilique précédemment fouillée, on a encore rencontré de nombreuses traces d'ornementation en plâtre ajouré. Mais cette décoration est encore bien plus remarquable. Outre les trèfles, les carreaux, les cœurs, les feuilles de lierre qu'elle dessine, elle constituait des inscriptions dont voici deux spécimens, autant que les ressources typographiques dont nous disposons nous permettent de les représenter.

Digitized by Google



Il y avait donc aussi sur les parois de l'abside des sentences et des formules de prières servant à l'ornementation autant qu'à l'édification religieuse, et c'est encore une disposition que l'art musulman berbère a imitée à sa manière en l'empruntant à l'art chrétien.

C'est là, il faut l'avouer, une découverte du plus haut intérêt et dont il faudra tenir compte quand on voudra se faire une idée de ce que pouvaient offrir aux regards des fidèles les églises des IVe et Ve siècles.

Tels sont les vestiges qui se trouvaient sur le sol de notre petite basilique.

Le sous-sol a révélé qu'elle recouvrait une nécropole, ce qui est beaucoup moins surprenant, mais ce qui lui donne un caractère nettement distinct de celui de la première basilique dont la nécropole, tout à fait restreinte et destinée, sans doute, aux seuls membres du clergé, ne faisait pas partie de l'enceinte. Ici, le grand nombre de tombes est une preuve que ce lieu de repos est destiné à tous les membres de la communauté religieuse.

C'est dans le sous-sol du narthex qu'on a pratiqué la fouille où elles ont apparu, mais on voit que le lieu de sépulture où elles ont été disposées s'étend sous la nef de la basilique. Elles sont à environ $2^{m}50$ de profondeur sous le sol, tel qu'il existait avant les fouilles, et à un mètre au-dessous du niveau réel de la nef.

Digitized by Google

Ces tombes sont en pierre du pays ou en dalles calcaires, revêtues intérieurement et extérieurement d'une épaisse couche de plâtre. Elles sont bien construites, intactes et superposées les unes aux autres. C'est surtout sur la partie gauche et le milieu du narthex qu'elles ont été découvertes. Sur la partie droite inférieure elles sont en général recouvertes de tuiles.

« Nous en avons ouvert quinze, dit M. Barry dans son journal des fouilles. Dans toutes se trouvait un squelette parfaitement conservé. Sept d'entre ces squelettes sont couchés sur le dos et huit sur le côté gauche. La tête est toujours placée dans la direction de l'abside.

« Aucun mobilier funéraire, aucune inscription », sauf dans une tombe où une des dalles portait un texte funéraire païen et ayant évidemment appartenu à une sépulture plus ancienne. Nous la publierons ci-après.

L'absence complète de vestiges intéressants dans ces tombes a détourné M. Barry de continuer ces sortes de fouilles qui eussent complètement déformé le sol de la petite basilique. D'ailleurs la brillante découverte, qu'il venait de faire, des Thermes de la cité appelait son attention sur un autre point. Il fit recouvrir les sépultures ne voulant plus troubler le repos de la nombreuse population de défunts qui dort là, depuis 14 ou 15 siècles, son dernier sommeil.

Deux tombes cependant avaient obtenu un emplacement à part. Elles ont été trouvées sur la partie droite de l'abside, placées côte à côte dans le sens de la flèche. Elles sont faites en pierre calcaire de deux mètres de long sur $0^{m}70$ de large et sont recou-

Digitized by Google

vertes d'une couche de ciment. Elles devaient sans doute contenir les restes de deux personnes qui avaient mérité de la communauté religieuse une vénération particulière. L'intérieur est formé d'une forte couche de plâtre dans laquelle on a retrouvé deux squelettes dans un état de conservation remarquable. Mais aucun mobilier funéraire, aucune inscription ne nous a fait connaître ni les noms, ni la condition des défunts.

Comment expliquer la présence simultanée de ces deux basiliques si près l'une de l'autre, et qui sont évidemment contemporaines, puisque, malgré quelques différences dans les dimensions et la disposition intérieure, elles ont tant d'analogie dans la décoration?

Nous ne pouvons supposer qu'elles aient appartenu toutes deux à la même communauté religieuse, car si la nécessité de deux édifices pour un même culte s'était fait sentir au sein de l'agglomération importante groupée sur ce point, il est probable que ces deux édifices eussent été placés dans des quartiers différents et éloignés l'un de l'autre pour desservir tous les besoins.

Reste donc que nos deux basiliques ont appartenu respectivement à chacun des deux partis rivaux de ce temps, et que l'une a été celle des orthodoxes, l'autre celle des donatistes.

Pour ne pas interrompre, par une discussion historique, l'exposé des fouilles de M. Barry, nous essaierons de montrer, dans un petit appendice à notre travail, comment, entre les deux sectes qu'on s'est toujours représentées comme violemment hostiles l'une à l'autre, un assez grand apaisement a pu se produire pour leur permettre de voisiner comme nous supposons qu'elles l'ont fait ici.

Digitized by Google

Voici les épigraphes trouvées dans les matériaux qui avaient servi à l'édification de la basilique.

N° 272

Stèle trouvée dans une tombe dont elle formait un des côtés, l'inscription en dedans, ce qui prouve que la pierre était de remploi. Les dimensions des lettres et même de la stèle ne nous sont pas données. Les A ne sont pas barrés, l'L de *dulcissi*... nous est donné avec une forme que nous ne pouvons représenter ici, celui qui commence l'expression du nombre des années qu'a vécu la défunte a perdu sa ligne horizontale.

Nous donnons le texte tel qu'il a été copié, mais il y a évidemment plusieurs erreurs de lecture, notamment pour le nom de la mère d'*Opimianus* et d'*Augurinus* qui ne pouvait s'appeler *Sozusa*.

D M S
OPIMIANVS
EIAVCVRINVS
SOZVSAE MAI
RIDVLCISSIXV
5 PII VAN IXXX *(sic)*
H S E

D(is) M(anibus) S(acrum). Opimianus e[t] Au[g]urinus Sozusae(?) ma[t]ri dulcissi[mae] pi[ae] v(ixit) an(nis) octoginta. H(ic) s(ita) e(st).

« Consacré aux dieux mânes. *Opimianus* et *Augurinus* à *Sosuza(?)* leur mère très douce et très regrettée. Elle a vécu quatre-vingts ans. Elle repose ici. »

Le cognomen *Opimianus* n'avait encore, que nous sachions, jamais été relevé en Afrique. Celui d'*Augurinus* a été porté par un autre habitant de *Vazampus*

Digitized by Google

dont la stèle a été trouvée en 1868[1], et s'est rencontré : 1° dans les ruines où s'est établi le petit village kabyle de Temda aux environs de Mila[2]; 2° dans une liste d'officiers de la IIIe légion à Lambèse[3]; 3° dans les substructions d'une basilique chrétienne fouillée par le P. Delattre, à Carthage, en 1886[4]. Quant au cognomen de *Sozusa*, inutile de dire qu'il n'existe nulle part, étant assurément le résultat d'une lecture erronée.

N° 273

Autre dalle formant le côté d'une tombe. M. Barry ne nous indique aucune dimension, ni de la pierre, ni des lettres. Le T, l'R et l'I du nom sont probablement liés.

D M S
PALVSRS
V·A·CV
H S E

D(is) M(anibus) S(acrum). Palus[i]r[i]s v(ixit) a(nnis) centum et quinque. H(ic) s(itus) e(st).

« Consacré aux dieux mânes. *Palustris* a vécu cent-cinq ans. Il repose ici. »

C'est la première fois qu'on rencontre ce cognomen de *Palustris* en Afrique.

---

(1) *Rec. de Const.*, vol. XII, p. 458.

(2) *Ibid.* vol. XX, p. 26.

(3) *Ibid.* vol. XXII, p. 280.

(4) *Ibid.* vol. XXIV, p. 65.

Digitized by Google

Les Thermes

Le troisième édifice mis à découvert par M. Barry est d'une étendue bien plus considérable puisque, sans avoir encore complètement terminé ses fouilles qui seront reprises au moment où paraîtra ce compte-rendu, il a déblayé une surface de plus de 1500 mètres carrés.

Ayant remarqué, à environ 350 mètres des basiliques, dans la direction et un peu au-delà de l'arcade monumentale, une excavation servant de dépôt de fumier aux indigènes et paraissant avoir la forme d'une piscine, il y fit commencer une nouvelle série de fouilles.

Deux petites piscines furent bientôt déblayées. Elles étaient entourées d'un soubassement d'environ $0^{m}80$ de hauteur, en mosaïque blanche. C'étaient les piscines marquées, sur la droite du plan, des lettres A, A.

Pour savoir dans quelle direction il devait diriger ses travaux, M. Barry fit exécuter des tranchées des deux côtés de ses premiers déblais, à 15 mètres de distance et de façon à ce qu'elles vinssent converger sur ce point.

Ainsi qu'il est aisé de le voir sur le plan, l'une de ces tranchées, celle de la partie Ouest, ne pouvait donner aucun résultat. Mais la tranchée Est, en venant vers les piscines, mit bientôt à découvert des substructions à la côte 99, 66 du plan.

M. Barry en conclut avec raison que les deux piscines A, A, étaient à une extrémité de l'édifice. Il fit alors ouvrir deux autres tranchées de 25 mètres de long sur $0^{m}50$ de profondeur et $0^{m}60$ de largeur dans la direction du Nord et à l'Est des piscines

Digitized by Google

découvertes. Elles visaient des affleurements qu'on apercevait à quelque distance, à droite des piscines.

On atteignit deux grandes pierres formant porte avec seuil composé de deux marches en pierre dure. M. Barry, ayant désormais des indices suffisants, arrêta les tranchées en cours et fit commencer les travaux de déblaiement autour de cette porte, et en suivant les parois qui n'allaient pas manquer de se présenter.

Le déblaiement mit à découvert deux nouvelles piscines, une carrée et l'autre à forme ellipsoïdale. Elles étaient dallées, et leurs parois recouvertes de mosaïque blanche, à une hauteur de $0^{m}70$. Les fouilles continuèrent alors le long d'une ligne horizontale allant des nouvelles piscines aux premières dont elles étaient assez éloignées.

On découvrit bientôt une enceinte munie d'une large porte, avec quatre colonnes renversées et leurs socles en place, au milieu de l'enceinte. Ils déterminent un carré de $3^{m}40$ de côté. C'était l'*atrium tetrastylum* de l'édifice, sorte de cour intérieure, recouverte, sauf entre les quatre colonnes, d'un toit qui venait s'y appuyer. Le vide ménagé dans le tétrastyle en était l'*impluvium*.

Sur la partie orientale de l'atrium, trois degrés en pierre dure, d'une largeur de 3 mètres, donnaient accès à une grande piscine presque carrée, d'une surface de 10 mètres 20 décimètres carrés. Ses parois avaient un soubassement en mosaïque blanche.

Adossée à la partie Nord de cette piscine et de l'atrium se trouve, avec une différence de niveau de près de 3 centimètres, la chambre des fourneaux d'une superficie de 19 mètres 75 décimètres carrés.

Digitized by Google

Elle est accostée au Nord et à l'Ouest par des chambres à hypocaustes *(caldaria* et *tepidaria)*. On aperçoit les piliers de briques carrées soutenant le sol *(suspensura)* de ces chambres.

Toutes ces chambres sont ensuite déblayées. Deux d'entre elles furent trouvées avec leur sol pavé de mosaïques géométriques. Dans les autres, le sol avait disparu laissant à découvert les piliers de briques.

De l'autre côté, sur la partie Est, près des premières piscines et derrière le mur sud de l'atrium, au point F du plan, les ouvriers ont mis à découvert un magnifique fragment de statue dont nous donnons ci-contre la reproduction. Il représente la jambe gauche d'un personnage appuyé à un faisceau de foudres. A ses pieds, et à gauche, on voit un aigle enserrant une tortue. Quelques jours après, et à une certaine distance, on rencontra la main droite, la main gauche et l'avant-bras droit de la statue. La main gauche avait les doigts brisés à la deuxième phalange. M. Barry estime qu'elle devait tenir un arc. La main droite avait trois doigts mutilés. Elle s'appuyait sur un fragment de colonnette. Contre l'avant-bras gauche, et à la hauteur du coude, on aperçoit un morceau d'arc appuyé contre le bras, ce qui confirme l'hypothèse suggérée par l'examen de la main gauche.

Que représentait cette statue? Probablement une divinité, mais laquelle?

L'aigle semblerait désigner Jupiter, mais il accompagne souvent Appollon dans la statuaire antique, et l'arc est un des attributs les plus habituels de ce dieu. Il faudrait alors voir plutôt un carquois dans le faisceau de foudres dont parle M. Barry. Mais si notre statue paraît avoir été un Apollon, que signifie

Digitized by Google

Fragment de statue en marbre trouvé dans les thermes.

Digitized by Google

Digitized by Google

l'aigle aux ailes éployées juché sur une tortue? Nous supposons qu'on a voulu représenter ici la lyre primitive *(testudo)* dont la caisse était, à l'origine, la carapace d'une tortue, et que l'aigle, avec ses ailes relevées, figure la partie supérieure, ainsi que la musique prête à prendre son vol. Tous les attributs s'appliqueraient ainsi parfaitement à Apollon.

Mais il faut avouer que ce serait la première fois que ce dieu nous serait révélé avec une telle figuration. Dans les innombrables types, que la statuaire antique nous a transmis, du fils de Latone, nous n'avons aucune répétition d'un pareil motif. Les seuls cas présentant quelque analogie avec le nôtre sont au nombre de deux : 1° une statue d'Apollon Lycien au musée du Capitole où ce dieu est représenté tenant une lyre *(testudo)* sur la tête d'un aigle et 2° un Apollon avec un aigle debout, tenant dans sa main gauche un arc, au musée Torlonia.

Les escouades d'ouvriers, qui avaient été un instant occupées à la recherche de ces fragments, reprirent leur besogne respective de déblais sur les divers points du chantier.

Au point G du plan, dans une salle de 20 mètres de longueur sur 4 de large, dont faisait partie le réduit au fond duquel a été trouvé ce beau fragment de statue, on rencontra un puits dont l'orifice était clos par une dalle de pierre dure. Il est bâti en pierres sèches, très régulièrement ajustées et fort bien choisies. Son diamètre est de 80 centimètres. Pour juger de sa profondeur, M. Barry y fit descendre une lanterne allumée au bout d'une corde. Celle-ci donna vingt mètres, et la lumière éclaira un fonds de vase.

Digitized by Google

C'était, sans doute, un puits de décharge pour les eaux ayant servi aux bains, et qui devait communiquer avec un égout conduisant au loin le liquide.

Ce puits a été exploré, quelques jours après, au moyen d'un curage approfondi : on en a retiré quantité d'ossements humains, provenant sans doute des victimes de l'attentat qui a précédé la mise à sac et la ruine de l'édifice. Parmi ces restes on a trouvé deux fragments de statue en marbre blanc, sans grande valeur, et de facture ordinaire, et une grande quantité de vases et de graviers. A une profondeur de 26 mètres on a encore rencontré de l'eau.

Les fouilles continuèrent à révéler de nombreuses salles dans lesquelles on retrouva les traces des conduites d'eau qui les desservaient. A mi-hauteur des pièces on remarquait, le long des murs, des conduits en rainures qui devaient, nous dit M. Barry dans le journal de ses fouilles, servir de déversoirs. Un de ces conduits est en plomb et façonné à la romaine, c'est-à-dire en feuilles de plomb roulées et taraudées.

Les fouilles continuèrent vers le Nord. Presque toutes les salles, d'ailleurs assez vastes, sont pavées de mosaïques géométriques, qu'on découvre sous une couche de terre et de débris variant de un à deux mètres d'épaisseur.

A l'Est, deux grandes pièces, dont l'une a 100 mètres carrés de surface et l'autre 38 mètres. Elles sont également pavées de mosaïques géométriques.

Les travaux de M. Barry prirent fin au commencement d'octobre 1899 par la mise à découvert d'une belle salle avec remarquable mosaïque. (Il ne nous dit pas laquelle, et bien que nous l'ayons visitée à la fin de juillet, car elle commençait déjà à apparaître,

Digitized by Google

Stèle trouvée à côté des Thermes de Morsott.

Digitized by Google

Digitized by Google

nous ne pouvons la déterminer sur le plan dont nous ne connaissions pas alors tous les détails). Les fleurs de la mosaïque sont en creux et très semblables, nous dit M. Barry, à celles qui s'élançaient de quatre calices dans la mosaïque trouvée à Constantine, sur la route du Bardo, et qui est représentée à la pl. XI du VIe volume de notre *Recueil*. Cette remarque est fort juste et nous la confirmons pleinement de nos propres observations.

Ce qui restait des murs de cette pièce est en partie recouvert de plaques de marbre d'un centimètre d'épaisseur. Ces marbres sont fort beaux et de différentes couleurs : gris, bleu, gris-bleuté, jaune et blanc-rougeâtre. Dans un des coins de la salle, ces plaques, de 10 à 20 centimètres carrés, sont empilées en grande quantité, comme si, avant la destruction complète de l'édifice, on avait voulu les détacher pour les employer ailleurs. On voit sur ce qui reste des parois que ces plaques avaient été cimentées dans le mur. M. Barry se demande avec raison si on ne se trouverait pas là dans la salle de l'*elaeoterium* où les baigneurs, après s'être frottés du strigille, s'oignaient d'huile parfumée pour donner à l'épiderme l'élasticité et la souplesse nécessaires aux mouvements du corps.

Comme on le voit, cet édifice public était des plus importants, et ses restes témoignent en faveur de notre hypothèse sur la nombreuse population du centre où il s'élevait. Mais sa mise à découvert n'est pas complète. Les fouilles ultérieures, que M. Barry va entreprendre, nous réservent encore d'autres surprises. Comme les thermes servaient aussi bien aux hommes qu'aux femmes, nous n'avons peut-être là qu'un quartier se développant autour d'un atrium.

Digitized by Google

Il est fort possible que M. Barry arrive à trouver l'autre. En tout cas, la grandeur et le nombre étonnant des pièces de celui-ci nous démontrent que nous sommes pas seulement ici en présence de simples *balinae*, ou établissement destiné à donner uniquement des bains, mais bien de véritables thermes où devaient se trouver un gymnase, une bibliothèque, des salons de réunions et des promenades.

Nous ne terminerons pas ce compte rendu sans féliciter hautement M. Barry de ses intéressantes découvertes et de la grande intelligence qu'il a mise à diriger ses recherches. Nous lui exprimons aussi notre vive reconnaissance pour le soin minutieux avec lequel il a bien voulu nous en faire part, et pour les précieux vestiges dont il a enrichi notre musée.

A PROPOS DES DEUX BASILIQUES DE MORSOTT

Examen critique de l'histoire du donatisme

Le voisinage des deux intéressantes basiliques, si heureusement découvertes par M. Barry, à Morsott, nous a suggéré l'hypothèse que l'une d'elles était donatiste et l'autre orthodoxe.

Or, comment expliquer ce voisinage si on s'en tient uniquement aux données historiques, qui ont eu cours jusqu'ici, sur les incessantes et furieuses rivalités qui ont existé de tout temps entre les deux partis religieux, ainsi que sur les perpétuelles excitations qui les jetaient sans cesse l'un sur l'autre?

Pour que notre hypothèse fût vraisemblable, il faudrait lui donner pour base l'existence d'une période où la pacification des esprits eût, au contraire, permis

Digitized by Google

aux deux partis rivaux de se tolérer mutuellement et de vivre même côte à côte.

De telles périodes d'accalmie ont-elles pu naître et durer? Nous le croyons fermement, sinon pendant le IVe siècle, du moins au cours des deux suivants. Il nous semble impossible, en effet, qu'une société régulière, comme l'était celle de l'Afrique romaine, à cette époque, et dans laquelle, par conséquent, la civilisation et les lois n'avaient pas perdu tout empire, ait réussi à se maintenir au milieu des horribles luttes sans trêve ni merci dont la tradition catholique et les témoignages nécessairement trop partiaux des écrivains orthodoxes du temps, les seuls qui nous soient parvenus, nous font un tableau si noir. L'histoire telle qu'ils l'ont racontée n'est d'ailleurs, il ne faut pas l'oublier, que la succession des revendications et des luttes violentes d'hommes d'église entre eux et des petits troupeaux attachés à leur fortune par un fanatisme outrancier. Ce n'est pas la statique sociale, le tableau de la vie générale de cette époque. Cette agitation, ces rivalités, ces troubles qu'ils nous dépeignent, à les supposer vrais, ne nous interdisent pas de croire qu'ils sont plus superficiels que profonds, et qu'un plus grand calme, qu'une tolérance nécessaire à la continuation de la vie sociale ont dû se produire dans les masses, même divisées en deux partis.

Pour cette raison seule, cette histoire est suspecte et, ne s'appliquant pas à la réalité vraie, ne peut infirmer notre hypothèse.

Mais elle est bien plus suspecte encore si, lui appliquant la vraie méthode du genre, on se livre à la critique des témoignages qui l'ont établie. On

Digitized by Google

s'aperçoit alors que les dires opposés de toute une catégorie de témoins et que les documents contradictoires ont été absolument écartés.

L'orthodoxie, en effet, qui, en Europe n'a pas eu à souffrir de l'invasion musulmane de l'Afrique, et qui, naturellement, a survécu à ces luttes, a organisé le silence et fait l'oubli sur les écrits et les témoignages de ceux qui l'avaient combattue dans les provinces africaines des deux empires. Il en résulte que l'histoire, comme le dossier du donatisme dont le savant abbé Duchesne a examiné, il y a quelques années, la valeur et l'authenticité dans les *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, ne se trouvent constitués que par les témoignages de Saint Optat et de Saint Augustin, par les constitutions, les lois et les décrets impériaux, pour la plupart, sauf le rescrit de Julien, dirigés contre les donatistes, et enfin par les actes tronqués, les canons et les sentences des différents conciles devant lesquels a été portée la fameuse querelle. Est-ce assez pour l'historien impartial qui veut se rendre compte des faits et des idées en présence et émettre un jugement? On conviendra aisément du contraire.

Le seul document qui eût pu projeter une véritable lumière est le procès-verbal du concile de Carthage de 411 où tous les adversaires, et surtout les plus illustres et les plus renommés par leur talent ont été en présence et où la discussion entre eux paraît avoir été si complète. Malheureusement, après une prolixité vraiment décevante sur les préliminaires de la célèbre rencontre des adversaires, il s'arrête net au moment où commençent l'exposé et le conflit des idées en présence. C'est à peine si quelques pages y sont

Digitized by Google

consacrées, alors qu'à en juger par la longueur des inutilités qui précèdent, et par le soin avec lequel les discours de chaque préopinant sont reproduits, il faudrait un gros volume pour enfermer toute la discussion. On aurait eu là une mine inépuisable de renseignements sur l'histoire du conflit et sur les doctrines en présence, et l'historien pourrait asseoir son jugement.

Sans contester injustement le droit qu'avait l'Eglise de sauvegarder en cette circonstance, puisqu'elle en avait le pouvoir, ses intérêts plutôt que la vérité historique, n'est-on pas admis à mettre sur le compte d'un parti-pris très naturel, bien plus que sur celui de la fatalité, la disparition de ces précieux documents, surtout quand on voit que la sentence du Concile, tout à fait défavorable aux donatistes, n'a pas subi le même sort et a été soigneusement conservée?

On pourra objecter, sans doute, que l'histoire n'a rien perdu, puisque la discussion dont il s'agit a été rapportée par Saint Augustin dans le livre III de son résumé des actes du Concile de Carthage. Mais qui pourrait soutenir que, malgré le respect dont on doit être pénétré pour l'admirable pasteur et le penseur de génie, on puisse compter sur son impartialité dans cette œuvre? N'a-t-il pas été l'antagoniste le plus vaillant et le plus éclairé du donatisme? N'a-t-il pas été *pars magna,* on pourrait dire *maxima* dans cette mémorable lutte? Peut-il se détacher assez de la cause qu'il défend pour rester impartial quand il rend compte de la grande conférence où nous voyons, dans le peu qui en reste au procès-verbal, qu'il n'a pas eu trop de tout son génie pour tenir tête aux champions du donatisme, Pétilien de Constantine,

Digitized by Google

Emeritus de Césarée, Adéodat de Milève, Gaudentius de Thamugadi et plusieurs autres auxquels il serait peut-être difficile de soutenir qu'il a été bien supérieur?

Mais la perte de ces précieux documents n'est pas la seule qu'ait éprouvée la connaissance des faits et des idées du donatisme. Des grands écrivains et des docteurs de ce parti, de Parménien, de Donat, du grammairien Cresconius, de Pétilien, de Gaudentius, plus rien ne subsiste que dans les réfutations de Saint Optat et de Saint Augustin. Et pourtant leurs écrits étaient parvenus à Rome, non seulement à la Curie pontificale, puisque les papes y répondirent soit par des missives aux évêques d'Afrique, soit par des décisions contre les donatistes, mais encore auprès des chefs que ce parti s'était donnés dans la capitale du monde chrétien pour soutenir ses prétentions à la catholicité. On sait, en effet, qu'il eut ses *évêques de Rome,* les deux premiers numides, *Victor Garbensis* et *Bonifatius Ballitanus* auxquels succédèrent *Eucolpius, Macrobius* et toute une suite d'autres prélats qui avaient dû réunir et répandre les livres donatistes dans la capitale de l'Empire, ainsi que l'avaient sans doute fait en Espagne les missions donatistes qui y furent envoyées. Comment l'Eglise qui a conservé avec tant de soin les textes qui les ont réfutés, pourrait-elle décliner toute responsabilité dans leur disparition?

C'est sans doute après Grégoire le Grand, le dernier pape qui ait édicté des décrets contre les donatistes, qu'elle a organisé le silence et appelé l'oubli sur leur histoire, leurs doctrines et leurs écrits apologétiques. Et nous ne serions pas autrement surpris que ce pontife ait enveloppé les livres donatistes dans la

Digitized by Google

même proscription que celle dont il frappa les monuments littéraires de l'antiquité païenne. Si l'ordre de destruction fut vain pour ces derniers parcequ'ils s'étaient conservés dans le monde grec d'où ils revinrent en Europe après la prise de Constantinople, les écrits donatistes qui n'étaient pas sortis du monde latin ne purent y échapper.

L'histoire du schisme africain ne nous est ainsi connue que par ses adversaires. Les jugements sévères qu'ils ont portés sur lui ne sont peut-être pas, alors, d'une équité parfaite et les accusations dont ils le chargent, de la plus scrupuleuse exactitude. Le donatisme pourrait bien être ainsi moins blâmable qu'il ne nous est représenté et Calvin, en essayant de le justifier dans sa polémique avec le commentateur Balduinus, avoir eu un juste sentiment de ses mérites.

Sans nous appuyer sur les arguments plus ou moins captieux de l'hérésiarque du XVIe siècle, qui s'inspirent surtout de la discipline ecclésiastique, nous n'allèguerons en faveur du parti donatiste que deux présomptions tirées de son histoire, telle que nous la connaissons par ses adversaires : la première est son immense succès dans le milieu où il est né, et, on pourrait dire, sa victoire définitive en Afrique jusqu'au moment du triomphe de l'islamisme; la seconde est l'embarras dans lequel il a mis le gouvernement civil et les chefs de l'orthodoxie eux-mêmes, puisqu'ils ne se décidèrent qu'à la longue à le combattre ouvertement et à sévir contre lui.

On sait, en effet, avec quelle rapidité le schisme fut embrassé par les populations chrétiennes de l'Afrique qui, au IVe siècle même (on ne peut plus en douter aujourd'hui) étaient loin de former la majorité.

Digitized by Google

On sait aussi que dans la plupart des communautés chrétiennes de quelque importance, deux sièges épiscopaux se dressaient l'un contre l'autre, celui de l'orthodoxie et celui du donatisme; que dans un très grand nombre, l'évêque donatiste n'avait pas d'adversaire, et qu'au Concile de Carthage, le nombre des prélats donatistes était plus élevé que celui de leurs contradicteurs. N'est-ce pas la preuve que le schisme avait obtenu partout l'adhésion populaire? Or le peuple, en général, ne s'attache qu'aux causes justes, et si parfois les apparences, plutôt que la réalité de la justice, égarent son enthousiasme, il n'y persévère jamais. La perpétuité et les progrès toujours croissants du donatisme, jusqu'à la catastrophe qui anéantit le christianisme en Afrique, malgré les sentences des conciles et les persécutions de l'autorité ecclésiastique orthodoxe et impériale, sont des arguments en sa faveur dont il serait bien puéril de nier l'importance.

D'autre part l'histoire du donatisme, telle que les orthodoxes l'ont écrite et portée à notre connaissance, ne nous fournit-elle pas la preuve que sa cause, du moins à l'origine, n'apparut pas comme évidemment injuste et absolument condamnable aux autorités civiles qui étaient déjà le bras séculier de l'autorité ecclésiastique? Elle nous apprend, en effet, de quels ménagements usa Constantin envers les promoteurs du schisme, de quelle longanimité et de quelle patience il fit preuve à leur égard, jusqu'à revenir sur l'investiture qu'il avait donnée à Cécilien, comme évêque légitime de Carthage, et contre l'ordination duquel ils protestaient; jusqu'à réunir à Rome trois évêques des Gaules pour examiner leurs réclamations, de concert avec le pape Miltiade, en présence de dix évêques

Digitized by Google

du parti donatiste et d'un même nombre de prélats du parti de Cécilien qu'il avait tous fait venir à Rome aux frais du *vehiculum publicum;* jusqu'à ne pas s'en tenir à la sentence de ces premiers juges contre laquelle ils s'élevaient encore et à convoquer, par la même voie, pour juger définitivement le différend, un concile de plusieurs centaines d'évêques à Arles[1] où l'Empereur avait une résidence, et auprès duquel il voulait se trouver; jusqu'à accepter d'évoquer devant lui-même, sur la demande des donatistes qui ne voulurent pas accepter davantage la sentence portée contre eux par ce concile, la cause des dissidents; jusqu'à rappeler leurs évêques de l'exil auquel il les avait un moment condamnés à la suite de cet appel parcequ'ils ne s'étaient pas inclinés devant sa décision, et à ordonner à *Verinus*, son vicaire d'Afrique, de les laisser remonter sur leurs sièges et administrer librement leurs églises; jusqu'à ne pas autoriser les orthodoxes à expulser par la force publique les donatistes des basiliques dont ils s'étaient emparés à leur détriment, et à leur en faire construire de nouvelles que leurs adversaires envahissaient encore impunément, comme cela a eu lieu à Constantine même.

Que signifie cette indulgence de la part d'un prince si peu suspect de faiblesse, sinon qu'il avait grand'peine à ne voir que torts et erreurs dans les revendications donatistes, et que vérité et bon droit absolu du côté de leurs adversaires?

(1) Ce grand nombre a été très discuté et ramené par quelques auteurs à celui de 34, d'après les suscriptions de la lettre synodale au pape Sylvestre et les souscriptions des actes du Concile. Mais ce faible chiffre n'est peut-être que celui du petit nombre d'évêques qui furent élus pour examiner la querelle et soutenir la discussion contre les donatistes. Il en fut de même au concile de Carthage, en 411, où sur près de 600 évêques, 14 seulement prirent part à la discussion; mais nous avons, il est vrai, les noms de tous ceux qui vinrent à Carthage.

Digitized by Google

Si on ajoute à cela le soin mis par les polémistes et les défenseurs de l'orthodoxie à ne pas vouloir considérer les donatistes comme des hérétiques, à vanter les vertus et le mérite de leurs plus grands chefs, et leur affectation à les traiter de *frères* (voir notamment Saint Optat de Milève et Saint Augustin, *passim)* on se convainc aisément que si les luttes et les passions ont été souvent ardentes entre les deux partis, et si de regrettables désordres ont dû trop fréquemment s'ensuivre, ainsi que le déplorent les auteurs orthodoxes, on se convainc aisément, dis-je, que ces excès ne sont pas toujours imputables aux seuls donatistes pour lesquels leurs adversaires n'auraient pas eu alors d'expressions aussi douces. La preuve que les torts, et surtout les violences, ne sont pas toujours de leur côté consiste dans l'odieuse persécution que l'empereur Constant fit exercer contre eux par ses lieutenants Paul et Macaire, à l'instigation de *Gratus,* évêque de Carthage. Elle est aussi dans les nombreux martyrs qu'eut leur cause, et dont un exemple mémorable vient d'être ajouté à tous ceux que l'on connaissait déjà, par la récente découverte que M. Gsell vient de faire dans ses fouilles de Bénian, l'ancienne *Alamiliara,* dans la province d'Oran. Dans la basilique de cette petite forteresse dont la population civile semble avoir été toute entière donatiste, il a trouvé l'épitaphe d'une martyre, Robba, servante de Dieu, qui avait été mise à mort par les orthodoxes *(traditores) : C(a)ede tradi(torum) vexata meruit dignitate(m) mar*[*t*]*iri*[*i*][1].

(1) S. Gsell : *Fouilles de Bénian* (Alamiliara) dans la première des *publications de l'association historique de l'Afrique du Nord,* 1899, p. 25.

Digitized by Google

De tout ce qui précède, il résulte donc que la cause donatiste ne mérite peut-être pas toute la réprobation dont on l'a enveloppée.

Or, et c'est ce qui nous amène à la conclusion que nous voulions tirer, il est impossible que, même à l'époque du schisme, ses adversaires n'aient pas été quelque peu frappés de son bon droit et qu'il n'y ait pas eu, à certains moments, entre les partis rivaux, une certaine détente.

N'existait-il pas, en effet, entre eux, trop de points de contact, une trop grande similitude de croyances dogmatiques, une conscience trop nette de torts et de mérites réciproques, pour que des périodes d'accalmie ne soient jamais intervenues, surtout vers le milieu du Vᵉ siècle? A cette époque, en effet, le donatisme avait à peu près triomphé partout dans les milieux populaires, et les polémiques étaient depuis longtemps éteintes. Bien plus, un lien avait rapproché les fils des anciens adversaires, c'était la persécution subie en commun de la part de l'arianisme vandale. Enfin, invoquons ce qui atténue tout conflit, l'habitude de vivre ensemble depuis si longtemps, et, par suite, de se supporter dans un même milieu.

D'ailleurs, ne sait-on pas que dans les luttes pour des idées, sauf à de courts intervalles où les masses sont enlevées par de grandes passions, c'est surtout dans les écrits des polémistes que se commettent les violences, tandis que le calme le plus profond règne dans les milieux populaires qui restent indifférents?

C'est un pareil apaisement qui a dû se produire ici et c'est la seule explication plausible du voisinage de nos deux petites basiliques dont la divergence confessionnelle nous paraît être hors de doute.

Digitized by Google

Cet apaisement, enfin, est encore corroboré par une dernière remarque qui a bien sa valeur, c'est que le conflit entre les deux partis en présence n'a pas pu être très ardent dans la cité de Vazampus, puisqu'elle n'envoya jamais d'évêque de l'une ou de l'autre communauté, dans aucun des conciles où s'agita la querelle.

CONSTANTINE *(Cirta)*

Les premières pages de notre travail, consacrées aux inscriptions inédites de Constantine, étaient déjà tirées, lorsque notre Président, M. E. Mercier, nous communiqua le texte suivant provenant de la propriété de Sidi-M'cid acquise, depuis peu, par un de ses amis, M. Cambuzat. Elle a été trouvée près d'un caveau que la route en construction, pour donner accès à l'établissement thermal par celle du Hamma venant de Constantine, a fait découvrir sur le terrain en pente qui domine cet établissement à l'Est.

Il y a sur ce point de nombreuses traces de constructions romaines qu'il serait peut-être intéressant d'explorer par des sondages. Le caveau était sans doute celui de la famille des fermiers qui occupaient cette partie du *fundus Sallustianus,* dont la limite est marquée sur les rochers qui se dressent à une distance d'un kilomètre et demi à l'Est, et sur le territoire duquel on aperçoit plusieurs traces de centres d'exploitation. Nous avons trouvé, en effet, parmi les débris qui sont sortis du caveau, des fragments d'une autre stèle portant le nom de *C. Annius,* probablement un proche parent de celui dont nous publions ci-dessous l'épitaphe :

Digitized by Google

N° 274

Belle stèle avec base et chapiteau. Hauteur de la pierre, 0m92; largeur, 0m28. Hauteur des lettres : 0m045. Bonne gravure.

D♁M
P. ANNIVS
GEMELLVS
VIXXIT *(sic)*
5 ANNIS XXX

D(is) M(anibus). P(ublius) Annius Gemellus vixit annis triginta.

« Aux dieux mânes! *Publius Annius* a vécu trente ans. »

Nous n'ajouterons rien à ce texte, puisque nous avons déjà longuement parlé plus haut des personnages éminents qui ont porté le nom d'*Annius* en Afrique. Disons simplement que ce nom est nouveau dans l'épigraphie cirtéenne.

Quant au cognomen de *Gemellus,* il a été aussi déjà examiné par nous au cours de ce travail. Nous y renvoyons le lecteur.

CH. VARS.

Digitized by Google

ÉPITAPHE D'UN PALMYRÉNIEN

J'ai publié, en 1895, dans le *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques*, une inscription d'El-Kantara, qui m'avait été communiquée par un de mes auditeurs du Collège de France, M. Dornois. Cette inscription a donné lieu, de ma part, à un essai de lecture, qu'une révision de l'original m'oblige à rectifier sur plusieurs points de détail. Cette révision j'en suis redevable à l'amabilité d'un autre de mes correspondants. Il y a deux ans, M. Leroy, chargé de mission par le ministère de l'Instruction publique, a bien voulu, en passant à El-Kantara, prendre un moulage de la pierre et me le rapporter. Grâce à cette reproduction parfaite j'ai pu lire le texte presque complètement; le côté gauche de la pierre, légèrement détérioré, présentant seul quelques lacunes.

D ⊖ M ⊖ S
AGRIPPA · THEMI
///IL · PALMYRA · QI
//COH III THRA
///VM · SYRITEM
///RANSLATV////
//N COH I CHLCI (sic)
DENOR IVSSO
//MP CVRAM
//GIT PALMYR
//AG ANN · X
MILITAVIT · ANN
//XIII VIX AN · LV
////// LIB ET PRO

Digitized by Google

C'est la tombe d'un soldat nommé Agrippa, fils de Themus, né à Palmyre. Le nom de Themus (en grec Θκιμος et Θεμος) est connu par de nombreux exemples; il est fréquent à Palmyre et en Asie Mineure[1]; on le rencontre dans les inscriptions palmyréniennes sous la forme תימי ou תימא. Du nom d'Agrippa, il n'est pas besoin de parler longuement.

Ce soldat servit d'abord dans une cohorte de Thraces, la troisième, ou plutôt une de celles qui portaient le numéro III, car il y en avait plusieurs[2]. Celle-ci était la cohorte syrienne, les autres étant campées en Rétie[3]. On connaissait déjà une cohorte *I Thracum Syriaca,* une *II Thracum Syriaca,* une *IV*e *Thracum Syriaca*[4]. Il est probable que la cohorte III*e* avait à cette époque sa garnison en Asie, ainsi que semble l'indiquer la suite de ce texte. Nous voyons, en effet, qu'Agrippa, par ordre de l'empereur, passe de la cohorte des Thraces dans celle des Chalcidéniens. Or, cette dernière était en Syrie l'année 162[5]. La permutation d'Agrippa se comprend aisément si les deux cohortes appartenaient au même corps d'armée; elle est possible, mais moins naturelle, s'il en était autrement. Au début de la quatrième

---

(1) Cf. par exemple, Waddington, *Insc. de Syrie*, 1968 *a*, 1979, 1990, 1999, 2021 *b*, 2096, 2100, 2109, 2142, 2254, 2447, 2546 *a*, 2537 *a*, etc.
Cf. à El-Kantara même, un *Themarsa (C. I. L.*, VIII, 2512).

(2) Vogué, *Insc. Palmyr.*, 3, 6; Madtman, *Neue Beitrage zur Kunde Palmyra's*, 68, 88.
Cf. *Dipl. Mil.* n° 61 (dans le 3e vol. du *Cap. Insc. lat.*).

(3) Schünemann, De *coh. Rom.* auxiliaris, p. 51.

(4) Keil, *De Thracum auxiliis*, p. 50, 55, 61. Ces trois cohortes figuraient parmi les auxiliaires de la légion XI*e* Fretensis, en Judée, sous Vespasien; l'une fut envoyée ensuite en Mesie, l'autre, peut-être, en Egypte.

(5) *C. I. L.*, III, 129.

Digitized by Google

ligne, il manque la mention du grade ou de la fonction d'Agrippa : l'espace restreint dont on dispose m'invite à restituer le signe du centurionnat. Le rang de centurion de cohorte convient bien au reste de la carrière du personnage, comme on le verra tout à l'heure.

Après avoir occupé la Syrie la première cohorte des Chalcidéniens fut envoyée en Afrique. J'ai établi ailleurs[1] que ce changement de garnison eut lieu en 163, puisqu'on la rencontre en 164 à Bir-Oum-Ali : nous y avons trouvé, M. Saladin et moi, les restes de son camp. N'est-il pas vraisemblable qu'Agrippa vint en Afrique à cette date, avec la cohorte où il avait pris rang, par ordre de l'empereur, un peu antérieurement? Ces constatations nous donnent d'une façon presque précise la date de notre inscription : elle remonte assurément à l'époque de Marc-Aurèle. Ce n'était pas le dernier emploi que fut réservé au personnage. Son épitaphe nous apprend — et ici les compléments s'imposent — qu'il fut chargé pendant dix ans du commandement des Palmyréniens *(numérus Palmyrenorum)* campés à El-Kantara. Ordinairement les chefs de ce corps *(praepositi)* étaient des centurions de la légion IIIe Auguste[2]. Ici ce n'est qu'un centurion de cohorte auxiliaire; il est vrai qu'il ne porte que le titre de curateur. On peut croire que son origine ne fut pas étrangère au choix qu'on fit de lui en cette circonstance : les archers d'El-Kantara ne pouvaient que bien accueillir un de leurs compatriotes.

---

(1) *Exploration épigr. en Tunisie*, III, p. 82; *Armée d'Afrique*, p. 247.

(2) Cf. mon *Armée d'Afrique*, p. 260.

Digitized by Google

Le texte doit donc se lire :

D(iis) M(anibus) S(acrum). Agrippa Themi [f]il(ius), Palmyra, q(ui) f(uit) [c(enturio)] coh(ortis) III Tra[c]um Syr(iacae), item [t]ranslatu[s i]n coh(ortem) I Ch(a)lcideno-r(um) jusso [I]mp(eratoris) curam [e]git Palmyr(enorum) [s]ag(ittariorum) ann(is) X, militarit ann(is) [XX]XIII vix(it) ann(is) LV...[f]ec(it) lib(ertus) et pro(curator).

R. CAGNAT.

Digitized by Google

A PROPOS DU CIPPE

DE T. CLAUDIUS CILIUS

Parmi les pierres tumulaires appartenant à notre Musée et érigées dans le Square n° 2, une des plus remarquables est celle qui a été consacrée, par ses deux affranchies, à T. Claudius Cilius, *eques lusitanus,* décédé à l'âge de 45 ans, après 27 années de service militaire.

Elle a été trouvée à Aïn-Phouwa, dans le Chettabâ, l'ancien Pagus Phuensium.

M. le capitaine Sadde et M. Cherbonneau en ont des premiers relevé l'inscription, que M. Cherbonneau a fait insérer dans le tome II de l'*Annuaire* de notre Société, année 1854-1855.

Il y est revenu dans notre *Recueil des notices et mémoires* (année 1863), à propos de l'*Explication des objets antiques dessinés par M. Féraud.*

M. Léon Renier, de son côté, la signale et en reproduit l'inscription sous le n° 2414 de ses *Inscriptions romaines de l'Algérie.*

Dans le *Corpus inscriptionum latinarum,* notre inscription porte le n° 6309.

Le cippe de Claudius Cilius a joué de malheur.

Digitized by Google

Stèle du Lusitanien

Digitized by Google

Digitized by Google

Trois fois décrit ou dessiné il a été trois fois l'objet de grosses erreurs, non pas dans l'inscription, dont la copie est conforme à celle que porte le monument; mais dans sa forme, dans ses dimensions, dans le sujet sculpté en bas-relief dans la partie supérieure de la pierre.

M. Cherbonneau a d'abord vu, gisant entre les pieds du cheval que monte un cavalier nu, un énorme crapaud[1].

Plus tard, commentant le dessin fait de ce monument par M. Féraud[2], il décrit le bas-relief tel qu'il est en effet : un cavalier « monté sur un cheval au « galop..... perce de sa lance un ennemi terrassé et « recouvert en partie par un bouclier rond. »

Mais ici c'est le dessin de M. Féraud qui est inexact. Tandis que notre cippe se termine en haut en cintre très régulier, M. Féraud lui donne la forme d'une pierre rectangulaire dans le champ de laquelle il indique le cintre, mais un cintre surbaissé. Nous ne chicanerons pas d'ailleurs sur les proportions de son dessin, plus large qu'il ne devrait être comparativement à sa hauteur.

M. Léon Renier, sans se tromper jusqu'au *crapaud*, commet aussi une erreur relativement au personnage renversé entre les pieds du cheval : « bas-relief, dit-« il, représentant un cavalier armé d'une lance et « foulant aux pieds de son cheval un cadavre. »

Or, rien ne ressemble moins à un cadavre que cet ennemi terrassé. On n'a qu'à l'examiner avec quelque

---

(1) *Annuaire de la Société Archéologique de Constantine*, 1854-1855, page 73.

(2) *Recueil des Notices et Mémoires de la Société Archéologique de Constantine*, page 280 et planche XXVI.

Digitized by Google

attention et se rappeler les modèles classiques, pour voir qu'il est très vivant. Couvert d'un bouclier duquel débordent sa tête, ses deux jambes et sa lance, il cherche à se protéger contre la lance du cavalier, et à rendre le coup dont il est menacé lui-même.

La phototypie qui accompagne notre rectification et qui a été faite d'après une photographie due à l'obligeance de M. le Docteur Battarel, reproduit assez fidèlement l'original pour permettre de constater, à première vue, les erreurs que nous relevons.

Si ces erreurs trouvent une excuse dans un examen trop rapide du monument, il est moins aisé de justifier celles qui en affectent les dimensions.

Dans son premier article, M. Cherbonneau donne au cippe, qu'il avait alors sous les yeux (?), 93 centimètres. Plus tard, dans son second article, il lui attribue une hauteur de $2^{m}63$. M. Léon Renier, de son côté, ramène cette hauteur à $2^{m}60$.

Aucune de ces mesures n'est exacte; il s'en faut même de beaucoup.

Les dimensions réelles du cippe, telles que nous les avons prises sur lui-même dans le Square où il se dresse maintenant, sont, en hauteur, de $1^{m}80$, en largeur de $0^{m}74$ et en épaisseur de $0^{m}25$ à $0^{m}26$.

Pour finir, il nous reste à corriger une faute d'impression qui se rattache aussi à l'inscription de notre monument. Dans le volume de notre *Table générale*[1], page 24, ligne 17, au lieu de « Claudia Honorata » il faut lire « Claudia Fortunata. »

---

(1) *Recueil des Notices et Mémoires de la Société Archéologique de Constantine*, tome XXXI, année 1897.

Digitized by Google

La mauvaise chance s'était décidément acharnée plus que de raison contre la pierre funéraire de notre *eques lusitanus*. Serait-ce le prix dont il lui a fallu payer l'honneur de faire parvenir son nom jusqu'à nous?

U. HINGLAIS,

Conservateur du Musée.

Digitized by Google

NUMISMATIQUE AFRICAINE

ADHERBAL. — HIEMPSAL. — JUGURTHA

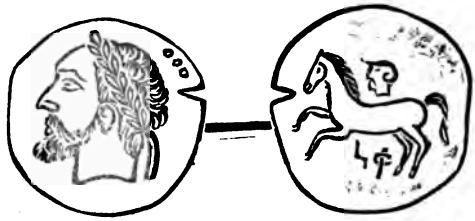


Fig. 1.

Une série de douze monnaies numides de ma collection présentent, en relief, au-dessus du cheval, la tête du dieu Baal-Ammon. J'ai reconnu dans cette suite trois portraits distincts. Les légendes sont אל sur le premier spécimen, מן sur les deux autres.

La tête d'Ammon se voit aussi en contremarque sur un certain nombre de bronzes royaux. Elle figure, en outre, comme type principal sur les monnaies de Juba Ier.

Par la fabrique et le style, mes douze pièces à la tête d'Ammon en relief se rattachent étroitement entre elles. Je les considère comme émises dans un laps de temps assez rapproché et par trois souverains

Digitized by Google

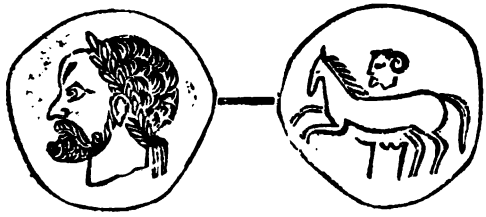


Fig. 2.

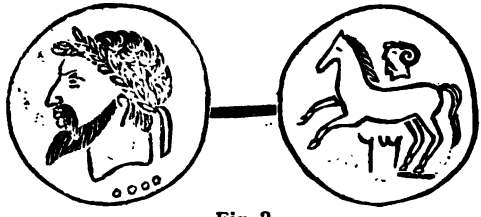


Fig. 3.

ayant régné à la même époque. J'en proposerais la classification aux rois Adherbal, Hiempsal et Jugurtha (figures 1, 2, 3).

Ces règnes précèdent presque immédiatement celui de Juba Ier pendant lequel la monnaie de bronze subit une transformation complète. Le portrait du roi y est remplacé par la tête d'Ammon. C'est l'accentuation de la modification apportée au monnayage sous Adherbal. A mon avis la contremarque date de cette époque et avait peut-être pour but de donner cours à toute la monnaie en circulation.

Le présent essai de classification s'est d'abord présenté à moi en dehors de toute tentative d'interprétation de la légende punique. On peut voir dans les lettres אל l'abréviation du nom d'Adherbal, ce qui vient donner un certain poids à mon appréciation, mais, d'un autre côté, la seconde légende מן est admise comme l'équivalent de Masinissa ou de Miçipsa.

Digitized by Google

Cette difficulté n'a certes pas été sans arrêter longtemps mon attention mais j'ai toujours pensé et écrit que la grande quantité de monnaies numides au type du cheval courant ne pouvaient pas convenir seulement à ces rois; qu'il fallait y voir toute une suite de princes numides antérieurs à Juba[1].

En résumé, la légende מן sur les pièces que j'attribue à Hiempsal et Jugurtha — comme aussi sur un grand nombre d'autres monuments — me paraît répondre au nom de la divinité carthaginoise Ammon[2].

GAUDA

Avers : tête laurée à gauche. Revers : cheval courant à gauche. Dessous : la légende punique בן qui

peut s'appliquer à trois rois : Gala, Gulussa, Gauda.

Les monnaies antérieures à Masinissa sont très probablement anépigraphes et je ne crois pas que

(1) *Numismatique de la Numidie*, Bône, 1886, pages 10 et 20. Je ne puis que répéter ici que les monnaies de Masinissa et de Micipsa ne se rencontrent qu'en nombre limité. מן pour le premier de ces rois se lit sous le type de l'avers — mais sur quelques spécimens seulement. Les autres sont anépigraphes. La trouvaille récente d'un moyen bronze avec le nom de Masinissa en entier est venue confirmer ma classification de 1886 et justifier, par suite, mon élimination des monnaies attribuées à tort par Muller à ce roi.

(2) MN ou MEN était une des formes du nom du Dieu Ammon (le Soleil). — Jacques de Rougé, *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, tome 6, 1873. — Mélix, *Bulletin de l'Académie d'Hippone*, n° 25, p. 75.

Digitized by Google

notre pièce puisse convenir à Gala. L'attribution à Gulussa ne me paraît pas non plus admissible, Micipsa n'ayant pas régné en commun avec ses frères, chargés, l'un de l'administration des finances, l'autre de l'armée. Je n'ai, d'un autre côté, jamais rencontré de monnaies portant la légende מל pouvant désigner Manastabal.

Le règne de Gauda, frère de Jugurtha, fut de courte durée.

Les deux inscriptions latines suivantes en font mention :

REGI IVBAE RE....
IVBAE FILIO REGIS
IEMSALIS REGIS GAVDAE etc.

Ce monument a été découvert à Carthagène (Espagne) il y a deux siècles.

REG....HIEMP.....
GAVDÆ REG...LIO... etc.

Cette inscription de Khamissa (Tubursicum Numidarum) a été publiée par M. Jules Chabassière dans le *Recueil de la Société archéologique de Constanline* de l'année 1866, page 129[1].

Louis CHARRIER.

(1) On sait que l'existence de cette inscription, qui, malheureusement, n'a pu être retrouvée, a été contestée par Mommsen. (N. d. C.).

Digitized by Google

CHRONIQUE

L'activité des membres de la *Société archéologique* ne s'est pas ralentie en 1899; notre 33e volume contient leurs travaux et nous avons la confiance qu'il sera accueilli avec la même faveur que ses aînés.

Le dévouement de tous est nécessaire pour continuer notre œuvre et nous maintenir au même niveau; nous savons qu'il ne fera pas défaut et que plusieurs de nos confrères de l'extérieur continuent des fouilles qui promettent beaucoup et dont les résultats enrichiront notre prochain volume.

Une voix autorisée a rendu justice à nos efforts dans de solennelles assises. Parlant au nom du Ministre, au Congrès des Sociétés savantes, à Toulouse, M. Héron de Villefosse, membre de l'Institut, l'un des patrons de notre Société, dont la haute sympathie est pour nous si précieuse, a rappelé avec éloquence les grands services rendus à l'histoire par les découvertes archéologiques africaines et émis le vœu qu'un des prochains Congrès se tînt en Algérie.

Ce témoignage de l'éminent académicien nous a profondément touchés et nous l'en remercions au nom de tous les amis de l'antiquité. Si sa proposition se réalise, la *Société archéologique* fera tous ses efforts pour satisfaire les délégués des Sociétés savantes et contribuer à la réussite de ce Congrès qui sera pour nous une récompense et un encouragement.

Digitized by Google

CONSTANTINE

Dans la nouvelle Mairie dont la construction sera bientôt achevée, un vaste local est aménagé pour le musée archéologique et la bibliothèque de notre Société. Nos confrères pourront y travailler à leur aise, chez eux, consulter les volumes reçus en échange de toutes les parties de la France et même du monde et étudier les collections, déjà riches, du musée.

Nous ne saurions trop recommander à nos confrères de l'intérieur d'y déposer les objets intéressants provenant des découvertes journalières et qui disparaissent, en général, au détriment de l'histoire du pays. Un emplacement spécial sera affecté à chaque localité et les objets porteront le nom du déposant.

Déjà la commune de Morsott y occupera dignement sa place, grâce à la sollicitude de son administrateur, M. Barry, membre correspondant. Avant ses intelligentes recherches, les ruines importantes de cette localité, — dont la synonymie est encore incertaine, — étaient absolument inconnues.

NOTE SUR LES DESSINS RUPESTRES

Notre dévoué confrère, M. Jacquot, que son état de santé a contraint de rentrer en France, était, il y a quelques jours, de passage à Constantine. Ayant pris connaissance du mémoire de M. Blanchet, inséré ci-devant, il a bien voulu nous donner la note suivante qui offre un intérêt tout spécial.

Un habitant de Thonon, fixé depuis une trentaine d'années au Transvaal, nous a parlé de rochers gravés qui existeraient dans un des districts de l'Etat. Comme nous dessinions devant lui quelques-uns des types les plus caractéristiques des dessins de Tiout il nous a assuré que les

Digitized by Google

gravures découvertes par lui étaient presque identiques, en tant qu'espèces représentées aussi bien que comme mode d'exécution des dessins.

LETTRE DE M. JACQUOT

Notre confrère nous a adressé, en outre, la lettre suivante, reçue trop tard pour être jointe à ses articles :

MONSIEUR ET CHER PRÉSIDENT,

Il y a un an environ, j'ai eu le plaisir de vous adresser un mémoire concernant des tombes récemment découvertes dans le terrain de M. Mira, aux abords de la gare aux marchandises de Sétif.

En visitant, au mois de mai, le cimetière chrétien, j'ai remarqué dans les différents quartiers de cette nécropole un certain nombre de sarcophages en pierre taillée dont plusieurs, m'assura le fossoyeur, avaient été extraites du sol même dudit cimetière. L'ouvrier s'étant offert à me montrer d'autres tombes semblables encore en place, je le suivis dans l'angle Nord-Est du champ des morts et je vis, en effet, au fond d'une fosse préparée un morceau de pierre taillée que je fis aussitôt dégager. C'était un angle de sarcophage brisé la veille même par l'ouvrier.

La position des tombes m'ayant été parfaitement indiquée par mon guide, et ces renseignements se trouvant confirmés par la présence du débris extrait sous mes yeux, je relevai comme orientation des sépultures antiques une ligne sensiblement Ouest-Est, les têtes étant à l'Ouest.

En me hissant sur le mur d'enceinte je m'assurai, enfin, que la partie du cimetière où je me trouvais correspondait à peu près avec la tranchée Mira, sise à environ 50 mètres plus bas et de l'autre côté de la route de Constantine.

Si l'on se rappelle qu'on a trouvé vers 1895, à la porte même de Constantine, une pierre tombale en forme de caisson, on est porté à croire qu'il existait dans toute cette partie du faubourg une immense nécropole dont les tombes vont être mises successivement à jour par les travaux actuellement en cours.

Voici les dimensions des six sarcophages observés dans le cimetière chrétien de Sétif :

Digitized by Google

	1	2	3	4	5	6
Long. intérieure .	1.94	1.80	1.90	1.61	1.79	2.00
Larg. à la tête . . .	0.60	0.52	0.48	0.57	0.47	0.61
Larg. aux pieds . .	0.54	0.33	0.22	0.40	0.41	0.43
Prof. intérieure . .	0.29	0.32	» »	» »	» »	0.27

La pierre est, pour la plupart, du calcaire bleuté — qu'on trouve surtout au Meghris.

Quatre de ces sarcophages ont le côté de la tête intérieurement arrondi et deux seulement le côté des pieds. L'un d'eux a les parois intérieures striées de grandes raies creuses obliquement tracées. Il n'a été trouvé qu'un seul couvercle en place : il était à section triangulaire, comme celui que nous avons découvert nous-même au chantier Mira, en 1897.

Je vous demanderai, Monsieur le Président, de bien vouloir joindre ces quelques lignes à mon précédent mémoire, qui se trouvera ainsi utilement complété.

N. B. — Il y a lieu de rappeler ici que les indigènes ont appelé depuis un temps immémorial *Champ des Colonnes* l'emplacement dont nous devions faire, à la conquête, un cimetière chrétien.

L. JACQUOT.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Etude sur les dialectes berbères du Rif marocain, par M. René Basset, directeur de l'école des lettres d'Alger, correspondant de l'Institut (Imprimerie Nationale, *Actes du Congrès des Orientalistes de Paris,* 1899).

« Les dialectes parlés par les tribus berbères du Rif, nous dit M. Basset dans son avant-propos, sont restés jusqu'à ce jour presque aussi inconnus que le pays habité par ces populations, malgré la place importante qu'ils occupent dans le groupe berbère. » C'est cette lacune que le savant directeur de l'Ecole des Lettres vient de combler, mettant à profit les documents recueillis par lui au cours d'une mission qui lui fut confiée autrefois par l'Académie des Inscriptions. Les dialectes étudiés dans les cent pages de ce mémoire sont ceux des Guelâia, des Temsaman, des Beni-Ouriar'en (B. Ouriagol d'Ibn-Khaldoun) des Bot'ioua, des Kibdana et des Beni-Saïd, tribus échelonnées le long du littoral méditerranéen. Le travail se termine par une étude du langage des Bot'ioua du vieil Arzeu.

Les dialectes du Rif, nous dit l'auteur, tiennent dans le groupe berbère une place intermédiaire entre le zouaoua, le chelh'a et le tamachek' du nord, d'une part — idiomes remarquables par une certaine rudesse de prononciation, — et la zenatia du Maghreb central (comprenant les Beni-Menacer, haraoua, chaouïa, etc., ou dialectes faibles) d'autre part. Nous inclinons à croire qu'ils se rapprochent davantage du groupe zenatien. Les permutations de consonnes étant rigoureusement déterminées — et M. Basset l'a fait d'une manière très complète, — on se trouve en présence d'un dialecte qui offre avec celui des Beni-Menacer et ceux de l'Aurès, une grande analogie. La tamazir't du Rif n'en a pas moins une physionomie très particulière, et qu'elle doit principalement à la substitution de l'*r* ou du *d* à l'*l* des autres dialectes, ce qui donne au langage quelque chose de heurté et de peu coulant. C'est ainsi que les guelâia diront *ameddad,* blanc, pour *amellal; iddi,* fille, pour *illi; raz,* faim, pour *laz; ifedjousen,* poussins, de l'arabe فراوس. etc. La grammaire et le vocabulaire sont

Digitized by Google

bien ceux de dialectes zenatiens. M. Basset a eu soin de faire suivre son étude grammaticale d'un lexique français-rifain d'où il a soigneusement banni les mots empruntés à l'arabe, — et nous avons lieu de nous en féliciter. Si le vocabulaire ainsi obtenu est plus restreint, nous avons du moins l'avantage de trouver, condensées en une vingtaine de pages, les racines purement berbères de ces idiomes, qui en constituent à vrai dire la partie de beaucoup la plus intéressante. Nous les retrouvons d'ailleurs un peu plus loin, méthodiquement classées et analysées, ce qui facilite grandement les recherches. Entre ces deux glossaires, M. Basset a intercalé des textes inédits, traduits et annotés avec sa maîtrise habituelle.

L'importance de ce travail au point de vue politique est facile à concevoir : elle serait considérable si nous nous désintéressions un peu moins des affaires d'un voisin immédiat chez lequel nous serons tôt ou tard appelés à intervenir, mais son importance scientifique n'est pas moins grande. C'est une pierre de plus ajoutée à l'édifice déjà grandiose que M. Basset a patiemment et laborieusement construit. C'est un complément à sa magistrale étude de la vieille langue africaine, parlée depuis des milliers d'années par les millions d'hommes qui vivent des bords de la Mer Rouge à ceux de l'Océan, des rives de la Méditerranée à celles du Sénégal.

G. M.

Le Djebel Nefousa, par M. A. de Calassanti-Motylinski, professeur à la chaire d'arabe de Constantine, directeur de la Médersa (Paris, Leroux, 1899).

Notre confrère, M. de Motylinski, nous a donné, ensemble, les IIe et IIIe fascicules de son Djebel Nefousa qui complètent l'ouvrage. Nous avons déjà dit[1] avec quel soin l'auteur a su mettre en valeur ce document berbère. M. de Motylinski a tiré de la relation du taleb d'Ifren, par sa traduction, son étude grammaticale, son vocabulaire, ses notes philologiques et historiques, tout ce qu'elle était capable de donner : et la récolte est précieuse à plus d'un titre :

(1) Recueil de 1898, p. 403.

Digitized by Google

D'abord, au point de vue de l'étude comparée du berbère. Ce dialecte d'Ifren appartient au groupe zenatien; on y retrouve la morphologie et le vocabulaire du chaouia de l'Aurès, avec un moindre contingent de mots arabes. La numération est restée berbère; les radicaux se sont conservés assez purs, la prononciation est relativement exempte de déformations locales. L'auteur a fait suivre sa traduction d'un lexique français-berbère qui renferme un certain nombre de racines inédites et qui, en raison de l'exactitude avec laquelle les mots sont rapportés, constitue par lui-même une mine de riches et abondants documents;

Au point de vue géographique, la description des chemins et des villes du Djebel est pour nous presque une révélation — étant donné l'ignorance dans laquelle nous vivons sur la Tripolitaine et ses montagnes. M. de Motylinski a un peu fait pour notre voisin de l'Est ce que M. Mouliéras a fait pour le Maroc : c'est une Tripolitaine inconnue qui nous est décrite par un enfant du pays, dont le récit ne se borne pas à une sèche nomenclature des kçours traversés et des chemins parcourus. Nous avons lieu de nous féliciter de ce que la monotonie ordinaire des relations indigènes ait été fréquemment rompue — probablement grâce à l'initiative ingénieuse de celui auquel l'ouvrage était destiné. Ainsi, cette description d'un kçar du territoire des Fosato[1] :

« Quelques habitations sont creusées sous terre : on « creuse à une profondeur de vingt coudées, au-dessous « de la surface du sol, puis on pratique sous terre des « chambres et des grottes au-dessus desquelles on installe « d'autres pièces et des magasins. On accède à l'habitation « par des escaliers taillés qui ont leur issue en un autre « point. Il existe dans ce kçar quelques maisons bâties « avec du plâtre. Les habitants possèdent des oliviers, des « chamelles et des brebis. N'ayant ni eaux de sources, ni « puits, ils boivent l'eau de pluie recueillie dans de nom- « breuses citernes. »

Parfois, un renseignement ignoré s'offre à nous, un détail se révèle de nature à éveiller la curiosité de l'archéologue. « Le kçar (de Temezda) comprend deux cents maisons. En « avant des habitations, dans le bois, se trouvent deux « mosquées; l'une d'elle, d'antique origine, appelée la « grande mosquée apostolique, est située au milieu des « plantations et bâtie en chaux et en pierres. *Ses piliers*

(1) p. 82.

Digitized by Google

« *portent des inscriptions qu'aucun de nous ne peut com-*
« *prendre;* les tolbas disent que ces caractères proviennent
« des populations païennes, antérieures à notre seigneur
« Mohammed[1] ».

Ne reconnaît-on pas la population rachitique de nos oasis du sud à ce trait : « Les Nefousa appellent les gens « de Kabaou « les borgnes »; il y a parmi eux un grand « nombre de personnes qui n'ont qu'un œil. Les hommes « y sont plus nombreux que les femmes; ils arrivent à la « vieillesse sans être mariés[2] ».

Au point de vue politique et spécialement français, on ne saurait trop se féliciter de voir se poursuivre et se couronner de succès l'étude du vieux monde berbère qui, par l'occupation récente du Gourara et du Touat, nous est décidément ouvert. C'est un vaste champ où la linguistique, l'anthropologie et l'histoire peuvent se donner carrière : et nous devons nous féliciter de voir que le chemin est tracé par des philologues de la valeur de MM. Basset, Motylinski et de leurs collaborateurs.

G. M.

L'arabe tel qu'il est, études algériennes et tunisiennes, par Achille Robert. — Alger, imprimerie de la *Revue algérienne,* 1900.

L'auteur a réuni dans une élégante brochure des études sur les supersitions et croyances arabes, sur les métiers, sur les légendes locales, sur les mœurs, habitudes, usages, coutumes et jusque sur la médecine des indigènes. C'est une série de tableautins que l'on sent pris sur le vif, qui notent l'attitude, le geste avec une exactitude rigoureuse, et qui font défiler devant nos yeux, comme les brillantes couleurs d'une lanterne magique, mille saynètes curieuses de la vie indigène : barbier rasant les clients et posant des ventouses, gargotier faisant griller des rognons dans l'échoppe qu'empeste la fumée, thaumaturge accomplissant ses miracles sur le marché où grouille la foule écrasée par

(1) p. 93.

(2) p. 105.

Digitized by Google

le soleil, guérisseur qui soigne ses malades avec le corps du caméléon desséché, tout cela vit et s'agite, révèle l'indigène au touriste et fait connaitre à l'algérien lui-même maint détail ignoré. Et l'auteur ne s'en tient pas toujours à l'apparence et au décor. Ce n'est pas seulement l'arabe pittoresque qu'il nous dépeint, c'est aussi l'arabe tel qu'il est. Sa sonde adroite va souvent fouiller dans les profondeurs du burnous majestueusement drapé et nous montre l'envers de l'attitude qui impose, les dessous de la dignité impassible. Ah! la récolte n'est pas bien belle!

Ignorance, cupidité, bêtise et crasse, voilà ce que recouvrent les nobles haillons du pauvre comme la blancheur laiteuse des riches burnous. Ne poussons cependant pas trop loin notre mépris. « A côté de ses défauts, lisons-nous « dans la préface, l'indigène possède des qualités d'endu- « rance, de patience, de sobriété, de courage indiscutables. » Ce ne sont point des qualités secondaires; sachons gré à l'auteur de l'avoir dit, d'avoir écrit — chose rare quand on parle de l'Algérie — sans idée préconçue, et d'avoir su mettre chaque chose à sa place. M. Robert a voulu faire un livre sans prétention : il n'a pas fait un livre frivole et inutile, et tout ce qu'il a dit valait la peine d'être noté.

GUSTAVE MERCIER.

Le code du hobous ou ouakf selon la législation musulmane, suivi de textes des bons auteurs et de pièces originales, par M. Ernest MERCIER. — Un vol. in-8° de 175 pages. — D. Braham, imprimeur-libraire-éditeur, Constantine, 1899.

Cet ouvrage destiné à fixer définitivement la législation spéciale du hobous, selon les écoles malekite et hanafite, est le couronnement des savantes études publiées par M. Ernest Mercier, depuis 1895, sur cette matière[1].

---

(1) *Le hobous ou ouakf, ses règles et sa jurisprudence.* — A. Jourdan, Alger, 1895.

Deuxième étude sur le hobous ou ouakf, à propos de l'ouvrage de M. Claval. — A. Jourdan, Alger, 1898.

Digitized by Google

Il fallait la haute compétence et l'activité infatigable de M. E. Mercier pour mener à bien un travail aussi hérissé de difficultés.

L'auteur a puisé aux meilleures sources musulmanes et a développé clairement et méthodiquement son sujet de façon à ne laisser place à aucune objection.

Dans les trois premiers chapitres, il donne la définition et l'origine du hobous, indique en les discutant les conditions essentielles de légalité des constitutions hobous et fait ressortir les altérations apportées aux règles fondamentales de l'institution.

Les chapitres suivants sont consacrés à la législation définitive du hobous : règles de principe, désignation des bénéficiaires, détermination exacte de certains termes qui ont fait l'objet de longues discussions, administration de la fondation, droit des bénéficiaires, condition de la vente, de l'échange et du remploi des biens hobousés, preuves du hobous, revendications, contestations et annulations, tels sont les sujets successivement développés d'après les traités classiques des jurisconsultes musulmans les plus autorisés.

Le dernier chapitre du livre renferme des considérations générales sur les causes de l'extension dans l'Islam de l'institution du hobous, « anomalie quasi-légale, dont l'immense développement s'explique par les moyens qu'elle fournit d'atténuer les rigueurs de la législation musulmane et de remédier aux inconvénients de la loi successorale. »

M. E. Mercier termine ce remarquable et intéressant chapitre en examinant les principales espèces à juger en matière de hobous et en discutant et indiquant la solution qui peut et doit leur être logiquement et légalement donnée.

Des annexes comprenant des textes choisis de jurisprudence sur le hobous, traduits *in extenso* et suivis d'observations et de références, complètent l'ouvrage.

Cette partie justificative du travail de M. E. Mercier a une importance capitale pour le fond et la forme. Si les principes exposés dans son Code doivent fixer la législation du hobous, la traduction de ces textes détermine également la terminologie propre à cette matière.

Les magistrats, les juristes, les interprètes et tous ceux qu'intéresse l'Islam, seront reconnaissants à M. E. Mercier d'avoir consacré son temps à l'étude d'un sujet jusqu'ici incomplètement traité.

Digitized by Google

Son savant et méthodique ouvrage enrichit la législation algérienne d'un élément nouveau dont il est superflu de démontrer l'importance.

A. DE C. M.

Les sanctuaires du Djebel-Nefousa, par M. René BASSET, correspondant de l'Institut, directeur de l'Ecole supérieure des Lettres d'Alger. — Extrait du *Journal asiatique.* — Une brochure in-8° de 83 pages. — Imprimerie Nationale, 1899.

Le dictionnaire biographique d'Ech-Chemmakhi (Kitab Es-Siar) édité au Caire, en 1301 de l'hégire, par les soins de nos mozabites algériens, constitue, avec le Djaouaher d'El-Berradi, un ouvrage capital pour la connaissance du schisme abadhite et des personnalités marquantes de la secte.

Il contient, en appendice, plusieurs pièces qui ne sont pas d'Ech-Chemmakhi, parmi lesquelles figure un document d'une quarantaine de lignes indiquant les oratoires, sanctuaires, mosquées et lieux consacrés par le souvenir de pieux personnages que les fidèles de la secte doivent visiter dans le Djebel-Nefousa.

M. René Basset qui ne recule devant aucune recherche, quand il s'agit de livrer au public des documents nouveaux sur l'Afrique et l'Orient, a eu l'excellente idée de donner et de traduire dans le *Journal asiatique* cette note très succinte.

La simple traduction de cette énumération n'aurait offert que peu d'intérêt.

M. René Basset, avec la sévère et impeccable méthode qui est la caractéristique de ses travaux, a su faire de cette liste sèche de noms propres l'objet d'une intéressante étude, enrichie de renseignements précieux à tous les points de vue.

Il a établi d'abord, comme introduction destinée à servir de base à son travail, un tableau synchronique des principaux évènements concernant l'histoire de l'imamat des Rostemides, en prenant pour point de départ et de comparaison la chronologie des gouverneurs et des souverains de l'Ifrik'ia.

Digitized by Google

Toutes les fois que cela lui a été possible, il a fait suivre les noms de lieux et de personnes de développements formant commentaires, extraits d'Ech-Chemmakhi et autres auteurs.

Il en résulte que la plupart des articles de cette simple liste sont devenus de véritables documents géographiques, historiques et linguistiques dans lesquels M. René Basset a accumulé, avec sa profonde érudition, tous les renseignements propres à éclaircir les données trop obscures du texte qu'il a traduit.

Son travail constitue une importante contribution à l'étude de la région du Djebel-Nefousa et de l'histoire encore peu connue de la secte abadhite.

Je tiens à remercier publiquement M. René Basset d'avoir bien voulu se servir souvent pour sa savante étude, en me citant presque à chaque page, de mes publications sur le Djebel-Nefousa et les livres de la secte abadhite.

A. DE C. M.

Etude sur la toponymie berbère de la région de l'Aurès, par M. Gustave MERCIER. — Une brochure in-8° de 35 pages, extraite des *Actes du Congrès des Orientalistes de Paris*. — Imprimerie Nationale.

La toponymie de l'Afrique du Nord n'a encore été l'objet d'aucun travail d'ensemble.

En cette matière, les essais ne pouvaient donner de résultats satisfaisants. C'est, en effet, une étude délicate et fort complexe. Pour la mener à bien, il faut tenir compte des éléments ethniques qui se sont superposés dans nos régions africaines depuis les temps les plus reculés, avoir une connaissance approfondie des langues, de l'histoire et de la géographie anciennes et posséder surtout l'arabe et le berbère.

Si, en ce qui concerne les vocables purement arabes, on a des données à peu près suffisantes pour résoudre le problème de l'explication des mots géographiques, il n'en est pas de même pour ceux d'origine berbère.

Digitized by Google

On ne pourra donner une solution réellement scientifique à la question que quand l'examen raisonné et comparatif des différents dialectes aura rendu possible l'établissement d'un dictionnaire des racines berbères.

En attendant, les études locales sur cette matière ne peuvent manquer d'offrir un grand intérêt.

La connaissance d'un dialecte parlé dans une région déterminée, si elle ne donne pas la clef de tous les mots composant la toponymie, peut au moins permettre de trouver l'explication d'un assez grand nombre de vocables.

M. G. Mercier, auquel on doit un excellent travail sur le chaouïa de l'Aurès[1], était mieux préparé que personne à donner une étude partielle de ce genre sur une région qu'il a parcourue et observée pendant deux ans.

En quelques pages de judicieuses et logiques considérations, M. G. Mercier fait ressortir que la toponymie ancienne, malgré certaines apparences, est presque exclusivement berbère et que c'est aux dialectes de cette langue qu'il faut demander l'explication de la plupart des mots géographiques conservés par les Romains tels qu'ils existaient au moment de leur occupation.

Il donne ensuite, en les classant méthodiquement, les formes principales de ces dénominations dans la région qu'il étudie et fait suivre ce travail d'un vocabulaire de la toponymie de l'Aurès dans lequel il dégage les radicaux berbères de leurs lettres serviles et essaie, souvent avec succès, d'en déterminer la signification.

Malgré son peu d'étendue, l'étude de M. G. Mercier offre un intérêt tout particulier, en raison de la nature même du sujet, de la méthode avec lequel il est traité et de la compétence indiscutable de l'auteur.

A. DE C. M.

---

(1) *Le chaouia de l'Aurès* (dialecte de l'Ahmar-Khaddou), étude grammaticale. — Textes en dialecte chaouia. — Paris, E. Leroux, 1896.

Digitized by Google

L'Islam dans l'Afrique occidentale, par M. A. Le Chatelier. — Paris, Steinheil, éditeur, 1899. — Un vol. in-8° de 376 pages avec cartes.

Les travaux de M. A. Le Chatelier sur le Sahara, les oasis maintenant bien françaises d'In-Salah, les tribus du Sud-Ouest marocain, les confréries religieuses du Hedjaz et l'Islam au XIX° siècle sont trop connus et appréciés pour qu'il ne soit pas superflu d'en faire l'éloge.

Tous ceux qui s'occupent de l'Afrique musulmane savent avec quelle attachante originalité, quelle puissance de logique M. Le Chatelier a traité les questions concernant l'Islam. Ces études auxquelles la France, grande puissance musulmane, est directement intéressée, le passionnent et à juste titre. Il voudrait leur voir désormais obtenir droit de cité dans la politique coloniale qui doit utiliser comme élément d'action les conclusions pratiques qu'on peut en tirer.

Cette simple indication suffit pour donner une idée de l'esprit dans lequel sont conçus et développés les ouvrages de M. Le Chatelier.

En 1888, au retour d'un voyage au Sénégal et en Gambie, au Soudan, à Kayes, Bammakou, Siguiri et dans le Foutah-Djallon, M. Le Chatelier avait préparé un mémoire sur l'Islam dans l'Afrique occidentale qu'il ne se décida pas à publier parce que, dit-il, il n'avait que le caractère d'une ébauche provisoire.

Grâce aux encouragements et au concours de M. le commandant Destenave, organisateur des territoires de la boucle du Niger, M. Le Chatelier reprit son travail et le compléta par des données nouvelles fournies par cet officier et par celles que contiennent les ouvrages et notices de M. Binger, du commandant de Lartigue et de M. l'Interprète militaire Marchand.

C'est cette étude ainsi mise au point que M. Le Chatelier vient de publier. Il n'est pas nécessaire de l'examiner longuement pour se rendre compte de son importance et de sa valeur.

Dans les quelques pages de sa préface, l'auteur, après avoir parlé de l'œuvre immense accomplie au Soudan par la propagande islamique, explique comment il a été amené à modifier ses idées antérieures sur l'Islam par un examen plus attentif et une plus longue expérience. Il avait trop

Digitized by Google

cédé, au début, aux tendances qu'a l'Ecole algérienne à hiérarchiser les confréries musulmanes et à généraliser leur rôle actif et militant.

Les deux premiers chapitres du livre forment comme une introduction géographique, historique et ethnographique concernant les régions parcourues et étudiées par M. Le Chatelier.

Le chapitre qui clot cette première partie traite de l'avènement de l'Islam et de ses conquêtes avant la période moderne. Il constitue une page d'histoire intéressante et richement documentée.

L'évolution finale qui ouvre la période moderne à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, après une décadence relative de l'Islam au Soudan, fait l'objet de la deuxième partie sous le titre de *Renaissance et propagation de l'Islam à l'époque moderne.* Ce mouvement, qui ne s'arrêtera plus désormais, est favorisé par la prédominance au Soudan des Peuls, conquérants et apôtres de l'Islam mystique, propagateurs des doctrines extatiques et hagiologiques.

Deux partis contribuent au développement du mahométisme à l'ouest du méridien de Tombouctou, Kadriya et Tidjaniya.

Les premiers personnifient à la fois un groupe ethnique, celui des peuplades arabo-berbères, et une tendance politique, celle de la paix (p. 158).

El Hadj Omar se fait, en 1833, le propagateur d'un Tidjanisme à lui, empreint d'une suprême intolérance, empruntée aux doctrines des Khelouatiya, et entreprend la conversion des infidèles à l'islamisme à main armée.

M. Le Chatelier retrace rapidement l'histoire des conquêtes et des luttes de cet apôtre par le Djehad, ainsi que celle de ses imitateurs et successeurs et nous présente ensuite, dans sa troisième partie, la situation actuelle de l'Islam au Soudan.

L'occupation a développé une tendance à la réaction politique contre le mahométisme, que les populations nègres avaient de bonnes raisons de haïr sous sa forme Tidjaniya. Mais la propagande individuelle fait son œuvre lente en toute sécurité et assure partout le triomphe de l'islamisme dans un avenir prochain, comme l'indique le chapitre consacré à la répartition des musulmans dans les régions soudaniennes.

Digitized by Google

L'étude des rites et doctrines chez les musulmans du Soudan forme le complément nécessaire des renseignements qui précèdent.

M. Le Chatelier signale d'intéressantes et curieuses particularités de la religion musulmane dans les régions du Bas fleuve, chez les Sérères et les Peuls, où la pratique de l'hypnotisme s'est développée comme complément à la thérapeutique koranique. On doit constater cependant que chez les fétichistes convertis à l'Islam on trouve fort peu de traces des anciennes croyances.

Parmi les ordres religieux, seuls les Kadriya et les Tidjaniya ont un rôle effectif dans l'évolution de l'Islam. Les premiers, qu'ils appartiennent aux branches des Bekkaiya, des Fadhlia ou du cheikh Sidia, ont conservé presque partout leur attitude débonnaire et prêchent surtout le détachement du monde.

Quant au Tidjanisme soudanien, si différent de celui de notre Afrique du Nord, il a gardé le caractère intransigeant et farouche que lui a imprimé à son début El Hadj Omar.

Après quelques pages sur l'organisation, la règle et le rituel de ces deux ordres religieux, M. Le Chatelier termine en examinant quelle ligne politique on doit suivre au Soudan, en présence du développement constaté et progressif de l'Islam.

Faut-il favoriser le mouvement musulman ou, au contraire, s'y opposer?

Sans se prononcer d'une façon précise sur cette question, M. le Chatelier estime qu'il y a lieu de prendre à l'égard de l'Islam toutes les précautions préventives que nous dictent nécessairement le souvenir du passé.

Sans méconnaître la supériorité incontestable du musulman sur le fétichiste, il ne faut pas grandir le mahométisme contre nous en l'accablant de ménagements, d'attentions et de faveurs.

Cette façon de procéder attire naturellement à lui les populations nègres. Guidées par le besoin de progresser, elles s'arrêtent à l'étape de l'Islam, dont la simplicité et la forme sont en rapport avec leurs aspirations et dont la prépondérance aux yeux de l'administration favorise leurs intérêts.

Indifférence religieuse, prudence politique, action énergique au besoin, telle est l'attitude qu'il convient de prendre

Digitized by Google

à l'égard de l'Islam, au lieu de l'entourer d'honneurs, comme on l'a fait, et de le rendre religion d'Etat.

On peut, sans le menacer et le combattre, lui barrer la route, en favorisant l'européanisation des noirs progressivement et méthodiquement, par la diffusion d'un enseignement pratique qui tendra surtout à substituer comme langue officielle et commerciale, le français à l'arabe, instrument de la propagande musulmane.

Ce n'est certainement pas l'œuvre d'un jour. « Dix ans « d'une politique locale ainsi conçue, tendant comme but « immédiat, indépendamment de toute idéologie, par des « procédés pratiques, efficaces, à la substitution du français « à l'arabe, camme langue internationale dans l'Afrique « occidentale française, modifieraient singulièrement les « destinées qui s'y préparent : celles de l'Islam au XX« « siècle. »

Telles sont les paroles qui terminent le beau travail de M. Le Chatelier dont une analyse ne peut faire ressortir toute la valeur.

En finissant, je me permettrai une simple observation.

M. Le Chatelier admet comme possible l'hypothèse de l'existence ancienne d'un élément Juif à la lisière du Soudan (p. 123). Il fait remarquer en second lieu, que les souvenirs juifs et chrétiens tiennent une large part dans la littérature musulmane du Soudan même.

Si l'hypothèse paraît confirmée, pour certaines tribus maures qui avoisinent le Sénégal, par des faits historiques ou ethnographiques, je ne pense pas qu'on puisse tirer des autres indices, pour les régions noires, une conclusion formelle. M. Le Chatelier lui-même le fait du reste remarquer. La fréquence des noms patronymiques d'origine juive (p. 123), l'explication de la sourate de Meriem au Foutah-Djallon avec des commentaires particulièrement étendus (p. 314), les légendes sur les prophètes hébreux, ne sont pas, en pays musulman, des arguments en faveur de l'existence antérieure des religions juive ou chrétienne.

On peut voir, dans toutes les ak'idas, que la croyance aux prophètes et envoyés constitue un des articles de foi de la religion musulmane.

Dans la classe des prophètes, depuis Adam jusqu'à Mohammed, le dernier et le plus éminent, sont rangés tous les patriarches et tous les saints de l'ancienne loi : Seth,

Digitized by Google

Enoch, Noé, Abraham, Ismaël, Jacob, Isaac, Joseph, Job, Moïse, David, Salomon, etc., sont cités parmi les principaux à honorer comme favorisés des grâces célestes et de la révélation divine.

En dernier lieu, avant Mohammed, arrive Jésus, particulièrement distingué puisqu'il est appelé l'esprit ou le souffle de Dieu. L'islamisme admet sa conception immaculée dans le sein de la Vierge.

En dehors des recueils des traditions authentiques, des commentaires du Coran et des ouvrages spéciaux de théologie, un grand nombre de livres plus populaires parmi lesquels il faut citer le *K'is'as' El Anbia, d'Et-Thâlibi,* ont contribué à répandre dans la masse les récits plus ou moins fabuleux concernant les prophètes.

Je ne crois pas trop m'avancer en affirmant que ces légendes se sont accréditées plus qu'ailleurs dans les pays où les doctrines soufites, propagées par des zélateurs de l'Islam, se sont développées puissamment comme dans le Sud-Marocain et le Soudan.

On trouve un exemple frappant des pratiques dévotieuses des mystiques aux lieux consacrés par les pieux souvenirs du judaïsme et du christianisme, dans les relations de voyage d'El-Abderi et d'El-Aïachi, tous deux soufis de marque du Maghreb-el-Aksa. Ils ne reviennent de leur pélerinage à La Mekke qu'après avoir visité le troisième sanctuaire de l'Islam, Jérusalem, où se trouve le Haram Ech-Cherif, bâti sur l'emplacement du temple de Salomon.

Ce n'est pas seulemenl à la mosquée d'Omar et à la Koubbet Es Sakhra qu'ils vont longuement prier.

El-Aiachi, après avoir fait les rekaas prescrites auprès du rocher creusé que la tradition présente comme le berceau de Jésus, dans l'enceinte du Haram, va faire ses dévotions à la montagne des oliviers, au tombeau de Marie, à celui de David, etc. Son plus grand regret est de n'avoir pu visiter le tombeau de Moïse, que la tradition musulmane place à une demi-étape à l'Est de Jérusalem.

En se rendant à Hébron (Medinet El-Khalil) où se trouvent les sépultures d'Abraham, Isaac, Jacob et Joseph, il salue respectueusement, à Bethléem, l'église de la Nativité et il déplore de n'y pouvoir pénétrer parce qu'elle est entre les mains des chrétiens.

Il serait facile de multiplier les exemples à ce sujet s'il n'était pas superflu de prouver des faits parfaitement établis.

Digitized by Google

Je m'empresse d'ajouter que ces remarques n'enlèvent rien à la valeur de l'argument tiré du Roudh El-Kartas par M. Le Chatelier en faveur de l'existence du judaïsme chez les tribus des Beni-Hassan, au commencement du Ve siècle de l'hégire.

A. DE C. M.

Le Maroc inconnu, étude géographique et sociologique, par M. Auguste MOULIÉRAS, professeur de la chaire publique d'arabe d'Oran.— Deuxième partie.— Exploration des Djebala (Maroc septentrional) avec une carte inédite de cette province au 1/250,000e. — Un volume de 813 pages. — Paris, A. Challamel, 1899.

En 1895, M. Mouliéras, professeur de la chaire publique d'arabe d'Oran, publiait la première partie de son *Maroc inconnu*, concernant l'exploration du Rif.

Il a expliqué, dans une préface de quelques pages, pourquoi et comment il avait fait ce livre.

Poussé par une idée toute patriotique, « faire entrer le Maroc dans la sphère d'influence de la France », et ne pouvant à ce moment songer à explorer lui-même les régions qu'il voulait faire connaître, il commença d'abord une enquête minutieuse auprès des Marocains qu'il trouva à Oran.

Une heureuse circonstance l'amena à faire la connaissance d'un derviche algérien, originaire de Bougie, qui, depuis plus de vingt ans, parcourait les régions marocaines, trainant tour à tour ses guenilles dans les villes, les bourgs, les tribus, les mosquées et les zaouias.

Sous son aspect minable et son allure inquiète et un peu folle, commune du reste à la plupart de ces musulmans errants poussés par un besoin constant de déplacement, Mohammed ben Tayyeb cachait une intelligence souple et vive, un esprit d'observation remarquable, et surtout, une prodigieuse mémoire géographique.

J'ai eu l'occasion de voir deux fois, à Constantine, ce surprenant vagabond, alors qu'il revenait de visiter les zaouias du sud de la province, et j'ai pu, en causant librement avec lui de sujets que je connaissais, me rendre compte de sa finesse.

Digitized by Google

Parfaitement préparé par sa connaissance des langues arabe et berbère aux recherches qu'il voulait entreprendre, M. Mouliéras fit dire au voyageur tout ce qu'il savait sur le Maroc et c'est le résultat de sa longue et patiente enquête qu'il a livré au public dans son premier volume concernant le Rif.

Au commencement de 1895, M. Mouliéras fit repartir à ses frais le derviche au Maroc. Guidé par les instructions spéciales de son protecteur, sachant désormais qu'il voyageait dans un but déterminé, Mohammed ben Tayyeb revint, après onze mois d'absence, rapportant de nouveaux et précieux renseignements sur la région des Djebala qui confine au Rif, à la Méditerranée et à l'Océan Atlantique jusqu'à l'embouchure du Sebou et de la province de Fez.

C'est l'exposé très détaillé de cette exploration que M. Mouliéras a publié dans les premiers mois de l'année 1899, en un volumineux livre de 813 pages, avec une carte de la région parcourue par le derviche.

Aux renseignements fournis par Mohammed ben Tayyeb sur cinquante-deux tribus des Djebala, M. Mouliéras a eu l'excellente idée d'ajouter, toutes les fois qu'il lui a été possible de le faire, des notes historiques, ethnographiques et biographiques importantes, extraites d'Ibn-Khaldoun, des *Berbers* de Fournel, du *Nozhet El Hadi* et du *Tordjman El Moa'rib* de M. Houdas et enfin et surtout, du *Kitab El Istik'ça* d'Es-Salaoui (Histoire abrégée des dynasties du Maroc), publié au Caire en 1895.

Comme l'annonce le sous-titre de cette deuxième partie de son travail, M. Mouliéras n'a pas voulu donner seulement au public une étude purement géographique et nous devons nous féliciter qu'il ne se soit pas borné à une sèche nomenclature des localités visitées par son informateur musulman.

La masse énorme de renseignements qu'il a accumulés dans son dernier volume sur les mœurs, les ressources commerciales, agricoles et industrielles, les légendes, proverbes et dictons, les confréries religieuses, les langues arabe et berbère, etc., et cela sous une forme originale et attrayante, donne à son travail un intérêt très général.

M. Doutté a publié dans le *Bulletin de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran* un compte-rendu si complet de l'ouvrage de M. Mouliéras que je puis me dispenser d'insister davantage sur les richesses qu'il renferme.

Digitized by Google

D'autre part, la place un peu large faite aux aventures personnelles de Mohammed ben Tayyeb, certains détails de mœurs sur lesquels le derviche insiste trop, et aussi quelques réflexions très indépendantes qui ne sont pas faites pour plaire à tout le monde, ont attiré à M. Mouliéras des critiques, accueillies surtout par ceux qui n'avaient pas lu son livre.

On s'est empressé de conclure que les informations du derviche étaient fantaisistes et qu'il n'y avait aucune confiance à accorder aux renseignements fournis par un vagabond trop ingénieux.

J'admets que certains récits de Mohammed ben Tayyeb contiennent des exagérations, communes du reste à la majorité des indigènes. En résulte-t-il que sa sincérité doive être suspectée en ce qui concerne la partie géographique, qui est la plus importante?

Peut-on tirer un argument sérieux de l'impossibilité qu'il y a pour un homme à rapporter de mémoire des détails aussi étendus et aussi précis?

Connaissant quelque peu les indigènes pour les avoir éprouvés en cette matière dans le Sud Algérien, je n'hésite à me prononcer nettement pour la négative.

Tous ceux qui se sont occupés du service des renseignements dans ces régions savent ce qu'on peut obtenir des informateurs musulmans de race arabe ou berbère, gagnés par la confiance ou l'intérêt, quand on les interroge avec méthode et adresse.

M. Duveyrier pour une partie de ses *Touareg du Nord*, M. Le Chatelier pour l'oasis d'In-Salah, M. le commandant Deporter pour son ouvrage et ses cartes sur l'Extrême-Sud de l'Algérie, M. le commandant Bissuel pour ses *Touareg de l'Ouest* et tant d'autres qu'il est inutile de citer n'ont pas procédé autrement que M. Mouliéras.

Si on peut faire des réserves sur l'exactitude des positions, distances et chiffres, recueillis par ce moyen, jusqu'à ce que l'exploration directe ait permis de l'établir définitivement, il n'en est pas moins vrai que les travaux de ce genre constituent de précieux documents géographiques pour la connaissance des régions où l'on n'a pas encore pénétré.

Mon opinion sur l'ouvrage de M. Mouliéras peut paraître suspecte, puisqu'il est mon collègue et mon ami. Je me

Digitized by Google

bornerai donc, comme conclusion, à citer ce qu'en dit, dans le *Journal asiatique* de janvier-février 1900, un savant qui connaît parfaitement l'Afrique septentrionale, M. de Goeje, professeur à l'Université de Leyde, le traducteur et le commentateur d'El-Edrisi et d'El-Yak'oubi, l'éditeur de la bibliothèque des géographes arabes.

Après quelques critiques qui n'enlèvent rien à la valeur d'ensemble du travail de M. Mouliéras, M. de Goeje termine son compte rendu par les phrases suivantes qui, en raison de son éminente notoriété scientifique, ont une haute portée : « Ces critiques dont j'espère que l'auteur pourra tirer « quelque profit, ne m'empêchent nullement de reconnaître « le grand mérite de l'œuvre de M. Mouliéras. Bien au « contraire je le félicite de tout mon cœur du beau résultat « de son labeur et j'exprime le vœu qu'il lui soit donné de « continuer sa noble entreprise et de pouvoir publier bien- « tôt la description de la troisième province du Maroc sep- « tentrional dont son second volume, p. 425, nous apporte « la promesse. »

Ajoutons, pour terminer, que M. Mouliéras est allé chercher lui-même au Maroc, où il est actuellement, la matière de ce troisième volume.

A. DE C. M.

Bulletin bibliographique de l'Islam Maghribin, par M. Edmond DOUTTÉ.— Extrait du *Bulletin de la Société de géographie d'Oran* (janvier à mars 1899). — Oran, 1899. — Tirage à part, 100 pages.

M. Doutté, professeur à la médersa de Tlemcen, actuellement délégué comme professeur suppléant à la chaire publique d'arabe d'Oran, en l'absence de M. Mouliéras, s'est fait rapidement apprécier en Algérie par ses brillantes conférences, la part active qu'il a prise aux travaux du Congrès des Sociétés de géographie à Alger et les études judicieusement documentées qu'il a publiées sur diverses questions musulmanes.

Le travail bibliographique dont il a donné la première partie dans le *Bulletin de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran* est à la fois une heureuse nouveauté et une œuvre de décentralisation et de vulgarisation dont il n'est pas besoin de démontrer l'utilité.

Digitized by Google

Le fascicule de début de sa bibliographie maghribine embrasse la période du 1er janvier 1897 au 1er juillet 1898.

Elle comprend : 1° les ouvrages ou articles de revues qui concernent directement l'Islam de l'Afrique mineure et de contrées voisines et ceux relatifs à l'Islam en général ;

2° les ouvrages intéressant les indigènes musulmans de l'Afrique septentrionale, au point de vue historique, économique et sociologique, et tous ceux qui se rattachent aux questions algériennes;

3° les ouvrages destinés à propager dans le Nord-Ouest de l'Afrique la connaissance des questions musulmanes et orientales, de la langue et de la littérature arabes.

M. Doutté fait remarquer très modestement que son travail comprend *seulement* les ouvrages écrits dans l'une des langues latine, française, allemande, anglaise, espagnole, italienne et arabe.

Le simple exposé de ce programme suffit pour indiquer quelle érudition, quelle vaste somme de connaissances de tous genres il a fallu à M. Doutté pour entreprendre et mener à bien une pareille tâche.

Il est utile, cependant, pour se rendre compte de tout ce qu'embrasse la bibliographie maghribine, d'énumérer la classification judicieuse et méthodique adoptée par son auteur :

Ouvrages généraux (périodiques, bibliographies, statistiques, encyclopédies, etc.);

Ouvrages d'ensemble sur la religion musulmane;

Dogmatique et histoire religieuse;

Sciences musulmanes;

Droit musulman;

Islam des divers pays musulmans;

Islamisme et christianisme : mission, réforme.

Islam de l'Afrique mineure : clergé, maraboutisme, confréries mystiques ;

Histoire des musulmans en général et de ceux de l'Afrique mineure en particulier;

Folk-Lore de l'Afrique mineure;

Sociologie de l'Afrique mineure;

Digitized by Google

Ouvrages littéraires : études de mœurs, romans, livres de touristes;

Questions indigènes;

Ouvrages arabes édités en vue des musulmans ou par des musulmans;

Etude des langues et littératures arabes et berbères;

Index alphabétique des noms d'auteurs.

Tous les articles et ouvrages compris dans ces subdivisions sont analysés avec une remarquable netteté, une grande impartialité et une parfaite conscience.

On comprend quels services peut rendre aux chercheurs algériens qui n'ont pas à leur disposition les ressources de bibliothèques européennes un travail aussi neuf et aussi complet que celui de M. Doutté.

Le public a fait un excellent accueil à ce premier fascicule. Nous attendons avec impatience la suite de cette série si bien commencée.

Je me permets, en terminant, d'emprunter à M. Doutté, pour la période qu'embrasse son ouvrage, la liste des travaux faits par les membres titulaires ou correspondants de notre Société :

MM. Blanchet..... *La Kalaa des Beni-Hammad*, in *Tour du monde*, n° du 29 janvier 1898, *A Travers le monde*, p. 23.

id. *Le Djebel-Demmer*, in *Ann. de géogr.*, 1897, p. 239.

De Calassanti Motylinski. *Dialogues et textes en berbère de Djerba*, in *Journ. asiat.*, 9e série, tome X, p. 377-401, 1897.

id. *Le Djebel Nefousa*, transcription, traduction française et notes, avec une étude grammaticale, 1er fasc. — Paris, 1898.

R. Cagnat et Gauckler.. *Les monuments historiques de la Tunisie*. — Part. I. Les monuments antiques avec des plans par E. Sadoux. — Livre I. Les temples païens. — Paris, 1898, fol. 39, planches.

Fagnan..... *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, par Ibn El-Athir, in *Rev. afr.*, années 1897 et 1898.

Digitized by Google

Fagnan ..... *La Kalaa des Beni-Hammad*, in *Alg. nouv.*, 8 août 1897.

id. *Une Société musulmane de secours mutuels*, in *Alg. nouv.*, 21 mai 1897.

Gauckler ..... *Sur les mosquées de Tunis*, in c. r. 25e session A. F. A. S.— Congrès de Carthage, 1re partie. — Doc.

Luciani ..... *El Haoudh*, 1 vol., Alger, 1897.

E. Mercier ..... *Deuxième étude sur le hobous ou ouakf*, in *Rev. alg. et tun. de lég. et de jurisp.*, 13e année, août-septembre 1897, p. 113 seq.

id. *La Bechâra*, in *Union islamique* n° 1, 1897, p. 7.

Moliner-Violle ..... *De la captivité à Alger*, par Fray Diego Haëdo, in *Rev. afr.*, 41e année, 1897, p 157.

A. Robert ..... *Légendes contemporaines. — Croyances des indigènes des environs de Sedrata. — Médecine populaire arabe. — Chansons arabes chantées par les femmes indigènes de Guelma pour endormir les enfants*, in *Revue des traditions populaires*, 1897.

id. *Chanson arabe des environs de Guelma*, texte arabe en caractères français et traduction, in *Vie alg. et tun.*, 1897.

id. *Types algériens*, articles publiés dans la *Vie alg. et tun.* et réunis en un volume.

A. de C. MOTYLINSKI.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

La mort impitoyable a frappé deux de nos membres les plus éminents.

C'est d'abord M. Chabouillet, membre honoraire de la Société depuis 1866, c'est-à-dire le doyen de nos patrons.

Durant de longues années, M. Chabouillet avait rempli les hautes fonctions de Conservateur des Médailles et Antiquités à la Bibliothèque Nationale; il était en même temps un des membres les plus actifs de la section d'archéologie du Comité des travaux historiques dont il est resté jusqu'à la fin de sa vie le vice-président.

C'est en cette qualité qu'il a fait pendant longtemps le rapport sur les travaux de notre Société et les anciens membres n'ont pas oublié la compétence et la bienveillance avec lesquelles il les analysait. Il avait pour notre compagnie une amitié quasi-paternelle; bien que le Comité ait supprimé ces comptes-rendus, il était resté en relations cordiales avec sa chère Société de Constantine.

Ayant atteint un très grand âge, M. Chabouillet avait dû prendre sa retraite; mais il continuait à se tenir au courant des découvertes africaines; dès qu'il avait reçu notre volume, il se hâtait de nous écrire pour exprimer, en termes charmants, sa sympathie et, selon ses propres expressions, sa reconnaissance.

Digitized by Google

C'était un véritable savant et un homme excellent.

Conservons pieusement son souvenir et saluons de loin la tombe qui conserve sa dépouille mortelle.

∴

Le second est M. Deloche, membre de l'Institut, notre correspondant depuis 1860.

C'est aussi comme rapporteur de la section qu'il était entré en relations avec notre Société.

Ses collègues de l'Institut ont retracé cette longue vie consacrée exclusivement à l'étude et rappelé le nombre prodigieux des travaux qu'il a publiés. De tels savants sont l'honneur de la France.

Nous adressons à sa mémoire l'hommage de notre sympathie et de nos regrets.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Présidents honoraires. — Composition du Bureau pour 1899.	III
Membres honoraires	IV
Membres titulaires	V
Membres correspondants.	VIII
Sociétés correspondantes.	XI
Sociétés étrangères	XIV
L'Afrique septentrionale au XIIe siècle de notre ère, d'après le *Kitab-el-Istibçar,* par M. Fagnan	1
Les ruines romaines de la commune mixte de Sédrata, par M. A. Robert	230
Les tombeaux de Mons (étude pour servir à un travail sur les sépultures dans la région de Sétif), par M. L. Jacquot	259
Le souterrain de Kherbet-Abderahïm, par M. L. Jacquot	271
Trois citadelles romaines de la région de Sétif, par M. L. Jacquot	274
Excursion archéologique dans le Hodna et le Sahara, par M. Blanchet	285
Inscriptions inédites de la province de Constantine pour l'année 1899, par Ch. Vars. .	320

Digitized by Google

Epitaphe d'un palmyrénien, par M. R. Cagnat. 432

A propos du cippe de T. Claudius Cilius, par M. Hinglais. 436

Numismatique africaine, par M. L. Charrier. 440

Chronique de l'année 1899 444

Bibliographie 448

Nécrologie 469

Digitized by Google

Digitized by Google

85

92

EXTRAIT DES STATUTS

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE CONSTANTINE

ARTICLE PREMIER. — La Société a été instituée pour recueillir, conserver et décrire les monuments antiques du Département et favoriser l'étude de l'histoire, de la géographie et de l'archéologie intéressant l'Afrique septentrionale, et, en particulier, l'Algérie.

ART. 3 et 22. — Pour être Membre titulaire ou Membre correspondant, il faut adresser une demande au Président, être présenté par deux Membres et reçu par la Société.

ART. 32. — Chaque Membre titulaire doit une cotisation annuelle de douze francs et paie une somme de cinq francs lors de la remise du diplôme.

ART. 34. — Le prix du diplôme de Membre correspondant est fixé à cinq francs.

ART. 29. — La Société laisse aux auteurs la responsabilité des opinions émises et des faits avancés dans les travaux insérés sous leur signature dans le RECUEIL.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google